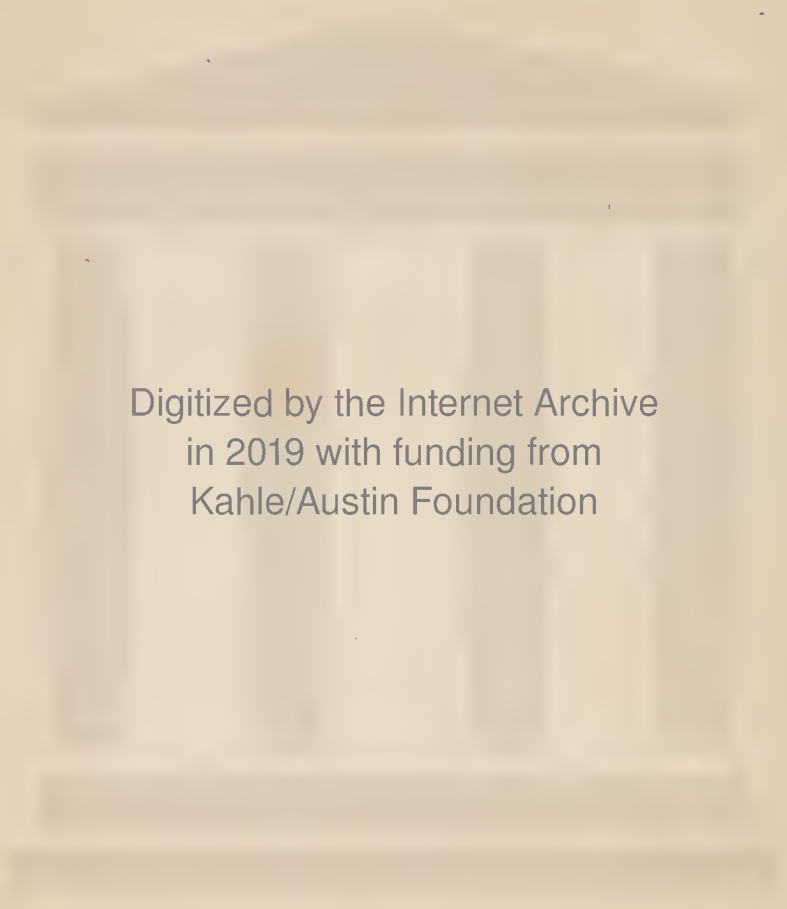


NUNC COGNOSCO EX PARTE



TRENT UNIVERSITY
LIBRARY





Digitized by the Internet Archive
in 2019 with funding from
Kahle/Austin Foundation

Thomé D'Arnaud. —

1839.

HISTOIRE

ÉLÉMENTAIRE ET CRITIQUE

DE LA

LITTÉRATURE.

Mme. de Saint-Just

PROPRIÉTÉ.

HISTOIRE
ÉLÉMENTAIRE ET CRITIQUE
DE LA
LITTÉRATURE,

RENFERMANT,
OUTRE DES DÉTAILS BIOGRAPHIQUES ET DES CONSIDÉRATIONS
GÉNÉRALES SUR LES AUTEURS,

L'EXAMEN ANALYTIQUE DE LEURS PRINCIPAUX OUVRAGES,
ET UN GRAND NOMBRE DE CITATIONS NOUVELLES,

AVEC DEUX TABLES,
L'UNE DES MATIÈRES, ET L'AUTRE DES AUTEURS ;

PAR M. ÉM. LEFRANC,
AUTEUR D'UN COURS D'HISTOIRE,
ET DE PLUSIEURS AUTRES OUVRAGES RELATIFS À L'ENSEIGNEMENT DE LA JEUNESSE.

LITTÉRATURE FRANÇAISE.

(XVI^e ET XVII^e SIÈCLE.)

LIBRAIRIE CLASSIQUE DE PERISSE FRÈRES.

PARIS,
5, RUE DU POI-DE-FER S.-CLPICE.

LYON,
55, GRANDE RUE MERICIER.

1840

PQ231.L4

AVERTISSEMENT.

Le volume que je publie aujourd'hui sur l'Histoire littéraire de la France, comprend deux siècles : le *Siècle de François I^{er}* ou l'*Age de la Renaissance*, et le *Siècle de Louis XIV* ou l'*Age d'or de la littérature française*.

Ces deux siècles, le *xvi^e* et le *xvii^e*, sont grands à différents titres, importants à différents points de vue. L'un prépare la langue, et l'autre la forme ; l'un élabore la littérature, et l'autre la perfectionne ; en un mot, l'un ouvre la route, et l'autre la parcourt jusqu'aux limites où s'arrêtent le bon, le vrai et le beau.

Mais ce qui caractérise ces deux siècles et les différencie davantage , c'est leur tendance littéraire et surtout leur tendance morale.

Placé entre le moyen âge de la littérature française, la

a

renaissance de la littérature classique, et la décadence de la littérature italienne, l'une toute naïve et tout originale, et les deux autres non moins originales, mais plus savantes, le xvi^e siècle offre, dans son caractère mixte, la trace et l'empreinte de cette triple influence. L'école gauloise, l'école romaine et grecque, l'école italienne, se le disputent tour à tour : la première triomphe avec Marot et Rabelais, la seconde avec Du Bellay et Ronsard, la troisième avec Desportes et Bertaut, pour céder bientôt la place au marotisme qui reparait avec Régnier et d'Aubigné. Aussi, point d'unité ni dans la direction ni dans les œuvres ; véritable Babel littéraire où se devait perdre notre littérature, si la réforme de Malherbe ne fût venue donner gain de cause à la vraie langue, à la vraie littérature française, langue et littérature dont le xvii^e siècle prit en main la défense, et qu'il porta triomphalement au-dessus de toutes leurs rivales.

La tendance morale de ces deux siècles a quelque chose de plus distinct encore. Si l'école classique sait plus ou moins se soustraire à l'immoralité, l'immoralité règne dans l'école marotique par la licence, dans l'école italienne par la galanterie. Mais ce qui domine dans toutes, c'est l'influence éloignée ou prochaine de la réforme protestante : chez l'une, elle consacre tous les écarts du cœur et de la pensée ; chez l'autre, tous ceux du sentiment et de l'imagination ; chez la troisième, tous ceux de l'esprit et du goût. Grâce à cette triste et funeste influence, le scepticisme pénètre dans toute la littérature, avec des effets divers, suivant la diversité de ses applica-

tions. Les théories ou les œuvres littéraires s'en ressentent, comme les théories ou les œuvres morales : s'il en résulte, d'un côté, Marot, Ronsard, Desportes et Régnier, avant-coureurs du ^{xix}^e siècle, de l'autre, il en résulte Rabelais, Montaigne, La Boétie et Charron, précurseurs du ^{xviii}^e. Le ^{xviii}^e et le ^{xix}^e siècle, objet du troisième volume de cette histoire, sont les contre-coups du ^{xvi}^e.

Avant d'arriver à ces deux époques déplorables, nous avons heureusement à faire une halte consolante à l'époque intermédiaire, au ^{xvii}^e siècle, si justement nommé le *grand siècle*.

Le vrai caractère de la grandeur, c'est l'UNITÉ, et jamais siècle n'offrit une unité plus profonde et tout à la fois plus saillante que le siècle de Louis XIV : unité littéraire et politique, unité morale et religieuse. Sauf quelques exceptions, c'est partout, c'est en tout la même tendance ou la même direction, dans la prose comme dans les vers, dans la philosophie comme dans la religion, dans l'histoire comme dans l'éloquence, dans la poésie dramatique comme dans la poésie lyrique, dans les romans même comme dans ces poésies fugitives qui ne sont que trop souvent l'écho des mauvaises passions et des mauvaises mœurs. De là cet ensemble de perfection, unique dans le monde, et qui prouve invinciblement cette vérité qu'on ne saurait trop répéter à notre siècle incrédule, c'est qu'on ne produit rien de grand en littérature que par les grandes croyances, en morale, en politique, en religion.

C'est ce que n'ont point vu des auteurs estimables¹, lorsque, cherchant les causes de ce rendez-vous universel de génies au siècle de Louis XIV, ils n'en ont assigné pour cause que l'état matériel de la langue, qui, selon eux, au sortir des mains de Malherbe et de Balzac, suffisait à faire produire les chefs-d'œuvre dont nous nous étonnons encore chaque jour. Evidemment, c'est n'envisager que le côté littéraire et par conséquent le plus étroit de la question. Dans une question de ce genre, il y a avant tout et au-dessus de tout le côté moral.

Tout se tient en effet dans la société : les lettres se lient aux mœurs, et les mœurs aux lettres ; aux mauvaises mœurs le mauvais goût, comme le bon goût aux bonnes mœurs. Par une admirable loi de la Providence, le vice ne saurait s'allier avec le vrai talent. Le talent n'est point quelque chose de distinct du caractère. Les anciens comme les modernes ont su voir les rapports qui les unissent entre eux, et quand Buffon a dit : *Le style est l'homme même*, il n'a fait que répéter la pensée des philosophes qui ont dit en des temps divers : *C'est le cœur qui produit les grandes pensées* (Vauvenargues) ; *c'est le cœur qui rend éloquent* (Quintilien²). Si le style est l'homme même, il est tout l'homme, ses pensées et ses sentiments, ses habitudes et ses passions, en un mot, tout

¹ MM. Villemain, Saint-Marc Girardin, Gerusez et autres.

² *Pectus est quod disertos facit.* — Juvenal a la même idée, lorsqu'il dit :

... Fecundum concute pectus.

son être, âme et corps. Si le style est tout l'homme, l'écrivain ne peut se séparer de l'homme, et la littérature ne doit et ne peut être que l'exacte expression de la société, comme la société le miroir fidèle de la littérature, variables toutes les deux, mais toutes les deux invariables dans la fidélité de leur mutuelle représentation. A la fois effet et cause, les lettres reçoivent l'empreinte des mœurs sociales, et les mœurs sociales, celle des lettres ; tantôt c'est la forme, c'est le ton de la société qui se communique à la littérature ; tantôt c'est celui de la littérature qui se transmet à la société ; et pour en revenir à l'époque qui nous occupe, sous Louis XIV, c'est la décence des mœurs publiques, c'est le respect profond des convenances sociales qui répandit sur les lettres cette fleur de bon goût que rien ne peut flétrir, ce parfum de beauté que rien ne peut dissiper. C'était partout un sentiment exquis de ce qui convient, une entente délicate de ce qui est beau¹, entente et sentiment qui s'harmonisaient, dans une admirable unité, avec une noble soumission à ce qui régissait la société, c'est-à-dire la religion et la monarchie.

A la suite de ces considérations générales, où j'ai cru devoir entrer pour expliquer ma critique, je dois dire quelque chose du matériel de ce volume.

Les deux parties dont il se compose comprennent, l'une le xvi^e siècle (p. 1 à 207), l'autre le xvii^e siècle

¹ *Quod decet, id est quod pulchrum* (Cicéron). On voit que Cicéron regardait ces deux mots, les *convenances* et le *beau*, comme identiques.

(p. 208 à 540). Celle-ci se subdivise en deux grandes sections, l'une pour la première, et l'autre pour la seconde moitié du XVII^e siècle.

La première partie (XVI^e siècle) offre, comme le volume consacré au moyen âge, un grand nombre de citations, destinées à faire connaître les progrès et les développements de notre langue, tant dans les vers que dans la prose. J'en ai été plus sobre dans la première section du XVII^e siècle, et plus encore dans la seconde, soit parce que je n'avais à signaler que la transition d'une époque à l'autre, soit parce que les auteurs de cette période sont entièrement classiques et dès lors familiers à tous les lecteurs. Du reste, je me propose de publier un jour, si le vœu m'en est manifesté, des *Leçons pratiques de littérature*, qui auront le double but, le double avantage de suppléer à ce qui manque ici, comme de montrer les applications des théories critiques que j'ai développées, soit dans mon *Traité*, soit dans mon *Histoire de la littérature ancienne et moderne*.

Cet ouvrage, s'il s'exécute, terminera probablement cette partie de ma carrière littéraire, carrière plus laborieuse encore qu'elle n'a été féconde, et dont ma santé ressent chaque jour les rudes atteintes. Qu'il me soit permis, à cette occasion, de dire au public qui, tout en prenant intérêt à mes travaux, les trouve peut-être trop nombreux, que depuis vingt ans ils ont été la constante occupation de ma vie; que ce n'est point là cette *littérature facile* qui se concilie avec les plaisirs ou les exigences du monde; que pour produire tous ces ouvrages,

dont le nombre m'effraie moi-même, il m'a fallu consumer, dans un labeur incessant, toute une moitié d'existence ; que, sans secrétaire, sans collaborateurs, ils ont été tous écrits de ma main et de ma main seule ; que le désir du bien m'a seul soutenu dans ce siècle du mal, et que, tant que le public ne se lassera pas de mon nom, je continuerai, par devoir comme par reconnaissance, à lui offrir, de ma retraite champêtre, les fruits de mes veilles, et de ce que la Providence a bien voulu me départir plutôt en courage qu'en talent.

Mantes, 4 août 1840.

EM. LEFRANC.

HISTOIRE

ÉLÉMENTAIRE ET CRITIQUE

DE LA

LITTÉRATURE FRANÇAISE

PENDANT LE XVI^e ET LE XVII^e SIÈCLE.

PREMIÈRE PARTIE. — SEIZIÈME SIÈCLE.

INTRODUCTION.

1. L'imprimerie ; Louis XI ; l'Université ; Reuchlin, Typhernas, Lapierre, Gaguin. — 2. Les conquêtes d'Italie ; Masselin, Rochefort, Roly, Seyssel. — 3. Premier effet produit par l'Italie sur notre littérature ; Molinet, Meschinot, Crestin. — 4. Influence de Louis XII sur les lettres. — 5. Transition entre la vieille littérature et la littérature érudite du XVI^e siècle. — 6. Lemaire de Belges. — 7. Le théâtre sous Louis XII ; Pierre Grégoire ou Gringoire.

1. Vers la fin du XV^e siècle, l'imprimerie s'établissait. Louis XI protégeait avec caprice la science renaissante, ordonnait aux *nominaux* de se taire, et aux *réalistes* d'enseigner. L'Université de Paris, fière de sa vieille réputation, nourrissait dans les *entités* et les *quiddités* de la scolastique une troupe d'écoliers turbulents. Le savant REUCHLIN venait étudier dans ses classes. GRÉGOIRE TYPHERNAS y professait pour la première fois le grec ; et comme il manquait d'auditeurs, et que le gouvernement ne le payait pas, il était forcé de fermer son école. JEAN LAPIERRE enseignait la grammaire, et ROBERT GAGUIN, la rhétorique. Robert Gaguin, auteur d'une mauvaise *Histoire de France*, écrite en latin, véritable merveille de crédulité et d'ignorance, y rajeunit les Chroniques du faux archevêque Turpin : cet ouvrage, tout aussi vé-

ridique que le premier, n'a pas été sans influence sur la manie chevaleresque qui s'est emparée des premières années du siècle suivant.

2. Les presses parisiennes donnaient au public beaucoup d'ouvrages ascétiques, de vieux romans, de satires et d'allégories populaires : on trouvait cette invention économique, et l'on s'empressait d'acheter des livres. Alors nos conquêtes en Italie vinrent donner un nouveau mouvement aux esprits. MASSELIN, ROCHEFORT, JEAN DE ROLY, aux Etats-Généraux convoqués sous Charles VIII et sous Louis XII, déployèrent, non de l'éloquence, mais cette franchise de langage et cette connaissance des affaires, les plus grands mérites des orateurs dans les assemblées politiques. CLAUDE DE SEYSSEL, écrivain élégant pour son temps, fit l'éloge de Louis XII sous la dictée de l'amour populaire. Le tour de sa phrase est déjà plus formé ; l'imitation de la période latine se laisse apercevoir dans son style, qui ne manque ni d'harmonie ni même quelquefois d'un coloris assez pur. Il sert de témoignage à ces progrès rapides du luxe et de la richesse publique, de l'élégance des mœurs et de la sociabilité, depuis nos expéditions d'Italie. On le voit s'étonner des grands bâtiments qui s'élèvent, et de la magnificence jusqu'alors inconnue qui pénètre dans la cour des rois.

3. Le premier effet que produisirent sur notre littérature à peine ébauchée les clartés qui émanaient de l'Italie, fut une surprise profonde, suivie d'imitations burlesques. Pendant quarante ans, les poètes abondent ; mais quels poètes ! Comparables à ces paysans ridicules que nos auteurs comiques nous rendent plus ridicules encore sous le costume et les airs de fatuité qu'ils empruntent, MOLINET, MESCHINOT, CRESTIN, abandonnent la diffuse et maligne naïveté de Jean de Meung, pour je ne sais quelle élégance affectée, consistant surtout dans le rapprochement des lettres et le cliquetis des syllabes. L'esprit, dit Addison, étant le talent de trouver des ressemblances entre les choses, on a été jusqu'à trouver de l'esprit dans les ressemblances entre les mots. Tels étaient la science

et l'art de cette école poétique qui précéda immédiatement Marot¹. Assonances, allitérations, rimes triples, quadruples, entassées dans un seul vers, faisaient le mérite et le charme de cette poésie : voilà tout ce que Molinet et Chastelain avaient gagné à étudier *les bons compositeurs italiques* (Meschinot). Ils espéraient

. Faire à jamais vivre
Les tranchants et les touchants chants
Qui sonnaient sous leurs adroits doigts. (CRESTIN.)

Le fouet sanglant de Rabelais n'épargna pas ces poètes, qu'il comparait, avec autant d'esprit que de justesse, aux *carillonneurs de cloches*. Ceux mêmes qui croyaient imiter ainsi l'élégance italienne trouvaient, quand ils s'abandonnaient à leur naturel, des traits ingénieux et d'heureuses images. Les caprices de la passion n'ont peut-être jamais été mieux exprimés que par le bon trésorier de Vincennes, Crestin.

4. Tout se prépare et s'épure ; la grâce des mœurs commence à naître ; Louis XII forme la maison de la reine, appelle les dames à la cour, et y introduit ainsi l'élégance et le bon goût. Alors paraissent les premières feuilles volantes destinées à annoncer au peuple les nouvelles politiques². Les savantes familles des Badius et des Estienne accoururent à Paris, où s'établissent leurs presses. Erasme visite la France. Déjà les écoles se remplissent de jeunes gens avides de savoir. Octavien de Saint-Gelais essaie de traduire Virgile. Robert Gaguin brille de tout son éclat. Les vieilles chroniques, les *Voyages de Mandeville*, la *Somme rurale de Jehan le Boutillier*, se réimpriment à la fois. Le xvi^e siècle s'annonce par ce mouvement progressif vers la science ; mouvement

¹ On sait quelle vénération il avait pour le bon Crestin au vers équivoqué.

² On a quelques-uns de ces monuments curieux, dont l'un porte ce titre : *C'est la très noble et très excellente victoire du roi Louis XII de ce nom, qu'il a heue, moyennant l'aide de Dieu, sur les Vénitiens.*

faible encore, et cependant sensible. Louis XII enrichit son pays d'une quantité de livres, nobles trophées de l'Italie, fait rechercher les meilleurs écrits de l'antiquité, attire dans sa capitale plusieurs savants distingués, Aléandre, Paul-Emile, etc., et proclame la liberté de l'esprit et l'indépendance de la pensée, sans prévoir tout ce que cette concession doit avoir un jour de funeste.

5. Les écrivains qui approchaient de la cour, ceux surtout qui avaient suivi nos armées, s'écartaient de plus en plus du mauvais goût des âges précédents. Cependant la narration conservait encore sa prolixie naïveté, son extrême incorrection. On traduisait, mais souvent à contresens, Josèphe, Boèce, Boccace, l'Imitation de Jésus-Christ. L'amélioration était sensible dans la poésie : Octavien de Saint-Gelais, Jean Marot et d'autres ont plus de variété dans leur diction et moins de confusion dans la phrase que Villon et Charles d'Orléans. Le patois picard, avec sa clarté méthodique et sa prononciation un peu sourde, était devenu peu à peu la langue française, et se débarrassait lentement de ses scories. Avant le règne de François 1^{er}, on voit se manifester le progrès des études; on l'observe surtout chez un écrivain qui appartient à la fois aux deux époques et aux deux règnes sous lesquels il a vécu. Son talent caractérise très-bien ce point de transition entre la vieille littérature de la France et la littérature érudite du xvi^e siècle. Il marque un premier mouvement de la science, prête à s'appliquer, sans choix et sans ordre, aux matières de goût.

6. LEMAIRE DE BELGES, élève de Molinet, maître de Clément Marot, attaché à Marguerite d'Autriche, servit, comme Jean Marot, la politique de Louis XII. Il écrivit, sous le titre de *Légende des Vénitiens*, un pamphlet véhément contre leur république. C'est ainsi que la littérature entraît de toutes parts dans les débats politiques. Frappé des progrès de la langue française, il regarda ce faible effort comme le point de sa perfection la plus

haute ; il soutint que notre idiome était fixé à jamais ; et, dans sa comique assurance, il opposa Alain Chartier au Dante, et Meschinot à Pétrarque. Toutefois il lui sembla que notre versification n'était pas absolument sans reproche ; le son vague et léger de notre *e* muet lui parut différer de celui des autres voyelles. Lorsque la césure portait sur cette inflexion à peine prononcée, comme dans ce vers :

Blanche, tendre, polie et accointée (VILLON),

il reconnut que l'oreille, blessée, perdait le sentiment du rythme. Le jeune Clément Marot, son élève, apprit de lui à *ne pas faillir en ce point*, comme il nous le dit lui-même avec beaucoup de reconnaissance pour son maître. Ce fut là le premier perfectionnement de versification qui eut lieu au *xvi^e* siècle : Jean Lemaire en doit revendiquer tout l'honneur. C'est encore à lui qu'il faut rapporter les premières tentatives des grammairiens pour régulariser le langage, et même ceux de ces savants, pour recueillir nos souvenirs historiques. Les *Illustrations des Gaules*, son plus grand ouvrage, écrit d'un style qui, annonçant déjà la prétention de s'emparer des dépouilles latines, est beaucoup moins clair que celui de Comines et de Seyssel, portent la trace du pédantisme, des recherches savamment hypothétiques qui commençaient à s'introduire, et d'une affectation jusqu'alors inconnue. Mais tout était à faire : la critique manquait, la langue n'était pas arrêtée, l'érudition venait à peine de nous ouvrir ses trésors ; et, sans partager l'enthousiasme de sa protectrice, qui le nomme un Caton, un Cicéron, un Barthole et un Ovide, on est tenté d'attribuer à son siècle les défauts ridicules où il est tombé. Compileur de Darès, de Dictys de Crète et d'Annius de Viterbe, il nous apprend comment le bas-breton est dérivé de la langue troyenne. Ses dissertations critiques sur Francus, Hector, et tous ces héros auxquels s'était rattaché l'orgueil des nations du moyen âge, sont fort divertissantes. D'ailleurs tant de savoir et cette espèce d'universalité étonnèrent

ses contemporains. Il passa pour le père de la littérature renouvelée. Marot ne cite qu'avec enthousiasme *Lemaire le Belgeois*, qu'il compare et fait rimer avec *Homère le Grégeois*. Mais au point de vue de notre siècle, malgré son imagination, son savoir et son esprit, qualités brillantes, mais peu utiles, quand le goût ne leur sert pas de lien, Lemaire le Belgeois n'est remarquable que parce que ses œuvres désignent un progrès et font pressentir des perfectionnements nouveaux, auxquels son élève sut surtout attacher son nom.

7. Avant de succomber devant les justes alarmes de l'Eglise, sous les arrêts équitables des parlements, et de reculer à la vue du fantôme de l'antiquité évoqué par l'école érudite du *xvi^e* siècle, le théâtre burlesque du moyen âge, qui devait se perdre obscurément dans les loges des acteurs forains, devint un instrument de politique entre les mains de Louis XII et par l'organe d'un de ses hérauts d'armes.

Aux jours gras de 1512, la troupe joyeuse des Enfants Sans-Souci, dirigée par PIERRE GRÉGOIRE, qu'on pronçait *Gringoire* ou *Gringore*, donna en spectacle aux Parisiens, sous les piliers des halles, le *Jeu du prince des sots*, la moralité de *l'Homme obstiné* et la farce de *Faire et Dire*. Cette trilogie était destinée moins à divertir le peuple qu'à faire passer quelques traits hardis sur la politique et la religion à la faveur des licences du carnaval. C'est une grossière ébauche tracée par un Aristophane gaulois. Gringoire a toute l'audace et la bizarrerie d'imagination, mais non la profondeur de pensée de l'auteur athénien¹. Tantôt personnifiant l'Etat, la France, le peuple; tantôt faisant apparaître, au milieu de ces êtres allégoriques, le roi lui-même et sa cour; licencieux, spirituel, caustique, il flatte toutes les passions de la multitude, pour l'échauffer contre le pape Jules II, alors engagé dans une guerre contre Louis XII. C'est ainsi que Gringoire nous montre la *commune*, c'est-à-

¹ V. *Histoire de la Littérature grecque*, 165-186.

dire la masse du peuple, qui vient se plaindre que

Sous ombre de bigoterie
On n'exécute rien d'utile
Fors rapiner et amasser.

Alors commence un débat entre l'Hypocrisie, qui veut s'emparer de la Nation, et la Nation, qui ne veut pas d'elle. Ce débat est suivi de la déconvenue de cette femme qui, maîtresse par un larcin des habits de l'Eglise, prétend aux honneurs dus à la mère des fidèles et finit par être reconnue

Pour cette pauvre *Mère sotte*
Qui d'Eglise a vêtu la cotte.

La *Mère sotte* commande en ces termes au bataillon des zélateurs qui la suivent :

Allez, marchez tous à la fois !
Frappez de crosses et de croix !
Je suis la mère Sainte Eglise.
Aurez pour votre vaillantise
Largement de rouges chapeaux
Et serez riches cardinaux.

Gringoire a fait beaucoup d'autres pièces, *Moralités* et *Sotties* ; des poèmes aussi féconds en adages que les discours de Sancho-Pança ; des allégories faiblement écrites, mais ingénieuses et faciles à comprendre. Tel est son *Castel de Labour* (Château du travail). Ses vers sont prosaïques ; mais la saillie ne leur manque pas : c'est ce qu'on trouve le plus fréquemment chez nos vieux poètes. Jamais, dit-il,

Jamais ne vis un sot, chargé d'argent,
Aller attendre homme sage à sa porte.

Quand Gringoire marie les filles du Diable, et qu'il donne la *Flatterie* pour compagne aux gens de cour, la *Rapine* aux gens de robe, l'*Usure* aux gens d'affaires, la *Présomption* aux jeunes gens, l'*Outre-cuidance* aux grands seigneurs, la *Gourmandise* aux gens du commun, et la *Cathégoric* aux moines,

Disputants et pro et contrà ;

enfin, pour terminer ces alliances de son choix, quand il laisse la *Sensualité* sans établissement, parce qu'il est sûr que tout le monde lui fera sa cour, ces inventions, qu'un peuple civilisé trouverait peut-être d'assez mauvais goût, prouvent cependant que celui qui les a conçues, avait reçu en partage la malice, l'esprit et la gaieté de l'imagination.

PREMIÈRE SECTION. — POÉSIE.

CHAPITRE 1^{er}.

DE L'ÉCOLE DE MAROT A CELLE DE RONSARD.

§ 1^{er}. *Coup d'œil sur l'influence littéraire du règne de François I^{er}.*

1. L'imprimerie et le protestantisme. — 2. Appréciation de François I^{er} et de son règne. — 3. Réaction de la cour, de la noblesse et du peuple contre la Réforme. — 4. Le Père des lettres et la dixième Muse.

1. L'imprimerie, dernier legs du moyen âge, avait, au commencement du xvi^e siècle, produit en partie ses fruits bons et mauvais. Un grand mouvement intellectuel se déclarait; les livres et les sciences à leur suite pénétraient partout; des écoles nouvelles étaient fondées; les arts, la littérature prenaient leur essor; mais en même temps certains esprits, enivrés de pensées nouvelles, se jetaient dans de périlleuses entreprises. Sous prétexte de remédier à des abus pour la plupart inhérents à la civilisation incomplète de l'époque, ils portaient une main sacrilège sur l'autel, cet appui de la société moderne. C'est nommer le protestantisme, dont la naissance coïncide avec l'avènement de François I^{er}.

2. A une taille athlétique, à une noble physionomie, à

une bravoure de soldat, à des goûts de galanterie lieencieuse, à l'amour du luxe et de la somptuosité, le nouveau roi joignait un enthousiasme irréfléchi pour les anciens chevaliers, et le désir ardent d'égaliser en tout les Médicis. Dès lors tout change : le règne de ce monarque n'est qu'une longue fête, ou, comme le dit si expressivement Brantôme, *une magnifique et superbe bombance*, troublée par les querelles religieuses, interrompue par nos défaites, les inutiles exploits de Bayard, le supplice de Semblançay et les vengeances du connétable de Bourbon. Roi plus *spécieux* que solide, comme le disait si bien Henri IV, il exerce encore aujourd'hui sur l'imagination une séduction puissante. Les seigneurs accourent et se pressent sur les marches de son trône; le mot et le métier de courtisan ont pris naissance. Auteurs, femmes, gentilshommes viennent adorer en foule ce nouvel astre de la royauté. La féodalité disparaît; la chevalerie, sa dernière expression, s'efface alors ou se ternit. François I^{er} en avait le courage et non les mœurs. Il en flétrit le trait le plus noble et le plus délicat, le respect pour les femmes, et pour la première fois, les maîtresses des monarques prennent insolemment leur place à côté des reines. Les chasses, les tournois, les mascarades, les bals, les concerts se succèdent au bruit des armes. De splendides palais s'élèvent; d'admirables copies de la Vénus de Médicis et de l'Apollon du Belvédère viennent, conduits par le Primatice, embellir les jardins de Fontainebleau. Les revenus de l'Etat se dissipent, et la magnificence du camp du Drap-d'Or, de Chambord, du Louvre, contraste tristement avec la misère et les malheurs de la France. François I^{er} consulte Lascaris et Budé, écrit à Erasme, visite les ateliers de Cellini et de Vinci, s'égaie avec Marot, rit du cynisme de Rabelais, s'entoure de jurisconsultes, de savants et d'imprimeurs. La volupté, la licence, l'érudition occupent les loisirs d'une cour que de plus grands intérêts auraient pu contrister. Des professeurs de grec et des femmes aimables s'asseyent à la table du roi. Les honneurs, la richesse, la faveur royale devien-

nent les récompenses du savoir. La roture, bien accueillie pourvu qu'elle soit érudite ou élégante, vient partager les plaisirs des courtisans; la langue française se nationalise; les écrivains se multiplient; le mouvement général est puissant, servi par le caractère et le génie du monarque. Si l'histoire et la politique ont plus d'un reproche à lui faire, il brille d'un éclat durable dans nos annales littéraires. Ici les évêques de Sens, de Senlis, de Mâcon, de Montpellier, de Grasse, de Nebbio, Guillaume Cop, Lascaris, Budé, semblent, groupés autour de lui, faire revivre la vieille académie de Charlemagne. Là se placent d'utiles institutions, l'établissement du Collège de France, la fondation des caractères de l'imprimerie royale, les belles éditions qui en sortirent. Par malheur, la constance ne fut jamais la vertu dominante de François 1^{er}. Toutefois les contradictions dans lesquelles il tomba ne doivent pas surprendre. Le *Père des lettres* fut tour à tour indifférent ou favorable à ceux qui les cultivaient, comme à la guerre il fut vainqueur et vaincu; en politique, téméraire et incertain; en religion, ondoyant et divers, partagé entre Rome et la Réforme. Protestant avec Marguerite la *conteuse* et Du Bellay, il était catholique avec les cardinaux Du Prat, de Tournon, de Lorraine; il faisait à Paris brûler les Luthériens et les protégeait en Allemagne et à Genève; il songeait à appeler Mélanchthon à Paris, en même temps qu'il défendait toute interprétation des Livres sacrés en langue vulgaire, et laissait Marot fuir devant les anathèmes de la Sorbonne. Un instant, il fut tenté de supprimer l'imprimerie: c'était voir de loin dans le mal qu'elle devait faire; mais cette suppression n'eût pu durer; le mouvement était irrésistible, on ne pouvait qu'essayer de le guider dans une bonne route, et c'est ce que François 1^{er} ne fit pas.

3. Cette incertitude, ce partage entre l'Eglise et la Réforme, François 1^{er} n'en est point seul coupable. La noblesse, la cour, parurent un instant, comme lui, indécises entre Luther et le pape. Il se passa alors chez les

grands seigneurs quelque chose de semblable à ce qui eut lieu au XVIII^e siècle entre les grands seigneurs aussi et les philosophes. La Réforme plut d'abord ; mais ensuite, plus sage ou mieux avisée qu'elle ne le fut depuis, la noblesse s'aperçut de son erreur : elle revint sur ses pas, ou plutôt la nation, contraire aux nouveautés religieuses, l'y ramena. Au XVIII^e siècle, la philosophie était populaire ; au XVI^e, la Réforme ne l'était pas.

4. Cette protection timide et inconstante accordée aux lettres ne les pouvait donc pleinement encourager, et si à cette époque l'esprit humain grandit et jette un si vif éclat, ce n'est pas à l'influence seule de François I^{er} qu'il le faut attribuer. Une bonne part en est due à sa sœur Marguerite, femme d'Henri d'Albret, roi de Navarre. Si les savants ont nommé l'un le *Père des lettres*, ils nommèrent l'autre la *dixième Muse* et la *quatrième Grâce*, en témoignage de leur estime pour ses œuvres et de leur reconnaissance pour ses faveurs.

§ 2. Marot et Brodeau.

Marot bientôt après (Villon) fit fleurir les Ballades,
Tourna des Triolets, rima des Mascarades,
A des refrains réglés asservit les Rondeaux,
Et montra pour rimer des chemins tout nouveaux.

(BOILEAU, *Art poétique*, c. 1.)

1. Clément Marot ; détails sur sa vie. — 2. Le Temple de Cupido. — 3. Caractère de la poésie de Marot. — 4. L'Apologue du Lion et du Rat. — 5. Epître à François I^{er}. — 6. Autre Epître à François I^{er}. — 7. Autres poésies de Marot. — 8. Caractère de ses épi-grammes. — 9. Traductions en vers de Marot ; sa traduction des Psaumes. — 10. Jugement résumé sur Marot ; le style marotique. — 11. Victor Brodeau.

1. Ce fut au milieu des premières fêtes de la nouvelle cour qu'un page de vingt ans, CLÉMENT MAROT, offrit à un roi qui n'en avait que dix-neuf, une allégorie sur l'art d'aimer, le *Temple de Cupido*, son premier essai poétique et le plus long de ses ouvrages. Ce n'était là encore qu'une imitation du Roman de la Rose, mais embellie de tous les attrails qu'avait pu lui prêter la fraîche et riante imagination du jeune poète. Ce brillant début lui valut dès l'abord les faveurs du maître, et plus tard

le double surnom de *prince des poètes* et de *poète des princes*.

Fils de Jean Marot, valet de chambre de Louis XII et poète assez déréglé dans ses mœurs, Clément marcha sur les traces de son père. Le libertinage et la rime lui arrivèrent comme par héritage. A quinze ans, on le vit acteur dans la troupe des Enfants Sans-Souci dirigée par Gringoire et de Pontalais. Plus tard, on voulut en faire un avocat ; mais, ennuyé de la chicane et de cet antre de procès

Où sans argent pauvreté n'a raison,

il étudia peu, devint page de Marguerite, et étudia moins encore. Il puisa dans le commerce des grands et des dames ce tour noble et gracieux, la finesse ingénieuse, la familiarité de bon goût qu'on ne trouve pas dans Villon ; il échangea le patois du Quercy, son pays natal, contre la langue française, *dans les cours estimée* ; mais une fois poète et courtisan, son amour des plaisirs ne lui laissa guère le temps de suppléer à son manque d'éducation première ; cependant il acquit quelque teinture de la littérature latine, et sut qu'il avait existé jadis une littérature grecque.

Dès lors commença pour Marot cette vie aventureuse et galante dont la misère et l'exil devaient être le triste dénouement. Blessé à Pavie près de son maître, il fut fait comme lui prisonnier (1525). De retour en France, il s'attira la haine de Diane de Poitiers, dont il s'était fait l'ennemi après avoir été son admirateur déclaré. La vengeance de Diane fut prompt ; elle accusa d'hérésie Clément, dont l'imprudente confiance lui avait sans doute donné des armes contre lui. Emprisonné d'abord au Châtelet, puis transféré à Chartres, il y composa son *Enfer*, satire sanglante contre ses juges. Rendu à la liberté par le retour du roi, Marot osa lever les yeux jusqu'à Marguerite ; cette témérité lui causa de nouvelles traverses. Eloigné de la cour, il alla chercher asile auprès de Renée de France, duchesse de Ferrare, protectrice avouée des protestants. Mais ce ne fut pas sans regret

qu'il abandonna la France. En vain il veut s'armer de fermeté et quitter sa patrie ingrate ; l'amour du pays l'emporte, et il s'écrie :

Tu mens, Marot ; grand regret tu sentis !

Dans son exil, il suppliait François I^{er} de le rendre à sa patrie, à ses amis ; on n'aura plus à craindre ses imprudences. Il a vécu à Venise ; il y a appris deux mots de grand profit, *défiance* et *silence*. Enfin, au bout d'un an d'exil, il obtint sa rentrée. Son père était mort ; il sollicita son emploi : on le lui accorda, mais de mauvaise grâce.

Réformateur par bon ton, parce que la Réforme était à la cour le parti des gens railleurs et des femmes frivoles ; hérétique par état de poète, parce qu'il y trouvait l'occasion d'exercer sa malice, Marot s'avisa de traduire les Psaumes en français, avec François Vatable, l'un des *liseurs* du roi en l'Université. Dès que cette traduction parut, la cour en fut enchantée. Le roi en fredonnait tout le long du jour quelque psaume ; les dames et les courtisans les chantaient sur des airs de vaudeville. Pendant un été, ce fut la mode d'aller, tous les soirs, dans la promenade du *Pré aux Clercs*, pour chanter en chœur les Psaumes de Marot. Cette ferveur ne se soutint pas : soit inconstance, soit avertissement, la cour s'arrêta dans ses velléités d'hérésie, et Marot paya pour tous. Il fut obligé de fuir devant les censures de la Sorbonne. Il se réfugia à Genève, où régnait Calvin, qui s'empressa d'adopter sa traduction des Psaumes ; mais les dérèglements du poète abrégèrent l'hospitalité que lui donnait le réformateur, et Clément, fouetté, dit-on, publiquement comme adultère, se retira à Turin, où il mourut presque dans l'indigence, à l'âge de cinquante ans. Avant sa mort, il visita le glorieux champ de bataille de Cérisolles. Pour un exilé, c'était une manière de ne pas mourir sans avoir revu la France.

2. La vie agitée de Marot se réfléchit dans ses ouvrages. Après le *Temple de Cupido*, il ne rima guère d'allé-

gories, genre de loisir, lorsqu'il n'est pas satirique. La poésie prit place dans son existence, et devint pour lui une amie qui l'aidait à jouir de la bonne fortune et le défendait dans la mauvaise ; c'était l'interprète de ses infortunes et de ses joies, de ses succès et de ses remerciements, de ses prières et de ses invectives. De là sans doute cette heureuse convenance et cette harmonie parfaite entre ses vers et son caractère ou sa situation. Tour à tour tendre et enjoué, toujours plaisant, souvent malicieux, rarement sérieux ou indigné, il écrit sous l'inspiration du moment, et prend avec une égale facilité tous les tons, excepté le sublime, qu'il ne connut jamais.

3. Héritier naturel de Charles d'Orléans et de Villon, c'est Marot qui a épuré les divers genres où ils se sont distingués, et réuni les plus aimables traits du vieux génie de sa patrie. Il joint plus de finesse, d'élégance, de souplesse, des saillies plus brillantes à la naïveté qui les caractérise. Cette naïveté, qui, simple et ignorante, semblait surtout tenir à l'enfance de la langue, cette naïveté, dis-je, devient chez Marot de la grâce, c'est-à-dire qu'elle ne s'ignore plus elle-même, et que, par une sorte de coquetterie permise, elle n'a plus seulement le don de plaire, elle en a aussi l'intention.

Du reste, Marot a tous les anciens défauts de la versification française ; et le seul progrès en ce genre que l'on remarque dans ses œuvres, est le perfectionnement de la césure, que Jean Lemaire lui avait enseigné¹. Les vers, masculins ou féminins, se succèdent et se confondent chez lui, sans aucun ordre, malgré la règle que Jean Bouchet avait faite de l'entrelacement régulier des rimes. Il abrège ses mots quand le nombre de syllabes l'embarasse ; et s'il est moins prodigue que Villon de parenthèses et d'enjambements forcés, il fait heurter aussi souvent que lui voyelle contre voyelle. S'il est donc juste de décerner à Marot le prix de la ballade, de l'épître, du

¹ C'est-à-dire, la coupe féminine ou l'élision de l'e muet devant une voyelle à la fin du premier hémistiche.

rondeau, de l'épigramme, il est juste aussi de dire qu'il ne montre point pour rimer des chemins tout nouveaux, à moins qu'on ne veuille se contenter de voir dans cet arrêt de Boileau un hommage rendu aux grâces nouvelles dont il sut revêtir des genres longtemps connus avant lui, mais nullement un brevet d'invention.

Rien n'est en effet plus facile et plus élégant que le tour de ses vers. Déjà perfectionné par l'exemple des Italiens et des Latins, s'il n'essaie pas de renverser, comme devait le tenter Ronsard, notre système de poésie, il emploie avec une facilité sans égale tout ce qu'elle lui offre, et ne semble jamais avoir besoin de ce qui lui manque. C'est une aisance, un laisser-aller, un naturel parfait dans la plaisanterie ou la satire, dans l'expression de la mélancolie ou de la gaieté; un talent délicat et très-rare alors de voiler des traits hardis sous la décence ingénieuse du langage. Pasquier, panégyriste exalté des poètes de la Pléiade, louait encore, vingt ans après, *la fluidité de sa veine*. Nul écrivain ne possède effectivement une flexibilité plus heureuse; une sève poétique, naïve, spirituelle, anime tout ce qu'il a écrit; il semble avoir peint son propre talent, en décrivant l'inconstante étourderie de sa jeunesse :

Sur le printemps de ma jeunesse folle
Je ressemblais l'hirondelle qui vole
Puis çà, puis là; l'âge me conduisait
Sans peur, ni soins, où le cœur me disait.

4. Deux fois Marôt fut mis en prison : la première, comme nous l'avons dit, pour avoir prêté à une accusation d'hérésie. Du Châtelet, où il était captif, il adressa une épître à son ami Lyon Jamet, et, employant l'*Apolo-
logue du Lion et du Rat*¹, il le pria de solliciter son élargissement. En voici d'abord le début, qui a souvent été imité :

Je ne t'escry de l'amour vaine et folle;
Tu voys assez, s'elle sert, ou affolle.

¹ La Fontaine en a resserré l'idée en quelque

Je ne t'escry ne d'armes, ne de guerre ;
 Tu voys qui peult bien ou mal acquerre.
 Je ne t'escry, etc.
 Mais je te veux dire une belle fable.

Il raconte alors comment le lion délivra le rat d'un piège où il était pris,

Dont maistre rat eschappe vistement ;
 Puis mist à terre un genoul gentement,
 Et en ostant son bonnet de la teste
 A mercié mille fois la grand' beste,
 Jurant le dieu des souriz et des ratz
 Qu'il lui rendroit.

A son tour, le lion est pris dans les rets ; le rat accourt et promet de le délivrer :

Lors le Lyon ses deux grans yeulx vertit
 Et vers le rat les tourna un petit,
 En luy disant : O pauvre verminiére,
 Tu n'as sur toy instrument, ne manière,
 Tu n'as cousteau, serpe, ne serpillon.

.
 Va te cacher, que le chat ne te voye.

Sire lyon, dist le filz de souris,
 De ton propos, certes, je me soubreis ;
 J'ai des cousteaulx assez, ne te soueye,
 De bel os blanc plus tranchant qu'une syc ;
 Leur gaine, c'est ma gencive et ma bouche ;
 Bien couperont la corde qui te touche
 De si très-près : car je y mettray bon ordre.

Lors sire rat va commencer à mordre
 Ce gros lyon : vray est qu'il y songea
 Assez long-temps ; mais il le vous rongea
 Souvent et tant, qu'à la parfin tout rompt ;
 Et le lyon de s'en aller fut prompt,
 Disant en soy : Nul plaisir en effect
 Ne se pert point, quelque part où soit fait.

.
 Or viens me veoir, pour faire le lyon ;
 Et je mettray peine, sens et estude
 D'être le rat, exempt d'ingratitude.

Il n'est pas besoin de faire remarquer la gentillesse et la grâce de cet apologue.

5. La seconde fois que Clément tâta de la prison, il avait, cédant à un mouvement d'humanité, arraché des mains des archers un prisonnier que sans doute il croyait innocent. Pour sortir, il eut recours à François I^{er} lui-même, et lui adressa une *Epître* dont nous citerons le commencement et la fin :

Roy des François, plein de toutes bontéz,
 Quinze jours a, je les ay bien contés,
 Et dès demain seront justement seize,
 Que je fus fait confrère au diocèse
 De Saint-Marri, en l'église Saint-Pris;
 Si vous dirai comment je fus surpris,
 Et me desplaist qu'il faut que je le die.
 Trois grans pendars vinrent à l'estourdie,
 En ce palais, me dire en desaroy :
 Nous vous faisons prisonnier par le roy.
 Incontinent, qui fut bien estonné ?
 Ce fut Marot, plus que s'il eust tonné ;
 Puis m'ont monstré un parchemin eserit,
 Où n'y avoit seul mot de Jésus-Christ;
 Il ne parloit tout que de plaiderie,
 De conseillers et d'emprisonnerie.
 Vous souvient-il, ce me dirent-ilz lors,
 Que vous estiez l'autre jour là dehors,
 Qu'on recourut un certain prisonnier
 Entre nos mains ? et moy de le nier ;
 Car soyez seur, si j'eusse diét ouy,
 Que le plus sourd d'entre eux m'eust bien ouy ;
 Et d'autre part, j'eusse publiquement
 Esté menteur : car pourquoy et comment
 Eussé-je peu un autre recourir,
 Quand je n'ay secu moy-mesme secourir ?
 Pour faire court, je ne secu tant prescher,
 Que ces paillards me vouldissent lascher.
 Sur mes deux bras, ilz ont leur main posée
 Et m'ont mené ainsi qu'une espousée.

.
 Très humblement je requiers vostre grace
 De pardonner à ma trop grand' audace,
 D'avoir emprins (*entrepris*) ce sot eserit vous faire :
 Et m'exusez si pour le mien affaire
 Je ne suis point vers vous allé parler ;
 Je n'ay pas eu le loisir d'y aller.

6. Mais le chef-d'œuvre de Marot dans le genre de l'é-

pître, c'est celle où il raconte à François I^{er} comment il a été volé par son valet. C'est un modèle de narration, de finesse et de bonne plaisanterie.

On dit bien vray : la mauvaise fortune
Ne vient jamais, qu'elle n'en apporte une,
Ou deux, ou trois, avecques elle, sire.
Vostre cœur noble en sçauroit bien que dire :
Et moy chetif, qui ne suis roy ne rien,
L'ay espruvé, et vous conteray bien
Si vous voulez, comment vint la besongne.
J'avois un jour un vallet de Gascongne
Gourmant, ivrongne, et asseuré menteur,
Pipeur, larron, jureur, blasphémateur,
Sentant la hart, de cent pas à la ronde,
Au demeurant le meilleur filz du monde.

Ce vers si plaisant, après l'énumération des belles qualités de ce valet, est devenu proverbe, et se répète encore tous les jours dans le même sens.

Ce vénérable hillot (*ilote*) fut adverty
De quelque argent que m'aviez départy,
Et que ma bourse avoit grosse apostume :
Si se leva plustost que de coustume,
Et me va prendre en tapinois ieelle :
Puis la vous met très bien sous son esselle,
Argent et tout (eela se doit entendre),
Et ne croy point que ce fust pour la rendre,
Car oncques puis n'en ay ony parler.
Brief, le villain ne s'en voulut aller
Pour si petit; mais encore il me happe
Saye et bonnet, chausses, pourpoint et cappe :
De mes habits en effect il pillà
Tous les plus beaux : et puis s'en habilla
Si justement, qu'à le veoir ainsi estre
Vous l'eussiez prins en plain jour pour son maistre.
Finablement, de ma chambre il s'en va
Droit à l'estable, où deux chevaux trouva ;
Laisse le pire, et sur le meilleur monte,
Pique et s'en va. Pour abréger le conte,
Soyez certain qu'au partir dudit lieu
N'oublia rien, fors à me dire adieu.

Ainsi s'en va chatouilleux de la gorge
Ledict vallet, monté comme un saint George :
Et vous laissa Monsieur dormir son saoul,

Qui au resveil n'eust sceu finer d'un soul :
 Ce Monsieur là, sire, c'estoit moy mesme,
 Qui, sans mentir, fus au matin bien blesme,
 Quand je me voy sans hoinesté vesture,
 Et fort fasché de perdre ina monture :
 Mais de l'argent que vous m'aviez donné
 Je ne fus point de le perdre estonné ;
 Car votre argent, très débonnaire Prince,
 Sans point de faute est sujet à la pince.

Bientost après cette fortune-là
 Une autre pire encores se mesla
 De m'assaillir, et chaseun jour m'assault ;
 Me menaçant de me donner le saut,
 Et de ce saut m'envoyer à l'envers
 Rithmer sous terre, et y faire des vers.

C'est une lourde et longue maladie
 De trois bons mois qui m'ha tout' estourdie
 La povre teste, et ne veux terminer ;
 Ains me contraint d'apprendre à cheminer.

Que diray plus ? Au misérable corps
 Dont je vous parle, il n'est demouré, fors
 Le povre esprit, qui lamente et souspire,
 Et en pleurant tasche à vous faire rire.
 Et pour autant, sire, que snis à vous,
 De trois jours l'un viennent taster mon poux
 Messieurs Braillon, Le Coq, Akaquia,
 Pour me garder d'aller jusqu'à quia.
 Tout consulté, ont remis au printemps
 Ma guérison.

Voilà comment depuis neuf moys en ça
 Je suis traicté. Or ce que me laissa
 Mon larronneau, long-temps ce, l'ay vendu,
 Et en sirops et julebs despendu.
 Ce neantmoins, ce que je vous en mande,
 N'est pour vous faire ou requeste ou demande,
 Je ne veux point tant de gens ressembler
 Qui n'ont soucy autre que d'assembler ;
 Tant qu'ilz vivront, ilz demanderont eux.
 Mais je commence à devenir honteux,
 Et ne veux plus à vos dons m'arrester.

Je ne dy pas, si voulez rien prester,
 Que ne le prenne ; il n'est point de presteur
 S'il veut prester, qui ne face un débiteur.
 Et sçavez-vous, sire, comment je paye ?
 Nul ne le sçait, si premier ne l'essaye.

Vous me devrez, si je puis, de retour :
 Et vous feray encores un bon tour.
 A celle fin qu'il n'y ait faute nulle,
 Je vous feray une belle cédule,
 A vous payer, sans usure il s'entend,
 Quand on verra tout le monde content ;
 Ou, si vous voulez, à payer ee sera,
 Quand votre loz et renom cessera.

Depuis Horace on n'avait pas donné à la louange une tournure si délicate. On imagine sans peine que le Père des lettres voulut bien être le créancier d'un *debteur* qui empruntait de si bonne grâce. Voici comment Marot en rend compte à un ami :

Puisque le roy a desir de me faire
 A ce besoing quelque gracieux prest,
 J'en suis content : car j'en ay bien affaire
 Et de signer ne fuz onques si prest.
 Parquoy vous pry' sçavoir combien e'est
 Qu'il vult cédule, afin qu'il se contente :
 Je la feray tant seure, si Dieu plaist,
 Qu'il n'y perdra que l'argent et l'attente.

7. Marot a réussi dans d'autres genres de poésie déjà connus, et le premier il a fait des églogues françaises. On a de lui de nombreuses épigrammes, des satires, des contes, des rondeaux, des ballades, des chants royaux, etc.; mais il ne faut pas se laisser tromper par cette variété de titres : le ton et la manière de l'auteur ne changent guère. C'est toujours le vers de dix syllabes, doux et coulant, animé par une gaieté qui de temps en temps jaillit en vives étincelles; rarement le vers de huit syllabes, jamais le vers alexandrin. Il n'est peut-être pas hors de propos de faire remarquer en passant que le vers de dix syllabes était appelé vers héroïque. L'alexandrin, trouvé au ^{xiii}e siècle ¹, était entièrement hors d'usage comme trop pesant et trop grave. Ronsard le premier le mit en honneur, et son exemple fut suivi par son école.

8. L'épigramme est, comme l'épître, le triomphe de Marot. En ce genre, il est souvent le rival heureux de

¹ V. *Histoire de la Littérature française*, t. 1^{er}, p. 358-60.

Catulle et de Martial. Il la manie avec une grâce, avec une aisance admirable; sous sa plume, elle prend toutes les formes, tantôt ingénieuse et fine, tantôt pleine de force et d'énergie. En voici quelques exemples :

Ce prodigue Macé Longis,
Fait grand serment qu'en son logis,
Il ne soupa jour de sa vie :
Si vous n'entendez bien ce point,
C'est à dire il ne soupe point,
Si quelque autre ne le convie.

Lorsque Maillart, juge d'enfer, menoit
A Monfaucon Samblançay l'ame rendre,
A vostre advis, lequel des deux tenoit
Meilleur maintien ? Pour vous le faire entendre
Maillart sembloit homme qui mort va prendre,
Et Samblançay fut si ferme vieillard
Que l'on cuidoit, pour vray, qu'il menast pendre
A Monfaucon le lieutenant Maillart.

9. Nous ne parlerons pas des excursions malheureuses que fit Marot dans des genres plus sérieux. Ses traductions d'Ovide et de Virgile sont pâles et décolorées. La langue, il est vrai, était peu capable encore de soutenir le poids d'une si rude tentative; les traductions qui sont le début ordinaire d'une littérature, et qui en sembleraient le genre le plus facile, en sont la dernière gloire. Comment en effet un idiome, pauvre, grossier, incertain, pourrait-il lutter contre une langue riche, savante, harmonieuse? D'ailleurs, le génie de Marot, facile et souple, mais peu vigoureux, semble succomber à de longs ouvrages; la passion même lui est alors une faible inspiration : son poème de *Hero et Leander* a peu de suite et d'élévation.

Quant à sa traduction des Psaumes, malgré son succès de circonstance, elle est au-dessous du médiocre. La noblesse qui manquait à la vie errante et folâtre de Marot, y manque également à sa poésie, et, comme on l'a fort bien dit, son flageolet n'était point de force à accompagner la harpe du prophète.

10. Il ne faut donc voir en Marot que le poète le plus

aimable et l'homme le plus spirituel de son temps. Ses défauts mêmes tiennent d'une manière si intime à son pays, à son époque, à son caractère; il y a tant d'ingénuité dans les irrégularités de ses ouvrages, que l'on partage aisément cette vive sympathie que le *gentil maître Clément* excita longtemps après sa mort, et qui fit dire à Boileau :

Imitons de Marot l'élégant badinage.

Le badinage de Marot est connu sous le nom de *style marotique*.

11. Donnons un souvenir à VICTOR BRODEAU, que Marot appelait son fils, et qui mourut jeune d'années et de travaux. Voici un huitain qui justifie le nom que lui donnait maître Clément :

A DEUX FRÈRES MINEURS.

Mes beaux pères religieux
 Vous disiez pour un grand merci.
 O gens heureux ! ô demi dieux !
 Plust à Dieu que je fusse ainsi !
 Comme vous, vivrois sans souci ;
 Car le vœu qui l'argent vous ôste,
 Il est clair qu'il défend aussi
 Que ne payez jamais votre hoste.

§ 3. François 1^{er} et Marguerite de Navarre.

1. Poésies de François 1^{er}. — 2. Poésies de Marguerite de Navarre.

Les deux protecteurs de Marot, François 1^{er} et Marguerite, furent aussi poètes.

1. Les poésies de FRANÇOIS 1^{er}, la plupart inédites, forment un recueil assez volumineux; elles se composent, comme celles de Marot, de ballades, rondeaux, chansons, etc. Ce grand nombre de poésies dans un prince a paru suspect à des critiques malveillants; ils ont avancé que le monarque avait usurpé une réputation de poète et acheté une immortalité littéraire; mais rien ne justifie cette injurieuse supposition. En admettant, ce que nous faisons, qu'il faille en accorder au prince tout l'honneur,

François I^{er} serait le poète de son temps le plus rapproché de Marot. Tout le monde connaît ses vers sur Agnès Sorel. Voici l'épithaphe qu'il fit pour la célèbre Laure de Pétrarque, en passant à Avignon :

En petit lieu compris vous pouvez voir,
Ce qui comprend beaucoup par renommée :
Plume, labeur, la langue et le devoir
Furent vaincus par l'amant de l'aimée.
O gentil ame, étant tant estimée,
Qui te pourra louer qu'en se taisant ?
Car la parole est toujours réprimée
Quand le sujet surmonte le disant.

2. MARGUERITE de Navarre, outre des Contes et des Mystères dont nous parlerons plus loin, a laissé, comme son frère, des poésies où se retrouvent les leçons, sinon la main de Marot. Une mollesse assez élégante les caractérise. Jean de La Haye, son valet de chambre, les a réunies sous le titre fleuri de : *les Marguerites de la Marguerite des princesses*. On y lit des rondeaux, des ballades, des épigrammes, un poème intitulé *le Triomphe de l'Agneau* et la *Complainte pour un Prisonnier*, faite apparemment à propos de la captivité de François I^{er}. Ajoutons à cette nomenclature le *Miroir de l'Ame pécheresse*, qui fut censuré par la Sorbonne, à cause des germes d'hérésie qu'il contenait. Voici un dizain qu'elle adressa à son protégé qui en avait perdu contre Hélène de Tournon :

Si ceux à qui devez, comme vous dictes,
Vous congnoissoient comme je vous congnois,
Quitte seriez des debtes que vous faites
Le temps passé, tant grandes que petites :
En leur payant un dizain toutes fois
Tel que le vostre, qui vaut micux mil fois
Que l'argent deu par vous, en conscience,
Car estimer on peult l'argent au poix ;
Mais on ne peult, et j'en donne ma voix,
Assez priser votre belle science.

§ 4. *Maurice Scève, Mellin de Saint-Gelais et François Habert.*

1. Maurice Scève. — 2. Mellin de Saint-Gelais; caractère de son talent. — 3. Poésies de Saint-Gelais; jugement de Pasquier. — 4. La tenaille de Mellin. — 5. Citation de quelques épigrammes. — 6. François Habert; mérite de sa poésie.

1. Avec Clément Marot, la cour, *sa maîtresse d'école*, comme il la nommait, protégeait plusieurs écrivains moins naïfs que le page de Marguerite, plus recherchés que lui, quelquefois platoniquement obscurs, comme MAURICE SCÈVE, qui fit pour Délie plus de quatre cents dizains énigmatiques, mais plus chastes, plus élégants que leurs prédécesseurs, et connaissant mieux les ressources et les délicatesses du langage.

2. A la tête de cette école était MELLIN DE SAINT-GE LAIS, neveu d'Octavien, natif d'Angoulême comme François I^{er} (1491), et que ce monarque donna pour aumônier au Dauphin. Son éducation avait été brillante; il connaissait le grec, le latin, l'italien; il admirait surtout la littérature italienne, dont Catherine de Médicis avait introduit le goût à la cour, et lui-même introduisit dans la littérature française les sonnets et les madrigaux, ou concetti, enfants de l'Italie. Eminemment ingénieux, caustique, brillant, mais dénué de verve et de portée. Saint-Gelais semble annoncer Voiture, Voisenon et tous ces petits beaux-esprits dont la finesse et le trait firent le seul mérite. Sa gentillesse n'est pas, comme celle de Marot, naïve et presque enfantine; il n'a rien du laisser-aller qui nous charme dans les poésies de maître Clément. Mais ses rondeaux, ses épigrammes, pièces très-courtes et d'un tour heureux, étincellent d'esprit, et si elles s'écartent souvent du bon goût, elles s'éloignent rarement du bon ton.

3. Le bagage littéraire de Mellin est fort mince. Il se compose surtout de petites pièces érotiques, toutes plus ou moins entachées de l'afféterie italienne. Ainsi, par-

lant d'une rupture, il écrit que l'on peut raccommoder la flèche de l'amour, quand elle est brisée, et il ajoute :

L'acier, au lieu de sa soudure,
Est plus fort qu'ailleurs et plus ferme.

Le sonnet suivant, qui n'est pas le plus maniéré de ceux de Mellin, fera juger des autres :

Voyant ces monts de vue aussi lointaine,
Je les compare à mon long déplaisir :
Haut est leur chef, et haut est mon desir ;
Leur pied est ferme, et ma foi est certaine.

D'eux maint ruisseau coule et mainte fontaine ;
De mes deux yeux sortent pleurs à loisir ;
De forts soupirs ne puis me dessaisir,
Et de grands vents leur eime est toute pleine,

Mille troupeaux se promènent et paissent ;
Autant d'amours se couvent et repaissent
Dedans mon cœur, qui seul est ma pasture.

Ils sont sans fruit, mon bien n'est qu'apparence,
Et d'eux à moi, n'a que la différence
En eux la neige, en moi la flamme dure.

Cette citation justifie l'opinion de Pasquier, contemporain de Saint-Gelais :

Mellin, dit-il, dans ses *Recherches sur la France*, produisait de petites fleurs, et non fruits d'aucune durée. C'étaient des mignardises qui couraient de fois à autres par la main des courtisans et dames de la cour ; ce qui lui était une grande prudence, puisqu'après sa mort (1558), on fit imprimer un recueil de ses œuvres qui mourut presque aussitôt qu'il vit le jour.

4. Un autre talent, qui rendait complet chez Mellin l'homme à petits succès, c'était celui de bien tourner une épigramme, soit en vers, soit dans la conversation. Sa causticité redoutable faisait les délices de la cour. Aussi, lorsque la savante école de Du Bellay et de Ron-

sard publia ses premiers essais, elle ne trouva pas d'ennemi plus à craindre que Saint-Gelais, qui, profitant de son crédit auprès des grands, se moquait sans scrupule des vers durs, des bizarres innovations et des prétentions pédantesques qui caractérisaient les promoteurs de la révolution littéraire. Ronsard parle de la *tenaille de Mellin* avec un sentiment de douleur et de colère qui prouve la profondeur des atteintes que le bel-esprit satirique lui avait portées. Préserve-moi, dit-il au ciel,

Préserve-moi d'infamie,
De toute langue ennemie,
Et de tout esprit malin.
Et fais que devant mon prince
Plus désormais ne me pince
La tenaille de Mellin.

5. En cherchant bien parmi les épigrammes de Mellin que le temps nous a conservées, nous en trouvons quelques-unes qui peuvent être citées ici; les autres sont meilleures peut-être, mais elles seraient aussi contraires à l'esprit de cet ouvrage qu'elles l'étaient à son caractère de prêtre :

Un maistre ès-arts mal chaussé, mal vestu,
Chez un paysan demandoit à repaistre;
Disant qu'on doit honorer la vertu,
Et les sept arts dont il fut passé maistre.
Comment sept arts! répond l'homme champestre :
Je n'en sais nul, hormi mon labourage;
Mais je suis saoul quand il me plaist de l'estre,
Et si nourris ma femme et mon ménage.

Un charlatan disoit en plein marché
Qu'il monstreroit le diable à tout le monde :
Si n'y eust nul, tant fust-il empêché,
Qui ne courust pour voir l'esprit immonde.
Lors une bourse assez large et profonde
Il leur déploie et leur dit : Gens de bien,
Ouvrez vos yeux, voyez, y a-t-il rien ?
— Non, dit quelqu'un des plus près regardans.

— Et c'est, dit-il, le diable, oyez-vous bien,
Ouvrir sa bourse, et ne voir rien dedans.

6. FRANÇOIS HABERT, natif d'Issoudun, est, après Marot, son contemporain, celui qui a réuni le plus de grâce et d'énergie dans ses vers, aujourd'hui trop oubliés. On y trouve des morceaux qui, pour la force et l'imagination, surpassent infiniment les prétendues pièces choisies de nos anciens recueils. C'est surtout dans les épîtres qu'Habert a le mieux réussi. Il en a d'historiques, de badines, de philosophiques. De ce dernier genre est celle qu'il adresse au comte de Nevers, et dont le but est de prouver qu'il n'y a point de véritable noblesse sans vertu :

Non pas vertu de laquelle est vestu
L'homme arrogant, qu'on dit vertu mondaine,
Qui semble belle et ne vaut un festu,
Pour ce qu'elle est de tout orgueil fontaine.
Mais bien vertu excellente, haultaine,
Qui fait des grands la naissance florir,
Qui sous les pieds met l'envie et la haine,
En s'attachant à ce qu'on doit chérir ;
Vertu qui vient d'une source certaine
De vérité, non sujette à mourir.

François Habert est l'inventeur des rimes redoublées.

§ 5. *Des romans de chevalerie et de leur influence. — Les contes et les farces.*

1. Goût de François I^{er} pour la chevalerie ; Herberay des Essarts. — 2. La manie chevaleresque gagne jusqu'aux poètes ; Bouchet, Michel d'Amboise, Leblond, François Habert. — 3. Prétention de la nouvelle école ; Héroët, La Borderie, Fontaine, Angiez. — 4. Contes et farces ; Bourdigné. — 5. Roger de Collerye.

1. De tous les genres de littérature que François I^{er} protégeait, il en est un qui flattait son goût et son caractère. Depuis que la chevalerie n'existait plus, on raffolait de chevalerie. Le monarque et sa sœur en poussaient l'amour jusqu'à l'engouement. Souvent François I^{er} se

présentait au milieu de sa cour, vêtu comme un preux, une lance à la main et la barbe peinte. *Quiconque eût voulu braver les Amadis*, dit le brave capitaine La Noue, *on lui eût craché au visage*. Alors reparurent tous les héros et toutes les héroïnes de nos romans du moyen âge, Cleomadès, Olivier, Lancelot, Tristan, etc. HERBERAY DES ESSARTS traduisit pour François I^{er} l'Amadis espagnol, dont la lecture avait charmé sa prison de Madrid, et il y eut des passions imitées de celles de l'Amadis; mais déconcertées dans leurs projets de constance par la légèreté française et la licence du temps, les intrigues s'excusaient sous le nom d'aventures chevaleresques, et l'on donnait le nom de récompenses ou *querdonnements* à ce qui ne mérite que le nom de désordres. Saint-Gelais faisait les devises et rimait les cartels. Le matin, tantôt des cavalcades et des carrousels où chaque gentilhomme portait les couleurs de sa dame; le soir, tantôt des fêtes où se sollicitait le prix des prouesses du matin, tantôt la lecture des romans de chevalerie, où dames et seigneurs prenaient des leçons de style érotique.

2. La manie chevaleresque du prince et de sa cour gagna jusqu'aux poètes; chacun d'eux eut sa devise, son écu, la dame de ses pensées. Le Parnasse se para tout à coup de magnifiques et ridicules emblèmes. Citons JEAN BOUCHET, *traverseur de voies périlleuses*; MICHEL D'AMBOISE, *l'esclave fortuné*, c'est-à-dire le jouet de la fortune; JEAN LEBLOND, *l'humble aspirant*; FRANÇOIS HABERT, *le banni de Lieszse*, troupe de Don Quichottes poétiques qui ne chantaient plus, qui *blasonnaient*. Tous les membres du corps humain eurent leur blason : on fit le blason des cheveux, du sourcil, de l'œil, du cou; on introduisit l'art héraldique dans l'art poétique. Il n'y avait pas jusqu'aux mystères de la foi catholique que les poètes ne tournassent en fadeurs amoureuses. On faisait des madrigaux à propos des martyrs; on excommuniait les beautés rebelles à l'amour; on inscrivait de petits vers galants sur le psautier des dames.

3. Cette nouvelle et ridicule école prétendait à la pu-

reté, à la chasteté, même au platonisme. HEROET, évêque de Digne, érigea en doctrine amoureuse le spiritualisme de Dulcinée. A cette *Parfaite Amye* (tel était le titre du poème), LA BORDERIE opposa un autre modèle de beauté féminine, doué de perfections plus mondaines ; il la nommait l'*Amye de cour*. CHARLES FONTAINE, à son tour, prit en main la défense du platonisme, et, dans sa *Contr'amyé*, essaya de rabaisser le mérite de cette dame de cour, tant louée par La Borderie. Enfin, pour compléter le cérémonial de ce poétique tournoi, PAUL ANGIEZ entra le dernier dans la lice, et se joignit à La Borderie. Tous ces poètes, remplis d'affectation, joignent, aux défauts de versification alors en usage, un style alambiqué, des pensées puérilement quintessenciées, de pénibles jeux de mots. Ils sentaient qu'il y avait quelque chose de mieux à faire que de rimer négligemment

Chansons, ballades, triolets,
Mottets, rondeaux, servants et virelais,
Sonnets, strambotz, barzelottes, chapitres,
Lyriques vers, chants royaux et épîtres (HEROET) ;

ils essayaient de perfectionner la poésie, et s'efforçaient d'atteindre une certaine noblesse sentimentale, qui s'accordait d'ailleurs avec l'étiquette chevaleresque dont le roi faisait régner le vain simulacre dans sa cour. Quelquefois on trouve dans leurs vers des passages heureux et le sentiment de l'harmonie ; mais ce n'étaient là que des fleurs artificielles. Un quatrain de Marot valait mieux que leurs longs et froids poèmes sur la métaphysique du cœur.

4. Pendant que cette affectation se répandait à la cour, la gaieté populaire et française se conservait intacte dans les rangs inférieurs de la société. Les vieilles habitudes de nos mœurs bourgeoises luttèrent contre cette civilisation, empruntée à l'Italie et à l'Espagne. Le besoin de railler et la franche joie du peuple éclataient de temps à autre en saillies fort peu délicates ; la cour elle-même n'avait pas entièrement renoncé à la bouffonnerie ; la grossièreté s'y trahissait encore sous la recherche de

l'élégance. Alors, dans le même palais, de graves personnages dissertaient sur l'amour; un roi guerrier s'occupait de grec, et Triboulet amusait les dames de ses farces indécentes : tout ce que nous appelons convenances, fruit d'une longue expérience sociale, n'était pas même connu. Les fous, que le moyen âge avait établis auprès des princes, restaient en pleine possession de leur charge. On voyait Henri VIII, cruel monarque, époux barbare et jaloux, maître capricieux, ami faible et sanguinaire, se laisser railler par le nain Patch, son favori; Brusquet jouissait au Louvre du même privilège, et toutes les cours de l'Europe subissaient la critique de ces hommes, *qui avaient*, dit Shakespeare, *la parole libre comme l'air*¹. Quelques esprits bizarres venaient d'imiter dans leurs écrits la burlesque audace des bouffons autorisés. Chez les Italiens, Théophile Folengo, surnommé Merlin Coccaye, avait créé récemment la langue macaronique, patois composé de débris de toutes les langues, et qui lui servait à exprimer des vérités audacieuses et d'étranges imaginations. Dans le même temps apparaissait en France un fils impudent de Villon. C'était une protestation de la province contre les goûts plus raffinés de la cour. La légende de maître *Pierre Faifeu*, écrite par CHARLES BOURDIGNÉ, chapelain d'Angers, forme le digne pendant des Repues franches, qu'elle surpasse même en licence. C'est le récit complet de tous les tours d'escroquerie, d'adresse et de débauche, attribué à Pierre Faifeu, écolier angevin. Cette chronique scandaleuse renferme d'ailleurs quelques traits de bon comique; ainsi notre écolier, converti à la morale, se marie, et, dès qu'il est en ménage, il meurt de mélancolie.

5. Un autre prêtre, Bourguignon de naissance, ROGER DE COLLERYE, a mérité une espèce d'immortalité populaire; c'est le prototype de notre *Roger Bontemps*, nom expressif qu'il avait adopté, et qui a fait fortune.

¹ V. le rôle du *Clown*, d'*As you like it* (comme vous le voulez).

Tout le monde est familier avec ce gai personnage, qui jouit encore d'une existence historique, bien qu'on ait cessé de lire son volume de *Joyeusetés*, et ce recueil d'*Épithètes* plaisantes qui forme la partie la plus comique des œuvres de Roger Bontemps.

§ 6. Travaux sur la langue; philologie; progrès du langage.

1. Ordonnance de Villers-Cotterets; ses résultats. — 2. Palsgrave, Dubois, Geoffroy Tory; le *Champ fleury*. — 3. Florimond et Budé. — 4. Mouvement imprimé par l'érudition à la langue française; Ramus, Dolet, Meigret et Pelletier. — 5. Influence des nouvelles mœurs de la cour sur le langage. — 6. Godt naissant des innovations et des traductions.

1. Louis XII avait échoué dans son projet de détruire le latin barbare usité dans les tribunaux et dans les transactions sociales. En dépit de son ordonnance de 1512, on disait toujours *debotavimus et debotamus*. Tabellions et jurisconsultes ne voulaient point déroger jusqu'au langage vulgaire. Fatigué de cette barbarie, François I^{er} (et cet acte seul justifierait son titre de *Restaurateur des lettres*) publia l'Ordonnance de Villers-Cotterets qui fit enfin déchoir de son rang la prétendue langue latine, consacrée par un si grotesque et si solennel emploi. La mauvaise latinité expira. Adopté par le gouvernement, le français s'éleva au rang qui lui est dû. Alors on commença à traiter la grammaire française comme une science, et l'érudition, encore informe, se développa peu à peu.

2. PALSGRAVE publie le premier, à Londres, une grammaire française, et le médecin DUBOIS, sous le nom de Sylvius, en publie une autre à Paris; mais par un reste de superstition, il l'écrit en mauvais latin. On lui doit l'introduction de l'accent aigu sur l'é. On lui a aussi attribué l'honneur d'avoir distingué nos trois sortes d'e; mais le libraire GEOFFROY TORY avait déjà fait cette distinction ou plutôt cette découverte dans son *Champ fleury*. Pour connaître l'état de la science de ce temps, où les professeurs

du Collège royal commençaient à expliquer au public Ovide et Pindare, il faut lire l'ouvrage du libraire Tory. Il compare la forme des lettres à celle des membres du corps ; prouve que tous les caractères romains dérivent de la déesse *Io*, parce que ces derniers se composent tous d'un *i* et d'un *o*, et trouve des rapports allégoriques, très-subtils, entre les dix lignes qui, selon lui, subdivisent chaque lettre, et les noms d'Apollon et des neuf Muses. Curieux monument de puérilité et de folie, qui contient cependant (outre la distinction de l'*e* muet, de l'*e* grave et de l'*e* aigu, alors aussi nouvelle qu'utile) quelques bonnes pages sur la prononciation, et une apologie de la langue française, digne d'être encore consultée.

3. FLORIMOND compose après Tory son *Traité de l'orthographe*, où il propose l'emploi de l'apostrophe que tous les imprimeurs s'empressent d'admettre. Ces travaux et ces efforts réveillent partout le zèle pour la langue française. Les savants eux-mêmes la traitent avec égards; et BUDÉ, qui coopéra si puissamment à répandre en France le goût des lettres antiques, s'abaisse jusqu'à écrire son *Institution d'un prince*, en français un peu grec et un peu hébraïque dont un triple lexique peut faciliter l'intelligence, et qui prouve la haute faveur dont notre langue commençait à jouir.

4. On voit ici commencer ce grand mouvement, imprimé par l'érudition naissante, mouvement qui n'est pas inutile à la langue française. De toutes parts, on s'efforce de la fixer, de la réduire en système. RAMUS ou LA RAMÉE, qui se rendit célèbre à d'autres titres, sépara, le premier, dans sa *Rhétorique française*, le *v* consonne de l'*u* voyelle, et indiqua la forme différente qui jusqu'à nos jours a distingué ces deux lettres. Peu de temps auparavant, ETIENNE DOLET avait, dans son *Traité des accents*, posé les bases que dans cette matière les grammairiens reconnaissent encore; et LOUIS MEIGRET, grand réformateur de l'orthographe, avait inventé la lettre *j* consonne, qui se confondait jadis avec l'*i* voyelle. Ce Meigret, ami de

Ramus, a laissé peu de réputation, quoiqu'il ait beaucoup influé sur les progrès de notre langue. Non-seulement il précéda Ramus dans la distinction des *lettres consonnes* et *lettres voyelles* ; mais il emprunta aux Espagnols la *cédille*, dont nous nous servons encore. Il conçut le projet, renouvelé depuis sous mille formes¹, qui tendait à renverser toute l'ancienne orthographe, et à rétablir entre la parole écrite et le langage parlé une complète harmonie ; ainsi il voulait écrire *moe, toe, soe* au lieu de *moi, toi, soi* ; *aoquel* pour *auquel* ; *il dizet, il lizet*, pour *il disoit, il lisoit*. Sa vie entière fut consacrée à cette œuvre qu'il n'acheva pas, qu'on a tentée chez tous les peuples civilisés², et qui n'a jamais réussi. Lorsqu'on s'accorde à peine sur la prononciation des mots, comment s'accorderait-on sur une théorie nouvelle, pour exprimer cette prononciation incertaine ? Ramus et PELLETIER, qui partageaient le sentiment de Meigret, mais dont l'un était Picard et l'autre Manceau, convenaient avec lui qu'il faut écrire comme on parle ; mais comme chacun d'eux parlait différemment, leur orthographe était différente. Cependant Meigret produisit un schisme ; il y eut des *meigrétistes* et des *anti-meigrétistes*. Entre lui et ses adversaires se fit une guerre de *furieuses réponses* et de *désespérées répliques*. Plus on l'attaquait, plus il s'obstinait dans ses réformes, et accumulait les innovations. Il voulait que les *l* mouillées fussent distinguées par une barre transversale, comme en espagnol et en polonais : il réclamait partout des *cédilles*, des *apostrophes*, des *brèves*, des *longues*, des *notes de prosodie*. C'était dépasser le but, comme font la plupart des réformateurs. Quelques-uns des changements qu'il a provoqués sont restés après s'être opérés sous ses yeux ; d'autres ne se sont accomplis qu' longtemps après sa mort : telle est la suppression des lettres inutiles, comme le *d* du mot *ajouter* (*adjouter*),

¹ Par Beauzée, Vaugelas, l'abbé de Saint-Pierre, d'Alembert, Buffier, Duclos, l'abbé Girard, Marle, etc.

² Elphinstone en Angleterre, Gottsched en Allemagne, etc.

le *b* du verbe *omettre* (obmettre), suppression que l'Académie française consacra en 1740. Doué d'un esprit analytique, Meigret éclaircit l'épineuse doctrine des participes que Clément Marot avait déjà expliquée dans des vers assez mauvais, mais singuliers et peu connus¹. Il a essayé de noter la prononciation, et l'accent français par des signes musicaux. Premier auteur d'une grammaire écrite en français, il avance que notre langue, manquant de désinences variées pour exprimer les modifications des mots, est réellement distincte sous ce rapport de toutes les langues anciennes. Ajoutons que les philologues de Port-Royal n'ont pas dédaigné le travail de Meigret, et qu'ils lui ont emprunté non-seulement l'ordre dans lequel Lancelot a placé les lettres de notre alphabet, d'après la prononciation de chacune, mais encore des définitions remarquables par la justesse et la lucidité.

5. Les nouvelles mœurs de la cour n'avaient pas moins servi que les efforts des érudits à donner au langage une forme nouvelle. Les courtisans et les femmes, les jeunes gens à la mode et les hommes de guerre introduisirent une foule d'innovations importantes. Comme les capitaines tenaient à honneur de paraître avoir fait la campagne d'Italie, leur jactance empruntait des mots et des phrases à la langue italienne. Les seigneurs et les poètes se mirent à *pétrarquiser*, comme ils le disaient. Ils employèrent le mot *drapeau* pour exprimer que leurs bandières avaient été déchirées; *réussir*, *accort* passèrent de

¹ Enfants, oyez une leçon;
Notre langue a cette façon :
Que le terme qui va devant
Volontiers régit le suivant.
Les vieux exemples je suivrai.
.
Il faut dire en termes parfaits :
Dieu en ce monde nous a FAITS.
Faut dire en paroles parfaites :
Dieu en ce monde les a FAITES.
Il nous a faits pareillement, etc.

l'italien dans le français, ainsi que *embuscadé*, *cavalerie*, *infanterie*, au lieu de, *embuehé*, *chevalerie*, *piétons*. Dans le temps de la fourberie et de l'érudition exagérée, on vit naître, par une singulière harmonie des paroles et des mœurs, les mots *subterfuge*, *supercherie*, *pédantisme*. Quelques-unes de ces transplantations ne réussirent pas : *nessun*, de *nessuno* ; *ades*, de *adesso* ; *lozenger*, de *luzingar* ; n'eurent qu'une existence passagère et furent bientôt regardées comme des affectations de courtisan. Les dérivés des substantifs, transformés en verbes, qui manquaient à la langue, furent une amélioration beaucoup plus utile. *Effect* donna *effectuer* ; *occasion*, *occasionner* ; *diligence*, *diligenter* (mot qui s'est perdu) ; *médicament*, *médieamment* et une foule d'autres. Le *heaume* se changea en *armet*, et ces deux expressions se conservèrent dans la langue. De *schifar*, on fit *eschever*, puis *esquiver*, mot pittoresque que nous possédons encore. Des mots s'allongèrent ou se raccourcirent : *maistrement* se changea en *magistralement* ; *encependant* devint *ependant*, *hiredé* fit *hérédité* ; *main*, *matin* ; *forment*, *fortement*¹. Quelques-uns se perdirent, comme *endementiers* (intérea) ; quelques-uns s'altérèrent, comme *maleir* qui devint *maudire*. Certains autres étaient doubles, et l'on disait également bien *bénisson* et *bénédiction*, *hersoir* et *hier soir* ; *repens* et *repentant*, *frilleux* et *froidilleux*. Le temps a consacré les uns et rejeté les autres.

A la même époque, quelques changements surviennent dans la prononciation : on écrit *reine* au lieu de *royne* ; on prononce *il allait*, au lieu de *il alloit* qui rimait auparavant avec *endroit*.

6. Dans ce mouvement et cette confusion, les savants qui s'apercevaient du peu de fixité du langage et devinaient les besoins de leur époque, s'enhardissaient à innover. Cette indécision de la grammaire et du vocabulaire encourageait toutes les témérités. Ils cherchèrent

¹ Ces divers changements ne furent pas simultanés : celui de *main* en *matin* remonte au règne de Charles VIII.]

cependant une règle, un type général d'après lequel ils pussent opérer leur réforme. L'antiquité grecque et latine leur offrait ses modèles, ils s'y attachèrent. Homère, Virgile, Tacite s'étaient élancés de leurs tombeaux. Tous les esprits doués d'élévation ou de chaleur étaient émus et comme enivrés de ces beautés antiques ; c'était un enthousiasme, une ardeur, une rage de savoir. Garnier ¹ rapporte que Paris, alors beaucoup moins peuplé qu'aujourd'hui, « renfermait plus de cent mille écoliers. » On voyait des amis se retirer à la campagne ou demeurer ensemble dans un collège de Paris, se condamner pendant des années entières à cette prison savante, et s'occuper à *translater* Pindare, à commenter Horace, à pénétrer le sens des vénérables *Druides de l'antiquité*. « Il » falloit voir, dit un contemporain, de quelle ardeur on » se communiquoit l'un à l'autre ces belles inventions ou » imitations ; quelle délectation c'étoit de faire des vers » latins et grecs, et comment alors *le cœur éguisoit la main* » *et la main éguisoit la plume*. » La science était à la fois une manie, une mode, un travers, un orgueil, une fureur : on l'appliquait bien ou mal ; et les plus faibles intelligences, pourvu qu'elles eussent composé un mauvais système, avec des fragments épars, compilé du grec et de l'hébreu ; et transcrit des volumes, étaient satisfaites d'elles-mêmes et pressentaient leur immortalité. Les plus laborieuses inutilités occupaient quelquefois une vie entière ; l'un de ces prétendus savants, l'avocat FÉROX, recueillit ou inventa le blason de l'histoire universelle, en trois volumes in-folio ; le premier chapitre contenait l'écusson d'Adam, notre premier père, avec une devise tirée d'Ovide.

¹ Commentaire sur Ronsard.

CHAPITRE II.

ÉCOLE DE RONSARD.

§ 1^{er}. *De la Réforme littéraire; Sebillet et Joachim Du Bellay.*

1. Seconde époque du xvi^e siècle. — 2. Sebillet; son *Art poétique*. — 3. Joachim Du Bellay; son *Illustration de la langue française*. — 4. Effet produit par l'appel de Du Bellay pour réformer la langue et la littérature.

1. L'éblouissement causé par la subite apparition des littératures antiques au milieu de la littérature française ou plutôt gauloise, eut des effets plus sérieux et produisit cette grande insurrection de savants, qui date de la mort de François I^{er}, coïncide étrangement avec le commencement des guerres civiles, et marque la seconde époque du xvi^e siècle.

2. François I^{er} venait de mourir (1547); l'année d'après, THOMAS SEBILLET publia un *Art poétique*, dans lequel il présentait, comme des modèles à suivre, Alain Chartier, Jean de Meung, Marot et Mellin; ce livre fut accepté; il devint le code du bon goût. Mais soudain surgit une voix qui réclama contre cette admiration générale, et qui déclara que le temps était venu d'ouvrir une nouvelle carrière à la langue, de renouveler la poésie, d'élever leur naïve simplicité jusqu'à la force et l'éloquence des Démosthènes et des Lucrèce, et de créer tout à coup une gloire littéraire, un idiome sublime et poétique à la place des essais gracieux, mais faibles ou incorrects, qui composaient jusqu'alors notre héritage intellectuel.

3. Ce fut JOACHIM DU BELLAY qui lança le manifeste contre la vieille littérature en faveur de la réforme, et qui, dans l'*Illustration de la Langue française*, annonça cette levée de boucliers, cet envahissement d'érudition dont la langue française était menacée :

Les langues, y dit-il, ne naissent pas comme les plantes, les unes faibles, les autres robustes; leur vertu git au vouloir et arbitre des mortels; condamner une langue comme frappée d'impuissance, c'est prononcer avec témérité. Si le français est plus pauvre que le latin et le grec, ce n'est pas à son impuissance qu'il faut l'imputer, mais à l'ignorance de nos devanciers, qui nous l'ont laissé si chétif et si nu, qu'il a besoin, pour ainsi dire, des plumes d'autrui. Qu'on ne perde pourtant point courage; les langues grecque et latine n'ont pas toujours été ce qu'on les vit du temps de Démosthènes et Cicéron; d'ailleurs, ce siècle a montré, par toutes sortes de traductions, ce que pouvait notre langue. Mais ces traductions ne suffisent pas; car si elles reproduisent l'invention, elles ne reproduisent pas l'élocution. Faisons comme les Romains; ils ont su enrichir leur langue sans vaquer à ce labeur de traduction; ils imitaient les meilleurs auteurs grecs, se transformant en eux, les dévorant, et, après les avoir bien digérés, les convertissant en sang et en nourriture. C'est en cette manière qu'il nous faut imiter les Grecs et les Latins..... Que Marot plaise aux uns parce qu'il est facile et qu'il ne s'éloigne pas de la commune manière de parler, de telles superstitions ne m'empêchent pas d'estimer notre poésie française, capable de quelque plus haut et meilleur style que celui dont nous nous sommes longtemps contentés.

Toi donc qui te destines au service des Muses, tourne-toi aux auteurs grecs et latins, même italiens et espagnols, d'où tu pourras tirer une forme de poésie plus exquise que de nos auteurs français. Lis donc et relis les exemplaires grecs et latins, laisse-moi toutes ces vieilles poésies françaises, comme rondeaux, ballades, virelets, chants royaux, chansons, et telles autres espiceries qui corrompent le goût de notre langue. Jette-toi à ces plaisantes épigrammes, à l'imitation d'un Martial; remplace les chansons par des odes, le coq-à-l'âne par la satire, les farces et moralités par les comédies et tragédies.

Puis mêlant le ton du guerrier et du poète avec une sorte de patriotisme savant, il s'écrie, comme s'il prêchait une croisade :

Sus donc, marchez, Français, marchez courageusement vers cette superbe cité romaine, et des servies dépouilles d'elle, comme vous avez fait plus d'une fois, ornez vos temples et vos autels! Ne craignez plus ces oies criardes, ce traître Camille et ce fier Manlius; pillez-moi les sacrés trésors de ce temple delphien, et qu'il vous souvienne de votre Marseille, Athènes la seconde, et de votre Hercule gaulois, lequel tirait tous les peuples à lui par une chaîne attachée à sa langue.

4. A la voix de Du Bellay, à son allocution guerrière, les rangs se forment, les érudits se pressent; on s'empare violemment de tous les trophées de l'antiquité. Du Bellay met son système en pratique; Ronsard apparaît; c'est le

trionphateur du nouveau Parnasse ; Jodelle se montre et réforme la scène : l'ancien génie de Marot et de Villon est méprisé ; de nouvelles idoles s'élèvent ; la langue change de caractère, et l'Europe, trompée, sacrifiant sur les autels de Ronsard, admire les dieux de récente origine que la France littéraire s'est créés. Suivons dans son développement cette *belle guerre contre l'ignorance* dont Estienne Pasquier ne se rappelait le souvenir quarante ans après qu'avec cet ardent enthousiasme qui *réchauffait*, disait-il, *tout son vieux sang*. Voyons comment sont tombés dans un discrédit si rapide et si profond les rondeaux, ballades, virelais et autres *espiceries* dont Du Bellay se moquait si cruellement ; et rendons justice à ces réformateurs trop hardis, que leur siècle entoura d'hommages, et que la postérité¹ accable d'un dédain et d'une ironie aussi injustes que l'idolâtrie contemporaine était exagérée.

§ 2. Ronsard et sa réforme.

Ronsard, qui le suivit (Marot), par une autre méthode
Régla tout, brouillant tout, fit un art à sa mode,
Et toutefois longtemps eut un heureux destin.
Mais sa Muse, en français, parlant grec et latin,
Vit dans l'âge suivant, par un retour grotesque,
Tomber de ses grands mots le faste pédantesque.

(BOULEG.)

1. Ronsard ; détails sur sa vie ; ses travaux de réforme philologique. — 2. Eugouement général pour le réformateur. — 3. La Période poétique. — 4. Poésies diverses de Ronsard. — 5. La poésie de Ronsard est un calque perpétuel des formes antiques. — 6. Qualité rythmique de sa poésie. — 7. Citation d'un appel de Ronsard à une croisade contre les Turcs. — 8. Divers mérites de Ronsard ; d'où viennent ses défauts. — 9. Variété des tons dans la poésie de Ronsard ; ses contrastes : citations. — 10. Beautés d'un morceau de Ronsard. — 11. Ridicules innovations de Ronsard. — 12. Mérite réel de ce poète ; diverses citations. — 13. Fragment d'une Ode au chancelier L'Hospital. — 14. Fragment du Discours sur les misères du temps. — 15. Poésies légères de Ronsard. — 16. Jugement porté sur la réforme de Ronsard ; services qu'il a rendus à la langue poétique.

1. Tandis que Saint-Gelais *en doux loisirs souloit passer*

¹ De nos jours, un de nos littérateurs les plus distingués par la finesse de leur critique, M. de Sainte-Beuve, a essayé de réhabiliter la mémoire de Ronsard ; et il a donné un recueil de ses meilleures poésies, accompagnées de notes et de commentaires.

sa vie, et pour unique travail rimait quelques profanes allusions à l'amour divin, un jeune homme, page comme Marot, comme lui élevé dans une cour où le savoir était en honneur et le vice en usage, s'efforçait d'atteindre, non comme son prédécesseur, par des vers faciles et riant, mais par de longues veilles, la gloire à laquelle il aspirait. Soumis, comme toute la jeunesse de l'époque, à une forte discipline, plein de mépris pour la frivolité des rondeaux naïfs et les joyeuses épigrammes des poètes contemporains; plus il étudiait le latin sous le professeur Daurat ou Dorat, plus il se persuadait que tout était à faire en France, et s'affermissait dans le dessein d'accomplir ce que son ami Du Bellay venait d'annoncer. Ce docte page était PIERRE DE RONSARD, gentilhomme vendômois, né en 1524. Doué d'un esprit persévérant, laborieux et énergique, d'une grande hardiesse dans l'expression, et surtout d'une extrême témérité dans l'innovation, son enfance et sa jeunesse témoignent de l'activité aventureuse de ses penchants. A neuf ans, il se dégoûte du collège, devient page de la cour, passe trois années en Ecosse au service du roi Jacques, suit le savant ambassadeur Lazare de Baïf à la diète de Spire, le capitaine Langey en Piémont, et après des naufrages, des blessures, des aventures galantes, attaqué d'une surdité prématurée, il se renferme à dix-huit ans dans le collège de Coqueret, où Antoine Muret le Cicéronien, Remi Belleau et Antoine de Baïf écoutaient les doctes leçons de ce Daurat, qui le premier, dit Marcassus dans ses *Commentaires sur Ronsard*, *destoupa la fontaine des Muses par les outils de science et l'étude des lettres humaines*. Le condisciple de Ronsard, Baïf, était plus fort en grec, *et dénouait à son ami les plus fâcheux commencements de la langue d'Homère*. Il faut voir Ronsard, habitué à veiller tard en suivant la cour, « travailler jusqu'à » deux et trois heures du matin, et lorsqu'il se couche, » réveiller Baïf qui se levait et ne laissait pas refroidir la » place (Marcassus). » On s'excitait, on s'encourageait, on se corrigeait mutuellement. Le manifeste de Du Bel-

lay ne fit qu'animer cette ardeur. Baïf, grammairien, d'un esprit pesant, ne rêvait qu'innovations; Ronsard, plus actif, les exécutait. Daurat et Tournebu (que l'on a nommé Turnèbe) faisaient éclater leur admiration pour ces essais de leur jeune élève : c'était Pindare, c'était Homère; jamais la langue de Marot et de Jean Lemaire n'avait été si *magniloquente* ni si *haut-tonnante*. Sept ans se passent : Ronsard, renfermé tout ce temps dans les murs du collège, épuise la bibliothèque grecque et latine, s'applique à faire passer les richesses de l'antiquité dans notre langage, le déforme, le mutile, le torture, et, précédé de sa renommée, reparaît à la cour, où il est présenté par Marguerite de Savoie. Les courtisans s'étonnent de son bizarre langage; mais les savants, alors tout-puissants, riches, honorés, le soutiennent. En vain Mellin de Saint-Gelais s'élève contre le nouveau poète, qui *pindarise* et *pétrarchise* en italien et en grec : Ronsard fait tête à l'orage. La cohorte érudite appelle ses amis *poétastres*, *grenouilles*, *grimauds*, *muguets*, *zoïles* et *carbiles* (Préfaces de Ronsard). De si bonnes raisons l'emportent. On est séduit par l'autorité de ces hommes célèbres, par l'éclat et la nouveauté d'une versification sonore, ferme et rapide, par la magnificence des images, et surtout par la singularité inouïe des innovations. Ronsard, proclamé *roi de la poésie*, de réformateur devient législateur : il pose les limites et fixe les règles de la poésie française. Trouvant l'idionime national encore incertain, comme le grec du temps d'Homère, il permet l'emploi de tous les dialectes : « Soit le vocable (mot) picard, français, wallon, manceau, limousin, dit-il, n'importe; il ne faut pas t'en embarrasser. » Il veut que les poètes, élidant l'*i*, l'*a* et l'*o* à la manière des Italiens, disant sans scrupule *n'à ceux*, *n'à celles* pour *ni à ceux*, *ni à celles*. Les ellipses les plus hardies, le néologisme le plus complet, lui semblent des droits légitimes de la poésie. Il ne s'oppose pas à ce que l'on emploie le patois de son pays natal : *à lui* pour *avec lui*, expression du Vendômois, lui paraît très-naturelle et fort

commode. Il accorde la suppression de l'e muet dans *épée*, *Enée*, mots qui « seraient, dit-il, trop difficiles dans la poésie. »

2. Aussi ce hardi réformateur s'avise de nous donner à la fois une syntaxe et un vocabulaire poétiques. On le suit comme un guide, on l'écoute comme un oracle. Toulouse lui envoie une Minerve d'argent. Ses vers charment la prison de Marie Stuart, qui lui fait parvenir un rocher d'argent massif, représentant la montagne et la source du Permesse, avec ce vers, qui valait moins que le présent :

A Ronsard, l'Apollon de la source des Muses.

On ne jure que par lui. Chastelard, malheureux adorateur de la princesse infortunée que je viens de nommer, répète les vers de Ronsard *sur la mort*, en montant à l'échafaud, où sa passion imprudente le conduit. Belon, botaniste et ichthyologiste célèbre, ne sauve sa vie, au milieu des guerres civiles, qu'en faisant valoir, auprès des soldats qui l'ont pris, le titre de parenté qui l'unit à *ce grand monsieur de Ronsard*. Tout le siècle y est trompé ; Saint-Gelais se trouve réduit au silence ; la vieille poésie française est vaincue ; l'allégorie gothique est détronée ; Marot passe pour un auteur suranné ; Scévole de Sainte-Marthe, Muret, Scaliger, Turnèbe, Duperron sont les admirateurs de Ronsard. Le judicieux de Thou, le sensé L'Hôpital, Henri II, Charles IX, Henri III, se piquant tous trois de littérature, le placent au niveau des plus grands génies. On voit le Tasse lui-même venir lui demander des conseils et rendre hommage à sa vieillesse. La reine Elisabeth lui envoie un diamant de grand prix ; ses louanges retentissent dans toutes les langues anciennes et modernes. On lit, on explique publiquement ses œuvres en Flandre, en Angleterre, en Pologne, à Dantzick ; enfin, pour consacrer à jamais cette idolâtrie et prouver la faiblesse des jugements contemporains et l'incertitude de la critique chez les meilleurs esprits, Montaigne, cet indépendant génie qui jugeait si bien son siècle, oppose

d'un trait de plume Ronsard à l'antiquité tout entière, et déclare que, par ses efforts, la poésie française vient de toucher les dernières limites de sa perfection possible.

3. Pour partager cette espèce d'apothéose avec ceux qui l'avaient aidé dans la croisade contre le vieux français, le roi des poètes, à l'imitation de ce qui s'était fait sous Ptolémée Philadelphie, imagina de former une *Pléiade poétique*, dont RONSARD occupait le centre, et dans laquelle il admettait, comme astres subalternes, JOACHIM DU BELLAY, promoteur de la révolte; DAURAT, son maître; AMADYS JAMYN, son élève chéri; REMI BELLEAU, ESTIENNE JODELLE et PONTIUS DE THYARD, ou, par variante, ANTOINE BAÏF, SCÉVOLE DE SAINTE-MARTHE et MURET. Cette constellation nouvelle fut aussitôt consacrée par le suffrage universel. La Pléiade apparut rayonnante et triomphante; chacun des satellites eut son apothéose, et tout le monde, dit Henri Estienne dans son style original, se mit à *pléiadiser*. Ronsard mourut en 1585 dans toute sa gloire. On lui décerna des hommages presque divins; toute la France porta son deuil. Pendant quinze ans encore, sa mémoire fut honorée comme celle du grand poète, créateur d'une littérature nouvelle; mais enfin Malherbe vint, il frappa brutalement du pied cette grande et bizarre idole, et elle s'écroula.

4. Ronsard s'exerça dans presque tous les genres de poésie. Il entra le premier parmi nous dans la carrière de l'épopée; mais il ne composa que quatre chants de sa *Franciade*. Il fut aussi le premier poète français qui composa des odes: « J'osay, dit-il, le premier des nostres enrichir ma langue de ce nom *ode*. » Le premier encore, il fit passer dans notre langue l'hymne et l'épithalame. Le recueil de ses œuvres poétiques se divise en dix parties:

1^o Deux livres d'*Amours*, composés d'un nombre immense de sonnets, de chansons, d'élégies, de madrigaux, en l'honneur de Cassandre, d'Hélène, d'Astrée, de Marie, etc.;

2^o Les *Odes* divisées en cinq livres, et comprenant, comme il le dit lui-même, toutes sortes de sujets. « L'amour, le vin, les banquets dissolus, les danses, masques, chevaux victorieux, escrimes, joutes et » tournois, et peu souvent quelque argument de philosophie. »

3^o La *Franciade*, poème épique en vers de dix syllabes, et accompagné d'une longue *Préface touchant le poème héroïque* ;

4^o Le *Bocage royal*, recueil de poésies diverses, composées à la louange des rois, des princes et des hauts personnages contemporains de Ronsard ;

5^o Les *Eglogues* et les *Mascarades, Combats et Cartels* faits à Paris et au carnaval de Fontainebleau ;

6^o Les *Élégies* ;

7^o Deux livres d'*Hymnes* ;

8^o Deux livres de *Poèmes* ;

9^o Des *Sonnets* divers ;

10^o Les *Gaietés*, les *Discours des misères du temps*, et les *Épitaques*.

5. Examinons les œuvres de Ronsard, et cherchons-y les motifs du culte que ses contemporains lui vouèrent et du mépris que la postérité lui fit subir. Pendant quarante ans, ce fut une apothéose ; depuis deux siècles, c'est une longue flétrissure ; et ce nom si adoré est devenu pour ainsi dire infâme depuis la colère de Malherbe et les anathèmes de Boileau.

Ce qui nous frappe d'abord dans Ronsard, c'est un calque perpétuel des formes antiques. Ronsard, en les parodiant avec une verve hardie d'expressions, satisfaisait au désir général. On était las de *ces mignardises d'amour toujours continuées en leur propos*¹. Il forma la période poétique, remit en honneur le vers de six pieds, et lui imprima un caractère de majesté, de force et d'élévation. L'heureuse cadence de ses alexandrins, la gravité des sujets qu'il choisissait, la pompe qu'il substituait à l'incorrection et à la grâce légère, charmaient ses contemporains. L'instrument poétique n'était point formé ; il le dérouta, fixa *l'alternement* des rimes masculines et féminines, se permit peu de mauvais enjambements, et trouva souvent l'harmonie lyrique. Personne avant lui n'avait même tenté d'introduire dans la poésie

¹ Ronsard, *Préface* de ses odes.

française cette dignité soutenue : ce sont là de grands mérites et dont il faut lui savoir gré.

6. Les poésies de Ronsard renferment un grand nombre de passages d'une excellente facture, et qui, légèrement corrigés, ne paraîtraient pas indignes d'un poète moderne :

Echo ! fille des bois, hôtesse solitaire
Des rochers où souvent tu me vois *retirer*,
Redis combien de fois, lamentant ma misère,
Toi-même soupiras, m'entendant soupirer.

Certes le rythme de cette strophe est excellent, plein de force et de grâce, et nul avant Ronsard n'avait si bien compris et si heureusement perfectionné le mécanisme du vers français. Ce n'est pas là un exemple isolé. En lisant attentivement ces œuvres où le ridicule et la bizarrerie dominant, on rencontre avec surprise, au milieu d'un chaos d'expressions grecques, d'emprunts maladroitement faits aux poètes de Rome et d'Athènes, des tirades pleines de noblesse dont le rythme est soutenu, la cadence heureuse et le mouvement rapide. Les *Hymnes à la Mort* et à l'*Eternité* nous offriraient plus d'un exemple de cette élévation de style, inconnue jusqu'alors à nos poètes.

7. Écoutez Ronsard appeler les chrétiens à une nouvelle croisade contre les Turks qui sont venus s'emparer de Constantinople¹. Non-seulement ces vers sont bien frappés, mais l'éloquence de l'âme y respire.

Pourquoi, demande-t-il aux peuples de l'Europe, êtes-vous baptisés au nom du Christ ? Pourquoi portez-vous ses étendards, si les infidèles sont insolemment campés sur votre territoire,

S'ils ont, sans coup férir, usurpé votre place,
S'ils ont, sans coup férir, en Europe passé ;
Par armes l'ont gagnée et vous en ont chassé !

Allez donc, continue-t-il, délivrer l'Orient, esclave de Mahomet. Là vous attend la gloire ;

¹ Ronsard était originaire de la Hongrie, dont les Turks avaient conquis une portion. C'est ce qui explique son appel aux armes contre les Musulmans.

Là sont les vieux palais et les grandes rivières
 Qui, vieilles de renom, s'écoulent toutes fières ;
 Là coulent l'Ilyssus, le Jourdain et le Nil.
 Là, sans le cultiver, le pays est *fertil*.
 Là le Caire et Damas, Memphis et Césarée,
 Tyr, Sidon, Antioche, et la ville honorée
 Du grand nom d'Alexandre, élèvent jusqu'aux cieux
 De leurs superbes murs les fronts audacieux.
 Là, de tous les côtés, et de la mer Egée,
 Et des flots Adriens, une flotte, chargée
 Maintenant de parfums, maintenant de lingots,
 Et de pourpre et de soie, et de riches métaux,
Aveques un grand bruit, *dedans* le Havre viennent,
 Ou près de la muraille à la rade se tiennent.
 Ce sont là les trésors que vous, soldats chrétiens,
 Devez ravir du sceptre et des mains des payens.

Exceptons les expressions surannées et l'obscurité de quelques tournures, ces vers, quant à la forme et au matériel du rythme et de l'harmonie, ne l'emportent-ils pas sur tout ce que la poésie sérieuse avait produit jusqu'à Ronsard ?

8. Lorsque Ronsard ne dépasse pas le but et se modère un peu dans l'emploi de ses ressources grecques, latines, italiennes, il atteint quelquefois une admirable vigueur d'expression : soit qu'il décrive

Le long repli des âges,

qui engloutit à la fois

Et l'homme et ses ouvrages ;

ou qu'il s'adresse au soleil,

. . . Qui tant de fois tourne, passe, repasse,
 Glissant d'un pied certain dans une même trace,
 Vive source de feu qui nous fait les saisons
 Selon qu'il entre ou sort, en ses douze maisons :

ses défauts sont toujours l'excès de la force, le luxe insensé de l'érudition, presque jamais la stérile richesse des épithètes inutiles et des oppositions parasites. Les grandes idées sont celles qu'il rend le mieux ; en dépit de trois siècles presque écoulés, on ne lit pas sans admiration cette apostrophe à l'éternité :

..... O grande éternité !
 Tu maintiens l'univers en tranquille unité !
 De chaînons enlacés, les siècles tu rattaches,
 Et couvé sous ton sein tout le monde tu caches,
 Lui donnant vie et force ; autrement il n'aurait
 Membres, âme, ni vie, et sans forme il mourrait :
 Mais ta vive vigueur le conserve en son être.

Il termine ce passage, dont la rudesse, la rapidité, la force et l'élan sauvage caractérisent si bien la nature de son génie, par une image non moins remarquable.

Pour toi, dit-il à l'éternité, il n'y a ni passé ni futur ; tu ne dis pas :

..... Ceci fut ou sera ;
Mais le présent, tout seul, à tes pieds se repose.

9. Pour achever de justifier ou d'expliquer l'engouement des contemporains de Ronsard pour ce poète, qui a réuni dans ses œuvres toutes les beautés et tous les défauts, ajoutons que la facilité de son esprit lui permettait de varier ses tons, et que quelques-uns des vers les plus gracieux du *xvi^e* siècle lui appartiennent. A une époque où le goût était sans empire et la critique sans flambeau, cet homme singulier, dans l'ardeur de créer et d'étonner, prodiguait sans règle et sans choix toutes les imitations, toutes les innovations, toutes les images. Ici son expression est heureuse ; là elle est grotesque ; plus loin, extravagante ; quelques vers plus bas, elle approche du sublime. Ici, c'est un pédant qui laisse échapper du grec tout pur. O Bacchus, s'écrie-t-il,

O cuisse-né ; Archète, Hyménéen,
 Bassare, roi, Rustique, Euboléon,
 Nytélien, Trigone, Solitaire,
 Vengeur, Manie, germe des dieux et père,
 Nomien, double, hospitalier,
 Beaucoup-forme, premier-dernier,
 Leneau, porte-sceptre, Grandime,
 Lysien, Baleur, Bor ime,
 Nourri-vigne, Aime-paupre, enfant,
 Le Gange te vit triomphant !

10. Le risible compilateur de cette liste mythologique

de surnoms veut-il déplorer la coupe d'une forêt et la perte de ces beaux ombrages que la hache fatale vient de détruire? Tout à coup il déploie la noblesse, le coloris, le pathétique; et si on lui passe quelques tournures gauloises, un mot mal inventé, quelques inversions latines, il faut admirer chez lui une perfection de langage, bien étonnante dans un poëte qui n'avait pour prédécesseur que Marot et son école :

Forêt! haute maison des oiseaux boeagers!
Plus le cerf solitaire et les chevreuils légers
 Ne paîtront sous ton ombre, et ta verte crinière
 Jamais des feux d'été ne rompra la lumière!

.
Tout deviendra muet. Echo sera sans voix.

Tu deviendras campagne; et, au lieu de ces bois
Dont l'ombrage incertain lentement se remue,

Tu sentiras le soc, le coutre, la charrue,
 Tu perdras ton silence, et Satyres et Pans.

Plus le cerf en son sein ne cachera ses fans.

Adieu, vieille forêt, le jouet du zéphyre,

Où j'accordai jadis les langues de ma lyre ¹;

Où j'entendis d'abord ² les flèches résonner

D'Apollon qui me vint tout le cœur étonner.

Adieu! vieilles forêts! adieu, têtes sacrées!

De tableaux et de fleurs en tout tems entourées!

Maintenant le dédain des passants altérés

Qui souffrant du soleil les rayons éthérés,

Sans retrouver le frais de tes douces verdures

Accusent tes meurtriers et leur disent injures.

Adieu, chênes! couronne aux vaillants citoyens, etc.

C'est là le ton d'un poëte. Les vers et les hémistiches soulignés semblent annoncer le talent le plus mûr, le plus franc et le plus précis. Une mélancolie, pleine de dignité, mêlée d'imagination, respire dans cette pièce.

11. Et pourtant c'est ce barbare qui a pris à tâche de combiner dans ses vers ce que les exagérations espagnoles, les affectations italiennes, le fatras d'une érudition indigeste, les concezzi, les burlesques inventions, les recherches pédantesques ont de plus digne de risée. Pour lui les

¹ Les langues de la lyre pour les cordes.

² Pour la première fois.

géants sont *serpent-pieds* ; les centaures, *dompte-poulains* ; les poètes, *mâche-lauriers* ; la toux, *ronge-poumon* ; le soleil brûle-champs. Au lieu d'endurcir un cœur, de l'enflammer ou de le glacer, il se plaît à l'*enseïer*, l'*empierrer* ou le *renglacier*.

Créateur d'absurdités inouïes, il appelle le temps un *villain mengeard*. Il termine la description de Bacchus par ce vers :

Ses yeux étinceloient, tout ainsi que chandelles.

Le soleil à la chevelure blonde est l'*astre perruqué de lumière*, *Apollon porte-perruque*, *Apollon le perruquier*. Hippolyte est peint

Dégouttant de sueur et d'une *honnête crasse*.

Enfin l'âme montant au ciel devient *bourgeoise de l'éternel empire*.

12. Il serait facile de multiplier ces exemples ; mais il est plus important de démêler le mérite réel étouffé sous ce pédantisme.

Le problème que présente un tel écrivain, semble se compliquer encore si l'on vient à citer les vers pleins de pureté et de charme que la même plume a tracés. Veut-il exprimer le pressentiment de la mort ?

Avant le soir (dit-il), se clora ma journée.

Un bon poète de nos jours n'eût pas rendu avec une précision plus exquise cette pensée mélancolique. Ailleurs il suppose que la Fortune parle au duc de Guise : *Quand mon heureuse main*, lui dit la capricieuse déesse, *t'aura fait monter*,

Au plus haut des honneurs, où souvent je me joue,
Je te serai fidèle et briserai ma roue.

La Fortune, c'est cette force aveugle,

. . . Qui n'a jamais notre plainte écoutée,
Qui dompte l'univers, et qui n'est point domptée.

Elle allaite *un chacun* d'espérance, et pourtant
Sans être contenté, chacun s'en va content.

Les courtisans, ce sont de

Misérables valets, vendant leur liberté
Pour un petit d'honneur servement acheté.

Ailleurs il dit de l'âge d'or :

Les champs étaient bornés, et la terre eommune,
Sans semer, ni planter, bonne mère, apportait
Le fruit qui de soi-même heureusement sortait.

Le vers suivant n'est pas moins beau :

Oisives dans les champs, se rouillaient les charrues.

Ces traits vigoureux, rapides, originaux, attestent le poète capable d'atteindre à la simplicité noble, vive et spirituelle de la poésie didactique et de l'épître en vers. Mille expressions neuves et fortes, dues à sa témérité, enrichissent le langage. Le premier, il *ensanglante* les bois ; une *verte vieillesse*, une *rage acharnée*, une *tourbe qui frémit*, sont des expressions qu'il hasarde et qui se conservent : on voit que ses inventions ne sont pas toutes malheureuses. La rose s'environne des *plis d'une robe de pourpre* ; la châtaigne, d'un *rempart épineux*. Chez lui la vertu *s'allume*, la colère *s'élance* ; le printemps *verdoye*, il faut *cueillir la jeunesse* et *moissonner les plaisirs* ; et au milieu de toutes ces créations pittoresques que la poésie n'a point répudiées depuis trois siècles, la naïveté, l'abandon mélancolique ne lui sont pas étrangers ; de temps à autre on croirait se tromper et lire un distique de Jean La Fontaine :

Le tems s'en va, le tems s'en va, madame !
Las ! le tems, non ; mais nous nous en allons.

13. Citons maintenant quelques morceaux plus longs pour donner une idée plus complète de Ronsard. Dans l'*Ode au Chancelier de l'Hôpital*, il peint les Muses encore enfants, qui, conduites par leur mère, vont visiter au fond des eaux, dans le palais de l'Océan, leur père Jupiter :

Ces vierges encore nouvelles,
Et mal apprises au labeur,

Voyant le fond des mers cruelles,
 S'effrayent d'une grande peur ;
 Et toutes penchèrent arrière
 (Tant elles s'alloient émouvant),
 Ainsi qu'au bord d'une rivière
 Un jonc se penche sous le vent :
 Mais leur mère non étonnée
 De voir leur sein qui hâletoit,
 Pour les assurer les flatoit
 De ceste parole empennée.

Courage mes filles (dit-elle)
 Et filles de ce Dieu puissant
 Qui seul en sa main immortelle
 Soutient le foudre rougissant ;
 Ne craignez point les vagues creuses
 De l'eau qui bruit profondement,
 Sur qui vos chansons douceuses
 Auront un jour commandement :
 Mais forcez-moi ces longues rides,
 Et ne vous souffrez decevoir,
 Que votre père n'alliez voir
 Dessous ces royaumes humides.
 Disant ainsi, d'un plein saut
 Toute dans les eaux s'allonge,
 Comme un cigne qui se plonge
 Quand il voit l'aigle d'en haut ;
 Ou ainsi que l'arc des cieux
 Qui d'un grand tour spacieux
 Tout d'un cour en la mer glisse
 Quand Junon haste ses pas
 Pour aller porter là bas
 Un message à sa nourrice.

14. Du Bellay avait jeté, en passant, quelques traits contre Genève ; mais il s'en tint à la moquerie. Ronsard est plus ardent. C'est d'une *plume de fer*, dit-il, qu'il veut tracer, dans son *Discours sur les misères du temps*, les malheurs de la France et les crimes de la Réforme protestante :

Je veux de siècle en siècle au monde publier
 D'une plume de fer sur un papier d'acier,
 Que ses propres enfants l'ont prise et dévestue,
 Et jusques à la mort vilainement battue (*la France*).

.

Elle semble au marchand, accueilly de malheur,
 Lequel au coing d'un bois rencontre le voleur
 Qui contre l'estomac lui tend la main armée,
 Tant il a l'âme au corps d'avarice affamée.
 Il n'est pas seulement content de luy piller
 La bourse et le cheval : il le fait despoiller,
 Le bat et le tourmente, et d'une dague essaye
 De lui chasser du corps l'âme par une playe :
 Puis en le voyant mort se sourit de ses coups,
 Et le laisse manger aux mastins et aux loups
 Si est-ce que de Dieu la juste intelligence
 Court après le meurtrier et en prend la vengeance :
 Et dessus une rouë (après mille travaux)
 Sert aux hommes d'exemple et de proye aux corbeaux.

Eh quoi? brusler maisons, piller et brigander,
 Tuer, assassiner, par force commander,
 N'obéir plus aux rois, amasser des armées,
 Appellez-vous celà Eglises reformées?
 Jesus que seulement vous confessez icy
 De bouche et non de cœur, ne faisoit pas ainsi,
 Et saint Paul en preschant n'avoit pour toutes armes
 Si non l'humilité, les jeusnes et les larmes ;
 Et les Pères martyrs, aux plus dures saisons
 Des tyrans, ne s'armoient si non que d'oraisons,
 Bien qu'un ange du ciel à leur moindre prière
 En soufflant eust rué les tyrans en arrière.

Plus loin, il accuse Théodore de Bèze, l'ami de Calvin,
 de remplir la France *toute d'armes* et d'ajouter aux sec-
 tes protestantes la *secte bèzienne* :

La terre qu'aujourd'huy tu remplis toute d'armes
 Et de nouveaux chrestiens desguisez en gendarmes,
 (O traistre piété) qui du pillage ardents
 Naissent dessous ta voix.
 Ce n'est pas une terre allemande ou gothique,
 Ny une région tartare ny scythique ;
 C'est celle où tu nasquis, qui douce te receut,
 Alors qu'à Vezelay ta mère te conceut,
 Celle qui t'a nourry et qui t'a fait apprendre
 La science et les arts de ta jeunesse tendre,
 Pour luy faire service et pour en bien user,
 Et non, comme tu fais, afin d'en abuser.....
 Ne presche plus en France une doctrine armée,
 Un Christ empistolé tout noirci de fumée,

Qui comme un Méhémet va portant en la main,
 Un large coutelas rouge de sang humain.
 Cela desplaist à Dieu, cela desplaist au prince,
 Cela n'est qu'un appast qui tire la province
 A la sédition, laquelle dessous toy
 Pour avoir liberté ne voudra plus de roy.....
 Vous ne ressemblez pas à nos premiers docteurs,
 Qui, sans eraindre la mort ni les persécutteurs,
 De leur bon gré s'offroient eux-mêmes aux supplices,
 Sans envoyer pour eux je ne sçay quels novices....
 Les Apostres jadis preschoient tous d'un aeoord ;
 Entre vous aujourd'hui ne règne que discord :
 Les uns sont Zuingliens, les autres Luthéristes,
 Les autres Puritains, Quintins, Anabaptistes ;
 Les autres de Calvin vont adorant les pas ;
 L'un est prédestiné et l'autre ne l'est pas ;
 Et l'autre enrage après l'erreur Muncérienne
 Et bientost s'ouvrira l'escole Bézienne :
 Si bien que ce Luther, lequel estoit premier,
 Cassé par les nouveaux, est presque le dernier...
 Mais montrez-moy quelqu'un qui ait changé de vie
 Après avoir suivy vostre belle folie ?
 J'en voy qui ont ehangé de couleur et de teint,
 Hideux en barbe longue et en visage feint,.....
 Mais je n'en ay point veu qui soient d'audacieux,
 Plus humbles devenus, plus doux ny gracieux ;
 Chastes de débauchés, de menteurs véritables
 D'effrontés vergongneux, de cruels charitables,
 De larrons aumosniers, et pas un n'a ehangé
 Le vice dont il fut auparavant ehangé.

15. Les poésies légères de Ronsard sont presque entièrement pures de ces mots *hargneux*, comme disait Régnier, qui nous blessent l'oreille dans les pièces d'un style élevé. Un seul exemple nous suffira :

A CASSANDRE.

Mignonne, allons voir si la rose,
 Qui ce matin avait déclose
 Sa robe de pourpre au soleil,
 A point perdu cette vesprée
 Les plis de sa robe pourprée
 Et son teint au vostre pareil.

Las ! voyez comme en peu d'espace,
 Mignonne, elle a dessus la place,
 Las, las, ses beautez laissé choir !

O vrayment marastre nature,
Puisqu'une telle fleur ne dure
Que du matin jusques au soir !

Donc, si vous me croyez, mignonne,
Tandis que vostre âge fleuronnie
En sa plus verte nouveauté,
Cueillez, cueillez votre jeunesse ;
Comme à ceste fleur, la vieillesse
Fera ternir vostre beauté.

Quel mouvement ! quelle richesse d'images ! et que sont les gentilleses de Marot à côté d'une telle poésie !

16. Si d'un côté les énormes défauts de Ronsard justifient la postérité qui l'oublie et semble lui faire grâce, ses beautés réelles excusent ses contemporains qui l'adoraient et qui croyaient à peine lui rendre justice. Il avait tout à créer dans la poésie noble ; il espéra que l'érudition lui suffirait pour accomplir ce grand dessein. Il se fit érudit, puisa à toutes les sources et accumula sans choix tous ces trésors. Telle était l'étendue de ses lectures et l'audace de ses emprunts qu'il a pris dans le burlesque Merlin Coccaye le sujet de l'une de ses hymnes sérieuses *aux Quatre saisons* (l'Automne). Son propre génie l'eût mieux servi que tous ces larcins, que cet attirail latin, grec, espagnol, italien ; que ces dépouilles de Platon, d'Ovide, de Bembo, de Virgile, Pétrarque, dont il s'affuble et qui le rendent si souvent ridicule.

Malgré ce mélange bizarre du grotesque et du sublime, ses pas restèrent empreints sur la carrière que son élan irrégulier avait parcourue. Depuis Ronsard, et à son exemple, la période poétique s'arrondit, on chercha la noblesse ; on regarda le style comme un art ; la disposition alternative des rimes devint une loi rigoureuse ; on connut mieux la coupe des vers ; on sentit l'harmonie du rythme ; les genres différents s'isolèrent, et peu à peu l'on vit se débrouiller ce chaos barbare, au milieu duquel ceux qui ne connaissent de Ronsard que sa renommée s'étonnent de voir briller de si vives lueurs de talent. La Bruyère, La Harpe et d'autres critiques ont observé que

le langage dont il se sert semble aujourd'hui plus anti-que que la poésie de Charles d'Orléans. Il y a plus, Thibaut de Champagne, Hélinand et Wace s'écartent moins que lui du génie particulier à la langue française. Son but avoué était, non de la perfectionner, mais de la changer : cette tentative, que tout paraissait favoriser pendant sa vie, est retombée, après lui, dans le domaine des témérités avortées. S'il eut pour son propre génie cette vénération qui lui faisait dire que *Calliope l'avait bercé dans sa vertugade*, et que *Rossignol venait du mot Ronsard*, enfin s'il crut à son immortalité, avouons que ce fut sur la foi de tout son siècle.

Il était impossible que Ronsard ne déchût pas de cette immortalité qu'il se promettait. Rien de factice n'est durable, et rien n'était plus factice que l'essai de greffer violemment la littérature antique sur la littérature française.

La littérature ancienne, grecque ou latine, n'est pas seulement l'expression d'un peuple, latin ou grec ; elle est le reflet et le développement de l'humanité ; elle n'en représente pas seulement la partie changeante et relative, elle en donne encore la nature absolue et éternelle ; à côté de l'intérêt contemporain et individuel, l'intérêt général qui seul fait vivre les productions de l'art. Aussi au *xvi^e* siècle, quand la pensée songeait à se séparer du moyen âge, elle se prit et se rattacha à l'antiquité ; elle la commenta, elle la développa hardiment. Montaigne continua Sénèque ; la philologie suivit la même marche ; mais la poésie, moins heureuse ou plutôt moins habile, échoua dans ce grand dessein. Elle déroba à l'antiquité des mots, des images, des coupes, toute cette partie périssable, toutes ces formes brillantes et éphémères qui couvrent et embellissent le génie d'un peuple et ne le constituent pas. Ce qu'il fallait enlever aux anciens, ce ne sont pas des épithètes, mais des idées, ni des souvenirs mythologiques, mais le secret et la peinture de la nature humaine. Voilà les dépouilles dont il fallait orner ses temples et ses autels, les trésors qu'il fallait enlever du tem-

ple delphique ; ou plutôt, dans le temple delphique, dans le sanctuaire de l'antiquité, il ne fallait chercher que la présence et l'inspiration du dieu.

Ronsard s'y méprit. Il fit ce qu'au premier âge de la littérature romaine ¹ avaient fait les premiers poètes de Rome, Ennius, Pacuvius ; il pillait les auteurs grecs ; il en traduisit les mots et non le génie. Son premier tort, et sa faute irréparable, ce fut de méconnaître la nature de notre langue, et de la vouloir forcer ; de la faire passer brusquement, elle naïve, ignorante, légère, capricieuse, aux formes majestueuses, aux savantes allures de la poésie ancienne, à l'élan sublime de la muse pindarique. Sans doute la poésie ingénieuse et négligée de Villon, le tour délicat et heureux de Marot, ne suffisaient pas aux destinées de la langue française. Ces beautés locales, ces grâces fugitives de l'expression, ces détails de mœurs piquants et originaux, qui caractérisent les ouvrages de nos premiers poètes, ne pouvaient avoir pour la postérité le même intérêt, le même charme qu'ils avaient pour des contemporains. Pour vivre, pour se faire reconnaître de toute l'Europe, la poésie française devait donc prendre des traits plus fiers et plus nobles ; elle devait cesser d'être uniquement la poésie du peuple et de la cour ; elle devait se rattacher à l'antiquité, peindre l'homme et non l'individu. En ce sens Ronsard voyait juste, et ses erreurs même furent utiles.

Il plia la langue à tous les tours, à tous les rythmes, à toutes les difficultés de la versification. En dépassant le but, il l'indiqua. De son audacieuse tentative, il resta ce qui reste de toutes les révolutions, ce qui était réellement nécessaire et fatal : la hardiesse sortit de son audace ; de sa raideur, la force ; la majesté, de son enflure ; en la travestissant quelquefois, il embellit, il créa la poésie : « Nostre poésie françoise est maintenant non seulement accoustrée, mais, comme il semble, faicte toute à » neuf par nostre Ronsard, qui, en cela, avance bien tant

¹ V. *Histoire de la Littérature latine*, pag. 19 et s.

» nostre langue, que j'ose espérer que bientost les Grecs
 » et les Romains n'auront guères, pour ce regard, devant
 » nous, sinon possible, que le droit d'aisnesse¹. » Ronsard a préparé Desportes et Bertaut, et Malherbe qui le détrôna.

§ 3. *La Pléiade poétique du XVI^e siècle et quelques autres poètes contemporains.*

1. Joachim Du Bellay; ce qu'il pensait des témérités de Ronsard; caractère et qualités de son style; citation; le Vanneur de blé. — 2. Fragment d'une ode sur la Vertu. — 3. Principaux ouvrages de Du Bellay; idée et sujet de chacun. — 4. Du Bellay, considéré comme critique. — 5. Antoine Baif, véritable révolutionnaire en fait de langage; sonnet de Du Bellay contre Baif. — 6. Ouvrages de Baif. — 7. Remi Belleau; citation d'un mai. — 8. Dorat, Ponihus de Thyard, Jamyn et Jodelle. — 9. Pibrac, Olivier, Tahureau, de La Taille. — 10. Marie-Stuart.

Nous réunissons sous un paragraphe particulier les poètes qui forment, avec Ronsard, la pléiade du XVI^e siècle. Après Ronsard, le premier en mérite est Joachim Du Bellay.

1. JOACHIM DU BELLAY, l'auteur de l'éloquente *Illustration de la langue française*, et qui avait, pour ainsi dire, sonné le tocsin, se distinguait par un goût plus sûr et une pensée plus originale. Ronsard, plein de verve d'aïl-leurs, n'a d'invention que dans le style. Du Bellay, plus sévère, accusait les innovations de ses amis d'une violence inutile et exagérée. Il voulait « qu'en imitant les » auteurs anciens, on se métamorphosât en eux, qu'on » les dévorât, et qu'après les avoir digérés, on les trans- » formât en sang et en nourriture. » C'est ce que lui-même a fait souvent sans succès, mais aussi souvent avec bonheur. Son style a de la correction pour le temps. On y trouve de la force, des images, de la dignité. Dans ses témérités même, il garde quelque mesure. Son goût le portait vers la poésie italienne, à laquelle il a emprunté ce luxe un peu stérile de descriptions communes, où l'on prodigue les oiseaux, les rameaux, les arbrisseaux, les

¹ LA BOÉTIE, de la *Servitude volontaire*.

soleils, les astres, les cieux et les étoiles. Aussi ses partisans le nommaient-ils l'*Ovide français* et ses ennemis le *Tautologiste*. C'est surtout par sa grâce et sa douceur qu'il se fit remarquer, et on pourrait lui appliquer l'éloge qu'il donne lui-même à un autre poète :

L'amour se nourrit de pleurs,
Et les abeilles de fleurs ;
Les prés aiment la rosée,
Phœbus aime les neuf sœurs,
Et nous aimons les douceurs
Dont ta Muse est arrosée.

Rien de plus gracieux et de plus facile que sa chanson du *Vanneur de blé* :

AUX VENTS.

A vous, troupe légère,
Qui, d'aile passagère,
Par le monde volez,
Et, d'un sifflant murmure,
L'ombrageuse verdure
Doucement ébranlez ;
J'offre ces violettes
Ces lys et ces fleurettes
Et ces roses ici,
Ces vermeillettes roses,
Tout fraîchement écloses
Et ces œillets aussi.
De votre douce haleine
Eventez ceste plaine,
Eventez ce séjour ;
Cependant que j'ahanne (*travaille*)
A mon bled, que je vanne
A la chaleur du jour.

2. Du Bellay, comme Ronsard, sait prendre plus que ses contemporains et soutenir un ton élevé. Dans son ode *sur la Vertu*, ils s'écrie :

L'homme vertueux est riche.
Si sa terre tombe en friche,
Il en porte peu d'ennui ;
Car la plus grande richesse,
Dont les dieux lui font largesse,
Est toujours avecque lui.

Il est noble, il est illustre,
Et il n'emprunte son lustre
D'une vitre ou d'un tombeau,
Ou d'une image enfumée,
Dont la face consumée
Rechigne dans un tableau.

S'il n'est duc, ou s'il n'est prince
D'une et d'une autre province ;
Si est-il roi de son cœur,
Et de son cœur estre maistre,
C'est plus grand'chose que d'estre
De tout le monde vainqueur.

Que me sert-il que j'embrasse
Pétrarque, Virgile, Horace,
Ovide et tant de secrets,
Tant de Dieux, tant de miracles,
Tant de monstres et d'oracles
Que nous ont forgé les Grecs :

Si pendant que ces beaux songes
M'appastent de leurs mensonges,
L'an, qui retourne souvent,
Sur les ailes empennées
De mes meilleures années,
M'emporte avecque le vent ?

Que me sert-il que je suive
Les princes et que je vive
Aveugle, muet et sourd,
Si, après tant de services,
Je n'y gagne que les vices
Et le bonjour de la cour ?

3. Il n'est aucun genre de poésie cultivé à cette époque, où Du Bellay ne se soit essayé, malgré le peu de temps qu'il vécut ; né la même année que Ronsard (1524), il le précéda de vingt-cinq ans au tombeau, frappé d'apoplexie. Ses principaux ouvrages sont l'*Olive*, les *Regrets*, le *Poète courtisan* et les *Antiquités de Rome*.

Le premier est consacré tout entier aux louanges d'une femme nommée *Viole* qu'il célébra sous l'anagramme d'*Olive*, en cent quinze sonnets. Le second paraît imité des *Tristes* d'Ovide. Le troisième est une satire dont le style et le mordant ont peut-être servi de modèle à Ré-

gnier. Dans le quatrième, le poète, qui avait accompagné à Rome le cardinal Du Bellay, son parent, fait éclater les sentiments amers que lui inspirent l'absence de la patrie, le spectacle des mœurs italiennes et le souvenir de tant de grandeur déchue. On reconnaît en lui l'homme éloquent, élevé à l'école des anciens, et qui sait étudier ses modèles sans les reproduire avec une grossière et infidèle exactitude. Dans ce temps d'imitation, où toute la littérature semblait servile et factice, on saisit avec plaisir dans les poèmes de Du Bellay des accents vrais émanés de l'âme. Quelquefois la profondeur de son inspiration rappelle un célèbre poète moderne, Byron. Ne trouvant plus *Rome dans Rome*, il se demande ce qu'est devenu *ce vieil honneur poudreux de la reine du monde* ; et son âme se repliant sur elle-même au milieu de *ces éloquents débris de la grandeur passée*, y trouve une leçon funèbre de la fragilité de toutes choses, et de la nécessité de mettre un frein à ses désirs :

Car tes désirs mourront, si les empires meurent !

Il y a même dans Du Bellay un pressentiment de Larmartine. Ces vers ne semblent-ils pas en effet un son précurseur de la lyre harmonieuse qui soupirait au rivage de Baïa ?

Ces petites ondes enflées,
Des plus doux zéphyres souflées,
Sans fin sont disant à leur bord :
Heureuse la nef arrêtée
Par le mors de l'ancre jetée,
Dedans le sein d'un si beau port !

4. Critique plein de sagacité, Du Bellay vit avec effroi l'extension ridicule que l'on donnait aux principes qu'il avait proclamés : une populace de poètes s'empressaient de construire, avec des débris grecs et latins, une langue plus insolite encore que celle de Ronsard, et ces tristes imitateurs avaient aussi leur portion de renommée. Le Parnasse était inondé : cardinaux, prêtres, écoliers, femmes et gens de la cour, tout le monde rimait. Ce

déluge de mauvaise poésie semblait justifier les plaintes d'un auteur peu connu et peu digne de l'être, d'Escorbiac, qui, dans son *Epopée sur la chute de l'homme*, plaçait entre les plus déplorables fruits de la désobéissance d'Adam, l'abondance des mauvais vers que ses descendants devaient produire. Aux plus burlesques parodies des odes de Pindare et des églogues de Théocrite, on ajoutait des vers sans rime ou vers blancs ¹, des vers rimés et mesurés ², des vers léonins, des vers sans césure, d'autres scandés à la manière grecque, *Sciolti* à l'italienne, ou composés de dix-huit pieds, comme ceux de Charles Toustain :

Ils rouaient en leur gauche main un sombre, affreux et malluisant
[flambeau.

On mutilait, on altérait de mille manières la langue et la poésie. La Ramée, Denisot, Butet, Baïf, Rapin, Ronsard, encourageaient ces essais ; souvent même ils mettaient la main à l'œuvre. Tout cela se faisait avec une gravité puérile, un sérieux profond et comique. Les travaux des réformateurs de la grammaire et de l'orthographe se combinaient avec ceux de la ligue savante, commandée par la Pléiade, et marchaient sur une ligne parallèle. Ronsard, sans vouloir sanctionner toutes leurs

¹ Bonaventure Desperriers traduisit en vers de ce genre quelques odes d'Horace.

² Quelques distiques furent composés en ce genre, et malgré le peu de faveur avec lequel ils furent accueillis, les novateurs ne se rebutèrent pas. Antoine de Baïf, le plus ardent d'entre eux, imagina de réunir dans sa maison de plaisance quelques littérateurs choisis, afin de travailler de concert à établir des règles fixes pour la mesure des sons élémentaires de la langue. A ces littérateurs, afin que l'oreille en décidât plus sûrement, il adjoignit des musiciens ; bientôt cette espèce d'académie prit assez de consistance pour éveiller la jalousie de l'Université et du Parlement, qui ne cédèrent qu'à l'autorité de Charles IX et de Henri III. Ces deux princes intervinrent en sa faveur, et se déclarèrent ses *protecteurs et premiers auditeurs*. La mort de son fondateur la dispersa (1591) ; mais l'idée qui avait été le principe de sa formation ne fut point oubliée avec elle, et nous retrouverons plus tard quelques-uns de ses sectateurs.

innovations, adopta les plus urgentes : il ordonna que désormais *écrire* remplacerait *escripre* ; il autorisa *cieux* au lieu de *cieulx*. Du Bellay, plus difficile, condamnait les mots inutiles introduits par Ronsard, comme *player* (faire une plaie), *enfeüer* (mettre en feu), *malader* (rendre malade).

5. Il se moquait surtout d'ANTOINE DE BAÏF, véritable révolutionnaire de langage, qui avait peu d'esprit, beaucoup d'entêtement, un savoir indigeste et l'aveugle confiance du pédantisme ; c'est le plus dur, le plus barbare et le plus obscur des glorieux auteurs de la Pléiade. Non content de faire imprimer, sous le titre d'*Etrenes de poëzie francëze*, un volume de lignes mesurées à la grecque, vers qu'il nommait *Baïfins*, et qui sont alcaïques, saphiques, etc., sans être d'aucune langue ; de faire *fruitir* les arbres et *soleiller* les astres ; il détruisit jusqu'aux caractères de notre alphabet, introduisit la double lettre *ou* (8) des Grecs, inventa des triphthongues pour l'embellissement de la grammaire ; et, changeant nos comparatifs et nos superlatifs, prétendit forcer ses contemporains à nommer un homme plus savant un *savantieur*, un homme *très-savant* un *savantime*. Il faut entendre Du Bellay, dans un sonnet assez ingénieux, persifler l'excès de ces travers érudits que lui-même avait favorisés. *Bravime esprit*, dit-il à Baïf :

Bravime esprit, sur tous excellentime,
Qui, méprisant de vanimes abois,
As devancé d'une bautime voix
Des savantieurs la troupe bruyantime.

De tes doux vers le style coulantime
Tant estimé par les docteurs françois,
Justiment ordonne que tu sois
Par ton savoir à tous révérendime.

Qui mieux que toi, gentillime poëte,
(Heur que chacun grandiment souhaite !)
Façonne un vers douciment naïf ?

Ah ! nul, de toi hardieurement en France
N'a pourchassé l'indoctime ignorance,
Docte, docteur et doctime Baïf !

6. Quelques pièces courtes et légères, où se trouve assez de naturel et de simplicité, et la variété du mécanisme de son vers, peuvent à peine faire oublier ce qu'il y a en lui de lourd et de froid. Ses sonnets sur *Méline* et *Francine*, sa fable de l'*Amour Oiseau*, le conte de l'*Amour vengeur*, que La Fontaine a reproduit dans *Daphné et Alcimadure*, sont ses ouvrages les plus connus. Les derniers surtout méritent quelques éloges.

7. REMI BELLEAU épuisa, dès son vivant, toute sa célébrité littéraire; sa traduction d'Anacréon eut peu de succès et ne fut d'ailleurs jugée que d'après ses mérites. Il fut plus heureux dans ses poésies descriptives, qui lui firent donner le nom de *Peintre de la Nature*. Il y célèbre successivement toutes les productions du règne minéral, dont il décrit les diverses propriétés ainsi que les charmes de la vie champêtre. La postérité a confirmé plus d'une fois le jugement de ses contemporains, et quelques-unes de ses pièces sont d'une fraîcheur qui n'a pas encore vieilli. Tel est le Mai suivant :

Pendant que ce mois renouvelle
D'une course perpétuelle
La vieillesse et le tour des ans;
Pendant que la tendre jeunesse
Du ciel remet en allégresse
Les hommes, la terre et le temps.

Pendant que l'humeur (sève) printanière
Enfle la mamelle fruitière
De la terre, en ses plus beaux jours,
Et que sa face sursemée
De fleurs, et d'odeurs embaumée,
Se pare de nouveaux atours.

.

Pendant que la terre arrosée
D'une fraîche et douce rosée
Commence à bouter et germer,
Pendant que les vents des zéphires
Flattent les voiles des navires,
Frisant la plaine de la mer.

.

Qu'il te souviennne que les roses,
 Du matin jusqu'au soir écloses,
 Perdent la couleur et l'odeur,
 Et que le temps pille et dépouille
 Du printemps la douce dépouille,
 Les feuilles, le fruit et la fleur.

Souviens-toi que la vieillesse
 D'une courbe et lente faiblesse
 Nous fera chanceler le pas ;
 Que le poil grison et la ride,
 Les yeux cavés et la peau vide,
 Nous traîneront tous au trépas.

8. C'est sans doute à la reconnaissance de Ronsard que DORAT dut son introduction dans la Pléiade ; car il est bien plus connu comme professeur de langue grecque que comme poëte. Il a cependant laissé quelques vers assez faciles, outre ses poésies grecques et latines, qui le firent surnommer le *Pindare moderne*.

Les trois autres élus, PONTIUS DE THYARD, AMADYS JAMYN et JODELLE nous arrêteront peu de temps. Le premier, connu d'abord par un poëme intitulé les *Erreurs amoureuses*, renonça à la poésie lorsqu'il fut devenu évêque. Le second devina le vrai caractère du vers alexandrin et l'employa dans sa traduction de Virgile. Quant à Jodelle, nous nous réservons d'en parler au chapitre du théâtre dont il fut le réformateur. Il nous reste fort peu de chose de ses poésies légères.

9. En ce temps et dans l'école de Ronsard brillait encore PIBRAC, dont Marguerite de Valois égara la sagesse, et qui mit la morale en quatrains. Citons aussi OLIVIER DE MAGNY, JACQUES TAHUREAU et JEAN DE LA TAILLE, les deux premiers morts, ainsi que Gilbert et André Chénier, à la fleur de l'âge ; « avec lesquels je ne douteray pas d'adjouter, dit Pasquier (l. VII, c. 6), mesdames DESROCHES, de Poitiers, mère et fille, et spécialement la fille, qui reluisoit à bien escrire entre les dames, comme la lune entre les estoiles. »

10. La grâce que Marot avait devinée, que l'école de Ronsard avait flétrie de ses lourdes mains, que Pasquier

entrevoyait dans mesdames Desroches, une femme en fut, dans ses ouvrages comme par sa beauté, une délicate et brillante image. Instruite dans la langue grecque, dans la langue latine et dans plusieurs langues vivantes, MARIÉ STUART leur préférerait la langue française, comme la France à tous les pays. On connaît les adieux touchants qu'elle lui adressa, du haut du vaisseau qui la portait en Ecosse, alors qu'elle demandait à la tempête de la rejeter aux côtes de France; tendres et douloureux pressentiments des malheurs qui l'attendaient dans ce pays où la couronne lui devait être si fatale. Les vers dans lesquels, après la mort de François II, son premier époux, elle épanche ses regrets, moins célèbres, ne sont pas moins touchants; ils respirent une douce mélancolie; ce sont les plaintes d'une âme prédestinée au malheur :

En mon triste et doux chant,
D'un ton fort lamentable,
Je jette un œil touchant
De perte irréparable ;
Et en soupirs cuisans
Je passe mes beaux ans.

Fut-il un tel malheur
De dure destinée,
Ni si triste douleur
De dame infortunée,
Qui mon cœur et mon œil
Voi en bière et cercueil ?

Qui en mon doux printemps
Et fleur de ma jeunesse
Toutes les peines sens
D'une extrême tristesse ;
Et en rien n'ai plaisir
Qu'en regret et désir.

Si en quelque séjour,
Soit en bois ou en pré,
Soit à l'aube du jour,
Ou soit sur la vesprée,
Sans cesse mon cœur sent
Le regret d'un absent.

§ 4. *Derniers disciples de Ronsard et leurs diverses sectes.*

1. L'école de Ronsard forme plusieurs sectes. — 2. Du Bartas ; sa Semaine ; caractère de sa poésie. — 3. Réaction de Ronsard et de ses amis contre Du Bartas. — 4. Qualités de Du Bartas ; citations. — 5. Sa description du cheval. — 6. Chassignet ; citations. — 7. Les spadassins poétiques du xvi^e siècle. — 8. Etat du théâtre ; Dumoulin.

1. L'éclat de la Pléiade, quoi qu'ait pu avancer Boileau, ne commença à s'obscurcir qu'au commencement du xvii^e siècle. Brantôme, qui écrivait vers 1590, cite toujours le *grand Monsieur de Ronsard* ; et Pasquier prouve, en cinq pages in-folio, que Virgile, homme de génie d'ailleurs, reste, en beaucoup de passages, au-dessous de l'*Homère du Vendomois*¹. On adorait toujours les vestiges de ce réformateur ; mais, comme il arrive dans les écoles, ses disciples se partagèrent en plusieurs sectes. Il avait imité tour à tour, ou même à la fois, les Italiens, les Grecs et les Latins. Les plus hardis le suivirent et le dépassèrent dans sa route de créations savantes ; les plus timides firent à son exemple le sonnet, sur le modèle de Pétrarque. Ces derniers, qui se rapprochaient de la manière de Saint-Gelais, ont conservé peu de réputation : les autres, et à leur tête Du Bartas, partagent l'immortalité burlesque de Ronsard.

2. Guillaume Salluste, seigneur DU BARTAS, était un noble protestant qui, d'abord capitaine au service de Navarre, devint gentilhomme ordinaire de la chambre de Henri IV. Il commença par imiter et commenter un auteur grec du moyen âge, George Pisidès, qui, sous le titre d'*Hexameron*, avait décrit en vers hendécasyllabes, l'œuvre des six jours, c'est-à-dire la Création. Du Bartas intitula cette imitation *la Semaine*. Quand cette description d'un théologien du Bas-Empire fut amplifiée par un Gascon, élève de Ronsard, on devine aisément le mélange de subtilité, d'emphase, de forfanterie, de prolixité, de dureté et de ridicule, qui dut caractériser un tel poème. Ronsard lui-même vit qu'on le dépassait. Il avait donné

¹ Recherches de Pasquier, l. 3, c. 8.

l'exemple de composer des mots à la manière grecque; mais Du Bartas les prodiguait, et son maître ne les avait employés qu'avec une sorte d'économie. Chaque phrase de Du Bartas en contient trois ou quatre, et l'on en trouve jusqu'à six dans un seul de ses distiques. La guerre qu'il personnifie, est

. Casse-lois, casse-mœurs,
Rase-forts, verse-sang, brûle-autels, aime-pleurs.

Comme la création du monde a dû renfermer le germe de tout ce qui sera jamais, Du Bartas part de là pour tout décrire. Son épopée est une encyclopédie : on y trouve des thèses de Sorbonne, des commentaires sur la physique, des allégories païennes mêlées aux miracles de l'Écriture, des leçons de mathématiques, de morale, de politique, d'histoire naturelle; le tout hérissé de mots interminables, forgés et ajustés péniblement. Vingt éditions en dix ans, et des traductions en toutes les langues de l'Europe, prouvèrent, non que Du Bartas fût un grand poète, mais que son époque était sans goût.

3. Ronsard et ses amis protestèrent contre ce succès. » Bartas, dit Garnier, commentateur du chef de la Pléiade, » n'a fait que tourner en français un auteur grec, dans » sa peu coulante et peu fidèle *Sepmaine*. » Du Perron, qui ne trouvait à reprendre dans Ronsard que des incorrections, condamna sévèrement le faste pédantesque de son imitateur. Enfin Ronsard, qui n'avait pas le droit de critiquer le néologisme, lança contre le jeune écrivain les anathèmes de sa critique, blâma ses mots *sourcilleux et venteux*, ses efforts grotesques pour

Enfler ampoulément sa bouche Pindarique,

et le jugea comme il aurait dû se juger lui-même. L'abus de sa propre théorie lui ouvrit les yeux sur le ridicule de sa tentative; on dit que sa vieillesse fut tourmentée de ses scrupules sur sa propre immortalité, et qu'il s'occupait à retoucher ses poèmes, malgré les prières de ses amis, quand la mort vint le surprendre. « Respectez la

» langue française, disait-il aux jeunes poètes qui venaient
 » le consulter, ne battez pas votre mère. Je vous recom-
 » mande par testament les vieux mots français qu'on veut
 » remplacer par des termes empruntés du latin. Conser-
 » vez bien et défendez ces paroles. *Collauder, contaminer,*
 » *blasonner*, ne valent pas *louer, mépriser, blâmer*. » Ces
 retours de Ronsard vers la raison justifient un peu cet
 homme remarquable, dont le talent fut sacrifié aux er-
 reurs d'un faux système ; qui eut le tort de naître trop
 tôt, de marcher trop vite, de consulter les savants et non
 son propre goût ; enfin de commencer à l'étourdie une
 réforme prématurée et une tentative impossible.

4. Du Bartas lui-même, moins méprisable qu'on ne
 pourrait le croire, a presque toujours de l'enflure, mais
 quelquefois de la noblesse : sa raideur et son emphase le
 garantissent de la trivialité et le rapprochent quelquefois
 de la concision et de la vigueur. Comme Ronsard, il dit
 toujours quelque chose, bien ou mal, et méprise les mots
 parasites. La maladie est pour lui un

Poison à mille noms, ministre du trépas
 Qui s'en vient au galop et s'en retourne au pas.

Il nous montre la Santé « le front sans rides, l'œil sans
 » larmes, la joue sans pâleur ; elle est riante comme l'en-
 » fance, vive et fraîche comme elle, et dans la main de la
 » déesse brille le flambeau de la vie. »

La description suivante du Déluge, malgré de nom-
 breuses fautes, n'est pas sans beautés :

Tandis ¹ la sainte nef, sur l'échine ² azurée
 Du superbe océan ³ navigeait assurée,
 Bien que sans mâts, sans rame et loin, loin de tout port * ;
 Car l'Eternel était son pilote et son nord.
 Trois fois cinquante jours le *général naufrage* ⁴
 Dévasta l'univers : enfin d'un tel ravage

¹ Pour *cependant*.

² Racine a dit : *Le dos de la plaine liquide*.

³ Enjambement.

^{*} Beau vers.

⁴ Ne dirait-on pas que c'est un général qui s'appelait *naufrage*.

L'Immortel attendri n'eût pas sonné sitôt
 La retraite des eaux ¹, que soudain flot sur flot
 Elles vont s'écouler; tous les fleuves s'abaissent ²;
 La mer *rentre en prison*; les montagnes renaissent ³;
 Les bois montrent déjà leurs limoneux rameaux ⁴;
 Déjà la terre eroit par le déroît des eaux ⁵,
 Et *bref*, la seule main du Dieu *darde-tonnerre* ⁶
 Montre la terre au ciel et le ciel à la terre ⁷.

5. Pour éveiller son génie et ranimer sa verve, Du Bartas avait recours à de singuliers moyens.

L'on dit en France, dit Gabriel Naudé ¹, que Du Bartas, auparavant que de faire cette belle description du cheval, où il a si bien rencontré, s'enfermoit quelquefois dans une chambre, et, se mettant à quatre pattes, souffloit, hennissoit, gambadoit, tiroit des ruades, alloit l'amble, le trop, le galop à courbette, et tâchoit, par toutes sortes de moyens, à bien contrefaire le cheval.

Voici cette description :

Mais le fameux canon de son gosier bruiant,
 Si roide ne vomist le boulet foudroiant,
 Qui va d'un rang entier esclaircir une armée,
 Ou pereer le rempart d'une ville sommée,
 Que ce fougueux cheval, sentant lascher son frein,
 Et piquer ses deux flancs, part viste de la main;
 Desbande tous ses nerfs et à soy-mesme eschappe,
 Le champ plat, bat, abat; destrape, grape, attrape
 Le vent qui va devant; couvert de tourbillons
 Eseroule sous ses pieds les bluétans scillons;
 Fait décroistre la plaine; et ne pouvant plus estre
 Suivi de l'œil, se perd dans la nue champestre.
 Adonques le piqueur qui, jà docte, ne veut
 De son brave cheval tirer tout ce qu'il peut,
 Arreste sa fureur, d'une docte baguette
 Luy enseigne au parer une triple courvette,
 Le loue d'un accent artistement humain,
 Luy passe sur le cou sa flatteresse main,
 Le tient et juste et eoy, lui fait reprendre haleine
 Et par la mesme piste à lents pas le rameine.

¹ Enjambement.

**** Beaux vers.

² Belle expression.

³ Epithète grecque.

⁴ Considérations sur les coups d'Etat, c. 1.

A juger par ce résultat, nous pensons que Du Bartas aurait pu s'épargner la peine d'un exercice aussi fatigant. S'il faut en croire l'opinion de Ginguéné, ce fut la *Sepmaine* qui suggéra au Tasse l'idée de composer un poème sur le même sujet; elle fut là du moins un service indirect rendu aux lettres.

6. Il faut citer au moins CHASSIGNET, ne fût-ce que pour montrer jusqu'où peut aller le ridicule. En traduisant un psaume, il dit, en s'adressant à Dieu :

Par toi, le mol zéphir, aux ailes diaprées,
Refrise d'un air doux la perruque des prés;
Et sur les monts voisins,
Eventant ses soupirs sur les vignes pamprées,
Donne la vie aux fleurs et du suc aux raisins.

Remarquons, à travers ce fatras, que pour rendre le dernier vers fort bon, il n'y a qu'à changer un seul mot et mettre :

Donne la vie aux fleurs et le suc aux raisins.

Chassignet ne s'en tient pas à la *perruque* des prés; il en donne une aussi au soleil :

Soit que du beau soleil la perruque empourprée
Redore de ses rais cette basse contrée.

On doit avouer que le dieu du jour, qui, de temps immémorial, est en possession, chez les poètes, d'avoir la plus belle chevelure du monde, ne doit pas être content de Chassignet, qui s'avise de le mettre en *perruque*.

7. Tandis que Du Bartas exagérait tellement les innovations extravagantes, que Ronsard même en était effrayé, quelques poètes restaient étrangers à l'orgueil de l'érudition comme à ses ridicules. La guerre civile avait enrichi la langue de mots nouveaux, tels que *piasse*, *piasser*, *aller à picorée*. Ces aventuriers qui, toujours sous les armes, passant d'un camp à l'autre, protestant ou catholique, s'avisèrent quelquefois de rimer. Ils portèrent dans la poésie la fanfaronnade du corps-de-garde et la témé-

rité de la vie guerrière. Parmi ces spadassins poétiques, assez nombreux à la fin du XVI^e siècle, il nous suffira de nommer LE POULCHRE DE MESSEMÉ, qui prétendait descendre de Claudius Pulcher, et surtout le capitaine gascon MARS DE LASPHYRYSE, dont le nom véritable était MARC, et qui, au milieu de ses rodomontades, ne manque pas de talent. Il se vante d'avoir été

Bercé dans un écu, sous le bruit du canon.

Après avoir servi sur terre et sur mer, forcé à la retraite par ses blessures, il fit des vers pour amuser son loisir : vers incorrects, comme tous ceux qui parurent avant Malherbe ; quelquefois entachés de calembourgs et de *concetti*, souvent plus libres qu'il n'appartenait même aux mœurs d'un vieux soldat, mais presque toujours remplis d'abandon et de vivacité. Cet homme, dont *le camp était le collège*, déplore, avec des accents partis du cœur, la perte de sa mère. On trouve dans ses œuvres peu de traces du pédantisme alors à la mode : l'énergie habituelle de son esprit fait une diversion agréable aux savants efforts des imitateurs de Du Bartas.

8. Le théâtre retentissait de tirades inintelligibles et barbares ; on applaudissait, par exemple, ce distique extrait d'une tragédie d'*Orbecce*, par le sieur DUMONIN, qui se faisait appeler le poète *Gyanin*, parce qu'il était né à Gy :

Orbecce fréricide, Orbecce méricide !
Tu seras péricide, ainsi que fillicide !

C'est le seul poète qui puisse se vanter d'avoir vaincu Du Bartas lui-même en dureté et en bizarrerie ¹.

¹ V. les *Nouvelles œuvres de Dumonin* (1582) et son *Uranologie* (1585).

CHAPITRE III.

COMMENCEMENT DE L'ÉCOLE ITALIENNE. — RETOUR A
L'ÉCOLE DE MAROT.§ 1^{er}. *Ecole de Desportes, ou commencement de l'école
italienne.*

1. Deux écoles remplacent l'école de Ronsard. — 2. Desportes; caractère de sa poésie. — 3. Bertaut; son style gagne en correction et en élégante simplicité. — 4. Vauquelin de La Fresnaye; ses foresteries et ses idylles ou pastorales. — 5. Désiveteaux; ses excès de bucolisme. — 6. Explication du changement subit de la poésie.

1. Tandis que les Du Bartas et les Dumonin se livraient aux plus grossiers excès du néologisme, on voyait des écrivains plus réservés qui, se livrant à l'imitation des Italiens, abandonnèrent les innovations pédantesques de leur maître sans secouer son autorité, et se vouèrent à la poésie galante et légère, soit que Ronsard et ses amis parussent avoir épuisé les ressources de la poésie boursofflée, ou que l'on commençât à se fatiguer du fracas des grands mots. Les uns, comme Gilles Durand, Jean Passerat et Nicolas Rapin, qui firent les vers de la satire Ménippée, se contentèrent de rester fidèles aux traditions marotiques; les autres, comme Desportes et Bertaut, cherchèrent à égaler l'élégance de Bembe et de Sannazar¹. Ces deux écoles forment la suite et comme l'affaiblissement de l'école érudite qui, ne renfermant rien d'original et d'essentiellement français, eut le sort de toutes les institutions factices : à peine éclosée, elle dégénéra, son développement ne fut qu'un état de langueur.

¹ V. *Histoire de la Littérature étrangère*, t. 1.

2. Avec DESPORTES, abbé de Tiron, commence cette molle élégance, cette grâce raffinée, auxquelles on ne peut donner beaucoup d'éloges ni faire subir une critique bien sévère. Jeune encore, il avait parcouru l'Italie et en avait étudié la littérature; de là le désir et l'effort d'en imiter les beautés. On lui doit des sonnets, des élégies, des chansons et beaucoup d'autres poésies, sous le titre de *Diverses amours*.

Desportes mit dans ses sonnets, genre fort à la mode depuis Du Bellay, une grâce et une délicatesse nouvelles. Ses sentiments sont doux et tendres, son vers facile et mélodieux, ses images vives et fraîches. Sa pensée a quelquefois l'abandon et la douce rêverie de La Fontaine :

Si je ne loge en ces maisons dorées,
Au front superbe, aux routes peinturées
D'azur, d'émail et de mille couleurs,
Mon œil se paît des couleurs de la plaine,
Riche d'œillets, de lys, de marjolaine,
Et du beau teint des printannières fleurs.
Ainsi vivant, rien n'est qui ne m'agrée;
J'oy des oiseaux la musique sacrée,
Quand au matin ils bénissent les cieux,
Et le doux son des bruyantes fontaines,
Qui vont coulant de ces roches hautaines,
Pour arroser nos prés délicieux.

Ce n'est plus là l'affectation du pédantisme; c'est déjà le vernis uniforme d'une pureté qui n'est pas sans recherche. La langue poétique fait ici des progrès : les hiatus que Ronsard se permettait fréquemment sont rejetés; plus d'enjambements prosaïques; Desportes sait couper la phrase poétique, la varier et la suspendre. Comme Mellin de Saint-Gelais, il vivait à la cour, heureux, riche, insouciant, et pourtant bien payé de ses couplets adressés aux favorites. Sa métaphysique galante est subtile, il est vrai; mais il sait la revêtir d'un coloris ingénieux. Ses chansons jouirent d'un succès populaire; on y découvre toute la malice et la gaieté du refrain de Villon et de Marot. Toute la cour répétait ses couplets, et celle qui commence ainsi :

Rosette, pour un peu d'absence,
 Votre cœur vous avez changé,

n'est pas oubliée depuis plus de deux siècles. Un poète si gracieux devait inventer le mot *pudeur*. C'est en effet à Desportes qu'est due cette expression pleine de noblesse, et qui remplace heureusement le mot *vergogne* emprunté aux Italiens.

3. BERTAUT, évêque de Séez, succéda bientôt à la gloire poétique de Desportes. Comme lui, habile dans l'art de cadencer des vers galants et de soupirer un ingénieux martyre, il porta plus loin encore la correction et l'élégante simplicité du style. Mais il est fade dans la pensée, prosaïque dans l'expression, sans invention, sans verve, d'une politesse et d'une grâce qui glacent le lecteur; enfin c'est le *poète trop sage*, que Ronsard, son vieil ami et son maître, essayait en vain d'animer. On dirait le précurseur de tous ces beaux-esprits dont on admirait, sous Richelieu, la langue pastorale et les pointes ridicules. La langueur de la complainte lui va seule; alors on rencontre chez lui des vers pleins d'une charmante mélancolie :

Mes plaisirs se sont envolés,
 Cédant au malheur qui m'outrage;
 Mes beaux jours se sont écoulés
 Comme l'eau qu'enfante un orage,
 Et s'écoulant ne m'ont laissé
 Rien que le regret du passé.

Nous devons ajouter que Bertaut cessa de traiter des sujets profanes lorsqu'il fut promu au siège de Séez.

4. VAUQUELIN DE LA FRESNAYE (1536-1606) rivalisa de gloire avec Desportes et Bertaut; mais au lieu de débiter comme eux par l'histoire rimée de ses aventures galantes, il s'annonça par un recueil de *Foresteries* ou *Bergeries* (1555), genre qui jouissait aussi de la vogue. Plus tard, il écrivit un *Art poétique* où l'on commence à sentir le voisinage de Malherbe. Le premier peut-être en France, il composa des satires en cinq livres, imitées d'Horace et d'Arioste sous le titre d'*Epîtres morales*; mais l'œuvre

de sa jeunesse, ses *Idylles* ou *Pastorales*, est celle où il a déployé le plus de sentiment et de fraîcheur. Ce n'est pas qu'on ne puisse lui reprocher, comme à ses prédécesseurs, une élégance trop maniérée et une excessive fadeur ; mais ces défauts se trouvent quelquefois rachetés par des tours heureux, par le rejet des expressions triviales et des noms propres trop vulgaires.

La Fresnaye a donné le premier l'exemple du mélange de la prose avec les vers, genre de composition tout à la fois commode et capable de faire naître l'agrément avec la variété, quand un esprit délicat sait le manier à propos. Il est aussi le premier qui ait donné des idylles en notre langue.

5. DÉSIVETEAUX, fils de Vauquelin, hérita de ses inclinations bucoliques, et les exagéra au point de mettre en pratique ce qu'il admirait si fort ; il transforma ses jardins en Arcadie, prit une houlette et devint berger, sans toutefois que ses vers en devinssent meilleurs.

6. La poésie française sembla ainsi se perdre dans les douceurs de la complainte et de la bergerie. Comment tant d'audace s'est-elle changée en timidité, tant de force en extrême faiblesse ? qu'est devenue cette sève ardente de jeunesse qui dévorait Ronsard, et produisait tant de fruits avortés, d'une saveur âpre et dure ? Quand Bertaut veut imiter son maître, sa veine glacée semble annoncer la décrépitude du talent poétique. Changement subit qui trahit l'effet inévitable d'une maturité trop précoce, d'essais trop hardis, d'élans trop impétueux, enfin d'une énergie démesurée, suivie d'une lassitude profonde. L'enflure, le faux goût, l'exagération, défaut des littératures en décadence, avaient marqué parmi nous la naissance de la poésie sérieuse : la débilité d'une nature mourante devait en signaler le progrès.

—

§ 2. *Retour à l'école marotique.*

1. Passerat ; fragment d'une supplique en vers et autres citations. — 2. Nicolas Rapin et Gilles Durand.

1. Cependant le génie national n'était pas étouffé, et c'est

un savant, un professeur au Collège de France, qui va ressusciter les vieilles traditions. Parmi cette génération de poètes langoureux, malgré les études sérieuses qui absorbent la plus grande partie de son temps, JEAN PASSERAT ne se réveille que pour entonner de joyeux refrains ; il voit les travers de son siècle et il les fronde ; une plaisanterie caustique le venge des horreurs du temps. C'est à lui qu'on doit la plupart des vers de la satire Ménippée. Comme Villon et comme Marot, il manque d'argent, et adresse une supplique en vers au trésorier de l'épargne :

Passerat, que ne fais-tu
De nécessité vertu ?
Où est la philosophie
Qui les esprits fortifie ?
Ne sois point tant esperdu.
Et bien ! c'est argent perdu.
Pour comble de ton dommage
Veux-tu perdre le courage ?
Es-tu seul en ces malheurs
Ruiné par les voleurs ?
Tout ce qui le cœur te ronge,
Ce n'est que l'ombre d'un songe,
Que la Fortune aux humains
Départ d'inégales mains,
Puis leur oste et le retire,
Selon qu'elle se veut rire.
Il te reste, Dieu merci,
Et ancre et papier aussi ;
Il te reste quelque livre,
C'est encor moyen de vivre.
Cesse de te tourmenter
Et va des vers présenter
A Monsieur de Bell'assise :
Si ta Muse il favorise,
Comme il a accoustumé,
Tu te seras remplumé.
Va donc, et te recommande
De par la neufvaine bande,
Le priant d'affection
Qu'il pense à ta pension.

La plus connue de ses pièces est la *Métamorphose d'un homme en oiseau* ; mais c'en est aussi la plus licen-

cieuse. Ses chansons étincellent de verve et de malice. Comme Rabelais, dont il avait été le commentateur, il conserva son caractère jusqu'au bout; et quelques moments avant d'expirer, il recommandait à ses amis de ne pas mettre sur sa tombe de mauvais vers qui pèseraient trop à sa cendre :

S'il faut que maintenant en la fosse je tombe,
Qui ay toujours aimé la paix et le repos,
Afin que rien ne poise à ma cendre et mes os,
Amis, de mauvais vers ne chargés point ma tombe.

2. Ce réveil inattendu de la vieille muse, joint à la bizarrerie d'événements tragi-comiques, excita la verve de NICOLAS RAPIN et de GILLES DURAND, qui s'empressèrent de suivre l'exemple de Passerat.

Le premier, poète assez médiocre, homme savant, esprit caustique, passa une partie de sa vie à tenter d'introduire parmi nous ces vers métriques dont Baïf avait essayé l'emploi.

Le second, outre quelques poésies originales et mélancoliques, nous a laissé la *Complainte de l'Ane liqueur*, l'un des badinages les plus spirituels de l'époque. Poète élégant, quelquefois maniéré, plein d'enjouement et de grâce, il semble annoncer Voiture et prendre place, longtemps d'avance, à côté de l'auteur de Vert-Vert. Il se distingue parmi les poètes savants de ce siècle par l'invention d'une multitude de diminutifs, imités du latin et abandonnés après lui.

§ 3. Mathurin Régnier et d'Aubigné.

De ces maîtres savants disciple ingénieux,
Régnier, seul parmi nous formé sur leurs modèles,
Dans son vieux style encore a des grâces nouvelles.
Heureux si ses discours, craints du chaste lecteur,
Ne se sentaient des lieux où fréquentait l'auteur,
Et si du son hardi de ses rimes cyniques
Il n'alarmait souvent les oreilles pudiques.

(BOILEAU, *Art poétique*, c. 2.)

1. Mathurin Régnier, créateur de la satire en France. — 2. Détails sur sa vie; Régnier rattache à l'école marotique. — 3. Il défend cette école contre Mallerbe. — 4. Qualité;

du style de Rénier. — 5. C'est dans la satire que son talent se déploie; diverses citations. — 6. Agrippa d'Aubigné; détails sur sa vie; ses Tragiques; diverses citations. — 7. D'Aubigné parle encore la langue de Ronsard. — 8. Qualités de son style dans les portraits. — 9. Autres ouvrages de d'Aubigné; la Confession de Saney, le Baron de Feneste. — 10. Fin de la vie de d'Aubigné.

1. MATHURIN RÉGNIER réalisa ce qu'avait tenté Ronsard, l'originalité dans l'imitation. Il eut la gloire de créer la satire en France, non pas qu'il n'eût paru avant lui quelques pièces, qui, sous un autre nom, étaient de véritables satires, telles que le *Poëte courtisan* de Du Bellay, le *Courtisan retiré* de Jean de la Taille, les *Épîtres morales* de Vauquelin, etc.; mais, dans ces imitations, la forme et le fond, tout était antique. L'esprit créateur manquait, et ce fut là le véritable triomphe de Rénier. Il a toute la verve de la pensée, tout le mouvement du style, propre au génie français, avec la tournure et les expressions de l'antiquité.

2. Régner, neveu de Desportes, était né à Chartres, où l'oisiveté, la jeunesse et la profession même de son père, sorte de cabaretier, lui firent contracter de bonne heure des habitudes de raillerie et de débauche. Doué de la nonchalance d'un ancien Trouvère et de la plus insouciance audace, vrai successeur de Villon et de Marot, il transmit à La Fontaine qui semble un auteur du xvi^e siècle, jeté par hasard dans le xvii^e, la tradition de cette moquerie française, légère et effrontée, vigoureuse et familière. On l'appela le *bon Régner*, comme on dit ensuite le *bon La Fontaine*.

3. Un autre mérite, non moins remarquable, c'est d'avoir su trouver, pour censurer les mœurs de son siècle, un style bien supérieur, par sa pureté et son abondance, à celui de tous ses devanciers. Ce que Malherbe enseignait, il le pratiquait; mais c'était comme en toute autre chose, sans y songer et sans s'imposer des règles fixes. Sa grammaire était son bon sens et son génie. Toutefois il combattit Malherbe, comme défenseur de son oncle, envers lequel ce novateur s'était rendu coupable d'une brusquerie; comme défenseur du vieux gaulois, que la haine injuste du réformateur confondait dans une même

proscription avec l'école de Ronsard. Il faut l'entendre parler de cet homme dont

. . . . le savoir ne s'étend seulement
Qu'à regratter un mot douteux au jugement,
Prendre garde qu'un *qui* ne heurte une diphthongue,
Épier si des vers la rime est brève ou longue,
Ou bien si la voyelle à l'autre finissant
Ne rend point à l'oreille un vers trop languissant.

4. Ce n'était pas à l'exemple de ce vieux rival, par un labeur profond et assidu que Rêgnier arrivait à créer ce langage élégant et pittoresque, plein de sens et de génie, qui a rendu son nom immortel ; Dieu avait tout fait dans cette nature riche de poésie ; le satirique suivait son inspiration, et sans règle fixe, sans travail, sans apprêt, il trouvait l'expression, le tour de phrase qui devait le mieux mettre en relief ses pensées. Quand il reproduit si fidèlement les beautés qu'il emprunte à l'antiquité, ce n'est point qu'il traduise, qu'il imite Horace, Juvénal ou tout autre ; son procédé est bien plus naïf, il lit, il admire, et quand il veut rendre la pensée poétique qui l'a frappé, il parle naturellement et sans s'ingénier comment Horace et Juvénal eussent parlé, s'ils eussent été français.

5. Observateur plein de finesse et de sagacité, Rêgnier excelle à saisir le ridicule, à le peindre, et Boileau n'a pas peu profité de ses idées, quoiqu'il n'en ait rien dit. L'éloge même qu'il fait de son devancier est assez mesquin, et Rêgnier valait plus. Quant aux reproches que contiennent les derniers vers consacrés à ce poète, ils ne sont que trop mérités. Les œuvres de Rêgnier et souvent même le titre de ses satires ou de ses odes, blessent les oreilles les moins pudiques. Il est certain aussi que ses débauches éteignirent prématurément son génie, et le conduisirent au tombeau, vieux et décrépît avant quarante ans. Ses poésies, on le pense bien, sont peu nombreuses ; il n'a laissé que seize satires, cinq élégies, quelques épîtres, stances, etc. C'est surtout dans les satires que son talent se déploie ; là, comme dans une ga-

lerie de portraits, se trouvent dessinés avec une fougueuse vérité de pinceau tous les caractères de l'époque ; ils vivent, ils agissent, ils parlent, vous les reconnaissez. Celui-ci dont le rabat est sale et la mine chétive, c'est un poète :

. du moins il le veut être.
Cependant sans souliers, ceinture, ni cordon,
L'œil farouche et troublé, l'esprit à l'abandon,
Vous viennent accoster, comme personnes yvres,
Et disent pour bonjour : « Monsieur, je fais des livres :
» On les vend au Palais, et les doctes du temps
» A les lire amusez, n'ont autre passe-temps ! »

.
Un autre, renfronqué, resveur mélancolique,
Grimassant son discours, semble avoir la colique,
Suant, crachant, toussant, pensant venir au point,
Parle si finement que l'on ne l'entend point.
Un autre, ambitieux, pour les vers qu'il compose,
Quelque bon bénéfice en l'esprit se propose ;
Et dessus un cheval comme un singe, attaché,
Méditant un sonnet, médite un évesché.

S'il se moque de ces pédants, il n'en respecte pas moins la science ; il voudrait qu'on vénérât le vrai mérite, et il se plaint du mépris auquel il est exposé :

Puis, que peut-il servir aux mortels icy bas,
Marquis, d'estre sçavants ou de ne l'estre pas,
Si la science, pauvre, affreuse et méprisée,
Sert au peuple de fable, aux plus grands de risée,
Si les gens de latin, des sots sont dénigrez,
Et si l'on est docteur, sans prendre ses degrez ?
Pourceu qu'on soit morgant, qu'on bride sa moustache,
Qu'on frise ses cheveux, qu'on porte un grand pannache,
Qu'on parle barragonyn et qu'on suive le vent,
En ce temps du jourd'hui l'on n'est que trop sçavant.

Nous laissons le courtisan bel-esprit dont Molière a profité dans *le Misanthrope*, l'hypocrite dans *Tartufe*, pour passer à l'avocat et au médecin du temps dont Régnier trace le profil en quelques traits :

Mais pour moy, mon amy, je suis fort mal payé
D'avoir suivy cet art. Si j'eusse étudié,
Jeune, laborieux, sur un banc à l'escole,
Galien, Hippocrate, ou Jason ou Barthole,

Une cornette au col debout dans un parquet,
 A tort et à travers je vendrois mon caquet ;
 Ou bien, tastant le poulx, le ventre et la poitrine,
 J'aurois un beau teston pour juger d'une urine,
 Et me prenant au nez, toucher dans un bassin
 Des ragousts qu'un malade offre à son médecin,
 En dire mon advis, former une ordonnance
 D'un rechape s'il peut, puis, d'une révérence,
 Contrefaire l'honneste, et quand viendrait au point,
 Dire, en serrant la main : Dame, il n'en falloit point, etc.

S'il peint les quatre âges de la vie, il les caractérise
 chacun de la manière la plus piquante :

Chaque asge a ses humeurs, son goust et ses plaisirs ;
 Et comme nostre poil, blanchissent nos désirs.
 Nature ne peut pas l'asge en l'asge confondre :
 L'enfant qui sçait desjà demander et répondre,
 Qui marque assurément la terre de ses pas,
 Avecques ses pareils se plaist en ses esbats :
 Il fuit, il vient, il parle, il pleure, il saute d'aise ;
 Sans raison, d'heure en heure, il s'esmeut et s'apaise.
 Croissant l'asge en avant, sans soin de gouverneur,
 Relevé, courageux et cupide d'honneur,
 Il se plaist aux chevaux, aux chiens, à la campagne ;
 Facile au vice, il hait les vieux et les desdagne (*dédaigne*) ;
 Rude à qui le reprend, paressoux à son bien,
 Prodigue, despensier, il ne conserve rien ;
 Hautain, audacieux, conseiller de soy-même
 Et d'un cœur obstiné se heurte à ce qu'il ayme.
 L'asge au soir se tournant, homme fait il acquiert
 Des biens et des amis ; si le temps le requiert,
 Il masque ses discours comme sur un théâtre ;
 Subtil, ambitieux, l'honneur il idolâtre ;
 Son esprit avisé prévient le repentir ;
 Et se garde d'un lieu difficile à sortir.
 Maints fascheux accidens surprennent sa vieillesse :
 Soit qu'avec du soucy gaignant de la richesse,
 Il s'en deffend l'usage et craint de s'en servir,
 Que tant plus il en a, moins s'en peut assouvir :
 Ou soit qu'avec froideur il fasse toute chose,
 Imbécille, douteux, qui voudroit et qui n'ose,
 Dilayant, qui toujours a l'œil sur l'avenir ;
 De léger il n'espère et croit au souvenir ;
 Il parle de son temps, difficile et sévère,
 Censurant la jeunesse, use des droits de père ;
 Il corrige, il reprend, hargneux en ses façons,
 Et veut que tous ses maux soient autant de leçons.

Régnier savait prendre des tons fort différents : plusieurs de ses élégies sont pleines de sensibilité et de mélancolie. Il a des épîtres fort gaies, et la satire troisième se termine par une fable qui est un chef-d'œuvre de narration et de naturel.

6. THÉODORE AGRIPPA D'AUBIGNÉ, gentilhomme protestant, aïeul de madame de Maintenon, est le Juvénal du ^{xvi}^e siècle, et c'est à lui, plus qu'à Régnier, plus qu'au poète latin lui-même, qu'on pourrait appliquer ces vers de Boileau :

Ses ouvrages, tout pleins d'affreuses vérités,
Etincellent pourtant de sublimes beautés.

Né l'an 1551, à six ans, d'Aubigné savait le latin, le grec et l'hébreu ; à huit ans, Hannibal du calvinisme, il jure non point sur un autel, mais au pied de l'échafaud dressé pour les Réformés, il jure à son père une haine implacable à leurs ennemis. A seize ans, il fait sa première expédition en chemise, danse la Gaillarde devant le grand inquisiteur Démocharès, prêt à le condamner à mort, s'échappe par une fenêtre, et, parvenu à se réfugier sur les domaines de Renée de France, il vient s'asseoir aux pieds de la princesse, sur un carreau de soie, et improviser, encore haletant et couvert de poussière, un sermon sur le mépris de la mort, d'après la Bible et Sénèque.

vingt-sept ans (1578), il a parcouru la plus grande partie de l'Europe, connu les prisons et l'exil, versé son sang sur plusieurs champs de bataille. Retenu au lit par ses blessures, et se croyant près de sa fin, il composa à cet âge ses *Tragiques*, qu'il revit depuis à loisir, et qui ne furent imprimées que longtemps après (1616), lorsqu'il avait soixante-cinq ans. C'est un recueil de sept satires, intitulées les *Misères*, les *Princes*, la *Chambre dorée*, les *Feux*, les *Fers*, la *Vengeance* et le *Jugement*. On y trouve toute la fureur des passions empreinte dans le style, l'audace des expressions les plus hasardées, des peintures les plus révoltantes, beaucoup d'obscurité et de mauvais goût ; mais une énergie sans égale, une verve de poésie,

d'enthousiasme et de haine, qui ne se sont peut-être jamais confondus au même degré chez aucun écrivain. Obscur, néologiste, irrégulier, d'Aubigné est cependant poète ; l'exaltation de sa muse devient de la rage lorsqu'il décrit les massacres et les débauches du temps. S'élève-t-il jusqu'aux idées philosophiques ; rien de plus mâle, de plus rapide, de plus expressif que ses vers :

Financiers ! justiciers ! qui livrez à la faim
Ceux qui, pour vous, font naître et conservent le pain !
Par vous, le laboureur s'abreuve de ses larmes ;
Vous laissez mendier la main qui tient les armes !

A l'aspect des guerres civiles, il s'écrie :

Nous souffrons (malheureux !) des peines immortelles
Pour soutenir des grands les injustes querelles ;
Valets de tyrannie ! et combattons exprès,
Pour établir le joug qui nous accable après !...
Nos pères étaient *Francs* ; nous qui sommes si braves,
Nous laissons des enfants qui seront nés esclaves !

7. Comme on le voit, son style n'a rien de la douceur de Desportes, ni de la régularité de Malherbe ; quoiqu'il eût vu l'un et l'autre, il parle encore la langue de Ronsard. Cependant son vers triomphe dans l'invective et l'anathème, et son enthousiasme semble parfois tenir du prophète.

8. Les portraits de d'Aubigné sont tracés avec vigueur et précision ; l'expression en est vive et singulièrement pittoresque. Après avoir parlé de Charles IX, à qui sa mère, dit-il, apprit à répandre le sang, d'abord des animaux, puis des hommes, il dépeint Henri III dans ces vers :

L'autre fut mieux instruit à juger des atours
Des femmes de sa cour.
Avoir ras le menton, garder la face pâle,
Le geste efféminé, l'œil d'un Sardanapale ;
Si bien, qu'un jour des Rois, ce douteux animal,
Sans cervelle, sans front, parut tel en son bal :
De cordons emperlés sa chevelure pleine,
Sous un bonnet sans bord, fait à l'italienne,
Faisait deux arcs voûtés ; son menton pinceté,

Son visage de blanc et de rouge empâté,
 Son chef tout empoudré, nous firent voir l'idée,
 En la place d'un roi, d'une femme fardée.
 Pensez quel beau spectacle, et comme il fit beau voir
 Ce prince avec un busc, un corps de satin noir
 Coupé à l'espagnole, où des déchiquetures
 Sortoient des passements et de blanches tirures, etc.

.
 Pour nouveau parement, il porta tout ce jour
 Cet habit monstrueux.
 Si qu'au premier abord chacun étoit en peine
 S'il voyoit un roi-femme ou bien un homme-reine.

Malgré les beautés qui brillent dans ces vers, ils ont, en les comparant à ceux de Malherbe, un air déjà suranné; c'est que d'Aubigné méprisait les perfectionnements du langage, et que, dans sa rigueur puritaine, il jugeait que c'était corrompre la langue que de la parler autrement que Calvin et Théodore de Bèze, ses maîtres.

9. D'Aubigné composa aussi deux satires dans le goût de la Ménippée, quelques poésies érotiques, et traduisit les Psaumes dans sa vieillesse.

La *Confession de Sancy*, l'une de ces satires, est un libelle qu'on ne lit plus guère, et qui n'offre qu'un tissu de saillies indécentes et de révoltantes personnalités. Le *Baron de Feneste*, dont le titre est grec, selon l'usage du temps ¹, est au contraire une des plus ingénieuses satires de mœurs que notre littérature possède. C'est pour la cour de Henri IV et de Louis XIII, ce que les œuvres de Rabelais sont pour la cour de François I^{er}, et la satire Ménippée pour la Ligue. Agrippa met en scène deux personnages : l'un, gentilhomme gascon, ridiculement vêtu, portant busc et fraise à dentelles, bottes à pantoufles, pourpoint de cinq couleurs, chausses plissées, contenant six aunes de taffetas; c'est le *Baron de l'Apparence*, son héros, véritable prototype de la fatuité fanfaronne, de l'humeur querrelleuse et de la vanité comique, qui commençaient à régner, et préparaient de loin les marquis du siècle de Louis XIV. Il lui oppose un sage gentilhomme, vivant retiré dans ses terres, comme Mon-

¹ φαίνεσθαι, paraître. C'est le baron de l'Apparence.

taigne dans les siennes. Esné (c'est le nom du sage) développe toute la folie du *baron* en le faisant causer, et après avoir donné carrière à tous ses ridicules, lui prouve très-bien cette vérité historique, si lumineuse pour qui connaît notre patrie : *Que la France n'est malade depuis longtemps, aux affaires privées et publiques, que de la maladie de paraître.*

Quant à ses poésies érotiques, on peut dire que la rudesse de son génie allait mal aux sujets qui ne demandaient que de la simplicité et de la grâce. Sa bouche ne savait que maudire, et il échoua dans ses essais.

10. D'Aubigné mourut comme il avait vécu, comme il avait écrit. Inflexible aux séductions de Henri IV comme aux vengeances de Médicis, quand le Béarnais abjura ses erreurs, d'Aubigné garda les siennes : il le quitta avec un fier et sombre adieu ; il lui prédit une fin tragique. D'Aubigné, qui avait été souvent condamné à mort, et pour la dernière fois à soixante-dix ans, mourut à quatre-vingts, à Genève, encore plein de vigueur et d'audace ; cependant, comme le lui avait recommandé son père, il n'y avait pas épargné sa tête.

CHAPITRE IV.

RÉFORME DE MALHERBE, OU TRANSITION DU XVI^e SIÈCLE AU XVII^e.

Enfin Malherbe vint, et le premier en France,
Fit sentir dans les vers une juste cadence ;
D'un mot mis en sa place enseigna le pouvoir,
Et réduisit la Muse aux règles du devoir.
Par ce sage écrivain la langue réparée
N'offrit plus rien de rude à l'oreille épurée.
Les stances avec grâce apprirent à tomber,
Et le vers sur le vers n'osa plus enjamber.
(BOILEAU, *Art poétique*, c. 1.)

1. Époque à laquelle Malherbe se fit connaître ; ses stances à Henri IV. — 2. Détails sur la vie de Malherbe. — 3. État de la poésie à l'époque où Malherbe entreprit la réforme ; en quoi consiste cette réforme. — 4. Poésie de Malherbe ; citation.

1. Dans le voyage qu'Henri IV fit à Lyon en 1601, il

demanda par hasard au cardinal Du Perron, qui était bel-esprit, c'est-à-dire poète et critique, pourquoi l'on ne voyait plus de ses vers ? Le cardinal répondit « que de-
 » puis que Sa Majesté lui faisait l'honneur de l'employer
 » dans ses affaires, il avait abandonné la poésie, et que
 » d'ailleurs il ne fallait plus que qui que ce fût s'en mê-
 » lât, après un gentilhomme normand, nommé MAL-
 » HERBE, qui avait porté la poésie à un si haut point,
 » que personne n'en pouvait jamais approcher. »

Quatre ans après, Malherbe étant venu à Paris pour ses affaires, présenta à Henri IV des stances sur le voyage que ce prince allait faire dans le Limousin. En voici quelques-unes :

Nous sommes sous un roi si vaillant et si sage,
 Et qui si dignement a fait l'apprentissage
 De toutes les vertus propres à commander,
 Qu'il semble que cet heur nous impose silence,
 Et qu'assurés par lui de toute violence,
 Nous n'avons plus sujet de te (à Dieu) rien demander.

Certes, quiconque a vu pleuvoir dessus nos têtes
 Les funestes éclats des plus grandes tempêtes
 Qu'excitèrent jamais deux contraires partis,
 Et n'en voit aujourd'hui nulle marque paroître ;
 En ce miracle seul, il peut assez connoître
 Quelle force a la main qui nous a garantis.

Mais quoi ! de quelque soin qu'incessamment il veille,
 Quelque gloire qu'il ait à nulle autre pareille,
 Et quelque excès d'amour qu'il porte à notre bien,
 Comme échapperons-nous en des nuits si profondes,
 Parmi tant de rochers que lui cachent les ondes,
 Si ton entendement ne gouverne le sien ?

Un malheur inconnu glisse parmi les hommes,
 Qui les rend ennemis du repos où nous sommes :
 La plupart de leurs vœux tendent au changement ;
 Et, comme s'ils vivoient des misères publiques,
 Pour les renouveler ils font tant de pratiques,
 Que qui n'a point de peur n'a point de jugement.

En ce fâcheux état ce qui nous reconforte,
 C'est que la bonne cause est toujours la plus forte,
 Et qu'un bras si puissant t'ayant pour son appui,
 Quand la rebellion, plus qu'une hydre féconde,
 Aurait pour le combattre assemblé tout le monde,
 Tout le monde assemblé s'enfueroit devant lui.

Ces vers, offerts à un roi qui avait le sentiment de la poésie, furent trouvés par lui fort différents et de beaucoup supérieurs à ceux qu'il avait lus jusqu'alors. En effet, c'étaient bien des vers français, des vers réguliers et faciles qui présentaient de belles idées revêtues d'images grandes, majestueuses, et d'un langage éminemment correct. Henri IV retint auprès de lui le poète, qui se trouva enfin placé sur un terrain où il pouvait entreprendre la réforme qu'il méditait depuis longtemps. Malherbe était alors dans sa cinquantième année.

2. Né l'an 1555 à Caen, d'une famille fort ancienne, François de Malherbe, après le décès de son père, qui s'était fait calviniste avant de mourir (1574), en fut si profondément affecté, qu'il suivit en Provence le grand prieur, Henri d'Angoulême. Il y épousa Madeleine de Coriolis, veuve d'un conseiller au parlement d'Aix, qui lui donna plusieurs enfants ; mais il eut le malheur de leur survivre. Il mourut en 1628, à l'âge de soixante-treize ans.

3. Quel était l'état de la poésie lorsque Malherbe entreprit la réforme ? Rénier, génie fécond et original, avait laissé dans ses vers plus d'une incorrection : les enjambements forcés, le choc désagréable des voyelles, l'oubli de la césure, déparaient quelques-uns de ses morceaux. La solennité manquait à la poésie : Ronsard l'avait guindée sur des échasses grecques ; Desportes s'était contenté de la soutenir au niveau de l'épique et de l'épigramme. La cour, sous les Valois, avait été tout italienne ; elle était devenue toute gasconne sous Henri IV ; les imitateurs de Du Bartas pullulaient encore. Ce fut alors que Malherbe vint accomplir cette réforme que Du Bellay avait annoncée, que tant d'écrivains effrénés avaient tentée maladroitement, et prêter enfin à la langue française la majesté simple et grandiose des langues anciennes. A cette entreprise, il consacra toute sa vie ; après la foi catholique, rien ne lui était plus à cœur que la correction du discours. D'un esprit droit, persévérant, inflexible, les caractères de son génie étaient l'ordre, la clarté,

la dignité : c'étaient ceux que, depuis cinquante ans, la poésie française avait inutilement cherchés. Déjà riche de verve et de grâce, mais confuse et sans règles, elle était restée comme suspendue entre le pédantisme et la grossièreté, la trivialité et l'emphase. Malherbe comprit que, sans un choix sévère de mots, de tours et d'expressions, elle ne serait jamais distincte de la prose. Alors, si l'on peut se servir de cette image commune, il *passa les paroles au crible*, et les sépara, les classa, régla leur emploi, avec toute la rigidité d'un grammairien. Tous ces mots intrus qui se réclamaient les uns du grec, les autres de l'italien, d'autres du patois méridional, il les chassa sans pitié, sans ménagement, du sanctuaire de notre langage. Le style lyrique fut enfin trouvé avec ce rythme harmonieux, ignoré jusqu'alors, et que l'oreille reconnaît comme le rythme naturel de notre langue ; la gravité et la majesté s'unissant à l'énergie, les hiatus, les enjambements, l'absence de la césure, les rimes des simples et des composés, les élisions gratuites, la suppression de l's final et des *e* muets, les inversions forcées, les cacophonies, les concordances de deux ou plusieurs hémistiches, furent à jamais bannis par ses scrupules.

Voilà l'œuvre accomplie par ses longues veilles, sa rigueur, son despotisme. Avant lui, on avait étudié les anciens. Ronsard avait emprunté aux Grecs la plupart des formes de l'ode : mais son langage bizarre, mêlé de patois et de grec, devait tomber dans le ridicule, dès que la langue française se serait développée. Ce moment arriva : Malherbe sut le saisir. Comme tous les réformateurs heureux, il vit le mouvement général de la littérature vers une élocution plus pure et des formes de style plus nettes ; il s'empara de cette occasion, poursuivit son entreprise avec une opiniâtre vigueur de bon sens, *dégasconna*, selon l'expression de Balzac, la cour et la ville, et à force de *tyranniser les mots et les syllabes*, comme on le lui reprochait, fonda les doctrines sévères, les règles immuables que depuis la poésie n'a pas violées sans crime,

4. Qu'avait donc fait ce rigide censeur pour oser porter aussi brusquement la main sur les vieilles renommées de la poésie française? Peu de chose, il est vrai, et la facilité ne fut jamais son partage. Mais on reconnut, après examen, que s'il faisait peu de vers, ils étaient bons. Comme la plupart de ses contemporains, il débuta par un petit poème à la manière italienne, intitulé les *Larmes de saint Pierre*, qu'il imita du Tansillo¹ et qu'il dédia à Henri III en 1587. Après avoir *ronsardisé* quelque temps, comme il le disait, il changea tout à coup de manière, et il se mit à faire difficilement des vers faciles. Cette difficulté lui était souvent reprochée de son temps, et de malicieux critiques ont calculé qu'il ne composa guère, par an, plus de trente-trois vers, terme moyen. Ce peu de fécondité s'explique par le soin méticuleux qu'il mettait à ses corrections. Grammairien autant que poète, il se disait lui-même *arrangeur de syllabes*, et faisait impitoyablement sentir à tout ce qui l'entourait la présence de ce démon de la grammaire dont il était possédé. Cette fureur était poussée si loin qu'il gourmandait à son lit de mort les solécismes de sa servante et de ses valets. Une conséquence inévitable de cette préoccupation a dû être un peu de sécheresse et de froideur. Quelques odes, et surtout celle qu'il adresse à Louis XIII partant pour la Rochelle², prouvent heureusement que la flamme poétique n'était pas tout à fait éteinte en lui; mais sans les stances à Duperrier sur la mort de sa fille³, on serait peut-être en droit de lui refuser de la sensibilité et de la grâce. Parmi les meilleurs morceaux de Malherbe, on peut encore citer sa paraphrase du Psaume cXLV⁴. Terminons par quelques vers où le poète demande à Dieu de conserver cette paix qu'elle devait au courage de Henri IV :

Conforme donc, Seigneur, ta grâce à nos pensées :
Ote-nous ces objets qui des choses passées

¹ V. *Histoire de la Littérature étrangère*, t. 1^{er}

² *Traité de Littérature, Poétique*, pag. 239.

³ *Ib.*, *Style et Composition*, pag. 87.

⁴ *Ib.*, pag. 330.

Ramènent à nos yeux le triste souvenir ;
 Et comme sa valeur, maîtresse de l'orage,
 A nous donner la paix a montré son courage,
 Fais luire sa prudence à nous l'entretenir.
 La terreur de son nom rendra nos villes fortes ;
 On n'en gardera plus ni les murs ni les portes ;
 Les veilles cesseront au sommet de nos tours ;
 Et le peuple, qui tremble aux fureurs de la guerre,
 Si ce n'est pour danser, n'aura plus de tambours.

En lisant ces vers si purs, si élégants, si nobles, si harmonieux, on conçoit que Boileau, exprimant ce besoin et cette longue attente d'un réformateur, se soit écrié dans son admiration :

Enfin Malherbe vint.

CHAPITRE V.

DU THÉÂTRE PENDANT LE XVI^e SIÈCLE.

§ 1^{er}. *Cessation des Mystères.*

1. Motifs qui firent cesser les représentations des Mystères. — 2. Origine du théâtre de l'hôtel de Bourgogne; divorce du sacré et du profane.

1. Tant que la foi des spectateurs des Mystères fut assez forte pour trouver assez d'attraits dans leur seul caractère religieux, et que l'ignorance les empêcha d'en apercevoir les défauts, toutes les bizarreries de ces pièces demeurèrent sans conséquence. Mais quand la science eut commencé la propagation des lumières, et que d'un autre côté la Réforme vint s'attaquer aux dogmes du catholicisme, la raillerie, jointe à l'hérésie, rendit le danger plus grand. Le parlement et le clergé le comprirent, et s'unirent contre les Mystères dont ils avaient d'abord été les protecteurs. En 1539, les Confrères furent

dépossédés de l'hôpital de la Trinité, et se transportèrent à l'hôtel de Flandre. Là, après quelques jours brillants encore, ils éprouvèrent de nouvelles poursuites qui amenèrent leur ruine. Défense leur fut faite de jouer les *Actes des Apôtres*, pièce qui, dans l'hiver de 1540-1541, avait attiré une grande foule et jeté sur les Confrères un éclat qui leur devint fatal. En 1542, le mystère du *Vieux Testament* encourut la même réprobation, et malgré la permission du roi et du prévôt de Paris, il succomba sous le réquisitoire du procureur-général.

2. Une ordonnance de François I^{er}, intervenue pendant ces débats, en suspendit l'effet pour quelque temps. Cette ordonnance portait l'ordre de la démolition de plusieurs hôtels, entre autres, celui de Flandre. Les Confrères achetèrent alors une partie de l'hôtel de Bourgogne, pour y faire construire à leurs frais un théâtre. Mais cette construction demandait du temps, et pendant l'intervalle, les représentations durent être supprimées. Ce ne fut que cinq ans après, en 1548, qu'ils obtinrent du parlement la confirmation de leur privilège exclusif; mais toutefois sous la condition expresse de se borner désormais aux sujets *licites, profanes et honnêtes*. Les mystères tirés des Ecritures saintes leur furent interdits.

Le divorce du sacré et du profane, ordonné par le parlement, devait se faire de lui-même; et ce fut Jodelle qui le consumma.

§ 2. Cessation des *Moralités* et des *Sotties*. — Révolution dans l'art dramatique.

1. Diverses et successives défenses faites aux Basochiens et aux Enfants Sans-Souci. — 2. Cessatio des *Moralités* et des *Sotties* par le retour à l'antiquité. — 3. La révolution dramatique commence par des traductions.

1. L'avènement de François I^{er} mit fin à la protection qu'avait accordée Louis XII aux *Sotties*, *Moralités* et *Farces*. On défendit d'abord aux Basochiens et aux Enfants Sans-Souci de s'attaquer aux princes ou aux princesses de la cour; plus tard, de désigner qui que ce fût dans leurs

écriteaux. Ces divers moyens étant toujours éludés, on s'avisa enfin d'établir une censure régulière, en obligeant les comédiens à remettre à la cour le manuscrit des pièces quinze jours avant la représentation, et de supprimer, en jouant, les pages rayées, sous peine *de prison et de punition corporelle*. En 1540, la peine de la *hart* vint corroborer cette législation théâtrale et porter un dernier coup à la Basoche. Brantôme fait comprendre, de reste, la sévérité de François I^{er}.

2. Les Moralités et les Sotties, cette enfance de la comédie, périrent sous la sévérité ou sous la crainte de ces peines; mais, comme les Mystères, elles disparurent aussi devant des essais plus intelligents de l'art comique, et comme la poésie du *xv^e* siècle, devant l'étude et la renaissance de l'antiquité. Térence détrôna le *roi de la Basoche*, ainsi que Sophocle et Sénèque devaient détrôner les *Confrères de la Passion*.

3. Cette révolution commença par des traductions. Octavien de SAINT-GELAIS traduisit le premier les six pièces de Térence. Bonaventure DESPERRIERS et Charles ESTIENNE traduisirent de nouveau l'*Andrienne*, l'un en vers, l'autre en prose. Lazare de BAÏF *translata, ligne pour ligne, vers pour vers*, l'*Electre* de Sophocle et l'*Hécube* d'Euripide; Jean DE LA TAILLE traduisit l'*Iphigénie* de ce dernier; mais l'essai qui eut le plus de retentissement, et qui donna l'impulsion la plus forte, ce fut celui de RONSARD. En 1549, lorsqu'il était encore élève au collège de Coqueret, sous Dorat, il mit en vers et fit représenter le *Plutus* d'Aristophane. L'incroyable succès qui accueillit cette nouveauté fit naître en un instant une foule d'imitateurs, et le drame grec fut envahi par les auteurs dramatiques comme l'antiquité tout entière le fut en même temps par la foule des poètes.

—

§ 3. Ecole de Jodelle.

1. Jodelle et ses disciples. — 2. Premiers essais de Jodelle sa *Cléopâtre captive*. —

3. Les tragédies de collège. — 4. Jodelle tente aussi de réformer la comédie; l'Abbé Eugène,

ou la Rencontre. — 5. Jean de la Péruse, les frères de la Taille, Baif, Grevin, Belleau. — 6. Le drame français n'est qu'un calque du drame ancien ou italien. — 7. Garnier éclipse Jodelle. — 8. Caractère de ses tragédies. — 9. Chantelouve, Godard, Heudon, Mathieu, Billard et Montcbrestien, disciples de Jodelle et de Garnier. — 10. Anachronismes reprochés aux poètes érudits du *xvi^e* siècle. — 11. Première discussion de la théorie d'Aristote. — 12. Représentations de l'hôtel de Bourgogne; Habert, Desmazures, Bienvenu, Breton et Tyron. — 13. Double obstacle pour les auteurs dramatiques; Filleul, Fonteny, Deshayes, Lecocq, Brisset, Béliard, Mathieu, Bertrand, Montcbrestien.

1. A la tête des novateurs parut Etienne Jodelle, dès l'année 1552; à la suite vinrent se ranger en ordre de bataille Jean de la Péruse, Charles Toutain, Jean et Jacques de la Taille, Jacques Grevin, Mellin de Saint-Gelais, Jean-Antoine de Baif et Remi Belleau.

2. ETIENNE JODELLE, jeune homme d'un esprit flexible, et de peu de savoir, mais plein de ressources dans l'intelligence, et doué d'une prodigieuse facilité, d'une verve intarissable, prit place, dès les premières années de la réforme littéraire, immédiatement à côté de Ronsard, qui ne faisait que débiter alors dans la carrière poétique. Il avait à peine vingt ans, lorsqu'il conçut l'audacieux dessein de renverser le crédit des Moralités, des Farces, des Sotties et des Mystères. Dans ce but, il composa, sur le modèle de la tragédie antique, d'après le système d'Aristote, et dans le style de Sénèque le Tragique, la *Cléopâtre captive*. Le plan en est simple, le style vulgaire et emphatique; le langage négligé, même pour le temps; mais la progression de l'intérêt dramatique y est observée, et quelques morceaux ont de l'énergie. La Parque, s'écrie Cléopâtre :

La Parque et non César aura sur moi le prix;
 La Parque et non César soulage mes esprits.
 La Parque et non César triomphera de moi;
 La Parque et non César finira mon émoi.

Entremêlée de chœurs, semée d'interminables tirades, remplie de discours d'une moralité commune, cette pièce, dont l'héroïne donne sur la scène des soufflets à son esclave, et dont l'action est absolument nulle, passa pour un chef-d'œuvre et accomplit une révolution.

3. Aux Mystères, qui étaient des tragédies de couvent

et d'église, succédèrent tout à coup des tragédies de collège, toutes mythologiques et païennes. Au lieu d'être représentées dans un ancien hôpital par des artisans obscurs, devant des habitués de paroisse, ou même dans l'hôtel de Bourgogne, devant un public plus délicat, mais trop peu érudit, ces pièces se jouent au collège de Boncour, à celui d'Harcourt, à celui de Beauvais, ou bien à l'hôtel de Reims, devant Henri II et ses courtisans, devant le *grand Turnèbe*, le *grand Dorat*, et autres personnages de science et d'honneur. « Les entre-parleurs, » nous dit Pasquier, sont tous hommes de nom : les Jodelle (il jouait le rôle de Cléopâtre), les Remi Belleau, les Jean de la Péruse (les Ronsard, les Baïf), y prennent eux-mêmes les rôles principaux ; et quand le dernier acte s'est terminé au milieu des applaudissements, auteurs et acteurs partent gaiement pour Arcueil ; un bouc se rencontre ; on l'orne de fleurs et de lierre, on le traîne dans la salle du festin, on l'offre en prix au poète vainqueur ; et Ronsard, dans un langage français-grec, entonne pour Bacchus et Jodelle le *Pæan* triomphal. »

Jodelle le premier, d'une plainte hardie,
 Françoisement chanta la grecque tragédie ;
 Puis, en changeant de ton, chanta devant nos rois
 La jeune comédie en langage françois,
 Et si bien les sonna, que Sophocle et Méandre,
 Tant fussent-ils savans, y eussent pu apprendre.

Ravi de la nouveauté du spectacle, Henri II donna cinq cents écus à Jodelle.

4. Jodelle, enhardi par son succès ou plutôt par son triomphe, voulut aussi réformer la comédie. Il avait moins à faire dans ce genre : la comédie est nationale parmi nous. Son essai, à la manière de Plaute et de Térence, intitulé l'*Abbé Eugène* ou la *Rencontre*, est resté au-dessous de la farce de Pathelin. C'est à peu près le même style, avec une gaieté moins franche, et une plus profonde immoralité ; l'adultère et la simonie y sont présentés comme choses toutes simples et fort ordinaires.

Eugène et *Cléopâtre* forment avec la tragédie de *Didon* tout le bagage dramatique de Jodelle; il est bien mince pour un auteur aussi fécond. Mais on sait qu'il était, en outre, presque toujours chargé par Henri II des divertissements de la cour. Une de ces fêtes dont il était l'ordonnateur ayant déplu un jour à ce prince, par une méprise des machinistes qui amenèrent à la suite d'Orphée des clochers au lieu de rochers, Jodelle fut disgracié, et, tombé dans la misère, il mourut ou de faim ou de chagrin.

5. Jodelle avait donné l'impulsion; les tragédies grecques et latines abondèrent. Jodelle avait écrit la sienne en vers de dix syllabes; JEAN DE LA PÉRUSE sentit que le vers alexandrin a plus de majesté; il donna ce rythme à sa tragédie de *Médée*.

Les frères JEAN et JACQUES DE LA TAILLE composèrent des tragédies, entre autres *Saül furieux*, la *Famine* ou les *Gabaonites*, et *Darius* ou *Daire*, célèbre par le vers tronqué que l'auteur place dans la bouche de ce roi mourant :

Ma mère et mes enfants aye en recommanda.....
Il ne put achever ; car la mort la garda ;

réticence dont aucune rhétorique n'avait encore donné l'exemple. On doit encore à Jean de la Taille les *Corrivaux* et le *Négromant*, comédies spirituelles traduites de l'Arioste.

On a d'ANTOINE BAÏF, *Antigone*, traduite de Sophocle, le *Brave* ou *Taillebras*, imité de Térence, et l'*Eunuque*, traduit du même.

GREVIN, auteur de la *Trésorière* et des *Ebahis*, comédies aussi licencieuses que l'*Eugène* de Jodelle, a semé de vers énergiques la tragédie de la *Mort de César* : la noblesse du style dramatique lui doit un léger progrès. On y trouve quelques morceaux de force ; tel est celui-ci, dont il ne faut juger que le fond sans faire attention au langage :

Alors qu'on parlera de César et de Rome,
Qu'on se souvienne aussi qu'il a été un homme,

Un Brute, le vengeur de toute cruauté,
 Qui aurait d'un seul coup gagné la liberté.
 Quand on dira : César fut maître de l'empire,
 Qu'on sache quand et quand Brute le sut occire.
 Quand on dira : César fut premier empereur,
 Qu'on dise quand et quand Brute en fut le vengeur.

REMI BELLEAU fit une comédie intitulée *la Reconnue*, et MELLIN DE SAINT-GELAIS traduisit en prose la *Sophonisbe* du Trissin¹.

6. A l'exception de la *Sultane*, tragédie de BOUNIN, qui la tira de l'histoire turque, le drame français ne fut qu'un calque du drame ancien ou italien. C'est dans la tragédie surtout qu'on voit une imitation mal comprise : caractères communs, situations banales, peu ou point d'intérêt ; l'action simple, mais froide, réduite à quelques personnages et à des actes fort courts ; le style, grave et noble quelquefois, le plus souvent tendu et trivialement boursoufflé, excepté dans les chœurs où il s'élève, s'anime et s'épure. L'erreur fut donc la même au théâtre qu'en poésie, et devait avoir les mêmes résultats ; c'était la lettre et non l'esprit des anciens tragiques qu'on avait saisis ; aussi ces premiers ouvrages ne furent-ils que de serviles et ridicules parodies.

Encore, si la tragédie française eût seulement marché sur les traces des Grecs, elle eût pu prendre un élan plus rapide et plus sûr. Mais elle suivait les Latins bien plus que les Grecs : Sénèque passait avant Sophocle ; habitude à laquelle Corneille restera soumis. Ainsi son imitation est en quelque sorte une imitation de seconde main ; elle a de la tragédie latine les longs dialogues, les tirades déclamatoires, les lieux communs, les peintures vagues et faciles, les caractères effacés.

7. Jusqu'à ses dernières années, Jodelle conserva sur ses contemporains l'autorité suprême d'un chef d'école, et aucune réputation rivale ne fit pâlir la sienne. Mais en 1573, il se vit soudain éclipsé par ROBERT GARNIER, à qui la Pléiade elle-même n'hésita pas à accorder la palme de la tragédie. Il avait, dit Ronsard, *une bouche tragique*,

¹ V. *Histoire de la Littérature étrangère*. t. 1^{er}.

un son mâle et hardi; mais il ne sut pas plus que Jodelle animer ses ouvrages d'un intérêt vraiment passionné. On a de lui sept tragédies, la *Troade*, *Porcie*, les *Juives*, etc., dont seize éditions furent publiées en vingt ans.

8. Attaché servilement à Sophocle et surtout à Sénèque, Garnier remplit ses tragédies de chœurs parasites et de tirades ampoulées : son mérite est d'avoir donné plus d'élévation, d'harmonie, de pureté au langage. L'économie dramatique n'a rien gagné chez lui ; mais si l'on compare son style à celui de Jodelle, on comprend l'admiration que ses contemporains conçurent pour son talent. Dans la tragédie des *Juives*, la seule que Garnier ait inventée, une reine adresse à Nabuchodonosor, vainqueur de son fils, cette supplication :

Vous avez subjugué maintes belles provinces,
 Vous avez combattu les plus belliqueux princes
 Et les plus redoutés ; mais vous l'étiez plus qu'eux.
 Tous ensemble n'étaient comme vous belliqueux.
 Mais en vous surmontant, qui êtes indomptable,
 Vous acquerrez victoire à jamais mémorable :
 Vous aurez double honneur de nous avoir défaits,
 Et d'avoir, comme Dieu, pardonné nos méfaits.

LE ROI.

Le naturel des dieux est de punir le vice.

AMITAL.

Dieu préfère toujours la clémence à justice.

Ce dialogue a de la vigueur et de la noblesse, et ces faibles efforts, pour s'élever jusqu'à la majesté tragique, méritent des éloges. Ajoutons que Garnier introduisit le premier dans le drame le retour régulier des rimes masculines et féminines.

9. Jodelle et Garnier eurent pour disciples ou pour imitateurs FRANÇOIS DE CHANTELouve, JEAN GODARD, JEAN HEUDON, PIERRE MATHIEU, CLAUDE BILLARD et beaucoup d'autres. Ceux-ci traitèrent souvent des sujets modernes, sans toutefois s'écarter des formes antiques, surtout sans renoncer aux chœurs ; avec eux on a des

chœurs de conseillers au parlement, des chœurs de courtisans, etc.

10. C'est ici le lieu de parler des anachronismes qu'on reproche souvent aux poètes érudits du xvi^e siècle. Tel d'entre eux, par exemple, mettra dans la bouche d'un héros grec les expressions de *cantons* et de *tribuns*. Mais ces fautes paraissent bien légères, si l'on songe que bien longtemps après eux les chefs-d'œuvre du grand siècle n'en furent pas exempts, et que Racine lui-même appelait les héros d'Homère monseigneur. Le véritable anachronisme était dans cette minutieuse contrefaçon des rites anciens à laquelle on s'asservissait aveuglément sans les comprendre. Garnier fut le seul qui, en traitant des sujets modernes, osât s'en écarter et supprimer les chœurs dans sa *Bradamante*, qu'il fit d'après l'Arioste. Avant lui, on avait vu Guise, Coligny ou Marie Sturat immolés au milieu de chœurs de jeunes garçons et de demoiselles, et ses successeurs ne se firent pas faute de retomber dans les mêmes erreurs.

11. Malgré l'accord unanime que l'on mettait à se conformer aux principes de la Poétique d'Aristote, c'était encore sans les connaître ou du moins sans les discuter. Les premiers qui s'appuyèrent de l'autorité du Péripatéticien furent JEAN DE LA TAILLE et GRÉVIN. Le premier en donna une longue démonstration en engageant les poètes à s'y conformer ; le second s'éleva contre les massacres ou les exécutions sanglantes qui avaient lieu sur la scène à la vue des spectateurs.

12. Les représentations de l'Hôtel de Bourgogne n'en allaient pas moins leur train, malgré les succès de Jodelle et de Garnier ; il y avait toujours cette portion du public recrutée parmi les bons bourgeois de Paris qui y accouraient en foule. Faute de délicatesse et d'un goût suffisant pour comprendre la supériorité des novateurs sur les Confrères, il fallut même un nouvel édit pour faire retarder d'une heure le commencement des représentations qui faisaient désertir les églises : le vieux théâtre tout entier avait trouvé un refuge à l'Hôtel de Bourgogne, où

venaient s'entasser pêle-mêle Mystères faux et Moralités déguisées sous le nom de *bergeries* ou d'églogues. Cependant on ne cite guère qu'une comédie de FRANÇOIS HABERT, *le Monarque*, véritable sottie dans le goût allégorique, et plusieurs *bergeries* spirituelles et tragédies saintes de LOUIS DESMAZURES, traducteur de Virgile. Si quelques autres noms d'auteurs de Mystères, tels que ceux de BIENVENU, JEAN BRETON, ANTOINE TYRON, sont venus jusqu'à nous, ils demeurent d'ailleurs profondément inconnus.

13. FILLEUL, protégé par Charles IX, essaya, mais sans succès, de nationaliser la poésie pastorale. Sa tragédie d'*Achille*, écrite avec emphase, est dénuée d'action. Les auteurs dramatiques avaient à lutter, non-seulement contre le mauvais goût de leur temps, mais contre les acteurs privilégiés de l'ancien théâtre. Il n'existait pas encore en France une seule troupe de comédiens régulièrement organisée pour jouer les pièces d'un nouveau genre, tandis que les Confrères de la Passion parcouraient encore les villes. L'un d'eux, JACQUES DE FONTENY, écrivait assez purement en vers. On voyait paraître une *Camma* en sept actes, par JEAN DESHAYES; un *Caïn*, par JEAN LECOCQ, sous ce titre : *L'odieux et sanglant meurtre commandé par le maudit Caïn*; on y voit comme personnages *Remords* et *Sang d'Abel*. ROLAND BRISET imitait de son mieux les tragédies de Sophocle; BÉLIARD, auteur d'un mauvais drame intitulé *le Guisien*, écrivait la pastorale de *Charlot*, où se trouvaient des vers élégants; l'historien, ou plutôt l'historiographe MATHIEU, publiait *Vasti*, *Clytemnestre*, *Aman*, pièces barbares, et BERTRAND une mauvaise tragédie de *Priam*, avec des chœurs. Parmi tant d'essais malheureux, la comédie et la tragédie faisaient cependant quelques pas. On trouve des vers énergiques dans les *Lacènes* ou *Lacédémoniennes*, et dans la *Marie Stuart* ou *l'Ecosaise* de MONTCHRESTIEN. Ce sont encore des déclamations vagues et vulgaires, mais où brillent de temps à autre des éclairs de talent.

§ 4. *Ecole italienne et école espagnole.*

1. Larivey, premier imitateur formel de l'école italienne. — 2. Caractère de ses pièces ; reproches qu'elles méritent. — 3. François d'Amboise, Odet-Turnèbe, Le Loyer. — 4. Vers la fin du xvi^e siècle, la tragédie, de savante, devient poétique ; Pierre Mathieu, Louis Léger. — 5. Premières influences de l'école espagnole. — 6. Confusion dans tous les genres, qui en résulte : Morin, Vorou, Virey, Papillon. — 7. Apparition d'Alexandre Hardy, à la fois imitateur des Italiens, des Espagnols et des Grecs. — 8. Exemple du style et du dialogue de Hardy. — 9. Dernier signe d'existence du genre des Mystères ; les deux théâtres rivaux ; la Mélite de Corneille.

1. La connaissance du théâtre italien commençait à se répandre en France, et l'on avait déjà traduit plusieurs œuvres dramatiques de cette langue. Un essai d'imitation avait même été tenté par Jean de la Taille dans ses *Corrivaux* ; mais l'honneur de cette entreprise revient tout entière à PIERRE DE LARIVEY, qui déclare formellement son intention d'imiter les Italiens, et de composer des comédies en prose, parce que, disait-il, la prose allait bien mieux que la poésie aux manières du peuple, peu soigneux de ses discours, et qui, obéissant aux impressions du moment, ne pouvait guère cadencer ses périodes. Ce raisonnement est excellent, sans doute, en ce qu'il prouve que les comédies en prose doivent être admises ; mais il ne saurait prévaloir aussi contre l'emploi de la poésie. « Les meilleurs poètes français, dit » Ginguéné, ont, il est vrai, souvent employé la prose » dans leurs comédies, et ils ont bien fait quand elle est » bonne ; mais quand ils ont eu le talent et le temps de » les écrire en bons vers comiques, tels que ceux du » Tartufe, du Misanthrope, des Femmes savantes ou du » Joueur, des Menechmes, du Légataire ou même du » Menteur, des Plaideurs, du Méchant, de la Métromanie » et de tant d'autres, ils ont fait encore mieux. »

2. Larivey publia douze pièces en prose. Par la fécondité de ses plans, l'habileté de l'intrigue, la peinture vraie des caractères, par une certaine vivacité toute française, il se place à la tête des auteurs comiques du xvi^e siècle. Son principal défaut, et il est grand, c'est qu'il *brave l'honnêteté*, d'autant plus coupable de le faire qu'il sent

son tort et l'avoue même, en cherchant à le justifier par cette mauvaise raison qu'il faut bien peindre les mœurs du temps.

Du reste, Larivey s'embarrasse peu de la vraisemblance, accumule les incidents à la manière des Espagnols, et ne donne de mouvement à ses pièces qu'aux dépens de l'observation réelle des mœurs et des hommes. Mais il est naturel, et le vieux génie comique de la nation se montre chez lui sous des traits souvent heureux.

Montfleury, Regnard et Molière, n'ont pas craint de puiser quelques données dans les pièces de Larivey. Celle des *Esprits*, par exemple, pourrait avoir donné à Molière l'idée de son *Avare*. Cette ressemblance s'explique d'ailleurs par les emprunts que tous deux ont faits à Plaute. Les soins excessifs que met *Séverin*, le personnage de Larivey, à enfouir son argent, ses indécisions, son adroite affectation à faire croire qu'il est pauvre, ses regrets amers quand sa bourse a été dérobée, ses soupçons sur tous ceux qui l'approchent, cette idée fixe qui l'obsède et amène les quiproquos les plus plaisants, tout justifie ce rapprochement, dans l'une des dernières scènes surtout, où la méprise roule constamment sur le double enlèvement de la fille et de la bourse de Séverin, et rappelle aussitôt les *beaux yeux de ma cassette*.

3. FRANÇOIS D'AMBOISE, ODET TURNÈBE ET PIERRE LE LOYER marchèrent sur les traces de Larivey, mais sans le dépasser. Le premier imita de l'italien deux comédies, les *Néapolitaines* et les *Désespérades de l'Amour*, qu'il intitule très-facétieuses et qui ne sont que licencieuses. Les *Conteurs* du second offrent aussi les mêmes caractères que les pièces de Larivey, sans être d'un aussi bon comique. Il en est de même du *Muet insensé* de Pierre Le Loyer, bien plus connu par sa *Néphélochorégie*, imitée des Oiseaux d'Aristophane¹.

4. Les troubles religieux qui marquèrent la fin du xvi^e siècle amenèrent l'inter règne de la tragédie, ou du

¹ V. *Histoire de la Littérature grecque*, pag. 175.

moins en changèrent le caractère : de savante, elle se fit politique. Le *Triomphe de la Ligue* de R. J. NÉRÉE¹, la *Guisiade* de PIERRE MATTHIEU², le *Chilpéric second du nom* de LOUIS LÉGER, régent des Capettes, furent des manifestes politiques plus que des œuvres d'art et d'étude ; mais cette tragédie de circonstances et de passions ne dura pas.

5. Alors survint un événement qui prépara la véritable régénération du drame : les Confrères de la Passion renoncèrent à leur privilège, et une troupe d'acteurs qui avait couru les provinces s'établit dans la salle construite par leurs devanciers à l'Hôtel de Bourgogne. Dans le même temps, les relations fréquentes qui s'établirent entre Ma-

¹ En voici quelques vers que Racine semble avoir imités :

Je redoute mon Dieu, c'est lui seul que je crains. . . .
On n'est point délaissé quand on a Dieu pour père ;
Il ouvre à tous la main, il nourrit les corbeaux,
Il donne la pâture aux jeunes passereaux,
Aux bêtes des forêts, des prés et des montagnes ;
Tout vit de sa bonté, etc.

L'auteur d'Athalie dit :

Je crains Dieu, cher Abner, et n'ai point d'autre crainte.....
Dieu laissa-t-il jamais ses enfants au besoin ?
Aux petits des oiseaux il donne la pâture,
Et sa bonté s'étend sur toute la nature.

² Pierre Matthieu n'était pas un poète sans mérite. Il est auteur d'une tragédie d'*Esther, en cinq actes, sans distinction des scènes et avec des chœurs* ; de *Vasti* et d'*Aman*, autres tragédies en cinq actes, sur le même sujet ; de la *Guisiade, tragédie nouvelle, dans laquelle, au vrai et sans passion, est représenté le massacre du duc de Guise* ; enfin de *Quatrains de la vanité du monde*, ou *Tablettes de la vie et de la mort*. C'est un recueil de deux cent soixante-quatorze quatrains moraux, divisés en trois centuries, et qui servirent longtemps à la première instruction de l'enfance. Dans le *Sganarelle* de Molière, l'un des personnages conseille de lire

Les quatrains de Fibrac et les doctes tablettes
Du conseiller Matthieu, ouvrages de valeur.

Voici le quatrain qui sert de début à Matthieu :

Estime qui voudra la mort, épouvantable,
Et la fasse l'horreur de tous les animaux.
Quant à moi, je la tiens pour le point désirable
Où commencent nos biens et finissent nos maux.

drid et Paris, les drames alors récents de Cervantes et de Lope de Véga, introduisirent en France la langue espagnole, et ce goût de littérature magnifique et retentissante qui domina dans les premières années du ^{xvii}^e siècle, et dont triomphèrent si difficilement nos meilleurs écrivains.

6. Passer ainsi sans transition des règles sévères de la forme grecque aux licences espagnoles, c'était jeter à coup sûr la confusion dans tous les genres, et c'est ce qui eut lieu en effet. Les *tragédies morales allégoriques*, *tragicomédies*, *pastorales* ou *tragi-pastorales*, *fables bocagères*, *bergeries*, *histoires tragiques*, *journées en tragédie* ou *histoire*, *tragédies sans actes ni scènes*, *martyres*, *tragédies bourgeoises*, etc., envahirent librement le théâtre, et le dominèrent pendant trente ans. Ce fut une espèce de résurrection, de fantasmagorie du moyen âge, un pot-pourri, où vinrent surnager pêle-mêle des lambeaux de toutes les couleurs, farces, moralités, mystères, sotties, tragédies, tout y apparaît, tout s'y confond. EDOUARD MORIN compose une tragédie intitulée *la Peste de la Peste* ou *le Jugement divin*, et choisit pour ses personnages le Jugement divin, la Providence, la Santé, le Vent du midi, le Peuple français, qu'il affuble de noms grecs et d'habits de cour et de guerre, suivant la circonstance, et tout cela en commémoration d'une épidémie qui venait de désoler Paris. BENOIT VOROU représenta les sept Péchés capitaux sous les traits de Néron, Alexandre le Grand, Mahomet, Epicure, Crésus, Héliogabale et Sardanapale, et les sept Vertus contraires sous ceux de Diogène, Codrus, Socrate, Solon, Pertinax, Pythagore et Hippolyte. Un religieux franciscain fait paraître une tragédie qu'il intitule, le *Petit Rasoir des Ornaments mondains*; JEAN DE VIREY compose les *Machabées*, et étale sur la scène les détails de torture les plus repoussants. Dans le genre comique, on voit la *Nouvelle tragi-comique* de MARC PAILLON, bouffonnerie qui rappelle les licences de la farce. Du reste, nulle règle n'est observée dans ces bizarres compositions. L'un fait durer l'action pendant sept

ans ; l'autre introduit un narrateur officieux qui tient le public au courant de ce qui se passe dans les coulisses ; un troisième, enfin, dans la tragédie de *Joseph le Chaste*, trouve moyen de parler des Anglais, des Ecossais et des Reîtres, et fait demander par le panetier du roi, qu'on mène à la potence, le temps de dire encore un *Pater*.

7. Ce fut au plus fort de cette anarchie scénique qu'ALEXANDRE HARDY vint se placer à la tête de l'école grecque-espagnole et du nouveau théâtre. Pendant trente ans, il en fut l'unique pourvoyeur, et ne composa pas moins de huit cents pièces, sur lesquelles il en a choisi lui-même quarante et une qui ont été publiées ; ce sont des tragédies, des tragi-comédies et des pastorales. Le reste ne se compose guère que d'ébauches grossières, composées en deux ou trois matinées, selon le besoin du théâtre qu'il exploitait.

Dans les pastorales, Hardy suivit les poètes italiens, successeurs du Tasse et maladroits imitateurs de son *Aminta* ; mais il outra encore leurs défauts, en habillant à sa manière les nymphes et les satyres, auxquels il prête un langage aussi fade qu'obscène.

Dans les tragi-comédies, au contraire, c'est l'imitation espagnole qui domine : plans, sujets et personnages, tout est renouvelé, la plupart du temps, de Cervantes et de Véga ; mêmes mœurs bourgeoises, mêmes dénouements, où triomphent la passion ou la vertu persécutées. Les changements de temps et de lieu s'y succèdent avec une telle rapidité que le lecteur ou le spectateur et le poète lui-même ignorent souvent où se trouvent les personnages.

Dans les tragédies reparait la forme grecque, moins les chœurs, avec une certaine teinte espagnole. Les sujets en sont ordinairement historiques, tels que *la Mort de Darié*, (*Darius*), *Alexandre*, *Coriolan*, *Mariane*, etc. L'intérêt du drame est plus vif dans ses ouvrages que dans ceux de Garnier, et l'art de combiner les effets du théâtre semble naître dans ses pièces. Quant à son style, plus incorrect que celui de son prédécesseur, il n'offre encore qu'une

grossière parodie de la dignité antique. Corneille seul devait créer la tragédie, et rendre la comédie régulière.

8. Nous ne donnerons qu'un exemple du style et du dialogue de Hardy, tiré de sa tragi-comédie de *Théagène et Chariclée* :

Le voici..... je le veux de constance sonder,
Et d'un front courroucé, d'abord, intimider.....

(A Orondate.)

Homme double et pervers ! à cette heure, confesse
Que réduit au pouvoir de ma main vengeresse,
Reprochable je suis de trop d'humanité ?
Que tu aurois cent morts, coupable, mérité,
S'il me ressouvenoit de l'injure passée,
De la foy que tu m'as de n'aguères faussée ?
Je te laisse pourtant la vie et te promets
Qu'on ne t'offencera, de ma part, désormais ;
Pourvu que, repentant, ton crime tu m'avoues.....
Comment ! par un mépris ta teste tu secoues ?

ORONDATE.

Quelle méchanceté trouves-tu de tromper
Un puissant ennemy et ses fers échaper ?
Employer l'artifice, ou la force est sans force ?
D'avoir sur ses auteurs une fraude retorse (*retournée*) ?
J'ai fait ce qu'un des tiens en ma place devoit,
Si pour son prince armé, même chose il pouvoit.

HYDASPE.

Tu m'as manqué de foy pour la trêve accordée.

ORONDATE.

De mon consentement on ne l'eut demandée !
Un vulgaire (*un peuple*) timide et suspect me contraint ;
Et semblable contrainte à la tenir n'astraint.

HYDASPE.

Qu'espérois-tu de mieux ?

ORONDATE.

Une mort honorable.

HYDASPE.

Ains, étouffé des eaux, une fin misérable !

ORONDATE.

C'est pourquoy j'ay roidy contre elle mes efforts.

HYDASPE.

Il falloit done, sorty, te contenter alors !

ORONDATE.

Un péril afranchy defie un grand courage
D'en afranchir un autre, et oser davantage !

HYDASPE.

Un péril afranchy doit, tout home prudent,
Garder qu'il ne retombe en un pire accident.

ORONDATE.

Trop de prudence empêche une haute entreprise !

HYDASPE.

Trop de témérité est cause de ta prise.

ORONDATE.

J'aime mieux par tes mains, magnanime, finir,
Que vers mon roi, coupable, en la sorte venir.

HYDASPE.

Quel suplice prendroit ton roi d'un téméraire ?

ORONDATE.

Il rémunéreroit sa vaillance, au contraire !

HYDASPE.

Tu appelles vaillance un projet insensé,
Estimant qu'il merite estre reeompensé ?

ORONDATE.

Le triste événement des guerres incertaines
A trompé devant (*avant*) moy de fameux capitaines !

HYDASPE.

Tu te savois pour nous de nombre incompetent.

ORONDATE.

Ouy ; mais je m'estimoy de eourage hastant (*suffisant*).

HYDASPE.

Encor, quel traitement veux-tu que je te faee ?

ORONDATE.

Je ne desire point impétrer plus de grace
Qu'accorderoit mon prince à quelques uns des tiens,
Tombez, par un hazard louable, en ses lieux.

HYDASPE.

Ta franchise me plaist; franchise qui procède
D'une âme généreuse et que l'honneur possède.
Ainsy le Lyon ayme à vainere le Lyon,
Combattant pour la gloire et non de passion.
Ainsy tu conoistras un vainqueur débonaire,
De courtoisie en tout à ses propos contraire,
Qui hormis le combat, ne porte à tes pareils
Nulle animosité, les tient comme soleils.....

(Aux soldats qui lui ont amené Orondate.)

Menez-le dans la ville, et que de ses blessures
Nonobstant la vindicte et toutes les injures,
Il soit sollicité avec autant de soin
Que si j'étois réduit moy-mesme à ce besoin.

9. Au moment où la tragédie sortait de ses langes, le genre des Mystères donnait un dernier signe d'existence. On trouve, en effet, dans les annales du théâtre, que, le 9 mai 1624, fut représenté, dans l'église de Saint-Antoine de Reims, un poëme dramatique, intitulé : *Election de saint Nicolas à l'archevêché de Myre*, où l'on voit apparaître les Nègres, les Anges et les Saints. La *principauté de la Sottie* subsistait encore aussi dans les premières années du xvii^e siècle, et donnait au prince des Sots le droit d'entrer la marot-gros à l'Hôtel de Bourgogne par la grande porte et d'y prendre une copieuse collation. L'espèce de vasselage dans lequel se trouvait l'Hôtel de Bourgogne, par rapport aux Confrères de la Passion, ne cessa qu'en 1629 par arrêt du parlement. A cette époque, Paris renfermait deux théâtres rivaux, celui de l'Hôtel de Bourgogne et celui de l'Hôtel de l'Argent, autorisé comme le premier par les Confrères, et qui, débarrassé comme lui de cette servitude, fut encouragé dans la lutte par le succès de la *Mélite de Corneille*.

SECONDE SECTION. — PROSE.

CHAPITRE PREMIER.

CONTES ET ROMANS.

§ 1^{er}. *Des contes.*

1. Marguerite de Navarre ; détails sur sa vie littéraire. — 2. L'Heptameron, ou les Nouvelles de la reine de Navarre. — 3. Bonaventure Desperriers ; ses Nouvelles récréations et joyeux devis. — 4. Autres ouvrages de Desperriers.

1. MARGUERITE DE NAVARRE, sœur de François I^{er}, unissait, comme Marot, des contrastes singuliers de caractère ; un sentiment religieux très-vif à une tendresse romanesque, et le double talent de composer des comédies pieuses et de narrer des contes malheureusement trop libres avec une naïveté qui serait pleine de charme, si elle ne s'appliquait pas à des peintures immorales. Savante, vive et spirituelle, elle avait en outre l'amour des talents et le besoin de les protéger. Mais sa protection ne s'adressa qu'à des hérétiques, tels que Dolet et Berquin, Jean Calvin, Charles de Sainte-Marthe, Roussel, Pierre Caroli, Quintin, Lefebvre d'Etaples, Erasme, et surtout Clément Marot, son page et son ami. Aussi fut-elle célébrée de son vivant tant en prose qu'en vers, et surnommée la *dixième muse*. Jean de la Haye, son valet de chambre, publia, sous le titre prétentieux et fleuri de : *les Marguerites de la Marguerite des Princesses*, une collection de ses poésies, savoir : quatre *Mystères*, deux *Farces*, un poème intitulé le *Triomphe de l'Agneau*, et la *Complainte pour un prisonnier* (sans doute François I^{er}). Une mollesse assez élégante caractérise en général ses poésies.

2. Sa prose se fait remarquer par l'invention et la facilité. A l'imitation du *Décameron* de Boccace, Marguerite composa l'*Heptaméron* ou les *Nouvelles de la reine de Navarre*. C'est un recueil de soixante-douze contes en prose, qu'elle « composait dans sa litière, en allant par le pays. » Cet ouvrage, dont le ton licencieux est surtout coupable dans une femme et dans une princesse, est, sous le rapport du style, un monument curieux : La Fontaine l'estimait et le mettait à contribution. Certes, Marguerite conte avec esprit ; mais ses récits, qui firent les délices des plus hautes sociétés contemporaines, ont heureusement cessé d'être de bonne compagnie, et si Duclos affirme « que les femmes honnêtes ne se fâchent jamais de la liberté des paroles, » il faut avouer que les honnêtes femmes de ce temps abusaient étrangement du privilège de leur vertu.

Marguerite, immorale dans ses contes, se montra presque hérétique dans son *Miroir de l'âme pécheresse* ; cet ouvrage fut en effet censuré par la Sorbonne, à cause des germes d'hérésie qu'il renfermait.

3. BONAVENTURE DESPERRIERS, autre valet de chambre de Marguerite, nous a laissé sous le titre de *Nouvelles récréations et joyeux devis*, quatre-vingt-dix contes, dont quelques-uns sont attribués par les érudits à Jacques Pelletier et Nicolas Denisot, peintre et poète célèbre du xvi^e siècle. Ces contes abondent, comme ceux de sa protectrice, en gravelures. La Fontaine en a tiré son *conte des Lunettes*, et sa fable de la *Laitière et le Pot au lait* est prise d'une nouvelle sur l'*alchimie*.

Indifférent en religion, Desperriers se jeta dans les plaisirs : mais ses excès ruinèrent sa santé ; il tomba malade, et, dans un accès de fièvre, il se perça de son épée en 1544 ; digne fin d'un homme qui avait pris pour devise : *Loisir et liberté*.

4. Outre les contes, on a de Desperriers :

1^o *La première comédie de Térence, intitulée l'Andrie* (l'Andrienne), traduite en rime françoise.

2^o *Le Cymbalum mundi, en françois, contenant quatre dialo-*

gues poétiques, fort antiques, joyeux et facétieux, sous le nom de Thomas du Clevier. Ce sont des dialogues satiriques dans lesquels l'auteur cherchait à faire des prosélytes à son système d'indifférence, mais sous le voile d'une allégorie si difficile à pénétrer, que son livre ne pouvait avoir aucun résultat. L'ouvrage fut cependant condamné par un arrêt du conseil peu de temps après sa publication.

§ 2. Des romans de chevalerie.

1. Caractère particulier que prirent les romans de chevalerie chez les diverses nations. — 2. Herberay des Essarts ; son *Amadis des Gaules* ; progrès qu'il fit faire à la langue. — 3. Autres ouvrages de d'Herberay.

1. Les romans de chevalerie, traduits dans la plupart des langues modernes et quelquefois en latin, étaient devenus la propriété commune et la gloire littéraire de l'Europe féodale. Chaque nation imprima aux mêmes fictions un caractère particulier : créations originales où il ne faut chercher ni la raison ni la perfection du goût, mais naïves, pleines d'inventions, très-précieuses pour l'histoire des mœurs, et qui inspirèrent deux chefs-d'œuvre. L'un fut le *Roland furieux* d'Arioste, où ce poète plein de grâce a réuni tous les enchantements de la romancerie française ; l'autre fut le *Don Quichotte*, plaisante et sublime épitaphe de cette chevalerie, que Cervantes sut faire admirer en l'accablant de ridicule ; seul exemple peut-être d'une ironie aussi douce qu'elle est puissante, d'une parodie où tout est comique et où rien n'est ignoble, d'une raillerie sans amertume et non sans force, d'une satire où l'exagération du bien est condamnée, sans que l'enthousiasme de la vertu soit avili.

2. Ces naïves peintures de la passion héroïque et de la loyauté chevaleresque eurent une grande vogue au commencement du xvi^e siècle. François I^{er}, qui les aimait, victime à Madrid de son courage imprudent, lut dans sa prison l'*Amadis espagnol*. Enchanté de cet ouvrage, il résolut de le faire traduire en français. NICOLAS D'HERBERAY, seigneur des Essarts, chargé de cette tâche, la remplit avec succès. Il ne donna toutefois de 1540 à 1548,

que les huit premiers livres du roman espagnol ¹, sous le titre d'*Amadis de Gaule*. Un style fleuri et pompeux, de l'abondance dans l'expression, quelquefois de l'élégance, souvent de la prolixité, justifient en partie l'immense succès dont la traduction des *Amadis*, dédiée au roi, imprimée avec magnificence, a joui si longtemps. Les savants, qui commençaient à se réconcilier avec leur langue maternelle, regardèrent d'Illerberay comme l'auteur de sa fixation définitive. Le nombre de la période et même le choix des mots lui doivent beaucoup : il a su reproduire dans sa traduction quelque chose de cette harmonie pompeuse qui caractérise la langue espagnole ; et l'on pourrait, sans trop de hardiesse, le nommer le Balzac de son temps. La langue française, malgré les efforts isolés de quelques esprits éminents, manquait encore de noblesse. Le naïf et le vulgaire s'y confondaient à chaque instant. Des Essarts imita le premier la marche grave et périodique de la langue castillane. Il essaya plusieurs changements qui ne réussirent pas, comme *calonnier*, pour *calomnier*, *amonester* pour *admonester* ; mais c'est avec lui que s'annonce la recherche de l'harmonie dans le style, et d'une certaine solennité dans la pensée et l'expression ; qualités mêlées de défauts, mais dont le germe devint fertile, et d'autant plus utiles que c'étaient précisément celles qui nous manquaient.

3. Le succès de l'*Amadis* lui fit entreprendre la traduction d'un autre roman dont il ne donna que le premier livre sous le titre de *Chronique du très-vaillant et redouté dom Florès de Grèce*. Il traduisit aussi les *sept livres de Flavius Josèphe*, et de l'espagnol, l'*Orloge des princes*.

§ 3. Du roman de Rabelais et de ses imitateurs.

1. François Rabelais ; détails sur sa vie. — 2. Ouvrages de Rabelais. — 3. Ce que contient le roman de Rabelais ; il n'est point allégorique. — 4. Le roman de Rabelais est favo-

¹ Les treize autres furent traduits par Boileau de Bullion (9^e), Gohorry (10^e à 14^e), Antoine Byron (15^e), Gabriel Chapuis (16^e à 21^e).

rable à la royauté; entourage de la royauté. — 5. Création de Panurge. — 6. La magistrature dans le roman de Rabelais. — 7. Le roman de Rabelais porte sur la société tout entière. — 8. Ce que dit Rabelais dans un de ses prologues. — 9. Créations idéales de Rabelais. — 10. Libertinage et impiété de Rabelais. — 11. Satire de Rabelais contre ceux qui voulaient latiniser la langue nationale; citation. — 12. Idées de Rabelais sur l'éducation; citation. — 13. Influence prolongée de Rabelais sur notre littérature; jugement de La Bruyère sur cet auteur. — 14. Imitateurs de Rabelais; Des Autels, Chôliers, Du Bouchet, Verville, de Cotel, Joubert. — 15. Etranges pamphlets du xiv^e siècle; de La Planche, Henri Estienne; Apologie de ce dernier pour Hérodote.

1. FRANÇOIS RABELAIS naquit en 1483 près de Chinon, en Touraine, dans une ferme assez considérable, propriété de son père. Celui-ci, que quelques auteurs décorent du titre d'apothicaire, était l'hôtelier de la *Lamproie*, cabaret fameux par les réunions de ses buveurs et le vin du crû qui s'y débitait. Ce fut donc au milieu des verres et des pots que Rabelais passa son enfance, et s'il est vrai que les premières impressions soient les plus durables, les siennes durent influencer étrangement sur son caractère et ses mœurs. Aussi le verrons-nous constamment se rappeler la joyeuse morale des habitués de la *Lamproie*, et proclamer leur axiôme favori : *In vino veritas*. De la taverne paternelle, Rabelais passa d'abord à l'abbaye de Seuillé, près de Chinon, puis à celle de la Bâmette, à Angers; mais il ne fit guère plus de progrès dans la seconde que dans la première, et presque tout le fruit qu'il en retira, ce fut de s'y lier avec les frères Du Bellay, dont l'un, devenu cardinal, devint son plus zélé protecteur. De là, Rabelais se fit cordelier à Fontenai-le-Comte, et, réparant dans le cloître le temps qu'il avait perdu dans les classes, il acquit une immense érudition et la plus profonde connaissance des langues. Malheureusement son humeur bouffonne ne put s'accorder avec la gravité de sa profession, et l'on raconte de lui plusieurs espiègleries, dont l'une était tellement sacrilège que le supérieur du couvent le condamna à une prison perpétuelle, au pain et à l'eau, dans un *in pace*. Grâce à de puissants amis que lui avait attirés sa joyeuse humeur, Rabelais fut remis en liberté, et le pape Clément VII lui permit de passer à l'abbaye bénédictine de Maillezais. Mais, ennuyé de la vie monastique, il jeta, comme on dit, le froc aux

orties, et s'enfuit à Montpellier, où les privilèges de la Faculté devaient le protéger. Devenu étudiant en médecine, il en prit aisément les mœurs, et il nous a conservé le souvenir de quelques-uns de ses tours. Il fallait vivre cependant, et pour y parvenir, Rabelais donna des répétitions publiques et des éditions latines d'Hippocrate. Ces travaux lui procuraient à la fois argent et renommée, au point que la Faculté, dont le chancelier Duprat venait d'abolir les privilèges, le députa pour en solliciter le rétablissement. Ne sachant comment avoir accès auprès de ce magistrat, il s'affubla d'une longue robe, d'une barbe postiche et de tous les accessoires d'un voyageur étranger, s'approcha de l'hôtel et parla latin au portier, qui, comme on le pense bien, n'en comprit pas un mot ; à une autre personne appelée, parce qu'elle savait le latin, il parla grec, langue qu'elle n'entendait pas ; à une troisième qui savait le grec, il parla hébreu, et ainsi de suite, jusqu'à ce que le chancelier, informé de l'aventure, voulut voir le député polyglotte, l'écouta, fut charmé de son esprit et lui accorda ce qu'il était venu demander. Ce n'est peut-être là qu'un conte dont Rabelais lui-même a pu fournir l'idée dans le chapitre où Panurge, rencontrant Pantagruel, lui parle en dix langues diverses, tant mortes que vivantes, avant de se servir du français. Mais, fausse ou vraie, l'historiette n'est pas indigne de Rabelais ; il était assez bouffon pour concevoir un pareil tour, et assez savant pour l'exécuter. Quoi qu'il en soit, la Faculté de Montpellier, en reconnaissance du service qu'elle avait reçu de Rabelais, décida, et cet usage subsiste encore, que les aspirants au doctorat revêtiraient, pour soutenir leur thèse, une robe que la tradition supposait avoir appartenu à l'auteur de Panurge et de Pantagruel.

Les deux premiers livres de Pantagruel avaient déjà paru, lorsque le cardinal Du Bellay l'emmena à Rome avec lui, en qualité de médecin ; mais les plaisanteries irréligieuses du facétieux docteur le forcèrent bientôt à le renvoyer en France. C'est à l'époque de ce retour que, se trouvant à Lyon sans argent pour payer son hôte,

d'où l'expression proverbiale du *quart d'heure de Rabelais*, il imagina, dit-on, de se faire transporter à Paris aux frais de l'Etat, en attirant sur lui le soupçon d'avoir voulu empoisonner le roi et la famille royale. Enfin, grâce au cardinal, il obtint une prébende dans l'église collégiale de Saint-Maur-des-Fossés, et la cure de Meudon en 1545. C'est là que, bouffon de ses malades, et médecin de ses ouailles, il termina le roman qui a fondé sa réputation. Il mourut à Paris vers 1553, dans la soixante-dixième année de son âge.

2. On a de Rabelais :

1^o *Ex reliquiis venerandæ antiquitatis, Lucii Cuspidii Testamentum; item Contractus venditionis initus, antiquis Romanorum temporibus*. Ces prétendus restes de la vénérable antiquité sont apocryphes; le *Testament* est l'ouvrage de Pomponius Lætus, et le *Contrat de vente*, de Jovien Pontanus. Tout savant qu'il était, Rabelais a été dupe.

2^o Une édition des *OEuvres de Galien et d'Hippocrate*, qu'il donna en 1536.

3^o La *Seiomachie*, ou *Festins faits à Rome au palais du révérendissime cardinal Du Bellay*, pour l'heureuse naissance du Dauphin.

4^o Des *Epîtres* en assez grand nombre.

5^o La *Vie inestimable du grand Gargantua, père de Pantagruel*, jadis composée par l'abstracteur de quintessence, livre plein de *pantagruelisme*, en 1535. Ce n'est ici que le premier livre du fameux roman de Rabelais; le second, qui commence à la naissance de Pantagruel, est de 1533. Il parut de ces deux premiers livres, en 1542, trois éditions, dont deux sous le pseudonyme de *maître Alcofribas*. A la fin du second livre est la *pantagrueline prognostication*. En 1547, on publia la *Plaisante et joyeuse Histoire du grand géant Gargantua*, etc., contenant les trois premiers livres. Le *Quart livre* fut imprimé en 1552; le cinquième, ou l'*Isle sonnante*, ne le fut qu'en 1562, neuf ans après la mort de Rabelais.

6^o Les *Songes drolatiques de Pantagruel*, où sont contenues plusieurs figures de l'invention de M. Rabelais, et dernier *OEuvre d'icelui pour la récréation des bons esprits*. C'est un recueil de 125 figures grotesques, sans autre texte que le titre du volume et un *Au lecteur, salut*. Plusieurs critiques pensent qu'il n'est point de Rabelais.

3. Le roman de Rabelais contient le récit de trois générations de géants : Grandgousier, son fils Gargantua et

son petit-fils Pantagruel. On a cru bien longtemps, et des érudits se sont efforcés de prouver, que, sous le voile de l'allégorie, Rabelais avait voulu faire l'histoire de son temps, et mettre en scène des personnages réellement existants. Ainsi Grandgousier, Gargantua, Pantagruel, seraient Louis XII, François 1^{er} et Henri II, sous lesquels Rabelais a vécu; les autres personnages, c'était, celui-ci, Charles-Quint; celui-là, Du Bellay; enfin il n'y a pas de figure de Rabelais à laquelle on n'ait appliqué un nom propre.

Cette interprétation nous semble fausse, et ce qui le prouve, c'est que les commentateurs qui sont entrés dans cette voie sont arrivés à désigner une même figure comme le portrait de plusieurs personnages. Rabelais a dû faire entrer dans la physionomie de ceux qu'il a créés, les traits des contemporains qui se trouvaient à sa convenance; mais son plus grand mérite, c'est de n'avoir pas voulu faire de portraits; d'avoir représenté, non pas des individus, mais des classes, des conditions sociales, et d'avoir réuni dans un type unique et vivant les traits épars fournis par l'observation. C'est là le suprême effort de l'imagination poétique, c'est là le procédé de tous les grands artistes. De Thou l'avait ainsi jugé :

Scriptum edidit ingeniosissimum, quo vitæ regnique cunctos ordines, quasi in scenam, sub fictis nominibus produxit, et populo deridendos propinavit.

4. On s'est aussi mépris sur la pensée politique de Rabelais, en disant que dans les personnes de ces géants qui demandaient tant d'étoffes pour se vêtir, tant de mets pour se rassasier, tant de brocs de vin pour se désaltérer, il avait voulu faire la satire de la royauté. L'intention du roman paraît lui être au contraire toute favorable. Ainsi *Grandgousier* est l'emblème de la bonté; *Gargantua*, celui de la puissance; *Pantagruel*, celui de l'intelligence, de l'amour pour la science et les savants; et ces trois figures réunies forment l'assemblage de toutes les vertus royales, le type d'un monarque accompli. Quant à ce grand appétit, à cette soif inextinguible

qu'il donne à ces trois géants, c'est le symbole de l'ambition commune à tous les monarques de l'époque, qui, selon l'expression de Rabelais, *couraient la bague des conquêtes*. La pensée de Rabelais était tout ensemble royaliste et nationale. S'il relève ses héros, il rabaisse leurs adversaires et les peint de couleurs odieuses ou ridicules. *Picrochole* et *Bringingmarille* représentent la tyrannie; mais ils sont étrangers et ne servent qu'à relever, par le contraste, les symboles de la royauté française.

Autour de ces rois modèles sont groupées des figures secondaires pour la plupart, et dont l'entourage leur est nécessaire : *Panurge*, ou la Capacité universelle ; *Epistémon*, ou la Science ; *Carpalim*, ou la Promptitude ; *Eusthènes*, ou la Force bien dirigée ; *Jean des Entommeures*, ou le Buveur intrépide, homme de main à l'occasion, et pour qui Rabelais semble éprouver la plus vive sympathie. Tous ces héros d'ailleurs ont pour caractère commun une profonde horreur de l'abstinence et de la sobriété. Leur oracle est celui de la Dive Bouteille : *Trinque*.

5. De ces créations, la plus originale sans contredit, c'est Panurge, Panurge qui a soixante-trois manières de gagner de l'argent, et deux cent quatorze de le dépenser; qui fait des dettes quand il n'a plus rien; ce qu'il appelle fonder le crédit : « Malfaisant, pipeur, buveur, » batteur de pavés, ribleur s'il adestoit à Paris, au demourant le meilleur filz du monde, et toujours machinoit quelque chose contre les sergens et contre le guet. » Mais qu'est-ce que Panurge? quel est le sens de cette singulière figure? que représente ce personnage si divers, si savant en toutes langues, cet ourdisseur d'intrigues, courtisan délié, frondeur impitoyable de la société tout entière? « Panurge, c'est l'homme d'esprit nécessaire, dit M. Gêrusez; c'est la supériorité intellectuelle placée au bas de l'échelle sociale par la naissance et la fortune, et cherchant à prendre son rang ou à se venger des supériorités que le hasard a placées au-dessus de sa tête; c'est le représentant de cette classe nombreuse qui surgit et se fait jour toutes les fois que la société se remue et cher-

che un nouvel équilibre. Panurge, c'est l'opposition au XVI^e siècle ; Panurge se taira quand un ordre nouveau se sera assis sur les ruines de la féodalité ; quand Pantagruel sera Louis XIV, Panurge demeurera muet, il ne reprendra la parole que lorsque la monarchie s'ébranlera sur ses fondements, et alors il trouvera un nouveau parrain : ce parrain sera Beaumarchais, et Panurge s'appellera Figaro. »

6. Après la royauté et son entourage, vient la magistrature. *Bridoye*, aïeul direct du Bridois de Beaumarchais, représente la justice civile, la vénalité des juges, leur bonhomie, leur ignorance ; c'est lui qui, depuis cinquante ans, juge les procès par le sort des dés, gros ou petits, suivant l'importance des affaires, et qui n'en juge pas plus mal. Là se trouve cette énumération plaisante des *ajournements, comparutions, commissions, informations, productions, allégations, contredits, requêtes, répliques, dupliques et tripliques*, où Racine a pris l'idée de l'une des tirades les plus comiques des Plaideurs. *Gripeminaud*, c'est la justice criminelle, le redoutable *archiduc de la tapinaudière des chats fourrés*, ou le Parlement. Rabelais se souvient qu'il a manqué de tomber entre ses griffes ; il le place dans un antre, et, de cet antre, il fait faire un effrayant tableau par un gueux placé comme une sentinelle à l'ouverture. Rabelais s'en prend aussi aux gloses dont Bartole et Accurse avaient surchargé le texte des lois ; c'est à ses yeux la broderie d'une belle robe de soie qui, traînant dans la boue, se trouve surchargée de franges d'une nouvelle espèce.

7. Ce ne sont pas là les seules physionomies que Rabelais ait retracées. Il a passé en revue la société tout entière : la royauté, la magistrature, le clergé, les cloîtres, l'Université, le parlement, etc. ; et lorsqu'il entreprend avec Panurge cette longue Odyssée burlesque, ce voyage à travers des terres inconnues, chaque fois qu'il aborde une île nouvelle, un nouveau pays, ce pays est l'allégorie d'une certaine condition de la société. Voilà le sens véritable, le sens profond de cette épopée. Rabelais, sur ce

canevas, a semé des détails de toute nature, du cynisme et du fantastique ; mais sa pensée première ne l'abandonne pas, et partout, même lorsqu'il semble s'être égaré, lorsqu'il est comme enivré de sa propre imagination, il revient à son dessein et laisse entrevoir la portée de ses fictions.

8. Rabelais dit dans un de ses prologues que voyant, dans son siècle, tout le monde occupé, les uns à la gloire, les autres à la science, il n'a pas voulu demeurer oisif, et qu'à l'exemple de Diogène à Corinthe, il s'est mis aussi à remuer son tonneau. Puis il s'écrie gaiement : « Venez-y » boire, enfants, et ne craignez pas d'y puiser ; il a là » source vive et veine éternelle. Arrière seulement les » docteurs, les hypocrites, etc. ; ce n'est pas pour eux » que mon vin est tiré. » Ce n'est ni pour *Dindenaud* le marchand, il a de faux poids et de fausses mesures ; ni pour *Trouillogand* le philosophe, sa métaphysique est obscure et farcie d'un fatras inintelligible ; ni pour *Rondibilis* le médecin, cet empirique qui traite le corps humain, comme les sorciers tiraient l'horoscope, par conjectures et par hypothèses. Aussi Rabelais conseille-t-il à ses malades d'imiter Gargantua, qui, pour se guérir des maux d'estomac, avale douze bonnes grosses pilules, lesquelles renferment dans « leur ventre des valets avec des » lanternes pour éclairer, sonder et parfaitement connaître ces lieux souterrains dont la médecine ne s'embarrasse pas. »

9. Si la plupart de ces types ont dans la vie réelle leur explication naturelle et plausible, il est cependant dans Rabelais des créations purement idéales, fruits d'une imagination fouguese et désordonnée, auxquelles il serait absurde de vouloir attacher quelque sens. Au milieu des allégories dont la solution est laissée à la sagacité de ses lecteurs, se trouvent de véritables énigmes, placées là uniquement pour mettre en défaut leur curiosité et leur patience ; et Rabelais lui-même a soin de nous signaler les pièges, en nous avertissant de ne point prendre au sérieux ces *fanfreluches antidotées*.

10. Mais ce qui malheureusement ne laisse aucun doute, aucune obscurité, ce qui sera pour Rabelais une honte éternelle, c'est d'avoir trempé sa plume dans la fange de la débauche, c'est d'avoir attaqué par des railleries sacrilèges la religion et ses ministres. Les sobriquets de *papegots*, de *cardingots*, d'*évégots*, etc., sont des injures à peine déguisées. S'il parle du concile de Trente, qui durait depuis longtemps, il le désigne sous le nom de l'*Isle des Lanternes*, où tout se fait en lanternant. L'Eglise, Rome, c'est l'*Isle sonnante*, où les pardons s'achètent à beaux escus sonnants, et autres calomnies de ce genre. Mais qu'on passe ces pages boueuses, tachées de graisse, de vin et de blasphèmes, qu'on saisisse Rabelais dans un intervalle lucide, alors qu'il veut bien parler en homme, et l'on sera surpris d'y trouver une si grande sûreté de coup d'œil, une verve d'ironie si intarissable, les conseils de la raison la plus éclairée, et les accents de la plus haute éloquence.

11. Faisons connaître par quelques citations les bonnes qualités de Rabelais.

Une ligue commençait à se former contre la langue française. Des savants distingués, Budé, Dorat et leurs amis, allaient livrer la littérature et l'idiome de leur pays à l'invasion de tous les idiomes antiques : ils effrayèrent le bon sens, ils irritèrent la satire de Rabelais. On essayait, pour la première fois, de latiniser le langage national : une foule de serviles imitateurs copiaient ridiculement les anciens ; ce sont là *les moutons de Panurge*. Voulaient-ils parler de leur amour ? c'était une *passion aménicule* ; de l'éclat des astres ? c'étaient les *stelles rutilés* et le *réfulgent carre du soleil* ; de la paresse et de la crainte ? c'était la *pigricité* et la *timeur*. A peine cet absurde travers est-il né, que Rabelais en offre la critique dans le langage du grand *Janotus à Braymardo*, qui vient réclamer les cloches de Notre-Dame dont Gargantua a fait les sonnettes de sa jument. Rien n'est plus comique que le discours de l'orateur universitaire (l. I, c. XXI). C'est la parodie de ces harangues, où de rares idées sont

délayées dans un langage emphatique, et comme étouffées sous les citations, cette ressource des esprits indigents qui ont l'orgueil de savoir sans érudition véritable. Écoutons maintenant la leçon qu'il fait donner à un écolier limousin, *grand excoïateur de la langue latiale* :

Quelque jour, je ne sais quand, Pantagruel se pourmenoyt après souper, avec ses compagnons, par la porte dont on va à Paris : là rencontra un escolier tout joliet, qui venoyt par iceluy chemin, et après qu'ils se furent salués, lui demanda : Mon amy, dond viens-tu à ceste heure ? L'escolier lui respondist : De l'alme, inelyte et célèbre académie que l'on vocite Lutèce.

Qu'est-à-dire ? dit Pantagruel à un de ses gens. — C'est, respondist-il, de Paris. — Tu viens donc de Paris ; et à quoi passez-vous le temps, vous aultres messieurs estudiants on dist Paris ? — Respondist l'escolier : Nous transfétons la Séquane on dilucule et crépuscule ; nous déambulons par les compites et quadriwyes de l'urbe ; nous des-pumons la verbocination latiale. Nous cauponisons ès tabernes méritoires de la Pomme de pin, du Castel, de la Madeleine et de la Mulle... et si par forte fortune, il y a rareté ou pénurie de pécune en nos marsupies, et soient exhaustes de métal ferruginé, pour l'escot nous dimittons nos codices et vestes opignérées, prestolant les tabellaires à venir des pénates et lares patriotiques.

A quoi Pantagruel dist : Que dyable de language est cecy ? par Dieu tu es quelque hérétique. — Seigneur, no, dist l'escolier, car je révère les olympicoles, je vénère latialement le supernel astripotent, je dilige et redame mes proximes, je serve les prescripts décalogiques, et selon la facultatule de mes vires n'en discède la late unguicule.

La patience de Pantagruel commence à se lasser : Qu'est-ce que veult dire ce fol ? s'écrie-t-il ; je croy que il nous forge ici quelque language diabolique, et que il nous charme comme enchanteur. A quoi dist un de ses gens : Seigneur, sans doute ce guallant veult contrefaire la langue des Parisiens, mais il ne faict que escorcher le latin, et cuide ainsi pindariser ; et lui semble bien que il est quelque grand orateur en françoys, parce que il desdaigne l'usance commun de parler.

A quoi dist Pantagruel : Est-il vray ?

L'escolier respondist : Signor Missayre, mon génie n'est point apte nate à ce que dist ce flagitiose nébulon, pour escorier la cuticule de notre vernacule gallicque : mais viceversément je gnave, opère et par vèles et rames je me énite de le locupleter de la redundance latinicome.

Pardieu, dit Pantagruel, je vous apprendray à parler. Tu es Limosin pour tout potaige, et tu veux ici contrefaire le Parisien. Or,

viens çà, que je te donne un tour de pigne. Lors le prist à la guorge, lui disant : « Tu eseorches le latin, par saint Jan, je te feray escorcher le regnard, car je t'escorcheray tout vif. »

La leçon est bonne, elle est énergique, et cependant elle fut perdue. L'écolier limousin fut chef d'école ; après lui, en écorchant le latin, on pensa *pindariser*, et on se crut grand orateur en français, parce qu'on dédaigna l'usage commun du langage. Quant au style de Rabelais, il se compose de trois éléments inégalement mélangés et au milieu desquels domine le dernier, le grec, le latin et le gaulois. Avec ce triple soutien, sa phrase court légère et hardie, empruntant une expression grecque lorsqu'elle lui donne plus de nerf et de vivacité, s'accolant au besoin à une locution latine, et conservant, malgré ce bizarre assemblage, une coupe facile, une diction élégante et pure.

12. Rabelais devance son siècle par ses opinions comme par son langage. *Ponocrates*, dans l'éducation de Gargantua, prend hardiment le contrepied de l'éducation des écoles. Faisant ce que nous essayons encore de faire, il mêle dans l'éducation de son élève, à l'étude des lettres, l'étude des sciences naturelles. La *science numérale*, ce sont nos mathématiques et notre géométrie : la lutte, le saut, la nage, le *cri pour fortifier les poumons*, c'est notre gymnastique ; ces promenades dans les ateliers des artisans et des fondeurs, ce sont nos cours de mécanique et de chimie appliquées aux arts ; enfin, Gargantua va ouïr les leçons publiques. Certes, c'est là un plan d'études nouveau et téméraire. Le siècle s'en alarma-t-il ? non. En fit-il son profit ? non. Il pensa qu'un enfant qui avait une chemise *de neuf cents aunes*, et qui portait ordinairement une écritoire *pesant sept cents quintaux*, ne devait pas être élevé comme un autre écolier ; que c'était là une éducation chimérique comme le personnage lui-même, et qu'enfin, quand on n'était pas géant et fils de géant, il fallait s'en tenir à la vieille méthode de l'Université de Paris.

Voici maintenant la lettre que Gargantua adresse à

son fils qu'il a envoyé étudier à Paris. Elle est pleine de sagesse, de tendresse paternelle, et elle résume en peu de mots le système d'éducation que Rabelais regardait comme le meilleur.

« Par quoy, mon fils, je t'ammoneste qu'employe ta jeunesse a bien proufiter en estudes et en vertus. Tu es à Paris, tu as ton précepteur Epistemon, dont l'un par vive et vocale instruction, l'autre par louables exemples te peut endoctriner. J'entens et veux que tu apprennes les langues parfaitement. Premièrement la grecque comme le veut Quintilian, secondement la latine et puis l'hebraïque pour les saintes lettres et la chaldaïque et arabique pareillement, et que tu formes ton style quant à la grecque, à l'imitation de Platon; quant à la latine, de Cicéron; qu'il n'y ait histoire que tu ne tiennes en mémoire présente, à quoi t'aydera la cosmographie de ceux qui en ont escrit. Des ars libéraux, géometrie, arithmétique et musique, je t'en donnay quelque goût quand tu estois encore petit en l'aage de cinq ou six ans, poursuis le reste, et d'astronomie saches en tous les canons. Laisse moi l'astrologie divipatrice et l'art de Lullius comme abus et vanitez. Du droit civil je veux que tu saches par cueur les beaux textes et me les confère avecques philosophie.

» Et quant à la cognoissance des faits de nature, je veux que tu t'y adonnes curieusement, qu'il n'y ait mer, rivière, ni fontaine dont tu ne connoisses les poissons; tous les oysaux de l'air; tous les arbres, arbustes et fructiers des forests, toutes les herbes de la terre, tous les métaux cachés au ventre des abysmes, les pierreries de tout orient et midy, rien ne te soit inconnu.....

» Mais parceque selon le sage Salomon, sapience n'entre point en ame malévole, et science sans conscience n'est que ruine de l'ame, il te convient servir, aimer et craindre Dieu et en lui mettre toutes tes pensées et tout ton espoir, et par foy formée de charité, estre à lui adjoint, en sorte que jamais n'en sois désemparé par péché; aye suspects les abus du monde, ne mets ton cœur à vanité; car cette vie est transitoire; mais la parole de Dieu demeure éternellement. Sois serviable à tous tes prochains et les ayme comme toy mesme. Révère tes précepteurs, fuy les compagnies des gens esquels tu ne veux point ressembler, et les graces que Dieu t'a données, icelles ne reçois en vain. Et quand tu cognoistras que tu auras tout le savoir de par de là acquis, retournes vers moi, afin que je te voye et donne ma bénédiction devant que mourir.»

13. Le livre de Rabelais, qu'on peut considérer sous le rapport de la science comme l'encyclopédie du *xvi^e* siècle, et sous celui du langage comme un vocabulaire complet, ce livre a exercé sur notre littérature une influence qui s'est prolongée jusqu'à nous. Béroald de Verville

s'en est inspiré pour écrire le *Moyen de parvenir* ; la satire Ménippée est sa fille légitime ; Pascal a trouvé dans la génération des procès, celle des opinions probables ; La Fontaine a emprunté à Rabelais sa langue, qu'il a rendue inimitable ; il en a reçu l'art de conter, qu'il n'a pas perfectionné ; Molière a repris là, comme son bien, le secret des caractères et du dialogue ; Voltaire en a retenu quelque chose pour ses romans et ses satires ; et de minces filets de la veine abondante de ce grand cynique ont fait tout le nom de quelques écrivains de nos jours¹. Mais, nous ne saurions trop le répéter, toutes ces perles sont souillées de fange et de fumier, et tous les bons esprits s'en tiendront au jugement de La Bruyère :

Rabelais est inexcusable d'avoir semé l'ordure dans ses écrits : son livre est une chimère : c'est le visage d'une belle femme avec des pieds et une queue de serpent ou de quelque autre bête plus difforme ; c'est un monstrueux assemblage d'une morale fine et ingénieuse et d'une sale corruption ; où il est mauvais, il passe bien loin au-delà du pire, c'est le charme de la canaille ; où il est bon, il va jusqu'à l'exquis et à l'excellent : il peut être le mets des plus délicats.

14. Dès que le roman de Rabelais eut paru tout entier, les imitateurs se jetèrent à corps perdu sur cette proie. Les guerres civiles qui survinrent ne diminuèrent pas le nombre de ses prosélytes. GUILLAUME DES AUTELZ fit paraître, immédiatement après la Saint-Barthélemy, *Fanfreluche et Gaudichon, mythistoire baragouine, de la valeur de dix atomes, pour la récréation de tous bons Fanfrelu-chistes*. CHOLIER publia ses contes ; DU BOUCHET, ses *S'é-rées* (soirées), aussi piquantes qu'immorales ; NOUVELLET, ses *Joyeusetés*. Quant au *Moyen de parvenir* de BÉROALD

¹ Voici quelques titres d'ouvrages tirés du Roman de Rabelais :

Pantagruel et les Aventures de Panurge, comédies de Montauban.

Panurge à marier et Panurge marié dans les espaces imaginaires, comédies d'Autreau.

Panurge dans l'île des Lanternes, opéra de Parfaict.

L'Isle sonnante, opéra-comique de Collé.

Le Quart d'heure de Rabelais, comédie de Dicuafay et Prévos d'Iray.

Gargantua, ou Rabelais en voyage, comédie de Dumersan.

DE VERVILLE, c'est un livre confus, où se trouvent quelques inventions heureuses. L'auteur suppose un banquet où figurent tous les grands hommes de tous les temps, et il leur prête une conversation semée de contes obscènes ou impies. Malgré tout l'esprit de l'auteur, en dépit d'un style coulant et coloré, son ouvrage n'offre qu'une lecture aussi fastidieuse qu'elle peut être funeste. A cette liste d'écrits pernicioeux, joignons les *Gaies Poésies* d'ANTOINE DE COTEL, et remarquons qu'au milieu des discordes civiles, le médecin JOUBERT eut le courage d'écrire un *Traité du rire* où se trouvent quelques idées philosophiques. Son *Traité des erreurs populaires* a quelque mérite sous le rapport de la pensée.

15. Quand les passions religieuses et politiques se mêlèrent à cette verve de gaieté ; quand la haine, le sarcasme, l'indécence, les personnalités, la licence et l'érudition se confondirent dans les mêmes esprits, on vit paraître d'étranges pamphlets ; nul autre siècle ne produisit de pareils ouvrages. Tels sont *la Fortune de la cour*, satire amère et licencieuse ; *l'Ile des hermaphrodites*, libelle sanglant dont l'auteur est resté inconnu. Telle est aussi la cruelle *Légende du cardinal de Lorraine*, par le protestant DE LA PLANCHE, auteur de Mémoires sur son temps ; et cette autre *Légende de Catherine de Médicis*, composée en français et latin par HENRI ESTIENNE, le plus bel esprit et l'un des plus savants membres de cette célèbre famille.

Personne ne connaissait mieux que Henri Estienne le génie des Grecs, et aucun protestant n'avait voué une haine plus aveugle au clergé catholique. Ce double sentiment lui dicta son *Apologie pour Hérodote*, ouvrage satirique et unique dans son espèce. Sous prétexte d'excuser Hérodote, taxé de crédulité dans ses récits, il y accumule tout ce que le xv^e et le xvi^e siècle ont produit de plus bizarre : historiettes scandaleuses, crimes avérés, forfaits douteux, sottises populaires, folies privées et publiques, monstruosité in vraisemblables et prouvées ; et quand il a réuni tous ces traits épars, il demande à ses

contemporains s'ils ont le droit de mépriser l'antiquité véritable et de railler le bon Hérodoté. C'est le ton gouguenard de Rabelais, l'art de conter, si commun chez nos vieux auteurs, et une égale connaissance de l'antiquité et de la chronique scandaleuse des temps modernes.

CHAPITRE II.

MÉMOIRES, CHRONIQUES, HISTOIRE.

§ 1^{er}. *Mémoires, Chroniques, Histoire particulière.*

1. Vicissitudes de l'histoire. — 2. *Mémoires de La Trémoille, de Bayard, etc.* — 3. Le maréchal de Fleuranges. — 4. Duillet; ses recherches dans nos archives. — 5. Claude Fauchet; ses Antiquités gauloises et françaises; ses autres ouvrages. — 6. Pierre Matthieu; ses ouvrages historiques. — 7. Palma-Cayet; sa Chronologie novenaire. — 8. Les deux frères Du Bellay; leurs *Mémoires*. — 9. Hurault de Chiverny, Villeroi, Castelnau, Jeannin, d'Ossat. — 10. Pierre de l'Etoile, Villegagnon, Mergey, Etienne Pasquier, La Poplinière, de La Planche, de La Place, Carloix, Fénelon, Rabutin, Jean Bouchet. — 11. Caractère particulier aux *Mémoires* des capitaines du xvi^e siècle. — 12. Le général d'Estrées. — 13. Blaise de Montluc. — 14. François de La Noue. — 15. Les deux Tavannes. — 16. Duplessis-Mornay. — 17. Brantôme. — 18. Sully. — 19. Barthélemy de Laffemas et Olivier de Serres. — 20. Marguerite de Valois.

1. L'histoire suivit la fortune de la monarchie : monarchique et religieuse jusqu'au xii^e siècle, guerrière et chevaleresque pendant les croisades et la féodalité, au xv^e siècle elle devient la confidente des princes, la royauté règne sans rivale. Mais les guerres religieuses enfantées par la Réforme au xvi^e siècle donnent alors à l'histoire une direction nouvelle; elle est tour à tour catholique ou protestante, monarchique ou féodale, et chaque parti vient y porter ses croyances ou ses prétentions.

2. Les *Mémoires de Louis de la Trémoille, de Bayard et de Fleuranges* nous donnent les dernières images de la chevalerie, les dernières annales de la féodalité. C'est surtout dans l'histoire du Chevalier sans peur et sans reproche, écrite par son secrétaire qui prend le nom de LOYAL SERVI-

TEUR, que perce le caractère des temps chevaleresques, l'énergie et la naïve simplicité. Biographie nette et fidèle du héros, cette histoire est écrite d'un style pur et convenable, et le plan ne manque ni de clarté ni de régularité.

3. Le MARÉCHAL DE FLEURANGES, l'un des plus braves guerriers de son siècle, fait prisonnier à la bataille de Pavie, composa, pendant sa captivité au château de l'Écluse en Flandre, l'*Histoire des choses mémorables advenues au règne de Louis XII et de François I^{er} depuis 1449 jusqu'en l'an 1521*. C'est en quelque sorte le récit de ses campagnes, écrit avec une naïve vivacité. Il s'y désigne lui-même sous le nom du *jeune aventureux*.

4. DUTILLET, greffier, compulsa, par ordre de nos rois, les vieux chartriers et les actes authentiques renfermés dans nos archives. Sans élégance, mais non sans utilité, il a de l'exactitude et quelquefois de la critique ; il apporte dans l'étude de l'histoire les scrupules et même les chicanes de la plaidoirie. C'est le premier auteur qui ait confronté les annales de la France avec les monuments d'une incontestable antiquité.

5. CLAUDE FAUCHET a écrit, sous le titre d'*Antiquités gauloises et françaises*, le récit des événements historiques jusqu'à Hugues Capet. Ce livre est plein de recherches curieuses ; mais il est incomplet, le style en est lourd et diffus. On doit à Fauchet d'autres travaux historiques ou plutôt archéologiques, tels que l'*Origine des dignités et magistrats de France*, l'*Origine des chevaliers, armoiries et héraux*, l'*Origine de la langue et poésie françaises, rymes et romans*, avec les noms et sommaires des œuvres de cent vingt-sept poètes français, vivants avant l'an 1300, etc. Fauchet, né en 1509, mourut en 1601 historiographe de France.

6. PIERRE MATTHIEU (1563-1621), qui fut, comme Fauchet, historiographe de France, a laissé plusieurs Histoires du temps passé et du temps présent, mais tellement diffuses, tellement inexactes, qu'elles perdirent toute vogue et tout crédit, même de son temps. En voici les titres :

Histoire des derniers troubles de France sous les règnes de Henri III

et de Henri IV, depuis les premiers moments de la Ligue jusqu'à la clôture des Etats de Blois en 1589.

Histoire véritable des guerres entre les maisons de France et d'Espagne (de 1515 à 1598).

Histoire de France et des choses mémorables advenues es-provinces étrangères, durant sept années de paix (de 1598 à 1604).

Histoire de Louis XI et des choses mémorables arrivées en Europe pendant son règne.

Histoire de saint Louis.

Histoire de France (de François I^{er} à Louis XIII).

Histoire de la mort déplorable du roi Henri le Grand, avec un poëme, un panégyrique et une oraison funèbre en son honneur.

7. PALMA-CAYET a prétendu faire aussi l'histoire des événements qui s'étaient passés sous ses yeux ; sa *Chronologie novenaire* n'est qu'un travail d'historiographe. Cayet est un détestable écrivain, tour à tour catholique et protestant, dénué de critique et de style, mais annaliste minutieux.

8. Les deux frères GUILLAUME et MARTIN DU BELLAY nous ont laissé des *Mémoires* sur l'époque où ils vivaient. Le premier, négociateur habile et le plus adroit peut-être des diplomates du temps, semble prendre à tâche d'y faire une apologie continuelle de François I^{er}, et la satire de Charles-Quint. On lui doit encore un *Epitome de l'histoire des Gaules*. Il nous reste du second des *Mémoires historiques*, qui vont de 1513 à 1545. On peut lui reprocher quelques longueurs et trop de complaisance à décrire les sièges et les batailles où il s'est trouvé.

9. Les récits qu'ont tracés les hommes politiques de ce siècle sont précisément ceux où nous avons le moins à apprendre. Tels sont les *Mémoires* embarrassés et obscurs d'HURAUT DE CHIVERNY ; les *Explications* énigmatiques de VILLEROY, et même les *Mémoires de Castelnau*¹, assez purement écrits, exacts quant aux faits, mais remplis de réticences, et où se mêle à une circonspection diploma-

¹ Ces Mémoires sont de Jean LE LABOUREUR (1623-1675), aumônier de Louis XIV, et l'un des hommes à qui l'histoire de France doit le plus d'éclaircissements. On lui doit les *Tombeaux des personnes illustres, avec leurs éloges, généalogies, armes et devises* ; on y trouve une foule de particularités curieuses.

tique un louable amour de l'ordre. On y chercherait vainement l'éloquence ardente ou grave des Montluc et des La Noue. Ce caractère vague et effacé se retrouve dans la plupart des négociations de l'époque ; nous n'exceptons pas celles du président JEANNIN et de d'OSSAT, hommes honnêtes, mais dont le style n'est pas sans lourdeur, sans ambiguïté et même sans emphase.

10. Citons encore, comme sources historiques, PIERRE DE L'ETOILE, dont le *Journal*, pendant trente ans de guerre civile, ne laissa point passer sans les noter un seul événement public, une seule particularité des intrigues et des folies de la cour sous Henri III et son successeur ; l'aventurier VILLEGAGNON, qui n'écrivait pas sans élégance, et qui ne craint pas de nous entretenir des faiblesses de Henri IV ; le capitaine MERGEY, qui n'avait pas, dit-il, fait grande dépense au collège, et qui cependant intéresse par le récit de ses combats ; ETIENNE PASQUIER, qui, dans ses *Lettres*, très-élégantes pour l'époque, a tracé une histoire presque complète des troubles contemporains, et dont les *Recherches sur l'histoire de France* sont encore utiles¹ ; LA POPLINIÈRE, qui, après avoir passé

¹ On a surnommé Pierre Pithou le *Varron français* (p. 177) ; ce nom nous paraît plutôt convenir à Pasquier. Si l'ancienne France était perdue nous la retrouverions dans Pasquier, comme dans Varron les Romains trouvaient la Rome antique, qu'ils ignoraient. La France en effet est tout entière dans les *Recherches* de Pasquier : la France gallo-romaine, la France mérovingienne, la France féodale, la France monarchique. Toutes les faces diverses de la physionomie nationale y sont exprimées et saillantes ; d'autant plus attachantes et plus curieuses, qu'en les peignant l'historien conserve la naïveté et la foi des temps qu'il décrit. Pasquier n'imagine pas, ne refait pas le passé, comme cela nous est quelquefois arrivé ; il le décrit tel qu'il est encore ; tel qu'il a pu le voir, placé qu'il est, ce semble, entre le moyen âge et les temps modernes, aux limites de deux mondes, pour nous en transmettre la double image, vive et profonde. Le livre de Pasquier est riche, vaste, pittoresque : le passé tout entier s'y dessine, s'y meut et s'y ranime : antiquités, lois religieuses, lois politiques, coutumes, littérature, détails de la vie populaire, et jusqu'à ces nuances fugitives, à ces paroles contemporaines qui sont quelquefois des traits de la physionomie nationale : en un mot toutes nos origines s'y trouvent.

sa vie dans les guerres civiles, mourut pauvre, et laissa des *Mémoires* trop languissamment écrits, mais pleins de modération et de franchise ; REGNIER DE LA PLANCHE, auteur des *Commentaires sur l'Etat de France*, où se trouvent de si nombreuses singularités sur la vie des Guise et de Catherine de Médicis ; CARLOIX, rédacteur presque inconnu des *Mémoires de Vieilleville*, que la fraîcheur et la vivacité du coloris distinguent si éminemment ; FÉNELON, grand-oncle de l'immortel auteur du *Télémaque* ; RABUTIN, dont nous verrons un descendant au XVII^e siècle ; JEAN BOUCHET, de Poitiers (1476-1555), qui fut célèbre comme historien et comme poète. Historien, il nous a laissé des *Annales d'Aquitaine*, qui s'étendent jusqu'à l'époque de sa mort. Ces annales, à cause de la quantité de faits qu'elles comprennent, doivent être considérées plutôt comme une véritable histoire de France que comme l'histoire particulière d'une province. Il y règne un ton de franchise qui contribue peut-être, autant que le piquant des détails, à l'intérêt qu'on éprouve à leur lecture ¹.

11. Lorsque nous arrivons à ces hardis capitaines qui, ne voulant pas laisser en oubli les entreprises auxquelles ils ont eu part, se sont occupés de retracer eux-mêmes, encore tout émus et tout couverts de la poudre des camps, le tableau des succès et des revers de leur parti, nous trouvons la portion la moins étudiée, la plus intéressante, et souvent la plus éloquente de toute la littérature du XVI^e siècle. C'est dans d'Estrées, Tavannes, Montluc, La Noue, que respire cette grande époque, qu'elle vit avec ses idées propres, avec le genre d'éloquence et d'esprit qui la

¹ Jean Bouchet, comme poète, a composé de nombreux ouvrages oubliés aujourd'hui, mais qu'on peut encore consulter par curiosité, tels que les *Regnards traversant les périlleuses voyes des folles flancs du monde* ; la *Déploration de l'Eglise militante sur ses persécutions intérieures et extérieures, en ryme françoise* ; le *Temple de bonne renommée* ; le *Panegyrique du Chevalier sans reproche Louis de la Tremoille*, en prose et en vers, plein de récits curieux, et contenant une peinture fidèle des mœurs chevaleresques, etc., etc.

distinguent. Dans ces Mémoires particuliers, que leurs auteurs écrivirent, non pour briller parmi les gens de lettres, mais pour exprimer vivement et perpétuer leurs passions, leur caractère s'imprime avec cette force qui, sous les rides même du style, comme le dit Montaigne, nous frappe et nous émeut encore. Chacun de ces acteurs d'une scène tragique se replie sur lui-même pour se défendre, s'excuser, s'expliquer, combattre les opinions adverses, raconter ses périls, développer ses raisons, peindre ce qu'il a vu, ce qu'il a osé, ce qu'il a souffert.

12. A la tête de ces nouveaux écrivains paraît ce vieux général D'ESTRÉES, « que l'on voyait grand de taille, monté » sur une grande jument, dit Brantôme, se tenir droit à » la tranchée, qu'il dépassait de la moitié de son corps, » et là rester tête levée au milieu des balles, comme s'il » eût été à la chasse. » En quarante pages, il écrit comment il avait pris dans sa vie plus de quarante forteresses.

13. BLAISE DE MONTLUC était Gascon, de cette race d'hommes hardis et délibérés, que la Ménippée a peints d'un trait en disant qu'ils gagnent leur vie en une heure. Il nous a laissé sa propre histoire sous le titre de *Commentaires de Blaise de Montluc, maréchal de France*. Catholique ardent et passionné, soldat impitoyable, il ne voulait souffrir en France que son parti, et dans son parti, il n'admirait qu'un homme, qui était lui. Henri II lui demandait un jour comment, lorsqu'il était gouverneur de Sienne, il avait pu accommoder tous les esprits. « Sire, lui répondit » Montluc avec son tour d'imagination vif et hardi, je » suis allé un samedi au marché ; j'ai acheté un sac, une » petite corde et un fagot. Rentré chez moi, j'ai demandé » du feu pour allumer le fagot, après, j'ai pris le sac, » j'ai mis dedans toute mon ambition, toute mon avare- » rice, toutes mes haines particulières, ma paresse, mon » envie, mes partialités ; bref, toutes mes humeurs et » complexions de Gascogne. Puis j'ai lié la bouche du sac » avec la corde, afin que rien n'en sortît, et j'ai mis le » tout au feu. Alors je me suis trouvé net. » Montluc

n'employa pas le même moyen quand il se mit à écrire ses Mémoires, et ses *humeurs de Gascogne* éclatèrent librement. Mais il ne faut pas trop s'en plaindre : ce sont les passions de Montluc qui font l'intérêt de ses Mémoires, et c'est son amour-propre qui en fait l'unité. Il ne dissimule ni ses rigueurs ni ses cruautés ; il avoue qu'il avait la réputation d'*aimer à jouer de la corde* ; mais il ne cherche pas à s'en excuser. « Aux guerres civiles, dit-il sans détour, il faut être maître ou valet, vu qu'on demeure sous le même toit ; alors il faut en venir à la cruauté. » Ainsi il écrit ses Mémoires *afin que les petits Montluc se puissent mirer en la vie de leur aïeul*, n'ayant pas l'air de penser qu'il puisse jamais venir un temps où ce capitaine, qui se glorifie de marcher avec des bourreaux en guise de laquais, et d'*attacher aux arbres les enseignes de son passage*, aura besoin, pour être excusé, que la postérité tienne compte, dans son jugement, de la fureur des guerres civiles.

Henri IV appelait les Mémoires de Montluc la *Bible des soldats*. Nulle part, en effet, n'éclate avec plus de vivacité l'ardeur de l'esprit militaire. Montluc est-il au parlement de Bordeaux et de Toulouse, il s'étonne de tous ces jeunes gens qui, à l'âge où le sang bout dans les veines, s'amusent tranquillement dans un palais. *Serviteur des dames quand il est de loisir, ayant le repos comme ennemi capital*, il ne respire que la guerre et les armées. Quand il est à Rome, antiquaire à sa façon, il se fait montrer les lieux où s'étaient livrés tant de beaux combats ; alors son imagination s'enflamme, et il lui semble assister aux batailles des vieux Romains. Puis, finissant par une bravade gaULOISE, il ajoute qu'il ne vit rien à Rome qui ressemblât ou qui se rapportât à Camille. Par ses passions et sa vanité, Montluc n'est pas un historien et n'a pas songé à l'être ; il n'a voulu que parler de lui. C'est un romancier qui s'est pris lui-même pour son héros, et qui d'un style libre et hardi, avec une verve singulière d'imagination, chante les exploits qu'il a faits, et les exagère, parfois, à titre de poète et de Gascon.

14. FRANÇOIS DE LA NOUE, surnommé *Bras-de-fer*, nous a laissé non-seulement des Mémoires, mais des ouvrages philosophiques. Homme candide, il charme le lecteur par cette honnêteté d'âme qui respire dans ses écrits. Doué d'imagination et de cet art, ou plutôt de cet instinct qui fait vivre et agir les personnages et les récits, La Noue, comme Henri IV, son ami, joint une sensibilité mobile et profonde à une gaieté expansive. Il composa, pour charmer les ennuis de sa captivité, des *Discours politiques et militaires*, remplis de savoir, quelquefois remarquables par le style. Catinat du XVI^e siècle, guerrier juste, toujours brave, souvent vainqueur, aussi téméraire à la guerre que sage dans la vie privée, conseiller de Henri IV après la mort de Coligny, il vendait ses terres pour équiper l'armée du roi, et disait avec son énergie accoutumée : « Tant qu'une goutte de sang et » un pouce de terre me resteront, je les employerai au » service du pays où Dieu m'a fait naître. » Son style est à la hauteur d'un tel sentiment ; aussi La Noue mérite-t-il d'être classé parmi les prosateurs les plus éloquents de cette époque, bien au-dessus de Bodin et de Charron, à peu de distance de Montaigne.

15. Les deux TAVANNES nous ont aussi laissé des *Mémoires* précieux pour l'histoire, mais écrits sous deux influences différentes : l'un, apologiste de son père et panégyriste de la Ligue, se distingue par une étrange verve de prolixité et une rare audace de mauvais langage ; l'autre, écrivain plus noble, plus impartial, resta le serviteur fidèle de Henri IV, et se trouva vingt fois sur le même champ de bataille que son frère, mais dans le camp adverse.

16. DUPLESSIS MORNAY, autre ami de Henri IV, qui l'appelait à la fois *son écritoire et son capitaine*, doit être rapproché de La Noue. Pape du protestantisme, comme on l'appelait alors, il nous fait, dans ses *Mémoires*, connaître plus spécialement le mouvement religieux de cette secte, dont La Noue représente les idées politiques.

17. Pierre de Bourdeilles, plus connu sous le nom de

BRANTÔME, nous a laissé des *Mémoires* divisés en cinq parties, de longueurs inégales, où l'auteur traite successivement des *Capitaines français*, des *Capitaines étrangers*, des *Dames galantes*, des *Dames illustres* et des *Duels*. C'est un continuel et servile écho de tous les bruits de cour et de ville, qui, depuis François I^{er} jusqu'à Henri IV, ont frappé l'oreille d'un courtisan curieux et causeur. Mal instruit, inexact, aimant à croire et à raconter le scandale, Brantôme est non-seulement indifférent au mal et au bien, mais il ne sait guère ce qui est vertu ni ce qui est vice. Il connaît le respect dû aux princes, la vénération due aux princesses, c'est l'unique science dont il se targue : morale pour les hommes, pudeur pour les femmes, ces mots, ces idées ne sont jamais entrés dans son esprit. Nul écrivain n'a été plus dénué du sentiment moral. Louis XI est le bon roi pour lui, lors même qu'il raconte ses cruautés, et quand il détaille les nombreuses galanteries de la petite *bande de femmes* qui entouraient François I^{er}, ce sont encore les honnêtes et vertueuses dames de la cour. Sans réflexion, sans retour sur lui-même ; d'une humeur à la fois frivole et soldatesque, d'une forfanterie toute gasconne quand il s'agit de sa naissance et de ses hauts faits, il voit tout et ne juge rien, il répète tout, sans penser à rien ; vrai perroquet de cour, et d'autant plus piquant qu'il est moins profond, qu'il ne cherche à rien voiler, et que tous les vices de son siècle viennent se refléter dans l'impudente ingénuité de son ouvrage. La mobilité de son esprit, plutôt que de son cœur, l'associe aux événements qu'il raconte : on le voit sensible aux malheurs de Marie Stuart, frappé de la sévérité du vieux connétable de Montmorency, étonné de la grandeur romaine du chancelier L'Hôpital, charmé de l'héroïsme de Bayard. Quoique son style n'ait ni éclat ni précision, il s'anime dans le récit des combats et dans celui des débauches ; reproduit fort bien le caquet des courtisans et des femmes, et rend avec une vérité prolixe ces impressions diverses qui le dominent tour à tour, sans jamais lui inspirer d'estime pour le bien ni de haine pour le vice.

18. Le nom de SULLY se retrouve aussi parmi ceux des mémorialistes du xvi^e siècle. Le grand ministre, le ministre bien-aimé de Henri IV, écrivit, dans sa retraite, après la mort de son prince et de son ami, ce qu'il a intitulé ses *OEconomies royales*. C'est encore un tableau des règnes de Charles IX, Henri III et Henri IV. Le règne de ce dernier surtout y occupe la plus grande place; la peinture de ses mœurs et de ses habitudes domestiques s'y trouve mêlée aux plus hautes considérations sur les affaires publiques. Les *OEconomies* sont écrites avec une clarté et une élégance qui ne sont pas exemptes d'une certaine raideur, qu'on appellerait de nos jours *aristocratique*. La forme adoptée par Sully est bizarre; il suppose que ses secrétaires lui racontent l'histoire de sa propre vie. Sans doute, il eût semblé peu séant au duc de Sully, qui *tenait un état de prince*, de solliciter directement l'approbation d'un lecteur; en abdiquant ainsi le rôle de narrateur, Sully ne perdait pas un éloge, et sa dignité princière était sauve.

19. C'est ici le lieu de citer deux autres personnages qui secondèrent Henri IV dans ses améliorations de la fortune publique, et qui nous ont laissé, si l'on peut parler ainsi, des Mémoires d'économie politique et d'agriculture.

L'un est BARTHÉLEMY DE LAFFEMAS, contrôleur du commerce, auteur de plusieurs ouvrages d'économie politique, remplis de vues excellentes, remarquables par la simplicité du style, et peu connus parce qu'ils ne sont qu'utiles. Le premier, il indiqua clairement les sources de la richesse publique, provoqua l'uniformité du système des poids et mesures, prouva la nécessité des exportations, et demanda l'établissement de la manufacture des Gobelins : idées supérieures à son siècle, comprises et approuvées par Henri IV, et que Sully, dans son amour exclusif *pour le pastourage et le labourage*, avait quelquefois combattues.

L'autre est OLIVIER DE SERRES, patriarche des écrivains agronomes, celui qui, par l'ordre exprès du roi, intro-

duisit la culture du mûrier en France. De seigneur devenu fermier au milieu des guerres civiles, il s'était constamment occupé de cultiver la terre que ses contemporains arrosaient de sang français. Après avoir pratiqué l'agriculture toute sa vie, il réduisit en système les résultats de son expérience, et publia le *Théâtre d'Agriculture*, ou le *Ménage des Champs*. Comme Montaigne, il est l'homme de son livre; sa bonhomie, souvent profonde et précise, devient pittoresque dans la description des lieux qu'il faut choisir, des soins qu'il faut prendre pour favoriser la végétation et la fructification. Son juste respect pour l'agriculture va jusqu'à l'enthousiasme : rien n'est plus piquant, plus éloquent, ni mieux raisonné que les pages où il prouve la nécessité de rédiger et de publier la théorie de cet art, au lieu de se contenter de la pratique. La conclusion animée, par laquelle il lie ensemble et rattache l'un à l'autre les différents *lieux* ou livres de son ouvrage, et la péroraison du patriarche qui s'adresse à Dieu pour que la culture des champs fleurisse toujours en France, portent le caractère de la plus haute éloquence. C'était le livre favori de Henri IV, qui, tous les jours après son dîner, s'en faisait lire quelques pages. La manière d'écrire d'Olivier se rapproche beaucoup de celle de Montaigne et de Montluc : c'est assez en faire l'éloge.

20. MARGUERITE DE VALOIS, fille de Henri II, et première épouse de Henri IV, unit, par une nuance très-marquée, le *xvi^e* siècle au *xvii^e*. La rapidité, les grâces, l'art de la narration, se trouvent chez elle à un haut degré : c'est le développement et la perfection de Christine de Pisan. Marguerite en a le savoir, la finesse, et de plus une élégance, un goût, une mesure, que Christine n'a pas. Plus de ces phrases embarrassées, de ces tours languissants, de ces éternelles incises qui retardent le récit et cachent la pensée; plus de ces digressions dans lesquelles disparaît le fait principal : tout est net, tout est clair, tout est précis, tout est vif et animé. Nourrie, comme Christine, aux fortes études, comme elle sachant

grec et latin, Marguerite de Valois a donné à son style un tour mâle en même temps que souple et facile. Son expression est naïve et pittoresque; les souvenirs de l'éducation la soutiennent sans la gêner. Ses idées se revêtent d'images naturelles; ce qu'elle a vu, elle le peint; ce qu'elle a senti, elle le communique à l'âme. Son trait vif et ingénieux, soudain et léger, son tact heureux et délicat, sa grâce facile, ont le mérite particulier à la langue française, ce don de conter, que nulle autre nation ne possède au même degré; c'est presque madame de Sévigné. Dans toutes les deux il y a du Bossuet¹: tant la nature est près du sublime! tant les inspirations de l'âme sont voisines du génie! ou plutôt le génie, c'est l'âme.

§ 2. Histoire universelle.

1. Mémoires de d'Aubigné. — 2. Son Histoire universelle. — 3. Jacques de Thou; pourquoi il a écrit son Histoire universelle en latin. — 4. Vice capital de cette Histoire. — 5. Défaut qui y résulte de l'absence d'unité philosophique. — 6. Mérites de cette histoire. — 7. Originalité de son imitation. — 8. De Thou, considéré comme homme d'action. — 9. Goulard; sa Philosophie de l'histoire.

1. D'Aubigné, que nous avons considéré comme poète, mérite une mention comme prosateur. On a de lui des *Mémoires* et le premier essai d'une *Histoire universelle*.

Les *Mémoires* de d'Aubigné, remarquables par la fermeté vive de l'expression, furent écrits sous le règne de Louis XIII; l'auteur était très-vieux; son style est jeune. Par les scènes qu'il retrace, par le ton et la manière, cet ouvrage appartient au xvi^e siècle. D'Aubigné écrit, comme Saint-Simon écrivait plus tard, avec un abandon, une vivacité guerrière et une grande verve d'ironie. Dès que l'on a commencé la lecture de ses Mémoires, il faut les achever: le roman le plus animé n'offre pas plus d'intérêt. Tout ce qu'il y avait d'ardent, d'impétueux, d'é-tourdi, de singulier dans cette jeunesse gasconne et cal-

¹ V. *Traité de Littérature, Style et Composition*, p. 309.

viniste, qui se pressait autour du panache blanc d'Henri IV, se retrouve chez d'Aubigné. Le commencement de ces piquants Mémoires est noble comme de l'histoire ancienne ; et quand l'auteur retrace des combats, vous diriez la touche hardie et véhémence, le feu, la vérité, qui distinguent Salvator Rosa et le Bourguignon dans leurs tableaux d'escarmouches.

2. Quant à son *Histoire universelle*, comme le dit fort bien l'auteur des *Trois Siècles littéraires*, elle porte l'empreinte de son âme, c'est-à-dire qu'elle est écrite avec beaucoup de liberté, d'enthousiasme et de négligence. Elle embrasse une période de cinquante-un ans depuis 1550 jusqu'à 1601. Dès son apparition, elle excita la colère du parlement, qui la fit brûler par la main du bourreau. On lui reprochait d'outrager la majesté royale et de faire jouer à Henri IV le rôle le plus odieux. Telle qu'elle est, cette histoire n'atteint pas le but que s'était proposé d'Aubigné. Diffuse et violente, elle n'a ni la hauteur ni l'unité, qui doivent être le caractère d'un tel ouvrage ; mais elle offre des détails curieux, des particularités intéressantes ; c'est un journal piquant et quelquefois instructif ; ce n'est point une puissante et vaste généralisation.

3. Le grand travail historique de ce siècle, la première image d'une histoire universelle, c'est l'ouvrage du président JACQUES DE THOU. Cet ouvrage, qui comprend de 1545 à 1607, est écrit en latin. On s'étonne, au milieu de cette foule de Mémoires que nous a laissés le règne de Henri IV, dans le progrès continu et alors si éclatant de notre langue, de rencontrer un monument qui semble une œuvre du moyen âge. Mais de Thou, pour tracer le vaste portrait de son siècle, avait besoin d'un idiome grave et souple, éloquent et généralement connu ; c'était le cas de la langue latine, qui, depuis l'ordonnance de Charenton, était plus que jamais le dialecte commun des hommes éclairés. Peut-être aussi qu'effrayé des rapides variations qu'éprouvait l'idiome national, a-t-il cherché dans l'immortalité du latin une consécration que la langue française ne pouvait encore lui donner. Cette

langue, en effet, ne semblait pas alors susceptible de porter le poids et la majesté de l'histoire, et les récits graveleux de Brantôme, les confidences de Marguerite de Valois, lui paraissaient aller mieux que le tableau des grands événements qui remplissent l'*Histoire universelle* de de Thou.

4. La langue ne manquait pas seule à l'historien ; la pensée philosophique, qui pouvait unir et animer les scènes immenses et variées d'une histoire universelle, cette pensée n'était pas née. C'est là le vice capital de l'ouvrage de de Thou : l'absence d'unité. Son livre ne forme pas un tout ; les faits s'y succèdent et ne s'y enchaînent pas. Nous passons tour à tour, et sans autre transition que l'ordre chronologique, d'Europe en Asie, d'Afrique en Amérique. Des digressions fréquentes, des recherches continuelles sur l'origine des peuples que l'historien passe en revue, des événements abandonnés au moment même où l'intérêt commençait à être excité, ajoutent encore aux embarras de ce défaut d'unité.

5. Cette absence d'unité philosophique amène un autre défaut : obligé d'abandonner, de reprendre les événements sans règle fixe, pour trouver un fil dans ce labyrinthe de faits, d'hommes et de pays, de Thou s'attache à de minces et trop nombreux détails ; trame faible et confuse qui, loin de suppléer à l'unité, achève de l'étouffer. Le caractère d'une histoire universelle doit être la généralisation ; tout son intérêt est dans l'enchaînement philosophique des faits, et non dans la peinture dramatique des événements. De Thou l'avait compris ; il sent que les événements l'entraînent, mais il est obligé de les suivre¹.

6. Tel est donc le défaut capital de l'*Histoire universelle*, l'absence d'unité ; mais que de mérites le couvrent et le rachètent ! quelle netteté de jugement, quelle éten-

¹ *Invitus facio, ut quæ ad singula regna et civitates pertinent, mensium et dierum discrimine appposito, divellam singulorum annorum cujusque populi gesta sub unum aspectum ponere satius judicans, quam ea, quod alii faciunt, cum aliis, intempestâ toties narratione, confundere* (*Hist. univ.*, l. 124).

due de connaissances ! que de sagacité dans l'investigation des faits, de probité dans la manière de les raconter ! Les portraits des personnages qu'il met en scène sont tracés d'une main habile et vigoureuse et avec une vivacité de couleurs remarquable. Ses narrations, trop longues quelquefois, sont souvent intéressantes et dramatiques ; ses discours, nobles et éloquents, pleins d'un pathétique doux et tendre, de vives et généreuses affections, parfois un peu embellis, comme ceux de Tite-Live, et au-dessus de la vie et des actions des personnages auxquels il les prête. C'était un souvenir et une imitation de l'antiquité. L'histoire, pour les anciens, était une œuvre d'art plus qu'un récit fidèle ; ils la façonnent, l'idéalisent. Personnages et événements, tout grandit ; c'est toujours un drame, souvent une épopée. Les modernes ne conçoivent pas ainsi l'histoire ; pour eux, elle est chose positive, véridique, auguste. Les faits et les hommes y doivent paraître tels qu'ils sont ; point d'idéal dans les figures ; dans les paroles, point d'exagération. Aussi a-t-on fait un reproche à de Thou de son penchant à montrer les hommes plus grands dans leurs discours qu'ils ne l'ont été dans leurs actions ; on l'a accusé de contradiction ou de complaisance. Pour le justifier, on a dit d'autre part que dans ces mêmes âmes dégradées et comme détruites par le crime, de Thou cherchait encore avec confiance quelques débris de leur dignité première. Cette explication nous semble plus ingénieuse que vraie. Le soin que prend de Thou de rehausser ses personnages, en les faisant parler, ne nous paraît qu'une préoccupation classique, une lutte contre l'antiquité, une imitation. Dans tous les historiens latins modernes, on retrouve ce défaut, ces couleurs fausses et brillantes. Les anciens que l'on étudiait avec tant d'ardeur, on cherchait surtout à les reproduire dans la partie, sinon la plus vraie, du moins la plus éclatante de leurs œuvres : les portraits et les harangues. Ainsi avaient fait Falcandus et Paul Jove en Italie, Lambert d'Affschensbourg en Allemagne, en Espagne Mariana ; ainsi fit de Thou.

7. Imitateur des anciens, de Thou a cependant son originalité ; il a donné à l'histoire un caractère nouveau ; il y a mis deux éléments que les anciens avaient négligés, les sciences et les lettres, c'est-à-dire l'histoire de la civilisation dans son expression la plus élevée et la plus pure. De Thou ne cherche pas l'histoire d'un peuple seulement dans ses traités, dans ses guerres, dans ses mœurs et ses institutions ; il la demande aussi à sa culture intellectuelle. Toutes les découvertes utiles, tous les grands travaux du xvi^e siècle, il les rappelle et les loue. La vie d'un savant, ses ouvrages, ne lui sont pas moins précieux qu'une victoire ou une révolution politique. Lambin, Adrien Turnèbe, Cujas, Ronsard, Baïf, Belleau, du Bartas, Passerat, Desportes, d'Ossat, Muret, Manuce, de Vair, Pithou, Sainte-Marthe, du Puy, Rapin, Casaubon, Juste Lipse, Joseph Scaliger, les Etienne, Rabelais, en un mot, toutes les célébrités du xvi^e siècle, se trouvent consacrées dans son livre : c'est un panorama littéraire, en même temps qu'une histoire. L'Allemagne, l'Italie, l'Angleterre savante, y ont leur place et leur souvenir. Les hommes qu'il cite, de Thou les a vus, il s'est entretenu avec eux, nourri de leur sagesse, instruit de leur science.

8. Mais de Thou n'est pas seulement un savant ; il est homme d'action ; il a pris part aux affaires, à la vie politique ; il a fait l'histoire avant de l'écrire ; ses souvenirs sont ses matériaux. Négociateur habile, politique consciencieux, il a ménagé entre Henri III et Henri IV la réconciliation qui devait faire le repos de la France. Cette part, que de Thou a prise aux grands événements de son siècle, donne à ses récits un puissant intérêt, à sa pensée une chaleur et un mouvement qui se font sentir sous la forme étrangère qui les couvre : c'est Xénophon écrivant la retraite des Dix-Mille, ou Thucydide, la guerre du Péloponèse.

9. De l'histoire universelle à l'histoire philosophique, la route était courte et facile ; aussi la pensée d'une histoire philosophique, le nom du moins, sinon la chose, n'échappa point au xvi^e siècle. GOULARD, auteur de *Mé-*

moires sur la Ligue, donna une *Philosophie de l'histoire*, titre que Voltaire lui a dérobé. Mais la tentative était prématurée, plus encore peut-être que celle d'une histoire universelle.

CHAPITRE III.

PHILOSOPHIE, MORALE, POLITIQUE.

1. La théologie au moyen âge. — 2. La philosophie reparaît avec la découverte des auteurs anciens, et commence par Sénèque. — 3. Caractère de ce philosophe ; Michel Montaigne. — 4. Détails sur la vie de Montaigne ; ses Essais. — 5. Caractère général de cet ouvrage. — 6. Qualités générales du style de Montaigne. — 7. Manière de Montaigne jugée diversement ; citations qui peuvent la faire apprécier. — 8. La grandeur est quelquefois portée trop loin chez Montaigne. — 9. Le bon sens est le trait caractéristique de Montaigne. — 10. L'esprit de Montaigne. — 11. Désordre de sa composition. — 12. La personnalité n'est point chez lui de l'égoïsme ; citation d'un morceau sur l'amitié. — 13. Etienne de La Boétie ; son traité de la Servitude volontaire. — 14. Appréciation de cet ouvrage ; ce qu'en disent Montaigne et d'Aubigné. — 15. Style de La Boétie. — 16. Pierre Charron ; détails sur sa vie. — 17. Son Livre de la Sagesse. — 18. Style de Charron. — 19. Son livre des Trois Vérités. — 20. Jean Bodin ; ses ouvrages ; sa croyance à la magie ; son Heptaplomeron. — 21. Sa Méthode pour étudier l'histoire. — 22. Sa République.

1. Depuis que le christianisme avait conquis les Gaules, l'esprit religieux avait rempli toutes les âmes, absorbé l'activité de toutes les intelligences ; la théologie était l'arène où chaque combattant venait essayer ses forces, et, jusqu'à la fin du ^{xv}^e siècle, elle gouverna le monde intellectuel et moral. Elle suffit à la foi et à l'imagination des peuples ; elle dit à l'homme tout ce qu'il lui importait alors de savoir ; elle lui enseignait Dieu et la vie future ; elle veillait à son berceau, charma sa vie ; à son lit de mort, elle le consolait. Ainsi vécut le moyen âge, plein d'espérance et de foi, les yeux et l'âme tournés vers le ciel.

2. Mais lorsque l'antiquité sortit de ses ruines, le monde païen, avec ses sciences, ses doutes, sa philosophie, se trouva derechef en présence du monde chrétien. Cette lumière nouvelle et vacillante éblouit les

yeux, et bientôt tout pâlit, tout s'effaça devant elle. Le moyen âge, si brillant, si fécond, si majestueux au XIII^e siècle, disparut avec sa science sacrée, avec ses croyances, avec ses belles et mystiques pensées, devant l'antiquité qu'il avait évoquée, devant le doute qui devait discuter sa croyance et la Réforme qui devait la mutiler.

De là cette lacune philosophique ou plutôt théologique du XV^e siècle ; de là cette ardeur pour l'antiquité, ce besoin et ces inquiétudes de la science remplaçant le calme et les convictions de la foi. Avec l'abandon de la théologie reparut la philosophie, qu'elle avait détrônée jadis. En quittant saint Augustin, on revint à Sénèque, le dernier et tout à la fois le plus pur représentant des écoles philosophiques du paganisme¹.

3. Sénèque était en effet, entre l'Evangile et la philosophie, la transition naturelle la plus douce ; c'était presque la morale du christianisme, moins le dogme. On trouvait là ce qu'on avait perdu en quittant le moyen âge, une autorité et un guide. C'est ainsi seulement, c'est par le besoin de sanctionner des opinions nouvelles par la sagesse antique, qu'on peut s'expliquer ce commerce fréquent, ces citations nombreuses, cette *familiarité* de Montaigne avec Sénèque. « J'y trouve toujours » quelque chose à me contenter, dit Pasquier² ; c'est un » autre Sénèque en notre langue. » Mézerai nous semble avoir encore mieux caractérisé cette ressemblance en appelant Montaigne le *Sénèque chrétien*. Du reste, sous cette empreinte étrangère, sous ce costume nouveau, Montaigne reste lui-même. S'il emprunte les maximes du stoïcisme, il les modifie. Il ne se raidit pas comme lui, et ne se drape point pour tomber avec plus de dignité ; il s'abandonne aux événements plus qu'il ne leur résiste, et il aime mieux changer d'idée que de position. Mais il est temps de dire ce qu'était ce Montaigne.

¹ V. *Histoire de la Littérature latine*, p. 331.

² T. 2, l. 18, Lett. 1.

4. MICHEL DE MONTAIGNE naquit en 1533. Son père, gentilhomme périgourdin, lui donna une éducation bizarre. A côté de sa nourrice, le jeune Montaigne eut un précepteur allemand qui ne savait pas un mot de français, et qui ne lui adressait jamais la parole qu'en latin ; tous ceux qui l'entouraient, domestiques de la maison, paysans du voisinage, en usaient ainsi par l'ordre de son père, et cette méthode lui réussit au point qu'à six ans la langue latine était devenue sa langue maternelle : de là cette forme latine empreinte si profondément dans son style. Quant au grec, que son père voulut aussi lui faire apprendre en jouant, il ne le connut jamais aussi bien, parce qu'il le connut trop tard, et volontiers il s'en reposait sur Amyot pour la lecture de Plutarque. Dès l'âge de treize ans, il connaissait toute l'antiquité profane, et, lorsqu'il eut étudié les hommes dans l'histoire, il alla chercher, dans ses voyages, chez les peuples modernes, d'utiles comparaisons et l'intelligence plus approfondie de la nature humaine. A vingt-cinq ans, il devint conseiller au parlement de Bordeaux. Réveillé dans son enfance aux sons de la musique, il contracta de cette habitude une indolence qui prémunit son âge mûr contre la fureur des guerres civiles et l'ardeur de l'ambition. Homme de guerre, homme du monde, il vit la cour et porta, dans les devoirs d'une vie insouciant et active, la paresse et l'observation qu'il devait au bien-être de son premier âge et à l'habitude de ne juger des choses que d'après lui-même. Ami de presque tous les hommes célèbres de son temps, d'un commerce facile et d'un caractère peu fait pour braver les orages politiques, il se résolut à ne plus vivre qu'avec ses livres et lui-même, dès que les troubles de l'Etat prirent un caractère effrayant. Alors retiré dans une agréable solitude, le seigneur châtelain emportait à la chasse Ovide et Rabelais, Térence et Catulle, Arioste et Lucrèce, plus souvent encore Plutarque, Tacite, Comines et surtout Sénèque. Il ne commença d'écrire qu'en 1572, et, sous le titre d'*Essais*, il nous a laissé un long ouvrage moral et philosophique,

dans lequel il traite de toutes les passions humaines. Historien de l'homme, il le montre sous différentes faces, en faisant lui-même son portrait.

5. Le livre de Montaigne est écrit au hasard ; il n'y a ni plan ni méthode. L'auteur va par monts et par vaux, en bonds capricieux, selon que son esprit versatile subit telle ou telle impression. Il hésite toujours entre le pour et le contre, lorsqu'il s'agit de décider ; mais, en revanche, ses observations sont généralement justes, souvent fines, parfois profondes ; il est neuf dans ses aperçus, exact dans sa science. Il avait une érudition prodigieuse ; aussi son ouvrage nous semble-t-il le résumé confus, mais complet, de toutes les connaissances de son temps. Malheureusement, après avoir présenté les deux côtés de la question, son esprit, toujours sceptique, ne sait ou ne veut pas distinguer le parti préférable. *Que sais-je ?* c'était sa devise et son *oreiller*, comme il le disait. La même hésitation le poursuit dans les matières religieuses. A ce titre, c'est un livre pernicieux. Toutefois, si Montaigne a pris quelque chose au scepticisme de Rabelais, s'il ne s'est pas toujours garanti de ses idées licencieuses et de son style obscène, nous devons dire, pour être juste, que, dans ses variations, il conserve une vive et sincère admiration pour la vertu ; pour la religion, un respect plein de sagesse ; pour la monarchie, un attachement antique. « Je suis, dit-il, desgoûté de la » nouvelleté, quelque visage qu'elle porte (liv. 1, c. 22). » Peut-être cette prudence et cette réserve, qui balançaient en lui les doutes et les humeurs d'un esprit mobile et insouciant, les devait-il à un auteur plus catholique, qu'il aimait beaucoup, qu'il a traduit, qu'il a loué magnifiquement, Raimond Sebond ¹.

¹ Raimond Sebond, médecin de profession, avait pris, dans sa *Théologie naturelle*, la défense du Christianisme. Cet ouvrage, remarquable en lui-même, l'est surtout comme réponse au scepticisme naissant et aux attaques violentes de l'hérésie contre le catholicisme. « J'ap- » prouve, dit Pascal, l'apologie de Raimond Sebond, parce qu'elle » démontre la nécessité de la révélation. »

6. Tel est Montaigne, considéré comme philosophe. Comme écrivain, appartient-il au xvi^e siècle par le style et les habitudes du langage ? Non ; son dialecte est à lui seul. Dès son enfance, il avait *jargonné*, comme il le dit, la langue de Sénèque et de Pline ; c'est elle qui, sous une forme à demi française, à demi gasconne, sert d'expression à ses pensées naïves, piquantes, hardies et familières. Il y a chez lui du Marot, du Lucain, du Tacite : et la vivacité du patois périgourdin se confond sans cesse avec la marche libre de la phrase latine et l'expression vigoureuse de l'idiome romain. Lors même que Montaigne emprunte l'idée, l'expression reste toujours à lui. *Les abeilles pillotent de çà, de là, les fleurs ; mais elles en font après le miel qui est tout leur : ce n'est plus thym ni marjolaine.* Voilà tout Montaigne. C'est ainsi que les pensées et les images des auteurs anciens, fondues sans cesse dans ses écrits, sans perdre rien de leur force et de leur élévation, y prennent un caractère qui n'appartient qu'à sa plume.

Montaigne décrit la pensée, comme il décrit les objets, par des détails animés qui la rendent sensible aux yeux. Son style est une allégorie toujours vraie, où toutes les abstractions de l'esprit revêtent une forme matérielle, prennent un corps, un visage, et se laissent, en quelque sorte, toucher et manier. S'il veut nous donner une idée de la vertu, il la place dans *une plaine fertile et fleurissante, où qui en sait l'adresse peut arriver par des routes gazonnées, ombrageuses et doux fleurantes.* Il prolonge cette peinture avec la plus étonnante facilité d'expression, et, quand il l'a terminée, pour en augmenter l'effet par le contraste, il nous montre dans le lointain la chimérique vertu des philosophes *sur un rocher à l'écart, parmi des ronces, fantosme à effrayer les gens.*

7. Souvent on se forme une idée générale sur la manière d'un écrivain, d'après une qualité particulière qui se fait remarquer dans son style. Ainsi, les uns citent l'imagination de Montaigne comme sa qualité dominante, et, de fait, elle y règne souvent, au préjudice de la raison

et des convenances ; les autres citent son naturel et sa bonhomie, et sans doute l'auteur des *Essais* se montre bonhomme, lorsqu'il nous parle de lui, et nous dit quel vin il aimait le mieux. Il se sert d'un *parler* simple et naïf, *tel sur le papier qu'à la bouche* ; mais il ne se sert pas moins naturellement du langage le plus fort, le plus précis et quelquefois même le plus magnifique, lorsqu'il est emporté par le souvenir d'un grand sentiment, d'une action noble et généreuse. C'est dans Montaigne qu'on trouve la peinture de l'héroïsme

Qui tombe obstiné en son courage ; qui, pour quelque danger de la mort voisine, ne relâche aucun point de son assurance ; qui regarde encore, en rendant l'âme, son ennemi d'une vue ferme et dédaigneuse ; est battu, non pas de nous, mais de la fortune ; est tué, sans être vaincu ;

et cette phrase que n'aurait pas désavouée Démosthènes :

Il y a des pertes triomphantes à l'envi des victoires ; et ces quatre victoires sœurs de Salamine, de Platée, de Mycale, de Sicile, n'osèrent opposer toute leur gloire ensemble à la gloire de la déconfiture du roi Léonidas et des siens au pas des Thermopyles.

Et la vieillesse, *qui nous imprime plus de rides à l'esprit qu'au visage* ; et ces belles actions particulières, *qui s'en-sevelissent dans la foule d'une bataille* ; et Rome, *épouvantable machine, dont le monde, ennemi de sa longue domination, avait brisé et fracassé toutes les pièces* ; et ce discours de la Nature à l'homme :

Sortez, dit-elle, de ce monde, comme vous y êtes entré ; le même passage que vous avez fait de la mort à la vie, sans passion et sans frayeur, refaites-le de la vie à la mort. Votre mort est une des pièces de l'ordre de l'univers, une pièce de la vie du monde..... Si vous n'aviez la mort, vous me maudiriez sans cesse de vous en avoir privé.

8. Quelquefois, chez Montaigne, cette grandeur est portée trop loin, et se rapproche de la grandeur souvent outrée de Sénèque et de Lucain. Il aimait ces deux auteurs. Il ne haïssait pas les images hardies jusqu'à l'exagération, les expressions éblouissantes, les coups de pinceau plus énergiques que réguliers. On doit le pardonner à l'extrême vivacité de son imagination. Malgré ce pen-

chant naturel, dans ses jugements littéraires, il donne toujours la préférence aux auteurs de l'antiquité qui ont uni la pureté du goût à l'éclat du talent. Virgile est pour lui le premier des poètes ; et si la philosophie de Cicéron lui paraît trop chargée de *longueries d'appréts*, il trouve son éloquence incomparable. Quand il emprunte quelque idée brillante à Lucain ou à Sénèque, jamais il ne l'affaiblit, mais il sait presque toujours la rendre plus naturelle. Le bon sens tempère en lui l'imagination et retient sa pensée dans de justes bornes, lors même que ses paroles trop vives et trop impétueuses s'élancent avec une sorte d'irrégularité.

9. Ce bon sens qui dirige tous ses raisonnements, qui se fait remarquer au milieu de ses saillies et ne l'abandonne même pas dans ses caprices et dans ses écarts, lui présente en foule ces pensées heureuses et précises que l'on aime à retenir parce qu'elles trouvent sans cesse leur application, et que l'on peut appeler les proverbes des sages. Dans ce genre, il a donné les plus heureux modèles d'un style dont La Rochefoucauld passe pour le premier inventeur. Nulle part on ne trouve un plus grand nombre de sentences d'une brièveté énergique, où les mots suffisent à peine à l'idée qui se montre d'elle-même.

10. Il est encore une chose qui mérite d'être remarquée dans Montaigne, c'est son esprit : ce que l'on entend par ce mot se réduit à une manière de parler fine et délicate, qui suppose une langue déjà formée et fertile en ressources de ce genre. Ce mérite, le seul peut-être auquel tant d'écrivains du XVIII^e siècle ont dû leur célébrité, n'ajoute guère plus à la gloire de Montaigne qu'il n'a ajouté plus tard à celle de Montesquieu. Et si nous le signalons, ce n'est que pour donner une nouvelle preuve de la souplesse de son talent à une époque presque barbare, et avec une langue qui commençait à peine à se former.

11. Des phrases vives et coupées, des bons mots, des traits, des épigrammes, convenaient d'ailleurs très-bien

dans un style décousu, qui, comme le dit Montaigne, *ne va que par sauts et par gambades*. Le désordre est souvent pénible; il faut du moins qu'il ait quelque chose d'amusant. Montaigne abuse beaucoup de son lecteur. Ces chapitres qui parlent de tout, excepté de ce que promet le titre, ces digressions qui s'embarrassent l'une dans l'autre, ces longues parenthèses qui donnent le temps d'oublier l'idée principale, ces exemples qui viennent à la suite des raisonnements et ne s'y rapportent pas, ces idées qui n'ont d'autre liaison que le voisinage des mots, enfin cette manie continuelle de dérouter l'attention du lecteur, pourraient fatiguer, et l'on serait quelquefois tenté de ne plus suivre un écrivain qui ne veut jamais avoir de marche assurée : mais un trait inattendu nous ramène, un mot plaisant nous pique, nous réveille. Le sujet nous a souvent échappé; mais nous retrouvons toujours l'auteur, et c'est ce que nous aimons.

12. Si nous aimons Montaigne, quoiqu'il s'aimât trop lui-même, c'est que cette personnalité n'est point chez lui de l'égoïsme. L'amitié occupa une grande place dans son existence, et ses regrets après la mort de La Boétie témoignent hautement en sa faveur : le souvenir de son ami ne le quitte plus; il ne fait plus que *se traîner languissant*, il n'a plus de goût aux plaisirs. *Ils me redoublent*, dit-il, *le regret de sa perte. Nous étions à moitié de tout; il me semble que je lui dérobe sa part*. Ainsi Montaigne se fait une religion de sa douleur, et craint d'être troublé dans ses regrets par un bonheur où son ami ne peut plus être. Mais il faut l'entendre lui-même. Ce sera connaître en même temps ce qu'on a dit de mieux sur l'origine de l'amitié :

Au demourant, ce que nous appellons ordinairement amis et amitiés, ce ne sont qu'acointances et familiaritez nouées par quelque occasion ou commodité, par le moyen de laquelle nos ames s'entre-tiennent. En l'amitié de quoy je parle, elles se meslent et confondent l'une en l'autre d'un meslange si universel, qu'elles effacent et ne retrouvent plus la cousture qui les a jointes. Si on me presse de dire pour quoy je l'aymois, je sens que cela ne se peult exprimer qu'en respondant : parce que c'estoit luy, parce que c'estoit moy. Il y a, au

delà de tout mon discours et de ce que j'en puis dire particulièrement, je ne sçais quelle force inexplicable et fatale, médiatrice de cette union. Nous nous cherchions avant que de nous estre veus, et par des rapports que nous oyions l'un de l'autre, qui faisoient en nostre affection plus d'effort que ne porte la raison des rapports; je crois par quelque ordonnance du Ciel. Nous nous embrassions par nos noms; et à nostre première rencontre, qui feut par hasard en une grande feste et compaignie de ville, nous nous trouvâmes si prius, si cogneus, si obligez entre nous, que rien dez lors ne nous feut si proche que l'un à l'autre... Ayant si peu à durer, et ayant si tard commencé, car nous étions tous deux hommes faicts, et luy plus de quelque année, elle (notre amitié) n'avoit point à perdre temps; et n'avoit à se regler au patron des amitez molles et régulières auxquelles il fault tant de précautions, de longue et préalable conversation. Cette cy (l'amitié de ce genre) n'a point d'autre idée que d'elle-mesme, et ne se peult rapporter qu'à soy. Ce n'est pas une spéciale considération, ny deux, ny trois, ny quatre, ny mille; c'est je ne sçais quelle quintessence de tout ce meslange, qui, ayant saisi toute ma volonté, l'amena se plonger et se perdre en la sienne; qui, ayant saisi toute sa volonté, l'amena se plonger et se perdre en la mienne, d'une faim, d'une concurrence pareille; je dis perdre, à la vérité, ne nous réservant rien qui nous feust propre ny qui feust sien ou mien... Si je compare le reste de ma vie, quoyque, avecques la grâce de Dieu, je l'aye passée douce, aysée, et sauf la perte d'un tel amy, exempte d'affliction poissante, pleine de tranquillité d'esprit, ayant prins en payement mes commodités naturelles et originelles, sans en rechercher d'autres; si je la compare, dis-je, toute, aux quatre années qu'il m'a esté donné de jouyr de la douce compaignie et société de ce personnage, ce n'est que fumée, ce n'est que nuit obscure et ennuyeuse. Depuis le jour que je le perdis,

Quem semper acerbum,
Semper honoratum (sic di voluistis) habebo!

je ne foyz que traisner languissant, et les plaisirs mesmes qui s'offrent à moy, au lieu de me consoler, me redoublent le regret de sa perte : nous étions à moitié de tout, il me semble que je luy desrobe sa part... Il n'est action ou imagination où je ne le treuve à dire comme si eust-il bien faict à moy; car de mesme qu'il me surpassoit d'une distance infinie en toute aultre suffisance et vertu, ainsi faisoit-il au devoir de l'amitié (*Essais*, l. 1, c. 27).

13. ETIENNE DE LA BOÉTIE, immortalisé par de si touchants regrets, naquit à Sarlat, en 1530. Une mort prématurée le ravit, en 1563, à l'amitié de Montaigne, dans toute la vigueur de l'âge et du talent; mais en lui les talents avaient devancé l'âge. A dix-huit ans il publia son

ouvrage le plus remarquable, le *Traité de la servitude volontaire* ou le *Contre-un*, monument le plus hardi de la liberté de la pensée au *xvi^e* siècle. La Boétie y montre d'abord combien la servitude est contraire aux désirs et aux lois de la nature ; tous les êtres, chacun à sa manière, protestent contre elle. Cette tyrannie, que repoussent et l'homme et les animaux, comment s'est-elle donc établie ? par la coutume. Comment se maintient-elle ? par le concours et l'appui de quelques tyrans subalternes :

Ce ne sont pas les bandes de gents à cheval, ce ne sont pas les compagnies de gents à pied, ce ne sont pas les armes ; mais, on ne le croira pas du premier coup, toutesfoys il est vray, ce sont tousiours quatre ou cinq qui maintiennent le tyran, quatre ou cinq qui luy tiennent tout le pays en servage. Misérables ! chargés pendant leur vie des malédictions du peuple ; après leur mort, des vengeancees de l'histoire et de la justice du Ciel. De ma part, je pense bien, et ne suis pas trompé, puisqu'il n'est rien si contraire à Dieu, tout libéral et débonnaire, que la tyrannie, qu'il réserve bien là-bas, à part pour les tyrans et leurs complices, quelque peine particulière.

14. Un tel ouvrage était le code et le manifeste de la révolte ; les passions ne pouvaient manquer de s'en emparer. Aussi les Calvinistes, après la Saint-Barthélemy, le publièrent-ils sous le titre de *Franco-Gallia*, pour exciter à la rébellion contre l'autorité royale, et Jean-Jacques Rousseau s'en inspira pour écrire en traits de feu, dans son *Contrat social*, les trois funestes mots de la révolution française : Souveraineté du peuple.

Montaigne insinue que le traité de la Servitude volontaire n'est qu'une *exercitation* d'écolier, et l'on y trouve en effet le ton déclamatoire des amplifications classiques. S'il faut en croire d'Aubigné, cette indignation de La Boétie contre la tyrannie aurait eu une cause bien légitime, et dans sa haine il y aurait la faiblesse de l'amour-propre blessé.

Un jour, dit-il, La Boétie, voulant profiter de son séjour à Paris pour voir un bal ou un ballet, un suisse, qui trouvoit que La Boétie sentoit son écolier, non seulement lui refusa l'entrée, mais aussi lui laissa tomber sa hallebarde sur le pied, voyant qu'il insistoit trop fièrement pour entrer. La Boétie s'en plaignit au roi ; mais

Sa Majesté ne fit que rire de la chose. Le dépit qu'en eut La Boétie lui fit entreprendre cet ouvrage, où il blâmoit la lâcheté de tous les François, en ce qu'un si grand peuple se laissoit opprimer à l'appétit d'un seul homme et de quelques ministres de la tyrannie.

15. Le style de La Boétie, moins souple, moins pittoresque que celui de Montaigne, est plus concis et plus énergique. Il avait aussi composé des *Discours politiques*, des poésies latines et françaises, quelques traductions de Xénophon et de Plutarque. Tout cela, y compris le traité de la Servitude, n'était que des œuvres de jeunesse, sans prétention, qu'il ne revit jamais, *jouet du vent et de ses études*. Ce fut Montaigne qui, après sa mort, les recueillit pieusement, parmi les *brouillars et papiers espars çà et là*, prenant *vert et sec*, sans choisisir ny triage.

16. Le continuateur de Sénèque et de Montaigne, ce fut PIERRE CHARRON, fils d'un libraire parisien (1541). D'abord avocat au parlement, puis prêtre, son éloquence lui fit tout d'abord une éminente situation dans le clergé, et la reine Marguerite, femme de Henri IV, le désigna pour son prédicateur. En 1571, il suivit l'évêque de Bazas en Gascogne, où sa réputation devint si grande que tous les prélats du pays se disputaient à qui le posséderait, le comblant à l'envi d'honneurs et de bénéfices. Il résida successivement avec les titres de théologal, de grand-chantre ou de grand-vicaire, dans les évêchés de Bazas, de Lectoure, d'Agen, de Cahors, de Condom, etc., mêlant ses travaux ecclésiastiques d'études privées. Il ne reparut guère à Paris que l'an 1595, pour assister, comme député du Quercy, à l'assemblée générale du clergé, qui l'élut premier secrétaire, et l'an 1603, pour y mourir d'apoplexie.

17. Ce fut en 1589 qu'il connut Montaigne ; il devint son disciple de choix, et le *Livre de la Sagesse* fut en effet écrit sous l'inspiration et à l'imitation des *Essais*. Charron se contente d'y reproduire systématiquement et d'exagérer avec méthode les pensées que son maître avait émises sous la forme du soupçon et du doute. Montaigne avait attaqué, par la plaisanterie, le dogmatisme ; Charron

dogmatisa le scepticisme. L'un disait en riant : *Que sais-je ?* l'autre affirmait qu'il ne savait rien. La vérité de la religion, l'autorité de l'Eglise, la certitude de la morale même, furent attaquées par Charron : il poussa jusqu'à l'abnégation de toute règle l'indépendance d'idées que lui avait enseignée Montaigne. L'Université, le Châtelet, le Parlement se soulevèrent à la fois contre l'audacieux théologal. Le président Jeannin dissipa l'orage, et le livre put être publiquement vendu comme *livre d'Etat*. C'était rendre à l'Etat un mauvais service. Tout le naturalisme, qui, à la fin du XVIII^e siècle et au commencement du XIX^e, a été élaboré par les d'Holbach, les Helvétius, les Rousseau, se trouve en germe dans Charron ; c'est dire assez tout ce que le Livre de la Sagesse a de funeste, tout ce que son titre a de menteur.

18. Du reste, le style n'en vaut guère mieux que les idées. Si Charron parvient à dérober à son maître quelques termes heureux, quelques vives tournures, il n'en peut saisir ni la verve inépuisable, ni l'éclatante facilité. Autant la phrase de Montaigne est franche, légère, aventureuse, autant celle de Charron est compassée, lourde et méthodique. Différents par le style, ils le sont encore plus par le mouvement des idées et l'allure de l'esprit. Charron ne procède que par définitions. Les matières de chaque livre, les divisions et les subdivisions sont exactement marquées à l'avance. Son plan est arrêté, son désordre prévu, ses écarts volontaires. C'est de sang-froid, c'est par calcul, et non par entraînement, qu'il imite la marche irrégulière, les bonds incertains, les saillies, le laisser-aller de Montaigne ; c'est toute la gêne d'un écolier maladroit en face de l'aisance d'un maître habile.

19. Si Charron est allé plus loin que Montaigne dans le scepticisme et l'erreur, il a du moins connu l'heure de la certitude et de la vérité. Postérieurement au *Traité de la Sagesse*, qui met tout en doute, il composa le *livre des Trois Vérités*, dans lequel il prouve : 1^o qu'il n'y a qu'un Dieu et une seule religion ; 2^o que la religion chrétienne est la seule divine ; 3^o que la religion catholique romaine est

la seule véritable. En vertu de ce sujet, Charron y combat successivement les athées, les Païens, les Juifs, les Mahométans et les Protestants. Le style suit ici la pensée, et il n'est pas rare d'y trouver des pages éloquentes.

20. JEAN BODIN, natif d'Angers (1530), doit être regardé comme le père de la science politique en France, et même, si l'on excepte Machiavel, en Europe. Mais s'il annonce Montesquieu par son traité *de la République*, il rappelle Albert le Grand par sa *Démonomanie* et son Théâtre de la Nature, *Universæ naturæ Theatrum*, où se retrouvent les erreurs, les superstitions de l'astrologie. Bodin croit à la magie : il cite en preuve les enchantements de Circé. Il ajoute que de son temps les bergères des Alpes avaient l'art de faire des fromages qui, nouveaux lotos, changeaient en bêtes de somme les voyageurs qui s'y laissaient prendre, et qui, ainsi métamorphosés, servaient à transporter les marchandises de ces rustiques Circés. Son *Colloquium Heptaplomeron de abditis rerum arcanis*, a partagé avec le *Cymbalum mundi* de Bonaventure Desperriers cette horreur mystérieuse attachée à quelques ouvrages dont les témérités sont restées inédites. Dans ce traité, divisé en six livres, Bodin introduit six interlocuteurs qui discutent sur les religions, et il s'arrange de manière que toujours, dans ces discussions, les Catholiques, ou les Luthériens, ou les Calvinistes aient le dessous pour laisser gain de cause aux Juifs, et surtout aux déistes. Huet, dans sa *Démonstration évangélique*, le traite justement d'abominable.

De tels préjugés, de telles erreurs ne sembleraient guère promettre cet esprit solide et pénétrant, cette science solide et neuve qui distinguent les autres ouvrages de Bodin, entre autres, sa *Méthode pour étudier l'histoire*, *Methodus ad facilem historiarum cognitionem*, et ses *Six livres de la République*.

21. La *Méthode pour étudier l'histoire* est un ouvrage d'une érudition immense, mais confuse, plein de riches idées, mais dépourvu d'ordre, comme pour faire mentir son titre. A côté des erreurs et de l'abus de la science,

on y trouve ces fortes pensées, ces vues neuves que la science alors rencontraît de toutes parts, et qui éclatent surtout dans *la République*.

22. *La République* est le titre réel, la gloire durable de Bodin. Les opinions en sont généralement saines et raisonnables, également éloignées de l'adulation et de la licence. Bodin a sur beaucoup de points, entre autres, dans l'examen de l'influence du climat sur les mœurs et les lois, pressenti les grandes vues de Montesquieu qui le développe en le continuant, comme Bodin lui-même avait développé Hippocrate, Cicéron et Albert le Grand. L'influence profonde de l'astrologie, sa science favorite, se fait partout sentir dans son ouvrage. On y reconnaît une tendance persévérante à ne point isoler la terre dans l'espace où elle se meut, mais à la rattacher tout au contraire par quelque lien aux affaires générales du ciel. Quant à ce qui concerne plus particulièrement la société prise en elle-même, Bodin cherche ordinairement, comme le fait aussi Montesquieu, dans les témoignages de l'histoire les autorités qu'il lui faut. Il passe en revue les diverses espèces de républiques : la *monarchie tyrannique*, la *monarchie seigneuriale et royale*, l'*état aristocratique* et l'*état populaire*, ou ce qu'on nomme plus spécialement de notre temps la *république*. Il examine les diverses sortes de pouvoirs, les devoirs et les droits des citoyens et des magistrats, et traite à la manière de Machiavel¹, mais en se fondant sur une morale complètement opposée, des divers points de gouvernement qui se rapportent à l'administration intérieure, ainsi qu'à la sûreté des alliances et au droit de la guerre. Son dernier livre est en grande partie consacré à faire ressortir l'excellence de la monarchie française. Dans le second, il se prononce nettement contre le mélange des trois sortes de républiques, c'est-à-dire, contre le mode de gouvernement résultant de la combinaison des trois pouvoirs, système déjà indiqué par Cicéron², par Thomas Morus³ et par Machia-

¹ *Histoire de la Littérature étrangère*, t. 1^{er}.

² *Histoire de la Littérature latine*, p. 188.

³ *Histoire de la Littérature étrangère*, t. 2.

vel, et qui plus tard devait être préconisé par les publicistes de l'école anglaise. « Il faut montrer par vives raisons, dit-il, que c'est une erreur. » Il prouve alors qu'il faudrait remplir l'Etat, comme on l'a fait, de lois contradictoires, puisque les unes devraient avoir pour but de soutenir la monarchie, et les autres, la démocratie; faute de quoi l'un des principes de souveraineté finirait nécessairement, avec l'aide du temps, par l'emporter sur les autres, et conséquemment par causer une révolution politique. Ainsi le gouvernement représentatif est de sa nature une source constante de désordre.

Bodin avait montré du penchant pour quelques idées du protestantisme; néanmoins il ne se sépara jamais publiquement de la religion catholique. Il mourut à Laon, en 1596.

CHAPITRE IV.

ÉLOQUENCE SACRÉE.

§ 1^{er}. *Des Prédicateurs catholiques.*

1. Défauts de la chaire à la renaissance des lettres; Valladier et autres prédicateurs. — 2. Vigor; ses ouvrages. — 3. Pierre Du Châtel. — 4. Despençe, Postel, de La Revère, Richardot, Sorbin de Sainte-Foi, Du Perron. — 5. Réflexions générales sur ces prédicateurs, — 6. Les prédicateurs de la Ligue; Porthaise, Boucher. — 7. Saint François de Sales; sa vie et ses ouvrages. — 8. L'Etendart de la croix, les Controverses, les Entretiens spirituels et les Opuscules de saint François. — 9. Son Introduction à la vie dévote; jugement du pape Alexandre VII sur cet ouvrage. — 10. Style de l'Introduction; diverses citations. — 11. Son Traité de l'amour de Dieu jugé par Bossuet. — 12. Lettres de saint François de Sales; citations. — 13. Saint François de Sales comparé, comme prosateur, à Balzac. — 14. Fenouillet; ses ouvrages.

1. La renaissance des lettres et des arts sous François 1^{er} ne se fit point immédiatement sentir dans l'éloquence de la chaire. Les défauts de goût que nous avons signalés dans les sermons du xv^e siècle deviennent plus sensibles dans ceux du xvi^e, parce qu'ils ne sont point alors rachetés par les beautés des Menot, des Maillard et des Raulin. L'un, ANDRÉ VALLADIER, raconte en termes peu décents la naissance de Luther, que la tradition populaire disait le fruit d'un inceste. Un autre prouve que le cœur

humain est insatiable, parce que le monde étant rond et le cœur triangulaire, *si vous placez un globe dans un triangle, il y reste toujours du vuide*. Un troisième prêche la Passion en style rabelaisien, et cet autre, comme s'il avait étudié la théologie dans les hymnes de Ronsard, affirme que *Notre Seigneur est Hercule en mourant, Apollon en ressuscitant, Bellérophon en montant au ciel*.

2. Il ne faudrait pas croire toutefois que la même confusion d'idées grossières, pieuses, fabuleuses, scientifiques, régnât au même degré chez tous les prédicateurs. SIMON VIGOR, qui devint archevêque de Narbonne (1570), se fit connaître sous François I^{er} par le succès de sa prédication. Les sermons de controverse qu'il prêcha dans l'église de Saint-Paul, à Paris, contribuèrent à la conversion de plusieurs Calvinistes, parmi lesquels on distingue le célèbre Pierre Pithou. Outre un grand nombre de sermons, on a de Simon Vigor : *l'Oraison funèbre d'Elisabeth de France, reine d'Espagne*, et les *Actes de la conférence tenue à Paris, ès-mois de juillet et d'août 1566, entre deux docteurs de Sorbonne* (Vigor et Claude de Saintes) *et deux ministres de Calvin* (de l'Epine et du Rosier). Cette conférence fut tenue, sur l'invitation du duc de Montpensier, pour la conversion du duc de Bouillon, son gendre, et de la duchesse de Bouillon, sa fille ; Vigor y eut tout l'avantage, de l'aveu même des ministres.

3. PIERRE DU CHATEL, qui de correcteur d'épreuves devint évêque de Mâcon, cardinal et lecteur de François I^{er}, composa *l'Oraison funèbre* de ce prince dans un style plein de noblesse et de dignité.

4. Citons encore :

L'érudit DESPENCE, auteur d'un assez bon traité sur *l'Institution des princes*, de quelques *Eloges funèbres* et de *Sermons* ;

L'errant visionnaire POSTEL, qui prétendait aux révélations, soutenait la métempsychose, se disait immortel, et avait tant d'auditeurs, qu'il était obligé de les rassembler dans une cour et de se placer à une fenêtre pour leur faire la leçon ;

JÉRÔME DE LA REVÈRE, évêque de Toulon, qui fit

l'*Oraison funèbre* d'Henri II, comparée par Joachim Du Bellay, dans un sonnet, à la Cyropédie; le roi l'était à Cyrus, et l'auteur à Xénophon;

RICHARDOT, qui, chargé de faire l'*Oraison funèbre* de Charles-Quint, croyait devoir le comparer à Socrate et aux Pyramides d'Egypte, mais qui cependant s'élevait à quelques beautés réelles d'éloquence;

SORBIN DE SAINTE-FOI, qui prodigua les fleurs du beau langage sur les tombeaux d'Anne de Montmorenci, de Cosme de Médicis, de Charles IX, de Marguerite de France, de Quélus, de Saint-Mesgrin, et dont Thomas n'a pas même cité le nom dans son *Essai sur les éloges*;

Enfin le cardinal DU PERRON, qui passait pour l'homme le plus éloquent de son époque, et qui commence son *Eloge funèbre de Ronsard* par une page traduite de Tacite¹, suivie d'une autre page imitée de Salluste². Il y emploie près de vingt autres pages à dire qu'il ne sait comment s'y prendre pour traiter un sujet si grand.

5. Tous ces hommes se prétendaient orateurs, sans jamais être émus, sans exciter une émotion chez leurs auditeurs. Leur véhémence est toujours fausse; leurs images, leurs idées, leurs mouvements sont empruntés et factices. Du Perron, surnommé le *colonel-général de la littérature*, et qui serait plus digne du titre de *grand chambellan du Parnasse*, puisqu'il se chargeait de faire les réputations et de présenter les poètes à la cour, mérite d'être distingué de ses contemporains. Ses périodes sont artistement construites; dans son *Oraison funèbre de Marie Stuart*, servi par le choix d'un sujet si pathétique, il eut quelques intentions éloquentes; et lorsqu'il appela la vengeance divine sur la tête d'Elisabeth, dont la coquetterie sanguinaire venait d'immoler sa rivale, tous les assistants fondirent en larmes. La *Rhétorique française* du même auteur contient de bons préceptes, et quoique remplie d'affectation, elle n'est pas sans élégance. Enfin il fut le premier des auteurs catholiques qui

¹ Le commencement de la Vie d'Agricola.

² Le début de la Conjuration de Catilina.

écrivit la controverse en français, et s'il ne se montra point assez ferme à l'égard de Gabrielle d'Estrées, il protégea les gens de lettres, et leur disputa le prix du savoir sans leur porter envie.

6. En arrivant aux prédicateurs de la Ligue, il nous faudrait jeter un voile sur la chaire ; elle n'a plus ce caractère évangélique de charité qui la distingue. Les passions politiques, jointes à l'égarement du zèle, y éclatent en imprécations, en anathèmes. Ici PORTHAISE cherche à justifier par l'Ecriture les fureurs de la Ligue, et demande la déposition de tous les rois. Là, JEAN BOUCHER s'élève hautement dans l'église de Saint-Merry contre la prétendue conversion de Henri IV, et écrit l'apologie de Jean Châtel. L'entrée de Henri IV à Paris, en ramenant la paix, calma peu à peu cette effervescence ; mais la commotion avait été trop violente pour que de nouveaux talents pussent sitôt paraître, et ce n'est que sous le règne de Louis XIII que nous retrouverons dans les Desmares, les Singlier, les Mascaron, les dignes précurseurs des Bossuet et des Fléchier.

7. SAINT FRANÇOIS DE SALES naquit en 1567, au château de Sales, dans la Savoie. Sa vie est assez connue pour que nous puissions nous abstenir de la raconter. On sait qu'une irrésistible vocation l'entraîna dans les ordres sacrés (1593) ; qu'il devint d'abord pour Annecy le modèle le plus parfait de la charité chrétienne ; que, nommé missionnaire par l'évêque de Genève, il parvint, après plusieurs années d'efforts (1595-8), à ramener le Chablais et les trois bailliages (Gaillard, Ternier et Gex) à l'unité catholique ; que, nommé coadjuteur de Genève, il vint en France, après la paix de Lyon, pour les intérêts spirituels du dernier bailliage qui venait d'être réuni à ce royaume (1601) ; qu'il y prêcha le carême au Louvre ; qu'il fut promu, l'an 1602, à l'évêché de Genève, et que pendant vingt ans encore, soit par lui-même, soit par les soins de mesdames Chantal et Ballon, il fit dans sa patrie, comme chez nous, un bien inappréciable à la religion. L'existence active qu'il mena ne l'empêcha point de

se livrer à la composition d'ouvrages qui forment, avec ses Sermons, plusieurs volumes. En voici les titres :

1^o Introduction à la Vie dévote; 2^o Traité de l'Amour de Dieu; 3^o Entretiens spirituels; 4^o l'Etendart de la sainte Croix; 5^o des Controverses; 6^o des Sermons; 7^o des Lettres; 8^o des Opuscules.

8. L'*Etendart de la sainte Croix* est le premier ouvrage de saint François. Il fut composé pour défendre la confrérie de la Croix, établie à Annecy en 1593, ou plutôt pour répondre à un ministre protestant qui avait attaqué le culte que l'Eglise rend à la croix.

Les *Controverses* sont un recueil incomplet des discours que le saint avait prononcés ou fait imprimer durant les missions du Chablais. Fénelon en parle avec éloge (Lettre septième sur l'Eglise).

Les *Entretiens spirituels* furent recueillis par les religieuses de la Visitation d'Annecy. Quant aux *Sermons*, le style en est abondant, sage et pur; on peut encore les lire avec plaisir, et surtout avec fruit. On y trouve souvent l'application de la belle théorie qu'il a donnée sur la prédication, et dont nous avons profité dans un autre ouvrage ¹.

Les *Opuscules* contiennent des prières, des exhortations, des statuts, des requêtes, des réponses, etc. On peut dire qu'ils forment la vie du saint prélat par pièces authentiques.

9. L'*Introduction à la vie dévote* forme, avec le *Traité de l'amour de Dieu* et les *Lettres*, la partie la plus intéressante et la plus littéraire des œuvres de saint François.

L'*Introduction à la vie dévote* s'appelle aussi la *Philotée*, parce que, dans le cours de cet écrit, saint François s'adresse à une dame à laquelle il prête ce nom, qui signifie *aimant Dieu*. Ce livre fut composé à la prière de Henri IV, et traduit dans presque toutes les langues de l'Europe. Voici ce qu'en écrivait à son neveu le pape Alexandre VII :

C'est à la *Philotée* de M. de Sales que je dois, depuis vingt ans,

¹ *Traité de Littérature, Rhétorique et Eloquence*, p. 179.

après Dieu, la correction de mes mœurs; et s'il y a quelque chose en moi exempt de vice, je lui en ai obligation. Je l'ai lue une infinité de fois, et je ne saurais me passer de la relire; elle ne perd jamais pour moi la grâce de la nouveauté, et toutes les fois qu'elle repasse sous mes yeux, il me semble qu'elle me dit toujours quelque chose de plus qu'elle ne m'avait dit auparavant. Si vous m'en croyez, ce livre sera le guide de votre vie, et la règle sur qui vous prendrez la mesure de toutes vos actions, de toutes vos pensées. Il ne vous oblige pas à l'austérité et à la solitude d'un ermite; il ne vous persuade pas d'entreprendre un genre de vie extraordinaire; son dessein est de vous mener au but de la perfection chrétienne, et de vous instruire dans la solide piété par une voie douce et facile, qui s'accommode admirablement à toutes les différentes conditions des hommes, quelque basses ou relevées qu'elles puissent être.

C'est là une exacte appréciation de l'ouvrage, et il ne faut pas oublier qu'elle est due non-seulement à un saint prêtre, mais encore au chef de l'Eglise, au souverain pontife.

10. Quant au style, il est digne des plus grands éloges : familier sans bassesse, abondant sans diffusion, enrichi d'une foule d'images, de figures, qui parlent à l'imagination et à l'esprit. Saint François procède volontiers par assimilation, par comparaison; quelques exemples vont faire comprendre sa manière :

Tous les Israélites sortirent de la terre d'Egypte, mais ils n'en sortirent pas tous d'affection; dans le désert, plusieurs regrettaient les oignons et les chairs d'Egypte. Ainsi il y a des pénitents qui sortent du péché et n'en quittent pourtant pas l'affection, c'est-à-dire ils se proposent de ne plus pécher, mais c'est avec un certain contre-cœur qu'ils ont de se priver et abstenir des malheureuses délectations du péché; leur cœur s'en éloigne, mais ils ne laissent pas de se retourner souventes fois de ce côté-là, comme fit la femme de Loth du côté de Sodome. Ils s'abstiennent du péché comme les malades du melon, parce que les médecins les menacent de mort s'ils en mangent; mais ils s'inquiètent de s'en abstenir, ils en parlent, ils les veulent néanmoins sentir, et estiment bien heureux ceux qui en peuvent manger....

Considérez cette belle nuit sereine, et pensez combien il fait bon voir le ciel avec cette multitude et variété d'étoiles; or maintenant joignez cette beauté avec celle d'un beau jour, en sorte que la clarté du soleil n'empêche pas la claire vue des étoiles ni de la lune, et puis après dites hardiment que toute cette beauté mise ensemble n'est rien auprès de l'excellence du paradis...

Dans le chapitre où il explique *comment il faut communier*, il termine ainsi :

O Philotée, imaginez-vous que, comme l'abeille ayant recueilli sur les fleurs la rosée du ciel et le suc le plus exquis de la terre, et l'ayant réduit en miel, le porte dans sa ruche ; ainsi le prêtre, ayant prié sur l'autel le Sauveur du monde, vrai fils de Dieu, qui, comme une rosée, est descendu du ciel, et vrai fils de la Vierge, qui, comme fleur, est sortie de la terre de notre humanité, il le met en viande de suavité dedans notre bouche et dedans notre corps.

Ailleurs, il dit :

La noblesse de la race, la faveur des grands, l'honneur populaire, ce sont choses qui ne sont pas en nous, mais en nos prédécesseurs et en l'opinion d'autrui. Il y en a qui se rendent fiers et morgans (pleins de morgue), pour être sur un bon cheval, avoir un panache à leur chapeau, pour être habillés somptueusement ! Mais qui ne voit leur folie ? Car s'il y a de la gloire pour cela, elle est pour le cheval, pour l'oiseau, et pour le tailleur ! Eh quelle lâcheté de courage d'emprunter son estime d'un cheval, d'une plume, d'un goderon, etc., etc.

Les honneurs, les rangs, les dignités, sont comme le safran qui se porte mieux et vient plus abondamment d'être foulé aux pieds...

Nous disons maintes fois que nous ne sommes rien que la misère même et l'ordure du monde ; mais nous serions bien marris qu'on nous prit au mot, et que l'on nous publiât tels que nous disons. Au contraire, nous faisons semblant de fuir et de nous cacher, afin qu'on nous coure après et qu'on nous cherche.

11. Le *Traité de l'amour de Dieu*, quoique moins connu que la *Philotée*, a été regardé comme le chef-d'œuvre du saint évêque. Toutefois, voici ce qu'en pensait Bossuet (*Préface sur l'Instruction pastorale de M. de Cambrai*) :

J'oserais dire, avec la liberté d'un théologien, que si l'on suit ce saint pas à pas dans ce qu'il enseigne en divers endroits, on ne trouvera pas sa doctrine si liée ni si exacte qu'il serait à désirer ; et l'on n'aura pas de peine à reconnaître que, selon l'esprit de son temps, il avait peut-être moins lu les Pères que les scolastiques modernes..... Je ne prétends pas déroger par là aux conduites intérieures de cet excellent directeur, sous prétexte qu'en ces endroits et en quelques autres, sa théologie pouvait être plus correcte, ses principes plus sûrs. Je ne veux non plus affaiblir en lui le titre qu'on lui donne de théologien à un degré éminent, mais enfin borné, comme tout l'est chez les hom-

mes : et quand même on ne suivrait pas toutes ses condescendances en certaines choses de pratique, que je ne veux pas rapporter, on ne le dégraderait pas du haut rang qu'il tient dans la direction des âmes ; car c'est là qu'il est vraiment sublime, et, pour moi, je ne connais point parini les modernes, avec sa douceur, une main plus ferme ni plus habile que la sienne pour élever les âmes à la perfection et les détacher d'elles-mêmes.

12. Les *Lettres* de saint François ne sont pas la partie la moins intéressante de ses œuvres. Elles sont tantôt remplies de charme, d'abandon, de naïveté, d'esprit ; tantôt écrites d'un style élevé, soutenu, énergique¹. On peut citer comme un modèle de haute éloquence le commencement de sa Lettre sur la mort du bon Henri IV, qui l'aimait et le respectait :

Ah ! mon ami, il est vrai, l'Europe ne pouvait voir aucune mort plus lamentable que celle du grand Henri IV ! Mais qui n'admirerait pas avec vous l'inconstance, la vanité, la perfidie des grandeurs de ce monde ? Ce prince ayant été si grand en son extraction, si grand en sa valeur guerrière, si grand en victoires, si grand en triomphes, si grand en bonheur, si grand en toutes sortes de grandeurs..... Eh ! qui n'eût dit que la grandeur même semblait attachée et collée à sa vie, et que lui ayant juré une inviolable fidélité, elle devait terminer ses derniers moments par une mort glorieuse ;... et voilà qu'une si longue suite de grandeurs aboutit en une mort qui n'a rien de grand, que d'avoir été grandement funeste et lamentable ; et celui que l'on eût jugé presque immortel, puisqu'il n'avait pu mourir parmi tant de hasards, le voilà mort d'un contemptible coup de petit couteau, et par la main d'un jeune homme inconnu, au milieu d'une rue...

Citons maintenant la lettre qu'il adresse à une de ses pénitentes, qui s'accusait d'avoir été trop inquiétée d'un mauvais présage, et l'on verra combien il sait approprier son langage à tous les sujets :

Ma très-chère fille, voici comme je vous répons : il n'y a nulle offense en tout ce qui se passa touchant les présages du péril de monsieur votre fils, bien qu'il ne faille pas attendrir son esprit à donner créance à ses préoccupations, mais aller doucement, remettant tout ce qui vous touche entre les mains de la Providence, et même, quand quelque violent présage nous arrive, tel que celui pour lequel vous m'écrivez, il faut repousser les appréhensions qui nous en reviennent tant qu'il nous est possible, de peur que notre ennemi (le démon), nous trouvant facile à croire tel pressentiment, n'abuse de notre faiblesse.

¹ V. *Traité de Littérature, Style et Composition*, p. 310.

Cette lettre peint bien l'esprit doux et éclairé du saint évêque : il se garde de nier que Dieu puisse vouloir nous faire pressentir l'avenir, tout en tâchant de garder sa pénitente d'une crédulité ridicule et souvent dangereuse.

13. De tous les morceaux que nous avons cités en divers genres, on peut conclure que c'est en fraude de ses droits que l'on donne à Balzac d'avoir inventé la période ; à La Bruyère d'avoir le premier présenté, avec des formes de style saisissantes, des observations exactes et fines. Il y a de tout cela dans saint François de Sales ; sa période est correcte, brillante, harmonieuse ; sa phrase est habile et rend parfaitement les pensées les plus délicates. A lui donc la gloire d'avoir, avant tout autre, parlé le pur français ; à lui la gloire de l'avoir livré au siècle de Louis XIV, qui ne trouva rien à y changer, et qui le rendit immuable pour les siècles à venir, malgré tous les efforts que le mauvais goût a tentés et peut tenter encore pour l'altérer.

14. FENOILLET, natif d'Annecy, marcha sur les traces de saint François de Sales, qui, pour se l'attacher, l'avait nommé chanoine de sa cathédrale. Devenu théologal de Gap, il se rendit à Paris, appelé par Henri IV, qui, charmé de ses sermons, le créa son prédicateur ordinaire. Promu l'an 1607 à l'évêché de Montpellier, il parvint à faire rentrer dans le sein de l'Eglise un grand nombre de personnes égarées. Il mourut en 1652. On a de Fenoillet :

1^o Des *Remontrances au roi contre le duel* ;

2^o Une *Harangue au roi*, prononcée à Béziers (1621). Cette pièce est bien faite, vive et pathétique. Les malheurs de l'Eglise et les fureurs des protestants, qui venaient de prendre Montpellier, y sont dépeints avec beaucoup de force ;

3^o Un *Discours sur le mariage de Monsieur* (Gaston de France) ;

4^o Les *Oraisons funèbres du chancelier Pomponne de Bellièvre* (1607), de *Louis I^{er}, duc de Montpensier* (1608), de *Henri le Grand* (1610) et de *Louis XIII* (1643).

§ 2. Des Prédicateurs réformés.

1. Calvin jugé par Bossuet ; ses principaux ouvrages. — 2. Son Institution chrétienne ; style de cet ouvrage. — 3. Progrès que Calvin fit faire à la langue. — 4. La préface de l'In-

stitution chrétienne; citation d'un fragment. — 5. Théodore de Bèze; ses ouvrages; citations.

1. On connaît assez l'histoire scandaleuse de JEAN CALVIN ¹; ici nous ne le jugerons que comme auteur, et d'abord nous citerons les paroles d'un maître plus compétent. Voici ce qu'en dit Bossuet :

Donnons-lui cette gloire d'avoir aussi bien écrit qu'homme de son siècle, mettons-le même au-dessus de Luther; car encore que Luther ait quelque chose de plus original et de plus vif, Calvin, inférieur par le génie, semble l'avoir emporté par l'étude; son style plus triste était plus suivi et plus châtié. Ils excellent l'un et l'autre à parler la langue de leur pays, l'un et l'autre étaient d'une véhémence extraordinaire, l'un et l'autre n'ont pu souffrir qu'on les contredit, et leur éloquence n'a été en rien plus féconde qu'en injures.

Les principaux ouvrages de Calvin sont l'*Institution chrétienne* et des *Commentaires sur l'Écriture sainte*. Ses sermons, imprimés ou manuscrits, dépassent le nombre de deux mille cinq cents.

2. Calvin n'avait que vingt-six ans lorsqu'il composa son *Institution chrétienne*; il la dédia, de Bâle, à François I^{er}, en 1535. La langue, surtout la prose, était alors bien faible et bien incorrecte. Aussi l'ouvrage de Calvin fut-il pour elle une véritable création, et mérite-t-il cet éloge que Patru donnait à son auteur d'être un des *pères de notre idiome*.

Le style de Calvin, net, grave, précis, a déjà quelque chose du génie de la langue française; mais raide et froid, il a le caractère de Calvin: il est terne comme son âme, dit Bossuet. Il a les mérites de l'étude, et non les hautes vertus de l'inspiration. Calvin n'était pas un apôtre, mais un savant; sa diction n'est pas sortie de son âme, il la doit à Cicéron qu'il lisait, dit Pithou, tous les ans.

3. En effet, ayant Calvin, la prose, lorsqu'elle essayait de devenir périodique, se traînait, s'enchevêtrait et ne parvenait qu'à devenir obscure en restant vulgaire. Calvin lui donna le nombre, la noblesse, la clarté; il la dé-

¹ V. mon *Histoire moderne*, t. 1^{er}, p. 360.

chargea d'un insupportable bagage de locutions surannées, d'incidences obscures, de conjonctions disgracieuses; d'un seul bond il la porta presque à la hauteur de la prose latine qu'il avait prise pour modèle. Car, il faut le remarquer, ce langage, que nos grands écrivains n'ont fait que tremper plus fortement et colorer plus vivement, n'est guère que du latin approprié au génie français, et qu'on pourrait sans beaucoup d'efforts rappeler à son origine. En effet, la traduction latine est un calque assez fidèle, et la latinité en est excellente, tant est grande l'affinité des deux langues. Aussi, si l'on veut savoir le français, il faut apprendre sérieusement le latin; le chemin est un peu long, sans doute, mais c'est encore le plus court, s'il conduit au but.

4. On a souvent cité de Calvin la préface de son Institution. C'est en effet le morceau le plus soigné et le plus élégant de tout cet ouvrage, dont les divisions multipliées et la marche méthodique démentent, du reste, la vivacité et la libre allure de ce début; nous ne citerons donc rien de cette préface, mais nous donnerons de l'Institution un passage assez brillant et curieux, en ce sens que Calvin, en voulant justifier la Réforme et sa rupture avec l'Eglise, proclame cependant et reconnaît le besoin de l'unité, cette grande loi du monde :

C'est une chose horrible à lire ce qu'écrivent Isaïe, Jérémie, Joël, Habacuc, et les autres, du désordre qui estoit en l'Eglise de Jérusalem, de leur temps. Néanmoins les prophètes ne forgeoyent point de nouvelles églises pour eux, et ne dressoyent point de nouveaux autels pour faire leurs sacrifices à part; mais quels que fussent les hommes, pour ce qu'ils répétoient que Dieu avoit mis là sa parole, et avoit ordonné les cérémonies dont on usoit, au milieu des meschants ils adoroient Dieu d'un cœur pur, et eslevoient leurs mains pures au ciel. S'ils eussent pensé tirer de là quelque pollution, ils eussent plutôt aimé cent fois mieux mourir que de s'y mesler. Il n'y avoit donc autre chose qui les induist à demeurer en l'Eglise au milieu des meschants, que l'affection qu'ils avoient de conserver unité. Or si les saints prophètes ont fait conscience de s'aliéner de l'Eglise à cause des grands peschez qui régnèrent, et non point d'un seul homme, mais quasi de tout le peuple, c'est une trop grande outrecuidance à nous, de nous oser séparer de la communion de l'Eglise, incontinent, que la vie de quelqu'un ne satisfait point à notre jugement.

C'est ainsi que tous ces novateurs se condamnaient eux-mêmes ; car c'est le propre de l'erreur d'être à elle-même son propre juge et sa propre condamnation.

5. THÉODORE DE BÈZE (1519-1605), poète, orateur, historien, sermonaire, grammairien, joignait à une science immense la verve et la chaleur qui manquaient à Calvin. C'était un bel-esprit, un homme de cour, que l'ardeur de se montrer jeta dans la Réforme, et, comme nous l'avons dit ailleurs¹, il en fut l'homme d'action. Il la défendit aussi de sa plume, non comme Calvin, par des injures, mais par des sophismes, des mensonges et d'ignobles plaisanteries. On a de lui :

1^o Une *Histoire ecclésiastique des Eglises réformées de France*, depuis l'an 1521 jusqu'à l'an 1563 ;

2^o Des *Icones virorum illustrium*, où se trouve une *Vie de Calvin*, son maître ;

3^o Des pamphlets politiques, tels que l'histoire de la *Mappemonde papistique*, par *Frangidelphe Escorche-Messes* ; le *Resveil-Matin des François et de leurs voisins*, par *Eusèbe Philadelphie* ; la *Comédie du pape malade*, par *Thrasibule Phénia*, etc.

A ces ouvrages il faut joindre son traité de *Hæreticis à civili magistratu puniendis*, où le réformiste s'arroe le droit de punir les adversaires de la Réforme ; un recueil de poésies latines qui, sous le titre de *Juvenilia*, couvre des ordures, selon l'expression de Mézerai, et une tragédie d'*Abraham sacrifiant*, où se trouvent des tirades éloquentes, et que Pasquier, dans sa jeunesse, n'avait pu lire, disait-il, sans pleurer. Le monologue d'Abraham, quand il s'adresse à Dieu avant de tuer son fils, est beau de sentiment et renferme des vers heureux, tels que ceux-ci :

Qu'un autre soit de mon fils le meurtrier !

Hélas ! Seigneur, faut-il que cette main

Vienne à donner ce coup trop inhumain ?

Las ! que diray-je à la mère dolente

Si elle entend cette mort violente ?

.

Ay-je passé parmi tant de dangers ;

.

¹ V. *Histoire moderne*, t. 1^{er}, p. 483.

Ay-je vescu, vescu si longuement
 Pour me mourir si malheureusement ?
 Fendez, mon cœur, fendez, fendez, fendez,
 Et pour mourir plus long-temps n'attendez :
 Plus tost on meurt, tant moins la mort est grave.

On y remarque encore un monologue de Satan d'une singulière énergie :

Je vay, je vien, jour et nuit je travaille,
 Et m'est avis, en quelque part que j'aïlle,
 Que je ne pers ma peine aucunement.
 Règne le Dieu en son beau firmament ;
 Mais pour le moins la terre est toute à moy,
 Et n'en déplaïse à Dieu, ni à sa loy.
 Dieu est aux cieux par les siens honoré ;
 Des miens je suis en la terre adoré.
 Dieu est au ciel ; eh bien ! je suis en terre.
 Dieu fait la paix ; et moy, je fais la guerre.
 Dieu règne en haut ; et bien ! je règue en bas
 Dieu fait la paix, et je fais les débats.
 Dieu a créé et la terre et les cieux,
 J'ai bien plus fait, car j'ai créé les dieux.

N'y a-t-il pas dans cette révolte de l'orgueil, dans cette satisfaction du mal, un germe du Faust de Gœthe ?

De Bèze composa aussi, en latin, un traité sur la prosodie et la prononciation de la langue française, *de Franciæ linguæ rectâ pronuntiatione Tractatus*, dont le seul défaut, selon d'Olivet, est d'être trop court ; défaut rare alors et aujourd'hui encore.

CHAPITRE V.

ÉLOQUENCE DU BARREAU ET DE LA TRIBUNE.

§ 1^{er}. Des Orateurs du barreau.

1. Causes qui arrêterent l'essor de l'éloquence judiciaire. — 2. Caractère des plaidoyers de cette époque. — 3. Lemaître, Du Prat, Marillae, Chartier, Brulart, Riart, Rebours, Boullas, Séguier, de Thou, Pibrac, L'Hôpital, Brissou, Pithou, Versoris, Arnauld, Pasquier, Peleus, Robert, Servin, Expilly, Gaultier. — 4. Moutholon, Ruzé, Riger, de Lizet, Foyet ;

exemple du néologisme dans la prose, contemporain du néologisme dans les vers. — 5. Plaidoyer de Pasquier et de Versoris contre et pour les Jésuites; Antoine Arnauld. — 6. Fragment d'un plaidoyer de Peleus; ses autres ouvrages. — 7. Plaidoyer d'Anne Robert; extraits; réplique de Servin. — 8. Début d'un plaidoyer d'Expilly. — 9. Les discours d'apparat.

1. Deux causes arrêtaient l'essor de l'éloquence judiciaire : l'imitation maladroite de l'antiquité, qui fut le caractère principal du xvi^e siècle, et le goût pour la controverse, les subtilités de la dialectique et les disputes oratoires que les Grecs, chassés de Constantinople, apportèrent en France. D'un côté, les formes grandioses du Forum furent introduites dans les mesquines discussions du Châtelet ou de la Grand' Salle, et de là naquit une exagération ridicule et pédante; d'un autre côté, la langue du barreau s'affubla d'interminables citations; à l'éloquence paisible et froide, mais naïve et sensée de nos anciens avocats, succédèrent une faconde boursouflée, un langage prétentieux, que défigura l'abus ridicule d'une érudition sans méthode et sans goût.

2. Les plaidoyers des plus célèbres avocats de cette époque n'offrent qu'un pêle-mêle des citations les plus bizarres et les plus disparates, un amalgame de paganisme et de catholicisme, où Jupiter, Minerve et tous les dieux de la Fable siègent à côté de Jésus-Christ et des saints; un luxe de savoir indigeste qui emprunte à tous les âges, depuis la création du monde; une fureur d'allusions historiques qui confond dans la même page les noms les plus opposés, les plus *étonnés de se trouver ensemble*. On rencontre dans les mêmes lignes Anmien Marcellin, Homère, Plutarque, ou saint Jean Chrysostôme, le roi des Perses Darius, le grand Charlemagne; puis des mots hébreux, des vers grecs, latins, français, le tout à propos du plus mince procès. Aussi le plaidoyer burlesque de Petit-Jean, dans les *Plaideurs* de Racine, n'est-il plus une satire, une parodie; c'est un tableau fidèle et parfaitement vrai de l'éloquence oratoire du xvi^e siècle.

3. Rappelons d'abord les noms des plus fameux avocats de cette époque : GILLES LEMAITRE, DU PRAT, GABRIEL MARILLAC, MATHIEU CHARTIER, NOEL BRULART,

DENIS RIART, PIERRE REBOURS, LÉONARD BOULAS, PIERRE SÉGUIER et CHRISTOPHE DE THOU, les deux orateurs les plus illustres de leur siècle : l'un, plein de force et d'entraînement ; l'autre, au contraire, d'une éloquence douce, insinuante et facile. Un peu plus tard, DE PIBRAC, gendre du chancelier L'HÔPITAL, se fit remarquer par sa haute raison et ses vastes connaissances. A côté de lui parurent le président BRISSON, qui, aspirant à la gloire de tout dire, montra plus de science que de véritable éloquence ; PIERRE PITHOU, VERSORIS, ANTOINE ARNAULD, ÉTIENNE PASQUIER, avocat plein de sagesse et d'érudition, mais sans énergie et sans âme ; JULIEN PELEUS, ANNE ROBERT, LOUIS SERVIN, CLAUDE EXPILLY, GAULTIER, qui passait pour très-caustique et qu'on surnommait *Gaultier la Gueule*. Sa réputation durait encore au temps de Boileau :

Je ris quand je vous vois, si faible et si stérile,
Prendre sur vous le soin de réformer la ville,
Dans vos discours chagrins plus aigre et plus mordant
Qu'une femme en furie ou Gaultier en plaidant.

4. A ces noms célèbres il faut joindre ceux de FRANÇOIS DE MONTHOLON, de RUZÉ, de RIGER, de PIERRE DE LIZET et de GUILLAUME POYET, dont le procès de la duchesse d'Angoulême contre le connétable de Bourbon fonda la réputation et la fortune. Il ne nous reste de cette procédure qu'une seule pièce originale : ce sont les conclusions du procureur-général Lizet. On verra, par l'extrait suivant, que le néologisme, introduit par Ronsard dans la poésie, avait déjà dénaturé la prose française. L'orateur rappelle le sac de Rome par le connétable, en 1527 :

Ayant oblié tout honneur et vertu, et agité depuis de la fureur de son crime très-énorme et exécrationnable, auroit de fait *invadé* les terres de nostre Saint-Père le Pape, vostre allié et confédéré..... et il auroit prinse Rome d'assault, et ce faisant auroient été commis tant d'homicides, sacrilèges et aultres crimes *néfandes* et détestables..... et auroit cet homme *facinoreux* et scélératissime, après avoir despoillé toute humanité, et icelle converti en inhumanité *belluiale*, con-

sommé son iniquité contre vous, Sire, et contre l'Eglise romaine, des injures de laquelle étant le *propulsateur*, défenseur et *ulteur*, comme ont toujours esté vos *antécresseurs*, la *pugnion* et correction vous appartient, etc.

5. Pasquier et Versoris dûrent en partie leur célébrité au procès de l'Université contre les Jésuites (1564). On retrouve, dans le plaidoyer de Pasquier, toutes les exagérations et toute l'âcreté scolastique de l'époque. Celui de Versoris, qui défendait les Jésuites, est plus modéré sans être d'un meilleur goût. L'orateur termine ainsi l'éloge de la cour à laquelle la cause était soumise :

Cette cour que regarde chacun d'un œil qui a sa rondeur esgallément proportionnée, œil plus droit que celui de Polyphème, lequel aucuns ont estimé sur Philostrate estre l'œil de la France; mais je peux mieux dire celui de la justice qui regarde ceste Galathée ou ceste vérité, de laquelle le grand Polyphème, qui est le grand corps de la justice, est amoureux.

Ce même procès mit en relief ANTOINE ARNAULD, fils aîné de l'avocat-général de Catherine de Médicis. De toutes les causes qu'il plaida, la plus célèbre fut celle d'une femme qui accusait un jeune homme du meurtre de son fils. Arnauld, avocat de la mère, gagna la cause.

6. Julien Peleus est connu par une cause assez étrange. En l'année 1595, un procès fut élevé sur la question de savoir *si un locataire peut quitter la maison où il retourne des esprits, et si, pour cette occasion, il peut demander la résolution du contrat de louage*. Mélange choquant des idées et des choses sacrées et profanes, le plaidoyer de Peleus est rempli de cette érudition prétentieuse, de ce défaut de goût que nous avons signalé dans le barreau du xv^e siècle. En voici quelques passages :

Mais quelques esprits que ce soyent, s'il est vray qu'il en vienne en ceste maison, l'intimé devoit plustost apporter tous les remèdes pour y pourvoir, que de dérier ceste maison, Dieu et nature nous ayant donné assez de moyens pour ce faire. Que n'usoit-il donc du laurier, de la ruë plantée, ou du sel pétillant dans les flammes et charbons ardents; des plumes de la huppe; de la composition de l'herbe dite *arcolus vetulus*, avec la rubarbe, avec du vin blanc; du saur suspendu au seuil de la porte de la maison; du cuir du front de l'hyène; du fiel de chien que l'on tient estre d'une merveilleuse vertu

pour chasser les démons ? Que n'usoit-il aussi de l'herbe moly, laquelle Mercure ayant baillé à Ulysse, il se servit comme antidote contre les charmes de Cyréc ? Et si ces remèdes ne luy estoient point propres, ains incongneus, que n'avoit-il recours ou à son evesque ou à son curé, qui en a d'ordinaires, comme les conjurations, purgations, exorcismes, l'huile sacrée, l'encens, l'eau bénite, qui sont moyens du tout souverains ? Sainct Chrysostome a tenu que les démons ne peuvent infecter la chambre en laquelle sera le livre de la parole sacrée. S'il s'en est aydé, il a deu continuer. Hercules, après un long temps, rendit Nereus et Protée souples. Toutes les actions sont considérées par la fin. Si le talon (c'est-à-dire la constance et la fermeté) n'eust failly à Achille, il eust été immortel !.....

Peleus, comblé de faveurs par Henri III et Henri IV, leur exprima sa reconnaissance tour à tour en prose et en vers. Un petit poëme de circonstance, intitulé : *Panegyrique au peuple de France*, est demeuré comme un monument de sa gratitude en même temps que du mauvais goût de l'époque. Ses autres ouvrages sont :

Histoire de la vie et des faicts de Henri le Grand depuis sa naissance jusqu'en 1595 ; le Cavalier français ; les Questions illustres ; Histoire de la dernière guerre contre les Danois et les Suédois jusqu'à la paix de 1613, etc., etc.

7. Anne Robert s'illustra dans le procès suivant. Un étranger passe une nuit de février 1599 chez deux hôteliers ; quelques jours après, il disparaît, et l'on ne retrouve plus tard que son cadavre. Les deux hôteliers qui, pendant l'absence de leur hôte, s'étaient approprié les vêtements et l'argent laissés dans sa chambre, sont accusés par sa mère de l'avoir assassiné. Traînés au Châtelet, soumis plusieurs fois à la torture, ils allaient sans doute être condamnés, lorsqu'un voleur, saisi par la police, s'avoua, en mourant, coupable du meurtre de l'étranger. Dès lors l'accusation tombe d'elle-même, et les deux hôteliers, par l'organe de leur avocat, demandent une réparation, non-seulement à leur honneur, mais encore à leur fortune :

Les poètes anciens, ayant à plaisir discours de plusieurs combats advenus au mémorable siège de Troie, récitent que Télèphe, fils d'Hercules, ayant en une rencontre esté grièvement blessé d'un coup de lance par Achilles, et voyant que de plus en plus les douleurs de sa

playe croissoient sans trouver remède au mal, alla prendre advis de l'oracle d'Apollon, qui fit réponse que rien ne lui pouvoit donner guérison ny allégement, sinon la meme lance d'Achilles, de laquelle il avoit esté frappé ; lance appelée Pelios, du mont Pélion, au haut et en la cime duquel Chiron l'avoit prise et cueillie pour la donner à Achilles. De sorte qu'en l'accident de Téléphus, la guérison et le remède vint de la mesme lance qui avoit fait le mal et la blessure.

Après avoir montré que, dans le cas présent, la justice doit être comme la lance d'Achille ; que si la cour s'est trompée dans son jugement, cette erreur, déjà si funeste aux accusés, doit maintenant retomber sur l'accusateur qui l'a produite ; qu'une imputation calomnieuse, faite par imprudence et sans malice, mérite au moins une punition pécuniaire et civile ; Anne Robert en vient à tracer les souffrances de ses clients, et c'est alors que, laissant de côté l'érudition, il trouve des mouvements de vraie éloquence :

Et si cette femme (la mère du défunt) vous représente la piété et les regrets d'une mère, imaginez-vous, messieurs, les misérables gémissements de cet innocent au milieu de la cruauté d'une question ordinaire et extraordinaire, n'ayant lors d'autre sentiment que de ses douleurs, en une heure mille morts sans mourir : un corps gehenné, tirassé, demi-deschiré, les nerfs séchez et roidis, les membres froissez et fracassez, avec un effroyable traitement du reste du corps, lié, tiré, misérablement estendu. Et à dire vray c'eust esté à ce pauvre homme un grand heur de mourir : car ce qui lui reste n'est plus un corps entier, ce sont pièces disloquées et disjointes, membres dérompus, estropiés et affoiblis, ayant à présent le corps resduict en tel estat et en telle misère, que mal-aisément désormais il pourra au travail de ses bras gagner la vie de lui, de sa femme et cinq enfants. C'est la clameur et les plaintifs gémissements de ces pauvres petits enfants dont la voix pénètre au ciel, et la plainte en vient jusqu'à vous en ce lieu pour vous esmouvoir à pitié : lui cependant, se voyant misérable en son corps et sa famille réduite en mendicité, vit et meurt tout ensemble ; ce luy est une peine qui toujours renouvelle et une mort qui jamais ne prend fin...

Louis Servin, dont il nous reste un énorme in-folio de plaidoyers, aujourd'hui totalement oubliés, répliqua pour la mère, et la cour, sur ses conclusions, rendit un arrêt qui déboutait les demandeurs de leur demande.

8. Claude Expilly commence un plaidoyer en ces termes :

Ce fut une noble et glorieuse controverse que celle qui vint devant le sénat de Rome, du temps de Tibère, entre onze peuples de l'Asie, à qui auroit l'honneur de bastir le temple destiné à l'empereur et au sénat. Chacun apporta ce qu'il avoit de mémorable et recommandable, soit en l'antiquité, magnificence et grandeur de ses habitants, soit en la réputation et renommée acquise par les armes, ou soit en services et mérites envers le peuple romain. Il faisoit bon voir cette guerre magnanime où le fruit du vainqueur estoit une immense despense et beaucoup de peine, et le mal des vaincus estoit le repos et l'espargne.

Le différend qui se présente aujourd'hui devant cet auguste tribunal, est semblable quant au fait matériel, puisqu'il s'agit de la réparation d'une église; mais l'intention n'est pareille. Icy on ne s'empresse point au généreux, à l'honorable, au devoir; ains à la parcimonie et honteuse espargne. On ne dispute pas à qui fournira pour le bâtiment de l'église, mais à qui donnera moins, à qui ne donnera rien...

Le début de ce plaidoyer est plein de noblesse, de grandeur, et annonce un objet important. Or, de quoi s'agit-il? de savoir qui fera des réparations. En vérité, il n'y avoit pas lieu d'évoquer l'antiquité, de mettre en conflit tous les peuples de l'empire romain, pour conclure à une dépense de cinquante écus.

9. Cette manie pédantesque d'érudition se retrouve au barreau dans les discours d'apparat. « Procureurs, disoit » le vertueux Achille de Harlay dans une de ses mercuriales, Homère vous apprendra votre devoir, *Odyssée*, » in libro decimo, et Eustathe, en son Commentaire, » vous dira comment vous devez vous conduire avec vos clients. » Cependant l'éloquence existait : elle est toujours l'organe des grandes passions. Plus tard, ce même Achille de Harlay, au lieu de citer Homère et Eustathe, brave en ces mots le duc de Guise : *Mon âme est à Dieu, mon cœur est à mon roi, mon corps est entre les mains des méchants*, paroles immortelles, éloquence naïve de l'héroïsme. Ce sont là ces braves paroles que Montaigne préfère aux plus beaux discours; c'est là ce que Ronsard appelle, dans son style hardiment figuré, *darder un parler courageux*¹, et ces exemples abondent

¹ Ce poëte dit ailleurs avec la même force :

Car je choisis des vers et mâles et hardis,
Et des mots courageux.

dans le cours du xvi^e siècle, si stérile en orateurs. C'était le temps des L'Hôpital, des Séguier, des Montholon, des Pithou, des Molé, des Harlay, des de Thou, hommes qui unissaient, à la simplicité mâle et franche des mœurs de la vieille patrie, toute la constance du stoïcisme romain : *belles âmes, frappées à l'antique marque*, dit Michel Montaigne.

Toutefois, ces grands hommes servirent peu les progrès de l'art et ceux du langage. Trop exclusivement livrés à la recherche des faits pour s'occuper de celle des mots, investigateurs profonds des lois latines et des lois françaises, la jurisprudence et la science politique leur ont des obligations qui valent bien sans doute ce que la rhétorique aurait pu leur devoir.

§ 2. Des Jurisconsultes.

1. Le droit, comme loi et comme science au xvi^e siècle. — 2. Guillaume Budée. — 3. Alciat, L'Etoile, Duaren, Ferrier, Chasseneux, Tiraqueau, Pithou, Pasquier. — 4. Cujas; appréciation de ce jurisconsulte. — 5. Loysel. — 6. Dumoulin. — 7. Pierre Pithou. — 8. Du Ferrier, Dufay, Scévole, Molé, de La Place.

1. Au xvi^e siècle, le droit avait repris autorité et vigueur, il régnait comme loi; comme science, il était faible encore, mal compris et mal enseigné. La lumière nous vint d'Italie. « Le siècle de l'an mil cinq cent, dit » Pasquier (*Rech.*, l. 9), nous apporta une nouvelle es- » tude de loi, qui fut de faire un mariage de l'estude du » droict avecques les lettres romaines, par un langage » net et poly, et trouve trois premiers entrepreneurs de » ce nouveau mesnage, Guillaume Budée, François, en- » fant de Paris, André Alciat, italien milanais. »

2. GUILLAUME BUDÉE avait étudié à Orléans, dont l'Université était alors fameuse pour la science du droit; c'était le règne de Rebuffi, d'Accurse et des glossateurs. Dans un premier ouvrage, où se montrent déjà la justesse et la pénétration d'esprit qui distinguent ses travaux philologiques; dans ses *Annotations sur les Pandectes*, Budée s'éleva contre Accurse et les commentateurs.

S'il eût poursuivi l'étude de la jurisprudence, il y eût acquis cette gloire que lui a donnée la profonde connaissance de l'antiquité grecque et latine ; il eût fondé le droit comme il a créé la philologie. Mais ce qu'avait commencé Budée contre la première école italienne, l'école d'Accurse, un Italien, Alciat le devait achever.

3. Appelé en France par François 1^{er}, ALCIAT fonda cette école de Bourges qui répandit un si vif éclat, et d'où sortirent tant de maîtres célèbres. PIERRE DE L'ÉTOILE, DUAREN, FERRIER, CHASSENEUX, TIRAQUEAU, PITHOU, PASQUIER soutinrent avec éclat cette renaissance du droit romain ; mais les deux gloires devant lesquelles viennent pâlir toutes les autres, sont celles de Cujas et de Dumoulin.

4. CUJAS, natif de Toulouse, y fut l'élève d'Arnoul Ferrier. Rebuté par les capitouls, qui lui refusèrent la chaire vacante par la mort de son maître, il parcourut, professeur cosmopolite, Cahors, Bourges, Valence, Paris, Turin, et revint se fixer à Bourges, qu'il ne quitta plus. Le succès de ses leçons fut prodigieux, et l'on accourait de toutes parts pour les entendre. Il consacrait habituellement cinq à six heures par jour à les préparer, et cela, dit un de ses biographes, *en s'étendant dans son cabinet tout de son long sur un tapis, le ventre contre terre, entouré de livres.*

Cujas, c'est le génie du droit, le véritable créateur de la science moderne. Alciat avait pressenti le droit, Cujas le retrouva ; il le retrouva non-seulement sous les ruines du moyen âge, sous les ruines plus lourdes encore et plus confuses des glossateurs, mais encore sous les altérations que lui avaient fait subir l'élégance et la correction prétentieuses des jurisconsultes byzantins. Ce qu'a fait de nos jours la science allemande, aidée de sa patiente sagacité et d'une heureuse découverte qui nous a rendu l'antique et primitive jurisprudence romaine, Cujas, avec son seul génie, l'avait fait ; ce Colomb du droit avait deviné le monde caché sous les doubles débris de Byzance et du moyen âge. Dans ce monument régulier, mais arti-

ficiel, de la jurisprudence romaine, élevé par les ordres de Justinien, sur les dessins et aux dépens de la première et majestueuse législation, Cujas découvrit les âges divers, les traits effacés du droit romain, et sous ses fausses couleurs il aperçut et fit reparaître la beauté et l'originalité du dessin primitif. Le droit, pour lui, fut une histoire : il le chercha dans les diverses périodes de Rome, il le refit. Et, chose merveilleuse ! cette création de la science, ces divinations instinctives, furent une réalité. Les textes retrouvés de Gaius nous ont montré le droit romain, tel que Cujas l'avait conçu, tel qu'il l'avait exposé dans ses *Commentaires* et ses *Paralitès* ou *Sommaires*. Il recouvra lui-même et mit au jour une partie du *Code Théodosien*, et se procura le manuscrit des *Basiliques*, recueil des lois publiées par les empereurs grecs, à partir de Basile le Macédonien qui le commença¹. L'influence de Cujas fut très-grande, mais il écrivit rarement en français.

5. LOYSEL, élève chéri de Cujas qu'il suivit à Bourges, à Cahors, à Valence, et qui, renfermé avec lui et Pithou, travaillait dans sa bibliothèque, depuis deux heures de l'après-midi jusqu'à trois heures du matin ; antiquaire, jurisconsulte, historien, écrivain politique, se servait habituellement de sa langue maternelle. Sans parler de ses *Institutes coutumières*, excellent résumé du vieux droit français, on peut relire encore son dialogue intitulé *Pasquier*, son *Hoponoce* et son traité de *l'Oubliance des maux advenus pendant les troubles* : le style en est grave, ferme et naïf ; la pensée en est généreuse.

6. DUMOULIN, rival de Cujas en science, ne l'égalait

¹ Conclusion : repassant sur les trois chambrées de ceux qui ont écrit sur le droit, en la première, je fais grand estat d'Accurse entre les glossateurs ; en la seconde, de Barthole, Italien, et entre les nostres, de Jean Faber auquel je baille pour compaignon Charles Du Moulin, et nommément Estienne Fabre et Du Moulin, les vrais jurisconsultes de nostre France ; et entre ceux de la troisième, qu'il me plaist de nommer humanistes, je donne le premier lieu à notre Cujas, qui n'eut, selon mon jugement, n'a et n'aura par aventure jamais son pareil (PASQ., *Rech.*, l. 9).

pas en modération. Esprit ardent et vaniteux¹, il ne supportait en droit, en politique, en religion, aucune doctrine contraire à la sienne. S'il accusa justement les menées des Calvinistes, il attaqua sans raison le saint Siège dans ses *Observations contre les petites dates* (1552) qui furent censurées par la Sorbonne. Il avait déjà publié ses *Commentaires sur la Coutume de Paris*, qui lui valurent le titre de *Papirien français*. Le style de Dumoulin est dur ; mais ses arguments sont pressants, et son savoir est immense.

7. PIERRE PITHOU, surnommé le *Varron de la France* (p. 128), et que Loysel, son ami, comparait à Socrate, suivit à peu près dans les lois la même route que Dumoulin ; mais sa marche est plus mesurée, et si ses *Libertés de l'Eglise gallicane* passent quelquefois les bornes, il rentra dans le bon chemin, à la voix de Vigor. Les ouvrages de Pithou sont clairs, d'une distribution savamment analytique et d'un style énergique dans sa vétusté. L'un de ses plaidoyers, que nous a conservé Loysel, contraste avec la puérile recherche du barreau contemporain, par la solidité des arguments et la simplicité de l'élocution.

8. Donnons encore un souvenir au sagace et courageux DU FERRIER, à DUFAY, à SCÉVOLE, que distinguaient l'élégance et le goût, si rares en ce temps ; à EDOUARD MOLÉ, qui, par un rapport hardi, remit en vigueur la loi salique et brisa la dernière espérance de la Ligue ; enfin, à PIERRE DE LA PLACE, magistrat, historien et philosophe, auteur de *Mémoires* et de deux autres ouvrages, l'un *la Nécessité d'agrandir l'Education*, et l'autre sur *l'Union de la Philosophie morale avec le christianisme*.

¹ Sa vanité était si grande, qu'il écrivait en tête de ses consultations : *Moi qui ne cède à personne et à qui personne ne peut rien apprendre.*

§ 3. De l'Eloquence politique.

1. Michel de L'Hôpital; citations. — 2. Fragments d'un discours prononcé aux Etats d'Orléans. — 3. Autres ouvrages du genre politique.

1. Ce fut au milieu du XVI^e siècle que l'on vit s'unir à l'étude des lois celle de l'histoire et des belles-lettres. A la tête de cette grande école de la magistrature, brillait le chancelier MICHEL DE L'HÔPITAL. Ses discours, ses remontrances, ses édits, clairs, énergiques, d'une naïveté familière qui nous étonne aujourd'hui, sont remarquables surtout par la force du sens. Il réservait pour ses vers latins l'élégance et la noblesse; mais, dans ses protestations contre les injustices et les fureurs des partis; dans les dures réprimandes que cet homme irréprochable adresse à ses contemporains; dans les tableaux qu'il trace de leurs vices, il ne songe qu'à imprimer fortement sa pensée : une vivacité mâle, une éloquence de *père de famille*, mêlée d'érudition, mais sans excès, est le caractère principal de ces harangues.

Si vous ne vous sentez, disait le vieux chancelier aux magistrats, assez forts et assez justes pour commander à vos passions et pardonner à vos ennemis, abstenez-vous de l'office de juge.

Dans une circonstance plus périlleuse encore, où il combattait seul la cour tout entière :

Je sais que ceci sera trouvé âpre, et que je pourrais parler plus doucement. Mais la nécessité arrache malgré moi ces paroles à mon cœur, et me fait préférer de rudes vérités à une douce flatterie.

Souvent ces accusations du chancelier contre la corruption contemporaine sont de véritables philippiques. Dans la séance du 26 juillet 1567, fixant ses regards sur quelques hommes que l'on supposait vendus à des seigneurs, il leur disait :

Rendez justice, rendez-la, quand ce serait au plus malheureux homme du monde ! N'est pas honnête que l'on dise d'un président, d'un conseiller : Voici le chancelier de tel ou tel seigneur. Ils ne doivent reconnaître que le roi,

2. L'Hôpital est le seul dont on puisse citer quelque chose sous le rapport de l'éloquence politique. Sans doute, au milieu des passions qui fermentaient alors, et parmi les hommes de science et de talent dont se glorifiait chaque parti, de nombreux discoureurs ont dû se produire; toutefois c'est à peine si quelques noms ont été remarqués. Dans ces jours de trouble et d'agitation, un bon discours était payé par le succès, et non par les applaudissements; il ne se trouvait pas, comme aujourd'hui, des hommes tout prêts à enregistrer chaque parole de l'orateur influent, et à les livrer par la publicité à l'admiration de tous. Les quelques discours qui nous ont été conservés par extraits ne peuvent nous donner une idée de ce qu'était alors l'éloquence politique. Celui que prononça L'Hôpital aux Etats d'Orléans fait exception; c'est un morceau solidement pensé et rempli d'élévation. En voici quelques lignes :

Sire, n'écoutez pas ceux qui prétendent qu'il n'est point de sa dignité royale de convoquer des Etats. Qu'y a-t-il de plus digne d'un roi que de donner à tous ses sujets permission d'exposer leurs plaintes en liberté, publiquement, et en un lieu où ne puissent se glisser l'artifice et l'imposture? Dans ces assemblées, les souverains sont instruits de leurs devoirs. On les engage à diminuer leurs anciennes impositions ou à n'en pas mettre de nouvelles, à retrancher ces dépenses superflues qui ruinent l'Etat; à n'élever aux dignités que des sujets dignes de les remplir : devoirs négligés aujourd'hui, parce que les rois ne voient et n'entendent que par les oreilles d'autrui.

3. Nous possédons encore plusieurs ouvrages du temps qui peuvent passer pour des modèles d'éloquence politique; mais ce sont des fictions qu'il faut chercher dans le Gargantua de Rabelais ou dans la Satire Ménippée.

CHAPITRE VI.

LA SATIRE MÉNIPPÉE.

1. Etat des esprits à la fin du xvi^e siècle. — 2. Pierre Le Roy, Gilles Durand, Passerat, Florent Chrétien, Nicolas Rapin, Gillot, auteurs de la Ménippée. — 3. Ce qu'était la Ménippée. — 4. Qualité littéraire qui manque à ce pamphlet. — 5. Idée première de la Ménippée; citation d'un fragment. — 6. Ouverture des Etats de la Ligue. — 7. Discours de d'Aubray, orateur du tiers-état; citation. — 8. Action principale et personnages de la Ménippée. — 9. Pamphlets allégoriques; Jean de La Taille.

1. Guise était mort sous le poignard de Henri III; Henri III avait à son tour péri sous le couteau de Clément. Henri IV n'avait qu'une faible armée : l'Espagne, Rome, le parti de Lorraine voulaient donner à la France un roi catholique de leur choix; la guerre était partout. Le curé Boucher, ardent partisan de la Ligue, sonnait le tocsin de son église pour appeler le peuple aux armes. Une foule d'hommes enthousiastes, pleins d'érudition et de cette éloquence qui entraîne le peuple : les Crespet, les Feuardent, les Rose, les Saintes, les Hennequin¹, les Jeannin, les Mathieu, cédant à l'ardeur de leur croyance, prodiguaient les conseils belliqueux. Les moines, la pertuisane sur l'épaule, conduisaient les enfants et les femmes en procession militaire. Le parlement décimé n'imposait plus aux Ligueurs. Des milliers de plumes scolastiques attisaient la révolte, et le Béarnais, entouré d'un petit nombre de guerriers fidèles, épuisait dans des combats glorieux et sans résultat sa valeur et sa prudence jusqu'à alors inutiles.

2. Il y avait alors à Paris quelques hommes de grande science et de joyeuse vie, comme l'étaient parfois les savants du xvi^e siècle, gens d'un esprit moqueur et pénétrant, tous du parti politique, détestant les grimaces des Seize, et qui ne pardonnaient guère à la Ligue les jeûnes du siège de Paris. C'étaient, entre autres, PIERRE LE ROY.

¹ Auteur du *Panegyrique des deux martyrs* (les deux Guise).

chanoine de Rouen ; les poètes GILLES DURAND et JEAN PASSERAT ; FLORENT CHRÉTIEN , ancien précepteur de Henri IV ; NICOLAS RAPIN , prévôt de la connétablie ; JACQUES GILLOT , conseiller-clerc du parlement , et le célèbre jurisconsulte PIERRE PITHOU . On se réunissait tantôt chez Pierre Le Roy , le plus riche d'entre eux : c'étaient sans doute les jours de bonne chère ; tantôt chez Jacques Gil- lot , dans une petite chambre , près de la cour du Palais : c'étaient les jours de sobriété . Mais chez le chanoine ou chez l'homme de robe , même gaieté et même esprit . Là Rabelais était en honneur , Rabelais comme eux savant , comme eux buveur , et comme eux enclin à se moquer ; là , on riait des Seize , des Etats et des cinq ou six rois de la Ligue ; on conta le courage , les bons mots et même les aventures du Béarnais , tout ce qui en faisait *le diable à quatre* ; là , Gilles Durand lisait son histoire de l'Ane li- gueur qui avait soutenu les sièges de la ville ,

Sans jamais en être sorti,
Car il était du bon parti.

C'est là qu'entre les bouteilles et les joyeuses saillies , dans un de ces entretiens où l'on parlait de Rabelais et de Villon , d'Aristophane et de Lucien , des ridicules de la Ligue et des malheurs de la France , c'est là que naquit la *Ménippée*¹ , espèce d'épopée comique , faite en commun par cinq ou six Homères satiriques , dans un de leurs meilleurs jours de verve et de gaieté .

3. La satire Ménippée fut à la fois une comédie , un pamphlet et un coup d'Etat . Cette satire fraie la route à Henri IV vers le trône ; elle met au grand jour les préten- tions de la Ligue , ses intentions secrètes et ses folies . Sans se contenter de dissenter ou de parodier , elle fait agir et vivre cette grande conspiration : irrésistible satire , bur- lesque , populaire , fine et profonde , elle a quatre éditions en un mois : mêlée de vers légers , d'épigrammes pi- quantes , de pages éloquentes , de comiques parodies ; ta- bleau chargé , mais réel , des mœurs de l'époque dont elle

¹ V. *Hist. de la Littérature grecque*, p. 232.

est le plus curieux monument. C'est la dernière fois que l'on a fait usage de cette gaieté des bouffons de cour, de cette liberté ou plutôt de cette licence de l'imagination satirique, employée par Rabelais avec plus de désordre et des intentions moins spéciales. Là se retrouvent les habitudes, les manières, le style des personnages de la Ligue ; là se confondent, comme dans la vie de Gargantua, l'invective, la raillerie, la raison, l'allégorie. Mais les allégories de la Ménippée n'ont pas la hardiesse fantastique des inventions de Rabelais. Rabelais enveloppe à dessein le sens de ses satires ; il crée des figures étranges et grotesques, afin qu'on ne s'avise pas d'y chercher des portraits ; enfin il a besoin de toute la folie de son imagination pour excuser la témérité de sa raison. La Ménippée a moins de ménagements à garder : elle a la liberté des temps de troubles et de factions ; elle a la rude franchise de l'esprit de parti. Aussi nomme-t-elle chacun par son nom, employant l'allégorie pour rendre ses caricatures plus amusantes, et jamais pour déguiser ses personnages.

4. La vraisemblance seule manque à ce pamphlet, composé dans le goût d'Aristophane, et dont l'exagération comique est le trait principal. Les plus jolis vers de la fin du xvi^e siècle s'y trouvent semés, et nul orateur de la même époque ne s'éleva jusqu'à une éloquence aussi mâle, aussi touchante que Pierre Pithou dans les morceaux qu'il a fournis à cet ouvrage. Ce serait une œuvre de tout point admirable, si l'esprit protestant n'y perçait à chaque page et s'il ne s'y trouvait des attaques contre certains ministres de la religion, attaques peu mesurées et qui semblent quelquefois remonter plus haut.

5. L'idée première de la Ménippée, qui transforme en deux charlatans le parti de Lorraine et celui d'Espagne, tous deux occupés à brasser le *Catholicon*, essence mêlée de poudre d'or, de pensions, de promesses, de belles paroles ; bien alambiquée, bien calcinée, sophistiquée diversement par l'une et l'autre faction, cette idée, dis-je, appartient à Pierre Le Roy. On aperçoit d'abord le charlatan espagnol, jouant de l'orgue pour attirer le peuple,

et débitant son merveilleux et souverain électuaire. « Ce » n'est pas ici, dit-il, le simple catholicon de Rome, qui » n'a d'autre effet que d'édifier les âmes; c'est le catholicon d'Espagne... Avez-vous un royaume à envahir, un » pays à ruiner, une armée ennemie à engourdir, un adversaire de vingt ans que vos armes ne peuvent vaincre, » prenez une demi-drachme du catholicon espagnol... » Rien de plus vif que cette fiction populaire, rien qui fasse mieux saisir le ridicule de cette guerre civile, où l'ambition de Philippe II joua un si grand rôle. Lorsqu'ensuite, afin de préparer la tenue des Etats où la Ligue choisira son roi, on renouvelle la procession qui avait eu lieu trois ans plus tôt, c'est Gillot qui tient la plume pour la décrire. Quoi de plus comique que la peinture de cette procession ?

Monsieur le duc de Mayenne, lieutenant de l'Estat et couronne de France, le duc de Guise, le connestable d'Aumale, le comte de Chaligny, princes lorrains, et les autres députés d'Espagne, Flandres, Naples et autres villes de l'union estant assemblez à Paris pour se trouver aux Estats, convoquez au dixième février 1593, voulurent que devant que commencer un si saint œuvre, fust faite une procession pareille à celle qui fut jouée en la présence de M. le cardinal Gaëtan. Ce qui fut aussi-tost dit, aussi-tost fait; car M. Roze, naguères évesque de Senlis, et maintenant grand maistre du collège de Navarre et recteur de l'Université, fit le lendemain dresser l'appareil et les personnes par son plus ancien bedeau. La procession fut telle : ledit recteur Roze, quittant sa capeluche rectorale, prit sa robe de maistre-ès-arts avec le camail et le roquet et un hausse-col dessus; la barbe et la teste rasee tout de frais, l'espee au costé et une pertuisane sur l'espaule. Les eurez Amilthon, Boucher et Lincestre, etc..... Après eux, marchaient les prévosts des marchands et eschevins, bigarrez de diverses couleurs, puis la coulour de parlement telle quelle; les gardes italiennes, espagnolles et wallonnes de monsieur le lieutenant; puis les cent gentils-hommes de frais graduez par la sainte Union, et après eux quelques vétérinaires de la confrairie de Saint-Eloy. Suivoient après, monsieur de Lyon, tout doucement; le cardinal de Pellevé, tout bassement, et après eux monsieur le Légat, vray miroir de parfaite beauté, et devant luy marchoit le doyen de Sorbonne, avec la croix où pendoient les bulles du pouvoir. *Item* venoient madame de Nemours, représentant la reyne mère ou grande mère (*in dubio*) du roi futur ¹; et luy portoit la queue mademoiselle de la Rüe, fille de

¹ Le duc de Mayenne, son fils, et le duc de Guise, son petit-fils, prétendaient la couronne.

noble et discrète personne monsieur de la Rüe, cy-devant tailleur d'habits sur le pont Saint-Michel, et maintenant un des cent gentils-hommes et conseillers d'Estat de l'Union; et la suivoient madame la douairière de Montpensier, avec son escharpe verte, fort sale d'usage, et madame la lieutenant de l'Estat et couronne de France, suivie de mesdames de Belin et de Bussy-le-Clerc. Alors s'avançoit et faisoit voir monsieur le Lieutenant, et devant luy deux massiers fourrez d'hermines, et à ses flancs deux Wallons portant hoquetons noirs, tous parsemés de eroix de Lorraine rouges, ayants devant et derrière une devise en broderie, dont le corps représentoit l'histoire de Phaëton, et estoit le mot : *In magnis voluisse sat est*. Arrivez qu'ils furent tous en cet équipage en la chapelle de Bourboq, monsieur le recteur Roze, quittant son hausse-col, son épée et pertuizane, monta en chaire, où ayant prouvé, par bons et authentiques passages, que c'estoit à ce coup que tout iroit bien, proposa un bel expédient pour mettre fin à la guerre dans six mois pour le plus tard, rationnant ainsi : « En France, il y a dix-sept-cent mille clochers d'où Paris n'est compté que pour un; qu'on prenne de chacun clocher un homme catholique, soldoyé aux despens de la paroisse, et que les deniers soyent maniez par des docteurs en théologie, ou pour le moins graduez nommez, nous ferons douze cent mille combattants et cinq cent mille pionniers. » Alors tous les assistants furent veus tressaillir de joie et s'escrier : O coup du Ciel ! »

6. Enfin s'ouvrent les Etats de la Ligue. Vous diriez ce palais enchanté dont les nuits arabes ont inventé la merveille, et dont plusieurs romanciers ¹ ont fait un plaisant usage. Là, tout ce que les hommes cachent et dissimulent, ou le dit tout haut; les tapisseries mêmes qui ornent la salle racontent les fureurs de la guerre civile; le héraut d'armes, qui convoque les membres de l'assemblée, fait connaître d'un mot les traits caractéristiques qui appartiennent à chacun d'eux : Aristophane est moins libre, Lucien moins acéré. Ils parlent, toute leur conscience se révèle à son propre insu : à cette piquante ingénuité, qui leur fait faire la confession de leurs fautes et la satire de leur ambition, se joint la parodie du style et des idées habituelles des orateurs. Ainsi le duc de Mayenne, que Pierre Le Roy met en scène, avoue, avec ses ordinaires circonlocutions et son ton de spadassin mielleux, la sainte ambition qu'il a de ruiner la France, la peur que lui causent la perspective d'une paix possible et les armes

¹ Dufresny, madame de Genlis

de Henri IV, ce Béarnais hérétique, qu'il n'a jamais voulu voir en face, de peur d'être excommunié. Gillot fait parler le légat ; Florent Chrétien s'est chargé de Pellevé, ligueur ignorant, voué à la maison de Lorraine, qui s'exprime en français et en latin pour prouver sa science *in utroque*. C'est un amas de quiproquo vulgaires, de fautes de français et de latin, de vérités cruelles, revêtus de l'éloquence du malade imaginaire. Nicolas Rapin imite le style haut et la véhémence de l'archevêque de Lyon. Le même Rapin se charge de nous faire connaître le docteur Roze, ancien prédicateur de Henri III, dont la tête n'était pas saine, et qui, différant d'opinion sur quelques points avec les chefs de la Ligue, lui avait souvent rompu en visière. On a proposé tour à tour pour roi, Mayenne, le duc de Mercœur, le jeune duc de Guise. « Non, Guillot Fagotin ! » dit le recteur de l'Université parisienne, et pourquoi » pas, Guillot Fagotin ? C'est un bon vigneron, prudent » homme, qui sait bien chanter au lutrin. D'ailleurs, il » est philosophe ; car voilà trois ans que le bon homme, » avec sa famille et ses vaches, médite la philosophie dans » la salle des thèses de notre collège. » A ces mots, l'assemblée se lève en tumulte. On siffle, on applaudit ; les huissiers s'enrouent à crier : Qu'on se taise ! n'osant dire *paix là !* de peur de passer pour des séditieux qui demandent la paix ; enfin le légat apaise tout ce bruit. Alors paraît de Rieux, l'orateur de la noblesse et de ces hommes d'épée qui se battaient pour la Ligue comme des reîtres pour qui les paie. C'est encore à Le Roy qu'est due cette allocution, digne du soldat fanfaron de Plaute ¹.

7. Jusqu'ici la Ménippée est bouffonne et satirique : elle va devenir noble et éloquente. D'Aubray, l'orateur du tiers-état, est l'Ariste de la pièce. Il ne craint ni les rodomontades espagnoles, ni les tristes grimaces des Seize, qu'il n'a jamais daigné saluer. « Il est ami de sa » patrie, comme bon bourgeois et citoyen de Paris ; ja- » loux du maintien de la religion, et serviteur, en ce qu'il » peut, de la maison de Lorraine. » Voilà le caractère de

¹ Voy. *Histoire de la Littérature latine*, p. 33

d'Aubray. Il forme un heureux contraste avec les passions de la Ligue, qu'il gourmande d'un ton simple et énergique. Il a une sorte d'éloquence bourgeoise qui devient souvent sublime à force de naturel. Comme il fait justice des folies de l'Union ! de quelle main ferme et vigoureuse il dénasque l'Espagne ! Tout à l'heure, Pellevé, en vrai courtisan de Pichrochole, nous parlait de ce Philippe II qui *sue des diadèmes et mouche des couronnes*. D'Aubray mesure hardiment Pichrochole, et le géant diminue. Voyez comme il peint, en passant, *ces étrangers aboyant après nous et altérés de notre sang*, et Mayenne qui *n'aspire qu'à filer longtemps sa lieutenance*. Enfin il arrive à Paris, et s'écrie :

Paris, qui n'est plus Paris, mais une véritable caverne de bêtes farouches, asile des meurtriers et d'assassins étrangers, ne veux-tu plus te souvenir de ta dignité, te guérir de cette frénésie qui, pour un légitime roi, t'a donné cinquante tyrans ? Te voilà aux fers de la tyrannie d'Espagne, plus intolérable mille fois pour les Français, nés libres, que toutes les morts le seraient pour les Espagnols ! Tu endures qu'on pille tes maisons, qu'on te rançonne jusqu'au sang, qu'on massacre tes magistrats ! Tu le vois, et tu l'endures ! tu le vois, et tu l'approuves ! et tu n'oserais pas même ne pas l'approuver !

Ce discours, écrit par Pierre Pithou, plonge l'assemblée dans la stupeur ; on se sépare, et la satire se termine par une description de quelques tableaux qui ornent l'escalier : description fort piquante, attribuée à Pierre Le Roy, et suivie d'épigrammes latines et françaises qui, selon les auteurs, se répandaient dans le peuple. Elles sont de Passerat, de Rapin, de Durand qui n'y ménagent ni le nez camus du duc de Guise : ni l'Infante d'Espagne, princesse *surannée* et *basanée*, qui voulait devenir reine de France ; ni la double croix de Lorraine. La délicatesse et la décence ne sont pas les mérites distinctifs de ces bons mots rimés ; mais en revanche, l'énergie caustique et la verve bouffonne n'ont jamais été poussées plus loin.

8. Ce sont les États de la Ligue qui font l'action principale de la Ménippée, ce sont ses orateurs qui en sont les personnages. Cependant ces personnages représentent quelque chose de plus que les vices et les ridicules des

héros de la Ligue. Prenons Rieux, l'orateur de la noblesse ; voilà le seigneur de Pierre-Fond, tel qu'il a vécu au *xvi^e* siècle : mais ce n'est pas tout, Rieux, dans la Ménippée, devient l'idéal du gentilhomme pillard. Tous les *tyranneaux* qui désolaient la France à cette époque ont fourni quelques traits à ce personnage : Rieux a fourni le nom et le profil. Car, par un art merveilleux, c'est le portrait de quelqu'un, et en même temps c'est le type éternel d'un caractère. Même habileté dans les autres personnages, en sorte que sous les traits de chaque acteur se trouve peinte une des passions de l'humanité. Chacun a une part de vérité contemporaine qui marque sa date et son nom, et une part de vérité abstraite et philosophique qui lui donne quelque chose d'éternel. C'est par là que la Ménippée est autre chose qu'un admirable pamphlet ; car les pamphlets ne peignent des gens que le costume et le dehors. La Ménippée, qui est une comédie, perce jusqu'à l'homme, et sous les ridicules du jour elle montre et fait ressortir les passions éternelles de notre nature.

9. La Ménippée est suivie de pamphlets allégoriques qui lui sont très-inférieurs et qui appartiennent à d'autres écrivains. Les *Singeries de la Ligue*, par JEAN DE LA TAILLE, méritent d'être citées parmi ces plaisanteries politiques.

CHAPITRE VII.

TRADUCTIONS, ENSEIGNEMENT, PHILOGIE.

§ 1^{er}. *Des Traductions au *xvi^e* siècle.*

1. Coup d'œil rétrospectif sur le *xvi^e* siècle. — 2. Dupinot, Colin, Gruget, Millet, Chateillon — 3. Amyot : caractère de son talent. — 4. Détails sur sa vie. — 5. Sa traduction de Plutarque ; qualités de cette traduction. — 6. Autres ouvrages d'Amyot ; fragment de sa traduction de Daphnis et Chloé. — 7. Vigenère, Coëffeteau, Nicot, Vital d'Audiguier, Simon d'Olive et Duvair. — 8. Réputation usurpée de Duvair.

1. Si l'on jette sur le *xvi^e* siècle un coup d'œil rétro-

spectif, on y voit la science accomplir son envahissement, et se réaliser, au delà des espérances de leur auteur, les audacieuses prophéties de Du Bellay. Les vieux romans, les allégories de Faux-savoir et de Bel-accueil, les coq-à-l'âne de Marot, les récits et les dialogues de Coquillard, les sonnets platoniques de Maurice Scève tombent dans le mépris : les vaincus perdent leurs dieux. On a vu dans toutes les directions, de tous les côtés, l'érudition s'élançer à la conquête et tout innover, ou plutôt tout imiter, dans tous les genres. Les plus utiles de ces savants furent les traducteurs, parce qu'au lieu d'imitations ils nous donnèrent les modèles.

2. DUPINET traduisit laborieusement Pline l'Ancien, dont il égala quelquefois l'énergie ; JEAN COLIN, Hérodien et Cicéron ; CLAUDE GRUGET, les épîtres de Phalaris : cette traduction se distingue par une certaine pureté naïve et même élégante du style. Citons encore, en passant, MILLET, traducteur assez lourd, mais savant, de Lucien et de Zonare, ainsi que le protestant CHATEILLON, qui trouva piquant d'échanger son nom contre celui de la fontaine de Castalie (Castalion), et qui s'avisa de revêtir la sainte Bible du langage des cabarets.

3. Tous ces noms s'éclipsent sans peine devant celui de JACQUES AMYOT, dont on associe d'ordinaire la gloire au règne de François 1^{er}, et qui brilla surtout pendant les règnes de Henri II et de Charles IX.

Seul, entre tous ceux qui se consacrèrent alors spécialement à l'étude des langues savantes, Amyot a conservé pour nous du charme et de l'intérêt. C'était un génie heureux, patient et souple. Habile à exécuter avec goût ce que d'autres entreprenaient avec une témérité brutale, il a su enrichir son langage maternel sans le corrompre. Au milieu de tous les efforts pénibles dont cette période est le théâtre, nul ne rendit plus de services réels à la langue française. Calvin l'avait employée avec une vigueur poussée jusqu'à la sécheresse, et une précision éloquent, mais dénuée de flexibilité. Des Essarts avait donné l'exemple d'un style un peu plus élégant.

« Amyot, dit un contemporain, suça tout ce qu'il y avait » d'harmonieux et de doux en notre langage, et le mit » en usage dans la traduction de son Plutarque. » Ce fut en effet le premier prosateur qui développa son talent dans le commerce des Anciens, sans perdre ce charme du naturel que l'artificielle élocution de Ronsard étouffait presque toujours.

4. Jacques Amyot naquit à Melun en 1513, de parents pauvres ; son père était mercier ; d'autres disent boucher ou corroyeur. Etant allé à Paris continuer ses études qu'il avait commencées à Melun, il y recevait toutes les semaines un pain que lui envoyait sa mère, nommée du nom singulier de Marguerite des Amours. Longtemps domestique dans un collège, comme La Ramée, il travaillait la nuit, à la lueur des charbons ardents qui restaient dans le foyer. Il apprit la langue grecque sous Jean Evagre Remois, étudia la poésie sous Jacques Tusan, l'éloquence sous Pierre Danès et les mathématiques sous Oronce Fincé. Après s'être fait passer maître-ès-arts à dix-neuf ans, il rencontra à Bourges, où il était allé étudier le droit civil, Jacques Colin, lecteur du roi et auteur de quelques jolis vers français, qui lui fit obtenir une chaire de grec. Ce fut le commencement de sa fortune. François I^{er} lui donna l'abbaye de Bellozane, vacante par la mort de Vatable ; puis il devint tour à tour précepteur des enfants de France, aumônier de Charles IX, conseiller d'Etat, conservateur de l'Université de Paris, abbé de Roches et de Saint-Corneille, doyen de la cathédrale d'Orléans, chevalier du Saint-Esprit, enfin évêque d'Auxerre. Amyot paraissait insatiable de dignités, et le fameux proverbe, *l'appétit vient en mangeant*, passe pour une de ses réponses.

5. Après avoir compulsé en Italie plusieurs manuscrits de Plutarque et consacré une grande partie de sa vie à l'étude de cet auteur, Amyot publia sa traduction en l'année 1559. Le choix était heureux. La langue dont Amyot faisait usage s'accordait merveilleusement avec le caractère de l'écrivain original. La tournure d'esprit du traduc-

teur se prêtait si bien à l'expression des pensées, à la reproduction du style de Plutarque, que souvent l'aumônier de Bellozane et l'écrivain de Chéronée semblent se confondre : on est tenté de croire qu'Amyot, devenu Plutarque, nous parle en son propre nom. Heureuse harmonie du style et des idées, qui, malgré l'inexactitude assez fréquente de la version et la prodigieuse abondance du style d'Amyot, a fait et conservé sa haute renommée. Jamais traducteur ne s'est plus intimement associé à son modèle ; mais dans cette métamorphose, le génie national ne l'abandonne pas. Aussi Montaigne avait-il raison de donner *la palme à Jacques Amyot sur tous les écrivains français de son temps pour la naïveté et pureté du langage*. Il invente, mais avec goût : ce qu'il tire du grec est encore français ; ses tournures, ses périodes ont toujours le caractère de notre idiome. Il fond si heureusement les expressions helléniques avec son vieux langage, qu'il semble nous rendre ce qu'il nous donne, et retrouver ce qu'il emprunte. Une foule de mots qu'il hasarde, et que nous avons perdus, n'ont aujourd'hui nul équivalent dans la langue parlée ou écrite. Aussi lorsqu'il nomme Titus Quintius « le bienfaiteur et l'affranchisseur de la Grèce, » Pyrrhus « un trop grand mépriseur du peuple ; » lorsqu'il décrit « une vallée emmurée dans de hautes montagnes, » on a lieu de regretter avec La Bruyère, La Fontaine, Fénelon, Rollin et le sévère Vaugelas lui-même, ces vieilles richesses du langage, ces expressions fortes et simples qui, n'ayant rien de barbare ni de dur, nous appartiennent en propre, ne peuvent être remplacées que par des circonlocutions, et ne semblent singulières que parce qu'elles sont tombées dans l'oubli.

6. Outre les *Vies* et les *OEuvres morales* de Plutarque, Amyot a traduit sept *Livres de Diodore de Sicile*¹, *Théagène et Chariclès*, roman d'Héliodore², *Daphnis et Chloé*, pastorale de Longus³. Voici la description d'un verger, tirée de ce dernier ouvrage :

¹ V. *Hist. de la Litt. grecque*, p. 317. — ² *Ib.*, p. 421. — ³ *Ib.*, p. 423.

Vrai est que ce verger de soi étoit une bien belle et plaisante chose, et qui tenoit fort de la magnificence des rois. Il s'étendoit environ demi-quart de lieue en longueur, et étoit en beau site élevé, ayant de largeur cinq cents pas, si qu'il paroissoit à l'œil comme un carré allongé. Toutes sortes d'arbres s'y trouvoient, pommiers, myrtes, mûriers, poiriers, comme aussi des grenadiers, des figuiers, des oliviers, et en plus d'un lieu de la vigne haute sur les pommiers et les poiriers, où raisins et fruits mûrissant ensemble, l'arbre et la vigne entre eux sembloient disputer de fécondité. C'étoit là les plants cultivés; mais il y avoit aussi des arbres non portant fruit et croissant d'eux-mêmes, tels que platanes, lauriers, cyprès, pins; et sur ceux-là, au lieu de vignes, s'étendoient des lierres, dont les grappes grosses et déjà noircissantes contrefaisoient le raisin. Les arbres fruitiers étoient au dedans, vers le centre du jardin, comme pour être mieux gardés, les stériles aux orées tout alentour comme un rempart, et tout cela clos et environné d'un petit mur sans ciment. Au demeurant, tout y étoit bien ordonné et distribué; les arbres, par le pied distants les uns des autres, mais leurs branches par en haut tellement entrelacées, que ce qui étoit de nature sembloit exprès artifice. Puis y avoit des carreaux de fleurs, desquelles nature en avoit produit aucunes et l'art de l'homme les autres; les roses, les œillets, les lys y étoient venus moyennant l'œuvre de l'homme; les violettes, les narcisses, les marguerites, de la seule nature. Bref, il y avoit de l'ombre en été, des fleurs au printemps, des fruits en automne, et en tout temps toutes délices.

On découvroit de là grande étendue de plaines, et pouvoit-on voir les bergers gardant leurs troupeaux et les bêtes emmi les champs; de là se voyoient en plein la mer, et les barques allant et venant au bas de la côte, plaisir continuel joint aux autres agréments de ce séjour. Et droit au milieu du verger, à la croisée de deux allées qui le coupoient en long et en large, y avoit un temple dédié à Bacchus avec un autel, l'autel tout revêtu de lierre et le temple couvert de vigne.

Le verger étant tel d'assiette et de nature, Lamon encore l'approprioit de plus en plus, ébranchant ce qui étoit sec et mort aux arbres, et relevant les vignes qui tomboient. Tous les jours il mettoit sur la tête de Bacchus un chapeau de fleurs nouvelles; il conduisoit l'eau de la fontaine dedans les carreaux où étoient les fleurs, car il y avoit dans ce verger une source vive, que Daphnis avoit trouvée, et pour ce l'appeloit-on la fontaine de Daphnis, de laquelle on arrosoit les fleurs.

7. BLAISE DE VIGENÈRE, infatigable traducteur, partisan de la Ligue et de l'alchimie, remarqua le premier la nécessité d'imposer des lois fixes au langage, qu'on laissait, dit-il, *aller à vauderoute*. COEFFETEAU, qui, par sa traduction de l'*Histoire de Florus*, a joui longtemps d'une réputation supérieure à son mérite, se faisait re-

marquer par une certaine pureté. BERGIER publiait son excellente histoire des grands chemins de l'Empire romain, qui manque d'ordre, et qui, si on l'abrégeait de moitié, s'enrichirait de tout ce qu'elle aurait perdu. NICOT, auquel l'Europe doit l'usage de la nicotiane ou du tabac, perfectionnait le vieux dictionnaire d'un nommé Rançonnet, et publiait son *Trésor de la langue françoise*, précieux pour la connaissance du langage au XVI^e siècle. VITAL D'AUDIGUIER traduisait assez élégamment l'espagnol.

Enfin, SIMON D'OLIVE et GUILLAUME DUVAIR s'apercevaient, comme Vigenère, du désordre qui s'introduisait dans le style par la confusion de tous les genres et l'imitation de toutes les langues; ils réclamaient au nom du goût contre ce mélange de bassesse et d'extravagance, contre cette habitude scolastique d'exprimer des idées vulgaires par des mots emphatiques, des pensées exagérées par des phrases communes.

8. Pour avoir senti ce défaut, pour l'avoir attaqué, Duvair fut regardé comme un grand critique, comme un orateur éloquent. Cependant ses traductions, que l'évêque Huet admirait, offrent de bien faibles traces de perfectionnement. Les latinismes ridicules que Rabelais avait raillés : *contumélie* pour injure, *cogitation* pour pensée, *sponsion* au lieu de pacte, un homme *macilent* au lieu d'un homme maigre; ces expressions prodiguées par Duvair prouvent qu'il est loin d'avoir connu le premier le véritable caractère de notre langage. Cependant il est plus facile de donner des avis que des exemples : son *Traité de l'éloquence françoise et des raisons pourquoi elle est restée si basse*, renferme des leçons utiles et dont les écrivains ont essayé de profiter après lui, pour *dénouer*, comme il le dit, *la langue françoise encore en enfance*. La noblesse du style qu'il conseillait, sans pouvoir se l'approprier, fut, quelques années après, devinée et exagérée par le périodique Balzac, qui commence la série des auteurs du XVII^e siècle.

§. 2. De l'Enseignement au XVI^e siècle.

1. Etat de l'enseignement au commencement du XVI^e siècle. — 2. Vatable. — 3. Mercier. — 4. Cinq-Arbres et Gênébrard. — 5. Palma-Cayet. — 6. Danès et Toussain. — 7. Adrien Turnèbe. — 8. Jean Dorat. — 9. Lambin. — 10. Louis Leroy. — 11. Latomus ou le Maçon et Pierre Galland. — 12. Jean Passerat. — 13. Vicomercato, Pellerin et Siméon de Malmédy. — 14. Pierre La Ramée ou Ramus ; ses principaux ouvrages.

1. Faute de professeurs indigènes, les chaires du Collège de France furent d'abord occupées par des étrangers. L'hébreu y fut enseigné pour la première fois par des Italiens ; l'éloquence latine, par un Allemand ; les mathématiques, par un Espagnol ; la philosophie grecque et latine, par un Milanais ; la médecine par un Florentin. Mais enfin la France eut ses maîtres, qui lui valurent, comme au moyen âge, la palme du professorat.

2. VATABLE ou WATBLÉ, natif de Gamache en Picardie, ouvrit la carrière avec éclat. Ce fut lui qui restaura chez nous l'étude de la langue hébraïque. Il avait une érudition immense, bien digérée et d'une communication facile ; il professait d'abondance ; ses leçons attiraient une foule d'auditeurs, et même beaucoup de Juifs. Du reste, il a peu écrit, et l'on n'a guère recueilli que ses *Notes* sur l'Ancien Testament. Il mourut en 1547, abbé de Bellozane.

3. MERCIER, d'Uzès en Languedoc, fut le disciple et le successeur de Vatable. Il s'était d'abord occupé de jurisprudence et de littérature grecque ; mais l'étude des langues hébraïque, syriaque et chaldaïque le fit renoncer à ses premières occupations. Il mourut en 1570, laissant des *Commentaires* sur plusieurs livres de l'Écriture, divers *Traités* traduits du chaldéen, du syriaque, etc., des *Ouvrages de grammaire*, et des *Notes* sur le Trésor de Pagnin. On lui a attribué la découverte de la poésie hébraïque ; mais il en renvoyait tout l'honneur à Vatable, qui avait eu le projet de publier une théorie de la versification de cette langue.

4. CINQ-ARBRES (en latin *Quinquarboreus*), natif d'Auvergne, après avoir étudié sous Vatable les langues orientales, devint, en 1554, professeur d'hébreu et de

syriaque au Collège de France. Il mourut en 1587. On a de lui une *Grammaire hébraïque*, un petit traité de *Notis Hebræorum*, une traduction latine du Targum¹ de Jonathan, etc.

GILBERT GÉNÉBRARD (1537-1596), compatriote de Cinq-Arbres, se fit connaître autant par sa science que par sa fougue. S'il fut un des hommes les plus savants de ce siècle, il fut aussi l'un des plus ardents Ligueurs. Il prêcha, il écrivit avec violence contre Henri III et son successeur, en même temps qu'il publiait des ouvrages remarquablement érudits sur l'*Alphabet hébreu*, sur le *Décatalogue*, sur les *Psaumes*, etc.

5. PALMA-CAYET est plus connu comme historien que comme orientaliste. Né l'an 1525 à Touraine, il eut pour maître Ramus, dont il suivit les erreurs religieuses, jusqu'à ce que les arguments du cardinal Du Perron l'eussent ramené à la vérité catholique (1595). L'année suivante, il fut nommé professeur d'hébreu au collège de Navarre. Il mourut la même année qu'Henri IV, dont il avait écrit l'histoire dans sa *Chronologie novenaire et septenaire* (p. 12). On a de lui des *paradigmes sur les quatre principales langues orientales, l'arabe, l'arménien, le syriaque et l'éthiopien*.

6. PIERRE DANES OU DANÈS, dont les avis contribuèrent à l'établissement du Collège royal, y professa le premier la langue grecque (1530). Natif de Paris (1497), il avait eu pour maîtres Lascaris et Budé; son érudition était prodigieuse. *Il était*, dit son disciple Génébrard, *grand orateur, grand philosophe, bon mathématicien, bien versé en médecine et en théologie*. Le grec, le latin, l'hébreu lui étaient également familiers. En 1532, il publia une édition de Plinc sous le nom de *Petrus Belloterius* (La Belletière), son domestique. Plus tard, François I^{er} le chargea de réfuter, dans une *Lettre apologétique*, les imputations dont l'avait chargé Charles-Quint en présence du Consistoire; il écrivit, vers la même époque,

¹ Voy. *Hist. de la Littérature sacrée*, p. 6.

son *Traité de l'ambassadeur*, à la suite de quelques négociations en Italie qui lui avaient été confiées. Henri le nomma précepteur du Dauphin (François II) ; Danès devint même confesseur de ce prince, et finalement (1557) évêque de Lavaur. On le regarde généralement comme l'auteur du dixième livre de l'histoire de Paul-Emile. Danès mourut en 1577.

JACQUES TOUSSAIN, élève de Budé, comme Danès, fut nommé professeur de langue grecque la même année que Vatable le fut de langue hébraïque (1532), et mourut en 1547, le même jour que celui qu'il avait eu toute sa vie pour collègue et pour émule. Malgré son ardeur excessive pour le travail, il a laissé peu d'écrits. Ce sont quelques poésies, des *Notes* sur la sphère de Proclus, et surtout un *Lexicon* grec-latin. Parmi ses élèves, il suffira de citer Frédéric Morel, Henri Estienne et Turnèbe.

7. ADRIEN TURNÈBE, d'Andely (1512), élève de Tous-sain, ne tarda pas à surpasser son maître, qu'il remplaça, l'an 1547, comme professeur de grec. Montaigne fait de lui le plus grand éloge :

Quoique Adrianus Turnèbe n'eût fait autre profession que les lettres, en lesquelles c'étoit, à mon avis, le plus grand homme qui fût, il y a mille ans, il n'avoit toutesfois rien de pédantesque que le port de sa robe, et quelque façon externe, qui sont choses de néant. (*Essais*, l. 1, c. 24.) — Turnèbe savoit plus et savoit mieux ce qu'il savoit que homme qui fût de son siècle, ni loing au delà. (*ib.*, l. 2, c. 16.)

Pasquier ne le loue pas moins vivement :

Turnèbe étoit admirable, tant en langue grecque et latine qu'en la connoissance de toute l'ancienneté, comme nous rend certain témoignage son livre intitulé *Adversaria*, qui est un ouvrage inimitable en variété de savoir, qu'en plusieurs endroits de l'Allemagne, lorsque ceux qui étoient en chaire alléguoient Turnèbe et Cujas, aussitôt ils mettoient la main au bonnet, pour le respect et l'honneur qu'ils portoient à leur mémoire. (*Rech.*, l. 7, c. 8; *Lettr.*, l. 9, c. 29.)

Les principaux ouvrages de Turnèbe sont des *Notes* sur Cicéron, sur Varron, sur Horace et sur la Préface de Pline le Naturaliste. Il traduisit, du grec en latin, un

Traité d'Aristote, plusieurs Opuscules de Théophraste, une bonne partie de Plutarque, la Vie de Moïse, par Philon, le Périphe d'Arrien, la Chasse d'Oppien, toutes traductions aussi précises qu'élégantes. Ses *Adversaria*, divisés en trois parties, se composent de remarques que lui suggérait la lecture des auteurs anciens. Il mourut en 1565.

8. JEAN DORAT ou DAURAT, en latin *Auratus*, naquit, dans le Limousin, d'une famille ancienne, dont il changea le nom de Dinemandy en celui de Dorat, comme plus analogue à la profession qu'il se proposait d'exercer. Tout professeur de grec qu'il était, et quel que fût d'ailleurs son mérite à cet égard, il se fit de son temps une célébrité bien plus grande par sa fécondité poétique. Scaliger prétend qu'il composa plus de cinquante mille vers grecs, français ou latins; Charles IX créa pour lui la place de poète royal, et ses contemporains lui décernèrent le titre de *Pindare français*. Ses poésies, qui nous sont restées, donnent un démenti complet à ses admirateurs. Il mourut octogénaire à Paris (1588).

9. LAMBIN, natif de Montreuil-sur-Mer (1516), passa une grande partie de sa vie en Italie. Il la visita deux fois avec le cardinal Du Perron; il alla de Rome à Venise, de Venise à Rome, des rives du Pô aux rives du Tibre, de la mer de Toscane à la mer Adriatique. Au milieu de tant de savants enthousiastes de l'antiquité, il en prit la ferveur et l'admiration: il se fit tout grec et latin. Aussi, dans ses œuvres, pas un mot de français. La critique de Lambin est ordinairement lourde et indigeste, entassant commentaires sur commentaires, citations sur citations; aussi cette accablante méthode lui valut-elle l'honneur d'enrichir la langue d'un mot nouveau, *lambiner*. Lambin a traduit en latin des *Harangues* choisies d'Eschine et de Démosthènes, la *Morale* et la *Politique* d'Aristote; en outre, il a fait des Commentaires sur Lucrèce, sur Cicéron, sur Horace, sur Démosthènes, sur Plaute, sur Cornelius Nepos, etc. Lambin mourut en 1572.

10. LOUIS LEROY (Loys Regius), natif de Coutances,

professeur de philosophie, fut, dit Lacroix-du-Maine, orateur excellent et grand historien. Il a écrit la vie de Guillaume Budé dans un latin aussi pur qu'élégant. Parmi ses œuvres latines, on estime surtout ses Commentaires sur la politique de Platon et d'Aristote, ses *Prolegomena politica in Politica Aristotelis*. Dans ses œuvres françaises, on remarque son *Traité de la vicissitude et variété des choses en l'univers*; deux Oraisons prononcées à Paris avant la lecture de Démosthènes : l'une, *des langues doctes et vulgaires et de l'usage de l'éloquence*; l'autre, *de l'état de l'ancienne Grèce*. Ses traductions françaises de différents traités de Platon, Plutarque, Aristote, Isocrate, Démosthènes, Hippocrate, Théodoret, attestent l'étendue de ses connaissances, l'activité de son zèle, la profondeur de son travail. Louis Leroy fut aussi l'un des réformateurs de l'orthographe française. Il mourut à Paris en 1577.

11. L'éloquence latine, réservée jusque-là à l'Université, eut aussi sa chaire au Collège royal, en 1534. François I^{er} la confia à LATOMUS ou LE MAÇON, natif d'Arlon au duché de Luxembourg, et, par conséquent, sujet de Charles-Quint. Il mourut en 1566. Il avait fait beaucoup de vers latins à la louange des empereurs Maximilien, Charles-Quint, Ferdinand, ses maîtres; de François I^{er}, son bienfaiteur; et de Sickengen, son compatriote. On a de lui des *Notes* sur Cicéron et Térence, un *Abrégé* de la Dialectique de Rodolphe Agricola et des livres de controverse.

PIERRE GALLAND (1510-1559), né à Aire, en Artois, remplaça Latomus au Collège royal. Parmi ses ouvrages, on remarque l'*Oraison funèbre de François I^{er}*, qu'il prononça en latin, et la *Vie* curieuse de *Duchâtel*, grand-aumônier de France. Il parut aussi dans la lutte savante qui s'éleva contre Ramus.

12. JEAN PASSERAT, natif de Troyes (1534), est plus connu comme poète français et collaborateur de la Ménippée (p. 180 et s.), que comme professeur d'éloquence latine. Outre ses poésies françaises, on a de lui :

1^o *Kalendæ januariæ et varia quædam poemata*. Ce sont des *Étrennes* adressées à son protecteur Henri de Mesmes, des épigram-

mes, des épitaphes, des badinages sur le *Rien*, sur le *Coq*, sur l'*Éléphant*. Tous ces petits morceaux sont les jeux d'une muse élégante et enjouée.

2^o Un *Commentaire* estimé sur Catulle, Tibulle et Propertius.

3^o Des *Préfaces* et des *Discours*, dont la plupart roulent sur Tacite, Cicéron et Salluste.

4^o Une mauvaise traduction d'Apollodore.

5^o *De litterarum inter se cognatione et permutatione*. Ce traité grammatical offre un index alphabétique où se trouve marqué le changement des lettres les unes avec les autres, soit à cause de l'affinité du son, soit par l'analogie de la langue latine, qui dans ses dérivés, dans ses composés et dans les divers temps de ses verbes, change les voyelles du mot primitif en d'autres. On y remarque de la profondeur unie à des connaissances étendues.

Passerat mourut en 1602.

13. François I^{er} avait aussi créé, pour le Collège royal, une chaire de philosophie grecque et latine, dont quelques érudits attribuent à tort l'établissement à son fils Henri II. Il est en effet démontré que, dès 1543, elle était occupée par un Italien, nommé VICOMERCATO, qui dut sa place à la protection de Duchâtel. Ce professeur est assez peu connu : on n'a de lui que des Commentaires sur Aristote. Nous nous bornerons également à citer les noms de ses deux successeurs immédiats, JEAN PELLERIN et SIMÉON DE MALMÉDY, dont la réputation s'efface devant celle du célèbre Ramus.

14. PIERRE LA RAMÉE, plus connu sous le nom latin de *Ramus*, naquit en 1502 ou 1515, dans un village du Vermandois. Son aïeul, gentilhomme liégeois, ruiné par les guerres, était venu s'y fixer et y exploiter du charbon. Son père, trop pauvre pour le faire instruire, l'employa d'abord à paître les troupeaux ; mais cet enfant, tourmenté par le désir d'apprendre, s'enfuit à l'âge de huit ans et se rendit à Paris, où il parvint, à force de persévérance, à entrer, en qualité de domestique, au collège de Navarre. Il ne pouvait disposer que de ses nuits ; il les consacra courageusement à l'étude. Cette énergique discipline porta ses fruits ; il fut bientôt en état de soutenir une thèse, et s'annonça comme un réformateur. Son dégoût pour les subtilités et le pédantisme de la scolastique le

jeta dans un excès contraire : il voulut prouver que *tout ce qu'Aristote avait enseigné n'était que faussetés et chimères*. Ce fut là le sujet de sa thèse et de deux traités dont il la fit suivre (*Nouvelle logique et Remarques sur la Logique* d'Aristote, 1543). Une audace pareille épouvanta l'Université. Les Péripatéticiens se levèrent en masse, et surprirent au roi la défense faite à Ramus d'écrire et d'enseigner. Henri II lui rendit cette liberté, grâce au cardinal de Lorraine, et le nomma successivement à une chaire de philosophie et d'éloquence. Ramus prit aussi part aux disputes grammaticales. Celle qui fut soulevée sur la manière de prononcer la lettre *q* est restée célèbre, et donna lieu à d'interminables débats. On prononçait, avant lui, *kiskis, kankan* ; il voulut faire sonner toutes les lettres et prononcer, comme on écrivait, *quisquis, quanquam*. Ce n'est pas, comme on le verra plus loin, la seule innovation grammaticale qu'il introduisit. Cette fureur de réforme lui suscita à la fin tant d'ennemis qu'il fut contraint de quitter la France (1567). Dans ses voyages, il embrassa publiquement la religion réformée, dont il partageait depuis longtemps en secret les principes anarchiques ; sa mauvaise étoile le ramena en France, où il périt à la Saint-Barthélemy (1572).

Ramus a écrit sur presque tous les sujets. Voici les titres de ses principaux ouvrages :

1^o *Institutiones dialecticæ ex III libris distinctæ*. Cette logique, condamnée lors de sa publication, a servi de base à l'enseignement dans plusieurs académies.

2^o *Animadversiones in dialecticam Aristotelis*. C'est l'ouvrage qui souleva tous les Péripatéticiens contre Ramus.

3^o *Rhetoricæ distinctiones in Quintilianum*. Ramus borne la rhétorique à deux choses, l'Elocution et l'Action, renvoyant à la dialectique l'Invention des preuves et leur disposition.

4^o *Arithmetice libri tres*. On leur reproche une surabondance de divisions et de subdivisions.

5^o *Commentaires* sur les Géorgiques et les Bucoliques de Virgile.

6^o *Ciceronianus*, ou Vie de l'orateur romain, tirée de ses écrits et entremêlée de préceptes d'éloquence, de remarques grammaticales et de réflexions sur la langue latine, sur l'état des études en France et sur les réformes dont elles étaient susceptibles.

7^o Une *Grammaire latine* et une *Grammaire grecque*.

8^o Une *Gramère franseze*, où Ramus propose de nouveaux caractères pour les sons simples composés de deux lettres, comme *au*, *eu*, *ou*, et la distinction des trois sortes d'*e*; ce qui porterait à dix le nombre des voyelles.

9^o *Liber de Moribus veterum Gallorum*, ouvrage très-curieux, comme le *Liber de Militiâ C. Julii Cæsaris*.

§ 3. De la Philologie au XVI^e siècle.

1. Rôle de la philologie dans la littérature de la Renaissance. — 2. Guillaume Budé; sa vie et ses ouvrages. — 3. Etienne Dolet. — 4. Despautère, Restaut, Lefevre, Selve. — 5. Muret. — 6. Les triumvirs de la république des lettres. — 7. Jules César Scaliger. — 8. Joseph Scaliger. — 9. Casaubon.

1. La philologie joua, dans la littérature de la Renaissance, un rôle peu compris du dernier siècle et même du nôtre. On ne voyait dans les philologues que de laborieux artisans de mots, d'intrépides manœuvres qui allaient remuant, retrouvant les monuments de l'antiquité, sans en comprendre le génie. On croyait que dans ces obscures recherches toute pensée originale avait péri, toute spontanéité s'était éteinte, et que si on le pouvait interroger sur le passé, il ne leur fallait rien demander du présent, comme des lampes solitaires qui éclairent les ténèbres du tombeau, mais qui pâlisent au grand jour.

Il n'en est rien pourtant. La philologie n'a point été stérile ni isolée dans le grand travail du XVI^e siècle : elle s'est mêlée à tout, elle a tout animé. Elle inspirait la verve audacieuse de Ronsard et de Rabelais ; elle nourrissait la pensée et le style d'Amyot et de Montaigne. Par elle-même, elle n'était ni moins hardie ni moins puissante, et ses divinations, moins facilement saisies du vulgaire que les attaques violentes de la Réforme, que les doutes voilés de la philosophie, n'en sont pas moins remarquables ni moins dignes d'étude.

2. La première réputation philologique du XV^e siècle et la plus éclatante, même dans la première moitié du XVI^e, ce fut GUILLAUME BUDÉ.

Né l'an 1467 à Paris de Jean Budé, grand-audiencier de

France, Guillaume passa sa jeunesse dans la dissipation mais il sut réparer amplement le temps perdu. Il débuta par une traduction de quelques Traités de Plutarque et d'une Lettre de saint Basile à saint Grégoire de Nazianze, où il est plus paraphraste que traducteur. Cet essai fut suivi de ses *Annotationes in XXIV libros Pandectarum*, qui dénotent une connaissance de l'antiquité, rare alors parmi les jurisconsultes. Son *Traité de Asse* (1514) établit sa réputation, et lui fit donner par Erasme le nom de *prodige de la France*. L'auteur y réduit les monnaies anciennes aux modernes, éclaircit une infinité de passages d'auteurs latins ou grecs, et dissipe les ténèbres qui couvraient plusieurs points d'antiquité.

Mais ce qui surtout occupa Budé, ce fut de créer le grec en France. Il prit en main sa défense contre ses adversaires, et composa son *Traité, de transitu Hellenismi ad Christianismum*, pour prouver que l'on pouvait allier la religion avec le grec, et que l'étude de l'antiquité devait être une préparation à celle des Ecritures. Budé développa ce système, alors nouveau, dans un autre *Traité*, intitulé : *De studio litterarum rectè instituendo*. Cet ouvrage, comme le titre même l'annonce, a pour objet de réformer ou plutôt de créer un plan d'études : car la discipline du moyen âge avait péri là comme ailleurs ; le cercle du *trivium* et du *quadrivium* avait été brisé. Budé redemande donc d'abord l'alliance des études, négligée ou condamnée par la faiblesse et la tiédeur de ses contemporains ; puis il rappelle l'accord de la foi et de la science : la science n'est pas contraire à la foi ; loin de là, elle l'embellit et la protège. Pourquoi donc, contre le savoir, ces attaques d'un zèle peu éclairé ? Pourquoi ces scrupules et ces fureurs contre l'hellénisme ? Il faut bien l'avouer cependant, malgré les apologies un peu profanes de Budé. L'hellénisme n'était pas alors sans danger. Il tendait, comme il le fit, à substituer Sénèque à saint Augustin, le profane au sacré. Ce péril, Budé l'entrevit, et voulut le conjurer en alliant ce qui paraissait à cette époque inconciliable.

Après avoir défendu l'hellénisme contre la malveillance ou les préventions, Budé défendit la religion contre les délicatesses presque impies des pédants. L'amour de la belle antiquité avait rendu quelques savants, les savants d'Italie surtout, presque païens. Le secrétaire de Léon X, Bembo, pour ne pas gâter son style, ne lisait ni son bréviaire ni la Bible, et mettait les anathèmes ou les exhortations pontificales sous l'invocation des dieux immortels : *Deos immortales*. Ce culte de l'antiquité touchait à l'idolâtrie. Budé s'éleva contre cette vénération sacrilège. Il veut que l'on prenne de l'antiquité les formes et les richesses du langage, et non les opinions profanes ; il veut que l'on soit élégant et pur dans l'expression, mais soumis et orthodoxe dans les pensées : distinction précieuse qui échappa aux savants du XVI^e siècle, atteints ou du moins accusés presque tous d'hérésie.

Malgré son admiration pour l'antiquité, Budé ne dédaigne pas la langue nationale. Déjà vieux, il se sentait animé d'une jeune ardeur au spectacle du grand mouvement qui réformait ou plutôt créait la langue française. Il se faisait alors entre la science et l'imagination, entre le français et le grec, de merveilleux échanges. Les poètes et les prosateurs ambitionnaient le savoir des philologues, et les philologues, la gloire des prosateurs et des poètes. Ronsard et Baïf se réveillaient mutuellement, au milieu de la nuit, pour étudier le grec ; Dorat apprenait de Ronsard l'art nouveau des vers. Ainsi Budé abandonne un instant le latin et le grec, ses deux langues maternelles, en quelque sorte, pour le français, son langage d'étude, son idiome étranger : il compose l'*Institution d'un prince*.

L'ouvrage ne tient guère ce que promet le titre ; car des devoirs mêmes du prince, de la manière de le former au grand art de régner, Budé en parle peu ou point. Pour lui, la grande vertu d'un prince, son premier devoir semble être la munificence envers les gens de lettres. Budé rapporte avec complaisance, et en grand nombre, des exemples de la générosité des princes à l'égard des

savants ; il montre combien les sciences ajoutent à l'éclat et au bonheur d'un règne ; son livre, en un mot, est plutôt un plaidoyer en faveur des savants qu'un manuel politique. Il ne faudrait pas croire cependant qu'un intérêt peu noble ait dicté les pages de Budé, non. Telle alors était la préoccupation des savants, l'importance nouvelle de la science ; devant elle tout pâlissait.

Budé, si à l'aise dans les longs et savants développements de la période cicéronienne, est roide et gêné dans la langue française. La coupe, déjà vive et rapide, de cet idiome l'embarrasse ; sa pensée se traîne et ne marche pas. Toutefois Budé, au déclin de l'âge, chargé de la gloire grecque et latine, écrivant en français, s'associant à la révolution littéraire, est un bel exemple, un digne représentant de ces savants dont la vie était un continuel travail, qui se délassaient du grec par le latin, d'un commentaire par une traduction, d'un in-folio par un autre.

Les travaux de Budé sont prodigieux : outre les ouvrages déjà cités, on a de lui les *Commentarii linguæ græcæ* qui préparèrent les trésors de Henri Estienne ; des *Epistolæ græcæ*, des *Epistolæ latinæ* et la traduction du *de Mundo* d'Aristote et de Philon le Juif.

3. ETIENNE DOLET, natif d'Orléans (1509), tour à tour étudiant de Paris et de Padoue, secrétaire d'ambassade à Venise et jurisconsulte à Toulouse, duelliste, imprimeur et prisonnier à Lyon, fugitif en Piémont et partisan de Luther, toujours incapable de repos, fut condamné l'an 1546, par le parlement, soit comme athée, soit comme hérétique, à périr dans les flammes. Il n'avait que trente-sept ans. Dolet, comme écrivain, n'a mérité ni les éloges outrés de ses amis, ni les critiques injurieuses de ses adversaires. Sans être un nouveau Cicéron, comme le dit Marot, ni le chancre et l'apostume des Muses, selon l'expression mordante de Scaliger, comme savant et comme imprimeur, il fut un de ceux qui, sous François 1^{er}, contribuèrent le plus à la résurrection des lettres. On l'appelait le *grand Cicéronien*, plutôt à cause

de son enthousiasme pour Cicéron, qu'à cause de l'élégance ou de la faiblesse de son style. Malgré sa vie errante et aventureuse, Dolet a laissé de nombreux ouvrages dont voici les principaux :

1° Sur l'*Imitation cicéronienne*, contre Erasme et contre un certain Sabinus.

2° Des *Commentaires sur la langue latine*, avec la collaboration de Bonaventure Desperriers.

3° Des *Poésies latines* et des *Lettres en vers français*.

4° Un *Sommaire des faits et gestes de François 1^{er}*, de 1513 à 1539.

5° La *Manière de bien traduire d'une langue en une autre ; de la ponctuation française ; plus, des accents d'icelle*. Cette théorie de traduction est la première qui ait paru en France.

6° Enfin un *Traité de l'orateur français*, où Dolet cherchait à former le prosateur, comme Du Bellay le poète.

4. A la même époque, DESPAUTÈRE, ALAIN RESTAUT, JACQUES LEFÈVRE, GEORGE DE SELVE composaient des grammaires, des prosodies, des dictionnaires ou des traductions. Longtemps les rudiments de Despautère ont servi dans nos collèges ; mais quelques mutilations que l'on fit subir à cet ouvrage, on n'a jamais pu, parce qu'il était écrit en latin, en faire un bon livre classique. Il ne convient qu'aux savants, qui le consultent encore avec fruit.

5. MURET, qui dispute à Dolet le titre de Cicéronien, naquit au bourg de son nom, près de Limoges (1526). A dix-huit ans, il fit, dans le collège d'Auch, des leçons sur Cicéron et Térence. Villeneuve-d'Agen, Poitiers, Bordeaux l'entendirent tour à tour. Appelé à Paris, il enseigna à Sainte-Barbe avec un tel succès que la cour assista à ses leçons (1552). Toulouse le reçut et le chassa (1554). Il se rendit à Venise et à Padoue, où il demeura six ans. Ensuite, attiré et fixé à Rome par les offres avantageuses du cardinal Hippolyte d'Este, il y mourut âgé de cinquante-neuf ans (1585). Muret se fit remarquer par la finesse de son goût et la douceur incomparable de son style. Sainte-Marthe estime que dans ses épigrammes il ressemble autant à Catulle que Catulle est semblable à lui-même. Ecrivain élégant, poète facile et ingénieux, il

mit dans ses productions oratoires plus de mots que d'idées. Il a donné d'excellentes notes sur Térence, Horace, Catulle, Tacite, Cicéron, Salluste, Aristote et Xénophon ; on lui doit aussi des poésies latines, des hymnes, des odes et divers commentaires. Le plus remarquable de ses ouvrages sort de l'érudition proprement dite ou de la philologie ; il a pour titre : *Tractatus de jurisdictione et imperio*.

6. Les Scaliger occupent, après Budé, le premier rang parmi les savants du xvi^e siècle. Juste-Lipse, Scaliger, Casaubon étaient appelés de leur temps les *triumvirs de la république des lettres*.

Juste-Lipse, appartenant aux Pays-Bas, nous occupera dans un autre ouvrage ¹.

7. JULES-CÉSAR SCALIGER, padouan de naissance, mais naturalisé français, fut le plus vain des hommes. Fils d'un Benoît Bordoni, peintre en miniature et géographe, il se fit donner des lettres de naturalisation française en 1528, sous le titre de *Jules-César de Lescalle de Bordons* ou *Bordonis* ; puis il prétendit descendre des La Scala, souverains de Vérone (en latin *Scaligeri*), et se forgea toute une vie fabuleuse pour soutenir cette imposture. Sa vanité naturelle s'augmenta de l'admiration servile que lui témoignèrent ses contemporains. Les savants eux-mêmes les plus remarquables semblaient se plaisir à exagérer ses louanges. Les uns disaient qu'il n'y avait pas eu de plus grand philosophe depuis Aristote, de plus grand poète depuis Virgile, de plus grand médecin depuis Hippocrate. Juste-Lipse dit qu'il a paru depuis le commencement du monde quatre grands hommes : Homère, Aristote, Hippocrate et Scaliger, et lui donne la préférence sur les trois premiers. L'excès de l'éloge amena l'excès de blâme : Cardan et Scioppius le rabaisèrent à l'envi. En réalité, on trouve, dans ses ouvrages, de l'esprit, beaucoup de critique et d'érudition.

A quarante-sept ans, Scaliger n'avait encore rien pu-

¹ Voy. *Hist. de la Litt. étrangère*, t. 2 (Litt. des Pays-Bas).

blié. Cette vocation tardive rendit pénibles ses débuts : il trouva difficilement des imprimeurs ; mais ses écrits le placèrent bientôt au premier rang. Son traité de *Causis linguae latinae*, ses *Exercitationes* contre Cardan, sa *Poétique* principalement, furent regardés comme des ouvrages admirables. On en appela néanmoins de ses jugements : Boileau lui reproche, dans ses *Réflexions* sur Longin, d'avoir commis des erreurs grossières dans la partie de sa *Poétique*, qu'il a surnommée *Hypercritique*. Scaliger, en effet, manque souvent de mesure et de tact dans ses jugements, comme il manquait de modération dans ses querelles avec Erasme, Cardan et d'autres. Écoutons Balzac :

J'ose dire, avec le respect qui lui est dû, que l'un et l'autre héros (les deux Scaliger), aussi bien que les deux cousins Achille et Ajax, ont peu travaillé à retenir leur colère, et qu'ils se sont laissés aller à d'étranges emportements, *sæpiusque irarum effudit habenas et pater et natus* ; l'un et l'autre héros a fait plus d'une fois l'Hercule furieux en de bien légères occasions, et pour des sujets de peu d'importance. (BALZAC, *Entretiens*.)

La colère et la vanité étaient, après l'étude, les deux passions des savants du XVI^e siècle. Jules-César Scaliger mourut en 1558.

8. JOSEPH SCALIGER soutint la réputation de son père. À seize ans, il avait fait une tragédie latine, *OEdipe*, admirée de tous ceux qui la lurent. Il apprit seul le grec, lut et entendit Homère en vingt et un jours, et dans deux ans, tous les autres poètes, puis les orateurs et les historiens. Outre le grec et le latin, il savait l'hébreu, le chaldéen, l'arabe, le punique, l'éthiopien, le persan, le syriaque, et la plupart des langues de l'Europe, ainsi que la médecine, la jurisprudence, les mathématiques, la théologie ; en un mot, dit Casaubon (*Proleg. in opusc. Scalig.*), il possédait toutes les connaissances. C'était un *abîme d'érudition*, un *océan de science*, le *chef-d'œuvre*, le *miracle*, le *dernier effort de la nature*, un *homme divin* (BAYLE, *Nouv.*, lett. 7). La tête lui en tourna au point qu'il ne se faisait pas scrupule d'écrire une lettre *sur la splendeur de la race scaligérienne*, et de donner à ses con-

traducteurs les plus grossières qualifications : celles de maraud, de fripon, de voleur, de pendard, de grosse bête, d'imbécile, lui échappent fréquemment. Qu'était véritablement Joseph Scaliger ? un érudit profond, un critique judicieux, quelquefois hardi, plus souvent téméraire (BALZAC, Socrate chrétien). Ses notes sur Varron, son *de Emendatione temporum* surtout, sont des ouvrages très-remarquables. Toute la confusion de la science du moyen âge, toutes ses ignorances, venaient des erreurs de la chronologie. L'ouvrage de Scaliger est le premier qui offre des principes sûrs et des règles fixes pour ranger les faits dans un ordre exact et fondé. L'*Emendatio temporum* a préparé le *Thesaurus temporum* du P. Petau.

D'autres ouvrages de Scaliger, tels que ses Lettres, ses Annotations sur des auteurs latins ou grecs, ses Traités sur divers points d'histoire ancienne, se font remarquer par la science et l'érudition dont ils sont remplis. Sous ce rapport, du reste, Joseph Scaliger fut supérieur à son père, et se montra plus savant, sinon aussi spirituel. Il mourut en 1609.

9. ISAAC DE CASAUBON, l'ami et l'admirateur de Joseph Scaliger, fut l'héritier de sa science et de sa réputation. Né l'an 1559 à Genève, où sa famille, originaire du Dauphiné, s'était réfugiée comme protestante, il rentra en France avec son père qui fut son premier maître. Dès l'âge de neuf ans, il parlait latin avec correction et facilité. A vingt-trois ans, il devint professeur de grec à Genève. Montpellier le posséda deux ans en cette qualité (1596). Henri IV le fit ensuite son bibliothécaire. Il mourut l'an 1614 en Angleterre, où l'avaient attiré les bienfaits de Jacques I^{er}. Ses ouvrages d'érudition sont innombrables. On estime particulièrement ses Commentaires sur Polybe, Athenée, Théophraste et Strabon. Sa critique est neuve, juste et pénétrante. On y entrevoit l'aurore d'un meilleur siècle littéraire.

HISTOIRE
ÉLÉMENTAIRE ET CRITIQUE
DE LA
LITTÉRATURE FRANÇAISE
PENDANT LE XVI^e ET LE XVII^e SIÈCLE.

SECONDE PARTIE. — DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

INTRODUCTION.

*§ 1^{er}. Etat de la France au commencement
du XVII^e siècle.*

1. Malherbe, Balzac et Richelieu. — 2. Le protestantisme et l'esprit de critique. — 3. Effet du règne de Henri IV. — 4. Caractère de la littérature du règne de Henri IV à celui de Louis XIV.

1. Ainsi que la monarchie, le siècle littéraire de Louis XIV ne s'improvisa pas, dit M. Charpentier; il fut un développement naturel. Malherbe avait créé la poésie, Balzac fit la prose, et Richelieu le pouvoir.

2. Quand le protestantisme d'un côté, de l'autre l'esprit de critique qu'avait réveillé l'étude de l'antiquité, vinrent troubler la pensée religieuse des âges précédents, quelques hommes, nous l'avons vu, se jetèrent, au milieu de ces secousses, dans l'indifférence ou le scepticisme, et s'endormirent, peu noblement, sur l'oreiller du doute. D'autres s'attachèrent courageusement au dogme antique par les combats même qui lui étaient livrés, et retrouvèrent la foi là où des âmes moins fortes la perdirent : telles furent les vieilles croyances de la Sorbonne et des parlements. Tout le XVI^e siècle fut ainsi partagé entre la Réforme, le doute et la foi.

3. Le règne de Henri IV réconcilia les partis politiques : le protestantisme et la Ligue vécurent paisibles sous son gouvernement. Le caractère de ce règne fut la modération et la sagesse ; les passions s'y éteignent, les esprits se rapprochent, la littérature devient calme et régulière. Effrayée des témérités ou des hardiesses de Ronsard, la poésie se fait puriste, et quelque peu timide, avec Malherbe. La prose aussi paraît abandonner les routes nouvelles et les aventureuses inspirations où l'ont poussée Rabelais et Montaigne. Dans Balzac, elle renonce aux soudaines et impétueuses saillies, à la couleur éclatante, à l'allure franche et irrégulière, pour prendre des formes savamment arrondies, un tour nombreux et périodique. Ce changement dans le style indiquait dans les esprits une autre et importante révolution.

4. La pensée, effrayée par les attaques de la Réforme ou l'indifférence du doute, cherchait entre la religion et la philosophie une alliance qui pût la rassurer : elle ne voulait pas, comme Montaigne, remplacer la foi par la morale, le dogme par la raison ; d'autre part, elle ne pouvait plus s'animer des convictions profondes et vives du moyen âge. Quoi qu'elle fût, le souffle fatal du *xvi^e* siècle l'avait atteinte, et malgré la conversion du Béarnais, l'influence du protestantisme passa dans la littérature, et d'autant plus qu'il trouvait grâce à la cour. Une teinte de puritanisme philosophique, de raison religieuse, tel fut donc le caractère de la littérature, du règne de Henri IV à celui de Louis XIV. Mais cette sagesse négative, cette foi prudente et réservée, ne pouvait longtemps convenir. Ce qui avait vaincu à la fin du *xvi^e* siècle, ce qui avait placé ou plutôt admis Henri IV sur le trône, c'était le catholicisme. La Ligue, bien que frappée dans les Guise, avait triomphé par le fait ; la religion nationale et l'instinct populaire, alarmés des progrès du protestantisme, de ce double péril de la féodalité et de la Réforme, ne s'étaient rassurés qu'en ayant dans la conversion du Béarnais un gage de leur triomphe. La foi et la nationalité, victorieuses, n'oublièrent point leurs périls passés. Sous Louis XIII et

Richelieu, il y a pour les croyances une ferveur nouvelle ; pour le culte de la monarchie, un nouvel enthousiasme. La foi, un instant chancelante ou surprise au milieu des révoltes de la Réforme et des hardiesses de la philosophie, retrouve son ardeur et sa constance ; le peuple, affranchi avec la royauté et par la royauté, a compris mieux que jamais, par les intrigues de l'Espagne et les prétentions de la noblesse, que dans la royauté était son centre et son appui, comme son indépendance et sa vie dans la religion catholique. Cette double foi religieuse et monarchique, cette réaction éclate de toutes parts : saint François de Sales ressuscite la piété mystique de l'*Imitation* ; Bérulle fonde l'*Oratoire* ; saint Vincent de Paul, les *Missions étrangères* ; Louis XIII met son royaume sous la protection de la Vierge. C'est par là que le siècle de Louis XIV se rattache au moyen âge, ou plutôt il est le moyen âge avec la foi, la raison et la langue perfectionnées.

§ 2. Hôtel de Rambouillet.

1. Histoire de l'Hôtel de Rambouillet ; ses principaux habitués. — 2. Influence de l'Hôtel de Rambouillet sur la rénovation littéraire du XVII^e siècle. — 3. Son influence sur les mœurs ; décadence de l'Hôtel. — 4. Préventions injustes contre l'Hôtel de Rambouillet. — 5. Jugement résumé sur cette société et son influence.

1. L'Hôtel de Rambouillet a trop influé sur la littérature du XVII^e siècle pour que nous n'en retracions pas ici l'histoire.

Cet Hôtel appartenait à la famille Pisani dont il porta le nom jusqu'en 1600. A cette époque, la fille du marquis de Pisani, ayant épousé le marquis Charles d'Angennes de Rambouillet, alla s'établir dans cet Hôtel qui prit alors le nom de son époux. Les grâces et l'esprit de la marquise attirèrent bientôt chez elle l'élite de la société : sa maison devint le lieu de réunion le plus et le mieux fréquenté ; on tint à honneur d'être reçu à l'Hôtel de Rambouillet, et l'on mit autant d'empressement à s'y faire admettre que plus tard à l'Académie. Les premiers écrivains qui le fréquentèrent furent Ogier de Gombauld,

celui qui prononça, lors de sa réception à l'Académie, un discours sur le *Je ne sais quoi*; Malherbe, son maître; le grammairien Vaugelas, le marquis de Racan, si loué par Boileau. Cette liste de noms honorables s'enrichit bientôt de tous les noms célèbres : Voiture, Balzac, Segrain, Chapelain, le cardinal Richelieu, Costar, Sarrazin, Conrart, Mairat, Patru, Godeau, Rotrou, Scarron, Benserade, Saint-Evremond, Charleval, Ménage, le duc de La Rochefoucauld, le marquis de La Salle, depuis duc de Montausier, Malleville, Desmarets, Bautru, Cotin, Colletet, George de Scudéry, Corneille, Fléchier, le prince de Condé, et enfin Bossuet, qui prononça, à seize ans, son premier discours à une soirée de l'Hôtel de Rambouillet; ce qui fit dire à Voiture : *Je n'ai jamais entendu prêcher ni si tôt ni si tard*. Parmi les femmes, on distinguait madame de Longueville, mademoiselle de Scudéry, madame de La Suze, mademoiselle Paulet, mademoiselle Julie d'Angennes, fille de la marquise de Rambouillet, madame de La Fayette, madame de Sévigné, etc. Il serait trop long d'énumérer tous les personnages qui firent la gloire de ces réunions; car il faudrait compter tout ce qui au commencement du XVII^e siècle avait un nom honorable à la cour ou à la ville : hommes d'épée, hommes de robe, hommes d'église, gens de lettres, grandes dames, telle était la société admise aux soirées de la marquise. On peut dire que l'Hôtel de Rambouillet donna plus tard à Richelieu l'idée de fonder l'Académie française, et qu'il favorisa l'essor de la littérature à cette époque. Il accueillit toutes les célébrités, établies ou naissantes; il rapprocha les écrivains des seigneurs, et les fit vivre dans les mœurs élégantes du grand monde; il établit une espèce d'égalité entre la noblesse et la littérature. Passé le seuil de l'Hôtel, toutes distinctions, tous privilèges cessaient; les gens de lettres avaient droit au même accueil que les plus hauts personnages : il s'établissait dans la conversation une familiarité exquise et polie qui faisait le charme de ces réunions littéraires.

2. Sans doute, parmi les habitués de l'Hôtel, il se ren-

contra de médiocres auteurs, et la postérité n'a pas sanctionné toutes les réputations qui y brillèrent : à côté de grands noms se trouvent des noms que le ridicule seul a sauvés de l'oubli ; mais il en devait être ainsi dans des réunions aussi nombreuses. D'ailleurs tout était encore dans le chaos, et la pléiade des écrivains du grand siècle n'avait pas fait son apparition. On était, à cette époque, dans l'enfancement d'une rénovation littéraire ; et, loin de contrarier cette rénovation, l'Hôtel de Rambouillet la facilita. Il entretint l'émulation des lettres dans tous les esprits ; il s'empara de toutes les questions éparses pour les réunir en un seul lieu, et les livrer à la discussion. S'il soutint quelques mauvais auteurs, c'est qu'avant tout il fallait, coûte que coûte, imprimer une direction continue à la culture des lettres ; s'il encouragea des nullités, il applaudit Corneille à ses débuts. Enfin il est impossible d'admettre, comme on l'a prétendu, que l'Hôtel de Rambouillet ne fût qu'une école d'afféterie, quand on songe aux grands écrivains qui s'honorèrent d'y être admis. L'Académie, lors de son organisation, recruta ses premiers membres parmi les habitués de l'Hôtel. Fléchier et madame de Sévigné font l'éloge du goût et de l'esprit de la marquise de Rambouillet ; et le choix que l'austère duc de Montausier fit de Julie d'Angennes pour sa femme, doit écarter d'elle tout soupçon de pédantisme guindé.

3. L'Hôtel de Rambouillet eut une grande influence sur les mœurs en dirigeant tous les esprits vers la pratique des lettres : cette influence, il la dut surtout à la conversation, cette littérature parlée qui prépare toutes les autres. La présence des femmes dans ces réunions retenait toujours la conversation dans d'élégantes limites ; les sujets les plus épineux sur l'amour étaient traités avec toute la convenance possible, et si la galanterie était de mise à l'Hôtel, on s'y montrait extrêmement sévère pour tout ce qui dépassait les bornes. L'éclat de cet Hôtel dura près d'un demi-siècle. Vers 1650, la société s'était déjà dispersée, et la marquise ne conserva que quelques vieux

amis, quelques anciens fidèles, qui continuèrent à lui rendre leurs soins.

4. On a beaucoup médité de l'Hôtel de Rambouillet, depuis Boileau, à tort, selon nous. Lorsqu'il perdit le plus grand nombre de ses visiteurs, il se forma de ses débris un grand nombre de cercles et de coteries. Plusieurs maisons s'ouvrirent, et c'est principalement à ces nouveaux salons qu'on peut appliquer ce vers de Boileau :

Nul n'aura de l'esprit hors nous et nos amis.

L'Hôtel de Rambouillet ne soutint pas la *Phèdre* de Pradon contre celle de Racine, comme on l'a tant de fois répété ; car à l'époque où furent représentées ces deux tragédies, il était depuis longtemps désert et déchu de son ancienne gloire. La cabale sortit de ces clubs littéraires qui s'organisèrent à la suite : ceux qui les composaient avaient, il est vrai, figuré à l'Hôtel ; mais il est facile d'établir par des dates qu'ils l'avaient abandonné. C'est encore une erreur de croire que Molière a eu en vue l'Hôtel de Rambouillet en composant *les Précieuses ridicules*. Sous le nom de Madelon, il a voulu peindre évidemment mademoiselle de Scudéry, qui se nommait Madeleine ; mais mademoiselle de Scudéry avait quitté l'Hôtel de Rambouillet pour ouvrir un cercle ; elle avait ses *samedis*. D'ailleurs l'estime que professait Molière pour le duc de Montausier, qu'il a représenté sous les traits d'Alceste dans *le Misanthrope*, doit éloigner d'une pareille supposition. Au XVII^e siècle, le nom de *précieuse* n'avait rien d'offensant ; on appelait de ce nom une femme bel-esprit, de bon ton, de bon goût, qui avait des lettres et qui s'élevait *au-dessus du commun*. Molière n'a pas voulu se moquer des *précieuses*, mais des *précieuses ridicules* qui veulent singler les véritables précieuses. L'épithète de *ridicules* n'aurait en effet pas de sens si le mot de *précieuses* emportait une idée de ridicule. L'abbé de Pure, qui fit jouer aussi une mauvaise comédie intitulée *les Précieuses*, déclara dans sa préface qu'il n'a voulu jouer que les *fausses* précieuses, et qu'il honore les *vraies*. Ce

qui a valu à l'Hôtel de Rambouillet sa mauvaise réputation, c'est le déluge des détestables écrits que firent paraître plusieurs de ses anciens habitués ; ce sont les fades éloges que lui donna mademoiselle de Scudéry dans ses romans, en y faisant intervenir, sous le voile de l'allégorie, les principaux personnages reçus chez madame de Rambouillet ; et surtout ce sont les sottises inimitiés et les luttes ridicules des réunions qui se formèrent lorsqu'elle cessa de tenir ouvertes les portes de ce grand salon bleu que tout le grand siècle de Louis XIV avait traversé.

5. L'Hôtel de Rambouillet a été en quelque sorte le premier salon français, c'est-à-dire le premier terrain neutre où se sont rencontrés la noblesse et le peuple ; le premier théâtre où l'esprit, la grâce, le savoir, toutes les qualités personnelles, ont eu leur place et leur dignité à côté de la naissance et de la fortune. Les mœurs rudes et farouches de la Ligue et de la Fronde s'y adoucirent. Dans le commerce des femmes, les hommes prirent cette décence de manières, cette grâce de langage, cette délicatesse d'esprit, qui furent longtemps le mérite et le caractère de la société française. Les tendresses prétentieuses de l'Hôtel de Rambouillet, les fadeurs de l'*Astrée*, étaient un bien : les esprits et les caractères y perdirent leur rudesse et leur libertinage : ils se polirent et s'ornèrent ; la flatterie prépara la grâce, et la recherche, le bon goût. Les exagérations ingénieuses et délicates de la passion en firent naître la naïveté et la franchise. Les grands sentiments entretenirent la noblesse de l'âme et la fierté ; les subtiles dissertations, le goût des plaisirs de l'esprit. Fléchier et Bossuet firent à l'Hôtel de Rambouillet leurs premiers essais, et l'on peut dire que le siècle de Louis XIV y naquit.

SECTION PREMIÈRE.

PREMIÈRE MOITIÉ DU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

Jusqu'ici, nous avons rangé les écrivains en deux catégories, les poètes et les prosateurs, en plaçant chacun dans l'école ou dans le genre auquel il appartenait. Maintenant, si nous voulions nous astreindre rigoureusement à ces classifications, nous serions souvent obligé de séparer au loin des auteurs qui, comme Balzac et Voiture, ont eu, l'un en prose, l'autre en vers, une influence parallèle. D'un autre côté, comme beaucoup d'auteurs ont travaillé dans plusieurs genres, il faudrait scinder leur vie littéraire en autant de parcelles qu'ils ont traité de sujets différents : l'ensemble de leurs travaux disparaîtrait dans ce morcellement, et l'intérêt qui s'y rattache s'affaiblirait d'autant plus qu'il serait plus partagé. Ainsi, quelle que soit la diversité de sujets traités par un auteur, nous en parlerons, une fois pour toutes, au genre principal de ses travaux, renvoyant à la table des matières et des auteurs pour faire connaître tous ceux qui se sont exercés dans le même genre d'ouvrage.

CHAPITRE PREMIER.

ÉCOLE DE L'HOTEL DE RAMBOUILLET.

§ 1^{er}. *Balzac, Vaugelas, d'Ablancourt et Ménage.*

1. Balzac ; ses Lettres ; les Philarques. — 2. Double danger de la langue française à cette époque. — 3. Balzac s'est proposé d'éviter ces deux écueils ; son Utilité de l'histoire aux gens de cour ; sa Dissertation sur le style burlesque. — 4. Intrigues des ennemis de Balzac ; son Prince ; retraite de Balzac. — 5. Son Aristippe, son Socrate chrétien, son Barbon, etc. ; caractère général de ses dissertations. — 6. Idée du Socrate chrétien ; diverses citations. — 7. Idée du Prince. — 8. Idée de l'Aristippe. — 9. Appréciation des Lettres de Balzac. — 10. Défauts de Balzac. — 11. Critique de sa manière ; fin de l'article sur Balzac. — 12. Vaugelas, la grande autorité grammaticale du temps ; ses traductions : Quinte-Curce. — 13. Ses Remarques sur la langue française ; citations. — 14. Perrot d'Ablancourt ; ses traductions. — 15. Ménage ; ses principaux ouvrages en prose. — 16. Vers de Ménage ; le Menagiana.

1. Jean-Louis Guez, seigneur DE BALZAC, petite terre de l'Angoumois, naquit en 1594. Employé jeune encore auprès du cardinal de Lavalette, il passa deux ans à Rome ;

quelques lettres écrites de cette ville, commencèrent sa réputation. De retour à Paris, il se vit l'objet de l'admiration générale. Malherbe l'annonça comme le réformateur de la langue française ; Balzac s'attacha à justifier la prédiction. Il revit avec soin ses lettres, et l'an 1624, il en publia un recueil qui eut un succès éclatant. Selon l'opinion des contemporains, on n'avait encore rien lu d'un style si élevé ni si agréable. Ce recueil fut suivi de six autres qui furent aussi bien reçus du public que le premier. La gloire naissante de Balzac lui suscita bientôt des ennemis nombreux, entre autres les *Philarques* (amateurs de l'antiquité) ; mais pour bien comprendre toute cette haine, il faut jeter un coup d'œil rétrospectif sur les événements littéraires.

2, A l'époque où la langue française commençait à se former, il y avait eu pour elle deux dangers à craindre : c'était ou d'être emportée sans retour vers l'antiquité par le mouvement de la *Renaissance*, ou d'être asservie et absorbée par les langues du Midi, dont la littérature déjà brillante était pour la nôtre un appât perfide. On tomba presque en même temps dans ces deux excès. L'aventureux Ronsard échoua sur le premier écueil, et du temps de Balzac, on n'était pas encore tout à fait revenu de l'admiration fanatique qu'il avait d'abord inspirée. Mademoiselle de Gournay, fidèle à la mémoire du poète, avait trouvé exorbitantes les prétentions de Malherbe ; elle ne cessait de protester contre sa réforme en poésie, et l'on pouvait prévoir qu'elle défendrait la prose *antique* de Montaigne avec le même zèle contre un nouveau réformateur. Diverses causes avaient poussé la cour et l'aristocratie française vers le second écueil, la confusion de la langue nationale avec les langues du Midi. Les fréquentes expéditions d'Italie, et, en outre, l'influence des Médicis, avaient familiarisé nos pères avec l'idiome de ce pays ; depuis le règne de Charles-Quint et celui de Philippe II, l'espagnol était tout aussi répandu en France ; de telle sorte que la langue parlée à la cour n'était qu'un jargon mêlé de toutes sortes d'éléments divers.

Pour rendre français un mot, il semblait que ce fût assez de lui donner une terminaison française. Au reste, ce langage était en harmonie parfaite avec les mœurs de l'époque. Il y a dans les œuvres de Sarrasin une pièce, composée quelques années plus tard, qui donne une assez juste idée du style qui régnait alors : c'est la *Pompe funèbre de Voiture*.

3. Balzac semble s'être proposé de bonne heure d'éviter ces deux écueils. Il conserva, il est vrai, le culte des muses classiques, et il a laissé, comme la plupart des écrivains de ce temps, d'excellents vers latins ; il accepta même la rhétorique des anciens, comme Malherbe avait accepté leur poétique ; mais, tout en se modelant sur les formes oratoires de Cicéron, comme Malherbe il s'attacha surtout à parler purement français. Il osa croire que notre langue, dégagée de toute imitation étrangère, était un instrument déjà suffisamment parfait pour créer des chefs-d'œuvre comparables à ceux des anciens ; et voilà ce que les *Philarques* ne purent lui pardonner. Mais il voulut surtout réagir contre l'ignorance frivole de la cour, contre le goût de son temps pour les *bouts-rimés*, les *concetti* italiens et l'enflure espagnole. Il a écrit une dissertation, superficielle comme toutes celles qu'il a laissées, mais dont le titre caractéristique importe à l'histoire du temps ; il y prouve l'*Utilité de l'histoire aux gens de cour*. Dans une autre *Dissertation sur le style burlesque*, il s'écrie :

Ne sauroit-on rire en bon françois et en style raisonnable ? Pour se réjouir faut-il aller chercher un mauvais jargon dans la mémoire des choses passées, et tâcher de remettre en usage des termes que l'usage a condamnés ? . C'est un abus qu'il n'y a pas moyen de souffrir dans la république des lettres..... Avoir recours à Marot et au siècle de Marot pour plaire aux gens de ce siècle-ci, c'est trop se défier de soi-même, et ce n'est pas assez estimer son siècle.

Le même respect de la langue lui fit éviter avec le plus grand soin les idiotismes provinciaux. Il louait Malherbe d'avoir commencé à *dégasconner* la cour, et il continua son œuvre avec ardeur.

4. Cependant les adversaires de Balzac ne cessaient de crier contre lui, et ce fut vainement qu'il chercha à se défendre par des réponses décentes et modérées, publiées sous le nom d'*Ogier*. On remit en lumière un écrit mal sonnante qu'il avait publié à dix-huit ans, *sur l'état des Provinces-Unies des Pays-Bas*, où il avait fait un voyage. Le duc de Richelieu, qui l'avait soutenu jusqu'alors, sembla l'abandonner. Balzac tenta de ranimer l'affection du ministre, en publiant l'apologie du cardinal, sous ce titre : *le Prince*. Mais dans cet ouvrage même, il s'était glissé quelques propositions hétérodoxes qui le firent condamner par la Sorbonne. Balzac, dégoûté des choses et des hommes, se retira dans sa terre. Il eut depuis la fatuité de prétendre qu'il n'avait pris ce parti que pour se dérober aux applaudissements tumultueux de ses admirateurs.

5. Balzac ne cessa de travailler et de polir ses Lettres. En outre, il publia divers traités, intitulés : *Aristippe* ou *de la Cour*, *le Socrate chrétien*, *le Barbon*. Il écrivit aussi une foule de Dissertations littéraires, la plupart sur des minuties : tantôt il donne son *avis sur la traduction d'une période de la lettre de Servius Sulpicius, écrite à Cicéron* ; tantôt il cherche à prouver qu'il est impossible d'écrire beaucoup et de bien écrire. Ces dissertations sont courtes ; l'affirmation y est toujours tranchante : on voit qu'en les écrivant, l'auteur, sûr d'être écouté comme un oracle, s'attachait toujours plus au tour de la phrase qu'au fond de la pensée.

Il n'en est pas toutefois ainsi dans ses grands ouvrages, et c'est dans le *Socrate chrétien*, dans le *Prince*, dans *Aristippe* que nous paraissent singulièrement empreintes cette double foi religieuse et monarchique, cette préparation à la belle unité du siècle de Louis XIV dont nous avons parlé.

6. L'alliance du christianisme et de la philosophie platonicienne, le titre de *Socrate chrétien* l'exprime, et jusqu'à un certain point la développe ; mais il la développe et l'exprime plutôt comme un fait accompli que

comme une préparation ¹. Socrate est converti ; il n'est plus le précurseur de la révélation ; il en est le disciple et le panégyriste. « Il a soumis son esprit à l'obéissance » de la foy, il ne doute de rien de ce que l'Eglise luy a » dicté. Mesme en enseignant, il fait profession d'ignorance. Mais au *je ne sçais rien* du philosophe d'Athènes, » il adjouste *je sçais Jésus-Christ crucifié* de l'apostre des » Gentils, et il croit que savoir cela, c'est savoir tout (*Socrate chrestien*, avant-propos). » Et ailleurs :

J'aime bien mieux cette raison prisonnière de la foy, et sacrifiée par l'humilité, cette raison abattue et endormie, voire même morte et enterrée au pied des autels, que cette autre raison juge de la foy, animée d'orgueil et de vanité, si vive et si remuante dans les escholes. On trouve Dieu plus aisément dans le calme et dans la douceur de la piété ; le travail des sçavants n'a garde d'aller si viste ni si loin que l'oisiveté des humbles (*ib.*, 7^e discours).

Il y a loin de cette foi résignée, de cette humilité d'esprit qui s'abaisse devant la croix, à la raison superbe et sceptique du xvi^e siècle. L'ouvrage tout entier est plein de cette soumission religieuse, de cette vive et nouvelle piété. Socrate, j'allais dire Balzac, débute par un magnifique tableau de l'humble naissance et de la doctrine de Jésus-Christ, opposées à la pompe du prince et à la vaine et courte sagesse des philosophes ; il peint les commencements de la religion chrétienne et ses triomphes par les causes mêmes qui semblaient la devoir détruire :

L'extrême douleur et la dernière infamie, dit-il, attiroient les hommes au christianisme, c'étoient les appas et les promesses de cette nouvelle secte.

De ces hautes considérations, Balzac descend à des discussions qui, bien que moins relevées, attestent encore ses vives et fermes croyances. Tout amoureux qu'il est du beau langage, il défend la simplicité des Ecritures contre les délicatesses déplacées d'un goût difficile qui voudrait « que cette doctrine eust été débitée avec plus de grâce,

¹ M. de Maistre appelle quelque part les œuvres de Platon, *la préface de l'Evangile*.

» et que l'Evangile fust plus fleuri et plus attrayant. » Puis abordant les grandes questions agitées et résolues contre l'Eglise par la Réforme, il défend le *latin* de la messe et l'usage de cette langue consacré par l'Eglise. C'est dans le *Socrate chrestien*, et au milieu de ces discussions pieuses et littéraires, que se trouve ce morceau, digne de Bossuet :

C'est le moyen de faire souvent injustice que de juger toujours du mérite des conseils par la bonne fortune des événements. Ne nous laissons pas éblouir à l'éclat des choses qui réussissent : ce que les Grecs, ce que les Romains, ce que nous-mêmes avons appelé une prudence admirable, c'est une heureuse témérité.

Il y a eu des hommes dont la vie a été pleine de miracles, quoi-qu'ils ne fussent pas saints, et qu'ils n'eussent pas dessein de l'être : le Ciel bénissoit toutes leurs fautes, le Ciel couronnoit toutes leurs entreprises.

Il devoit périr, cet homme fatal, il devoit périr, dès le premier jour de sa conduite par une telle entreprise ; mais Dieu voulut se servir de lui pour punir le genre humain et tourmenter le monde. La justice de Dieu vouloit se venger, et avoit choisi cet homme pour être le ministre de ses vengeances.

La raison coneluoit qu'il tombât d'abord par les maximes qu'il a tenues ; mais il est demeuré longtemps debout par une raison plus haute qui l'a soutenu. Il a été affermi dans son pouvoir par une puissance étrangère, et qui n'étoit pas de lui, par une force qui appuie la foiblesse, et qui arrête les chutes de ceux qui se précipitent, qui n'a que faire des bonnes maximes pour conduire ses bons desseins. Cet homme a duré pour travailler au dessein de la Providence ; il pensoit exerceer sa passion et il exécutoit les arrêts du Ciel. Avant de se perdre, il eut le loisir de perdre les peuples et les Etats, de mettre le feu aux quatre coins de la terre, de gâter le présent et l'avenir par les maux qu'il a faits, par les exemples qu'il a laissés. Un peu d'esprit et beaucoup d'autorité, c'est ce qui a presque toujours gouverné le monde, quelquefois avec peine, quelquefois non, selon l'humeur du siècle, selon la disposition des esprits, plus farouches ou plus ap-privoisés.

Mais il faut toujours en venir là. Il est très-vrai qu'il y a quelque chose de divin, disons davantage, il n'y a rien que de divin dans les maladies qui travaillent les Etats. Ces dispositions, cette humeur, cette fièvre chaude de rébellion, cette léthargie de servitude, viennent de plus loin qu'on ne s'imagine. Dieu est le poëte et les hommes ne sont que les acteurs.

Ces grandes pièces qui se jouent sur la terre, sont composées dans le ciel, et c'est souvent le faquin qui doit en être l'Atrée ou l'Agamemnon.

Quand la Providence a quelque dessein, il ne lui importe guère de quels instruments et de quels moyens elle se serve. Entre ses mains, tout est foudre, tout est tempête, tout est déluge, tout est Alexandre et César.

Dieu a dit lui-même de ces gens-là qu'il les envoie en sa colère et qu'ils sont les verges de sa fureur. Mais ne prenez pas ici l'un pour l'autre; les verges ne frappent ni ne blessent toutes seules : c'est l'envie, c'est la colère, c'est la fureur qui rendent ces verges terribles et redoutables.

Cette main invisible donne les coups que le monde sent : il y a bien je ne sais quelle hardiesse qui menace de la part de l'homme ; mais la force qui accable est toute de Dieu.

7. Le *Socrate chrétien* est donc une manifestation religieuse, et, comme on le voit, l'éloquence ne lui manque pas. Le *Prince* contient la profession de foi monarchique, comme le *Socrate* la profession de foi religieuse. Ce titre de *Prince* se retrouve souvent à cette époque : Budée et Pasquier nous ont donné leur *Prince* ; Muret a ses *Politiques*, Cotin sa *Politique royale*, Chapelain sa *Politique* aussi ; Nicole, sous le nom de Chanterlesne, a également composé un *Prince*. Inspirations ou contrôles de Machiavel, manifestes de la liberté, de la religion ou de la monarchie, tous ces ouvrages sont les esquisses, les pâles et imparfaites épreuves du *Télémaque*. Une idée flotte ainsi pendant longtemps, vague et incomplète, dans les esprits ; le génie vient qui la recueille et la conserve. Ainsi, dans la *Grandeur des Romains*, Juste-Lipse a été l'obscur précurseur de Montesquieu. L'idée, stérile entre les mains du commentateur, a été féconde sous la plume du grand écrivain.

Le *Prince* de Balzac n'a avec celui de Budée, de Pasquier et de Nicole, aucune ressemblance. Retiré pendant l'automne dans une riante et solitaire campagne, Balzac se promenait, un jour à l'accoutumée, le long de la rivière qui parcourait et embellissait ce pays de paix et de bonheur. Tout à coup, il aperçoit à la rive opposée « je ne scay quoy » de jaune et de bleu qui se montrait parmi les peupliers » et faisait remuer les roseaux. » Plein des souvenirs de Virgile, il croit voir le dieu du fleuve lui apparaître. Ce dieu, c'était un gentilhomme flamand, qui, après avoir

été pris par un vaisseau turc et mené à Alger, avait été délivré par un religieux de la Merci, et revenait d'Espagne en France. Balzac se fait raconter par le gentilhomme flamand « de quelle police usent les Mores, quelles coutumes ils observent et à quels exercices ils s'adonnent. » Sur tous ces points et autres particularités, le gentilhomme satisfait complètement Balzac. Mais voici qui le ravit d'admiration : le Flamand lui apprend « qu'il ne se » parloit en toute l'Afrique que des victoires du Roy, et » que La Rochelle avoit été cause cette année de mille » gageures et de quasi autant de querelles ; jusque-là que, » parmi les esclaves, un François s'estant piqué contre » un Espagnol, qui soustenoit qu'elle ne se prendroit » point, et que le roy n'en sauroit venir à bout sans l'assistance du roi d'Espagne, le François, ne pouvant souffrir cette parole, et n'ayant rien pour la repousser, se fit des armes de ses propres chaisnes, et en frappa si rudement son compagnon qu'il l'estendit tout roide aux pieds de leur commun maistre. » Balzac fut ravi de voir « que sur l'extresme vieillesse du monde et dans le décliv de toutes choses, la France portoit encore des enfants dignes de la première vigueur de leur mère, » et il en conclut que « puisque les esclaves d'Alger deviennent » soldats de Louis le Juste, il doit se réveiller à ce grand » bruit, qui, se levant icy, se fait entendre aux extremités » de la terre. » Il célébrera donc, lui aussi, la prise de La Rochelle, le courage et les vertus de son roi. Le *Prince* est en effet un perpétuel panégyrique de Louis XIII, et, partant, de Richelieu ; toutes les qualités du monarque, justice, pitié, clémence, valeur, générosité, adresse, Louis XIII les réunit ; il est l'idéal de la royauté. A ne le considérer que sous le point de vue littéraire, le *Prince* de Balzac est un tissu d'éloges emphatiques et d'hyperboliques métaphores ; pour l'apprécier, il faut y voir autre chose. Historiquement, il a une haute signification. Cette image de la royauté, obscurcie sous les Mérovingiens par les maires du Palais, pâle et effacée sous les Capétiens par la féodalité, pour la première fois ranimée par Louis XI,

brillante sous François I^{er}, sous les Henri combattue et outragée, elle apparaît ici vive et glorieuse : elle est le symbole de la perfection, l'épée et le bouclier du peuple, qui y trouve le repos, la justice et le bonheur. Ainsi se préparait l'Olympe monarchique de Louis XIV ; ainsi s'achevait en France la révolution politique et religieuse du xvi^e siècle : la Ligue se perdait, se confondait dans la royauté ; la Réforme s'expiait par un renouvellement de piété. Louis XIV héritera de cette double affection de la France ; et, par un bonheur unique peut-être dans l'histoire, la monarchie trouvera dans des sujets le dévouement de citoyens. C'est cet accord des sentiments, des mœurs, des croyances, qui fait la beauté du siècle de Louis XIV ; siècle heureux, en effet, où la religion et la royauté étaient une même foi ; où l'on voyait Dieu dans le prince, la liberté dans l'obéissance, et l'honneur dans cette double fidélité !

8. *Aristippe* ou *de la Cour*, dédié à la reine de Suède, Christine, que son abdication a plus immortalisée que son génie, *Aristippe* est la suite et le complément du *Prince*. Le prince est l'Etat ; mais il est homme aussi. Homme, il a besoin d'affections, besoin d'amis surtout ; le prince aura donc des amis, et même des favoris. « Cette vérité » établie que les rois ne sauraient régner sans ministres, » il est presque aussi vrai qu'ils ne sauraient vivre sans » favoris : le bien ne s'arrête pas au lieu de sa source, il » veut couler et s'espandre. » C'était là le côté faible de la foi monarchique, sa superstition ; la doctrine qui plus tard la devait perdre, par l'endroit même qu'indiquait Balzac, les favoris. Le culte monarchique eut ses idolâtres. Les traditions de cour, remplaçant les traditions monarchiques, ont tracassé la vieillesse de Louis XIV, corrompu la jeunesse de Louis XV et trompé la bonne foi de son successeur.

9. Voilà, selon M. Charpentier, le côté durable et historique des œuvres de Balzac, leur sens politique. Ces ouvrages de Balzac, les plus importants sous le rapport historique, bien que favorablement accueillis de ses con-

temporains, ne sont point cependant ceux qui ont fait sa réputation. Sa grande renommée, ce sont ses *Lettres*. Ces Lettres ont été, pour ainsi dire, les journaux du *xvi^e* siècle, et son histoire quotidienne ; elles avaient cet intérêt d'actualité à coup direct et rapide que, de nos jours, la presse donne à la littérature. Ainsi Erasme, ainsi Juste-Lipse, ainsi Grotius et Casaubon tinrent, par leurs lettres, le monde savant attentif. Les *Lettres* de Balzac, outre le mérite d'élégance et même d'affectation qui était encore un attrait, avaient cet intérêt de curiosité contemporaine qui soutient si vivement et anime un ouvrage. Anecdotes de cour, nouvelles de littérature, faiblesses du cœur, vanités de l'esprit, s'y trouvent piquantes et nombreuses. Ces Lettres reproduisent un monde tout entier de cette époque, et le monde le plus brillant, le plus ingénieux, le plus recherché ; celui qui donnait le ton et la gloire : l'*Hôtel de Rambouillet*. C'est pour l'*Hôtel de Rambouillet* que Balzac arrondissait ses périodes, cadencait ses mots, choisissait ses épithètes et pesait ses syllabes.

10. Balzac ne sut pas toujours éviter dans ses écrits les défauts dont il contribua à corriger ses contemporains, le pédantisme de l'érudition et l'enflure espagnole ; mais, à tout prendre, son influence générale a été salutaire. Il a, le premier avec saint François de Sales, donné du nombre, de l'harmonie et de l'élégance à la prose. Venu après Montaigne et avant Pascal, il a eu sur la prose une action analogue à celle que Malherbe, venu entre Ronsard et Racine, exerça sur le développement de la langue poétique. Ses défauts étaient même la condition de son influence sur son époque ; car ses premières lettres, celles qui méritent le plus de reproches, sont celles qui furent le plus universellement applaudies. On peut dire que le plus grand défaut de ces lettres, c'est précisément d'être des lettres, c'est-à-dire quelque chose qui semble devoir exclure toute affectation et tout apprêt.

11. L'auteur d'un *Avertissement* mis en tête des œuvres de Balzac, tout en croyant louer cet écrivain, a fait une

critique piquante de sa manière : il dit de lui que « un » bouquet, une paire de gans, une affaire d'un escu, ne » lui fournissent pas moins de quoi plairé que toute la » gloire et toute la grandeur des Romains. » Au reste, Balzac convient le premier de la peine que lui coûtait chacune de ses lettres. Il avoue qu'il s'y préparait longtemps à l'avance ; il consultait toutes ses muses, il visitait tous ses lieux communs, quelquefois même il avait *envie de se faire tirer du sang, afin d'avoir l'esprit plus net et ses fonctions plus libres et plus aisées*. Après tant de travail, il n'arrivait pas toujours à dire à chacun ce qui convenait le mieux, et au moment même où il se donnait le plus de mal pour être aimable et délicat, il lui échappait souvent des phrases lourdes et déplacées, qui prouvent combien ce grand *épistolier* était loin d'avoir le tact et la finesse d'un homme de cour.

Comme Balzac attachait beaucoup d'importance aux mots, il n'est pas inutile de rappeler ici que le mot *bien-faisance*, attribué généralement à l'abbé de Saint-Pierre, est de Balzac.

Balzac mourut en 1664, âgé de soixante-neuf ans, et en mourant, il ne manqua pas de faire à l'Académie française, dont il était membre, une donation de deux mille francs pour qu'elle instituât un prix d'éloquence. C'est donc à double titre qu'on peut l'appeler le *Père de l'éloquence française*.

12. Vaugelas fut la grande autorité grammaticale du temps :

Elle a d'une insolence à nulle autre pareille,
Après trente leçons insulté mon oreille,
Par l'impropriété d'un mot sauvage et bas
Qu'en termes décisifs condamne Vaugelas.

(*Les Femmes sav.*, act. 2, sc. 6.)

Claude Fabre de VAUGELAS (1585-1650), natif de Chambréry, vint de bonne heure en France, où il s'attacha à Gaston, frère de Louis XIII. Admis à l'Académie française sur la seule réputation qu'il parlait très-correctement

notre langue, il notait avec exactitude les points de grammaire sur lesquels les académiciens ne pouvaient s'accorder, et il achevait de les éclaircir. Telle fut l'origine de ses *Remarques sur la langue française*, qui, avec sa *Traduction de Quinte-Curce*, furent le code et le modèle du beau langage. Quand Vaugelas eut vu les traductions de d'Ablancourt, il recommença et refondit sa traduction de Quinte-Curce. Il y travailla trente ans, traduisant chaque période de deux ou trois manières différentes, essayant les tours les plus précis, les plus naturels, les plus claires et plus naïves expressions ; et quand ses doutes et ses inquiétudes ne pouvaient se fixer au milieu de ces variantes, consultant le jugement de ses amis, Balzac déclara que l'*Alexandre* de Quinte-Curce était invincible, et celui de Vaugelas inimitable. L'éloge est fort ; mais on doit cependant reconnaître que cette recherche d'élégance, ces scrupules de pureté et de correction, cette affectation grammaticale, n'ont pas été inutiles à la langue.

13. Les *Remarques* de Vaugelas, longtemps et encore aujourd'hui consultées, offrent une critique décente et juste, des observations vraies et ingénieuses sur la langue française. La préface est un morceau excellent :

L'usage est le maître des langues. Il y a un bon et mauvais usage. Le bon usage, c'est la façon de parler de la plus saine partie de la cour, conformément à la façon d'écrire de la plus saine partie des auteurs du temps. — Il est certain que la cour est comme un magasin, d'où notre langue tire quantité de beaux termes pour exprimer nos pensées, et que l'éloquence de la chaire ni du barreau n'auroit pas les grâces qu'elle demande si elle ne les empruntoit presque toutes de la cour.

La parole qui se prononce est la première en ordre, puisque celle qui est écrite n'est que son image, comme l'autre est l'image de la pensée.

Notre langue n'est fondée que sur l'usage ou l'analogie, laquelle n'est distinguée de l'usage que comme la copie ou l'image l'est de l'original, ou du patron sur lequel elle est formée, tellement qu'on peut trancher le mot et dire que notre langue n'est fondée que sur le seul usage, ou déjà reconnu ou que l'on peut reconnaître par les choses qui sont bonnes ; ce qu'on appelle *analogie* ; le bon et le bel usage ne sont qu'une même chose. Le peuple n'est le maître que du mauvais usage, et le bon usage est maître de notre langue.

Dans cette préface, on trouve cette sage maxime du langage, qui peut être aussi une excellente règle de conduite :

J'ai ouï dire à un grand homme, qu'il est justement des mots comme des modes. Les sages ne se hasardent jamais à faire ni l'un ni l'autre; mais si quelque téméraire ou quelque bizarre, pour ne pas lui donner un autre nom, en veut bien prendre le hasard, et qu'il soit si heureux qu'un mot, ou qu'une mode qu'il aura inventée, lui réussisse, alors les sages qui savent qu'il faut parler et s'habiller comme les autres, suivent non pas, à le bien prendre, ce que le téméraire a inventé, mais ce que l'usage a reçu; et la bizarrerie est égale de vouloir faire des mots et des modes, ou de ne les vouloir pas recevoir après l'approbation publique.

Vaugelas mourut pauvre et endetté. Il fallut une sentence du Châtelet pour faire rendre par ses créanciers à l'Académie française le manuscrit d'un travail qu'il avait commencé sur le *Dictionnaire de l'Académie*.

14. PERROT D'ABLANCOURT (1606-1664), homme d'imagination, de goût et d'esprit, pouvait facilement s'élever au rang d'auteur; mais il vaut mieux, répétait-il à ses amis, traduire de bons livres que d'en faire de nouveaux qui ne disent rien de neuf. Ses traductions, fort nombreuses, eurent un grand succès; elles sont bien écrites; mais le style en est un peu vieux, et d'ailleurs Perrot y prenait une telle liberté que ses contemporains eux-mêmes les appelaient de *belles infidèles*. On lui doit :

1^o L'*Octave de Minucius Félix*¹ : cette version, qu'on recherche encore, est pourtant inférieure à celle de Gourey;

2^o Quatre *Oraisons* de Cicéron (pour Quintus, pour la loi Manilia, pour Ligarius et pour Marcéllus);

3^o Les *Annales* et les *Histoires* de Tacite : on ne les lit plus depuis longtemps;

4^o Les *Guerres d'Alexandre* par Arrien : on les consulte encore;

5^o La *Retraite des dix mille*, de Xénophon;

6^o Les *Commentaires de César*, traduction retouchée par Wailly;

7^o Les *Œuvres de Lucien* : ce n'est, à proprement parler, qu'une imitation libre;

¹ *Histoire de la Littérature sacrée*, p. 164.

- 8^o L'*Histoire de Thucydide*, oubliée ;
 9^o Les *Apophthegmes des anciens*, tirés de *Plutarque* ;
 10^o Les *Stratagèmes* de Frontin, auxquels Perrot a joint un *Traité* de la bataille des Romains ;
 11^o La *Description de l'Afrique*, traduite de l'espagnol : Patru, son ami, l'acheva et Richelet la publia.

15. Gilles MÉNAGE (1613-1692), natif d'Angers, fut un bel-esprit savant, et, selon Bayle, le *Varron* du XVII^e siècle. Assez profondément versé dans les langues anciennes, il possédait de plus l'espagnol et l'italien dans lequel même il composait des vers élégants ; avec cela, une mémoire prodigieuse à laquelle rien n'échappait. Il était caustique, pointilleux, plein de prétention et l'un des oracles de l'Hôtel de Rambouillet. Son goût pour la satire le brouilla avec l'Académie française, qui ne voulut point l'admettre dans son sein ; avec Molière, qui le représenta sous le nom de *Vadius* dans les *Femmes savantes* ; avec Boileau, d'Aubignac, Bouhours, le président Cousin, Baillet, et d'autres gens de lettres de toutes les classes. On lui doit, entre autres ouvrages :

1^o Le *Dictionnaire étymologique*, ou *Origines de la langue française*. On reproche à Ménage d'avoir trop négligé les origines celtiques, de ne pas connaître assez notre vieux langage, et d'imposer de temps en temps des conjectures plus que hardies. C'est ainsi qu'il fait venir *Alfana* d'*equus*.

2^o La *Requête des dictionnaires*, satire légèrement mordante et écrite dans le style de Scarron, où étaient tournées en plaisanterie les occupations grammaticales de l'Académie.

3^o Des *Observations sur la langue française*, qui consistent surtout en apostilles sur les *Remarques* de Vaugelas (p. 227).

4^o Les *Origines de la langue italienne*.

16. On a encore de Ménage un grand nombre de vers grecs, latins, français, italiens. Les poésies grecques et latines offrent, avec peu d'invention, de fréquents centons pris dans les poètes anciens et modernes. Les compositions italiennes furent applaudies à Florence, honneur qu'il eut de commun avec Regnier Desmarais, et dont il faut conclure seulement la facilité de faire des vers dans une langue où l'on donne plus à l'expression qu'à la pensée. Les poésies françaises de Ménage sont les plus faibles

de ses productions. Boileau les avait en vue lorsque, dans la deuxième satire, il raille ces rimeurs qui s'épuisent en épithètes ridicules, *en miracles féconde, à nulle autre seconde*, etc. Il y avait d'abord inséré ces vers :

Si je pense parler d'un galant de notre âge,
Ma plume, pour rimer, rencontrera Ménage ;

mais, dans la suite, il y substitua le nom de l'abbé de Pure.

Nous ne pouvons terminer cet article sans mentionner le *Menagiana*, recueil de traits détachés de sa conversation, publié par les derniers tenants des assemblées hebdomadaires et même quotidiennes de l'Hôtel.

§ 2. Voiture, Benserade, Sarrazin et Racan.

1. Vincent Voiture; détails sur sa vie. — 2. Lettres de Voiture. — 3. Querelles des Uranistes et des Jobelins. — 4. Deux jugements de Boileau sur Voiture. — 5. Jugement de d'Olivet, de Voltaire et de La Harpe sur cet auteur. — 6. Voiture remet en honneur des genres oubliés. — 7. Stances à la reine Anne d'Autriche et fragment de l'Épître au grand Condé; imitation de Voltaire. — 8. Benserade; détails sur sa vie et ses ouvrages. — 9. Deux jugements de Boileau sur Benserade. — 10. Sarrazin; son Histoire du siège de Dunkerque et sa Conspiration de Walstein. — 11. Son discours sur la tragédie; la pompe funèbre de Voiture. — 12. Strophe d'une ode sur la bataille de Lens. — 13. L'éloge d'Orphée; le poème de Duloz vaincu; citations. — 14. Parallèle de Voiture et de Sarrazin; jugement de Boileau. — 15. Racan; détails sur sa vie. — 16. Ses Bergeries; jugement de Boileau sur Racan. — 17. Diverses citations de Racan. — 18. Jugement de La Fontaine. — 19. Discours de Racan contre les sciences; rapprochement curieux.

1. Si Balzac était l'écrivain de l'Hôtel, Voiture en était le conteur.

VINCENT VOITURE, que ses contemporains, par courtoisie, nommaient *M. de Voiture*, naquit l'an 1598, à Amiens. Son père était un riche marchand de vins, suivant la cour, jouant gros jeu, tenant bonne table, et à tous ces titres, admis dans la société des grands. Après des études brillantes, le jeune Voiture, qui, n'étant encore qu'écolier, s'était fait connaître par quelques pièces de vers, fut admis à l'Hôtel de Rambouillet dont il devint le héros. Il possédait un talent extraordinaire pour amuser les grands, entendant à merveille la raillerie, et sachant égayer les entretiens les plus sérieux. Le comte d'Avaux, le cardinal de La Valette, le comte de Guiche, le maréchal

de Schomberg, Chavigny, le président de Maisons, etc., tels étaient ses protecteurs ou plutôt ses amis. Il eut également part à l'intimité du duc d'Enghien. Grâce à ces protections, Voiture devint introducteur des ambassadeurs à la cour de Gaston, frère du roi, qu'il suivit en Lorraine, à Bruxelles et dans le Languedoc. De ce dernier pays, Gaston l'envoya en Espagne pour obtenir des secours contre Louis XIII. Voiture en profita pour visiter le midi de la Péninsule et même les côtes de Barbarie (1633). En 1638, il fut chargé de notifier au grand-duc de Florence la naissance d'un dauphin (Louis XIV); de la Toscane, il se rendit à Rome, et, de retour en France, suivit le roi dans ses voyages d'Amiens, de Lyon, d'Avignon, de Narbonne, de Nîmes. Nous avons de lui des lettres datées de tous ces lieux, et pour la plupart adressées soit à mademoiselle de Rambouillet, soit à mademoiselle Paulet, son amie. A la mort de Louis XIII, il fut nommé maître-d'hôtel du roi, charge à laquelle il joignit celle d'interprète des ambassadeurs chez la reine. Enfin le comte d'Avaux, devenu contrôleur général des finances, lui donna le titre de son premier commis avec 20,000 livres d'appointements et dispense de toutes fonctions. Ajoutez à cela plusieurs pensions, et l'on ne sera pas étonné que Voiture possédât à lui seul plus de grâces que tous les grands génies du siècle de Louis XIV, pris collectivement. Mais la passion du jeu et l'amour des plaisirs ruinèrent sa santé comme sa bourse, et il mourut pauvre à l'âge de cinquante ans (1648). L'Académie française, dont il était membre depuis 1634, prit tout entière le deuil, honneur qui ne fut décerné depuis à aucun académicien.

2. Les Lettres et les Poésies de Voiture ne furent imprimées qu'après sa mort. On ne peut avoir plus d'esprit que Voiture : souvent, il est vrai, il en abuse ; il l'épuise sur la *carpe* et le *brochet*¹. Mais à côté de ses pointes que

¹ Lettre fameuse au sujet d'un jeu d'esprit, dans lequel avait figuré le prince de Condé sous le nom du *Brochet*, et Voiture sous celui de la *Carpe*.

de finesse ! quelle délicatesse souvent et quelle fleur d'urbanité ! Voiture a recueilli toute la grâce de l'Hôtel de Rambouillet. Tout ce qu'il y avait dans cette société de piquant, d'ingénieux, de léger, Voiture le reproduit dans ses Lettres. Aussi la réputation de Voiture fut grande : elle balança, si elle ne la surpassa, la réputation de Balzac.

3. C'était le comble de la gloire pour les Sarrazin et les Benserade d'être comparés à Voiture. On connaît la fameuse querelle des *Uranistes* et des *Jobelins* ; c'est ainsi qu'on nommait à la cour deux cabales qui s'étaient formées à l'occasion du *sonnet d'Uranie*, par Voiture, et du *sonnet de Job*, par Benserade. Nous ne les citons ici que pour faire connaître le futile esprit de l'époque :

Il faut finir mes jours en l'amour d'Uranie.
L'absence ny le temps ne m'en sçauroient guérir :
Et je ne voy plus rien qui me pût secourir,
Ni qui sçût rappeler ma liberté bannie.

Dès longtemps je connois sa rigueur infinie ;
Mais pensant aux beautez pour qui je dois périr,
Je bénis mon martyre, et, content de mourir,
Je n'ose murmurer contre sa tyrannie.

Quelquefois ma raison, par de foibles discours,
M'irrite à la révolte et me promet secours ;
Mais lorsqu'à mon besoin je veux me servir d'elle,

Après beaucoup de peine et d'efforts impuissants,
Elle dit qu'Uranie est seule aimable et belle,
Et m'y rengage plus que ne font tous mes sens.

(VOITURE.)

Job de mille tourments atteint
Vous *rendra sa douleur connue*.
Mais véritablement il eraint
Que vous n'en soyez point émue.

Vous verrez sa misère nue ;
Ici lui-même se dépeint :
Accoutumez-vous à la vue
D'un homme qui souffre et se plaint.

Bien qu'il eût d'extrêmes souffrances,
On voit aller des patiences
Plus loin que la sienne n'alla :

Car s'il eut des maux incroyables,
 Il s'en plaignit, il en parla :
 J'en connois de plus misérables.

(BENSERADE.)

La duchesse de Longueville était, avec les marquises de Montausier et de Sablé, à la tête des Uranistes ; le prince de Conti, à la tête des Jobelins. La querelle s'échauffant, celui-ci parvint à désarmer les adversaires par ce jugement : *L'un* (le sonnet de Voiture), dit-il,

L'un est plus grand, plus élevé,
 Mais je voudrais avoir fait l'autre.

La Harpe, sans trouver bon aucun des deux, critique surtout celui de Voiture, lui applique ce jugement de Boileau contre ces rimeurs froidement amoureux

Qui ne savent jamais qu'adorer leur prison
 Et faire quereller les sens et la raison ;

et donne la préférence au sonnet de Benserade, où, malgré deux hémistiches faibles, on trouve du moins une pensée fine et spirituelle.

4. Boileau, jeune encore, osa mettre Voiture à côté d'Horace :

. . . Qu'à moins d'être au rang d'Horace ou de Voiture,
 On rampe dans la fange avec l'abbé de Pure.

Plus tard, lorsqu'il commençait à s'affranchir des préjugés auxquels il avait cédé dans sa jeunesse, il sut caractériser avec plus de justesse ce bel-esprit dans les vers suivants adressés à l'*Equivoque* :

Le lecteur ne sait plus admirer dans Voiture
 De ton froid jeu de mots l'insipide figure ;
 C'est à regret qu'on voit cet auteur si charmant,
 Et pour mille beaux traits vanté si justement,
 Chez toi toujours cherchant quelque finesse aiguë,
 Présenter au lecteur sa pensée ambiguë,
 Et souvent du faux sens d'un proverbe affecté
 Faire de son discours la piquante beauté.

Mais cette rétractation n'est pas entière, et on le voit mieux encore dans la lettre qu'il écrivait à Charles Perrault, en 1700, dans sa soixante-cinquième année : « Avec

» quels battements de main, disait-il, n'a-t-on point
 » reçu les ouvrages de Sarrazin, de Voiture et de La Fon-
 » taine ? » Plus loin, il parle de *l'agrément infini* qu'il
 trouve dans les élégies de Voiture. Après Boileau, Jean-
 Baptiste Rousseau n'a pas craint de dire :

Apprends de moi, sourcilleux écolier,
 Que ce qu'on passe, encore qu'avec peine,
 Dans un Voiture ou dans un La Fontaine,
 Ne peut passer, malgré ses beaux discours,
 Dans les essais d'un rimeur de deux jours.

5. D'Olivet, dans son Histoire de l'Académie, prodigue les éloges à Voiture, et Palissot le met au niveau de Balzac dans sa Préface aux œuvres de Sarrazin. Quant à Voltaire, qui s'est complu à détruire tant de réputations, il n'a pas épargné celle du bel-esprit. Il dit de ses Lettres :

C'est un badinage que deux tomes de lettres dans lesquelles il n'y en a pas une seule instructive, pas une qui parte du cœur, qui peigne les mœurs du temps et les caractères des hommes.

La Harpe a renchéri sur la sévérité de Voltaire, et, parmi les critiques de notre époque, Dussaulx a encore été plus loin que La Harpe. Selon lui, les œuvres de Voiture « ne sont plus qu'un objet d'observation, d'étude » et de curiosité pour les gens de lettres. » Il est à croire que si ce littérateur, au lieu de prendre ce jugement tout fait dans La Harpe, eût lui-même fait une étude particulière de ce Voiture, qui, suivant ses expressions, *mettait des diamants sur sa robe de chambre*, il eût trouvé dans le fumier d'Ennius plus de perles qu'il ne s'y serait attendu. Selon nous, on ne saurait nier que Voiture n'ait de l'esprit et même du talent ; il abonde en pensées fines, en remarques ingénieuses ; mais il s'arrête rarement dans les limites fixées par le goût. Il manque souvent de naturel, et ce défaut vient surtout de l'abondance des images, qui veulent être distribuées avec une sage économie. Néanmoins, Voiture est le plus correct des prosateurs de son temps, et, s'il a moins de pompe

et d'élévation que Balzac, son esprit est plus étendu et son jugement plus sûr.

6. Voiture remit en honneur les ballades, les rondeaux et les triolets, tombés en désuétude depuis que la poésie badine et folâtre de Marot et de Mellin avait fait place au genre grave et sérieux de Malherbe et de ses imitateurs. Ses rondeaux sont des modèles du genre ; là seulement il ne tombe jamais dans ces négligences qui déparent ses autres poésies. Celui dont le mot principal est *En bon français*, contient une satire ingénieuse de ces Frondeurs, qui, dans leur amour prétendu pour la France, se faisaient Espagnols. Ses élégies offrent des tirades où l'on peut louer le *molle atque facetum* à côté d'une impardonnable affectation. Plusieurs de ses chansons sont empreintes d'une gaieté douce, et quelques-uns de ses vau-devilles, animés d'une malice sans amertume : tel est celui qui a pour sujet la levée du siège de Lérída par le grand Condé. Après avoir fait dire au prince que *son dada demeura court à Lérída*, le poète ajoute :

Ils sont revenus nos guerriers,
Le front peu chargé de lauriers :
La couronne en est trop chère.
Laire la, laire lanlère, laire la, à Lérída.
La victoire a demandé :
Est-ce le prince de Condé ?
Je le prenais pour son père¹, etc.

7. Les deux pièces les plus connues de Voiture sont les *Stances adressées à la reine Anne d'Autriche* et l'*Épître au Grand Condé*. La première, remarquable par la finesse du tour qui déguise la hardiesse de l'idée, est trop connue pour que nous la citions ici ; mais nous donnerons quelques vers de la seconde, qui l'est moins. Voiture marque d'une manière assez piquante le contraste entre la mort sur le champ de bataille et celle qui vient prendre un homme dans son lit :

¹ On sait que le père du grand Condé fut un des princes les plus médiocres qui aient jamais existé. Il ne passait pas même pour braye.

La mort qui dans le champ de Mars,
 Parmi les cris et les alarmes,
 Les feux, les glaives et les dards,
 La fureur et le bruit des armes,
 Vous parut avoir quelques charmes,
 Et vous sembla belle autrefois
 A cheval et sous le harnois,
 N'a-t-elle pas une autre mine
 Lorsqu'à pas lents elle chemine
 Vers un malade qui languit ?
 Et semble-t-elle pas bien *laide*
 Quand elle vient, tremblante et *froide*,
 Prendre un homme *dedans* son lit ?
 Lorsque l'on se voit assaillir
 Par un secret venin qui tue,
 Et que l'on se sent défaillir
 Les forces, l'esprit et la vue ;
 Quand on voit que les médecins
 Se trompent dans tous leurs desseins,
 Et qu'avec un visage blême,
 On voit quelqu'un qui dit tout bas :
 Mourra-t-il ? ne mourra-t-il pas ?
 Ira-t-il jusqu'au quatorzième ?
 Monseigneur, en ce triste état,
 Convenez que le cœur vous bat,
 Comme il fait à *tant* que nous sommes,
 Et que vous autres demi-dieux
 Quand la mort ferme aussi vos yeux,
 Avez peur comme d'autres hommes.
 Tout cet appareil des mourants,
 Un confesseur qui vous exhorte,
 Un ami qui se *déconforte*,
 Des valets tristes et pleurants
 Vous font voir la mort plus horrible.
 Je crois qu'elle étoit moins terrible,
 Et marchoit avec moins d'effroi
 Quand vous la vîtes aux montagnes
 De Fribourg, et dans les campagnes
 Ou de Nordlingue ou de Rocroi.

Voltaire, dans une épître au roi de Prusse, n'a pas dédaigné d'imiter ce contraste, et ces vers si connus :

Et qu'un plomb, dans un tube entassé par des sots,
 Peut casser d'un seul coup la tête d'un héros ;

sont, avec vingt autres, l'imitation de ce trait de Voiture :

Et qu'un peu de plomb sait casser
La plus belle tête du monde.

8. ISAAC DE BENSERADE, natif de Lyons-la-Forêt (1612), travailla d'abord pour le théâtre, et donna successivement *Cléopâtre*, *la Mort d'Achille et la Dispute de ses armes*, *Iphis et Iarte*, *Gustave ou l'Heureuse ambition*, *Méléagre*, et *la Pucelle d'Orléans*. Pensionné par Richelieu, puis par Mazarin, il se fit, avec les vers de circonstance, un revenu de douze mille livres qui le mirent en état d'avoir un carrosse, sorte de luxe alors très-inusité parmi les poètes. Ces vers de circonstance consistaient en devises faites pour les ballets de la cour de Louis XIV, et qui, quoique toutes plus ou moins ingénieuses, ont perdu beaucoup de leur mérite avec l'à-propos : preuve que l'esprit tout seul est peu de chose, même dans le genre où il doit le plus dominer.

Benserade s'avisait de mettre en rondeaux les *Métamorphoses d'Ovide* ; entreprise folle, puisqu'un livre entier de rondeaux, fussent-ils les meilleurs du monde, assommerait par son uniformité. Il commit la même faute en mettant en quatrains environ deux cents fables.

9. Lorsque les rondeaux des Métamorphoses parurent, Boileau fut fâché d'avoir parlé de lui favorablement dans son Art poétique, où il dit, en parlant de Louis XIV (ch. 4) :

Que de son nom chanté par la bouche des belles,
Benserade en tous lieux amuse les ruelles.

Il se rétracta dans la satire de *l'Equivoque*, où il lui reproche ses quolibets frivoles :

Je ferois mieux, j'entends, d'imiter Benserade.
C'est par lui qu'autrefois mise en ton plus beau jour,
Tu sus, trompant les yeux du peuple et de la cour,
Leur faire, à la faveur de tes bluettes folles,
Goûter, comme bons mots, tes quolibets frivoles.
Mais ce n'est plus le temps : le public détrompé
D'un pareil enjouement ne se sent plus frappé.
Tes bons mots, autrefois délices des ruelles,
Approuvés chez les grands, applaudis chez les belles,

Hors de mode aujourd'hui chez nos plus froids badins,
Sont des collets-montés et des vertugadins.

Benserade mourut en 1691. Il était, depuis 1674, membre de l'Académie française.

10. JEAN FRANÇOIS SARRAZIN, né l'an 1603 à Hermanville; près de Caen, devint secrétaire des commandements du prince de Conti. Homme de plaisirs, il travailla peu ses ouvrages, et d'ailleurs il ne vécut point assez pour perfectionner son talent. Il mourut en 1654. Ses principaux ouvrages en prose de Sarrazin sont l'*Histoire du siège de Dunkerque* et la *conspiration de Walstein*. On reconnaît dans la première un écrivain qui, comme dit Pelisson, n'abandonne pas le jugement pour courir après le bel-esprit, et ne cherche point de fleurs quand c'est la saison des fruits. Dans la seconde, Sarrazin peint plutôt qu'il ne raconte. Son imagination, vive et judicieuse tout ensemble, répand la chaleur et la vie sur tous les objets : le style en est clair, simple, méthodique, plein de grâce et de dignité.

11. Le *Discours sur la tragédie*, premier ouvrage de Sarrazin, se sent de sa jeunesse. Les excellentes observations qu'on y trouve ne sont point capables d'excuser la sotte apologie qu'il y fait de l'*Amour tyrannique* de Scarron.

La *Pompe funèbre de Voiture* est une pièce originale. C'est le premier modèle de ce mélange de vers et de prose qu'ont imité, en le perfectionnant, Chapelle et surtout Voltaire. On peut le regarder, pour l'époque, comme un petit chef-d'œuvre d'invention, d'esprit, de délicatesse et de plaisanterie.

12. Sarrazin mérite encore plus d'éloges comme poète que comme prosateur. La fécondité de sa verve s'est exercée sur toutes sortes de sujets, et dans presque tous les genres, depuis le poème héroïque jusqu'au madrigal. Son *Ode sur la bataille de Lens* renferme plusieurs belles strophes et surtout celle-ci, imitée de Job¹ :

Il monte un cheval superbe,
Qui, furieux aux combats,

¹ *Hist. de la Litt. sacrée*, p. 83.

A peine fait courber l'herbe
 Sous la trace de ses pas.
 Son regard semble farouche ;
 L'écume sort de sa bouche ;
 Prêt au moindre mouvement,
 Il frappe du pied la terre,
 Et semble appeler la guerre
 Par un fier hennissement.

Voltaire a dit dans la *Henriade* :

Les moments lui sont chers ; il parcourt tous les rangs
 Sur un coursier fougueux, plus léger que les vents.
 Qui fier de son fardeau, du pied frappant la terre,
 Appelle les dangers et respire la guerre.

Cette description est rapide, mais moins énergique et moins animée que celle de Sarrazin. *Appelle les dangers* ne nous paraît pas aussi beau qu'*appeler la guerre* ; et ce vers, *par un fier hennissement*, est un trait qui dans l'imagination achève le tableau.

13. Dans l'*Eglogue d'Orphée*, Sarrazin a imité avec assez d'élégance l'épisode des Géorgiques sur ce sujet. Le poème de *Dulot vaincu*¹ ou la *Défaite des bouts-rimés* est un poème en quatre chants, fait en quatre jours et où il y a de l'imagination, de la gaieté, de jolis détails et quelquefois de la grandeur. C'était déjà une preuve de goût que de s'élever contre cette manie de bouts-rimés à laquelle tout le monde sacrifiait alors. Voici quelques comparaisons qui ne sont point sans grandeur :

Comme un roc sourcilleux tombe dans la campagne,
 Arraché par les vents du haut d'une montagne,
 Ou du long cours des ans incessamment miné,
 Et par l'eau de l'orage enfin déraciné,

¹ Poète ridicule qui passe pour l'inventeur des bouts-rimés. Ce jeu d'esprit parut pour la première fois en 1648 ; dès l'année suivante, il parut un recueil de sonnets en bouts-rimés. La fureur de ce jeu, un instant ralentie, se ranima, l'an 1654, à l'occasion du perroquet d'une dame de la cour et de la prise de Sainte-Menehould, deux sujets sur lesquels s'évertuèrent tout ce que la France possédait de rimeurs. Sarrazin, qui n'avait point échappé à l'influence de la mode, honteux de sa faiblesse, voulut la réparer, en couvrant de ridicule ce genre méprisable. C'est l'origine de son poème intitulé : *Dulot vaincu*, ou la *Défaite des bouts-rimés*.

Son énorme grandeur, par son poids emportée,
Avec un bruit horrible en bas précipitée,
Roule à bonds redoublés en son cours furieux,
Et rompt comme roseaux les chênes les plus vieux ;
Tel on vit, etc.

Semblable au dieu de Thrace, il alloit fièrement ;
Ses armes tout autour résonnoient lentement.
Faisant le même bruit qu'excitent dans les nues,
Les pins battus des vents sur les Alpes chesnues, etc.

Comme on voit quelquefois dans l'Ardenne fameuse,
Et dans les prés herbus où le Rhin joint la Meuse,
Deux furieux taureaux, jaloux et courroucés,
Se heurter fièrement de leurs fronts abaissés :
Le troupeau plein d'effroi les regarde en silence ;
Le nombre des pasteurs cède à leur violence ;
Les deux vaillants rivaux se pressant rudement,
Les cornes l'un sur l'autre appuyés fortement,
Redoublent sans cesser leurs cruelles atteintes ;
De longs ruisseaux de sang leurs épaules sont teintes ;
Ils mugissent des coups d'un cri retentissant,
Et toute la forêt répond en mugissant.....

Certes, ces vers sont d'un poète, et comme ils ne sont pas rares dans Sarrazin, il méritait la réhabilitation que nous avons entreprise. Ajoutons encore ce morceau sur la brièveté de la vie :

Comme le Rhosne plein de rage,
Soulevé par les vents ou grossi par l'orage,
Vient et traîne après soi mille flots courroucés ;
L'onde flotte après l'onde et de l'onde est suivie :
Ainsi passe la vie,
Ainsi coulent nos jours l'un sur l'autre entassés.

14. Moins célèbre que Voiture dans la poésie légère, Sarrazin mérite de lui être préféré ; aussi ingénieux que lui, il est plus varié, plus naturel. Il y a des traits fort heureux dans la plupart de ses pièces fugitives : le sonnet d'Adam et d'Eve est resté dans la mémoire des amateurs. Enfin Sarrazin prit une part fort active à la petite guerre ou espèce de croisade littéraire dirigée contre le fameux parasite Montmaur : il lui décocha sous le titre d'*Orbilus musca sive bellum parasiticum* une satire en vers latins à laquelle il joignit le *Testament de Goulu* en vers français.

Boileau a dit de lui :

Il y a dans Sarrazin la matière d'un excellent esprit, mais la forme n'y est pas.

15. Le marquis DE RACAN (Honorat de Bueil) naquit, en 1589, au château de la Roche-Racan, dans la Touraine. Sa première éducation, toute militaire, ne faisait guère supposer en lui le chantre futur des *Bergeries* ; mais en 1605, nommé page de la chambre et placé comme tel sous les ordres du duc de Bellegarde, son parent, il connut, chez ce seigneur, Malherbe, dont il devint le disciple et l'ami. Cette amitié, ces leçons lui révélèrent son génie poétique. Ses *Bergeries* publiées en 1628, et d'autres poésies qui les précédèrent ou les suivirent, lui ouvrirent en 1635 les portes de l'Académie française. Aucune vie ne fut plus dissipée que la sienne. Dans son vieil âge, il chercha à sanctifier sa poésie en la rendant l'interprète des Livres Sacrés ; mais, en traduisant les psaumes, il resta bien inférieur à ce qu'il avait été dans le genre profane. Racan mourut en 1670, âgé de quatre-vingt-un ans, ayant survécu aux hommes, aux mœurs, aux idées, au langage même qu'il avait trouvés à la cour dans les brillantes années de sa jeunesse. On peut lui appliquer ce mot de Pline le Jeune sur un Romain illustre : La postérité commença pour lui de son vivant. Cette postérité, quelquefois si amère à ceux qui ont le tort de mourir trop tard, n'altéra en rien la gloire de Racan.

16. Disciple de Malherbe, Racan ne prit de son maître que l'élégance et la pureté, et revint, par sa nature même et par le genre de ses ouvrages, à l'imitation italienne. Racan fut le précurseur de d'Urfé ; ses *Bergeries* annoncent l'*Astrée*. En s'inspirant de l'école italienne, Racan en reproduisit la grâce et l'éclat ; il en sut éviter l'afféterie et la tendresse plus ingénieuse que vraie. C'est là toute sa gloire. Boileau va plus loin dans sa 9^e satire :

Tout chanter ne peut pas, sur le ton d'un Orphée,
Entonner en grands vers la Discorde étouffée,
Peindre Bellone en feu tonnant de toutes parts,

Et le Belge effrayé fuyant sur ses remparts.
 Sur un ton si hardi, sans être téméraire,
 Racan pourrait chanter à défaut d'un Homère.

Ce jugement de Boileau s'explique difficilement. Racan a les qualités d'un poète des champs, grâce, naturel, simplicité ; mais Homère, rien en lui ne l'annonce. Il a eu le sentiment de la vie champêtre, non qu'il ait imité l'épique ancienne ; il ne savait ni le grec ni le latin : il ne l'a pas copiée d'après Théocrite et Virgile ; mais il l'a devinée, il l'a trouvée en lui-même, dans sa nature douce et tendre, simple et bienveillante. Ses vers sont bucoliques, autant que le peuvent être des vers modernes et des vers français. Racan, le premier, a mis dans l'épique cette pensée religieuse et triste qui fait le charme de Gessner.

17. Nous avons cité dans un autre ouvrage¹ l'une des meilleures pièces de Racan :

Tirsis, il faut penser à faire la retraite, etc. ;
 nous n'en rappellerons qu'une strophe :

O bienheureux celui qui peut de sa mémoire
 Effacer pour jamais les vains désirs de gloire
 Dont l'inutile soin traverse nos plaisirs ;
 Et qui, loin retiré de la foule importune,
 Vivant dans sa maison, content de sa fortune,
 A selon son pouvoir mesuré ses désirs !

C'est un objet de comparaison assez curieux que de voir précisément les mêmes idées renfermées dans le même nombre de vers par le grand versificateur Despréaux :

Qu'heureux est le mortel qui, du monde ignoré,
 Vit content de lui-même en un coin retiré,
 Que l'amour de ce rien, qu'on nomme renommée,
 N'a jamais enivré d'une vaine fumée,
 Qui de la liberté forme tout son plaisir
 Et ne rend qu'à lui seul compte de son loisir.

Peut-être serait-il difficile de choisir. L'expression est certainement plus poétique dans les derniers ; mais il règne

¹ *Traité théorique et pratique de Littérature, Poétique*, p. 813.

dans les autres je ne sais quel abandon qui peut balancer l'élégance.

Cet abandon, cette grâce, cette mélancolie se retrouvent dans presque toutes les Bergeries de Racan. Citons encore quelques vers :

Plaisant séjour des âmes affligées,
Vieilles forêts de trois siècles âgées
Qui recélez la nuit, le silence et l'effroi ;
Depuis qu'en ces déserts les cœurs viennent sans crainte
Faire entendre leur plainte,
En a-t-on vu quelqu'un plus malheureux que moi ?

Soit que le jour, dissipant les étoiles,
Force la nuit à retirer ses voiles,
Et peigne l'Orient de diverses couleurs ;
Ou que l'ombre du soir, du faite des montagnes,
Tombe dans les campagnes,
L'on ne me voit jamais que plaindre mes douleurs.

Ainsi Daphnis, rempli d'inquiétude,
Contoit sa peine en cette solitude,
Glorieux d'être esclave en de si beaux liens.
Les nymphes des forêts plainquirent son martyre,
Et l'amoureux zéphire
Arrêta ses soupirs pour entendre les siens.

Ces vers justifient ce passage de l'Art Poétique :

Malherbe d'un héros peut vanter les exploits ;
Racan, chanter Philis, les bergers et les bois,

18. Si Boileau s'est trompé sur le talent lyrique de Racan, La Fontaine a partagé cette erreur en l'associant avec Malherbe à la gloire d'Horace ;

Ces deux rivaux d'Horace, héritiers de sa lyre,
Disciples d'Apollon, nos maîtres, pour mieux dire.

Sans doute on trouve dans Racan quelques inspirations lyriques ; mais il est rare d'y rencontrer des strophes telles que celles-ci ;

Que te sert de chercher les tempêtes de Mars
Pour mourir tout en vie au milieu des hasards
Où la gloire te mène ?
Cette mort, qui promet un si digne loyer,
N'est toujours que la mort qu'avecque moins de peine
On trouve en son foyer.

Que sert à ces héros ce pompeux appareil
 Dont ils vont dans la lice éblouir le soleil
 Des trésors du Pactole ?
 La gloire qui les suit, après tant de travaux,
 Se passe en moins de temps que la poudre qui vole
 Du pied de leurs chevaux.

19. Parmi les autres productions de Racan, il en est une fort curieuse et qui, par son titre, *Discours contre les Sciences*, rappelle un ouvrage analogue de Jean-Jacques Rousseau. Le paradoxe, dans la bouche du seigneur opulent, n'a rien de passionné, d'hostile, de vindicatif, comme dans celle du plébéien pauvre, révolté contre l'ordre social. Bien qu'en général Racan tirât assez volontiers vanité de son ignorance, et affectât en homme de cour un dédain chevaleresque pour les savants, on voit néanmoins en cette occasion que ce n'est pas de bonne foi qu'il attaque les sciences. Sa seule intention est de faire du bel-esprit, et il n'y réussit que trop. Sa diction, ingénieuse jusqu'à la subtilité, manque de nerf et de chaleur. Quant au fond des idées, on y chercherait vainement une argumentation sérieuse et cette espèce de vérité sophistique qui fait le mérite de Rousseau. Toute la harangue de Racan, prononcée à l'Académie le 9 juillet 1635, est sur le ton des plaisanteries de Voiture. On y rencontre plusieurs traits fins, mais peu naturels, celui-ci, par exemple, où Racan s'appuie du mépris des Romains pour les sciences

Qu'ils estimoient, dit-il, indignes de leur grandeur, hormis celles qui leur apprennent à donner la paix à leur estat, et des lois à tout le reste du monde. A peine sçavoient-ils assez de nombres pour compter les royaumes qu'ils possédoient, et ne se sont point travaillés à mesurer la terre, pour ce qu'ils ne vouloient la partager avec personne.

§ 3. Des longs romans du XVII^e siècle.

1. D'Urfé ; son *Astrée* ; qualités et défauts de ce roman ; autres ouvrages de d'Urfé. — 2. La Calprenède ; les longs romans. — 3. Romans de La Calprenède ; sa Cléopâtre. — 4. Drames de La Calprenède. — 5. Gomberville ; ses principaux ouvrages. — 6. Mademoiselle de Scudéri ; caractère de ses romans. — 7. Explication du goût de nos pères pour les longs romans. — 8. Ouvrages de mademoiselle de Scudéri.

Maintenant que nous avons fait connaître l'hôtel de

Rambouillet, par ses coryphées, disons un mot des *longs romans* dont il propagea la vogue. Ces romans forment un des traits les plus caractéristiques de l'époque.

1. L'influence que le seigneur Des Essarts exerça sur le *xvi^e* siècle, un autre écrivain l'eut plus grande, plus vive et surtout plus durable sur le *xvii^e* : c'est HONORÉ D'URFÉ, né dans le Forez, d'une illustre famille.

Sous François I^{er}, les grandes aventures de guerre et de galanterie étaient la perfection idéale que se proposaient les courtisans. Les guerres civiles qui troublèrent le règne de ses successeurs donnèrent un autre cours à l'ambition des grands ; mais sous le règne paisible de Henri IV, la galanterie et la politesse composèrent, si j'ose le dire, une sphère nouvelle d'idées élégantes, jusqu'alors inconnues, et dont tous les esprits étaient charmés. Ce fut là l'origine de cette fade et immense épopée pastorale que le seigneur d'Urfé publia sous le titre d'*Astrée*. Ce roman contient les aventures imaginaires des bergers du Lignon, dans le Forez. Si, dans les *Amadis*, on trouve l'excès du merveilleux-chevaleresque, l'*Astrée* offre l'extravagance de la politesse la plus raffinée et le point extrême de la délicatesse dans la passion. Ce sont des scrupules de tendresse, de jalousie, de générosité, dont on ne peut se faire une idée sans avoir lu un ou deux des cinq volumes in-8° qui composent l'ouvrage. L'Hôtel de Rambouillet raffola de l'*Astrée*, et la France partagea cet engouement pendant un demi-siècle. Pellisson en nomme l'auteur l'un des plus rares et des plus merveilleux esprits que la France ait jamais portés. La Fontaine, qui a essayé, sans succès, d'en tirer un opéra, mettait d'Urfé après Marot et Rabelais ; enfin, Segrais, sur la fin de sa vie, disait qu'il trouvait ce roman si beau, qu'il le lirait encore avec plaisir. Pendant cinquante à soixante ans, il a fourni des sujets au théâtre, à la peinture, à la gravure, et le héros de l'ouvrage, *Céladon*, est devenu immortel, comme le type générique des amants ridiculement langoureux. Monotonie des tableaux, fadeur des sentiments, accumulation d'épisodes, voilà tout ce

qu'on découvre aujourd'hui dans cette illisible épopée ¹. Quant au style, bien que mêlé de mauvais goût, de pointes, de subtilités, d'emphase, il s'éloigne, comme le remarque très-bien Pasquier, de l'école de Duperron et même de Duvair. Il est périodique, souvent harmonieux, et Balzac lui-même semble l'avoir pris quelquefois pour modèle.

Les autres ouvrages de d'Urfé sont :

1^o *La Syreine*, poème ; 2^o des *Épîtres morales* ; 3^o *la Sylvanire*, ou *la Morte vive*, fable bocagère, en vers blancs ; 4^o *la Savoyiade*, poème inédit.

2. CALPRENÈDE (Gauthier de Costes, seigneur de La) est aujourd'hui plus connu par les vers du satirique que par ses propres ouvrages. Sa vie se passa dans la première moitié du XVII^e siècle. Ce fut lui qui mit surtout les longs romans à la mode. Le mérite de ces romans consistait dans des aventures dont l'intrigue n'était pas sans art, et qui n'étaient pas impossibles, quoiqu'elles fussent presque incroyables. Le Boiardo, l'Arioste, le Tasse, au contraire, avaient chargé leurs romans de fictions poétiques qui sont entièrement hors de la nature ; mais les charmes de leur poésie, les beautés innombrables de détail, leurs allégories admirables, surtout celles de l'Arioste, tout cela rend ces poèmes immortels, et les ouvrages de La Calprenède, ainsi que les autres grands romans, sont tombés.

3. Les romans de La Calprenède sont au nombre de cinq : *Cassandra*, *Cléopâtre*, où figure Juba ², *Faramond* ou *l'Histoire de France*, *Silvandre* et les *Nouvelles* ou *Diversissements de la princesse Alcidiane*.

Le meilleur de ces romans est sans contredit *Cléopâtre*, malgré son énorme longueur (23 vol. in-8°), ses conversations éternelles et ses descriptions qu'il faut sauter à pieds joints. La complication de vingt différentes intrigues

¹ La Harpe (*Cours de Littérat.*) déclare qu'il n'en a jamais pu terminer la lecture.

² Tout a l'humeur gasconne en un auteur gascon,
Calprenède et Juba parlent du même ton.

(BOILEAU.)

qui n'ont entre elles aucun rapport sensible, et qui échappent à la plus forte mémoire ; ces grands coups d'épée qui ne font jamais peur, et que madame de Sévigné ne haïssait pas ; ces résurrections qui font rire, et ces princesses qui ne font pas pleurer : avec tous ces défauts que l'on retrouve dans *Cassandre* et dans *Faramond*, La Calprenède a de l'imagination ; ses héros ont le front élevé ; il offre des caractères fortement dessinés, et celui d'Artaban a fait une espèce de fortune ; car il a passé en proverbe. Il est vrai que ce proverbe même prouve le ridicule de l'exagération ; mais enfin les ouvrages de cet auteur respirent l'héroïsme, quoique le plus souvent ce soit un héroïsme outré. On peut ajouter que ses romans ont fourni des situations, des sujets même à plusieurs poètes dramatiques.

4. La Calprenède s'est aussi exercé dans le drame. Ses tragédies sont : la *Mort de Mithridate* ; *Bradamante*, tragi-comédie ; *Jeanne d'Angleterre* ; le *comte d'Essex*, sa meilleure pièce, dont Thomas Corneille et Boyer ont profité ; la *Mort des enfants d'Hérode*, ou *Suite de la Mariamne* ; *Edouard, roi d'Angleterre* ; *Phalante, Hermenegilde*, tragédie en prose, et *Bélisaire*, tragi-comédie. A l'exception du *Comte d'Essex*, toutes ces pièces sont détestables. Il est étonnant que l'auteur qui a, dans ses romans, fourni matière à tant d'ouvrages dramatiques, ait fait de si mauvaises tragédies. Le cardinal de Richelieu, quoique admirateur indulgent de la médiocrité, ne put s'empêcher de dire, d'une des tragédies de La Calprenède, que le moindre de ses défauts était d'être écrite en vers lâches. *Comment lâches !* s'écria l'auteur ; *cadédis, il n'y a rien de lâche dans la maison de La Calprenède.*

5. GOMBERVILLE (Marin Le Roi de), l'un des premiers membres de l'Académie française, naquit, en 1600, à Paris. A quatorze ans, il fit paraître un volume de poésies, composé de cent-dix quatrains fort médiocres, mais dont le sujet annonce une maturité de jugement extraordinaire dans un enfant de cet âge. C'est le tableau du bonheur de la vieillesse opposé aux agitations de la jeunesse.

Plus tard, il composa des romans pleins de sentiments élevés et d'aventures imaginaires attribués à des personnages réels. C'était le goût du siècle. Port-Royal le détourna momentanément de cette carrière ; il écrivit quelques pages d'histoire, mais il revint bientôt à ces fictions, qui avaient pour lui tant de charmes. Il mourut en 1674.

Les principaux ouvrages de Gomberville sont :

1^o *Discours des vertus et des vices de l'histoire, et de la manière de la bien écrire, avec un traité de l'origine des François* ; ce livre est plein de réflexions judicieuses et de traits curieux.

2^o *La Caritie*, roman contenant sous des temps, des provinces et des noms supposés, plusieurs rares et véritables histoires de notre pays.

3^o *Polexandre* ; c'est le roman le plus intrigué que nous ayons dans notre langue ; mais les intrigues en sont si nombreuses, si liées, les unes aux autres, qu'il est très-difficile de suivre ce fil tortueux. C'est un ouvrage estimable par l'invention et par la texture.

4^o *La Jeune Aleidiane*, continuation non finie de *Polexandre*.

5^o *La Cythérée*.

6^o *La Doctrine des maux*, tirée de la philosophie des Stoïques, représentée en cent tableaux et expliquée en cent discours.

7^o *Des Poésies* très-médiocres éparses dans les recueils du temps.

8^o *Les Mémoires du duc de Nevers*, où se trouve inséré le plan de son *Histoire de la maison de Valois*.

9^o *La Relation de la rivière des Amazones*, traduite de l'espagnol.

6. MAGDELEINE DE SCUDÉRI (1607-1701), admise de bonne heure à l'Hôtel de Rambouillet, résolut de marcher sur les traces de d'Urfé, de La Calprenède et de Gomberville, dont les volumineux romans tenaient alors la vogue ; mais au lieu des bergers du Lignon, que d'Urfé faisait discuter longuement sur les nuances délicates de la passion, mademoiselle de Scudéri fit parler aux héros de l'antiquité le jargon précieux des ruelles, et, comme Boileau l'a dit, au lieu de faire de Cyrus un modèle de toute perfection, il en fit un Artamène

Plus fou que tous les Céladons et tous les Sylvandres, qui n'est occupé que de sa Mandane, qui ne sait, du matin au soir, que se lamenter et gémir. Elle a encore fait pis dans un autre roman intitulé *Clélie*, où elle représente tous les héros de la république romaine naissante, les Horatius Coclès, les Mucius Scévola, les Clélie, les Lucrèce, les Brutus, encore plus doux que qu'Artamène, ne s'occupant qu'à tracer des cartes géographiques, comme la ridicule *carte*

de *Tendre*, qu'à se proposer les uns aux autres des questions et des énigmes galantes..... (Discours sur le dialogue intitulé : *Des héros de romans*.)

7. On comprend avec peine aujourd'hui que nos pères aient pu lire et goûter ces longs romans remplis d'aventures étrangères au sujet principal, de dissertations alambiquées sur la nature des sentiments, d'interminables conversations où tout respire cette *préciosité* si bien ridiculisée par Molière. Madame de Genlis (*Influence des femmes sur la littérature française*) a soulevé un coin du voile :

Il y avait alors, dit-elle, peu de spectacles..... Peu d'auteurs écrivaient, et par conséquent les nouveautés étaient rares. Les femmes menaient un genre de vie réglé, sédentaire : au lieu de chanter, de jouer des instruments, de préparer et de donner des concerts, elles passaient une grande partie de leurs journées à leurs métiers, occupées à broder ou à faire de la tapisserie : pendant ce temps, une demoiselle de compagnie lisait tout haut..... Quand les femmes entreprenaient, comme une chose fort simple, de remeubler à neuf, de leurs mains, une grande maison ou un vaste château, les longues lectures ne les effrayaient pas. Ces éternelles conversations qui, dans les ouvrages de mademoiselle de Scudéri, suspendant la marche du roman, nous paraissent insoutenables, étaient loin de déplaire. On avait alors le goût des entretiens ingénieux et solides, non-seulement à l'Hôtel de Rambouillet, mais à la cour, chez Madame, chez mademoiselle de Montpensier, chez la duchesse de Longueville, chez mesdames de La Fayette, de Sévigné, de Coulanges, de La Sablière, chez le duc de La Rochefoucauld et dans toutes les maisons où se rassemblaient les gens d'esprit.

Ce n'est pas tout : à côté des passions éternelles, qui sont l'âme des romans, des souvenirs chevaleresques, qui en faisaient le charme, se trouvaient des allusions contemporaines qui leur donnaient un attrait plus vif et plus piquant. Toute l'histoire du XVII^e siècle, en effet, s'y trouve ¹ : la Fronde, l'Hôtel de Rambouillet, Port-Royal

¹ C'est, dit Boileau dans une lettre à Brossette, une très-grande absurdité à l'auteur de *Clélie* d'avoir choisi le plus grave siècle de la république romaine pour y peindre le caractère de nos François ; car on prétend qu'il n'y a pas dans ce livre un seul Romain ni une seule Romaine qui ne soit copié sur le modèle de quelque bourgeois ou de quelque bourgeoise de son quartier. On en donnait autrefois une clef qui a couru.

même¹, sous des noms grecs et romains, ce sont les favoris ou les disgraciés de la cour de Louis XIV. Toutefois ce costume antique, jeté sur des aventures modernes, a trompé les regards, et cet anachronisme, si choquant pour nous, n'avait rien qui blessât alors. C'était une ancienne tradition et un usage reçu : Balzac, sous le titre du *Romain*, adressa une dissertation à la marquise de Rambouillet. Les noms des héros de l'antiquité, qui nous froissent dans les romans de La Calprenède et de Scudéri, c'étaient des noms consacrés. Les héros anciens se confondaient avec les preux du moyen âge : les *Alexandre* avec les *Amadis*, les *Charlemagne* avec les *César*. Ainsi encore ces expressions quelque peu étranges, cette géographie de l'amour qui nous étonne, ces princes imaginaires, ces périls fantastiques, ce voyage savant et prétentieux sur le fleuve du *Tendre*² est, comme le nom même des héros, un souvenir des anciens romans ; c'est un langage emprunté au *Roman de la Rose*, langage convenu et devenu naturel par son usage.

Elle est encore cause de cette sorte de mode de faire des portraits qui commencent à ennuyer furieusement les gens (1668).

Vous ne sauriez croire combien les dames sont aises d'être dans les romans, ou, pour mieux dire, qu'on y voie leurs portraits. (Tallemant des Réaux, t. v, p. 275.)

¹ Cette flatteuse peinture triompha de l'austérité habituelle de Port-Royal et de sa haine pour les romans. On reprocha aux graves solitaires d'avoir fait venir dans la moderne *Thébaïde* le livre qui en contenait l'éloge, et d'avoir lu avec plaisir les pages où ils se trouvaient représentés sous de si agréables et flatteuses couleurs.

² C'est dans la première partie de la *Clélie* que se trouve cette carte de *Tendre*. Le Tendre a trois degrés ou causes : l'estime, la reconnaissance et l'inclination. Ces trois sentiments donnent leurs noms à trois rivières ; sur chacune de ces rivières est une ville nommée *Tendre*. Pour y parvenir, il faut faire une longue navigation sur l'un des fleuves, assiéger le village de *Billets-Galants*, forcer le hameau de *Billets-Doux* et s'emparer ensuite du château de *Petits-Soins*. Cette carte de *Tendre*, que M. Chapelain fut d'avis de mettre dans la *Clélie*, fut faite par mademoiselle Scudéri sur ce qu'elle disait à Pellisson qu'il n'était pas encore près d'être mis au nombre de *ses tendres amis*. (Tallemant des Réaux, t. v, p. 278.)

Ces romans des d'Urfé, des Calprenède, des Scudéri, ont eu leur raison et leurs sympathies : ils ont été tout à la fois une histoire et un idéal, un souvenir et une espérance ; les passions, les sentiments d'une société tout entière y sont retracés ; deux puissances y revivent, l'amour et la chevalerie du moyen âge ; mais elles n'y sont pas peintes avec naïveté. Sous cette forme recherchée, prétentieuse, artificielle, le fond a péri : le style a tué les pensées ; les fausses couleurs ont couvert la vivacité des caractères. Ainsi s'est ajouté, à la partie relative et périssable de tout ouvrage, un vice particulier. Du reste, le fond lui-même devait périr, et cette peinture du passé chevaleresque et féodal s'efface avec les mœurs, les souvenirs, les passions, qui en faisaient l'intérêt. Ces grands romans ne convenaient qu'aux châteaux, ces portraits aux voûtes des palais féodaux : leur charme s'est évanoui avec leur vérité.

Sous l'empire de ces mœurs, il n'est pas étonnant que l'auteur de *Clélie* ait été misc au rang des Muses, et décorée du nom de Sapho. Les hommes les plus graves, Huet, Mascaron, Fléchier, partagèrent l'engouement général ; mais il faut dire que Boileau n'avait pas encore ramené son siècle au *vrai*, source unique du *beau*, retrouvée dans les écrits des anciens. Il n'avait pas encore dit :

Gardez donc de donner, ainsi que dans Clélie,
L'air ni l'esprit français à l'antique Italie
Et sous des noms romains faisant notre portrait,
Peindre Caton galant et Brutus dameret.

8. Voici la liste des ouvrages publiés par mademoiselle de Scudéri :

1^o *Ibrahim*, ou l'*Illustre Bassa*, qui parut sous le nom de son frère. A cette époque, les femmes ne voulaient pas être connues comme auteurs. C'est ainsi que madame de La Fayette donna *Zaïde* et la *Princesse de Clèves* sous le nom de Segrais.

2^o *Artamène*, ou le *Grand Cyrus*, qui parut aussi sous le nom de George Scudéri.

3^o *Clélie*, *histoire romaine*.

4^o *Almahide*, ou l'*Esclave Reine*.

5^o *Célinde*, nouvelle.

6^o *Femmes illustres*, ou les *Harangues héroïques*.

7^o *Mathilde d'Aguilar*, histoire espagnole avec les jeux servant de préface.

8^o *La Promenade de Versailles*, ou l'*Histoire de Célanire*.

9^o *Discours de la Gloire*. Ce discours remporta le premier prix d'éloquence fondé par l'Académie française.

10^o *Conversations sur divers sujets*, *Conversations morales et Entretiens de morale*, dix volumes qui sont les meilleurs de mademoiselle de Scudéri.

11^o *Nouvelles Fables en vers*.

12^o Enfin un *Recueil de poésies fugitives*, dont plusieurs ne manquent point de naturel. Le quatrain suivant sur les œillets du grand Condé vaut mieux à lui seul que bien des poèmes contemporains :

En voyant ces œillets qu'un illustre guerrier
Arrosa d'une main qui gagnait des batailles,
Souviens-toi qu'Apollon bâtissait des murailles,
Et ne t'étonne pas si Mars est jardinier.

—

§ 4. De quelques auteurs de poésies légères qui se rattachent à l'Hôtel de Rambouillet.

1. Gombaud ; détails sur sa vie et ses ouvrages. — 2. Epigrammes de Gombaud. — 3. Maynard et Racan comparés. — 4. Requête de Maynard au cardinal de Richelieu ; sonnet du même contre le même. — 5. Epitaphe de Maynard. — 6. Malleville ; le sonnet de la Belle matineuse. — 7. Autres ouvrages de Malleville. — 8. Godeau ; ses ouvrages ; citations. — 9. Charleval ; ses ouvrages. — 10. La comtesse de La Suze ; ses élégies.

1. JEAN OGIER DE COMBAUD naquit à Saint-Just-de-Lus-sac en Saintonge (1576), et mourut nonagénaire en 1666. Homme de condition, favori de l'Hôtel de Rambouillet, admis aux cercles brillants de l'incomparable *Arténice* ou de *Sapho* (mademoiselle de Scudéri), de Marie de Médicis et d'Anne d'Autriche, membre de l'Académie française, Gombaud vit trois cours et trois monarques ; Henri IV, Louis XIII et Louis XIV l'honorèrent de leur bienveillance. Disciple de Malherbe, il pleura dans un *beau sonnet* la mort de Henri IV ; ce fut la source de sa faveur et le commencement de sa fortune. En 1635, il fut chargé de prononcer, à l'Académie française, un discours sur le *je ne sçais quoi*. Marie de Médicis le gratifia d'une pension

de douze cents écus ; il devint gentilhomme ordinaire du roi ; ses écrits, délices des *ruelles*, faisaient le charme de tous les *honnêtes gens*. Rien ne manquait à sa gloire ; mais elle n'alla pas plus loin que sa vie, et comme le dit Boileau :

Ce Gombaudo tant vanté garde encor la boutique.

On a de Gombaudo : 1° *Endymion*, roman, espèce de poème en prose ; 2° *Amaranthe*, pastorale pleine d'afféterie ; 3° des *Lettres* ; 4° des *Sonnets* ; 5° les *Danaïdes*, tragédie ; 6° des *Épigrammes*.

2. Les épigrammes de Gombaudo, qui sont, du reste, ce qu'il a fait de mieux, ne manquent pas de trait ; mais elles sont plus piquantes par l'idée que par l'expression, et l'on sait que pour être bonne, l'épigramme doit réunir ce double mérite. En voici quelques-unes qui feront juger des autres :

Gilles veut faire voir qu'il a bien des affaires ;
On le trouve partout, dans la presse, à l'écart ;
Mais ses voyages sont des erreurs volontaires,
Quoiqu'il aille toujours, il ne va nulle part.

Si Charles par son crédit
M'a fait un plaisir extrême,
J'en suis quitte ; il l'a tant dit
Qu'il s'en est payé lui-même.

3. FRANÇOIS MAYNARD naquit en 1582 à Toulouse ; son père était conseiller au parlement, et lui-même devint conseiller d'Etat. Il fut, dans sa jeunesse, secrétaire de la reine Marguerite. Ami de Desportes et de Rénier, il eut pour maître de poésie Malherbe, qui, comparant Maynard à Racan, disait que le premier travaillait mieux ses vers que le second, mais qu'il avait moins de force, et que de tous les deux on ferait un grand poète. La diction est, en effet, plus soignée dans Maynard ; la langue s'y épure de plus en plus ; mais ses vers, plus soignés, n'ont pas le caractère aimable de ceux de Racan. On a de lui des sonnets et des épigrammes d'une bonne facture et d'une expression choisie ; mais il est toujours un peu froid et monotone.

4. Maynard eut le double travers de louer beaucoup son talent et de se plaindre sans cesse de sa fortune. Il adressa la requête suivante au cardinal de Richelieu :

Armand, l'âge affaiblit mes yeux,
Et toute ma chaleur me quitte ;
Je verrai bientôt mes aïeux
Sur le rivage du Cocyte.

C'est où je seray des suivans
De ce bon monarque de France (François I^{er})
Qui fut le père des savans
En un siècle plein d'ignorance.

Dès que j'approcheray de luy
Il voudra que je lui raconte,
Tout ce que tu fais aujourd'huy
Pour couvrir l'Espagne de honte.

Je contenteray son désir
Par le beau récit de ta vie ;
Et charmeray le desplaisir
Qui luy fit maudire Pavie.

Mais s'il demande à quel employ
Tu m'as occupé dans le monde,
Et quels biens j'y reçus de toy,
Que veux-tu que je luy responde ?

Rien, répondit le cardinal. Maynard, pour se venger, fit un sonnet d'un tour très-philosophique, mais d'une expression peu sincère :

Par votre humeur le monde est gouverné ;
Vos volontez font le calme et l'orage,
Et vous rîez de me voir confiné,
Loin de la cour, dans mon petit village.

Cléomédon, mes désirs sont contens ;
Je trouve beau le désert que j'habite,
Et connais bien qu'il faut céder au temps,
Fuir l'éclat et devenir hermite.

Je suis heureux de vieillir sans employ,
De me cacher, de vivre tout à moy,
D'avoir dompté la crainte et l'espérance ;

Et si le Ciel qui me traite si bien,
Avoit pitié de vous et de la France,
Vostre bonheur seroit égal au mien.

5. Maynard mourut en 1646, membre de l'Académie

française. On voyait sur la porte de son cabinet ces vers qui lui servirent d'épithaphe :

Las d'espérer et de me plaindre
Des muses, des grands et du sort,
C'est ici que j'attends la mort,
Sans la désirer ni la craindre.

Cette dernière pensée est de Martial (x, 47) :

Summum nec metuas diem, nec optes.

6. CLAUDE DE MALLEVILLE, né l'an 1597 à Paris, mourut en 1647, membre de l'Académie française et secrétaire du roi. Il avait de l'esprit, de la délicatesse et de la facilité à faire des vers ; mais il ne soignait pas assez ses ouvrages. Il fut renommé surtout pour le sonnet et le rondeau ; mais il s'est mieux soutenu dans ce dernier genre que dans l'autre. Son fameux sonnet de *la belle matineuse*, tant vanté lors du règne des sonnets, est fort au-dessous de sa renommée. Il y a trop de mots et trop peu de pensées : celle qui le termine tient de cette galanterie des poètes italiens, qui comparent toujours leurs belles au soleil. La comparaison est brillante ; mais elle a été usée de bonne heure, et, longtemps avant Molière, les valets de comédie s'en servaient. A cela près, le sonnet de Malleville n'est pas trop mal tourné, et de son temps il a pu faire illusion :

Le silence régnoit sur la terre et sur l'onde ;
L'air devenoit serein et l'olimpe vermeil ;
Et l'amoureux zéphire, *affranchi du sommeil*,
Ressuscitoit les fleurs d'une haleine féconde ¹ ;

L'Aurore desployoit l'or de sa tresse blonde,
Et semoit de rubis le chemin du Soleil ;
Enfin ce dieu vendit au ² plus grand appareil
Qu'il soit jamais venu pour éclairer le monde ;

Quand la jeune Philis, au visage riant,
Sortant de son palais *plus clair que l'orient*,
Fit voir une lumière et plus vive et plus belle ;

¹ Fin de vers traînante ; l'inversion était ici nécessaire.

² Il faut *dans le plus grand*.

Sacré flambeau du jour, n'en soyez point jaloux ;
 Vous parustes alors aussi peu devant elle
 Que les feux de la nuit avoient fait devant vous.

7. Les élégies de Malleville ne manquent ni de naturel ni de sensibilité. Il fut l'un des poètes qui travaillèrent à la *Guirlande de Julie* (Rambouillet). Il écrivit aussi des vers latins ; enfin, il a traduit de l'italien la *Stratonice* et l'*Almériade* de Luc Asterino. On croit qu'il eut part à la rédaction des *Mémoires de Bassompierre*, son protecteur.

8. ANTOINE CODEAU, né l'an 1605, à Dreux, devint évêque de Grasse, et mourut évêque de Vence en 1672. De son temps, il passait pour aussi bon prosateur que poète ; mais c'est à peine s'il est aujourd'hui connu de nom. Son élocution, généralement facile et nombreuse, est déparée par une prolixité désespérante. Son *Histoire de l'Eglise* a de la noblesse et de la simplicité, sans être exempte pourtant de diffusion ; sa poésie présente le même défaut. On dit néanmoins que sa *Paraphrase du cantique des trois jeunes Hébreux* lui valut l'évêché de Grasse. Cette anecdote a bien pu n'être imaginée que pour faire dire un bon ou plutôt un mauvais mot au cardinal de Richelieu. Quoi qu'il en soit, cette paraphrase, qui n'a pas moins de vingt strophes, ne valait pas un évêché : on n'y trouve partout que des *fleurs d'or sur le ciel étalées*, des *miracles roulants*, de *vivants écueils*, et mille autres expressions semblables que rejette le goût. Le seul mérite qu'on y reconnaisse, c'est le nombre et l'harmonie, qualités rares dans les poètes contemporains. Il faut cependant rendre justice à quelques strophes telles que celle-ci, dont le quatrième vers nous paraît très-heureux :

Qu'on te bénisse dans les cieux,
 Où ta gloire éblouit les yeux,
 Où les beautés n'ont point de voiles,
 Où l'on voit ce que nous croyons,
 Où tu marches sur les étoiles

Et d'où jusqu'aux enfers tu lances tes rayons.

L'immense recueil de ses poésies offre quelques au-

tres morceaux assez heureux, mais toujours noyés dans un déluge de vers vides et boursoufflés; enfin, on peut s'en rapporter, à quelque chose près, au jugement qu'en portait Boileau :

Il me semble qu'on peut dire de lui ce que Longin dit d'Hypéride : qu'il est toujours à jeun, et qu'il n'a rien qui remue ni qui échauffe ; en un mot, qu'il n'a point cette force de style et cette vivacité d'expression qu'on cherche dans les ouvrages et qui les font durer. Je ne sais point s'il passera à la postérité, mais il faudra pour cela qu'il ressuscite, puisqu'on peut dire qu'il est déjà mort, n'étant presque plus maintenant lu de personne.

Avant de terminer, disons qu'on trouve dans une ode de Godeau à Louis XIII une image reproduite mot pour mot dans le *Polyeucte* de Corneille :

Mais leur gloire tombe par terre,
Et comme elle a l'éclat du verre
Elle en a la fragilité.

On lit dans la tragédie :

Toute votre félicité
Sujette à l'instabilité
En moins de rien tombe par terre,
Et comme elle a l'éclat du verre,
Elle en a la fragilité.

9. CHARLEVAL (Charles Faucon de Ris, seigneur de) fut un-bel esprit du temps (1613-1693), qui cultiva les lettres pour son plaisir. Lié avec Voiture, Scarron et Sarrazin, ainsi qu'avec la fameuse Ninon de Lenclos, il trouva dans ces liaisons un aliment aux grâces naturelles de son talent. Il soignait beaucoup, et peut-être estimait-il un peu trop les légères productions de sa muse. L'équivoque, alors à la mode, y tient souvent lieu d'esprit; telle est l'épigramme suivante contre un médisant :

Bien que Paul soit dans l'indigence,
Son envie et sa médisance
M'empeschent de le soulager.
Sa fortune est en grand désordre ;
Il ne trouve plus à manger,
Mais il trouve toujours à mordre.

Voici quelque chose de mieux, mais aussi c'est une imitation de Catulle :

Bien-tost ma vie achèvera son cours ;
Le temps pour moi va finir toutes choses.
Le soleil tombe et remonte toujours,
On voit mourir et renaître les roses :
Il n'en est pas ainsi de nos beaux jours.

La prose de Charleval est généralement de meilleur goût que ses vers. C'est à lui qu'on doit la fameuse *Conversation du maréchal d'Hocquincourt et du P. Canaye* insérée dans les œuvres de Saint-Evremont, qui n'a fait que la gâter en y ajoutant une petite dissertation sur le jansénisme et le molinisme

10. La comtesse de LA SUZE (Henriette de Coligni) se rendit célèbre par sa beauté, son esprit et ses aventures. Elle épousa le comte de La Suze, calviniste comme elle, et jaloux autant sans doute qu'elle était légère. Il voulut l'emmener dans ses terres ; mais elle changea de religion *pour ne voir son mari*, disait la reine Christine de Suède, *ni en ce monde ni en l'autre*. Elle mourut en 1673.

Madame de La Suze s'attacha surtout à l'élégie, où elle fut regardée comme un modèle de délicatesse, de naturel et de facilité ; mais c'est toujours l'élégie sensuelle, sans aucune de ces pensées, de ces sentiments de religion ou de morale qui, de nos jours, ont relevé ce genre si fade par lui-même et si dangereux par son objet.

§ 5. De quelques poètes épiques qui se rattachent à l'Hôtel de Rambouillet.

1. Chapelain ; ses premiers ouvrages ; sa royauté littéraire. — 2. La Pucelle ; critiques de ce poème. — 3. La Pucelle a quelques beautés de détails. — 4. Citation de quelques strophes d'une Ode à Richelieu. — 5. Desmarets de Saint-Sorlin. — 6. Sendéri ; ses nombreux ouvrages. — 7. Ses pièces de théâtre ; son poème épique d'Alaric. — 8. Saint-Amant ; détails sur sa vie. — 9. Son Moïse sauvé ; fragment de son Ode sur la Solitude. — 10. Rapport de la poésie de Saint-Amant avec le romantisme moderne. — 11. Autres ouvrages de Saint-Amant. — 12. Le P. Lemoyne ; son poème de saint Louis. — 13. Jugement de Boileau, de La Harpe et de Châteaubriand sur ce poème. — 14. Citation d'un

morceau sur les Pyramides. — 15. Autres ouvrages du P. Lemoyne. — 16. Scarron ; le genre burlesque. — 17. Ouvrages de Scarron. — 18. Brébeuf ; sa traduction de la Pharsale. — 19. Autres ouvrages de Brébeuf ; citation de quelques stances sur l'inconstance humaine.

La poésie épique s'ouvre par un nom singulièrement célèbre, Chapelain.

Maudit soit l'auteur dur, dont l'âpre et rude verve,
Son cerveau tenaillant, rima malgré Minerve ;
Et de son lourd marteau martelant le bon sens,
A fait de méchants vers douze fois douze cents.

(BOILEAU, *Épigr.* 8.)

1. JEAN CHAPELAIN, né l'an 1595 d'un notaire au Châtelet de Paris, commença par être précepteur chez le grand-prévôt de France. Cette éducation dura dix-sept ans. Dans cet intervalle, il traduisit le roman espagnol de *Guzman d'Alfarache*. Il était de cette réunion d'hommes de lettres qui devint l'Académie française. Il fut un des commissaires chargés d'en rédiger les statuts ; ce fut lui qui fit déterminer le genre de travaux dont elle aurait à s'occuper, qui dressa en conséquence le plan d'un Dictionnaire et d'une Grammaire de la langue française, et qui, dans la suite, tint la plume pour la rédaction des *Sentiments de l'Académie sur le Cid*. Une ode qu'il fit à la louange du cardinal, et que Boileau lui-même trouvait assez belle, lui valut une pension de mille écus. Dès ce moment, Chapelain devint l'oracle de tous les écrivains, et surtout des poètes. Racine, dans sa jeunesse, ne le consulta pas sans fruit sur son ode de la *Nymphe de la Seine*, puisqu'il lui dut quelques corrections essentielles, et, ce qui ne valait guère moins, cent louis avec une pension de six cents livres de la part du roi.

2. Chapelain, se voyant le chef de la littérature, publia sa *Pucelle* en 1656, après vingt ou trente ans de travail ; elle était prônée d'avance comme le chef-d'œuvre de l'esprit humain¹. Elle parut, et toute la gloire du poète

¹ Lorsque ce poème fut lu, par son auteur, chez le prince de Condé, tous les gens de lettres, retenus par la crainte de déplaire à Chapelain, qui était pour eux le dispensateur des grâces, s'écriaient : *Que cela est beau !* Madame de Longueville dit tout bas à l'oreille du prince : *Oui, cela est beau, mais cela est bien ennuyeux.*

s'évanouit. Toutefois, le *roi des auteurs*, comme l'appelle Boileau, reçut d'abord de pompeux éloges ; on fit de son poème six éditions en dix-huit mois, mais il ne s'attira pas moins d'épigrammes sanglantes, et les épigrammes prévalurent, parce qu'elles étaient justes :

Nous attendons de Chapelain,
Ce rare et fameux écrivain,
Cette digne et docte Pucelle.
La cabale en dit force bien,
Depuis vingt ans l'on parle d'elle,
Et dans trois jours on n'en dira plus rien.

M. de Montmort, maître des requêtes, fit contre la Pucelle cette épigramme latine :

*Illa Capellani dudum expectata Puella
Post tanta in lucem tempora prodit anus.*

Chapelain nous avait promis une jeune et jolie vierge ; après une si longue attente, il ne nous a montré qu'une vieille décrépite.

On est peu tenté de lire la Pucelle de Chapelain, dès que l'on connaît ces vers immortels par leur ridicule :

O grand prince que, grand dès cette heure, j'appelle,
Il est vrai, le respect sert de *bride* ¹ à mon zèle ;
Mais votre illustre aspect me redouble le cœur ;
Et me le redoublant, me redouble la peur.
A votre illustre aspect mon cœur se sollicite,
Et montant contre-mont la dure terre quitte.

.

¹ *Un respect qui sert de bride !* quelle idée ignoble ! Il est vrai que Virgile parle de vaisseaux auxquels on lâche la bride, *immittit habenas*, et que Milton, peignant le courroux de Dieu contre les anges rebelles, dit qu'il lâcha la bride à sa colère. Mais en latin *habenæ*, et en anglais *bridle* n'ont rien de moins noble que le mot *frein* dans ce vers de Racine :

Celui qui met un frein à la fureur des flots.

Le grand défaut de Chapelain était d'ignorer le génie de sa langue, et de ne point connaître la propriété des termes. Sa muse, comme l'a dit Boileau, était allemande en français. Les bons modèles n'étaient pas encore tous formés ; il n'a presque tenu à rien que le mot *bride* n'entrât dans la haute poésie, comme celui de *chien* et tant d'autres que Racine, Voltaire et Delille ont su ennoblir ; mais il aurait fallu l'employer autrement, et le faire tolérer à l'aide d'une alliance adroitement assortie.

O que n'ai-je le ton désormais assez fort
 Pour assister à toi sans te faire de tort ;
 Pour toi puissé-je avoir une mortelle pointe
 Vers où l'épaule droite à la gauche est conjointe,
 Que ce coup brisât l'os et fit sortir du sang
 De la tempe, du dos, de la hanche et du flanc !

Tel est le style d'un auteur qui a fait de méchants vers, non pas *douze fois douze cents*, comme l'a dit Boileau, mais vingt-quatre fois douze cents ; car Chapelain, découragé par la chute subite de la première partie de son poème, n'a jamais osé en publier la suite.

L'état d'imperfection où est restée la Pucelle ne nous permet guère de juger du mérite de son ordonnance ; cependant il y a lieu de croire que le plan n'était pas aussi ridicule que l'exécution. Boileau a peut-être dit la vérité en riant lorsqu'il a exprimé en ces termes la manière dont la femme savante de son temps jugeait les beaux-esprits :

(Elle) pèse sans passion Chapelain et Virgile,
 Remarque en ce dernier beaucoup de pauvreté,
 Mais pourtant confessant qu'il a quelque beauté,
 Ne trouve en Chapelain, quoi qu'ait dit la satire,
 Autre défaut, sinon, qu'on ne le sauroit lire,
 Et pour faire goûter son livre à l'Univers,
 Croit qu'il faudroit en prose y mettre tous les vers.

Perrault, dans ses dialogues, justifiait les conceptions de Chapelain, et n'abandonnait aux censeurs de la Pucelle que la rudesse du style et l'impropriété des termes. Boileau, dans sa dixième satire, résuma cette opinion en quatre vers ironiques :

Il croit qu'on pourra même enfin les lire un jour,
 Quand la langue vieillie ayant échangé de tour,
 On ne sentira plus la barbare structure
 De ses expressions mises à la torture.

Remarquons en effet que Boileau n'attaque presque jamais dans Chapelain le fond des choses et des idées, mais le langage dans lequel elles sont exprimées. Il aimait à citer ce vers :

De ce sourcilleux roc l'inébranlable cime ;

et le disposait de cette manière sur le papier :

De ce sourceilux
roc
l'inébranlable cime.

Le monosyllabe *roc*, guindé en quelque sorte sur deux échasses, justifiait ce passage de la quatrième satire :

Lui faisant voir ses vers, sans forces et sans grâces,
Montés sur deux grands mots comme sur des échasses.

3. Malgré la justesse de ces critiques, la lecture de Chapelain peut n'être pas sans profit. On est révolté par la barbarie du style ; mais souvent on est forcé de rendre hommage à la beauté de quelques détails ¹. Tels sont les vers suivants (c. 1) :

Loin des murs flamboyants qui renferment le monde,
Dans le centre caché d'une clarté profonde,
Dieu repose en lui-même, et, vêtu de splendeur,
Sans bornes, est rempli de sa propre grandeur.

4. Chapelain mourut en 1674, après avoir survécu près de vingt ans à sa gloire. Cependant son ode à Richelieu mérite d'être connue, et nous en citerons quelques strophes :

Grand Richelieu, de qui la gloire
Par tant de rayons éclatans
De la nuit de ces derniers temps
Eclaircit l'ombre la plus noire ;
Puissant esprit, dont les travaux
Ont borné le cours de vos maux,
Accomply nos souhaits, passé nostre espérance,
Tes célestes vertus, tes faits prodigieux,
Font revoir en nos jours pour le bien de la France,

¹ Boileau a dit :

Un vers noble, quoique dur,
Peut s'offrir dans la Pucelle.

(*Epigr.* 26.)

La force du Héros et la bonté des Dieux.

Le long des rives du Permesse,
La troupe de ses nourrissons
Médite pour toi des chansons
Dignes de l'ardeur qui les presse :
Ils sentent ranimer leurs voix
A l'objet de tes grands exploits.

Ils chantent quel fut ton mérite
Quand au gré de nos matelots
Tu vainquis les vents et les flots
Et domptas l'orgueil d'Anfitrite ;
Quand nostre commerce affoibly
Par toy puissamment restably
Dans nos havres déserts ramena l'abondance ;
Et que sur cent vaisseaux maïstrisant les dangers,
Ton nom seul aux François redonna l'assurance,
Et fit naistre la crainte au cœur des étrangers.

Ils chantent nos courses guerrières
Qui plus rapides que le vent
Nous ont acquis en la suivant
La Meuse et le Rhein pour frontières.
Ils disent qu'au bruit des faits
Le Danube creut désormais
N'estre pas en son antre assuré de nos armes ;
Qu'il redouta le joug, frémit dans ses roseaux,
Pleura de nos succès, et grossi de ses larmes
Plus viste vers l'Euxin précipita ses eaux.

De quelque insupportable injure
Que ton renom soit attaqué,
Il ne sçauroit être offusqué ;
La lumière en est toujours pure.
Dans un paisible mouvement
Tu t'élèves au firmament
Et laisses contre toy murmurer sur la terre.
Ainsi le haut Olympe à son pied sablonneux
Laisse fumer la foudre et gronder le tonnerre
Et garde son sommet tranquille et lumineux.

L'équitable siècle à venir
Adorera ton souvenir,
Et du siècle présent te nommera l'Alcide.

Tu serviras un jour d'objet à l'Univers,
 Aux ministres d'exemple, aux monarques de guide,
 De matière à l'histoire, et de sujet aux vers.

5. DESMAREST DE SAINT-SORLIN (1595-1676) se rendit célèbre par la fécondité, les délires et les platitudes de sa muse. Le cardinal de Richelieu, fasciné par ses vers, se constitua son protecteur; mais cette protection n'influa pas heureusement sur le génie du protégé. Ses pièces de théâtre (*Apasie*, *Mirame*, etc.), ses poèmes héroïques (*Clovis*, etc.), tous ses ouvrages en vers fourmillent d'inepties; sa prose ne vaut pas mieux que ses vers. Romans, dissertations, critiques, traductions, livres mystiques, tout est dénué de sens, et l'on disait très-bien d'un de ses ouvrages, intitulé les *Délices de l'esprit*, qu'il fallait mettre à l'errata : *Délices*, lisez *Délires*. Aussi nous ne pouvons citer de cet auteur qu'un quatrain *sur la violette*, qui s'offrait pour servir à la Guirlande de Julie (de Rambouillet) :

Franche d'ambition, je me cache sous l'herbe,
 Modeste en ma couleur, modeste en mon séjour;
 Mais si sur vostre front je me puis voir un jour
 La plus humble des fleurs sera la plus superbe.

6. GEORGE DE SCUDÉRI, natif du Havre (1601), abusa sans mesure de sa facilité pour écrire, soit en vers, soit en prose. Quand on a composé seize pièces de théâtre, un poème épique immense (*Alaric* ou *Rome vaincue*), de nombreux Discours politiques, des Histoires, des Romans, des Traductions, sans compter une infinité d'autres ouvrages, il est bien difficile d'être irréprochable sous le rapport du jugement et du style. Boileau l'a dit :

Bienheureux Scudéri, dont la fertile plume
 Peut tous les mois sans peine enfanter un volume.
 Tes écrits, il est vrai, sans art et languissants,
 Semblent être formés en dépit du bon sens;
 Mais ils trouvent pourtant, quoi qu'on en puisse dire,
 Un marchand pour les vendre et des sots pour les lire.

(BOILEAU, 2^e sat.)

7. Parmi les seize pièces de théâtre, on trouve quel-

ques lueurs de talent dans la *Mort de César* et dans l'*Amour tyrannique* ; son *Amour libéral* nous offre, introduite pour la première fois, la règle des vingt-quatre heures. Du reste, tous ces ouvrages sont marqués au coin du plus mauvais goût, et les lois de la scène y sont presque continuellement violées. C'est surtout dans le poème d'Alaric que le fécond auteur s'est élevé au sommet du ridicule. Le plan en est essentiellement vicieux, puisque le sujet du poème est le triomphe de la barbarie sur la civilisation ; c'est que l'auteur voulait faire la cour à Christine, reine de Suède. Tout le monde connaît le premier vers, qui promet de si grandes choses :

Je chante le vainqueur des vainqueurs de la terre ;

mais peu de lecteurs ont pu lire cet amas de platitudes, qui ne sont rachetées par aucun passage tant soit peu remarquable. Voici un exemple des ridicules conceptions de l'auteur : il conduit le roi des Goths dans un désert sur les côtes de la mer du Nord, où il trouve un Hibernais qui depuis trente ans s'est retiré solitaire dans une caverne pour lire et étudier à son aise. Ce studieux ermite lui prouve par un long discours qu'il n'y a rien de plus beau que la science ; ce qui est fort utile et fort intéressant pour le roi Goth qui va prendre Rome. Il lui montre sa bibliothèque, et lui en fait un détail circonstancié comme un catalogue de librairie. Voici, dit-il, les philosophes :

Par eux, nous apprenons l'admirable physique,
L'éthique, la morale ⁴ avec l'économique,
La politique sage, et, d'un vol glorieux,
Par la métaphysique on va jusques aux cieux.....

.
De cet autre côté, voici, prince héroïque,
Ceux de qui l'art dépend de la mathématique,
Architectes, sculpteurs, peintres, musiciens,
Géomètres certains, arithméticiens,
Les maîtres de l'optique avec les cosmographes,
Ceux de la perspective avec les géographes, etc.

⁴ Scudéri, qui se piquait d'érudition, paraît ignorer ici la synonymie des mots *éthique* et *morale*.

Cette belle nomenclature et cette conversation si bien placée remplissent tout un chant.

8. On ne connaît guère Saint-Amant que par les vers suivants de Boileau :

Saint-Amant n'eut du Ciel que sa veine en partage ;
 L'habit qu'il eut sur lui fut son seul héritage ;
 Un lit et deux placeets composoient tout son bien,
 Ou, pour en mieux parler, Saint-Amant n'avait rien.
 Mais quoi ! las de trainer une vie importune,
 Il engagea ce rien pour chercher la fortune ;
 Et tout chargé de vers qu'il devoit mettre au jour,
 Conduit d'un vain espoir, il parut à la cour,
 Qu'arriva-t-il enfin de sa muse abusée ?
 Il en revint couvert de honte et de risée ;
 Et la fièvre, au retour terminant son destin,
 Fit par avance en lui ce qu'auroit fait la faim.

(BOILEAU.)

Ici Boileau sacrifie la vérité au plaisir peu charitable d'imiter un passage d'Horace sur un poète pauvre de Rome. En effet, SAINT-AMANT (Marc-Antoine-Gérard, sieur de), né l'an 1594, à Rouen, non d'un gentilhomme verrier, comme on l'a dit, mais d'un officier de marine distingué, vécut toujours dans une certaine aisance. Son éducation avait été fort négligée ; peu de latin, encore moins de grec ; mais il apprit dans ses voyages l'anglais, l'espagnol, l'italien ; il connaissait fort bien le caractère des passions, l'usage du monde et la fable. S'étant attaché au comte d'Harcourt, il le suivit dans ses glorieuses expéditions devant La Rochelle, en Savoie, en Sardaigne, sur la Méditerranée, etc. C'est dans la maison de ce seigneur qu'il connut ce Faret, rendu célèbre par les vers satiriques de Boileau. Devenu membre de l'Académie française, il obtint, grâce à l'abbé de Marolles, avec une pension de 3,000 liv., une place de gentilhomme ordinaire de la chambre, chez la reine de Pologne (1649)¹. Il ne resta qu'un an dans ce pays. A son retour, il refit, sur un nouveau plan, son *Moïse sauvé*, qu'il publia avec grand succès sous le titre

¹ Marie-Louise de Gonzague, qui venait d'épouser Ladislas Sigismond.

d'*Idylle héroïque*. Sa *Lune parlante*¹, poème en l'honneur de Louis XIV, ennuya le monarque et le public ; ce fut un coup mortel pour Saint-Amant, qui mourut de mélancolie l'an 1660.

9. Boileau a fort bien apprécié le mérite poétique de Saint-Amant, et c'est avec raison qu'il recommande, dans son *Art poétique* (c. 3), de ne pas imiter les détails plats et rampants du *Moïse sauvé* :

N'imitiez pas ce fou qui, décrivant les mers
Et peignant, au milieu de leurs flots entr'ouverts,
L'Hébreu sauvé du joug de ses injustes maîtres,
Met, pour le voir passer, les poissons aux fenêtres,
Peint le petit enfant qui *va, saute, revient*,
Et joyeux à sa mère offre un caillou qu'il tient.

En vain Desmarets de Saint-Sorlin et Perrault voulurent-ils infirmer ce jugement : ce fut pour Boileau une occasion nouvelle de motiver ses censures en leur ôtant toute leur amertume :

Ce poète, dit-il dans la 6^e Réflexion sur Longin, avait assez de génie pour les ouvrages de débauche et de satire outrée ; il a même quelquefois des boutades assez heureuses dans le sérieux ; mais il gâte tout par les basses circonstances qu'il y mêle. C'est ce qu'on peut voir dans son ode intitulée *la Solitude*, qui est son meilleur ouvrage, où, parmi un fort grand nombre d'images agréables, il vient présenter mal à propos aux yeux les choses du monde les plus affreuses : des crapauds, des limaçons qui bavent, le squelette d'un pendu, etc. :

Là se trouvent sur quelques marbres
Des devises du temps passé ;
Icy l'âge a presque effacé
Des chiffres taillez sur les arbres.
Le plancher du lieu le plus haut
Est tombé jusque dans la cave
Que la limace et le crapaut
Souillent de venin et de bave.

.

L'orfraye, avec ses cris funèbres,
Mortels augures des destins,
Fait rire et danser les Lutins
Dans ces lieux remplis de ténèbres.

¹ Il y vantait l'habileté de Louis XIV à nager.

Sous un chevron de bois maudit
Y branle le squelette horrible
D'un pauvre homme qui se pendit
Pour une bergère insensible.

10. Personne plus que Saint-Amant n'a abusé de l'exagération des sentiments, des effets de la nature ou des rêves de la fantasmagorie. Dans un temps où notre langue classique ne suffit plus à certains esprits, il est assez curieux de voir se reproduire, avec une sorte de succès, les défauts dont elle eut à se corriger avant de devenir l'idiome de la raison et du génie. Comme les vers du romantisme moderne, ceux de Saint-Amant offrent partout l'incohérence des figures et des comparaisons les plus outrées. On en jugera par la strophe suivante, tirée du *Contemplateur* :

Tantôt délivré du tourment
De ces illusions nocturnes,
Je considère au firmament
L'aspect des flambeaux taciturnes ;
Et voyant qu'en ces doux déserts
Les orgueilleux tyrans des airs
Ont apaisé leur insolence,
J'écoute, à demi transporté,
Le bruit des ailes du Silence
Qui vole dans l'obscurité.

11. Parmi la foule de pièces graves, bouffonnes, gaillardes et même licencieuses qui composent le recueil de ses poésies, on ne peut guère en citer que cinq ou six qui offrent quelques tirades vraiment belles, entre autres la *Solitude*, l'*Été de Rome*, le *Contemplateur*, le *Soleil levant*, le *Melon*. Le *Poète crotté*¹, la *Desbauche* et plusieurs autres morceaux de ce genre sont écrits de verve.

12. Le père LEMOYNE (Pierre), né en 1602, à Chaumont, en Bassigny, et mort à Paris, en 1671, est le premier jésuite qui se soit fait de la réputation comme poète français. Plein d'imagination et de verve, il mit dans son

¹ Furetière, dans la parodie intitulée *Chapelain décoiffé*, a imité les deux vers suivants qui se trouvent dans le *Poète crotté* :

Et depuis peu même Lasserre
Livres sur livres nous deserre.

poème de *Saint-Louis*, ou la *Sainte couronne reconquise sur les infidèles*, trop de déclamation et de pompe, et ne soigna pas assez la régularité de son plan. On l'appelait le *Balzac en habits de théâtre*, à cause de l'affectation de son style. Il disait de lui-même qu'il faisait des vers malgré lui, et inspiré par les beautés pittoresques du lieu où il les composait : « L'eau de cette rivière, disait-il, est si » propre à faire des vers, que quand même on en ferait de » l'eau bénite, elle ne saurait chasser le démon de la » poésie. »

13. Le *Saint-Louis* parut vers 1651-3 ; Boileau n'en a point parlé dans sa neuvième satire, où il traite si durement le *Jonas* et le *Moïse*. Il n'en est pas non plus question dans les autres ni dans l'Art poétique. Il paraît qu'il éluda de porter un jugement décidé sur cet ouvrage. Pressé un jour de s'expliquer franchement sur le mérite du P. Lemoyne, il répondit en parodiant deux vers de Corneille :

Il s'est trop élevé pour en dire du mal ;
Il s'est trop égaré pour en dire du bien.

Voltaire, dans le *Siècle de Louis XIV*, se contente de dire qu'il n'avait ni goût, ni connaissance du génie de sa langue, ni des amis sévères. La Harpe le juge ainsi :

Son ouvrage n'est pas fait pour attacher par la construction générale, ni par le choix des épisodes. Il invente beaucoup, mais le plus souvent mal : son merveilleux n'est le plus souvent que bizarre ; sa fable n'est point liée, n'est point suivie ; il ne sait ni fonder, ni graduer l'intérêt des événements et des situations : c'est un chaos d'où sortent quelques traits de lumière qui meurent dans la nuit. Mais, dans ses vers, il a de la verve, des morceaux dont l'intention est forte, quoique l'exécution soit très-imparfaite. Voilà ce qu'on aperçoit quand on a le courage, à la vérité difficile, de lire dix-huit chants de fatras, d'enflure et d'extravagance.

La Harpe montre ensuite que c'est l'abus du style figuré, la recherche des alliances de mots qui ont égaré le P. Lemoyne, d'ailleurs né avec beaucoup de talent. Veut-il peindre une flotte nombreuse, il dit :

Jamais un plus beau camp ne vola sur la mer
Ni plus belles forêts ne volèrent en l'air,

Le soleil, pour les voir, avança la journée.

Les ailes de leurs mâts à l'air ôtent le jour.

Il appelle une lance, un long frêne ferré, les étoiles, un roulant émail. Veut-il peindre des pavillons flottants dans les airs :

L'or de son pavillon jouait avec le vent.

Un guerrier reçoit-il un coup dans les yeux :

Et la nuit lui survint par les portes du jour.

Parle-t-il des guerriers dont la valeur étincelle dans leurs regards :

Leur cœur monte à leurs yeux et par les yeux menace.

Un autre tombe-t-il en défaillance :

Il a la nuit aux yeux et la mort au visage.

Fait-il parler le sultan contre les chrétiens :

Déjà dans leur esprit l'Égypte est renversée :

Déjà dans notre sang ils trempent leur pensée.

S'il veut peindre de grands arbres, voici comme il s'exprime :

Et les pins sourcilleux, dont les têtes altières

Au lever du soleil se trouvaient les premières.

Il peint ainsi la venue des ténèbres :

Cependant le soleil à son gîte se rend ;

Le jour meurt, et le bruit, avec le jour mourant,

Pour en porter le deuil, les ténèbres descendent,

Et d'une armée à l'autre en silence s'étendent.

M. de Châteaubriand s'exprime ainsi sur le *Saint-Louis* :

Nous observerons que si le Père Lemoyne eût vécu dans le siècle de Louis XIV ¹, il eût pu nous laisser l'épopée, qui, malgré la *Henriade*, manque encore à notre littérature. Le *Saint-Louis* a des beautés qu'on ne trouve point dans la *Jérusalem*. Il y règne une sombre imagination chrétienne qui convient à la peinture de cette Égypte pleine de souvenirs et de tombeaux, et qui vit passer tour à tour les Pharaons, les Ptolémées, les Solitaires de la Thébaïde, et les Soudans des Barbares.

¹ L'auteur veut dire, s'il eût composé son poème, lorsque les beaux modèles du siècle de Louis XIV eurent paru au jour.

14. Cette opinion nous paraît juste. Sans doute, on peut relever dans le P. Lemoyne beaucoup de fautes; mais on ne saurait lui refuser le génie de l'épopée, ou du moins le génie poétique, et il ne manque pas de morceaux semblables à celui-ci, où il peint l'intérieur des *Pyramides*:

Sous les pieds de ecs monts taillés et suspendus,
 Il s'étend des pays ténébreux et perdus,
 De spacieux déserts, des solitudes sombres
 Faites pour le séjour des morts et de leurs ombres.
 Là sont les corps des Rois et les corps des Sultans,
 Diversement rangés selon l'ordre des temps.
 Les uns sont enchâssés dans les creuses images
 A qui l'art a donné leur taille et leurs visages;
 Et dans ces vains portraits, fastueux monuments,
 Leur orgueil se conserve avec leurs ossements.
 Les autres embaumés sont posés en des niches,
 Où leurs ombres, encore éclatantes et riches,
 Semblent perpétuer, malgré les lois du sort,
 La pompe de leur vie en celle de leur mort.
 De ce muet Sénat, de cette Cour terrible,
 Le silence épouvante, et l'aspect est horrible.
 Là sont les devanciers avec leurs descendants;
 Tous les règnes y sont; on y voit tous les temps;
 Et ce peuple de Rois dont la flatteuse histoire
 N'a pu sauver qu'à peine une obscure mémoire,
 Vingt siècles, descendus dans cette sombre nuit,
 Y sont sans mouvement, sans lumière et sans bruit.

15. Outre le *Saint-Louis*, on a du P. Lemoyne :

Le Triomphe de Louis XIII; la France guérie dans le rétablissement de la santé du Roi; les Hymnes de la Sagesse et de l'Amour de Dieu; les Peintures morales; les Entretiens et Lettres poétiques; des Vers théologiques, héroïques et moraux; la Galerie des femmes fortes; la Dévotion aisée; enfin, une Lettre sur les Mémoires de la régence de Marie de Médicis.

16. Paul SCARRON, le *malade*⁴ de la reine Anne, et le mari de madame de Maintenon, naquit à Paris, en 1610. L'excès des plaisirs le rendit, comme il le dit dans une de ses

⁴ Scarron, par la grâce de Dieu,
 Malade indigne de la reine,

Charge dont il avait lui-même créé le titre et qui lui rapportait 500 écus.

épîtres, *un raccourci de la misère humaine* ; son corps avait pris, avant trente ans, la forme d'un Z. Il vécut, dans cet état, plus de vingt ans encore, toujours jovial, malgré de continuelles souffrances, toujours grotesque d'esprit et bouffon de langage, comme il l'était de conformation. Il eut beaucoup de succès dans un genre qui n'en méritait aucun ; ce n'est pas la peine d'être supérieur dans des bizarreries que proscriit le bon goût. Une poésie qui ne vit que de mots bas, d'expressions triviales, de pensées saugrenues, de peintures puériles, cette poésie manque à la première condition des belles-lettres, au *quod decet*¹. Ce dévergondage était la manie dominante du temps, avant que Despréaux eût éclairé les esprits et réformé le goût. Il n'eut besoin que d'élever la voix et de faire entendre la raison pour enlever aux Dulot, aux d'Assouci, leurs sots admirateurs. Scarron même eût été compris dans la proscription, sans les pensées naïves, les expressions ingénieuses, la gaieté piquante et les traits de bon comique qui parfois échappent à sa muse bouffonne.

Au mépris du bon sens le burlesque effronté
 Trompa les yeux d'abord, plut par sa nouveauté.
 On ne vit plus en vers que pointes triviales :
 Le Parnasse parla le langage des halles :
 La licence à rimer alors n'eut plus de frein.
 Apollon travesti devint un Tabarin.
 Cette contagion infecta les provinces,
 Du clerc et du bourgeois passa jusques aux princes.
 Le plus mauvais plaisant eut ses approbateurs,
 Et jusqu'à d'Assouci tout trouva des lecteurs.
 Mais de ce style enfin la cour désabusée
 Dédaigna de ces vers l'extravagance aisée,
 Distingua le naïf du plat et du bouffon
 Et laissa la province admirer le *Typhon*.

17. Les œuvres de Scarron comprennent :

1° *L'Enéide travestie, en huit livres*, continuées par Moreau de Brazey. C'est à propos de cet ouvrage que Boileau disait à Racine le fils : « Votre père avait quelquefois la faiblesse de lire Scarron et d'en rire ; mais il se cachait bien de moi pour cela. » On y trouve quel-

¹ Voy. mon *Traité de Littérature*, t. 1^{er}, p. 26, et t. II, p. 35.

quefois des saillies vraiment risibles, telles que celle-ci sur les Champs-Élysées :

J'aperçus l'ombre d'un cocher,
Qui, tenant l'ombre d'une brosse,
En frottait l'ombre d'un carrosse, etc.

2° Le *Typhon* ou la *Gigantomachie* ;

3° Plusieurs comédies, telles que *Jodelet* et *Don Japhet*, deux pièces dégoûtantes, indignes de la scène française ; l'*Héritier ridicule*, que Louis XIV, encore jeune, fit jouer trois fois devant lui dans le même jour ; le *Gardien de soi-même*, l'*Ecolier de Salamanque*, la *Fausse apparence*, le *Prince corsaire*. Ces comédies sont pour la plupart imitées de l'espagnol ; c'est dire assez que les règles classiques du genre n'y sont point observées. Quelques situations plaisantes, soutenues par la bouffonnerie des dialogues, en font tout le mérite ; mais ce genre, quelque défectueux qu'il fût, était encore préférable aux fastidieuses pastorales qui avaient alors envahi la scène. Scarron faisait rire du moins ; et peut-être, en disposant le public à la gaieté, n'a-t-il pas contribué médiocrement à préparer les succès de Molière. Le théâtre lui doit en outre l'invention d'un personnage dont plus d'un auteur a su depuis tirer parti : c'est un Crispin dans l'*Ecolier de Salamanque*.

4° Un *Recueil de poésies facétieuses*.

5° Des *Nouvelles espagnoles*, traduites en français.

6° Un volume de *Lettres*.

7° Enfin le *Roman comique*, dont Boileau lui-même aimait fort la lecture. C'est le seul de ses ouvrages qui soit d'une plaisanterie agréable et continue. La vie des comédiens en forme le sujet : les détails en sont facétieux, la narration piquante, et les caractères originaux ; le style a de la verve et du naturel ; il est même assez pur, et quoiqu'il ne faille pas, avec Sabatier de Castres, le mettre au rang des *Provinciales*, on peut dire qu'il n'a pas été sans influence sur le perfectionnement de la langue française.

18. Guillaume DE BRÉBEUF naquit en 1618, à Torgny, d'une famille ancienne d'où descendent les Arundel. Son éducation fut très-soignée : à la connaissance parfaite du latin, de l'espagnol et de l'italien, il joignait celle de la théologie morale et dogmatique. D'abord admirateur de Virgile, un de ses amis fit passer son enthousiasme sur Lucain. Aussi son premier ouvrage fut-il

une parodie burlesque du septième livre de l'*Enéide* (1650); il donna ensuite sa traduction en vers de la Pharsale, et peu de temps après, le premier livre de ce poëme, sous le titre de *Lucain travesti, ou les guerres civiles de César et de Pompée, en vers enjoutez*.

Boileau, peu partisan de Lucain, l'était encore moins de son traducteur qui a en effet exagéré les défauts de l'original, et ce n'est pas peu dire :

Mais n'allez pas aussi sur les pas de Brébeuf,
Même en une Pharsale, entasser sur les rives
De morts et de mourants cent montagnes plaintives.
(*Art. poët.*, c. 1.)

Voltaire remarque qu'il y a toujours dans Brébeuf *quelques vers heureux*. Boileau lui-même en convient :

Malgré son fatras obscur,
Souvent Brébeuf étineelle.
(*Epigr.* 26.)

Si Brébeuf a généralement de l'enflure, il a quelquefois de la force et de l'élévation véritable. Son talent sympathisait avec celui de Lucain : l'un, espagnol d'origine¹, avait ce grandiose qui caractérise cette nation; l'autre, imitateur du genre espagnol, l'exagérait comme tout ce qu'on imite.

19. On a encore de Brébeuf :

1^o Des *Poésies diverses* dans lesquelles on remarque une suite de cent cinquante épigrammes qu'il fit, par gageure, contre les femmes fardées, et qui sont nécessairement la fastidieuse répétition d'une même idée ;

2^o Des *Eloges poétiques* ;

3^o Des *Entretiens solitaires, ou prières et méditations pieuses en vers français* ;

4^o Un *Traité de la défense de l'Eglise romaine* ;

5^o Enfin des *Lettres*.

Brébeuf mourut en 1661, à l'âge de quarante-trois ans, dont il en avait passé vingt dans les accès continuels de la fièvre. Il faut maintenant citer quelques vers de Brébeuf ; nous choisirons dans ses pièces originales ses stances sur l'Inconstance humaine :

A de vagues desseins l'homme est toujours en proie ;
Son instabilité ne meurt qu'avecque luy ;

¹ Voy. *Histoire de la Littérature latine*, p. 242.

Et nous voyons, Seigneur, que sa plus douce joye
Dégénère souvent en son plus grand ennuy.

Bien que vers son bonheur constamment il s'empresse,
Bien qu'en ce seul objet il mette ses plaisirs ;
Comme c'est hors de vous qu'il le cherche sans cesse,
Il n'est rien icy bas qui fixe ses désirs.

A cent objets divers tour à tour il s'engage,
Et de cent tour à tour dégage ses souhaits :
Ce qui fait son bonheur se change en son dommage,
Ce qui luy plaist de loin le rebute de près.

.

Loin de se prévaloir de cette expérience,
D'un abus dans un autre il passe de son choix :
Son cœur préoccupé trahit sa conscience
Et mille fois dépris se reprend mille fois.

.

A son propre repos ses désirs le refusent :
Il gémit dans sa chaisne, il n'ose la briser ;
Il conçoit le néant des objets qui l'abusent
Et ne peut se résoudre à se désabuser.

Ainsi, toujours flottante et toujours incertaine,
Son âme se dissipe en cent vœux différents,
Court après ses malheurs, soupire après sa peine,
Et renonce au vray bien pour des biens apparens.

..... Sans changer de sort, il change de projets.

Il veut, il ne veut pas ; il accorde, il refuse ;
Il écoute la haine, il consulte l'amour ;
Il assure, il rétracte ; il condamne, il s'excuse ;
Et le mesme objet plaist et déplaist tour à tour, etc.

CHAPITRE II.

DE QUELQUES POÈTES QUI NE SE RATTACHENT POINT A L'HÔTEL DE RAMBOUILLET.

§ 1^{er}. *Théophile, Patrice et Philippe Habert.*

1. Réhabilitation littéraire de Théophile. — 2. Détails sur sa vie. — 3. Poésies de Théophile ; emprunts que lui a faits Boileau. — 4. Citation des *Plaintes* de Théophile au

vol. — 5. Théophile s'est déclaré l'adversaire du pédantisme de l'Ecole de l'Hôtel de Rambouillet ; diverses citations. — 6. Les trois parties des OEuvres de Théophile. — 7. Patric ; citation d'un madrigal. — 8. Philippe Habert ; son Temple de la mort ; citation.

1. Avec THÉOPHILE DE VIAU nous avons à faire ce que nous avons fait avec Sarrazin, et même à plus juste titre. De son vivant, Théophile trouva des juges qui l'envoyèrent injustement en prison, et qui même menacèrent sa tête ; mort, Boileau le dénigra après avoir fait des emprunts à ses œuvres. C'est donc une réhabilitation que nous voulons entreprendre, réhabilitation seulement littéraire ; car les juges criminels reconnurent l'innocence de Théophile et réformèrent leur arrêt. Il n'en a pas été de même de l'arrêt de Boileau ; il fait encore *chose jugée*, comme on dit au palais, et cependant il mérite réformation.

2. Théophile de Viau, né l'an 1590, à Boussières-Sainte-Radegonde, village de l'Agénois, était d'une famille distinguée. Son aïeul avait exercé la charge de secrétaire de la reine de Navarre, et son oncle, celle de gouverneur de Tournon. Il était calviniste ; pour ce fait, et pour quelques propos légers ou satiriques sur des hommes puissants, il fut exilé l'an 1619 en Angleterre ; là il se convertit, ce qui lui permit de revenir en France. A son retour, il fut en butte à des persécutions continuelles de la part de ceux qu'il avait offensés : on publia contre lui de gros volumes d'invectives ; on le déchira en tous lieux, on alla jusqu'à prêcher contre lui ; enfin, des libraires firent imprimer sous son nom un *Parnasse satirique*, recueil de poésies licencieuses composées par divers auteurs du temps (Colletet, Faret, Ogier, etc.). Vainement Théophile poursuivit les éditeurs ; ses ennemis circonvinrent le parlement, on menaça la liberté du poète accusé, il prit la fuite ; en son absence, on le condamna à être brûlé vif (1623), et la sentence fut exécutée en effigie. Bientôt les ennemis du poète purent concevoir l'espérance d'une exécution réelle, car il fut pris et plongé dans le cachot qui avait reçu le parricide Ravallac ; après deux ans, le procès fut révisé et l'innocence de Théophile reconnue. Rendu à la liberté, le duc de Montmorenci lui donna un

asile à Chantilly ; mais épuisé par ses malheurs, il mourut peu de temps après, à l'âge de trente-six ans (1626).

3. Au milieu de ces traverses, et d'une vie bien courte d'agitation et de plaisir, Théophile trouva le temps de faire beaucoup de vers et de très-bons vers ; il écrivit aussi plusieurs ouvrages en prose, et sa prose est pleine de verve et de mouvement. Voltaire dans son *Siècle de Louis XIV*, ni La Harpe dans son *Cours de littérature* n'ont parlé ni des uns ni des autres.

Les poésies de Théophile comprennent des odes, des élégies, des stances, des épigrammes et beaucoup de sonnets. En choisissant dans le volume, on peut prouver que Boileau, malgré son mépris apparent pour notre poète, lisait assez ses ouvrages pour y trouver de quoi prendre. Voici un fragment de Théophile :

Imite qui voudra les merveilles d'autrui.
 Malherbe a très-bien fait, mais il a fait pour lui.
 Mille petits voleurs l'écorehent tout en vie ;
 Quant à moi, ces lareins ne me font point envie :
 J'approuve que chacun écrive à sa façon ;
 J'aime sa renommée, et non pas sa leçon.
 Ces esprits mendiants, d'une veine infertile,
 Prennent à tout propos ou sa rime ou son style,
 Et de tant d'ornements qu'on trouve en lui si beaux,
 Joignent l'or et la soie à de vilains lambeaux,
 Pour paraître aujourd'hui d'aussi mauvaise grâce,
 Que parut autrefois la corneille d'Horace.
 Ils travaillent un mois pour écherer eomme à fils
 Pourra s'apparier la rime de Memphis.
 Ce Liban, ce turban et ces rivières mornes
 Ont souvent de la peine à retrouver leurs bornes, etc.

Ces vers ne sont-ils pas aussi justes que spirituels ? leur tour n'est-il pas net, animé ? ne sont-ils pas d'un goût irréprochable ? Certes, il n'y avait pas lieu de les refaire ; cependant Boileau a dit :

Dans des vers recousus mettre en pièces Malherbe.
 (Sat. 2.)

Irai-je, dans une ode, en phrases de Malherbe,
 Troubler dans ses roseaux le Danube superbe,
 Délivrer de Sion le peuple gémissant,
 Faire trembler Memphis ou pâlir le croissant.....
 (Sat. 9.)

N'avons-nous pas cent fois, en faveur de la France,
Comme lui, dans nos vers, pris Memphis et Byzance,
Sur les bords de l'Euphrate abattu le turban
Et coupé, pour rimer, les cèdres du Liban ?

(*Epît. 1.*)

Ces emprunts ne se concilient guère avec ce qu'il a dit
de Théophile dans la satire 9 :

Tous les jours à la cour un sot de qualité
Peut juger de travers avec impunité ;
A Malherbe, à Racan préférer Théophile.

4. Maintenant écoutons la plainte de Théophile dans
sa prison ; il s'adresse au roi :

Après cinq ou six mois d'erreurs,
Incertain en quel lieu du monde
Je pourrois rasseoir les terreurs
De ma misère vagabonde,
Une incroyable trahison
Me fit rencontrer la prison
Où j'avois cherché mon azile.
Mon protecteur fut mon sergent.
Mon Dieu, comme il est difficile
De courrir avec de l'argent.

.
.

Icy donc comme en un tombeau,
Troublé du peril où je resve,
Saus compaignie et sans flambeau,
Toujours dans les discours de Grève ;
A l'ombre d'un petit faux jour
Qui perce un peu l'obscure tour,
Où les bourreaux vont à la guette ;
Grand roi, l'honneur de l'univers,
Je vous présente la requeste
De ce pauvre faiseur de vers.

Dans ces lieux voués au malheur,
Le soleil, contre sa nature,
A moins de jour et de chaleur
Que l'on en fait à sa peinture :
On n'y voit le ciel que bien peu,
On n'y voit ni terre ni feu ;
On meurt de l'air qu'on y respire ;
Tous les objets y sont glacez ;
Si bien que c'est ici l'empire
Où les vivants sont trépasscz.

Comme Alcide força la Mort
 Lorsqu'il lui fit lascher Thésée,
 Vous ferez avec moins d'effort
 Chose plus grande et plus aisée :
 Signez mon eslargissement ;
 Ainsi de trois doigts seulement
 Vous abattrez vingt et deux portes
 Et romprez les barres de fer
 De trois grilles qui sont plus fortes
 Que toutes celles de l'enfer.

5. Malgré sa dernière comparaison de Louis XIII avec Hercule, Théophile estimait peu l'innombrable armée des dieux et demi-dieux de la fable ; aussi trouve-t-on dans ses vers peu d'allusions à la mythologie païenne ; il en proscrivait l'emploi et trouvait bon qu'on laissât ces divinités décrépites reposer dans leur vieil Olympe. Un jour, il s'écrie en prenant la plume :

Je fausse ma promesse aux vierges du Parnasse ;
 Je ne veux invoquer ni muse ni Phébus,
 Et je suis, grâce à Dieu, guéri de cet abus.

Il ne traite pas mieux Cupidon, Vénus, les Oracles :

Ces contes sont fâcheux à des esprits hardis
 Qui sentent autrement qu'on ne faisoit jadis.

Il n'est pas jusqu'aux noms affectés, dont les poètes décoraient les objets de leurs passions imaginaires, qu'il n'atteigne de son dédain moqueur :

Amarante, Philis, Caliste, Pasithée,
 Je hais cette mollesse à vos noms affectée ;
 Ces titres qu'on vous fait avecque tant d'appas
 Témoignent qu'en effet vos yeux n'en avoient pas.
 Au sentiment divin de ma douce furie,
 Le plus beau nom du monde est le nom de *Marie*.
 Quelque souey qui m'ait enveloppé l'esprit,
 En l'oyant proférer, ce beau nom me guérit.
 Mon sang en est ému, mon âme en est touchée ! etc.

C'est un véritable phénomène, en un siècle où les littératures de la Grèce et de Rome régnaient en souveraines, qu'un homme d'un goût assez sûr, pour proscrire, comme l'a fait de nos jours, M. de Châteaubriand, toute cette friperie mythologique, pour préférer le doux nom de Marie, le plus beau nom du monde, à toutes ces appellations for-

gées par le pédantisme. Et qu'on se garde d'en conclure que Théophile manquait de sensibilité : loin de là, il aimait à exprimer des sentiments doux, à décrire la nature champêtre ; mais il voulait, pour modèles, l'homme et la nature elle-même, mais non pas les imitations déjà faites ou les imitations d'autrui. Voici un exemple de sa manière :

Je cueillerai ces abricots,
Ces fraises à couleur de flammes
Où nos bergers font des écots
Qui seraient ici bons aux dames ;
Et ces figues et ces melons
Dont la bouche des aquilons
N'a jamais su baiser l'écorce,
Et ces jaunes muscats si chers,
Que jamais la gresle ne force
Dans l'asyle de nos rochers.

Je verrai sur nos grenadiers
Leurs rouges pommes entr'ouvertes,
Où le ciel, comme à ses lauriers,
Garde des feuilles toujours vertes.
Je verrai ce touffu jasmin
Qui fait ombre à tout le chemin
Et le parfum d'une fleur
Qui conserve dans la gelée
Son odorat et sa couleur.

6. Théophile, injustement oublié, eut de son temps des admirateurs qui le mettaient au-dessus de Malherbe. Il fit même école, et Mairet, Scudéri, Pradon se faisaient gloire de l'imiter. Ses œuvres ont été imprimées en trois parties :

La première partie contient : 1° *Le Traité de l'immortalité de l'âme, ou la Mort de Soerate*, traduction libre du Phédon, mêlée de prose et de vers ; 2° *Des Poésies* diverses, dont nous avons parlé ; 3° *Larissa*, pièce latine dans le genre de Pétrone, élégamment écrite, mais licencieuse.

La seconde partie renferme : 1° une *Préface apologétique* ; 2° des *Fragments d'une histoire comique*, scènes de cabaret, traitées avec vérité, et qui donnent une idée des plaisirs peu délicats auxquels s'adonnaient alors les gens de lettres ; le caractère d'un pédant, nommé Sydias, y est tracé d'une manière extrêmement comique ; 3° des *Poésies* diverses ; 4° *Pyrame et Thisbé*, tragédie qui n'est plus aujourd'hui connue que par la critique de Boileau. Le satirique, voulant

rapporter un exemple frappant du ridicule d'une pensée froide et puérile, eite ces deux vers prononcés par Thisbé sur le poignard encore sanglant dont Pyrame s'était tué :

Ah ! voiei le poignard qui du sang de son maître
S'est souillé lâchement. Il en rougit, le traître !

Bien que la tragédie de Pyrame, dépourvue de plan et d'intrigue, offre beaucoup de vers de cette force, on y trouve aussi des tirades remarquables par le pathétique et même par la grâce du style. Au reste, il ne faudrait souvent aux vers de Théophile que la plus légère correction pour les rendre parfaits. Aussi a-t-il été imité par une foule de poètes plus célèbres que lui. Le fameux vers de Delille :

Il ne voit que la nuit, n'entend que le silence,
est une imitation évidente de celui-ci, que Théophile met dans la bouche de Pyrame :

On n'oit que le silence, on ne voit rien que l'ombre.

La troisième partie comprend toutes les pièces qu'il composa pendant et depuis son procès ; telles que la *Requête de Théophile au roi* (1624) ; la *Maison de Sylvie*, recueil de dix odes composées à la louange de la duchesse de Montmorenei ; enfin, trois *Apologies*, dont deux sont en prose française et la troisième en latin.

7. PATRIX, gentilhomme normand, fut, de son temps, fort estimé des beaux-esprits (1585-1672). C'était, à vrai dire, le temps où l'on estimait quiconque savait dire des riens agréables ou tourner passablement un vers. De tous ceux qu'a tournés Patrix, on ne peut citer que le madrigal suivant, qui ne manque pas de trait :

Je songeois cette nuit que, de mal consumé,
Coste à coste d'un pauvre on m'avoit inhumé ;
Et que, n'en pouvant pas souffrir le voisinage,
En mort de qualité je luy tins ce langage :
Retire-toy, coquin ; va pourrir loin d'icy :
Il ne t'appartient pas de m'approcher ainsi.
— Coquin, ce me dit-il d'une arrogance extrême !
Va chercher tes coquins ailleurs, coquin toy-mesme :
Icy tous sont égaux ; je ne te dois plus rien :
Je suis sur mon fumier, comme toy sur le tien.

8. Philippe HABERT, l'un des premiers académiciens, mourut en 1637 à l'âge de trente-quatre ans. On a de lui le *Temple de la mort*, poème de trois cents vers, où l'harmonie se fait sentir autant que la verve, et dont le début peut

étonner, si l'on se rappelle que Despréaux et Racine n'étaient pas nés, quand il parut :

Sous ces climats glacez, où le flambeau du monde
Erand avec regret sa lumière féconde,
Dans une isle déserte, est un vallon affreux
Qui n'eut jamais du ciel un regard amoureux.
Là, sur de vieux cyprès, dépouillez de verdure,
Nichent tous les oyseaux de malheureux augure :
La terre, pour toute herbe, y produit des poisons,
Et l'hiver y tient lieu de toutes les saisons.
Tous les champs d'alentour ne sont que cimetières :
Mille sources de sang y font mille rivières
Qui, traînant des corps morts et de vieux ossements,
Au lieu de murmurer, font des gémissements.

§ 2. *Calages, Colardeau, maître Adam, etc.*

1. Mademoiselle de Calages; son poëme de Judith. — 2. Citation de quelques passages de ce poëme; emprunts que lui a faits Racine. — 3. Colardeau; ses poésies; citation de quelques morceaux. — 4. Adam Billaut ou maître Adam. — 5. Ses Chevilles, son Vilebrequin et son Rabot; diverses citations. — 6. Raqueneau et Réault.

1. Mademoiselle DE CALAGES, poëte de Toulouse, ignorée jusqu'ici, cultiva, dans les premières années du xvii^e siècle, la poésie avec un succès qui lui mérite une mention distinguée. Le plus important de ses ouvrages est le poëme de *Judith* ou la *Délivrance de Béthulie*, en huit livres. Contemporaine de Corneille, Mademoiselle de Calages avait terminé son poëme avant que le *Cid* eût paru, avant que la langue poétique eût été formée par les chefs-d'œuvre de ce grand homme, lorsque les poëmes de *saint Louis*, d'*Alaric*, de *Clovis*, etc., écrits d'un style si barbare, faisaient pourtant une réputation à leurs auteurs, et sa *Judith* contient des morceaux dignes d'une autre époque, tels que les passages suivants.

2. Judith passe dans l'appartement nuptial pour quitter ses habits de deuil, et y reprendre ceux qu'elle portait le jour de son union avec Manassès :

Elle touche et cent fois arrose de ses larmes
L'habit dont son époux voulut parer ses charmes,
Quand, aux yeux des Hébreux, s'avancant à l'autel,
Tous deux se sont juré un amour éternel.

Qu'un soin bien différent l'agite et la dévore !
 Ah ! ce n'est pas pour plaire à l'objet qu'elle adore
 Que Judith a recours à ces vains ornements.
 Elle entend tout à coup de longs gémissements,
 Son bras avec effroi comme enchaîné s'arrête,
 Elle frémit, soupire et détourne la tête.
 D'un nuage confus son œil est obscurci ;
 D'un tremblement soudain tout son corps est saisi.
 A la pâle lueur d'une sombre lumière,
 Un fantôme effrayant vient frapper sa paupière.
 C'est Manassès qui s'offre à son cœur attendri,
 Tel que ses yeux l'ont vu quand cet époux chéri
 Exhala dans ses bras son âme fugitive, etc.

Enfin Judith est au moment d'exécuter son dessein :

Son courage redouble, un feu divin l'embrase :
 Ce n'est plus cet objet dont le charme vainqueur,
 Du farouche Holopherne avait séduit le cœur,
 Sa démarche et ses traits n'ont rien d'une mortelle ;
 Une sombre fureur en ses yeux étincelle ;
 Ses cheveux sur son front semblent se hérissier ;
 Un pouvoir inconnu la force d'avancer ;
 Elle voit sur le lit la redoutable épée
 Qui dans le sang hébreu devait être trempée :
 Elle hâte ses pas et prend entre ses mains
 Ce fer victorieux, la terreur des humains,
 Observe avec horreur ce conquérant du monde,
 S'applaudit en voyant son ivresse profonde,
 Puis soulève le fer, l'arrache du fourreau,
 Et, le cœur enflammé par un transport nouveau,
 Croit entendre la voix du Ciel qui l'encourage :
 « Tu le veux, Dieu puissant, achève ton ouvrage ! »
 Elle dit, et d'un bras par Dieu même affermi,
 Frappe d'un fer tranchant son superbe ennemi.

Il n'y a rien là du style ridicule des poètes épiques de la même époque. L'apparition de Manassès et d'autres passages prouvent que mademoiselle de Calages avait su faire une étude heureuse des anciens. Son poème, comme on le pense bien, n'est pas constamment écrit de cette manière ; mais les passages que nous avons cités suffisent pour en donner une idée avantageuse. Racine l'avait sans doute apprécié, puisqu'on trouve dans sa *Phèdre* deux imitations de la *Judith*. Ce vers :

Qu'un soin bien différent l'agite et la dévore,

se retrouve presque mot pour mot dans la scène 5 de l'acte 2 :

Un soin bien différent me trouble et me dévore !

L'auteur de *Judith*, voulant peindre Holopherne, s'étonnant du trouble et de l'agitation qu'excite dans son âme sa passion nouvelle, dit :

Il se cherche lui-même et ne se trouve plus.

Racine fait dire dans la déclaration d'Ippolyte à Aricie :

Moi-même, pour tout fruit de mes soins superflus,
Je me cherche moi-même et ne me trouve plus.

3. JULIEN COLARDEAU (1590-1669) mérite, comme poète, une réputation que les justes éloges de quelques critiques n'ont pu lui faire obtenir encore ; tant le public revient difficilement de ses premières impressions. En 1619, il fit imprimer une *Satire* latine contre les bals et les mascarades, intitulée : *Larvina, satyrica in chorearum lascivias et personata tripudia*. Cette pièce, dans laquelle il s'était proposé d'imiter Apulée, se ressent de l'affectation et de l'obscurité du modèle qu'il avait choisi¹. On y découvre cependant les germes du talent qu'il a déployé dans ses deux poèmes : l'un *sur les Victoires de Louis XIII* et l'autre *sur le Château de Richelieu*. On peut reprocher au premier d'être trop historique ; au deuxième, d'être trop régulier dans sa marche. Mais dans ce dernier, l'auteur a su déployer d'une manière aussi féconde que naturelle toutes les richesses de la poésie. Ses vers paraissent au-dessus de son siècle par l'énergie comme par la pureté du langage. Il peint ainsi deux captifs de marbre qui portent un balcon :

On voit roidir leurs nerfs, on voit grossir leurs veines.
Vois ce col détourné, ce pied droit suspendu,
Ce coude replié, ce bras gauche étendu ;
La cruauté de l'art fait plaindre la nature
De tenir si longtemps leurs corps à la torture...
Leurs yeux sont gros de pleurs, et leur visage exprime
La grandeur de leur peine et l'horreur de leur crime.

¹ V. *Hist. de la Littérature latine*, p. 388.

Voici comment il décrit le colosse de Rhodes :

Que l'isle, où le soleil chaque jour se récréé,
Ne vante plus l'image à ce dieu consacrée,
Ce superbe colosse en qui l'art des humains
Consomma tant de jours et lassa tant de mains ;
Dont la tête élevée au delà du tonnerre,
Et les pieds embrassant et la mer et la terre,
Sembloient, en leur stature épouvantable aux yeux,
Joindre ensemble la mer, et la terre et les cieux.

Ailleurs le poète, d'après un tableau de l'antichambre du cardinal, peint la *Vérité que le temps découvre* :

D'un abîme sans fond et plein d'obscurité
Le Temps, père des dieux, tire la Vérité.
Dans les bras de ce dieu, cette déesse nue
Dissipe l'épaisseur d'une profonde nue,
Et paraît, à nos yeux, telle que le Soleil,
Sur les bords d'Orient, au point de son réveil :
Son teint blanc et vermeil montre son innocence ;
Les princes et les dieux redoutent sa puissance,
C'est elle qui confond l'artifice et l'erreur,
Qui rend aux bons l'amour, aux méchants la terreur.

Il entre ensuite dans la galerie où sont consacrées sur la toile toutes les actions mémorables du règne de Louis XIII, et dont il rapporte la gloire au cardinal. Ici c'est la prise de La Rochelle ; là, c'est le siège de Casal. Tout est peint avec un feu et une fraîcheur d'expression qui étonne. Ce qui surprend encore plus, c'est le courage avec lequel il loue le duc de Montmorenci, dans la description du combat de Castelnaudary, qui lui fut si funeste. Après avoir montré les deux armées aux prises et peint énergiquement la défaite du rebelle, il l'apostrophe ainsi :

Grand Héros, qu'un excès d'amour et de valeur
Engage aveuglément dans le dernier malheur,
Tous tes autres exploits ont mérité de vivre ;
Ils vivront à jamais sur le marbre et le cuivre.
Tes sublimes vertus, dignes d'un meilleur sort,
Effacent, à nos yeux, la honte de ta mort ;
Et les siècles futurs, francs de haine et d'envie,
Ne doivent pas juger de l'état de ta vie,
Par l'instant malheureux qui surprit tes beaux jours
D'une éclipse fatale au milieu de leur cours.

4. ADAM BILLAUT, connu sous le nom de *Maître Adam*, naquit à Nevers. Il était menuisier. Sans études, mais doué d'un génie naturel, il s'amusa à faire des vers. Il eut d'abord pour protecteurs les princes de Gonzague, ducs de Nevers. Le cardinal de Richelieu lui fit ensuite une pension, et dès lors les présents des grands seigneurs, les éloges des beaux-esprits plurent sur lui. Le grand Condé fut l'un de ses Mécènes, et le grand Corneille, de ses panégyristes. On ne l'appelait que le *Virgile au rabot*. Il mourut en 1662.

5. Maître Adam fit trois recueils de ses poésies, auxquels il donna des noms tirés de sa profession, les *Chevilles*, le *Vilebrequin* et le *Rabot*. On ne peut nier que ses vers n'aient tiré le plus grand relief du contraste de son état; on y trouve beaucoup d'incorrection, de mauvais goût et de pointes ridicules; mais aussi de la verve, et, ce qui surprend davantage, quelquefois de la noblesse dans les pensées et même dans l'expression. Tout le monde connaît sa chanson : *Aussitôt que la lumière*, et le rondeau qui commence ainsi :

Pour te guérir de cette sciatique, etc.

Citons d'abord quelques stances sur son *Ode à Richelieu*.

.
 N'est-ce pas un effet de l'essence supresse,
 De voir d'un feu divin mes esprits animez;
 Que, ressemblant au champ cultivé de luy-mesme,
 Je produise des fruits que l'on n'a point semez.
 Ainsi vit-on jadis une troupe divine
 Porter par l'univers notre sainte doctrine
 Et ravir les mortels des merveilles de Dieu,
 Sans avoir de l'étude aucune expérience,
 Et pour en bien parler, que la même science
 Qui m'apprend à chanter les faits de Richelieu.
 Ce n'est pas sur ce mont qui se perd dans les nues,
 Que pour peindre tes faits je cherche des couleurs:
 Le Parnasse a pour moi des routes inconnues;
 J'en laisse à nos esprits et les fruits et les fleurs.
 Sans grimper sur l'orgueil de ces grands précipices,
 La Nature a pour moi des soins assez propices;

C'est elle seulement qui me vient animer :
Et sans faire le vain, j'aurai bien l'assurance
De dire qu'il n'est point de menuisier en France
Qui sçache, comme moy, ce bel art de rimer.

Un village voisin du beau fleuve de Loire,
Où le siècle de fer n'a pas eneore esté,
D'où sans le bruit des eaux et le bruit de ta gloire
Le silence jamais ne seroit écarté ;
Dans ce séjour plaisant autant qu'il est sauvage,
Assis dessus les fleurs qui bordent le rivage,
Je borne mes désirs au soin de te priser,
Sans que l'ambition me flatte d'espérance ;
M'estimant trop heureux, si j'ai la récompense,
En t'immortalisant, de m'immortaliser.

.
Ces murs de qui l'orgueil détrempe les matières,
Dont la cime aujourd'hui touche les fondements,
Ces colosses changez en fameux cimetières
Où ta gloire a basti de si beaux monuments ;
Ces affreux boulevards, ces superbes machines,
Ces forts ensevelis sous leurs propres ruines ;
La Rochelle, en un mot, qu'est-elle maintenant ?
N'as-tu pas abattu sa pompe injurieuse ?
Et mis aux pieds du Roy l'audace impérieuse
Du rebelle démon qui l'alloit soutenant ?

.
On avait sollicité Maître Adam d'aller à la cour ; il répondit à ces sollicitations par des stances dont quelques-unes méritent d'être citées :

Pourveu qu'en rabotant ma diligence apporte
De quoy faire rouler la course d'un vivant,
Je seray plus content à vivre de la sorte
Que si j'avois gagné tous les biens du Levant.
S'eslève qui vondra sur l'inconstante roue
Dont la Déesse aveugle en nous trompant se joue ;
Je ne m'intrigue point dans son funeste accueil.
Elle eouvre de miel une pilule amère ;
Et sous l'ombre d'un port nous eachant un escueil,
Elle devient marastre, aussi-tost qu'elle est mère.

Je ne recherche point cet illustre avantage
De ceux qui tous les jours sont dans des différens
A disputer l'honneur d'un fameux parentage,
Comme si les humains n'estoient pas tous parents.
Qu'on sçache que je suis d'une tige champestre ;

Que mes prédécesseurs menoient les brebis paistre ;
 Que la rusticité fit naistre mes ayeux :
 Mais j'ay ce bon-heur en ce siècle où nous sommes
 Que, bien que je sois bas au langage des hommes,
 Je parle quand je veux le langage des dieux.

.
 Le destin qui préside aux grandeurs les plus fermes,
 N'a pas si bien fondé sa conduite et ses faits,
 Que le temps n'ait prescrit des bornes et des termes
 Aux fastes les plus grands que sa faveur ait faits.
 Ce prince dont l'empire eut le ciel pour limite,
 Qui trouvait à ses yeux la terre trop petite
 Pour s'eslever un trosne et construire une loy,
 Son dernier successeur ¹ se vit si misérable,
 Que pour vaincre le cours d'une faim déplorable,
 Il s'aïda d'un rabot aussi bien comme moy.

6. Deux autres artisans de la même époque, RAQUE-NEAU, pâtissier, et RÉAULT, serrurier, adressèrent chacun un sonnet à Maître Adam. Celui du pâtissier finissait par cette pointe :

Tu souffriras pourtant que je me flatte un peu ;
 Avecque plus de bruit tu travailles sans doute,
 Mais pour moy je travaille avecque plus de feu.

CHAPITRE III.

POÉSIE DRAMATIQUE.

§ 1^{er}. *De Richelieu et de son influence sur la poésie dramatique.*

1. Richelieu ; détails sur ses ouvrages ; les Pièces des cinq auteurs. — 2. L'abbé d'Aubignac ; sa Pratique du théâtre ; sa Zénobie. — 3. Bois-Robert ; sa vie et ses ouvrages ; citation de quelques-uns de ses vers. — 4. Colletet ; ses productions dramatiques.

1. Armand-Jean Duplessis, cardinal DE RICHELIEU (1585-1642), mérite une place dans l'Histoire littéraire, et

¹ Le fils de Persée, dernier roi de Macédoine, devint menuisier à Rome. (*Plutarque, Vie de Paul-Emile.*)

comme fondateur de l'Académie française et comme auteur de plusieurs ouvrages dramatiques, historiques et autres. Lorsqu'il n'était encore qu'évêque de Luçon, il prononça des discours remarquables aux États-Généraux où il siégea comme député du clergé de Poitou. Dans son exil à Avignon, après la mort du maréchal d'Ancre son protecteur, il fit la *Méthode des controverses*, écrit solide où règne un ton remarquable de douceur et de modération. Les *Principaux points de la religion catholique défendus*, l'*Instruction du chrétien* et la *Perfection du chrétien*, sont à peu près du même temps. Devenu premier ministre de Louis XIII, au milieu des graves préoccupations de la politique européenne qu'il dirigeait, il inventait des sujets de pièces dramatiques dont il faisait versifier chaque acte par un auteur différent, productions qui se nommèrent les *Pièces des cinq auteurs*. Sa tragi-comédie de *Mirame* et la *Grande pastorale* sont de Richelieu lui-même. En 1635, d'une réunion de beaux-esprits qui s'assemblaient pour discuter des questions littéraires, il fit l'Académie française, dont il voulut être le chef et le protecteur. Il lui prescrivit la critique du *Cid*, moins peut-être par jalousie que pour établir la juridiction de la nouvelle société dans l'empire du goût. La Sorbonne lui dut aussi et des édifices superbes et une destination plus étendue. On doit encore à Richelieu :

1^o L'*Histoire de la mère et du fils* (Marie de Médicis et Louis XIII), attribuée faussement à Mézerai ;

2^o Une suite de *Mémoires* sur les événements du temps ;

3^o Le *Testament politique du cardinal de Richelieu*. Longtemps on lui a dénié cet ouvrage ; mais sur ce point nous adoptons le jugement de La Bruyère, qui a dit : *Celui qui a fait de si grandes choses, ou n'a jamais écrit, ou a écrit ce Testament*.

2. FRANÇOIS HÉDELIN, abbé d'AUBIGNAC, nom sous lequel il est est plus connu (1604-1676), fut chargé par le cardinal de Richelieu de composer un ouvrage didactique sur la poésie théâtrale. Cet ordre donna naissance à la *Pratique du théâtre*, « lourd et ennuyeux commentaire » d'Aristote, dit La Harpe, fait par un pédant sans esprit

» et sans jugement, qui entend mal ce qu'il a lu et qui » croit connaître le théâtre, parce qu'il sait le grec. » D'Aubignac voulut prouver qu'il savait appliquer sa théorie, et il fit représenter, au bruit des sifflets, *Zénobie*, tragédie en prose, qui seule, disait-il, avait été fidèle aux règles d'Aristote. *Je sais bon gré*, dit à cette occasion le grand Condé, à l'abbé d'Aubignac d'avoir si bien suivi les règles d'Aristote ; mais je ne pardonne pas aux règles d'Aristote d'avoir fait faire une si mauvaise tragédie à l'abbé d'Aubignac.

3. FRANÇOIS MÉTEL DE BOIS-ROBERT, né l'an 1592, à Caen, entra vers 1630 dans les ordres, mais sans vocation. Homme d'esprit et de bons mots, il sut se rendre agréable et même nécessaire au cardinal de Richelieu, qui se servait de sa gaieté comme d'un délassement aux graves affaires de l'Etat, et qui, pour l'en récompenser, le dota de riches et nombreux bénéfices. C'est lui qui fit naître dans l'esprit de son protecteur l'idée de fonder l'Académie française. A la mort du cardinal, il fut exilé de la cour pour la grossièreté de ses paroles : mauvais ecclésiastique, il aimait avec fureur la table et le jeu.

Bois-Robert mourut en 1662. Il était un des cinq auteurs qui travaillaient aux pièces de théâtre du cardinal. Il en a fait, pour son compte, dix-huit, dont les titres mêmes sont oubliés, quoique sa *Belle plaideuse* ait fourni, dit-on, à Molière deux belles scènes de l'Avare. Ses autres ouvrages sont des *Epîtres*, l'*Histoire indienne d'Anaxandre et d'Orasie*, roman ; le *Sacrifice des Muses*, adressé à Richelieu ; des *Nouvelles héroïques et galantes* ; une *Paraphrase en vers des sept psaumes de la pénitence*, et quelques autres pièces. Le morceau suivant donnera une idée de son style, de son esprit et de son caractère. C'est une ode au cardinal de Richelieu :

On dit que ma fortune est faite :
 Mes envieux sont estonnez,
 Depuis qu'ainsi l'on interprète
 Les vers que vous m'avez donnez.
 Chacun me flatte et me salue,
 Ou me montre au doigt par la rue ;

Ce bruit court jusque dans les champs.
 Mais, ô seul homme que j'implore,
 Je ne sçaurois trouver encore
 Crédit sur eux chez les marchans.

Achevez des faveurs si grandes :
 Considérez, esprit parfait,
 Que sur le sujet des demandes
 Je suis épuisé tout à fait.

Je n'y ferai plus rien qui vaille.
 Permettez donc que je travaille
 Bientôt sur un remerciement ;
 J'aurai mille belles pensées ;
 Car c'est un champ où rarement
 Les Muses se sont exercées.

4. GUILLAUME COLLETET (1598-1659), qu'il ne faut pas confondre avec son fils, le Colletet dont parle Boileau, travailla d'abord pour le théâtre, par l'ordre de Richelieu. Il composa seul *Cyminde* ou les *deux victimes*, tragi-comédie, et avec d'autres poètes, l'*Aveugle de Smyrne* et les *Tuileries*. Le monologue de cette dernière pièce, dû à Colletet, charma tellement le cardinal qu'il lui fit présent de 600 livres pour six vers qui décrivaient la pièce d'eau du jardin : libéralité que l'auteur paya par ce distique aussi naturel qu'ingénieux :

Armand, qui pour six vers m'as donné six cents livres,
 Que ne puis-je, à ce prix, te vendre tous mes livres ?

Ce présent et beaucoup d'autres, joints à des places lucratives, pouvaient assurer de l'aisance à Colletet ; mais son inconduite le jeta dans la misère.

Colletet mourut, en 1659, si pauvre qu'il ne laissa pas de quoi se faire enterrer. C'était un auteur fécond et laborieux ; il ne manquait ni de facilité ni de naturel, et quelques-unes de ses épigrammes sont pleines d'agrément.

§ 2. Mairet, Pierre Corneille et Rotrou.

1. Mairet, premier véritable poète tragique ; ses divers ouvrages. — 2. Principal défaut de Mairet. — 3. Pierre Corneille ; sa *Mélite* et autres pièces jusqu'à *Médée*. — 4. La *Médée* de Corneille. — 5. Le *Cid* ; cabales contre cette pièce. — 6. Les *Horaces*. — 7. *Cinna* et

Polyruete. — 8. Pompée et le Menteur. — 9. Rodogune et Théodore. — 10. Don Sanche, Andromède et Nicomède. — 11. Pertharite et l'imitation de Jésus-Christ. — 12. Œdipe. — 13. La Toison d'or, Sertorius, Sophonisbe, Othon, Agésilas, Attila, Bérénice, Pulchérie et Suréna. — 14. Renouement de Corneille au théâtre ; sa mort. — 15. Réponse à des critiques injustes dont Corneille a été l'objet ; beautés de ses ouvrages. — 16. Défauts dont Corneille n'a pas su se garantir. — 17. Autres ouvrages de Corneille. — 18. Rotrou ; détails sur sa vie. — 19. L'Hercule mourant, les Ménéchmes, etc. ; Venceslas, Cosroës et Saint-Genest. — 20. Facilité prodigieuse de Rotrou ; titres de ses pièces.

1. JEAN MAIRET (1604-1686) est le premier poète tragique de France, digne de ce nom. A seize ans, il fit jouer *Chryséide* et *Arimand*, tragi-comédie, dont le sujet est tiré de l'*Astrée* et qui, pour le style et la conduite, est préférable à toutes les pièces de Hardy. La *Sylvie*, qu'il donna l'année suivante, eut encore plus de succès : le style en est déparé par les pointes et le phébus que les Italiens avaient mis à la mode ; elle fit néanmoins courir tout Paris pendant quatre ans ; mais c'est que l'on n'avait pas encore la moindre idée du style qui convient à la tragédie. En 1629, parut la *Sophonisbe*, qui forme une époque remarquable dans les annales de notre théâtre. Le plan en est régulier, soumis aux *trois unités* sur lesquelles on disputa si longuement dans ce siècle et qui devinrent règle obligatoire pour toute tragédie¹. *Sophonisbe* se soutint à la scène même après que Corneille eut traité le même sujet : c'est qu'elle contient des beautés vraies, surtout dans les deux derniers actes, et que, si le style en est faible et defectueux, on y trouve du sentiment, du pathétique et de l'élévation. Mairet avait emprunté au Trissin le sujet de la *Sophonisbe* ; mais il ajouta des beautés qui assurèrent le succès de l'ouvrage et qu'il ne devait qu'à lui-même. On doit encore à Mairet :

1^o La *Sylvanire* ou la *Morte vive*, tragi-comédie pastorale, tirée de l'*Astrée*. C'est une pièce régulière et ennuyeuse.

2^o Les *Galanteries du duc d'Osson*, comédie toute d'invention ; le style, quoique faible, en est passable pour le temps ; mais elle offre des tableaux trop libres.

3^o La *Virginie*, tragi-comédie. Ce n'est point le sujet de Virginie, traité depuis par La Harpe et Allieri. Cette pièce est toute de l'invention de Mairet qui, par cette raison, la préférerait à ses autres ouvrages. C'est pourtant une de ses plus faibles productions.

¹ Voy. mon *Traité de Littérature*, Poétique, p. 94.

4^o *Marc-Antoine* ou la *Cléopâtre*, pièce assez bien conduite et dont le style a quelque noblesse.

5^o *La Mort de Mustapha*, imitation d'une tragédie italienne de Bonarelli; elle offre de l'intérêt, du mouvement et des caractères bien tracés.

6^o *Athénaïs*, tragi-comédie, sujet traité depuis par Lagrange Chancel.

7^o *Le Roland furieux*, l'*Illustre corsaire* et *Sidonie*, tragi-comédies.

2. Le principal défaut de Mairet, c'est la trivialité. Quand une passion violente ou une grande situation ne viennent pas le relever, il manque tout à fait de dignité, et prête à des reines, à des princes, à des généraux, un langage et des sentiments vulgaires; en cela conforme à la nouvelle école dramatique de nos jours, il descend à des détails oiseux; enfin sa tragédie reproduit sur la scène le tableau de la vie réelle et prosaïque, ce qui est tout à fait contraire à l'esprit du drame.

3. PIERRE CORNEILLE naquit à Rouen le 6 juin 1606. Son père était avocat du roi, à la table de marbre de Normandie. Il fit ses études aux Jésuites de Rouen, et conserva pour eux une tendre vénération. Il se mit d'abord au barreau sans goût et sans succès. Une anecdote romanesque éveilla, dit-on, en lui le talent poétique qu'il ne se connaissait pas et qui donna naissance à la comédie de *Mélite*, jouée en 1629. *Mélite* est, avec la *Sophonisbe* de Mairet, qui parut la même année, la première pièce régulière que nous eussions en France; et, toute médiocre qu'elle est, c'est un chef-d'œuvre, si on la compare aux pièces de Hardy qui l'ont immédiatement précédée. *Mélite* fut suivie de cinq autres pièces: *Clitandre* (1632), *la Veuve*, *la Galerie du palais*, *la Suivante* (1634), *la Place Royale* (1635), et rien encore n'annonçait le grand Corneille. Faibles essais d'un talent qui suivit le goût de son siècle avant de le réformer, ces pièces, disons-mieux, ces ébauches informes, offrent cependant quelquefois des traits d'esprit et de verve comique; on peut même y découvrir des combinaisons ingénieuses; quelques exemples d'un dialogue adroit (*Veuve*, act. 2, sc. 3); quelques res-

sorts d'intrigue ménagés avec art (*la Suivante*); quelques scènes heureuses d'invention, et vraies de situation comme de sentiments; les personnages de *soubrettes*, substitués pour la première fois (*la Galerie du palais*) à des rôles de *nourrices*, que remplissaient, dans nos anciennes comédies, des hommes habillés en femme.

4. Après la *Place royale*, Corneille avait donné *Médée* (1635). *Médée*, imitation de Sénèque, qui lui-même s'était aidé d'Euripide¹, contient déjà le germe des grandes beautés qui brillent dans les autres pièces de Corneille, et aussi des défauts qui viennent s'y mêler. Ainsi que la *Médée* de Sénèque, la *Médée* de Corneille offre, à la place d'une action vive et soutenue, les longues déclamations familières à la tragédie latine, et quelquefois aussi à la tragédie grecque. C'est, du reste, la première pièce dans laquelle on trouve quelque goût de l'antiquité. Quoique mal conçue et mal écrite, le talent sublime de Corneille s'y révélait déjà à quelques morceaux d'une force de pensées et d'une élévation de style inconnues avant lui, entre autres, dans le monologue de *Médée*.

5. Cependant Corneille n'avait point encore rencontré la source féconde où devait puiser si abondamment son génie dramatique. Un secrétaire de la reine Marie de Médicis, nommé Chalon, retiré à Rouen, dans sa vieillesse, conseilla à Corneille d'apprendre l'espagnol et lui proposa d'abord le sujet du *Cid*.

Corneille venait de faire *l'Illusion comique*, malheureux imbroglio qu'on ose à peine nommer. Mais dès qu'il eut touché au sujet traité par Guillen de Castro, ce sujet (*le Cid*) prit sous sa plume une forme nouvelle et devint une véritable création (1636). D'un tissu d'aventures incroyables qui faisaient le fond de la pièce espagnole, Corneille forma une pièce régulière sans être moins touchante. On sait la gloire et les tracasseries que le succès du *Cid* valut à Corneille. Richelieu, en qui la vanité de l'homme de lettres n'était pas moindre que la

¹ Voy. *Hist. de la Littérature grecque*, p. 149-150, et de la *Littérature latine*, p. 227.

fierté du ministre, fut blessé, dit-on, d'un triomphe si éclatant, et se mit avec chaleur à la tête des ennemis de Corneille; il défera *le Cid* au jugement de l'Académie. Mais, malgré la critique, si noble d'ailleurs, si polie et si ménagée de l'Académie, malgré la puissance du cardinal,

Tout Paris pour le *Cid* eut les yeux de Chimène.

La France entière voulut entendre ou du moins lire ce chef-d'œuvre qui révélait l'avenir de la Melpomène française; l'admiration publique venait de toutes parts chercher le grand poète, et le proverbe, cette voix des nations, formulait l'applaudissement général; on disait, pour porter l'éloge aussi haut que possible, *cela est beau comme le Cid*. Toutes les nations civilisées apportèrent le tribut de leur hommage : *le Cid* fut traduit en italien, en anglais, en allemand, en espagnol, enfin dans chacune des langues européennes, à l'exception de la langue turque.

Cet empressement général était bien motivé; le drame moderne venait de naître, et à son berceau, il offrait déjà des modèles de toutes les perfections qu'il devait atteindre plus tard sous la plume de Corneille ou celle de ses successeurs. Un sujet fécond, un intérêt croissant sans cesse, des situations attachantes, un dialogue plein de noblesse et de vérité, le langage des passions traduit en beaux vers, voilà ce qui avait manqué à tous les tragiques du temps passé, voilà ce qu'on trouvait dans le *Cid*.

Les envieux de Corneille répétaient partout dans les salons, dans les libelles, que l'auteur de *Médée* et du *Cid* ne saurait jamais qu'imiter et traduire; qu'il avait *dérobé* (c'était le mot d'ordre) la première de ces tragédies à Sénèque et la seconde à Castro; qu'enfin ce *pauvre esprit*, metteur en œuvre assez adroit, mais effronté plagiaire, était convaincu, par ses propres ouvrages, d'impuissance dramatique.

Corneille, qui n'avait appris la langue des poètes espagnols que pour profiter de leurs inventions, paraissait

avoir résolu de transporter sur notre théâtre quelques-unes de leurs pièces les plus célèbres, notamment l'*Héraclius* et le *Menteur* qu'il imita quelques années après. Mais alors, voulant confondre l'envie qui lui supposait des *larcins* pour lui refuser du génie, il chercha longtemps un sujet neuf, et les *Horaces* parurent pour venger l'auteur du *Cid* (1639).

6. « Horace fut condamné par les décemvirs, mais il » fut absous par le peuple. » Ce mot de Corneille était une double réponse aux critiques du *Cid* et à celles dont on menaçait les *Horaces*. Les *Horaces* ne sont point encore une tragédie régulière ; l'ordonnance en est vicieuse, l'unité d'action y est violée ; les subtilités, le faux esprit déparent souvent le dialogue, et cependant le dialogue, les préparations dramatiques, la marche enfin de la première action (on en compte jusqu'à trois), montrent un progrès immense ; pensée principale, situations, personnages, tout, dans cette création irrégulière et sublime, présente un caractère de force, de grandeur, d'originalité dont il n'y avait pas de modèles.

7. *Cinna* et *Polyeucte* parurent ensuite ; *Cinna* au commencement de 1639, et *Polyeucte* en 1640. La cour et la ville, comme on disait alors, voulaient, ce semble, par leurs éclatants suffrages, dédommager Corneille des dégoûts que lui avaient suscités l'ignorance ou l'envie ; et dans leur admiration excessive, pour glorifier Corneille, ils le méconnurent. *Cinna* fut mis par toute la cour au-dessus du *Cid*. *Cinna*, il est vrai, est une des pièces les plus régulières de Corneille ; si l'unité de caractère et celle d'intérêt y sont violées, les trois unités de lieu, de temps et d'action y sont aussi parfaitement observées qu'elles puissent l'être ; les scènes sont liées entre elles : hors un seul endroit où le théâtre reste vide, l'action ne finit qu'avec la pièce ; il y a toujours de l'art, et l'art s'y montre rarement à découvert. Cependant *Cinna* est beaucoup moins touchant que le *Cid*, et le défaut ordinaire de Corneille, la vaine déclamation, y tient trop de place.

Voltaire remarque, en parlant du grand succès de *Cinna*, que les idées qui dominent dans cet ouvrage, les discussions politiques sur la meilleure forme de gouvernement, sur l'espèce de gloire attachée à l'habileté et au courage des conspirateurs, devaient plaire à des esprits occupés des factions et des troubles qui avaient éclaté pendant le ministère de Richelieu et produit des révoltes et des guerres civiles.

« Quand on passe de *Cinna* à *Polyeucte*, continue Voltaire, on se trouve dans un monde tout différent ; mais » les grands poètes, ainsi que les grands peintres, savent » traiter tous les sujets. » Bien qu'en effet, au premier coup d'œil, il n'y ait, ce semble, aucun rapport intellectuel entre *Polyeucte* et *Cinna*, il y en avait cependant un et profond, dans l'âme qui les conçut. Corneille a vécu sous deux inspirations, le patriotisme et la religion : enfant de la Fronde, guerre civile, il s'est d'abord souvenu des Romains ; élève des Jésuites, chrétien fervent, comme on l'était alors, il a sans aucune peine, et avec une foi naïve et spontanée, épanché dans *Polyeucte* ses sentiments et ses croyances. Il semble que les comédies de la Passion et les Actes des Apôtres ¹ qui, jusque-là, et avant Corneille, avaient défrayé le théâtre, aux applaudissements du peuple, eussent dû préparer à la tragédie religieuse une route sûre et facile. Il n'en fut pas ainsi cependant. « Avant que l'on jouât *Polyeucte*, dit Fontenelle, » Corneille le lut à l'Hôtel de Rambouillet, souverain » tribunal des affaires d'esprit en ce temps-là. La pièce y » fut applaudie autant que le demandaient la bienséance » et la grande réputation que l'auteur avait déjà. Mais » quelques jours après, Voiture vint trouver Corneille, et » prit des tours fort délicats pour lui dire que *Polyeucte* » n'avait pas réussi comme il pensait, que surtout le » christianisme avait déplu ². » Il est difficile, dit Voltaire, de démêler ce qui put porter les personnes du royaume qui avaient le plus de goût et de lumières à ju-

¹ Voy. t. 1^{er} de cette Histoire. p. 456 et s.

² Vie de Pierre Corneille.

ger si singulièrement : peut-être furent-ils persuadés qu'un martyr ne pourrait jamais réussir au théâtre? C'était ne pas connaître le peuple. Croyaient-ils que les défauts que leur sagacité leur faisait remarquer révolteraient le public? C'était tomber dans la même erreur qui avait trompé les censeurs du Cid. Ne serait-ce pas que l'Hôtel de Rambouillet aurait pensé, avant Boileau, que :

Du culte des chrétiens les mystères terribles
D'ornements égayés ne sont point susceptibles.

Quoi qu'il en soit, l'événement démentit les prévisions de l'Hôtel de Rambouillet et les propres craintes de Corneille, qui, alarmé par les confidences de Voiture, avait un moment songé à retirer la pièce d'entre les mains des comédiens, et ne leur avait laissé que sur la parole d'un d'entre eux qui n'y jouait point parce qu'il était trop mauvais acteur. « Je n'ai point fait de pièces où l'ordre » du théâtre soit plus beau, et l'enchaînement des scènes » mieux ménagé. » Cette justice que se rend Corneille lui-même dans l'examen de *Polyeucte*, est méritée. C'est en effet de toutes ses pièces la mieux conduite, celle où il y a le plus d'invention, la plus heureuse. Le dialogue y a une précision et une force auxquelles Corneille n'avait point encore atteint, et que depuis on n'a pas égalées. Cette pièce avait en outre pour les contemporains un autre et puissant intérêt. La foi, qui alors remplissait les âmes et qui donnait aux discussions théologiques de l'époque tant de vivacité et d'éclat, prêtait un charme d'actualité à des vers que l'indifférence de notre siècle trouve fades et languissants. Ainsi ces vers de la première scène, où sont énoncées avec un grand bonheur d'expression des maximes sur la grâce divine :

Il est toujours (Dieu) tout juste et tout bon ; mais sa grâce
Ne descend pas toujours avec même efficace ;
Après certains moments que perdent nos langueurs,
Elle quitte les traits qui pénètrent les cœurs ;
Le nôtre s'endureit, la repousse, l'égare ;
Le bras qui la versait en devient plus avare,
Et cette sainte ardeur qui doit porter au bien,
Tombe plus rarement ou n'opère plus rien ;

ces vers devaient avoir alors un intérêt particulier, un sens facilement compris de tous : *Polyeucte* est la contrepartie des *Provinciales*.

8. *Pompée* et *le menteur* suivirent *Polyeucte* : ils furent représentés le même hiver (1641-2).

« Je me contenterai d'avertir, dit Corneille en parlant » de *Pompée*, que celui dont je me suis le plus servi a été » le poète *Lucain*, dont la lecture m'a rendu si amoureux de la force de ses pensées et de la majesté de son raisonnement, qu'afin d'en enrichir notre langue, j'ai fait cet effet pour réduire en poème dramatique ce qu'il a traité en épique. » Corneille n'a guère mieux réussi à faire de la *Pharsale* une tragédie que *Lucain* à en faire une épopée. *Pompée* est en effet un ouvrage fort irrégulier, composé de parties incohérentes ; les caractères y sont mal dessinés et mal soutenus. Le rôle de *Cornélie* seul rappelle le pinceau des *Horaces*. Il offre un mélange de noblesse et de douleur, de sublime et de pathétique, qui concentre sur elle tout l'intérêt attaché au nom de *Pompée*. On y doit aussi remarquer la scène d'exposition où *Ptolémée* délibère avec ses ministres sur l'accueil qu'il doit faire à *Pompée* vaincu à *Pharsale* et cherchant un asile en *Egypte* ; exposition d'une enflure inexcusable, il est vrai, mais d'une originalité merveilleuse, puisque le début même renferme le nœud de l'intrigue.

Le menteur, imité, comme le *Cid*, de l'espagnol¹, fut la première comédie d'intrigue et de caractère dont la France put s'honorer. Jusque-là point de naturel, point de véritables peintures de mœurs ; un amas d'extravagances qui n'avaient rien de réel, faisait tout notre comique : quelque intérêt de curiosité ou plutôt d'étonnement était la seule impression qu'on pût demander à ces spectacles. Corneille, ramenant les deux scènes à la nature, à la vérité, nous apprend, dans *le menteur*, ce qu'était la comédie, comme il nous avait montré dans *le Cid* ce que la tragédie devait être. Ainsi, dans l'espace de huit années, il avait frayé la route à *Racine* comme à *Molière*.

¹ *La Sospechosa verdad* (la vérité suspecte) de *Pedro de Roxas*,

Passons la *Suite du Menteur* (1648), pièce dont l'exécution est faible et dont Voltaire a trop vanté le sujet.

9. Nous arrivons à *Rodogune* (1645), la dernière pièce où le génie de Corneille se montre encore tout entier, sinon dans l'ensemble, du moins dans le cinquième acte, si terrible et si pathétique. « On m'a souvent, dit-il ¹, fait une » question à la cour. Quel était celui de mes poèmes que » j'estimais le plus? et j'ai trouvé tous ceux qui me l'ont » faite si prévenus en faveur de *Cinna* ou du *Cid*, que je » n'ai jamais osé déclarer toute la tendresse que j'ai toujours eue pour celui-ci (*Rodogune*), à qui j'aurais volontiers donné mon suffrage, si je n'avais craint de » manquer au respect que je devais à ceux que je voyais » pencher d'un autre côté. Cette préférence est peut-être en moi un effet de ces inclinations aveugles » qu'ont beaucoup de pères pour quelques uns de leurs » enfants plus que pour les autres. » Cette faiblesse de Corneille pour *Rodogune* trahit plutôt la fatigue de son génie, qui l'abandonna bien plus dans *Théodore*, cette pièce dont Voltaire a dit justement : « Si quelque chose peut étonner et confondre l'esprit humain, c'est que l'auteur de *Polyeucte* ait pu être celui de *Théodore*.

10. Avec *Théodore* commence la troisième époque du génie dramatique de Corneille. *Héraclius*, pièce en quelques points imitée de Calderon, est un véritable imbroglio (1647), malgré quelques situations pleines d'intérêt et de pathétique. *Don Sanche d'Aragon*, comédie héroïque où quelques traits de grandeur ne peuvent racheter l'absence d'intérêt et l'invraisemblance de la fable, fut joué, en 1650, peu de mois avant *Andromède*, drame enrichi de musique et de divertissements, dans lequel le précurseur de Racine et de Molière devint celui de Quinault. *Nicomède* (1652) ne ressemble à rien de ce que nous avons vu jusqu'ici. Un héros, environné de périls qu'il ne repousse qu'avec l'ironie, telle est la première donnée de

¹ *Examen de Rodogune.*

l'ouvrage. C'est le caractère comique du *railleur*, élevé, par la grandeur d'âme et le rang du personnage, à l'énergie, au sublime et presque à la dignité de la haute tragédie.

11. La chute complète de *Pertharite* (1653) dégoûta Corneille du théâtre. Dans une préface assez chagrine qu'il mit à cette pièce, il accusa le public d'inconstance, et lui signifia, avec sa résolution, le motif qui la lui faisait prendre : il « avait trop longtemps écrit, dit-il, pour être » encore de mode. » Rendu à lui-même et à cette solitude de province, à ce foyer domestique qu'il n'avait quitté que par intervalles, Corneille chercha dans la poésie religieuse de douces et nobles consolations : il traduisit en vers l'*Imitation de Jésus-Christ*. Dans quelques stances de cette traduction, il a exprimé avec une grande noblesse de caractère les sentiments que lui inspiraient les attaques de ses ennemis.

12. Pendant six ans, Corneille consacra à ce travail ses pensées et les restes d'une ardeur qui devait encore éclater en quelques traits sublimes. Enfin, cédant aux sollicitations du surintendant Fouquet, et sans doute aussi au secret désir de son génie, il reparut sur la scène : il donna *OEdipe* en 1659. Cette pièce, si froide et si obscure, qui défigure le plus beau, le plus pathétique sujet du drame antique, réussit cependant, moins par des beautés qu'elle n'avait pas, que par l'attention délicate du public, de ranimer, de consoler la vieillesse de Corneille par un dernier triomphe.

13. Corneille tenta un nouvel essai pour réunir le chant à la poésie, et les décorations de la *Toison d'Or* (1661) furent encore plus applaudies que les déclamations d'*OEdipe*. *Sertorius*, qui fut joué en 1662, fut plus digne de Corneille : l'entrevue de Sertorius et de Pompée rappelle le peintre de *Cinna*. *Sophonisbe*, moins heureuse (1663), ne fit point oublier ou plutôt fit remettre au théâtre celle de Mairet. On crut retrouver dans *Othon* (1664) quelques traits dignes de Tacite. *Agésilas* (1666) et *At-*

tila (1667) ne firent que se montrer¹, comme pour annoncer qu'un grand homme, qui avait eu le malheur de vieillir sans rivaux, allait trouver un vainqueur. Trois ans après, *Bérénice*, sujet traité conjointement par Corneille et par Racine, avait vérifié le présage. *Pulchérie* et *Suréna* (1672 et 1674) furent les derniers efforts de l'auteur des *Horaces* et de *Cinna*, qui poursuivit longtemps la gloire après avoir perdu son génie.

14. Après *Suréna*, Corneille renonça tout de bon au théâtre. Les sentiments de piété qui avaient contenu sa jeunesse, consolèrent ses disgrâces dramatiques, et remplirent tout entiers ses derniers jours. Il ne pensa plus qu'à mourir chrétiennement, et termina doucement sa vie à Paris, en 1684. La France lui donna le nom de *grand*, non-seulement pour le distinguer de son frère, mais du reste des hommes. Il avait été reçu l'an 1647 à l'Académie française.

15. Pendant sa vie, il fut donné à l'auteur du *Cid* de jouir de toute sa gloire : un accord unanime le plaçait au premier rang des poètes ; tous les livres du temps sont pleins des éloges dont on semblait vouloir l'accabler. Il n'en fut pas ainsi dans le siècle suivant : il trouva des détracteurs acharnés qui blâmèrent l'ordonnance de ses plans, et prétendirent que son style, plein de déclamation, ne devenait supportable que quand il avait à peindre des sentiments exagérés.

Il faut répondre à ces attaques. Sans nous attacher à justifier les plans de Corneille, nous dirons que, si, au lieu de le comparer à ses successeurs, on veut bien le mettre en parallèle avec ses devanciers, on verra que c'est lui qui le premier apprit à lier les scènes entre elles,

¹ On connaît l'épigramme de Boileau :

J'ai vu l'Agésilas,
Hélas !
Après l'Agésilas,
Hélas !
Mais après l'Attila,
Hélas !

à les faire dépendre l'une de l'autre, à en former pour ainsi dire un tissu régulier. Que l'on ait fait mieux après lui, nous ne le nions pas ; mais on avait Corneille pour exemple, et lui, Corneille, n'avait eu pour modèles que Hardy et Mairet.

Quant au style de Corneille, le reproche est plus injuste encore, et il faut fermer les yeux pour ne pas voir qu'il présente des beautés de toute espèce.

Personne ne révoque en doute, dit un critique, que la passion, telle qu'elle doit être, lorsque des obstacles invincibles lui sont opposés, ne soit peinte dans le *Cid* avec le style le plus touchant ; le ton chevaleresque augmente encore sa pureté et sa délicatesse. Le rôle de Chimène, le plus dramatique qui ait été tracé, est écrit avec autant de naturel que d'énergie, et presque jamais l'emphase, la déclamation ne le refroidissent. Les modèles de la grande éloquence, de la discussion théâtrale, de la plus profonde logique, ne se trouvent-ils pas dans *les Horaces*, dans *Cinna* et dans *Pompée* ? Quel amateur des lettres n'a pas retenu les beaux vers dans lesquels le jeune Horace se montre aussi modeste que grand, les imprécations de Camille, le récit du combat imité de Tite-Live, et embelli par la plus noble diction ? Qui ne connaît les belles scènes de *Cinna* ? qui n'admire encore le rôle de Cornélie ? L'amour du trône, les tourments de l'ambition, ne sont-ils pas tracés dans le rôle de Cléopâtre avec une force et une chaleur qu'aucun poète n'a jamais surpassées ? La dignité et la noblesse de la diction ne répondent-elles pas à la hauteur du sujet ? Toutes les beautés poétiques de la religion chrétienne ne sont-elles pas employées dans *Polyeucte* ? Quelle vérité de style ne fallait-il pas pour peindre un jeune homme qui ne balance point à se séparer d'une tendre épouse, à rejeter tous les dons de la fortune pour partager la palme du martyr ; une femme vertueuse qui se trouve placée entre son inclination et son devoir ? Quelle modestie, quelle douceur dans le rôle de Pauline ! quelle majesté dans celui de Sévère ! quelle abnégation de soi-même dans le personnage de Polyeucte ! quel enthousiasme dans celui de Néarque ! La langue française ne prend-elle pas, dans cet admirable ouvrage, toutes les formes qui conviennent à tant de sentiments différents ?

Corneille semblait avoir épuisé tous les genres de style qu'on peut employer dans la tragédie. On devait penser qu'après avoir su exprimer les passions tendres, les passions violentes et les sentiments les plus sublimes, il ne lui restait plus qu'à parcourir de nouveau la route qu'il avait frayée. Il sut s'en ouvrir une nouvelle, il offrit à l'admiration du public une pièce dont le principal personnage, en butte à toutes les intrigues d'une cour perfide, n'oppose à ses adversaires qu'une ironie sanglante qui a toute la dignité du style tragique. Le rôle de Nicomède montre tout ce que la langue française offre de

ressources pour exprimer noblement le mépris qu'inspirent de lâches ennemis, et pour faire rire de leurs attaques imprudentes, sans démentir la fierté d'un grand caractère.

Ce qui doit mettre le comble à l'étonnement de ceux qui étudient le génie de Corneille, c'est qu'après avoir créé l'art de la tragédie, il ait encore fait la première comédie où l'on trouve un comique décent et naturel, où l'on remarque cette aisance et cette légèreté qui doivent caractériser ce genre, où l'on admire enfin cette gaieté soutenue dans le style et les situations, si éloignée des bouffonneries qui étaient alors en possession du théâtre. *Le Menteur* précéda les comédies de Molière. Dans cette pièce, qui est restée, le principal rôle est rempli de détails charmants; l'auteur y prend alternativement tous les tons; les narrations variées qu'il met dans la bouche du Menteur, réunissent toutes les sortes de beautés comiques, et le récit du pistolet, surtout, est d'un naturel, d'une gaieté piquante que Molière lui-même n'a pas surpassés. Le rôle du valet crédule, toujours dupe de son maître, quoiqu'il connaisse bien son caractère, contribue à faire ressortir le personnage du Menteur, et par des naïvetés exprimées dans un style toujours gai, jamais bouffon, augmente le comique de la situation.

16. Après avoir cherché à prouver que tous les genres de beautés poétiques se trouvent dans les ouvrages du grand Corneille, nous allons indiquer les défauts dont il n'a pu se garantir :

A l'époque où Corneille entra dans la carrière des lettres, la littérature espagnole était très-répandue en France. Anne d'Autriche avait introduit à la cour la langue sonore et majestueuse de l'ibérie. Tous les poètes dramatiques savaient cette langue, et cherchaient à faire passer sur notre théâtre les pièces espagnoles que notre indigence nous faisait regarder comme des chefs-d'œuvre. Les auteurs espagnols, doués d'une imagination vaste et brillante, avaient fait quelques bonnes scènes théâtrales; mais plus jaloux d'inspirer la curiosité que d'exciter cette sorte d'intérêt qui ne peut naître que d'une peinture des mœurs et des caractères, ils s'étaient étudiés à compliquer leurs canevas dramatiques; la représentation de leurs pièces exigeait une attention scrupuleuse, qui, comme le dit Boileau,

D'un divertissement faisait une fatigue.

Ils ne suivaient aucune règle dans leurs compositions informes, et les trois unités leur étaient absolument inconnues. Leur manière d'écrire était aussi viciée que leurs conceptions. Obligés de travailler pour un peuple dont la politesse était cérémonieuse et composée, dont le goût avait quelque chose d'exalté, et à qui la simplicité des anciens ne pouvait plaire, ils avaient adopté un style emphatique et raisonné, et lorsqu'ils voulaient peindre les passions, ils substituaient aux

mouvements énergiques qu'elles doivent inspirer des déclamations ou des arguties.

L'inconvénient d'imiter des modèles vicieux se fit sentir surtout dans les commencements de notre théâtre. Corneille lui-même ne put se préserver entièrement de ce mauvais goût ; il le put d'autant moins, qu'il retrouvait partout le même défaut, dans les poésies, dans la prose, dans les conversations et surtout à l'Hôtel de Rambouillet, ce souverain tribunal où l'on jugeait toutes les productions de l'esprit ; ainsi les beautés de Corneille lui appartiennent en propre, il les a créées sans maîtres et sans modèles ; ses défauts sont les défauts de son siècle.

17. Outre les ouvrages cités, on doit à Pierre Corneille :

- 1^o Des *OEuvres diverses* ;
- 2^o *Lettre apologétique du sieur Corneille sur le Cid* ;
- 3^o *Louanges de la sainte Vierge* en vers français ;
- 4^o *L'Office de la sainte Vierge*, traduit en français tant en prose qu'en vers, avec les *sept Psaumes de la pénitence*, etc.

18. Au nombre des poètes qui s'inspirèrent du génie de Pierre Corneille, il faut placer ROTROU, qui, bien que son devancier dans la carrière dramatique, fut cependant aussi son élève. Jean de Rotrou, né à Dreux en 1609, avait pour Corneille une admiration vive et profonde ; en toute occasion, il proclamait sa gloire. Seul des auteurs qui avec lui travaillèrent pour la gloire littéraire du cardinal de Richelieu, l'Etoile, Colletet, Bois-Robert, il eut pour Corneille, qui fut admis le dernier dans cette société et qui en fut exclu quand il donna le *Cid*, de l'estime et de l'amitié. Aussi, bien que plus jeune d'âge, en avait-il reçu le nom touchant de *père*.

19. A l'époque où parut le *Cid*, Rotrou n'était encore connu que par quelques pièces imitées de l'espagnol, par l'*Hercule mourant*, emprunté à Sénèque, et par trois comédies tirées de Plaute (*les Menechmes*, *les deux Sosies*, *les Captifs*). S'il avait donné d'abord quelques conseils, quelques inspirations à Corneille, il en reçut bientôt plus qu'il n'en avait donné. *Venceslas* et *Cosroës* furent comme l'écho du *Cid*, de *Pompée* et de *Cinna* ; le martyr de *Polyeucte* inspira celui de *Saint-Genest*.

20. Rotrou, comme tous les poètes de cette époque, comme Hardy, comme les deux Corneille, travaillait

avec une extrême facilité ; en moins de vingt-deux ans, il donna plus de quarante pièces au théâtre ; mais son style est incorrect et son génie irrégulier. Rotrou tenait peu compte des règles : il était plus près de la tragédie romantique que de la tragédie classique. Il mourut en 1650. Voici le titre de ses pièces dans l'ordre chronologique de leur représentation :

L'Hypocondriaque ou le *Mort amoureux*, tragi-comédie ; — la *Bague de l'oubli*, comédie ; — *Cleagenor et Doristée*, tragi-comédie ; — la *Diane*, comédie ; — les *Occasions perdues* et l'*Heureuse constance*, tragi-comédies ; — les *Ménechmes*, comédie ; — l'*Hercule mourant*, tragédie ; — la *Célimène*, comédie ; — l'*Heureux naufrage* et la *Céliane*, tragi-comédies ; — la *Belle Alphrède*, comédie ; — la *Pèlerine amoureuse*, tragi-comédie ; — le *Filandre*, comédie ; — *Agésilas de Colchos*, tragi-comédie ; — *Clorinde*, comédie ; — *Amélie*, tragi-comédie ; — les *Sosies*, comédie ; — les *Deux pucelles* et *Laure persécutée*, tragi-comédies ; — *Antigone*, tragédie ; — les *Captifs*, comédie ; — *Crisante*, tragédie ; — *Iphigénie en Aulide*, tragi-comédie ; — *Clarice* ou l'*Amour constant*, comédie ; — *Bélisaire* et *Célie*, ou le *Vice-roi de Naples*, tragi-comédies ; — la *Sœur*, comédie jouée en 1645 ; — le *Véritable Saint-Genest*, tragédie (1646) ; — *Don Bernard de Cabrère*, tragi-comédie ; — *Venceslas*, le chef-d'œuvre de Rotrou (1647), et *Cosroès* (1649), tragédies ; — *Florimonde*, comédie ; — *Don Lope de Cardone*, tragi-comédie (1650).

§ 3. *Tristan l'Hermite, Duryer, Gilbert et Cyrano de Bergerac.*

1. *Tristan l'Hermite*, rival de Corneille ; ses huit pièces. — 2. Autres ouvrages de *Tristan* ; citation de quelques stances d'une Ode sur la mer. — 3. *Duryer* ; ses divers ouvrages. — 4. *Gilbert* ; ses divers ouvrages. — 5. Défauts et qualités de *Gilbert* ; emprunt de *Racine*. — 6. La *Rodogune* de *Gilbert* et celle de *Corneille*. — 7. *Cyrano de Bergerac* ; sa tragédie d'*Agrippine*. — 8. Le *Pédant joué*. — 9. Les deux *Romans imaginaires*, de *Bergerac* ; citations ; jugement de *Boileau*.

1. **TRISTAN L'HERMITE**, né l'an 1601 au château de Souliers, dans La Marche, se prétendait issu du fameux prévôt de Louis XI, et comptait au nombre de ses ancêtres Pierre l'Ermite, auteur de la première Croisade. Il débuta dans la carrière dramatique par la tragédie de *Mariamne* (1637), dont le succès, jusqu'alors sans exemple, surpassa celui de la *Médée* de *Corneille* et balança

celui du Cid ¹. La pièce de Tristan se ressent de l'enfance de l'art ; mais le sujet n'était pas heureux, puisque Voltaire lui-même n'a pu le rendre intéressant. Tristan, regardé par ses contemporains comme le rival de Corneille, compta ses triomphes par ses pièces, fut admis à l'Académie française en 1649, et mourut dans toute sa gloire (1655). La nature l'avait fait poète ; mais son style est déparé par la bizarrerie des idées et la recherche des expressions. Les pièces de Tristan sont au nombre de huit, toutes oubliées maintenant, si l'on en excepte *Mariamne* :

Cinq tragédies : *Mariamne*, *Penthée*, *la Mort de Sénèque*, *la Mort de Crispe*, *Osman* ;

Une tragi-comédie : *la Folie du sage* ;

Une pastorale : *Amaryllis* ou *la Célimène* de Rotrou, accommodée au théâtre ;

Une comédie : *le Parasite*.

2. On a encore de Tristan trois recueils de vers : 1° *les Amours* ; 2° *la Lyre*, l'*Orphée* et des *Mélanges poétiques* ; 3° *les Vers héroïques*, et plusieurs écrits en prose, tels que des *Lettres mêlées*, le *Page disgracié*, véritable et romanesque histoire de l'auteur, les *Heures* de la sainte Vierge, etc.

Citons maintenant quelques stances d'une ode *sur la mer*, pour donner une idée de son talent poétique. L'auteur décrit une tempête :

Le vaisseau, poussé dans les airs,
N'aperçoit point de feux propices,
Et ne voit, au jour des éclairs,
Que gouffres et que précipices :
Tantôt il est haut élané ;
Tantôt il se trouve enfoncé
Jusque sur les sablons humides ;
Et se voit toujours investir
D'un gros de montagnes liquides
Qui s'avancent pour l'engloutir.
L'orage ajoute une autre nuit
A celle qui vient dessus l'onde ;
Et la mer fait un si grand bruit,

¹ Elle est restée cent ans au théâtre. Suivant Fontenelle, Corneille en jouait le cinquième acte, où l'acteur Mondory rendait merveilleusement les fureurs d'Hérode,

Qu'elle en assourdit tout le monde.
 La foudre éclate incessamment ;
 Et dans ce confus élément
 Il descend un si grand déluge,
 Qu'à voir l'eau dans l'eau s'abîmer,
 Il n'est personne qui ne juge
 Qu'une mer tombe dans la mer.

Le pilote, désespéré
 Du temps qui l'est venu surprendre,
 N'a pas le front plus assuré
 Qu'un criminel qu'on meîne pendre.
 La noire image du malheur
 Confond son art et sa valeur ;
 Il ne peut faire aller aux voiles :
 Il n'entend plus à son travail,
 Il ne connoist plus les estoiles
 Et ne tient plus le gouvernail.

Son sens ne se peut rappeler ;
 Son courage vient à se rendre ;
 Il n'a pas l'esprit de parler,
 Ni ses gens ecluy de l'entendre.
 Il se perd dans l'obscurité,
 Et si quelque foible clarté
 Luy paroist, parmi les ténèbres,
 Dans le ciel tout tendu de deuil,
 Il eroit voir les flambeaux funèbres
 Allumés dessus son cercueil.

3. PIERRE DURYER (1605-1658), nommé membre de l'Académie française en concurrence avec Pierre Corneille, n'a guère, quoiqu'il ait beaucoup écrit, laissé d'ouvrage qui vaille aujourd'hui la peine d'être lu. On a de lui dix-huit pièces de théâtre, dont neuf tragi-comédies et sept tragédies ; *Lucrece*, *Clarigène*, *Alcionée*, *Saül*, *Esther*, *Scérole*, la meilleure de toutes, et *Thémistocle*, dans laquelle aucun personnage ne meurt. Outre ces drames, Duryer écrivit seize traductions d'auteurs latins, morts avant lui. Ce n'est pas qu'il manquât d'esprit et de talent ; mais, obligé de travailler à la hâte pour faire subsister sa famille, dont sa plume faisait tout le revenu, Duryer ne pouvait trouver le temps de soigner ses ouvrages. On rapporte que son libraire ne lui donnait qu'un écu par feuille de ses traductions, quatre livres pour cent

vers alexandrins, et deux livres pour cent petits vers.
O honte !

4. GABRIEL GILBERT fut l'un des poètes les plus féconds du XVII^e siècle. Outre un poème sur *l'Art de plaire*, imité de l'Art d'aimer d'Ovide, un recueil de *Poésies diverses* et cinquante *Psaumes en vers français*, on a de lui quinze pièces de théâtre, entre autres *Marguerite de France*, *Téléphonte*, où Richelieu fit entrer des vers de sa composition, *Rodogune*, *Hippolyte* ou le *Garçon insensible*, *Sémiramis*, *Arie et Pætus*, *Théagène*, les *Intrigues*, etc.

5. Gilbert reste bien loin de Corneille et même de Rotrou ; il manque presque toujours de chaleur et d'énergie ; mais il fut l'un des premiers tragiques qui contribuèrent à réformer les tours gothiques de la langue. Presque tous ses sujets de tragédie sont bien choisis, et s'il ne les a pas traités avec art, s'il a surtout mal conçu ses plans, on trouve, jusque dans ses plus faibles ouvrages, des situations intéressantes et des mouvements tellement heureux, que plusieurs de nos tragiques modernes ne se sont pas fait scrupule de les lui emprunter. Ces plaintes si touchantes que Racine met dans la bouche d'Hippolyte (*Phèdre*, act. 4, sc. 2) :

Chargé du crime affreux dont vous me soupçonnez,
Quels amis me plaindront quand vous m'abandonnez ?

et cette réponse terrible de Thésée :

Va chercher des amis dont l'estime funeste
Honore l'adultère, applaudisse à l'inceste ;
Des traitres, des ingrats, sans honneur et sans foi,
Dignes de protéger un méchant tel que toi ;

nous paraissent une imitation du passage suivant d'*Hippolyte* :

Si je suis exilé pour un crime si noir,
Hélas ! qui des mortels voudra me recevoir ?
Je serai redoutable à toutes les familles,
Aux frères pour leurs sœurs, aux pères pour leurs filles.
Va chez les scélérats, les ennemis des cieus,
Chez ces monstres cruels, assassins de leurs mères,

Ceux qui se sont souillés d'incestes, d'adultères,
Ceux-là te recevront.

Les idées premières de ces vers sont à la vérité dans Euripide et dans Sénèque ; mais l'emprunt des expressions et des tournures est sensible. Ajoutons que Gilbert eut le premier l'idée de faire périr dans les flots la coupable confidente de Phèdre, et de satisfaire ainsi le spectateur justement indigné des conseils que cette malheureuse n'avait pas craint de donner à la reine : ce moyen nouveau n'était pas moins heureusement imaginé sous le point de vue moral que sous celui de l'effet dramatique.

6. La *Rodogune* de Gilbert présente dans les quatre premiers actes le même plan, les mêmes situations que celle de Corneille. C'est que tous deux suivirent exactement la marche d'un roman historique de *Rodogune*, qui venait alors de paraître, et qui est aujourd'hui tombé dans l'oubli. Les deux pièces ne diffèrent que par le cinquième acte : celui de Corneille, l'un des plus beaux que l'on connaisse, eut un succès prodigieux ; celui de Gilbert est froid et insipide.

Gilbert mourut en 1680.

7. CYRANO DE BERGERAC naquit, vers 1620, au château de ce nom, dans le Périgord. Après de mauvaises études, il vint à Paris se plonger dans la débauche. Entré comme cadet au régiment des Gardes, il s'y fit une grande réputation de duelliste ; mais il ne tarda pas à quitter le service pour cultiver les lettres. La philosophie de Gassendi, qu'il adopta, le jeta dans l'impiété. Témoin ce passage de sa tragédie d'*Agrippine*, où il met dans la bouche de Séjan des paroles excessivement hardies :

TÉRENTIUS.

Les dieux renverseront tout ce que tu proposes.

SÉJANUS.

Un peu d'encens brûlé rajuste bien des choses.

TÉRENTIUS.

Qui les craint.....

SÉJANUS.

Ne craint rien. Ces enfants de l'effroi,
Ces beaux riens qu'on adore et sans savoir pourquoi,

Ces altérés du sang des bêtes qu'on assomme,
 Ces dieux que l'homme a faits et qui n'ont point fait l'homme,
 Des plus fermes Etats ee burlesque soutien,
 Va, va, Térentius, qui les craint ne craint rien.

TÉRENTIUS.

Mais s'il n'en était point, eette machine ronde.....

SÉJANUS.

Oui, mais s'il en était, serais-je encore au monde ?

Il y a là un pressentiment de Byron. Du reste, les *Don Juan* étaient alors fort communs ; ils nous étaient venus d'Espagne avec les *Capitans* et les *Matamores*. Leurs tentatives les plus hardies, c'était une partie de plaisir les jours de jeûne ; si dans les festins sacrilèges la foudre ne les frappait pas, ils se croyaient en sûreté pour l'avenir ! Cet esprit libertin fut sévèrement réprimé sous Louis XIV. Théophile fut condamné à être brûlé vif, et alla de la prison à l'exil d'un désert ; Desbarreaux n'échappa à une semblable destinée que par une conversion sérieuse et un sonnet immortel ; Bussy-Rabutin ne put jamais rentrer dans les bonnes grâces de Louis XIV. Cette impiété, du reste, était plutôt affectée que réelle ; c'était plutôt une débauche de l'esprit qu'une conviction : la jeunesse, la santé, la faisaient naître ; une maladie, un malheur imprévu la faisaient évanouir. Mais Cyrano paraît avoir persisté dans ce fatal système jusqu'à sa mort prématurée (1655).

8. *Le Pédant joué*, comédie de Cyrano, eut beaucoup de succès. C'est la première comédie qui soit écrite en prose, et où un paysan parle son jargon :

— Où vas-tu, bonhomme ?

— Tout devant moi.

— Mais je te demande où va le chemin que tu suis ?

— Il ne va pas, il ne bouge.

— Pauvre rustre ! ee n'est pas cela que je veux savoir ; je te demande si tu as eneore bien du chemin à faire aujourd'hui.

— Nanain dà, je le trouverai tout fait.

Ce paysan, nommé Gareau, passe pour être le modèle des Perrot et des Lubin que Molière a mis sur la scène. Ce grand homme a pris mieux à Bergerac : les deux meil-

leures scènes des *Fourberies de Scapin*, le conte de la galère turque, et le récit fait à Gêronte lui-même du bon tour qu'on lui a joué. La plaisante répétition du *qu'allait-il faire dans cette maudite galère ?* est toute dans la pièce de Bergerac.

9. Outre ces deux productions dramatiques, on a de Cyrano deux romans imaginaires intitulés : *Voyage dans la Lune* et *Histoire comique des états et empire du Soleil*. Ces romans, où, parmi d'incroyables extravagances, on reconnaît des études avancées en philosophie et en astronomie, sont évidemment les modèles du *Voyage de Gulliver* par Swift, des *Mondes* par Fontenelle, et de *Micromégas* par Voltaire. On y trouve presque toutes les inventions les plus originales de ces ingénieux ouvrages. Nous en citerons quelques passages pour donner une idée des imaginations de Bergerac :

La lune était en son plein, le ciel était découvert, et neuf heures du soir étaient sonnées, lorsque, revenant de Clamart, près Paris (où M. de Guigy le fils, qui en est le seigneur, nous avait régalez plusieurs de mes amis et moi), les diverses pensées que nous donna cette boule de safran nous défrayèrent sur le chemin : de sorte que les yeux noyés dans ce grand astre, tantôt l'un le prenait pour une lucarne du ciel, tantôt un autre assurait que c'était la platine où Diane dresse les rabats d'Apollon ; un autre que ce pouvait bien être le soleil lui-même qui, s'étant un soir dépouillé de ses rayons, regardait par un trou ce qu'on faisait au monde, quand il n'y était pas. « Et moi, leur » dis-je, je crois que la lune est un monde comme celui-ci, à qui le » nôtre sert de lune. » Quelques-uns de la compagnie me régalerent d'un grand éclat de rire. « Ainsi, peut-être, leur dis-je, se moque- » t-on maintenant dans la lune de quelque autre qui soutient que ce » monde-ci est un globe. » Mais j'eus beau leur alléguer que plusieurs grands hommes avaient été de cette opinion, je ne les obligeai qu'à rire de plus belle.

Bergerac veut aller voir lui-même si la lune est habitée, et il s'enferme dans une maison de campagne, où il fait sa première tentative de voyage :

J'avais attaché tout autour de moi quantité de fioles pleines de rosée, sur lesquelles le soleil dardait ses rayons si violemment, que la chaleur qui les attirait, comme elle fait les plus grosses nuées, m'éleva si haut, qu'enfin je me trouvai au-dessus de la moyenne ré-

gion. Mais comme cette attraction me faisait monter avec tant de rapidité, qu'au lieu de m'approcher de la lune, comme je prétendais, elle me paraissait plus éloignée qu'à mon départ ; je cassai plusieurs de mes fioles jusqu'à ce que je sentis que ma pesanteur surmontait l'attraction, et que je redescendais vers la terre. Mon opinion ne fut pas fausse, car j'y retombai quelque temps après.

C'est au Canada qu'il tombe. Là, après diverses aventures, il tente une nouvelle ascension, et parvient à la lune. La nature y est mille fois plus belle, plus riche et plus variée que sur notre terre ; les fleurs y ont des formes, des parfums, des couleurs, des instincts qui nous sont inconnus ; elles ne végètent pas, elles semblent plutôt vivre... Bergerac, sous l'influence de l'air embaumé qu'il respire, redevient jeune..... Il marche, et bientôt il est entouré d'une foule de grands animaux ; l'un d'eux le saisit par le col, le jette sur son dos et le mène dans une ville. Ce nouveau monde est habité par des géants longs de douze coudées (dix-huit pieds), qui marchent tous à quatre pattes, et qui vivent trois ou quatre mille ans. Les plus pesants attrapent les cerfs à la course. Deux idiomes seulement sont usités : l'un qui sert aux grands, et l'autre qui est particulier au peuple. Celui des grands est une suite de sons non articulés, à peu près semblables à notre musique ; quand ils sont las de parler, ils prennent un luth ou un autre instrument dont ils se servent pour communiquer leurs pensées. L'idiome du peuple s'exécute par le tremoussement des membres ; l'agitation d'un doigt, d'une main, d'une oreille, d'une lèvre, d'un œil, signifie un discours entier ou du moins une longue période avec toutes ses phrases. Un pli sur le front, le frissonnement des muscles désignent des mots. Un babillard semble un homme qui tremble. Plus on avance dans le livre, plus il devient bizarre. Enfin, Bergerac revient sur la terre et y écrit son voyage.

Boileau n'était pas sans quelque estime, ou, du moins, sans quelque goût pour Bergerac ; il dit dans son Art poétique :

J'aime mieux Bergerac et sa burlesque audace
Que ces vers où Motin se morfond et nous glace.

CHAPITRE IV.

PHILOSOPHIE ET MORALE.

1. La Mothe-Le-Vayer: caractère de son scepticisme. — 2. Ses principaux ouvrages. — 3. Qualités de son style. — 4. Descartes; détails sur sa vie et ses ouvrages. — 5. Gassendi; son travail sur Epicure. — 6. Saint-Evremond; son *Traité de la morale d'Epicure*. — 7. Disgrâce de Saint-Evremond; ses autres ouvrages en prose. — 8. Saint-Evremond considéré comme poète. — 9. La Rochefoucauld; ses *Mémoires* et son livre des *Maximes*; jugement sur ces deux ouvrages.

1. FRANÇOIS DE LA MOTHE-LE-VAYER, né l'an 1588, à Paris, devint précepteur de Monsieur, frère de Louis XIV, historiographe de France, conseiller d'état et membre de l'Académie française. Passionné pour l'étude, ses recherches qui s'attachaient à toutes les sciences, n'ont souvent abouti qu'à rassembler dans son esprit des doutes sur les matières les plus intéressantes. On peut le regarder, avec Montaigne et Bayle, comme un de ces sceptiques qui, voulant tout approfondir, n'ont rien digéré, et qui, à force de lumières, n'ont rencontré que ténèbres; à cette grande différence, toutefois, que La Mothe n'admet le scepticisme que dans les sciences et ne l'érige point en système. Il respecte toujours la révélation et tout ce qui en découle. On peut en juger par ce passage :

Comme, humainement parlant, tout est problématique dans les sciences, et dans la physique principalement, tout doit être exposé aux doutes de la philosophie sceptique, n'y ayant que la véritable science du ciel, qui nous est venue par la révélation divine, qui puisse donner à nos esprits un solide contentement et une confiance entière.

2. Les principaux ouvrages de La Mothe sont :

1^o *Discours de la contrariété d'humeurs qui se trouve entre certaines nations, et singulièrement la française et l'espagnole*. On y trouve des traits curieux :

Le soldat français se fait toujours craindre d'abord ; jurant et tempêtant quand il entre quelque part ; le lendemain, il se trouve des grands amis de la maison. L'Espagnol use de courtoisie en arrivant ; mais rien de plus rude que sa sortie, pillant et désolant tout.

2^o *Considérations sur l'éloquence française.* L'auteur y démontre la grande supériorité des anciens sur les modernes, et la nécessité de l'étude du grec, dont il indique les nombreux rapports avec notre langue.

3^o *De la vertu des païens ; traité* qu'Arnauld réfuta dans sa *Nécessité de la foi en Jésus-Christ.*

4^o *Jugement sur les anciens et principaux historiens grecs et latins ;* ouvrage qui annonce une connaissance profonde des grands modèles de l'antiquité.

5^o *Petits traités en forme de lettres,* dont chacune roule sur un sujet de philosophie morale.

6^o *Discours pour montrer que les doutes de la philosophie sceptique sont d'un grand usage dans les sciences.*

7^o *Du peu de certitude qu'il y a dans l'histoire.*

3. Le style de La Mothe est clair, net, plein de pensées brillantes, quelquefois nerveux, plus souvent difficile et trop chargé de citations. Comme Montaigne, il perd continuellement son objet de vue ; mais il n'a pas, comme lui, l'art de répandre de la force et de l'agrément dans ses écarts. Montaigne a le talent de développer si bien chaque objet accessoire, qu'il le rend le principal, et fait oublier volontiers le point de départ par l'intérêt qu'il jette sur sa route. Il n'en est pas ainsi de La Mothe ; ses digressions sont trop courtes pour attacher, trop multipliées pour fixer l'attention. On voit sans cesse un écrivain qui veut établir un principe et qui n'établit rien. On arrive à la fin de l'ouvrage, sans en savoir beaucoup plus qu'au début sur le fond de la question, comme sans trouver de dédommagement dans les propositions secondaires.

4. RÉNÉ DESCARTES naquit l'an 1596, à La Haye, en Touraine. Il fut élevé chez les Jésuites, nouvellement établis au collège de La Flèche. Ce fut en y étudiant la philosophie scolastique qu'il s'aperçut que cette prétendue science ne se composait que de vaines formules et qu'il comprit que la véritable philosophie était encore à chercher. Descartes se consacra d'abord aux mathématiques, découvrit l'application de l'algèbre à la géométrie, et résolut par ce moyen toutes les difficultés qui avaient arrêté les mathématiciens de l'antiquité. Pour mieux étudier les hommes, et pour mûrir ses projets philosophiques,

il se mit à voyager, d'abord comme militaire (1616), puis comme simple particulier, et lorsqu'il se crut suffisamment armé, il résolut de s'attaquer à Aristote. Avant d'entreprendre cette lutte, qui, dans le siècle précédent, avait coûté la vie à Ramus, il vendit tous les biens qu'il possédait en France, et alla s'établir en Hollande (1629). C'est là qu'il fit paraître tour à tour son *Discours sur la Méthode*, ses *Méditations*, ses *Principes de philosophie*. Dans ces ouvrages, il rejetait le despotisme du maître, et enseignait que, dans les sciences, la raison ne devait se soumettre qu'à l'évidence, qu'il ne fallait affirmer sur chaque objet que ce qui était clairement renfermé dans l'idée même de cet objet. C'est ainsi que partant de ce principe, *je pense, donc j'existe*, il trouva les meilleures preuves qu'on eût encore de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'âme. C'est ainsi que, brisant le sceptre pesant qui depuis la découverte des écrits du philosophe grec écrasait la raison humaine, il apprit à nos pères à substituer les idées aux mots, les notions claires aux vaines formules, les méthodes intellectuelles aux méthodes mécaniques. Son influence sur son siècle fut rapide et pour ainsi dire universelle. Bossuet et Fénelon, Malebranche et les principaux Oratoriens, presque toute l'école de Port-Royal, adoptèrent le cartésianisme. Les Jésuites y adhérèrent plus tard; l'Université ne se rendit que la dernière, et encore imparfaitement.

Nous ne parlerons pas du *Système de l'Univers* qu'il publia ensuite : l'examen n'en rentre pas dans notre sujet, et, disons-le, cet ouvrage fut l'erreur d'un grand homme. Ajoutons seulement qu'il regarde le soleil et chaque étoile fixe comme les centres d'autant de tourbillons de matière subtile qui font circuler autour de ces centres d'autres corps plus petits; qu'ainsi notre tourbillon entraîne toutes les planètes autour du soleil, et le tourbillon entier du soleil et des planètes circule autour de la terre. On sait aussi que Descartes refusait une âme aux bêtes, qu'il regardait comme de simples machines.

Les ouvrages de Descartes sont pour la plupart com-

posés en latin ; mais son *Discours sur la Méthode* l'est en français. Ecrit il y a deux cents ans, il mérite encore d'être médité comme modèle d'éloquence philosophique et comme le meilleur guide que l'on puisse suivre *pour bien conduire sa raison et chercher la vérité dans la science*.

Descartes mourut en 1650, à Stockholm, où l'avait attiré la reine Christine.

5. PIERRE GASSEND, plus connu sous le nom de GASSENDI, naquit en 1592, près de Digne, en Provence. Antiquaire, historien, biographe, physicien, naturaliste, astronome, géomètre, anatomiste, prédicateur, métaphysicien, helléniste, dialecticien, érudit guidé par une sage critique, il parcourut le cercle presque entier des sciences et des arts, à une époque où les arts et les sciences ne venaient que de naître ; mais c'est surtout comme philosophe et comme savant qu'il doit être étudié, parce que l'opinion générale ne le connaît que comme tel.

Gassendi a porté les torts du maître ou plutôt du texte qu'il a choisi à ses travaux. A l'époque surtout où ils'occupa d'Epicure, Epicure avait une fort mauvaise réputation ; son interprète la partagea. La physique d'Epicure, d'abord condamnable aux yeux de la science, l'est encore plus par l'athéisme où le conduisit la théorie des atomes ; mais en cherchant à réhabiliter cette théorie, Gassendi ne nia point l'existence d'une première cause, indépendante de toutes les autres. La morale d'Epicure, cette philosophie douce et insouciant qui prétendait mener à la vertu par l'égoïsme, ne devait pas manquer d'attirer de fâcheux soupçons sur celui qui la voulait réhabiliter ; mais Gassendi les démentit par sa vie : homme de solitude, de calme et de travail, ecclésiastique régulier dans ses devoirs, ses vertus égalèrent ses talents. Une piété douce et soutenue, en même temps qu'éclairée et tolérante, s'alliait en lui aux plus hautes qualités de l'esprit.

Qu'est-ce donc que le travail de Gassendi sur Epicure ? le premier essai des sciences physiques ; essai mal inspiré, stérile, mais nécessaire. Quand le faisceau qui, au

moyen âge, liait toutes les connaissances humaines, fut rompu par la répudiation d'Aristote, elles se séparèrent : séparées, elles restèrent quelque temps faibles et ignorantes d'elles-mêmes, ne sachant où se prendre, où se rattacher. Dans cet isolement elles dûrent tourner leurs regards vers l'antiquité. On avait interrogé Platon pour les sciences morales, on interrogea Epicure pour les sciences physiques. Voilà le sens et le but des travaux de Gassendi.

Ces travaux n'ont point avancé la science, et ils ont nui à la morale. Molière et Saint-Evremont adoptèrent l'épicurisme ; Bernier le propagea jusqu'au Mogol ; Chapelle et Bachaumont le mirent en pratique, et ils eurent de nombreux imitateurs. Gassendi mourut en 1655.

6. SAINT-EVREMONT (Charles Marquetel de Saint-Denis, seigneur de) naquit près de Coutances, en 1613. Son goût l'entraîna vers la profession militaire ; son esprit, vers la satire, et son amour du plaisir, vers les principes des sceptiques. Gresset a dit de lui :

Dans la recherche du vrai bien
Saint-Evremont les accompagne.

Le bien que cherchait Saint-Evremont n'est pas ce souverain bien qu'avec tant de peine poursuivît la philosophie ancienne ; non, ce bien est à la portée de la faiblesse humaine, ou plutôt au gré de la faiblesse humaine, et pour y arriver, la route est riant et facile. Ce bien, c'est tout simplement celui qu'avait trouvé Régnier, lorsqu'il

Se laissait aller doucement
A la bonne loi naturelle.

Le plaisir, l'absence des peines, voilà tout le secret de Saint-Evremont ; c'était, avant lui, celui d'Epicure. L'épicurisme était alors fort à la mode. La *Société du Marais*, qui devait être si célèbre, commençait à régner et à effacer l'Hôtel de Rambouillet. Ce fut à la *moderne Leontium*, Ninon de l'Enclos, que Saint-Evremont dédia son *Traité de la morale d'Epicure*, code élégant de cette

morale douce et commode. La régence d'Anne d'Autriche avait laissé s'introduire à la cour ces mœurs faciles, élégantes, corrompues qui ont marqué une autre régence (celle du duc d'Orléans). Saint-Evremond fut le bel-esprit et l'un des héros de cette cour aimable et spirituelle, qui préluda si joyeusement aux folies et aux excès de la Fronde, et qui disparut ou se convertit promptement devant le regard sévère de Louis XIV.

7. Une *Lettre à M. le marquis de Créquy*, écrite à l'époque de la paix des Pyrénées (1659), et à l'occasion de cette paix, lettre dans laquelle il attaqua avec beaucoup de finesse et d'esprit l'auteur de cette paix, le cardinal Mazarin, devint pour Saint-Evremond une cause de disgrâce. Réduit à choisir entre la captivité et l'exil, il préféra l'exil ; cet exil de Saint-Evremond ne fut pas perdu pour la littérature. Sur le sol de la Grande-Bretagne, son esprit devint plus sérieux et plus solide. Ses *Observations sur Salluste et sur Tacite*, ses *Réflexions sur les divers génies du peuple romain, dans les divers temps de la république*, offrent quelques pensées qui ne sont pas indignes de Montesquieu. On peut mettre sur la même ligne son Jugement sur *Sénèque, Plutarque et Pétrone*.

8. Comme poète, Saint-Evremond est un écrivain médiocre ; les vers qu'il composa pour les deux célèbres courtisanes de l'époque, Marion de Lorme et Ninon de l'Enclos, ne valent pas l'honneur qu'on leur a fait de les conserver. Il mourut à peu près comme il avait vécu, ne regrettant de la vie que les plaisirs et la bonne chère (1703).

9. Le duc FRANÇOIS DE LA ROCHEFOUCAULD (1613-1680) a laissé le livre des *Maximes* et des *Mémoires sur la régence d'Anne d'Autriche*. Ces *Mémoires* sont écrits d'un style clair, avec un grand air de sincérité et un naturel qui n'exclut pas l'élégance. On les lit encore, dit Voltaire, et l'on sait par cœur ses *Pensées*.

Le livre des *Maximes* est en effet son plus beau titre de gloire. La Rochefoucauld se rattache à Pascal, à La Bruyère, sinon pour le fond, du moins pour la forme.

C'est la même école de style : concision, traits saillants, contrastes ingénieux, rapprochements soudains et lumineux ; mais ce n'est plus la même doctrine. Ecrit avec les impressions et sous les souvenirs de la Fronde, l'ouvrage de La Rochefoucauld a dû porter l'empreinte de cette époque décolorée où l'ambition fut sans grandeur et le dévouement sans noblesse ; où les intérêts les plus petits se couvrirent du prétexte du bien public ; guerre ridicule où les héros étaient bien moins occupés de faire triompher leur cause, que de tirer, auprès de l'autorité royale, le meilleur parti possible de leur soumission. On conçoit que mûri dans de si déplorables luttes, témoin de si tristes spectacles, La Rochefoucauld ait été tenté de ne voir dans toutes les actions humaines que le mobile de l'amour-propre, et de réduire en dernière analyse toutes les vertus à l'égoïsme. La Rochefoucauld n'a vu et n'a peint du cœur humain qu'une face, et la moins noble, peut-être aussi la moins vraie. Il a plutôt donné le secret des partis que celui de l'âme humaine ; son point de vue est étroit et faux ; car il est des affections, des sacrifices que l'amour de soi ne peut pas plus produire qu'il ne les peut expliquer.

CHAPITRE V.

ÉRUDITION, MÉMOIRES, HISTOIRE, etc.

§ 1^{er}. *Erudits, bibliographes, critiques, compilateurs, etc.*

1. Jacques Bongars ; ses diverses compilations, entre autres ses *Gesta Dei per Francos*. — 2. Dupleix ; ses travaux sur l'histoire de France. — 3. Duchesne ; ses ouvrages sur le même sujet. — 4. Adrien de Valois ; les *Gesta Francorum*. — 5. Sirmond ; ses travaux sur l'histoire ecclésiastique. — 6. Henri de Valois ; ses ouvrages sur le même sujet. — 7. Leconte ; ses *Annales ecclésiastiques*. — 8. Labbe ; sa *Collection des conciles*, etc. — 9. D'Achéry ; ses *Recherches des monuments historico-ecclésiastiques du moyen âge*. — 10. Petau ; sa *Science des temps* et ses autres ouvrages. — 11. Sanmaise ; ses divers travaux et commentaires. — 12. Du Cange ; ses principaux ouvrages. — 13. Naudé, savant bibliographe plutôt qu'habile critique.

1. JACQUES BONGARS (1546-1612), conseiller et négociateur de Henri IV, pendant trente ans, fut l'un des plus

habiles critiques de son temps. Il a laissé de grands et savants ouvrages, entre autres les *Gesta Dei per Francos*, ou recueil des historiens des Croisades, une *collection des historiens de Hongrie*, etc. Ses *Lettres*, tant latines que françaises, se divisent en deux parties : l'une contient les lettres de politique adressées aux princes, aux ministres, etc.; l'autre, celles de littérature, à Camérarius, ami de l'auteur. Le style en est pur, correct, élégant, naturel, presque digne du siècle d'Auguste, quoiqu'il n'ait pas affecté, comme les Manuce et les Bembo, d'en banir toute expression qui ne se trouverait point dans Cicéron. La bibliothèque de Berne possède un recueil manuscrit de plus de douze volumes in-folio, de mélanges, concernant l'histoire et les intérêts publics d'Allemagne, de Hongrie, de Bohême, de Juliers, fait par Bongars, au temps qu'il résida dans les diverses cours de l'Empire.

2. SCIPION DUPLEIX (1569-1661), historiographe de France, est le premier auteur qui ait publié en français un cours de philosophie scolastique, et le premier historien qui ait cité en marge les sources où il a puisé les faits qu'il rapporte. Ce n'est point par ces deux nouveautés qu'il mérita l'estime du public, mais par ses *Mémoires sur les Gaules depuis le déluge jusqu'à l'établissement de la monarchie française*, ouvrage remarquable par les recherches et par l'exactitude. Son *Histoire générale de France depuis Pharamond jusqu'à Louis XIII* leur est fort inférieure pour la véracité, surtout dans les deux derniers règnes. Le style en est net et méthodique, mais il est toujours pesant, lâche, incorrect, rebutant par sa sécheresse et sa dureté. On lui doit encore, entre autres ouvrages, une *Histoire romaine depuis la fondation de Rome jusqu'en 1630*.

3. ANDRÉ DUCHESNE (1584-1640), l'un de nos plus savants historiens, a mérité, par ses immenses travaux, le titre glorieux de *Père de l'histoire de France*. Outre les ouvrages manuscrits trouvés à sa mort, il a laissé plus

de cent volumes in-folio, tous écrits de sa main. Ses principaux ouvrages sont :

1^o Les *Antiquités et recherches de la grandeur et de la majesté des rois de France*, traité rare et curieux ;

2^o Les *Antiquités et recherches des villes, châteaux, etc., de toute la France* ;

3^o *Historia Francorum scriptores* ; ce recueil s'étend jusqu'à Philippe IV le Bel ;

4^o Les *Vies des Saints* de France.

4. ADRIEN DE VALOIS (1607-1692), historiographe de France, se fit un nom dans l'érudition et la critique. Dans ses *Gesta Francorum* (3 vol. in-fol.), il retrace d'un style pur et élégant l'histoire des Gaulois et des Francs depuis le règne de l'empereur Valérien jusqu'à la déposition du roi Childéric (254-752). C'est un savant commentaire des récits que nous ont transmis Grégoire de Tours, Frédégaire, etc. Les faits y sont discutés avec un grand savoir, et les origines de notre nation y sont singulièrement éclaircies. Sa *Notice des Gaules* (*Notitia Galliarum ordine litterarum digesta*) n'est pas moins remarquable, et ne fut pas moins utile aux historiens qui l'ont suivi.

5. JACQUES SIRMOND (1559-1651), confesseur de Louis XIII, est peut-être de tous les Jésuites celui qui a rendu le plus de services à l'histoire de l'Eglise, par les profonds ouvrages dont il l'a enrichie. Ils forment cinq volumes in-folio. Les trois premiers contiennent des Opuscules des Pères ou des auteurs ecclésiastiques, avec des Préfaces et des Notes ; le quatrième des Dissertations, et le cinquième les Œuvres de Théodore Studite. Le P. Sirmond, à une profonde érudition, joignait beaucoup d'esprit et de discernement ; son style est pur et concis ; il dit tout ce qu'il faut, mais rien d'inutile ni de superflu.

6. HENRI DE VALOIS (1603-1676), historiographe de France, tient une place distinguée parmi les critiques. On lui doit une traduction latine de l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe, de Socrate, de Sozomène, de Théodore, d'Eyagore, avec d'excellentes remarques. Son édition

d'*Ammien Marcellin*, dont il rétablit le texte, est enrichie de notes pleines d'érudition, de discernement et de goût, sur les antiquités, les lois, les usages et les mœurs privées des Romains.

7. CHARLES LECOINTE (1611-1681), de l'Oratoire, s'est fait surtout connaître par ses *Annales ecclésiastiques des Français*, en huit volumes in-folio, qui renferment un espace de quatre cent vingt-huit (417-845). C'est un livre d'une rare érudition. On y trouve les actes des rois, les fondations des églises et des monastères, les vies des évêques et des abbés, l'histoire des conciles et des synodes; des lettres, des chartes et une infinité de monuments qui concernent les antiquités ecclésiastiques. L'ouvrage est enrichi de savantes dissertations sur différents points de critique, et de recherches extrêmement curieuses. Le plus souvent l'auteur y rapporte le texte même des anciens historiens. Il en résulte de l'inégalité dans le style et l'inconvénient d'une lecture un peu sèche pour ceux qui n'y chercheraient que l'agrément; mais les esprits sérieux y trouvent une instruction solide en même temps qu'une judicieuse critique.

8. PHILIPPE LABBE (1607-1667) fut l'un des Jésuites français les plus laborieux, et, après Petau, celui dont les travaux ont été les plus utiles à l'histoire. Doué d'une vaste mémoire et d'une activité non moins vaste, il composa soixante-quinze ouvrages, presque tous en latin, qui forment une immense quantité d'in-folios. Ce ne sont guère, il est vrai, que des compilations; les plus connues sont la *Grande collection des conciles*, la *Concordance chronologique*, la *Bibliothèque des bibliothèques*, le *Chronologue français*. On y chercherait vainement de la pureté, de la précision et du goût, ces qualités qui relèvent l'érudition; il n'a voulu qu'être savant sans être agréable, et il a réussi.

9. Dom LUC D'ACHÉRI (1609-1685), savant Bénédictin, se livra surtout à la recherche des monuments historiques du moyen âge. Il publia successivement l'*Épître*

attribuée à l'apôtre saint Barnabé ¹, la *Vie* et les *OEuvres* de Lanfranc ², la *Vie* et les *OEuvres* de Guibert ³, etc. ; mais le plus célèbre de ses ouvrages est son *Spicilège* (Glanures), en treize volumes in-quarto. Malgré la modestie de son titre, on peut le regarder comme une moisson abondante et précieuse : il contient un grand nombre de pièces du moyen âge, rares et curieuses ; telles que des actes, des canons, des conciles, des chroniques, des histoires particulières, des vies de saints, des lettres, des poésies, des diplômes, des chartes, etc. Chaque volume est accompagné d'une préface qui en fait connaître le contenu, et chaque pièce, de notes qui en éclaircissent les difficultés.

10. DENIS PETAU, Jésuite, natif d'Orléans (1583-1652), fut un homme dont les ouvrages tiennent autant du génie que de l'érudition. Il cultiva les lettres et les sciences avec un succès incomparable. Poète grec, latin et même hébreu, géographe, astronome, chronologiste, historien, commentateur, philosophe, théologien, il était tout, et même supérieur dans presque toutes les parties. Le plus estimé de ses écrits est sa *Chronologie universelle*, ou *Science des temps* (de *Doctrinâ temporum*), publiée en 1627. Ce grand ouvrage (deux volumes in-folio) est divisé en treize livres : les huit premiers contiennent les principes de la science des temps, et les quatre suivants, l'usage de la chronologie à l'égard de l'histoire ; dans le treizième, le P. Petau fit l'application de ses principes à une chronique qui va jusqu'à l'an 533 de notre ère. L'*Uranologie* (un volume in-folio), continuation de la Science des temps, se divise en huit livres, où il parle des étoiles, des solstices, des équinoxes, de l'année des Grecs, des Hébreux, des Égyptiens et des Romains, des ères et des computs usités chez les chrétiens orientaux. Le *Rationarium temporum*, abrégé du *de Doctrinâ temporum*, est un des guides les plus sûrs pour l'ordre des temps et des faits, comme pour la comparaison des dates :

¹ *Histoire de la Littérature sacrée*, p. 129.

² et ³ *Histoire de la Littérature française*, t. 1^{er}, p. 139 et 147.

Bossuet s'en est servi dans son Discours sur l'histoire universelle.

On doit encore au P. Petau, outre la *Paraphrase des Psaumes et des Cantiques* en vers grecs, les *Theologica dogmata* (cinq volumes in-folio), recueil plein d'une érudition choisie qui l'a fait regarder comme le restaurateur de la théologie dogmatique. La mort ne lui permit pas d'aller au delà du *Traité de l'Incarnation*.

11. CLAUDE DE SAUMAISE, natif de Semur (1588-1653), fut l'un des érudits les plus étonnants et les plus féconds du XVII^e siècle. Dès l'âge de dix ans, il lisait Pindare, il composait des vers grecs et latins. Casaubon, avec lequel il se lia, l'entraîna malheureusement dans le protestantisme. Le premier et triste fruit de son apostasie fut le livre de *Primatu papæ*, qui souleva contre lui l'indignation générale. Bientôt après il publia six *Ecrivains de l'histoire Auguste* pour faire suite aux *Douze Césars de Suétone*, et dès lors il prit rang au-dessus de tous les commentateurs qui prétendaient à l'héritage philologique de Casaubon et des Scaliger. L'édition qu'il donna du *de Pallio* de Tertullien le mit aux prises avec le père Petau ; dispute qui s'effaça par la publication de son grand ouvrage sur Solin ou plutôt sur l'histoire naturelle de Pline (*Plinianæ exercitationes in C. J. Solini Polyhistora*), prodigieuse entreprise qui peut être considérée comme l'encyclopédie de ces temps encore tout hérissés des travaux et des erreurs de l'école. Retiré en Hollande, il fit pour Charles II le *Cri de sang royal contre les paricides de Charles I^{er}* ; Milton le réfuta par de grossières injures. La reine Christine de Suède honora Saumaise de son amitié, mais elle lui fut fatale ; il mourut au retour d'un voyage pénible qu'il fit en Danemark.

Outre les ouvrages dont nous avons parlé, on a de Saumaise :

1^o Trois traités de *Usuris* ;

2^o Un traité de *Mutuo* (sur le prêt de consommation) ;

3^o Un *Commentaire sur Hippocrate*, travail qui atteste la variété de ses connaissances : médecine, jurisprudence, théologie, philosophie,

histoire ecclésiastique, antiquités grecques et romaines, langues anciennes, langues orientales, il avait tout fouillé, jusqu'aux éléments du chinois et de l'indou.

12. DU CANGE (Charles du Fresne, sieur), natif d'Amiens (1610), remplit une carrière de soixante-dix-huit ans par une multitude de travaux littéraires, dont le nombre paraîtrait incroyable, si les originaux tous écrits de sa main n'étaient encore en état d'être montrés. On trouve réunis dans ses ouvrages les caractères d'un historien consommé, d'un géographe exact, d'un jurisconsulte profond, d'un généalogiste éclairé, d'un antiquaire savant et pleinement versé dans la connaissance des médailles et des inscriptions. Il savait presque toutes les langues, possédait à fond les belles-lettres et s'était rendu familiers les usages et les mœurs des siècles les plus obscurs. Enfin, dit Voltaire, c'était un de ces hommes qui méritent notre éternelle reconnaissance, après ceux qui ont fait servir leur génie à nos plaisirs.

Les principaux ouvrages de Du Cange sont :

1^o *L'Histoire de l'empire de Constantinople sous les empereurs français*. Cette histoire eut peu de succès.

2^o *Le Glossaire de la basse latinité* et celui de *la langue grecque*. On y trouve des ressources infinies pour l'éclaircissement de l'histoire, pour l'explication des mots hors d'usage, pour l'intelligence des auteurs grecs et latins, tant des beaux siècles de leur littérature que des siècles de sa décadence.

Du Cange a laissé de nombreux manuscrits, divisés en trois classes : la première concerne l'histoire de France en général ; la deuxième est relative à l'histoire générale de la Picardie ; la troisième enfin traite de différents sujets, et surtout des Normands.

13. GABRIEL NARDÉ (1600-1653) passa pour l'un des plus habiles critiques de son temps, quoiqu'il ne fût guère qu'un savant bibliographe. Ses ouvrages les plus connus sont des *Considérations politiques sur les coups d'état* et une *Apologie des grands hommes faussement soupçonnés de magie*. Il s'en faut de beaucoup que le mérite de ces deux ouvrages réponde à l'importance du titre. Le style en est aussi médiocre que le fond des pensées est

commun ; le dernier surtout rebute par un appareil de citations grecques et latines qui font perdre de vue l'objet principal.

§ 2. *Mémorialistes, historiens, etc.*

1. *Mémoires de Pontchartrain*. — 2. *Mémoires du duc de Rohan*. — 3. *Mémoires du maréchal de Bassompierre*. — 4. *Mémoires de Pontis*. — 5. *Mémoires de Fontrailles*. — 6. *Mémoires de madame de Motteville*. — 7. *Mémoires de Lenet*. — 8. *Mémoires du cardinal de Retz* ; jugement sur ces *Mémoires*. — 9. *Mémoires de Mézerai* ; mérite et défauts de son *histoire de France*. — 10. *Mémoires de Sévigné* ; ses *Œuvres* et ses *Histoires*. — 11. *Pérefixe* ; son *Institution d'un prince* et sa *Vie de Henri IV*.

1. PAUL PHÉLYPEAUX DE PONTCHARTRAIN (1569-1621), secrétaire de la reine Marie de Médicis, a laissé sur la régence de cette princesse des *Mémoires* aussi exacts qu'intéressants.

2. Le duc HENRI DE ROHAN (1579-1639), chef du parti protestant en France sous Louis XIII, a laissé des *Mémoires* qui vont de 1610 à 1629. Estimés des gens de guerre, ils ne sont pas moins remarquables par les vues politiques : le style en est plein de concision et d'énergie. On lui doit encore des *Discours sur les affaires d'état*, ainsi que des *Mémoires sur la guerre de la Vallée*.

3. FRANÇOIS DE BASSOMPIERRE, natif de Lorraine, était issu d'une branche de la maison de Clèves. Il joua un rôle illustre sous les règnes de Henri IV et de Louis XIII (1579-1646). Il avait étudié dans sa jeunesse, avec beaucoup de succès, la philosophie, le droit, la médecine, l'art militaire ; une captivité de douze ans, qu'il dut à ses intrigues, lui permit de réfléchir sur les affaires publiques, et d'écrire deux ouvrages, dont la publication a jeté un grand jour sur les événements contemporains. Ce sont :

1^o Les *Mémoires* du maréchal de Bassompierre, contenant l'histoire de sa vie (de 1598 à 1631) ;

2^o L'*Ambassade* du maréchal de Bassompierre en Espagne, en Suisse et en Angleterre.

4. LOUIS DE PONTIS (1583-1670), gentilhomme provençal, après avoir passé presque toute sa vie à la cour

ou dans les camps, se retira à Port-Royal-des-Champs. Il s'y attacha à quelques solitaires qui prenaient plaisir à entendre ses récits. Ce fut d'après ces récits que Thomas Du Fossé rédigea les *Mémoires* de Pontis. Ces Mémoires, écrits d'un style facile et naturel, offrent tout l'intérêt et le merveilleux du roman ; mais l'auteur a eu tort de les avoir donnés pour une histoire.

5. Louis d'Asturus, marquis DE FONTRAILLES, attaché au parti de Gaston contre le duc de Richelieu, conclut avec Olivarès le traité de 1642 qui coûta la vie à Cinq-Mars et à lui-même l'exil. Il mourut en 1677, laissant, sous le titre de *Relation des choses particulières de la cour pendant la faveur de M. de Cinq-Mars*, des mémoires qui ne manquent pas de chaleur et parfois d'éloquence ; mais le style en est presque toujours fort dur.

6. MOTTEVILLE (Françoise Bertaut, dame de), nièce du poète Bertaut (p. 74), naquit en 1621. Attachée comme dame d'honneur à l'épouse de Louis XIII, elle publia, par devoir comme par reconnaissance, des *Mémoires pour servir à l'histoire d'Anne d'Autriche*. Aucun de ses contemporains ne donne des détails plus positifs et plus vrais sur l'intérieur, et pour ainsi dire sur la vie privée de cette reine, de même que sur les ressorts secrets qui firent agir la cour pendant les troubles de la Fronde. Madame de Motteville a surtout le talent de rendre, d'une manière bien intéressante, jusqu'aux plus minces détails, et l'air de sincérité qui règne dans toute sa narration, les sages réflexions dont elle entremêle ses récits, font trouver grâce à son style, quelquefois prolix et languissant, mais toujours simple et naturel.

7. PIERRE LENET, l'ami de Bussy-Rabutin, et dont madame de Sévigné dit *qu'il avait de l'esprit comme douze*, figura dans les troubles de la Fronde et dans le parti des Condé. Nous avons de lui des *Mémoires sur l'histoire des guerres civiles* qui signalèrent les années 1649 et suivantes. Lenet n'est pas un écrivain élégant ; mais son récit porte le caractère de la franchise, et il rapporte beaucoup de circonstances qui sans lui seraient restées inconnues. Lenet mourut en 1671.

8. Jean-François-Paul de Gondi, cardinal DE RETZ, naquit l'an 1614 à Paris. A dix-huit ans, il écrivit l'*Histoire de la conjuration de Fiesque*, dont la lecture faisait dire à Richelieu : *Voilà un esprit dangereux*. Nommé, quelques années après, coadjuteur de l'archevêque de Paris, sa vie ne fut rien moins qu'édifiante : un esprit turbulent et peut-être quelques imprudences de la régente le jetèrent dans la Fronde, dont il devint bientôt le principal chef. On sait comment finit cette révolution ou plutôt cette agitation tumultueuse, sans cause réelle et sans but sérieux. De Retz, mis en prison, s'échappa, passa à l'étranger et ne revint en France, après quelques années, que pour faire oublier sa vie première par une conduite paisible, modeste et pieuse. Il mourut en 1679. De Retz a laissé ses *Mémoires*, qui contiennent l'histoire de la Fronde, et offrent une lecture fort intéressante. Le style, avec un certain air de grandeur, est impétueux et original, comme le fut sa conduite ; quelquefois négligé, incorrect même, il est toujours hardi et spirituel. Voltaire a appliqué au cardinal ce qu'on a dit de César : *Eodem animo scripsit quo bellavit*.

On a dit que ces *Mémoires* avaient d'abord été composés en latin : si cela est vrai, il faut convenir que nul ne sut mieux, suivant une de ses expressions, faire son thème de deux manières. Car, dans ce style si naturel et si brillant, si piquant et si inattendu, si vif et si pittoresque, dans cette franche et originale allure, il est difficile de reconnaître les vestiges et l'empreinte d'une autre forme et d'une forme étrangère. Mais si l'imitation et la physionomie latine ne se trahissent nulle part, les souvenirs classiques y abondent. Ils éclatent non-seulement dans les citations improvisées que le coadjuteur trouve pour autoriser la révolte, mais dans toute sa conduite. De Retz fut en effet un conspirateur par souvenirs, par imitation : il copia Catilina et Rienzi. Il n'y a que le style qui soit tout à lui.

9. EUDES DE MÉZERAI, né l'an 1610, à Rye près d'Argentan, a été de son temps, comme historien, l'objet d'une

vive admiration. Historiographe de Louis XIII, il publia d'abord sa *grande Histoire de France*, en 3 vol. in-fol., dans laquelle il reprend tous les faits depuis l'origine de la monarchie ; plus tard il en donna l'*Abrégé*, en 3 vol. in-4°. Dans l'une et dans l'autre, le tableau des premiers siècles est tracé sans aucune critique : Mézerai ne fait guère qu'y reproduire, avec des phrases nouvelles, ce qu'il a trouvé dans les compilateurs qui le précédèrent, entre autres Papire Masson, du Haillan, Nicole Gilles, etc. Il avait peu lu les auteurs originaux, sans lesquels il est impossible de ne pas s'égarer. Aussi pèche-t-il par défaut d'exactitude, surtout en ce qu'il adopte trop légèrement les inculpations hasardées et les soupçons vagues. Son style dur, inégal, a vieilli plus qu'il n'aurait dû arriver, s'il l'avait moins négligé. Ses transitions, rarement heureuses, refroidissent quelquefois le récit ; mais on sent de la force, du nerf et de la supériorité dans sa manière ; si sa diction n'est pas pure, il sait du moins penser noblement ; ses réflexions sont courtes et sensées, ses expressions quelquefois grossières, mais énergiques, et son Histoire est semée de traits qui pourraient faire honneur aux meilleurs historiens de l'antiquité. Il s'est même quelquefois élevé jusqu'à leur manière, témoin le discours qu'il met dans la bouche du maréchal de Biron père, pour dissuader Henri IV de chercher un asile en Angleterre, et celui qu'il fait adresser par Biron fils à ses juges.

Pensionné de 4000 livres par l'Etat, Mézerai se déchaîna dans ses ouvrages contre les tailles et les impôts, qu'il qualifiait de *maltôtes*, appelant *maltôtiers* tous les gens de finance. Son penchant à dénigrer l'entraîna plus loin, et le rendit non moins blâmable que si, par l'excès contraire, il se fût rabaissé à une servile adulation du pouvoir. Il est, selon Bayle, celui de tous les historiens qui flatte le plus le peuple contre la cour. Il se fait un plaisir, comme certains historiens libéraux de la Restauration, de relever tout ce qu'il trouvait d'injuste ou de honteux dans la conduite de son pays ; et l'on peut croire

qu'il était, comme ses imitateurs, de ces esprits que les troubles du temps avaient amenés à concevoir l'espérance de grands changements dans la constitution de l'Etat. Colbert lui retrancha sa pension. Mézerai ne soutint pas ce malheur avec la philosophique indépendance qu'il affichait dans ses écrits; car à sa mort (1683), on trouva sur un sac une note ainsi conçue : *Voici le dernier argent que j'ai reçu du roi; aussi depuis ce temps je n'ai plus jamais dit du bien de lui* : ce trait est précieux.

On doit à Mézerai un *Traité de l'Origine des Français*, qui suppose des connaissances étendues sur beaucoup de points de notre histoire.

10. LOUIS MAIMBOURG (1610-1686), célèbre Jésuite, eut d'abord trop de vogue, dit Voltaire, et on l'a trop négligé dans la suite, ce qui est vrai. Ses *Sermons*, quoique le fruit de sa jeunesse, sont d'une froideur insupportable; mais ses *Ouvrages historiques*, bien que composés dans un âge mûr, respirent une vivacité surprenante. Ils sont en général écrits avec feu; la marche en est rapide, elle entraîne, malgré le ton remarquable qui s'y fait sentir. Maimbourg devait plaire surtout par des portraits dans lesquels, à l'exemple de mademoiselle de Scudéry, il peignait ses contemporains sans les noms des anciens personnages qui avaient joué à peu près le même rôle. On lui doit l'*Histoire des Croisades*, qui n'a été surpassée que par celle de Michaud; avec des inexactitudes, elle renferme des détails approfondis; les *Histoires de l'Arianisme, des Iconoclastes, du Schisme des Grecs, du grand Schisme d'Occident*, avec les mêmes qualités, ont le même défaut, aussi bien que l'*Histoire de la Ligue*, où l'on trouve quelques pièces originales et fort curieuses qui n'avaient point encore paru, entre autres l'acte d'Association des grands du royaume contre la maison de Bourbon.

11. PÉRÉFIXE (HARDOUIN DE BEAUMONT), archevêque de Paris, devint, en 1644, précepteur de Louis XIV. Ce fut pour servir à l'éducation de ce monarque qu'il composa les deux seuls ouvrages qui soient sortis de sa plume,

l'Institution d'un prince, recueil de maximes qui renferment les devoirs d'un roi enfant, et la *Vie de Henri IV*, écrite avec autant d'élégance que de dignité. Quoique abrégée, cette biographie fait bien connaître le grand prince dont la mémoire est chère à tous les Français, et l'on peut dire que Henri IV doit plus à cette histoire qu'à la *Henriade*.

CHAPITRE VI.

ÉLOQUENCE.

§ 1^{er}. *Eloquence judiciaire et politique.*

1. Faibles progrès de l'éloquence du barreau. — 2. Omer et Denis Talon. — 3. Antoine Lemaître. — 4. Olivier Patru, avocat et grammairien. — 5. Stérilité de l'éloquence politique ; les cardinaux de Retz et de Richelieu.

1. Au milieu du mouvement général de la littérature, l'éloquence du barreau fit peu de progrès ; le langage, il est vrai, se polissait ; mais là se bornait l'amélioration. Le pédantisme, l'affectation, continuaient à régner au palais, et l'étalage d'une science intempestive rendait illisibles les plaidoyers des causes les plus intéressantes.

2. OMER TALON (1595-1652), l'un des plus célèbres avocats-généraux du parlement, donna le premier l'exemple d'une éloquence simple et grave. Dans les huit volumes de *Mémoires* qu'il a laissés sur différentes affaires, on reconnaît le grand magistrat, le jurisconsulte éclairé, le bon citoyen. Le dernier volume se compose en partie des écrits de DENIS TALON, son fils, qui se montra digne, par ses talents, d'avoir été le successeur d'un tel père.

3. ANTOINE LEMAÎTRE (1608-1658), avocat du parlement, sortait de l'école de Port-Royal. Il était cousin des Arnauld. La sagesse de ses maîtres ne suffit pas pour lui apprendre à s'élever au-dessus de la routine du palais ; il fut donc emphatique comme on l'avait été avant lui au barreau ; il fit, comme ses devanciers, étalage de science, et, comme eux, il n'a rien laissé qui puisse être

classé parmi les modèles. D'Aguesseau, dans sa quatrième Instruction à son fils, l'engage à lire quelques-uns des *Plaidoyers* ou *Discours* de Lemaître, « où l'on trouve, » dit-il, des traits qui font regretter que l'éloquence de » l'auteur n'ait pas eu la hardiesse de marcher seule et » sans ce nombreux cortège d'orateurs, d'historiens et de » Pères de l'Eglise, qu'elle mène toujours à sa suite. »

4. OLIVIER PATRU, né l'an 1604 à Paris, se rendit célèbre comme avocat et comme grammairien. Il passait pour l'homme le plus versé dans la connaissance du mécanisme de notre langue : Vaugelas et Bouhours le consultaient comme un oracle ; on l'appelait le *Quintilien français*.

Patru ne donna pas seulement des règles sur le caractère et la marche de la langue française ; il en saisit quelquefois le tour avec bonheur. L'*Epître dédicatoire*, qu'il fit en 1640 pour les Elzéviens, qui voulaient présenter au cardinal de Richelieu une édition in-folio de la traduction française du *Nouveau-Monde*, ou de la *Description de l'Amérique*, par Laët, se distingue surtout à cette allure élégante et facile. On y remarque ce bel éloge de l'imprimerie, qui, en cette année 1640, voyait s'accomplir le deuxième siècle de sa découverte :

Le vulgaire, dont les jugements presque toujours sont aveugles, regarde l'imprimerie sans l'admirer, parce qu'en effet il la regarde et la juge sans la connaître. C'est pourtant un don du Ciel, réservé, ce semble, pour glorifier et pour embellir les derniers siècles. L'esprit humain n'a rien inventé de plus heureux, rien de plus utile pour l'instruction des hommes ; et depuis bientôt deux cents ans que cette merveille s'est fait voir enfin dans l'Europe, les princes, les rois, les plus illustres personnages en ont jugé tout autrement que le vulgaire ; et certainement, monseigneur, si les poètes, si les orateurs donnent l'immortalité aux actions héroïques, nous pouvons dire que le divin secret de nos presses donne l'immortalité aux savantes veilles de ces grands génies. Ainsi, dans la république des lettres, après la louange de bien parler et de bien écrire, la louange de bien imprimer, tout visiblement, est la première. De là vient que tant d'hommes doctes n'ont point dédaigné une occupation si noble, et que les Aldes, les Vascosans, les Etiennes, les Plantins ne sont guère moins célèbres dans le monde des sciences, que les auteurs mêmes qu'ils nous ont donnés.

Comme grammairien, Patru est plein de délicatesse et de grâce ; il voit de plus loin et mieux que Ménage, Bouhours et Chapelain ; il ne répudie pas comme eux le xvi^e siècle ; Villehardouin, Amyot, les vieux poètes, lui sont familiers ; il les cite à propos et avec goût. La langue, entre les mains de Patru, eût pu conserver cette naïveté que regrettait Fénelon, et que ne sut pas toujours retenir Vaugelas.

Comme avocat, Patru a deviné, sinon le mouvement, du moins le style de l'éloquence judiciaire. Il avait fait une étude profonde et intelligente de Cicéron ; il a, dit-on, traduit jusqu'à dix fois la première phrase du *pro Archia* ; encore n'a-t-il pas rendu l'incise, *quod sentio quàm sit exiguum*. Cette étude du style de Cicéron rendit plus nombreux, plus pur, plus sonore, le style de Patru ; mais la forme le trompa aussi sur le fond, et, comme ses devanciers, il ne sut pas toujours se réduire aux proportions étroites de la tribune judiciaire. Il est tellement préoccupé des souvenirs de la tribune antique, qu'il en emprunte les habitudes les plus minutieuses, les formules les plus simples. Il dit : *Lisez les pièces*, comme Démosthènes s'écriait : *Lisez le décret*. Il prenait la grand'chambre pour le Forum ou l'Agora.

Patru, admis l'an 1640 à l'Académie française, prononça un discours qui plut tellement à ses confrères, qu'on fit dans la suite aux récipiendaires un devoir de l'imiter. Il mourut en 1681.

5. La Fronde ouvrit dans le parlement de Paris un vaste champ à l'éloquence politique ; mais il demeura stérile ; les discours des magistrats, recueillis dans les mémoires du temps, sont lourds, diffus et fort ennuyeux. Nous ferons exception seulement en faveur du cardinal DE RETZ ; il avait un style vif, entraînant, et il s'éleva parfois aux plus beaux mouvements de l'éloquence. Nous ne devons pas oublier de dire que le cardinal DE RICHELIEU, alors qu'il n'était qu'évêque de Luçon, prononça des discours remarquables aux Etats-Généraux, où il siégeait, en 1615, comme orateur du clergé,

§ 2. *Eloquence de la chaire.*

1. Valladier, Singlin et Desmares. — 2. Saint Vincent de Paul. — 3. Camus; ses Sermons et ses autres ouvrages. — 4. Les deux Lingendes. — 5. Le P. Lejeune; mérite de ses Sermons. — 6. Claude Joly. — 7. Senault; ses divers ouvrages.

1. Sous Henri IV, la réforme introduite dans la poésie par Malherbe se fit quelque peu sentir dans l'éloquence.

VALLADIER, auteur des *Parallèles eucharistiques*, prédicateur dur et sec, mais ingénieux et subtil, forme la transition entre le XVI^e siècle et la première partie du XVII^e : il annonce Singlin, Desmares et les Lingendes.

SINGLIN (1664) et DESMARES (1669) obtenaient des succès extraordinaires dans les chaires de Paris ¹. Desmares, en prêchant à Saint-Paul le jour des Morts, déclama vivement contre les pompes funèbres des grands, prétendit que les messes qu'on disait pour eux ne leur étaient d'aucune utilité. Anne d'Autriche l'exila momentanément à Quimper. Un jour que Desmares prêchait à Saint-Roch, le prince de Condé fut curieux de l'entendre. Etant arrivé lorsque le sermon était commencé, sa présence causa un peu de désordre dans l'auditoire, et Desmares s'interrompant :

Ah! monseigneur, dit-il, j'explique cet endroit de l'Evangile où il est dit que Jésus-Christ guérit une main sèche; il m'est très-glorieux que Votre Altesse vienne augmenter le nombre de mes auditeurs. Je prie le Seigneur de conserver le bras qui est la terreur de toute l'Europe et le bonheur de la France; mais en même temps que Votre Altesse se souvienne que si elle ne rapporte pas tous ses exploits à Dieu comme à sa fin dernière, Dieu permettra que ce bras se sèche comme celui de notre Evangile.

C'est à cette vive, heureuse et hardie apostrophe que, plus de vingt-trois ans après, Boileau fit allusion dans ce vers :

Desmares dans Saint-Roch n'auroit pas mieux prêché.

2. Il faut citer aussi, parmi les prédicateurs les plus influents, saint VINCENT DE PAUL (1576-1660), dont la

¹ Elle est tout pour Desmares et pour de Lingendes, pour dire qu'elle court les sermons d'un des célèbres prédicateurs (PATRU *Remarques sur Vaugelas*).

vie fut un long sacrifice à la charité. On a recueilli quelques-uns de ses sermons ; sa parole était noble, douce, touchante, remplie de ce feu divin qui brûlait dans son cœur ; le fragment que nous allons citer, semble sorti des entrailles mêmes de la charité. C'est un extrait du sermon pour les enfants-trouvés :

« Or sus, mesdames, la compassion et la charité vous ont fait adopter ces petites créatures pour vos enfants ; vous avez été leurs mères selon la grâce, depuis que leurs mères selon la nature les ont abandonnés. Voyez maintenant si vous voulez aussi les abandonner pour toujours. Cessez à présent d'être leurs mères, pour devenir leurs juges ; leur vie et leur mort sont entre vos mains. Je m'en vais donc, sans délibérer, prendre les voix et les suffrages. Il est temps de prononcer leur arrêt, et de décider irrévocablement si vous ne voulez plus avoir pour eux des entrailles de miséricorde. Les voilà devant vous ! ils vivront, si vous continuez d'en prendre un soin charitable ; et, je vous le déclare devant Dieu, ils seront tous morts demain, si vous les délaissez ¹. »

3. JEAN-PIERRE CAMUS (1582-1652), intime ami de saint François de Sales, fut beaucoup plus estimable comme évêque que comme écrivain. Doué d'une mémoire étonnante, il manquait de jugement, comme il en convenait lui-même. Ce défaut le jeta dans des critiques exagérées contre les moines qu'il ne ménageait pas plus dans ses écrits qu'en chaire et dans la société. On peut en juger par le titre seul de ses diatribes : le *Rabat-joie du triomphe monacal* ; la *Désappropriation claustrale* ; le *Traité de l'ouvrage des Moines* ; le *Directeur désintéressé*, etc. Camus écrivait avec une facilité prodigieuse ; aussi, malgré les devoirs multipliés de son ministère qu'il remplissait exactement, trouva-t-il encore le temps de composer, sur différents sujets, des ouvrages dont le nombre s'élève au delà de deux cents. Son style se ressent de la précipitation avec laquelle il travaillait ; mais il est abondant, vif, animé, plein de métaphores, et c'est ce qui lui valait de nombreux lecteurs. Connaissant le goût de la multitude pour le merveilleux et les aventures où le cœur est intéressé, Camus, dans l'intention de re-

¹ V. mon *Traité de Littérature, Rhétorique et Eloquence*, p. 116.

médier au mal causé par ces sortes de livres, écrivit des *Romans spirituels*, qui de son temps eurent beaucoup de vogue : *Dorothée, Alcime, Daphnide, Hyacinthe, Carpie, Spiridion, Alexis*, etc. Ce dernier n'a pas moins de 6 gros volumes in-8°.

Les *Sermons* de Camus, composés, comme tout ce qu'il faisait, au pas de course, se ressentent aussi du mauvais goût qui, de son temps, déshonorait la chaire, et dont Bourdaloue eut tant de peine à la purger. Il prêchait un jour pour une prise d'habit ; il débuta ainsi :

Messieurs, on recommande à votre charité une jeune demoiselle qui n'a pas assez de bien pour faire vœu de pauvreté.

La plupart de ses autres écrits ne méritent pas d'être tirés de leur obscurité. Nous nous contenterons d'indiquer comme les plus remarquables :

1° Les *Evénements singuliers*.

2° Les *Moyens de réunir les Protestants avec l'Eglise romaine*, sujet traité par Bossuet dans son *Exposition de la foi catholique*. C'est le meilleur ouvrage de Camus.

3° *L'Esprit de saint François de Sales*, ouvrage où la philosophie est aimable autant que la religion s'y fait respecter.

4. La chaire compte deux Lingendes, au XVII^e siècle.

JEAN DE LINGENDES (1595-1665), évêque de Mâcon, aumônier de Louis XIII, dut ces doubles fonctions à son talent de prédicateur. Il prononça, l'an 1643, l'oraison funèbre de ce monarque; seize ans auparavant, il avait prononcé celle de Victor-Amédée, duc de Savoie, d'où Fléchier a tiré l'exorde et le plus beau morceau de son Oraison funèbre de Turenne : *Ennemis de la France, vous vivez*, etc.

CLAUDE DE LINGENDES (1591-1660), Jésuite, de la même famille que le précédent, rendit, comme lui, de grands services à la chaire, d'où il contribua beaucoup à bannir le mauvais goût et les trivialités. Il composait, dit-on, ses sermons en latin, quoiqu'il les prononçât en français.

5. JEAN LEJEUNE (1592-1672), oratorien, l'un des prédicateurs les plus célèbres de son temps, en fut à la fois

l'un des plus utiles. Après avoir consacré les premières années de son ministère aux gens de la campagne, il le continua dans les principales villes du royaume, prêcha devant la cour, et termina sa longue carrière par trois missions (Orange, Grignan et Limoges), qui convertirent un grand nombre de réformés. Les *Sermons* du P. Lejeune ont été réunis et imprimés plusieurs fois en dix ou en douze vol. in-8°. Il ne faut y chercher ni la richesse des expressions, ni la pureté du style, ni le sublime des pensées. L'état de la chaire, à cette époque, ne comportait pas encore ces ornements, et d'ailleurs le genre d'instruction auquel il s'était spécialement dévoué ne lui permettait pas de s'élever aux grandes formes de l'éloquence chrétienne. On y trouve même quelques histoires que réprouve une critique judicieuse; mais elles sont racontées si simplement, elles s'adaptent si bien au sujet, elles paraissent si propres à faire goûter ses instructions, qu'on doit les lui pardonner. Le mérite de ces *Sermons* consiste dans l'attention de l'auteur à en bannir ce mélange bizarre de citations pro'anes et sacrées qui défigurent la plupart des prédications contemporaines; dans l'exposition claire et nette du sujet; dans ses divisions tracées avec beaucoup d'ordre et développées avec une juste étendue; enfin dans la solidité des raisonnements et des preuves. Massillon en faisait le plus grand cas; il en conseillait la lecture, disant qu'il regardait le P. Lejeune comme un excellent modèle d'éloquence chrétienne, pourvu qu'on eût assez de goût pour savoir discerner ce qu'il fallait y prendre de ce qu'il fallait y laisser. Quant à lui-même, nul doute qu'il y puisa les germes de cette chaleur et de cette facilité qui le rendent si persuasif.

6. CLAUDE JOLY (1610-1678), contemporain du P. Lejeune, se fit, comme lui, une grande réputation dans la chaire, à Paris et dans les provinces, où son éloquence, simple, touchante, instructive, était soutenue par l'exemple encore plus puissant de la vie la plus édifiante. On a de lui huit volumes de *Prônes, Sermons* et autres *Dis-*

ours, rédigés d'après ses notes et celles qu'on prenait pendant qu'il les prêchait. Tels qu'ils sont, on y remarque de la solidité, de l'imagination et un grand fonds de connaissances.

7. JEAN-FRANÇOIS SENAULT (1599-1672), général de l'Oratoire, fils d'un commis au greffe du parlement, qui fut l'un des Seize sous la Ligue, montra, dans toute sa carrière, autant de modération et de douceur que son père avait déployé de fougue et d'empportement. Après quinze années de préparatons profondes et consciencieuses, il prêcha quarante stations dans les principales églises de la capitale et des provinces. « Ce prédicateur, dit Voltaire, fut, à l'égard du P. Bourdaloue, ce que Rotrou est à l'égard de Corneille, son prédécesseur, et rarement son égal. » Il faut avouer, néanmoins, qu'il contribua puissamment à purger la chaire de ce défaut de méthode, de ce vain étalage d'érudition profane, de ce langage confus, qui la déshonoraient ; et, le premier, il introduisit, dans les sermons, les divisions jusqu'alors inconnues.

Senault n'a point fait imprimer ses *Sermons* de morale ni ses *Discours* sur les Mystères ; mais on a de lui :

1^o Les *Panégryriques des saints*, supérieurs à tout ce qu'on avait jusqu'alors composé dans ce genre, quoiqu'ils manquent d'élévation et de mouvement ;

2^o De l'*Usage des passions*, en deux parties, dont l'une traite des passions en général, et l'autre de chacune en particulier ;

3^o Des *Paraphrases sur Job*, premier écrit de Senault, digne d'un philosophe chrétien ;

4^o L'*Homme criminel* et l'*Homme chrétien*, deux traités dont le second est la contre-partie du premier.

SECTION SECONDE.

SECONDE MOITIÉ DU SIÈCLE DE LOUIS XIV.

1^{re} SUBDIVISION. — VERS.

INTRODUCTION.

Nous inaugurerons par le législateur du Parnasse la seconde et la plus belle moitié du siècle de Louis XIV. Ce sera la meilleure introduction à l'époque la plus célèbre de notre littérature.

1. Boileau Despréaux; détails sur sa vie; ses Satires. — 2. Ses Epîtres. — 3. Son Art poétique. — 4. Le Lutrin. — 5. Son Ode sur la prise de Namur, et son Dialogue des héros de roman. — 6. Influence de Boileau sur son siècle et sur les progrès de notre littérature. — 7. Protestation, à trois époques, contre l'autorité législative de Boileau. — 8. Ce que contient l'œuvre complète de Boileau. — 9. Sanlecque; ses Satires et son Poème sur la déclamation.

1. NICOLAS BOILEAU-DESPRÉAUX naquit en 1636, par une particularité remarquable, dans la chambre même où fut composée la satire Menippée¹. Cette prédestination satirique fut longue à se montrer. Comme la plupart des jeunes gens qui ont le goût des vers, il commença par une tragédie : il racontait lui-même dans la suite que, dès le premier acte, il avait introduit quatre géants sur la scène. On voit par là que, dans son début, il n'avait point rencontré son talent. Sa propre famille ne le connaissait pas plus qu'il ne se connaissait lui-même. Son père disait souvent, en le comparant avec ses frères : *Pour Colin, c'est un bon garçon qui ne dira jamais de mal de personne*. Après avoir achevé ses études, il suivit quelque temps le barreau et fut reçu avocat à l'âge de vingt et un ans; mais les *visions* d'Accurse et d'Alciat, dont il s'est moqué dans le Lutrin, ne pouvaient plaire au futur disciple d'Horace et de Juvénal. Il déserta

¹ Dans la maison qui est au coin du quai des Orfèvres et de la rue de Harlay.

bientôt l'autre de la chicane, au grand scandale de sa famille, et surtout de son beau-frère Dongois, qui jugea dès lors que le jeune Despréaux ne serait qu'un sot toute sa vie. Boileau peint lui-même, dans une Épître, la surprise de ses parents lorsqu'il suivit son penchant pour la poésie :

Fils, frère, oncle, cousin, beau-frère de greffier,
Pouvant charger mon bras d'une utile liasse,
J'allai, loin du palais, errer sur le Parnasse;
Ma famille en pâlit, et vit, en frémissant,
Dans la poudre du greffe un poète naissant.

Cependant il ne céda pas d'abord à son inclination et passa par la Sorbonne pour arriver au Parnasse. Il obtint, dit-on, le prieuré de Saint-Paterne, qui lui valut 800 livres de rente, et qu'il vendit huit ou neuf ans après. Ce ne fut donc qu'après avoir essayé de plusieurs états différents que Boileau sentit enfin

Que son astre en naissant l'avait formé poète,

et qu'il se livra tout entier aux lettres. Sa première Satire (les *Adieux à Paris*) annonça ce qu'on pouvait espérer de son talent. Pour apprécier la correction de style et l'élégante versification qu'on trouve dans cette satire, il faut se reporter au temps de sa composition. A cette époque, on applaudissait, il est vrai, aux chefs-d'œuvre de Corneille, aux premières pièces de Molière ; mais Chapelain était encore l'oracle de la littérature française, et l'Académie portait le deuil de Voiture. Lorsque les sept premières Satires parurent en 1666 avec le discours au roi, elles eurent un succès prodigieux : « Non pas, dit La Harpe, parce que c'étaient des satires, mais parce que personne n'avait encore si bien écrit en vers. » Boileau était en effet le premier qui apprit aux Français à toujours chercher le mot propre, à lui donner sa place, à faire valoir les expressions par leur arrangement, à relever les petits détails, à cadencer la période, enfin à connaître toutes les ressources de la langue poétique. Voilà ce qu'on dut admirer en lui dès le début de sa carrière,

voilà ce qui lui mérita les plus honorables suffrages, et d'abord celui de Molière. Celui-ci devait lire quelques chants de sa traduction de Lucrèce dans une société où se trouvait le satirique : Boileau lut d'abord sa *Satire* adressée à Molière, *sur la difficulté de trouver la rime*. Quand Molière l'eut entendue, il ne voulut plus lire sa traduction, disant qu'on ne devait pas s'attendre à des vers aussi parfaits que ceux de Despréaux, et qu'il lui faudrait un temps infini, s'il voulait travailler comme lui ses ouvrages. On a reproché à Boileau d'avoir souvent dit en beaux vers des choses futiles, et Voltaire disait en comparant les sujets du satirique français avec ceux que Pope a traités :

Qu'il peigne de Paris les tristes embarras,
Ou décrive en beaux vers un fort mauvais repas,
Il faut d'autres objets à notre intelligence.

Mais il faut faire observer ici que, dans la *Satire du Mauvais repas*, remplie de vers que tout le monde a retenus, le poète jette adroitement plusieurs détails accessoires, qui ne sont point sans intérêt pour le fond. Il ne faut pas oublier d'ailleurs que Despréaux a fait les *Satires sur les folies humaines, sur la noblesse, sur l'homme*, où le sujet est peut-être moins approfondi que dans Pope, mais où respire une morale saine, pure, élevée : les idées peuvent en paraître dépourvues d'originalité, et c'est là le caractère du vrai, qui finit toujours par prendre une physionomie commune. Au reste, ce n'est pas la profondeur des pensées, c'est le mérite si rare de faire de beaux vers, c'est le style qui fait vivre, sentir, admirer les ouvrages des poètes. Ce mérite, ce style se trouve dans toutes les satires de Boileau ; il est toujours vrai dans ses tableaux comme dans ses jugements. La *Satire adressée à son esprit* sera toujours regardée comme un modèle, et doit plaire surtout à ceux qui savent qu'il est plus facile d'exprimer en vers des maximes de morale que de joindre l'élégance et le bon ton à une plaisanterie piquante et ingénieuse. Nous ne dirons rien des *Satires sur*

l'équivoque et sur *l'homme*, les plus faibles de toutes. Dans la *Satire sur les femmes*, Boileau revient trop souvent sur la même idée : son plus grand défaut est d'être monotone et de manquer de gaieté dans un sujet où la gaieté n'était pas moins nécessaire que la variété.

2. Boileau avait publié ses meilleures Satires à trente ans. A l'âge de la maturité, il composa ses *Epîtres*, qui sont aujourd'hui plus estimées que ses Satires. La versification y offre plus de souplesse et de grâce ; le style, plus de naturel et d'égalité, plus de couleur et d'énergie ; les pensées, plus de force et d'enchaînement. En relisant son *Epître sur le passage du Rhin*, on regrette qu'il n'ait pas exercé son talent dans l'épopée sérieuse. Homère, pour peindre la majesté du roi des rois, aurait envié à Boileau ces deux vers admirables :

Louis, les animant du feu de son courage,
Se plaint de sa grandeur qui l'attache au rivage.

3. Après avoir créé pour ainsi dire la langue poétique, et produit des modèles en plusieurs genres, Despréaux avait acquis le droit d'être le législateur du Parnasse : il fit l'*Art poétique*, ouvrage qui l'emporte de beaucoup sur l'*Epître aux Pisons* d'Horace, pour la régularité du plan, pour le bonheur des transitions, pour l'élégance ferme et soutenue du style. Mais Boileau, si juste envers ses contemporains dans ses éloges comme dans ses critiques, si exact à tracer le caractère et les règles de chaque genre d'écrire, n'a oublié qu'un genre et qu'un homme, la fable et La Fontaine. On ne sait comment s'expliquer ce silence ¹. Craignait-il de déplaire en louant le panégyriste

¹ Une seule fois, Boileau se prononça en faveur de La Fontaine. Celui-ci venait de publier le conte de *Joconde*, imité de l'Arioste. Une traduction d'un nommé Bouillon parut en même temps. Ces deux ouvrages, qui firent du bruit, partagèrent les suffrages des gens de lettres : il y eut même une gageure entre l'abbé Le Vayer et un gentilhomme appelé de Saint-Gilles, sur la supériorité de l'un ou l'autre poème. L'abbé tenait pour La Fontaine et le gentilhomme pour Bouillon. Molière, leur ami commun, fut pris pour juge, et décida en faveur de La Fontaine : Boileau composa une *Dissertation*

et l'ami de Fouquet ? ou, doué d'un goût plus austère que fin, ce grand homme, élevé à l'école de l'antiquité, ne put-il être le premier à sentir vivement des beautés dont les anciens n'offraient point de modèle ?

Quoi qu'il en soit, si Despréaux a négligé l'apologue, il a donné trop d'importance au sonnet, à moins que, comme je l'ai dit ailleurs ¹, il n'ait mis dans ce passage quelque intention d'ironie. Le début du poème pouvait être plus heureux, et la satire qui commence le quatrième chant nous paraît déplacée. Malgré quelques légers défauts, l'*Art poétique*, dès son apparition, fit la loi au Parnasse, non-seulement en France, mais chez les étrangers, qui le traduisirent.

4. Comme tous les législateurs, Boileau fit des mécontents ; mais il fut dédommagé de leurs clameurs par les suffrages des gens de goût. Il allait bientôt produire un autre chef-d'œuvre pour répondre à ceux qui l'accusaient d'être stérile, sans souplesse et sans variété. Un pupitre, placé et déplacé, avait jeté la discorde dans un chapitre de Paris : le président Lamoignon défia le poète de traiter ce sujet, et Boileau fit le *Lutrin*. Dans cet ouvrage, il porta beaucoup plus loin que dans aucun autre, l'art d'ennoblir les petits détails ; le début surtout en est très-heureux. Les quatre premiers chants du *Lutrin* n'ont rien de comparable, en leur genre, dans aucune langue, et surpassent de beaucoup, pour l'invention, pour la richesse et le naturel des peintures, la *Boucle de cheveux enlevée*, de Pope, à laquelle ce poème a quelquefois été comparé.

5. Tels sont les véritables et grands titres de Despréaux aux éloges de la postérité. Quant à son *Ode sur la prise de Namur*, elle ne vaut pas l'honneur que Rollin lui fit de la traduire en vers latins, et dans ses *Epigrammes*, il est resté généralement inférieur à lui-même. Sa prose est toujours claire, mais elle manque de couleur et d'har-

pour soutenir cette opinion. Peut-être Boileau goûtait-il plus les *Contes* que les *Fables*.

¹ *Traité de Littérature, Poétique*, p. 202.

monie, si l'on en excepte cependant son *Dialogue des héros de roman*, qui rappelle quelquefois la finesse et l'esprit de Lucien.

6. Examinons maintenant l'influence qu'il exerça sur son siècle et sur les progrès de notre littérature.

Ce qu'on doit surtout admirer dans Boileau, c'est la sagacité rare avec laquelle il a jugé son siècle. Mais d'abord il faut se rappeler les difficultés qu'il eut à vaincre pour changer les vieilles admirations de ses contemporains, et pour leur faire trouver mauvais, comme il le dit lui-même, les vers qu'ils avaient appris par cœur dans leur enfance. Au premier coup d'œil, on a quelque peine à se persuader que Cotin, Pradon et tant d'autres, méritassent d'exciter la bile poétique de Boileau ; mais il faut considérer que nous les voyons aujourd'hui au rang où il les a fait descendre : la plupart des réputations qu'il a attaquées se sont évanouies, et le succès même de ses attaques nous en fait moins apprécier l'utilité. On ne peut lui reprocher qu'un très-petit nombre d'injustices dans la distribution du blâme et de la louange. C'est ainsi qu'il a trop loué Segrais et Voiture, qu'il a oublié La Fontaine, qu'il a trop déprécié Quinault et Le Tasse ; mais, à part ces erreurs, quelle sûreté de goût ! quel courage ! Le mauvais goût n'a point de travers qu'il ne condamne ; il le poursuit jusque dans les coryphées du monde littéraire, dans les rimeurs fêtés et lauréats, dans les oracles de la ville et de la cour, signalant, avec un tact aussi prompt que sûr, tous les écueils de l'art d'écrire, la bizarrerie des sujets et l'inconvenance du style, l'insipide afféterie et la grossièreté triviale, la sécheresse et la prolixité, la négligence et la contrainte, la froideur et l'emphase. Mais s'il découragea la médiocrité, sa louange alla toujours chercher le véritable talent. Il apprit à Racine, comme il le dit lui-même, à faire difficilement des vers faciles, et défendit *Andromaque* contre l'Hôtel de Rambouillet. Lorsque Racine, d'après le succès équivoque d'*Athalie*, crut qu'il s'était trompé, Boileau lui dit ces paroles remarquables, si bien confirmées par le juge-

ment de la postérité : *C'est votre chef-d'œuvre, je m'y connais, le public y reviendra.*

7. A trois époques on a protesté contre l'autorité législative de Boileau : de son vivant, après sa mort et de nos jours.

De son vivant, il n'eut de détracteurs que parmi les méchants écrivains, et leurs attaques sont oubliées comme leurs écrits. Ainsi le *Triomphe de Pradon*, et ses *Remarques sur tous les ouvrages du sieur Despréaux* ; la *Critique désintéressée*, de l'abbé Cotin ; le *Lutrigot*, parodie du *Lutrin*, par Bonnecorse ; les *Remarques* de Saint-Sorlin, les *Epigrammes* de Scarron, et même la *Satire des satires*, comédie de Boursault, ainsi qu'une foule d'autres pamphlets contemporains, ne sont plus connus que de nom, et l'on peut leur appliquer ce que Boileau disait de Cotin :

Et qui saurait sans moi que Cotin a prêché ?

Après sa mort (1711), le XVIII^e siècle, si fidèle, pour la forme, aux traditions du siècle précédent, attaqua contradictoirement le législateur du Parnasse. D'Alembert regretta que l'auteur de l'*Art poétique* ne fût pas entré dans le barreau. Marmontel, dans le sein même de l'Académie, débita ces vers, devenus fameux par leur extrême injustice :

Que ne peut point une étude constante ?
Sans feu, sans verve et sans fécondité,
Boileau copie ; on dirait qu'il invente :
Comme un miroir, il a tout répété.

Mais il faut remarquer que, tous deux disciples de Fontenelle, ils en avaient hérité les préventions que celui-ci, comme neveu de Corneille, avait cru devoir garder contre Boileau. Marmontel, d'ailleurs, ne pouvait lui pardonner d'avoir mal parlé de Lucain, qu'il préférait à Virgile, et qu'il s'occupait alors de traduire. Voltaire se laissa lui-même entraîner, comme on le voit par ces vers :

Boileau, correct auteur de quelques froids écrits,
Zoïle de Quinault et flatteur de Louis.

Il serait difficile de faire croire que Boileau fût jaloux de Quinault ; et quant à l'accusation d'avoir été le flatteur de Louis XIV, on peut la renvoyer à l'Épître au roi contre les conquêtes. Au reste, si Despréaux a beaucoup loué Louis XIV, il a eu le bonheur, assez rare pour les panégyristes, de parler comme la postérité. On doit ajouter que Voltaire, dans plusieurs ouvrages, a donné les plus grands éloges au *correct auteur* ; il avait même peu d'estime pour ses contemporains qui n'aimaient pas *Jean et Nicolas* : c'est ainsi qu'il désignait Racine et Boileau. La Harpe, dans son Cours de littérature, a entrepris de venger l'auteur de l'*Art poétique* ; mais il a eu le tort, qu'on lui trouve quelquefois, d'avoir trop longuement raison, et de terrasser avec trop de fracas des adversaires peu redoutables. Les vers de Boileau vaudront toujours mieux pour sa défense que les plus volumineuses discussions.

De nos jours, on n'a point attaqué Boileau, comme écrivain, mais comme législateur ; on a dit : « A l'égard du passé, c'est-à-dire de la justice qu'il a faite des mauvais ou médiocres écrivains, Boileau a rarement failli ; mais à l'égard de l'avenir, c'est-à-dire de ces hautes et sages prévisions qui, à côté des traditions et des règles acquises à l'art, à côté des œuvres qu'elles ont produites, aperçoivent les chefs-d'œuvre que leur changement ou leur interprétation plus large a enfantés, Boileau a renfermé le génie dans un cercle trop étroit. » A cela, nous n'avons qu'un mot à répondre : si le changement ou l'interprétation plus large des traditions et des règles a enfanté des chefs-d'œuvre, dans la véritable acception de ce mot, qu'on nous les montre, et nous sommes prêts à donner gain de cause aux adversaires du législateur ; mais ils sont encore à naître, ces chefs-d'œuvre, et selon toute probabilité, nous les attendrons d'autant plus longtemps, qu'on s'écartera plus des sages limites qu'il a tracées autour du génie.

8. L'œuvre complète de Boileau contient ses *Satires*, ses *Épîtres*, son *Art poétique*, son *Lutrin*, ses *Épigrammes* et quelques autres *Poésies* françaises ou latines ; son *Dialogue*

de la *Poésie et de la Musique*, le *Dialogue des Héros de roman*, sa *Traduction du traité du Sublime de Longin*, et ses *Réflexions critiques sur cet auteur*. Boileau a été l'un des collaborateurs du grand ouvrage qui a pour titre : *Médailles sur les principaux événements du règne de Louis-le-Grand*. On lui attribue de moitié avec Racine la *Campagne de Louis XIV*, ouvrage imprimé sous le nom de Péliisson et que Fréron fils a reproduit sous ce titre : *Eloge historique de Louis XIV sur ses conquêtes depuis 1672 jusqu'en 1678*. Enfin il fut chargé, avec Racine, de corriger le style des *Constitutions de la maison de Saint-Cyr*, rédigées par madame de Brinon.

9. Au prince des satiriques modernes, nous joindrons celui qui tient, après lui (*longo, sed proximus intervallo*), le premier rang dans le genre satirique.

JACQUES DE SANLECQUE (1652-1714), prieur de Garnai, près de Dreux, se distingua de bonne heure par une facilité surprenante à faire des vers latins et français; mais cette facilité même, dont il abusa trop souvent, l'empêcha de porter ses ouvrages à ce degré de perfection qui les fait vivre. Bien que Boileau ne l'estimât guère, il n'en est pas moins vrai que le P. Sanlecque est de tous les satiriques celui qui a le plus approché, sinon du génie, du moins de la manière de Despréaux lui-même. Parmi un grand nombre d'idées et d'expressions trop familières, on trouve dans les *Satires* de Sanlecque des vers heureux, de la légèreté, de la finesse, des saillies d'imagination et quelques traits de bonne plaisanterie. Il avait peu vécu dans le monde : aussi c'est presque uniquement sur les défauts des hommes d'église qu'il a dirigé ses censures, sans jamais s'en permettre, même d'indirectes, contre l'Eglise même. Sa *Satire contre les directeurs* peint en détail ce que Boileau n'avait fait qu'indiquer; son *Poème contre les mauvais gestes de ceux qui parlent en public et surtout des prédicateurs*, se lit encore avec plaisir. Ce sont ses deux morceaux les plus soignés. On peut encore citer le *Portrait d'un janséniste*, qui commence par ces vers :

Sobre dans ses discours, délicat à sa table,
 Portant un fin orgueil au pied du crucifix,
 L'esprit impérieux, modeste en ses habits,
 Fort sévère au prochain, pour soi fort charitable,
 Aux décrets de l'Eglise écrivain peu soumis, etc.

Quant à ses Epîtres, Sonnets et Madrigaux adressés au P. La Chaise, ils ne sont que médiocres. Dans sa jeunesse, Sanlecque avait déprécié Boileau ; sur la fin de sa vie, il revint à des sentiments plus raisonnables et fit l'*Apothéose de Boileau* ou *Boileau et Momus*, pièce dans laquelle il représente les dieux de l'Olympe cassant Momus aux gages pour proclamer

L'heureux Boileau, Dieu de la raillerie.

CHAPITRE PREMIER.

POÉSIE DRAMATIQUE.

§ 1^{er}. *Molière, Regnard et Baron.*

1. Paroles de Boileau sur Molière. — 2. Poquelin Molière ; détails sur sa vie jusqu'à son retour à Paris. — 3. L'Etourdi et le Dépit amoureux. — 4. Les Précieuses ridicules. — 5. Don Garcia de Navarre et l'Ecole des maris. — 6. Les Fâcheux et l'Ecole des femmes. — 7. La critique de l'Ecole des femmes, l'Impromptu de Versailles et le Mariage forcé. — 8. La Princesse d'Elide et le Festin de Pierre. — 9. L'Amour médecin. — 10. Le Misanthrope. — 11. Le Médecin malgré lui et le Sicilien. — 12. Le Tartuffe. — 13. L'Amphitryon et l'Avare. — 14. Georges Dandin, Pourceaugnac, les Amants magnifiques, le Bourgeois gentilhomme et les Fourberies de Scapin. — 15. Psyché. — 16. La Comtesse d'Escarbagnas. — 17. Les Femmes savantes. — 18. Le Malade imaginaire ; mort de Molière. — 19. Jugement général sur Molière. — 20. Regnard ; ses principaux ouvrages. — 21. Mérite de Regnard ; son Joueur et son Légataire universel. — 22. Autres ouvrages de Regnard. — 23. Baron ; son théâtre.

1. Louis XIV, dont le règne avait été illustré par tant de grands hommes, demanda un jour au législateur du Parnasse, quel était l'homme dont le siècle avait le plus à se glorifier. Boileau répondit : c'est MOLIERE.

La décision de la postérité venait de se révéler à l'avance. Molière est effectivement le plus grand homme du grand siècle, et ce jugement n'a point trouvé de contradicteurs : il débrouilla la comédie et la porta à un tel

point de perfection, que nul auteur n'a osé se dire son rival ; à lui seul il fit pour le drame comique ce qu'avaient fait pour le drame tragique Corneille et Racine réunis.

2. JEAN-BAPTISTE POQUELIN, dit MOLIERE, naquit à Paris ; son père était valet de chambre tapissier de Louis XIII. Son grand-père, admirateur enthousiaste de Corneille, suivait avec assiduité le spectacle de l'hôtel de Bourgogne ; le vieillard y conduisit son petit-fils ; cette circonstance décida de la vocation de Molière. Il avait alors quinze ans. Il demanda et obtint avec beaucoup de peine la permission d'étudier. Ses parents ne la lui accordèrent que sur le dessein qu'il annonça de suivre la carrière du barreau. Poquelin entra au collège de Clermont, aujourd'hui Louis-le-Grand, où il suivit les cours du prince de Conti, qui n'oublia point cette liaison de collège, et plus tard encouragea Molière. Il eut pour camarades et pour amis Bernier, célèbre par ses voyages ; Chapelle, dont le nom est resté uni à celui de Bachaumont ; enfin Cyrano de Bergerac, qui eut des pressentiments tragiques et comiques. Chapelle avait pour précepteur Cassendi, qui démêla les grandes dispositions de Molière et se fit un plaisir de l'admettre à ses leçons. C'est dans ce temps que Poquelin forma le projet de traduire en vers Lucrèce, dont il nous reste quelque chose dans ses comédies.

Cependant la famille même de Molière le ramena vers cette carrière du théâtre qu'elle avait voulu lui interdire après la lui avoir révélée. Son père, vieux et infirme, ne pouvant suivre Louis XIII dans un voyage qu'il fit en Languedoc (1641), le jeune Poquelin, qui avait la survivance de sa charge, dut donc le remplacer. Il avait alors dix-neuf ans et n'avait pas entièrement terminé son cours de philosophie. Peu de temps après son retour à Paris, Richelieu et Louis XIII moururent (1642-3). La régence d'Anne d'Autriche s'ouvrit sous les plus heureux auspices. Ce n'étaient que fêtes et plaisirs. Richelieu, passionné pour l'art dramatique, avait mis les comédies de

société à la mode. Poquelin se mit à la tête d'une de ses troupes, appelée l'*illustre théâtre* et changea, par égard pour ses parents, son nom en celui de Molière. Vainement ses parents essayèrent de vaincre son penchant pour le théâtre ; il fallut les troubles de la Fronde pour y mettre obstacle : Molière disparut pendant cette ridicule tempête, et ne reparut que lorsque l'autorité royale eut reconquis ses droits. Ce moment arrivé, Molière, à la tête d'une petite troupe qu'il avait formée, se mit à parcourir la province, préludant aux merveilles de son art par de petites pièces bouffonnes, composées à la hâte et jouées à l'*improvisade*, comme les farces italiennes, dont elles n'étaient souvent qu'une imitation. Bientôt Molière débuta à Lyon par la comédie de l'*Etourdi* (1653). Après avoir parcouru le Languedoc et fait représenter le *Dépit amoureux* à Béziers, où le prince de Conti tenait ses Etats ; Bordeaux, où il donna une tragédie, la *Thébaïde*, qui ne réussit pas, et dont il indiqua plus tard le sujet à Racine ; Grenoble, où il passa l'hiver de 1658, Molière vint s'établir momentanément à Rouen, qu'il ne tarda pas à quitter pour Paris où l'appelaient les ordres de Louis XIV.

3. Ce fut sous ses auspices que s'ouvrit en 1658 le théâtre qu'il devait, en moins de quinze ans, enrichir de trente ouvrages, dont la moitié sont des chefs-d'œuvre. Paris, pris à son tour pour juge de l'*Etourdi* et du *Dépit amoureux*, confirma le jugement de la province. On admira, dans la première, malgré le vice du plan et les incorrections du style, le comique franc de plusieurs situations, cette fécondité d'imagination qui renouvelle tant de fois des stratagèmes si souvent déconcertés, et surtout ce dialogue gai, rapide, naturel, dans lequel chaque personnage se peint lui-même des couleurs qui lui sont propres. Le *Dépit amoureux* montra du progrès : bien que la pièce eût encore de grands défauts, bien que la fable fût tout à fait invraisemblable, on y trouva des scènes qui déjà révélaient le peintre de la nature, des scènes si parfaites, entre autres, celles de la brouillerie et du raccommodement, qu'elles ont été conservées et

qu'on les joue encore avec succès : la conduite de ces deux pièces rappelait les *imbroglio* espagnols ; l'intrigue compliquée se dénouait à l'aide d'événements extraordinaires, miraculeux même.

4. L'Hôtel de Rambouillet, où Molière avait été accueilli et recherché, lui offrit le sujet des *Précieuses ridicules*. Cette pièce réussit au delà de ses espérances : on vint à Paris de vingt lieues à la ronde pour la voir. Dans ce petit acte sans amour, sans intrigue, Molière avait fait un véritable tableau de mœurs ; il s'attaquait au travers dominant du siècle, à cette manie de raffiner le langage et les sentiments, qui, passée des mauvais romans dans les usages de la noblesse de cour, commençait à gagner la province. La leçon était si spirituellement donnée que personne ne se fâcha ou du moins n'osa se plaindre. Ménage, l'un des coryphées de l'Hôtel de Rambouillet, dit à Chapelain en sortant de la première représentation : *Nous admirions pourtant, vous et moi, toutes les sottises qui viennent d'être si justement et si finement critiquées*. Aux *Précieuses ridicules* succéda *Sganarelle*, qui, bien qu'inférieur, obtint un égal succès (1660). C'est une pièce bouffonne et passablement licencieuse. *Don Garcie de Navarre*, comédie héroïque, fut moins heureux ; mais Molière se releva dans l'*Ecole des maris* (1661), comédie à la fois de mœurs, de caractère et d'intrigue. L'idée fondamentale de cette pièce est due aux *Adelphes* de Térence où contrastent deux vieillards en qui se trouve personnifiée l'opposition de deux systèmes d'éducation, l'un sagement indulgent, l'autre follement sévère ; mais Molière ne dut qu'à lui-même son intrigue intéressante et comique ; son *Sganarelle*, si plaisant dans son humeur chagrine et bourru ; son *Isabelle*, si ingénieuse, parce qu'elle est dans l'esclavage ; sa *Léonor*, si prudente et si sage, parce qu'il dépendait d'elle de ne pas l'être ; son dénouement dont la spirituelle adresse ne permit pas d'apercevoir ou de blâmer l'invraisemblance, et son style aussi vif, aussi gai que celui de Plaute, aussi élégant, aussi pur que celui de Térence. C'est de l'*Ecole*

des maris que date véritablement la seconde manière de Molière, celle où, cessant d'imiter avec talent, il invente avec génie; où, renonçant à copier les tableaux fantastiques d'une nature de convention, il prend pour uniques modèles l'homme de tous les temps et la société du sien.

5. Les *Fâcheux* (1661), composés pour Fouquet, furent, dans l'ordre des temps et dans celui du mérite, le premier modèle des comédies à scènes détachées, autrement dites comédies à tiroir, comme aussi la première pièce où la danse ait été liée à l'action, de manière à en remplir les intervalles sans en rompre le fil. L'*Ecole des femmes* (1662), applaudie à la cour, fut jugée plus sévèrement à la ville : on s'y récria justement contre les plaisanteries quelque peu libres de la pièce, et nous ne concevons pas que Boileau, qui dans ses ouvrages respecta toujours les mœurs, ait pu prendre la défense d'une pièce que réprouve la morale la plus commune :

En vain mille jaloux esprits,
Molière, osent avec mépris
Censurer un si bel ouvrage;
Ta charmante naïveté
S'en va pour jamais, d'âge en âge,
Enjouer la postérité;

sans doute, mais aussi la corrompre.

6. Molière voulut se venger de ces censures par la *Critique de l'Ecole des femmes* (1663), et il sut mettre les rieurs de son côté. L'*Impromptu de Versailles* (1663) fut une représaille nouvelle où il immola à la risée publique Boursault, son *Portrait du peintre* et les comédiens qui l'avaient joué. Le *Mariage forcé* (1664) est tiré de Rabelais. La scène où Sganarelle demande à Geronimo son avis sur le mariage qu'il est décidé d'avance à contracter, celle où le même personnage fait sortir à coups de bâton Marphurius de son obstiné scepticisme et le force au moins à reconnaître la certitude de la douleur; celle enfin où Pancrace, furieux qu'on ait osé, à propos de chapeau, prendre la forme pour la figure, fait incontes-

tablement la satire des inintelligibles absurdités du moderne péripatétisme : ces trois scènes sont des chefs-d'œuvre de vérité comique ou d'ingénieuse bouffonnerie.

7. Ce fut pour plaire à Louis XIV, et pour embellir une de ses plus belles fêtes, que Molière composa la *Princesse d'Elide* (1664), dont le sujet appartient au théâtre espagnol ; mais ce fut pour céder aux instances de sa troupe que Molière fit aussi son *Festin de Pierre* (1665), sujet bizarre qui, transporté d'Espagne en Italie et d'Italie en France, avait déjà attiré la foule à deux théâtres de la capitale. On y voit trop, malheureusement, un disciple de Lucrèce et d'Epicure.

8. L'*Amour médecin*, qui parut la même année, fut, a dit Molière lui-même, *proposé, fait, appris et représenté en cinq jours*. Ce n'est, a-t-il dit encore, qu'un *petit impromptu*, un *simple crayon* ; mais il commence par une scène de génie, celle où Sganarelle, demandant des conseils pour ne pas les suivre, en reçoit qui ne pourraient profiter qu'aux bons amis qui les lui donnent. Ici, Molière, dès longtemps malade, et sans foi aux promesses d'un art dont il n'avait pu obtenir l'adoucissement de ses maux, déclara à ceux qui l'exerçaient une guerre qui ne devait finir qu'avec sa vie.

9. Depuis quatre ans Molière avait peu fait pour son art et pour sa gloire. Son génie, paraissant tout à coup s'élever au-dessus de lui-même, atteignit à une hauteur qu'il ne devait plus pouvoir surpasser : il créa le *Misanthrope* (1665). L'action, simple et peu animée, les beautés fines, délicates et quelquefois un peu sérieuses de ce chef-d'œuvre, n'étaient pas de nature à frapper des spectateurs qu'il avait accoutumés lui-même à des intrigues plus vives, à un comique plus populaire. La pièce n'eut donc pas d'abord tout le succès qu'elle méritait et qu'elle a obtenu depuis. Il fallut du temps pour reconnaître par quelle profonde et heureuse conception le poète, transportant sur le théâtre, non plus une coterie, mais la société presque entière, avait placé, au milieu de cette foule de personnages, un censeur de leurs défauts, atteint lui-

même d'une mauie sauvage, qui l'expose justement à la risée de ceux dont il condamne légitimement la conduite et les discours. Tandis qu'Alceste, vertueux et inflexible, gourmande éloquemment les vices qui sont seuls dignes de sa colère, Célimène, vicieuse et médisante, fronde gaiement les ridicules qui sont seuls à la portée de sa malignité : ainsi, ces deux personnages se partagent la satire de tout ce qui existe, et nul ne peut échapper aux traits lancés par l'un ou par l'autre.

10. Le *Médecin malgré lui* (1666), dont un de nos vieux fabliaux a fourni le sujet¹, n'eut pas, comme on le dit communément, l'honneur de soutenir et de faire passer avec lui le *Misanthrope* ; mais, en le remplaçant sur la scène, il l'y éclipa. Jamais pièce, uniquement faite pour exciter le rire, n'a mieux atteint son but. C'est le modèle du genre burlesque, qu'on désigne par le nom de farce.

Le *Sicilien* ou l'*Amour peintre* (1667) se distingue par un mérite différent et tout à fait opposé, celui de la grâce et de la galanterie. La singularité des mœurs siciliennes, le contraste d'un noble Messinois ou Palermitain avec un gentilhomme français, des scènes de nuit, des sérénades galantes, tout cela formait un spectacle animé, varié, pittoresque, que la danse et la musique venaient naturellement embellir.

11. La même année vit paraître le *Tartufe*. Aux fêtes de 1664, on en avait joué les trois premiers actes ; mais la piété de Louis XIV, justement alarmée, en fit suspendre la représentation. La pièce fut reprise en 1667. Nous avons dit ailleurs notre opinion sur cet ouvrage². C'est un chef-d'œuvre dirigé contre le vice que la religion déteste le plus, et que les tartufes du libéralisme ont tourné contre la religion elle-même.

12. Jusqu'ici Molière n'avait emprunté qu'une idée aux anciens, celle de l'*Ecole des maris*. Dans l'*Amphitryon* (1668), il imite le chef-d'œuvre de Plaute, et il le surpasse en génie comme en immoralité. Dans l'*Avare* (1668), il

¹ Voy. tom. 1^{er}, *Hist. de la Litt. française*, p. 379.

² Voy. *Traité de Littérature, Poétique*, p. 124.

emprunte au même comique latin, avec l'idée d'un caractère qu'il rend plus dramatique et plus vrai, celle d'une intrigue qu'il rend plus vive et plus attachante.

13. La comédie de *George Dandin* (1668) n'est pas, dans un autre genre, moins immorale que l'*Amphitryon*, puisqu'elle montre sur la scène le triomphe d'une coquette qui trompe impudemment son mari. *Pourceaugnac* (1669) n'est qu'une farce, avec des scènes du meilleur comique sur les ridicules d'un provincial. Louis XIV avait fourni lui-même à Molière le sujet des *Amants magnifiques* (1669). Le poète, à défaut de comique, sut y mettre quelque philosophie, en se moquant des chimères de l'astrologie, dont plusieurs esprits étaient encore infatués. Le *Bourgeois gentilhomme* (1670) obtint, avec le suffrage du monarque, celui de toute la cour et même de la ville. Les *Fourberies de Scapin* (1671) ont attiré à Molière, de la part de Boileau, le reproche d'avoir allié *Tabarin à Térence* (Art poétique, c. 3) : on dirait en effet qu'il a pris quelques scènes au farceur populaire ; mais tout le reste, il l'a emprunté au plus délicat des comiques latins, et en l'empruntant, il l'a perfectionné.

14. Louis XIV avait demandé à Molière une pièce dont le spectacle prêtât au jeu des plus savantes machines que l'on connût alors, et qui pût inaugurer dignement une salle magnifique qu'il venait de faire construire. Molière choisit le sujet de *Psyché* (1671), pour lequel il s'associa le vieux Corneille et le jeune Quinault. Corneille s'assujettit modestement au plan tracé par un autre, et Quinault eut l'occasion de pratiquer, sous deux grands maîtres, l'art qui devait lui faire produire *Alceste*, *Roland* et *Armide*.

15. Molière avait peint, dans *Pourceaugnac*, les ridicules que les gens de province apportent à Paris : il peignit dans la *Comtesse d'Escarbagnas* (1671) les ridicules empruntés qu'ils en rapportent. La libéralité grossière et la galanterie brutale des traitants sont effleurées, en passant, dans un rôle de cette pièce : c'est un sujet de comédie que Molière semble avoir légué au talent satiri-

que de Lesage : M. Harpin, plus riche et plus insolent à proportion, deviendra M. Turcaret.

16. La comédie des *Femmes savantes* (1672) fut condamnée avant d'être entendue. Sur le titre seul, on jugea que le fond était trop stérile, pour qu'il pût en sortir autre chose qu'une pièce languissante et froide, où le défaut d'action entraînerait l'abus du dialogue et où quelques portraits satiriques tiendraient lieu de caractères. La prévention avait fasciné les yeux à ce point qu'on vit l'ouvrage, non pas tel qu'il était, mais tel qu'on se l'était figuré d'avance. Le succès fut différé, mais éclatant. Jamais, sur la scène, la raison n'avait encore eu plus d'interprètes ni mieux vu défendre ses droits. C'est la raison qui domine dans cette pièce et en fait le principal charme ; c'est elle qui, se montrant dans tous les états, prenant tous les tons et parlant tous les langages, inspire et passionne les discours fins et délicats du courtisan Clitandre, les boutades familières du bourgeois Chrysale et les saillies incorrectes de la villageoise Martine.

17. Le *Malade imaginaire* (1673) termina la carrière dramatique de Molière. C'est une excellente comédie qui dégénère en une farce : les deux premiers actes sont un tableau de la vie humaine ; le dernier est une mascarade invraisemblable. On sait que cette pièce fut son dernier triomphe et son tombeau : une convulsion suivie d'un crachement de sang le surprit au moment qu'il prononçait le mot *juro* dans la réception d'Argan comme médecin, et peu d'instant après il n'était plus (17 février 1673). Il n'avait que cinquante et un ans.

18. Nul auteur du siècle de Louis XIV n'est marqué d'un cachet plus original que Molière ; et pourtant, comme tous les auteurs de ce siècle, plus qu'aucun d'eux peut-être, Molière a été imitateur : il a beaucoup emprunté aux Espagnols, beaucoup aux Italiens, aux Latins quelquefois, et même à ses contemporains, entre autres, à Rotrou et à Cyrano de Bergerac. Et cependant, au milieu de ces imitations si diverses et si nombreuses, il a

conservé une physionomie et une gloire aussi distincte que brillante. Ce qui fait le trait particulier du génie de Molière, c'est le bon sens tout à la fois et la profondeur de son coup d'œil ; c'est la raison et le naturel, la vérité de ses peintures où les généralités n'ôtent rien à l'exactitude des détails, et où dans les travers de son siècle on voit les défauts ordinaires et éternels de l'humanité. C'est là ce qui fera vivre à jamais son nom. Pourquoi faut-il que nous soyons forcés d'ajouter une grave et triste restriction à sa gloire ! Mais la comédie de Molière ne fut souvent que l'apologie des vices et la satire des vertus. Il est si aisé de tourner en ridicule ce qu'il y a de plus saint parmi les hommes, et le monde est si disposé à se moquer des devoirs ! Les infidélités d'une épouse peuvent la laisser sans remords, lorsqu'une société tout entière court joyeusement apprendre à la comédie le secret de tromper un mari. Il n'y a plus de honte ni d'infamie dans la corruption dès que les corrupteurs sont applaudis, et que le théâtre retentit de leçons de dégradation et de débauche. Enfin la fidélité et la vertu doivent bientôt passer pour des faiblesses dignes de la moquerie des hommes, lorsque la comédie multiplie les satires, les quolibets et les flétrissures pour déshonorer tout ce qui ressemble à de la pudeur.

La comédie du siècle de Louis XIV mérite donc de censures sévères pour de si grands écarts, et pour un oubli si profond des convenances morales. Les leçons du théâtre sont d'un effet rapide ; et personne n'a le droit de penser que celles de la comédie n'ont pas perverti le siècle, lorsque, surtout après cette première liberté du théâtre, on découvre une si affreuse licence dans les mœurs publiques du XVIII^e siècle. On peut bien dire que la comédie avait peint d'abord des vices réels ; mais c'étaient les vices de quelques hommes, et non point ceux de la société. ils sont devenus populaires, dès qu'ils ont pu être mis en spectacle.

19. JEAN-FRANÇOIS REGNARD, l'héritier et le disciple le plus illustre de Molière, naquit l'an 1655 à Paris. Il ne

commença à écrire que fort tard. Après une jeunesse agitée, après avoir parcouru toutes les contrées de l'Europe, même la Laponie, après avoir été prisonnier à Alger, il vint se fixer à Paris, et écrivit pour le théâtre français et le théâtre italien. Voici le titre de ses pièces :

1° Au Théâtre-Italien :

Le Divorce ; — *la Deseente de Mezzetin aux enfers* ; — *l'Homme à bonnes fortunes* ; — *la Critique de l'homme à bonnes fortunes* ; — *les Filles errantes* ou *les Intrigues des hôtelleries* ; — *la Coquette* ou *l'Académie des dames* ; — *la Naissance d'Amadis* ; — *la Foire de Saint-Germain* ; — *la Suite de la foire de Saint-Germain* ou *les Momies d'Egypte* ; — et avec Dufresny : *les Chinois*, *la Baguette de Vuleain*, *l'Augmentation de la Baguette de Vuleain*, etc.

2° Au Théâtre-Français :

La Sérénade ; — *Attendez-moi sous l'orme* ; — *le Bal* ou *le Bourgeois de Falaise* ; — *le Joueur* ; — *le Distrait* ; — *Démocrite amoureux* ; — *le Retour imprévu* ; — *les Folies amoureuses* ; — *les Ménéclmes* ou *les Jumeaux* ; — *le Légataire universel* ; — *la Critique du légataire*.

20. On est généralement d'accord sur le mérite de Regnard. Ce n'est ni la raison supérieure, ni l'esprit d'observation, ni l'élégance du style qu'on admire dans l'auteur du *Misanthrope* ; ses situations sont moins fortes, mais elles sont comiques. Ce qui le caractérise surtout, c'est une gaieté soutenue qui lui est particulière, un fonds inépuisable de saillies, de traits plaisants ; il ne fait pas souvent penser, mais il fait toujours rire.

Le Joueur est le chef-d'œuvre de Regnard, qui s'est peint lui-même dans ce rôle. Quant au *Légataire universel*, quoique les détails en soient pleins de comique et de gaieté même assez burlesque, le sujet en appartient aux Jésuites, qui l'ont traité dans une pièce latine.

21. On doit encore à Regnard :

1° Quatre pièces : *les Souhais*, *les Vendanges* ou *le Bailli d'Anières*, *le Carnaval de Venise* et *Sapor*, tragédie ;

2° *Voyage en Flandre, Hollande, Danemark, Suède, Laponie, Pologne, Allemagne* ;

3° *La Provençale*, historiette ou récit des aventures de Regnard en Italie ;

4° *Voyages de Normandie et de Chaumont*, etc.

22. BARON (MICHEL BOYRON, dit) fils d'un comédien, fut l'élève et l'ami de Molière, qu'il suivit dans sa double carrière d'acteur et d'auteur. Autant il lui fut supérieur dans la première, autant il resta au-dessous de lui dans la seconde. Né avec tous les dons de la nature, il les avait perfectionnés par l'art. Figure noble, taille imposante, voix sonore, geste naturel et intelligence supérieure, il réunissait tout; on l'appelait *le Roscius français*¹. Il mourut en 1729, âgé de soixante-dix-sept ans. Son théâtre contient sept comédies : le *Coquet trompé*, les *Enlèvements*, la *Coquette*, l'*Homme à bonnes fortunes*, l'*Andrienne*, le *Jaloux* et l'*Ecole des Pères*. La meilleure de ses pièces, l'*Homme à bonnes fortunes*, est restée au théâtre. De son temps, on attribuait au P. Larue, Jésuite, son *Andrienne* et son *Ecole des Pères*, imitées de Térence.

§ 2. *Hauteroche, Boursault, Champmeslé, Brueys et Palaprat.*

1. Hauteroche; ses quatre meilleures pièces. — 2. Boursault; son théâtre et ses autres ouvrages. — 3. Champmeslé; ses principales pièces. — 4. Brueys et Palaprat; détails sur leur vie et leurs ouvrages.

1. HAUTEROCHE (NOEL LE BRETON, sieur DE), fils d'un riche huissier, fut conduit par la misère, résultat d'une mauvaise conduite, à se faire acteur en Espagne, en Allemagne, puis en France. Il y a donné huit comédies tant en prose qu'en vers, qui eurent plus ou moins de succès, et dont quelques-unes sont empruntées au théâtre espagnol. Les seules qui soient restées au répertoire sont le *Deuil*, l'*Esprit follet*, ou la *Dame invisible*, et *Crispin médecin*. On y trouve de la gaieté, et cette entente de la scène que la profession de comédien doit donner à tout homme qui n'est pas dépourvu d'esprit; mais il n'y a aucune peinture de mœurs ni de caractères, et trop souvent le comique y dégénère en farce, et même en gra-

¹ Voy. *Hist. de la Littérature latine*, p. 66.

velure. D'Hauteroche mourut en 1707, à l'âge de quatre-vingt-dix ans.

2. EDMÉ BOURSULT, né l'an 1638, en Bourgogne, vint à Paris en 1651, ne parlant encore que le patois de sa province. Il se mit à l'étude avec tant d'ardeur, et tels furent ses progrès, qu'on le chargea de composer un livre pour l'éducation du Dauphin; il a pour titre : *La véritable étude des souverains* (1671). Après avoir entrepris deux gazettes, qui ne purent se continuer, il se livra au théâtre. Plusieurs de ses pièces eurent un succès qui ne s'est point démenti, telles que le *Mercure galant*, *Esope à la ville* et *Esope à la cour*. Il fit aussi deux tragédies, qui sont oubliées, *Marie Stuart* et *Germanicus*. On lui doit encore :

1^o Le *Portrait du peintre*, mauvaise critique de l'*Ecole des femmes* de Molière, qui l'en punit assez durement dans l'*Impromptu* de Versailles;

2^o Quatre nouvelles : le *Prince de Condé*, le *Marquis de Chavigny*, *Artémise* et *Poliante*, *Ne pas croire ce qu'on voit*, pièces qui sont bien écrites et qui se lisent encore avec intérêt;

3^o *Lettres à Babet*, et des *Lettres nouvelles* accompagnées de fables, de contes, d'épigrammes, de remarques et de bons mots.

Boursault mourut en 1701.

3. CHARLES CHEVILLET, sieur DE CHAMPMESLÉ, le mari de l'actrice fameuse qui créa de nombreux et beaux rôles dans les tragédies de Racine (*Bérénice*, *Roxane*, *Monime*, *Iphigénie*, *Phèdre*, etc.), a laissé quelques pièces, les *Grisettes*, ou *Crispin chevalier*, *l'Heure du berger*, la *Rue Saint-Denis*, le *Parisien*, les *Fragments de Molière*, la *Veuve*. Ces pièces ne manquent pas d'intérêt; le dialogue en est naturel; l'auteur sait trouver des incidents heureux et plaisants, des situations neuves et intéressantes; mais son style est peu correct, et la conduite du plan ne répond pas au mérite des détails. On prétend qu'il a eu une grande part dans quatre pièces de La Fontaine : le *Florentin*, la *Coupe enchantée*, le *Veau perdu* et *Je vous prends sans verd*.

4. BRUEYS (1640-1723) et PALAPRAT (1650-1721), natifs l'un d'Aix, et l'autre de Toulouse, le premier ecclé-

siastique, le second secrétaire du grand-prieur de Vendôme, contractèrent, par suite de leur goût commun pour le théâtre, une association dramatique, dont le *Grondeur* et le *Muet* furent les principaux fruits. « La petite comédie du *Grondeur*, dit Voltaire, est supérieure à toutes les farces de Molière. » Le *Muet*, imité de l'*Eunuque* de Térence, ne peut lui être mis en parallèle ; mais il est soutenu par la vivacité de l'intrigue, l'intérêt de l'action, la verve et le comique d'un rôle dont l'effet dépend néanmoins en grande partie du jeu de l'acteur. Dans ces deux pièces et d'autres (le *Concert ridicule*, le *Secret révélé*, le *Sot toujours sot*, ou la *Force du sang*), c'est Brueys qui mit la plus large part d'esprit et de talent.

On doit à Brueys seul l'*Avocat Patelin*, ancien monument de la gaieté française, qu'il rajeunit ; l'*Important*, les *Empiriques*, l'*Opiniâtre*, les *Quiproquo*, les *Embarras du derrière du théâtre*, et trois tragédies, *Gabinie*, *Asba* et *Lysimachus*, dont la première fut jouée avec quelque succès.

Au commencement de sa carrière, Brueys avait composé des ouvrages théologiques de controverse ; il finit comme il avait commencé, pour réparer les erreurs de son âge mûr. Avant de travailler pour le théâtre, il avait publié :

L'Examen des raisons qui ont donné lieu à la séparation des protestants ; — la Défense du culte extérieur de l'Eglise catholique ; — les Traités de l'Eucharistie et de la sainte Messe, etc.*

Lorsqu'il eut renoncé aux frivolités dangereuses de la scène, il donna :

Le Traité de l'Obéissance des chrétiens aux puissances temporelles ; — l'Histoire du fanatisme ; — le Traité du légitime usage de la raison.

Palaprat a fait seul plusieurs pièces, entre autres *Hercule* et *Omphale*, les *Sifflets*, le *Ballet extravagant* et la *Prude du temps*.

L'association de Brueys et de Palaprat a fourni à M. Etienne le sujet d'une comédie qui se joue au Théâtre-Français.

§ 3. *Montfleury, Visé, Dufresny, Dancourt et Lafont.*

1. Montfleury ; son théâtre. — 2. Visé ; ses pièces principales : son *Mercre galant*. — 3. Dufresny ; son théâtre ; sa collaboration au *Mercre galant*. — 4. Dancourt ; son théâtre ; jugement de La Harpe. — 5. Lafont ; ses principales pièces.

1. ANTOINE-JACOB MONTFLEURY (1640-1685), fils d'un acteur, donna au théâtre un assez grand nombre de pièces :

Le *Mariage de rien*, en vers de huit syllabes ; — le *Mari sans femme* ; — *Trasylule*, tragi-comédie ; — l'*Impromptu de l'hôtel de Condé* ; — l'*Ecole des filles* ; — la *Femme juge et partie* ; — le *Procès de la femme juge et partie* ; — l'*Ecole des jaloux* ; — le *Gentilhomme de Beauce* ; — la *Fille capitaine* ; — l'*Ambigu-comique*, tragi-comédie ; — le *Comédien poète* ; — *Trigaudin* ; — la *Dame médecin* ; — la *Dupe de soi-même* et *Crispin gentilhomme* ; — la tragédie d'*Asdrubal*, qu'on trouve dans ses œuvres, est de son père.

De toutes ces pièces, on n'a conservé au répertoire que la *Femme juge et partie*, dont l'intrigue est fondée sur l'aventure d'un marquis de Fresne, accusé d'avoir vendu sa femme à un corsaire.

Montfleury connaît la scène : il a des intentions comiques et de la gaieté dans le style ; mais il est incorrect et tellement licencieux, que cette seule raison suffirait aujourd'hui pour le bannir du théâtre. La plupart de ses sujets sont des anecdotes scandaleuses du temps ou des emprunts faits aux auteurs dramatiques espagnols.

2. JEAN DONNEAU DE VISÉ ou VIZÉ (1640-1710), le créateur de *Mercre galant*, se fit d'abord connaître par son goût satirique, en publiant (1663), à la suite d'un recueil de *Nouvelles*, l'examen des ouvrages de Molière et de la *Sophonisbe* de Corneille. Il eut au sujet de cette pièce un démêlé fort vif avec l'abbé d'Aubignac. Contre Molière, qu'il ne cessa de poursuivre, il fit, la même année, *Zélinde* ou la véritable critique de l'*Ecole des femmes* et la *Critique de la critique*, comédie qui ne fut pas jouée. Deux ans après, il débuta sur le théâtre par la *Mère coquette*, ou *les Amants brouillés*, sujet traité par Quinault d'une manière supérieure. Il donna successivement la *Veuve à la mode*, *Délie*, *Vénus et Adonis*, le *Gentilhomme Guespin*,

ou le *Campagnard*, les *Intrigues de la loterie*, les *Amours du soleil*, le *Mariage d'Ariane et de Bacchus*, toutes pièces écrites en vers et qui furent souvent représentées. En 1672, il conçut l'idée de publier, sous le titre de *Mercurie galant*, un journal dans lequel, aux nouvelles de la cour, il joignait les anecdotes qu'il pouvait recueillir, des pièces de vers, l'indication des modes, et l'annonce des ouvrages nouveaux. Il y attaqua sans décence les chefs-d'œuvre de Racine et de Molière, réservant ses éloges pour les Cotin, les Perrault, etc. En 1689, il s'associa Thomas Cornuille, avec lequel il avait déjà donné quelques comédies (*Circé*, *l'Inconnu*, *Madame Jobin* ou la *Devineresse*, la *Pierre philosophale*). Il composa seul les *Dames vengées*, ou la *Dupe de soi-même*, *l'Aventurier* et le *Vieillard couru*, comédies en cinq actes. On doit encore à Visé des *Mémoires pour servir à l'histoire de Louis XIV*, *l'Histoire du siège de Toulon*, etc.

Après la mort de Visé, son journal fut continué sous le nom de *Mercurie de France*; nous en parlerons dans l'Histoire littéraire du XVIII^e siècle.

3. CHARLES RIVIÈRE-DUFRESNY, né l'an 1648, à Paris, était arrière-petit-fils de cette paysanne d'Anet, connue sous le nom de la *Belle-Jardinière* et qui fut distinguée par Henri IV. Comme Molière, il fut valet de chambre de Louis XIV : ce prince, qui l'aimait beaucoup, le combla de bienfaits, mais il ne put l'enrichir. Dufresny dissipait en plaisirs tout ce qu'il obtenait d'un maître trop indulgent; il épousa, pour se libérer, sa blanchisseuse, dont il était le débiteur; trait que Lesage a placé dans son *Diable boiteux*. Dufresny travailla alors pour le théâtre. Après avoir aidé Regnard dans ses premières compositions, il fit jouer un grand nombre de pièces qu'il avait composées seul, et parmi lesquelles on remarqua le *Mariage fait et rompu*, le *Double veuvage*, la *Réconciliation normande* et *l'Esprit de contradiction*, petit acte en prose. Ces pièces et celles qui réussirent moins (la *Noce interrompue*, le *Faux honnête homme*, où Voltaire a pris son rôle de Freeport, le *Faux instinct*, le *Jaloux honteux de*

l'être, réduit en trois actes par Collé, le *Lot supposé*, le *Dépit*, etc.), sont remplies de choses ingénieuses. Dufresny, qui pétillait d'esprit, prêtait cet esprit à tous ses personnages, ce qui jette dans ses comédies une couleur un peu monotone. Néanmoins, sa prose est agréable à lire, et son dialogue a un tour aisé. On ne peut en dire autant de ses vers : à force de vouloir exprimer beaucoup de choses en peu de mots, il hache son style, et prive sa versification d'harmonie et de facilité.

Dufresny a travaillé aussi au *Mercur de France* ou *Mercur galant*. Les volumes qui sont de lui fourmillent de ces traits d'esprit et d'enjouement qu'il savait répandre dans toutes ses productions. On a encore de lui le *Puits de la vérité*, histoire gauloise, des *Nouvelles historiques*, diverses *Poésies* et les *Entretiens* ou *Amusements sérieux et comiques*. Dans ce dernier ouvrage, il introduit un Siamois, faisant une critique de nos usages et de nos mœurs. Il est vraisemblable que cette ingénieuse production a fourni l'idée des *Lettres persanes*, des *Lettres turques*, des *Lettres chinoises*, etc. ; mais les imitateurs n'ont pas imité la sagesse et la réserve de leur modèle.

4. FLORENT CARTON-DANCOURT (1661-1726), d'abord assez bon avocat, se laissa détourner de cette carrière par l'ardente passion qu'il conçut pour la fille du comédien La Thorillière. Il l'épousa, et entra avec elle au théâtre (1685). C'est de cette année que date sa première pièce, le *Notaire obligeant*, ou les *Fonds perdus*, qui fut jouée treize fois de suite, grand succès pour le temps. Bientôt la fécondité de son esprit devint telle que, dans l'espace de trente-trois ans, il composa plus de soixante ouvrages dramatiques. Il faut dire aussi que l'auteur courait après l'historiette ou l'objet du moment, pour en faire un vaudeville qu'on oubliait aussi vite que le fait qui l'avait fait naître. De ce genre sont la *Foire de Bezons*, la *Foire de Saint-Germain*, la *Déroute de Pharaon*, la *Désolation des joueuses*, l'*Opérateur Barry*, le *Vert galant*, le *Retour des officiers*, les *Eaux de Bourbon*, les *Fêtes du cours*, les *Agio-teurs*, etc.

La Harpe n'accorde que le troisième rang à Dancourt parmi les auteurs comiques. Voltaire est peut-être plus juste quand il dit : « Ce que Regnard était à Molière dans » la haute comédie, le comédien Dancourt l'était dans la » farce. » En effet, si Dancourt ne s'est avec succès exercé que dans un genre peu relevé, du moins lui reste-t-il l'honneur incontestable de n'y avoir point été surpassé par personne. Ainsi, le *Chevalier à la mode*, les *Bourgeoises à la mode*, les *Vendanges de Suresnes*, les *Vacances*, les *Curieux de Compiègne*, le *Mari retrouvé*, les *Troiscousines*, et surtout le *Galant jardinier*, resteront au nombre des petites pièces qu'on relit avec plaisir. Dancourt avait l'esprit original et fécond en saillies : son dialogue est vif, enjoué, naturel et piquant. Aucun auteur, avant lui, n'avait osé composer toute une pièce en style villageois ; aucun, depuis, n'a su peindre plus fidèlement le mélange de malice et de naïveté qui caractérise la plupart des paysans. Enfin, Dancourt saisissait avec une adresse particulière les ridicules de la bourgeoisie, qu'il faisait plaisamment contraster avec le ton des femmes d'intrigue et des chevaliers d'industrie. On peut toutefois lui reprocher de n'avoir pas assez varié sa manière, et d'avoir été trop peu sévère dans le choix de ses sujets. Quant à ses vers, ils sont aussi dépourvus de grâce que sa prose est animée et facile.

5. JOSEPH DE LAFONT, fils d'un procureur au parlement (1686), puisa dans la société du comédien La Thorillière le goût du théâtre, du jeu, du vin et des plaisirs, qui le conduisirent prématurément au tombeau (1725). *Danaé*, ou *Jupiter Crispin*, la première de ses comédies (1707), fournit à Sainte-Foix l'une des plus jolies scènes de l'*Oracle* ; l'original est une caricature et l'imitation, un tableau gracieux. Après le *Naufrage*, ou la *Pompe funèbre de Crispin*, farce sans vraisemblance et qui n'a que le mérite du style, il donna l'*Amour vengé*, dont l'agénor a pris le sujet et le fonds dans son *Rendez-vous*. Les *Trois frères rivaux* sont une bagatelle ingénieuse, agréablement versifiée. Ces quatre pièces offrent du naturel et de la gaieté

dans les situations et dans le dialogue ; les rôles de valet surtout sont écrits avec une verve assez comique. Lafont est encore auteur de quelques opéras, la *Critique*, la *Provençale*, *Hypermnestre*, les *Amours de Protée* et les *Fêtes de Thalie*, qui furent mieux accueillis que ses comédies. Il travailla également pour l'Opéra-Comique avec Lesage et d'Orneval ; la meilleure pièce qu'il y ait donnée est le *Monde renversé*.

§ 4. Racine, Boyer, Leclerc et Pradon.

1. Racine chez Corneille. — 2. Jean Racine ; détails sur sa jeunesse. — 3. Sa Nymphé de la Seine et sa Renommée aux Muses. — 4. Vie solitaire de Racine en province. — 5. Les Frères ennemis et Alexandre. — 6. Changement dans la manière de Racine. — 7. Andromaque. — 8. Les Plaideurs. — 9. Britannicus. — 10. Bérénice. — 11. Bajazet et Mithridate. — 12. Iphigénie et Phèdre. — 13. Dispute entre Racine et Port-Royal sur le théâtre ; Racine renonce à la scène. — 14. Esther. — 15. Athalie. — 16. Jugement sur Racine. — 17. Autres ouvrages de Racine. — 18. Boyer ; ses ouvrages. — 19. Jugement de Boileau et de Racine sur Boyer. — 20. Leclerc ; ses ouvrages ; épigrammes de Racine. — 21. Pradon ; sa lutte contre Racine.

1. Un jeune homme se présente un jour à Corneille ; c'était vers 1665. Il lui lit en tremblant une tragédie ; Corneille l'écoute avec attention, et, la lecture finie, il lui dit : *Vous avez du talent pour la poésie, mais non pas pour le théâtre*. Ce jeune homme, que Corneille repoussait ainsi du sanctuaire de Melpomène, était Racine ; mais la pièce était *Alexandre* : ce qui explique suffisamment le jugement de Corneille, et doit éloigner de lui tout soupçon d'envie.

2. JEAN RACINE naquit le 21 décembre 1639, à La Ferté-Milon. Il apprit le latin au collège de Beauvais et le grec sous Claude Lancelot. Racine montra, dès ses premières années, un goût très-vif pour la poésie, et surtout pour les poètes tragiques. Souvent il se perdait dans les bois de l'abbaye de Port-Royal, un Euripide à la main. Son avidité de savoir allait partout cherchant des livres pour les dévorer en secret. Le roman grec des *Amours de Théagène et de Chariclée* lui tomba sous la main. Il le lisait avidement, lorsque Claude Lancelot, son maître, le surprit, lui arracha le livre et le jeta au feu. Un second exem-

plaire eut le même sort ; Racine en acheta un troisième, et pour le mettre à l'abri des flammes, l'apprit par cœur, et le portant à Lancelot : *Vous pouvez*, lui dit-il, *brûler encore celui-là.*

3. A peine Racine eut-il achevé sa philosophie au collège d'Harcourt, aujourd'hui collège Saint-Louis, qu'il débuta dans le monde littéraire par une Ode sur le mariage du roi. Cette pièce, intitulée la *Nymphe de la Seine*, lui valut, sur la recommandation de Chapelain, alors suprême arbitre de la littérature, une gratification de cent louis et une pension de six cents livres : double faveur dont la première était due au roi, la seconde à Colbert. Ce succès le détermina à la poésie. Vers la fin de 1663, une autre Ode, la *Renommée aux Muses*, composée à l'occasion de l'établissement des trois Académies, lui valut de nouveaux encouragements. Cette ode, inférieure à la première, fut cependant plus heureuse par ses résultats ; elle eut le bonheur d'être critiquée par Boileau. Le poète désira remercier le critique, et ce fut là l'origine de cette liaison, si honorable, si utile à Racine, et qui ne fut pas un des moindres avantages que la fortune lui donna sur Corneille.

4. D'un autre côté, la vie solitaire de la province n'avait pas été perdue pour Racine. Il y mêlait la théologie à la poésie ; il faisait des extraits des poètes grecs, lisait Plutarque et Platon. « Je passe mon temps, écrivait-il à La Fontaine, avec saint Thomas, Virgile et l'Arioste. Les études de Racine ne ressemblent pas, comme on le voit, aux études de Corneille : le grec et l'italien y effacent le latin et l'espagnol. C'est là qu'est toute la différence de leur génie et de leurs œuvres.

5. Un peu avant de connaître Boileau, Racine avait eu des rapports avec Molière : il lui avait communiqué une tragédie de *Théagène et Chariclée*, tirée du roman pour lequel il s'était tant passionné à Port-Royal. Molière, mécontent de cette pièce, lui donna le plan de la *Thébaïde* ou des *Frères ennemis*, sujet sur lequel il s'était exercé lui-même. La *Thébaïde* (1664) annonçait déjà en quelques

endroits la main du maître. Le monologue de Jocaste au troisième acte, l'entrevue des deux frères dans le quatrième, et le récit des combats dans le dernier, furent un heureux augure de son génie. *Alexandre*, joué l'année suivante (1665), eut plus de succès : on y vit de grands progrès dans la versification de l'auteur, alors âgé de vingt-cinq ans ; mais, hors les vers, rien, dans ces deux ouvrages, ne révélait encore Racine. La *Thébaïde* et *Alexandre* appartiennent à l'école de Corneille, dont il n'avait pris que les défauts, c'est-à-dire la galanterie froide mêlée à l'héroïsme, les maximes oiseuses, les raisonnements métaphysiques et la déclamation.

6. Bientôt Racine ne prit conseil que de lui-même. La tendresse naturelle de son âme, les lectures dont s'était nourrie dans la solitude de Port-Royal son imagination vive et tendre, le goût des romans qui alors étaient si fort à la mode, et les inspirations secrètes de son génie, lui indiquaient une route nouvelle. Corneille avait été le poète de la Fronde ; Racine devait être le poète de la cour de Louis XIV : l'amour, dans les tragédies, devait remplacer la politique ; non pas *l'amour héroïque* à la manière de Corneille, mais *l'amour tragique*, celui qui peut produire de grandes vertus, de grands crimes et de grandes catastrophes.

7. *Andromaque*, jouée en 1667, fut le premier essai de cette tragédie nouvelle. Elle excita le même enthousiasme qu'avait excité le *Cid*. Une marche claire et distincte dans une intrigue qui semblait double, un langage continuellement assorti aux caractères et à la situation des personnages, le développement vaste et profond du cœur humain, le combat habile et animé des passions, telles étaient les beautés nouvelles que Racine venait de révéler à la scène.

8. Après cette œuvre, Racine se reposa en composant les *Plaideurs* (1668), comédie imitée des *Guêpes* d'Aristophane. Son esprit satirique s'était montré de bonne heure, et pour vaincre son penchant à la critique, il avait eu besoin de tout son respect pour Port-Royal. Les *Plai-*

deurs, dans lesquels il livrait à la risée publique les ridicules des magistrats et des avocats du temps, sont une habile et ingénieuse importation de l'esprit grec sur la scène française. Avec le tact qu'il a déployé dans l'étude des tragiques grecs, Racine n'a pris d'Aristophane que ce qui allait à nos mœurs ; et pourtant cette pièce des *Plaideurs*, si élégante, si bien conduite, si spirituelle, combien elle est faible auprès de Molière ! combien elle montre que l'esprit seul, et l'esprit le plus fin, ne suffit pas à la comédie, et que le rire qui vient de l'âme est bien au-dessus de celui qui ne vient que de l'esprit !

9. *Britannicus* (1669) suivit les *Plaideurs*. L'envie était éveillée : ce chef-d'œuvre fut d'abord reçu froidement ; il n'eut pour lui que le suffrage de Boileau : *Voilà ce que vous avez fait de mieux*, lui cria-t-il devant tout le monde, en courant l'embrasser. Toutefois Racine fut vivement piqué de l'injustice ou de la méprise du public, et dans deux préfaces il protesta contre les préventions ou l'ignorance de ses juges. Enfin le bon goût triompha, et la *pièce des connaisseurs*, comme l'appelle Voltaire, fut appréciée à sa valeur. Dans cette tragédie, Racine a su traduire en beaux vers les traits les plus profonds et les plus frappants de Tacite ; Le portrait de Néron, jeune encore et qui déjà s'essaye au crime, y est tracé avec une fermeté de crayon et une vigueur de pinceau admirable : on y voit ce que peut devenir plus tard cet homme dont le nom est demeuré l'expression la plus emphatique de la perversité et de la scélératesse.

10. *Bérénice* (1670) fut imposée comme sujet à Racine et à Corneille par la célèbre Henriette d'Angleterre. Ces deux poètes luttèrent ensemble sans le savoir, et celle qui les avait mis aux prises ne vit pas l'issue de cette lutte inégale. Le père de la tragédie française, courbé sous le poids de l'âge, survivait à son génie ; Racine, au contraire, était dans toute la vigueur du sien. Aussi ce dernier fit-il une délicieuse idylle héroïque, alors que le premier ne put trouver qu'une de ces tragédies que l'on voudrait retrancher des œuvres du grand maître.

11. *Bajazet* parut deux ans après (1672). On a reproché à cette pièce de ne pas reproduire avec fidélité les mœurs de l'Orient : le reproche n'est pas sans fondement ; cependant le rôle d'Acomat et celui de Roxane sont deux chefs-d'œuvre et ne laissent rien à désirer.

Mithridate, qui fut jouée l'année suivante (1673), est une tragédie de la plus grande beauté. Racine, à l'exemple de Corneille, y mit sur la scène les grands personnages de l'antiquité, et sembla vouloir lutter de plus près contre *Cinna*, les *Horaces* et les autres chefs-d'œuvre du vieux poète.

12. Pour louer dignement *Iphigénie* (1674), nous laisserons parler Voltaire :

J'avoue, dit-il, que je regarde *Iphigénie* comme le chef-d'œuvre de la scène. Veut-on de la grandeur ? on la trouve dans *Achille*, mais telle qu'il la faut au théâtre, nécessaire, passionnée, sans enflure, sans déclamation. Veut-on de la vraie politique ? tout le rôle d'Ulysse en est plein, et c'est une politique parfaite, uniquement fondée sur l'amour du bien public : elle est adroite, elle est noble, elle ne diseute point ; elle augmente la terreur. *Clytemnestre* est le modèle du grand pathétique ; *Iphigénie*, celui de la simplicité noble, intéressante ; *Agamemnon* est ce qu'il doit être. Et quel style ! c'est là le vrai sublime..... O tragédie des tragédies ! s'écrie-t-il ; beauté de tous les temps et de tous les pays ! malheur au barbare qui ne sent pas ton prodigieux mérite !

Quel que fût le mérite d'*Iphigénie*, on ne l'apprécia pas tout d'abord ; loin de là, la tourbe des mauvais auteurs s'acharna contre ce chef-d'œuvre, fatigua l'auteur de ses sottes critiques, et osa même lui opposer l'*Iphigénie* de Leclerc (p. 376) ; Racine en conçut beaucoup de chagrin. Aussi ce fut avec hésitation que trois ans plus tard il fit représenter *Phèdre* (1677). Ses craintes n'étaient pas sans fondement : une cabale redoutable, dans laquelle entraient de grands seigneurs et plus d'un auteur qui n'était pas sans mérite, se déclara contre lui ; on attaqua sa pièce de toute manière, et dans le même temps on portait aux nues la misérable rapsodie de Pradon sur le même sujet (p. 377). Blessé de cette injustice, averti peut-être aussi par cette voix religieuse qui avait

dirigé ses premières années, Racine renonça au théâtre et vécut dans la retraite.

13. Vers le temps d'*Andromaque*, il s'était élevé entre lui et les solitaires de Port-Royal une vive dispute sur l'utilité et la moralité des œuvres dramatiques en général. Nicole, dans une réponse à Desmarest de Saint-Sorlin (p. 264), auteur des *Visionnaires*, avait dit que *les poètes tragiques et comiques étaient des empoisonneurs publics*. Racine prit fait et cause dans la querelle, et publia contre Port-Royal, contre ses anciens maîtres, cette fameuse lettre à l'auteur des *Hérésies imaginaires*, qu'il eut le malheur d'écrire avec un talent digne de Pascal, et dans une aussi mauvaise cause. Il se repentit bientôt de sa victoire, et c'est peut-être en partie par le souvenir de cette faute qu'il passa douze années dans le silence et qu'il ne le rompit que pour le réparer.

14. On a beaucoup regretté ce repos de douze années dans la vie du grand poète, et les chefs-d'œuvre dont il a privé notre littérature. Mais, à tout prendre, nous ne savons point si ce repos n'a pas été, sinon aussi fécond, du moins plus utile et plus glorieux que l'aurait pu être le travail. Furent-elles donc perdues pour Racine, perdues pour la poésie, ces douze années de silence passées dans le recueillement intérieur, dans les saintes pensées et les habitudes de la religion? Et quand nous voyons Racine rompre un silence si long par *Esther* (1689), ne devons-nous pas croire que ce qui fut perdu pour le public ne le fut pas pour les méditations intimes et la perfection du poète? *Esther* n'est point, à proprement parler, une tragédie (on sait qu'elle fut faite, à la sollicitation de madame de Maintenon, pour les demoiselles de Saint-Cyr), mais une mélodie ravissante, mais un hymne enchanteur de piété et poésie, mais l'ouvrage le plus parfait qu'ait produit la langue française.

15. Deux ans après (1691) Racine, sur le désir encore de madame de Maintenon, donna *Athalie*. C'est là le chef-d'œuvre du genre et la plus belle de toutes les tragédies, soit anciennes, soit modernes, et c'est à la religion qu'on

la doit. Nous ne parlons pas du mérite singulier qu'il y avait à intéresser pendant cinq actes avec un prêtre et un enfant, sans amour, sans épisode ; nous ne considérons que l'œuvre en elle-même, abstraction faite des difficultés, et nous ne croyons pas que jamais une action ait été représentée avec plus de simplicité et de vraisemblance, que des caractères aient été mieux conçus, que la poésie ait atteint une telle hauteur, enfin que le spectacle ait présenté plus de pompe et de magnificence ; et pourtant cette fois encore, le génie de Racine fut méconnu. L'auteur était sans doute trop au-dessus de son siècle pour que ce siècle le comprît. Il fallait du temps pour que les yeux pussent s'accoutumer à cette œuvre brillante. Le jour de l'admiration devait venir ; mais il vint bien tard ; car Racine mourut en 1699, et on ne lui avait pas encore rendu justice ; la prévention du public avait si longtemps duré, que lui-même avait fini par douter du mérite de son drame. Vainement Boileau luttait contre l'ignorance publique et disait à son ami : *Athalie ! c'est votre plus bel ouvrage ; le public y reviendra.* Ce fut quinze ans après seulement que, pour la première fois, on représenta sur la scène française ce drame sublime, l'honneur de notre théâtre. Il est curieux de savoir à quelle occasion.

Dans plusieurs sociétés, on avait établi, par forme de plaisanterie, que celui qui mériterait une *pénitence*, lirait quelques vers d'*Athalie* : on traitait Racine et son chef-d'œuvre comme jadis Racine, Boileau et leurs amis avaient traité Chapelain et son poëme de Jeanne d'Arc. Un jeune officier fut condamné à lire la première scène : il se trouva que cet officier était un homme d'un goût sûr, un homme capable de sentir le mérite d'*Athalie* ; au lieu d'une scène, il lut toute la pièce, puis la relut sur-le-champ ; il vint ensuite remercier la compagnie de lui avoir fait connaître le *miracle* de la poésie française, et au milieu de l'étourdissement général, il déclama quelques passages qui firent partager son admiration à tous les assistants ; chacun en parla de son côté, et ainsi com-

mença la révolution qui devait consoler la cendre de Racine. En 1716, le régent ordonna de jouer *Athalie* ; elle eut un immense succès, et depuis lors l'admiration causée par cette belle tragédie n'a fait que s'accroître.

16. Nous n'avons rien cité de Racine, ses vers sont dans la mémoire de tout le monde ; nous ne chercherons pas non plus à faire remarquer l'habileté qu'il déploie dans la disposition de ses sujets et la combinaison de ses plans ; ce serait faire œuvre de commentateur, et pour commenter Racine, il faut suivre le conseil de Voltaire, écrire au bas de chaque page : *Beau ! pathétique ! harmonieux ! admirable ! sublime !*

Ce grand homme a rendu à notre langue d'inappréciables services : après lui, la langue poétique fut irrévocablement fixée ; on sut quels mots devaient être admis, quels mots il fallait rejeter ; il a introduit des inversions, des métaphores, des alliances de mots qui s'accordent avec le génie français ; il a banni les façons de dire obscures ou triviales, et sous sa plume, le langage, en devenant noble et majestueux, n'a pas cessé d'être naturel, riche et flexible.

Pour compléter l'éloge de Racine, nous ferons remarquer qu'aujourd'hui encore il est le premier des poètes tragiques ; car tous les prétendus perfectionnements qu'on a voulu depuis introduire dans la tragédie, n'ont servi qu'à l'altérer et à la faire bannir de la scène.

Les uns, pour lui donner une plus haute utilité, ont voulu s'en servir comme d'un instrument politique : ils ont créé la *tragédie philosophique*, genre essentiellement faux ; car en prêtant à leurs personnages des discours, des idées qui s'adressaient aux passions du moment, ils ont mis leur but en dehors du drame et ont fait un cadre bon pour y placer des sentences.

D'autres se sont attachés à des minuties, à des détails de mœurs antiques, et leurs pièces, devenues œuvres d'antiquaire, semblent seulement des occasions de mise en scène.

Ces deux excès ont tué la tragédie dans les mains des

successeurs de Racine ; il avait senti, lui, que rien ne doit détourner de l'intérêt qu'excite l'événement représenté, que tout doit être sacrifié à l'action. Aussi ses tragédies, sur lesquelles ont passé près de deux siècles, sont encore aujourd'hui fraîches, nouvelles, et seules elles peuvent donner complètement et dignement le plaisir des émotions tragiques, tel que l'éprouvaient les compatriotes de Sophocle et d'Euripide.

17. Outre ses tragédies et sa comédie, ce grand homme a laissé l'*Histoire abrégée de Port-Royal*, le *Précis historique des campagnes de 1672 à 1678*, des *Cantiques spirituels*, des *Idylles*, des *Epigrammes* pleines de sel et de malice.

18. L'abbé BOYER (1688-1698) débuta par la prédication, mais sans succès. Alors il tourna d'un autre côté l'espèce de talent qu'il avait reçu de la nature, et ses pièces de théâtre le firent admettre à l'Académie française. On a de lui :

1^o Les Caractères des prédicateurs, des prétendants aux dignités ecclésiastiques, de l'âme délicate, de l'amour profane, de l'amour saint, avec quelques autres poésies chrétiennes ;

2^o La *Sœur généreuse*, *Ulysse dans l'île de Circé* ou *Euriloche foudroyé*, *Fédéric*, *Polierate*, tragi-comédies ;

3^o La *Porcie romaine*, *Porus* ou la *Générosité d'Alexandre*, *Aristodème*, *Clotilde*, la *Mort de Démétrius* ou le *Rétablissement d'Alexandre*, roi d'Epire, *Tigrane*, *Oropaste* ou le *Faux Tonaxare*, *Jupiter et Sémélé*, le *Jeune Marius*, le *Fils supposé*, *Démarate*, le *Comte d'Essex* (avec Leclerc), *Oreste*, *Artaxerce*, *Jephthé* (composé pour les demoiselles de Saint-Cyr qui le représentèrent) et *Judith*, tragédies ;

4^o La *Fête de Vénus*, comédie pastorale héroïque ; — *Lisimène* ou la *Jeune bergère*, pastorale ; — *Méduse*, opéra.

19. Toutes les pièces de Boyer ne sont remarquables que par la dureté de la poésie, la bassesse ou la froideur des expressions. Cependant il a été loué par Boursault dans la *Satire des satires*, et par Chapelain, qui voyait en lui un poète de théâtre qui ne cédait qu'au seul Corneille en cette profession. Despréaux, plus juste, a dit :

Boyer est à Pinchène égal pour le lecteur.

Toujours content de lui-même, rarement du public, Boyer était ingénieux pour excuser le peu de succès de ses ouvrages. L'un d'eux qui n'avait été joué que deux fois, un vendredi et un dimanche, fournit à Furetière l'épigramme suivante :

Quand les pièces représentées
De Boyer sont peu fréquentées,
Chagrin qu'il est d'y voir peu d'assistants,
Voici comme il tourne la chose :
Vendredi la pluie en est cause,
Et dimanche c'est le beau temps.

De toutes ses pièces, *Judith* est celle qui eut le plus de représentations (dix-sept), dont huit pendant le carême et neuf après Pâques. On ne la lit plus aujourd'hui ; mais elle a été immortalisée par l'épigramme de Racine :

A sa Judith, Boyer, par aventure,
Était assis près d'un riche caissier ;
Bien aise était ; car le bon financier
S'attendrissoit et pleuroit sans mesure.
« Bon gré vous sait, lui dit le vieux rimeur :
» Le beau vous touche, et fort seriez d'humeur
» A vous saisir pour une baliverne. »
Lors le richard, en larmoyant, lui dit :
« Je pleure, hélas ! pour ce pauvre Holopherne,
» Si méchamment mis à mort par Judith. »

On lui attribue une tragédie d'*Agamemnon*, qui eut un grand succès : elle est de PADER D'ASSZAN, poète toulousain.

20. MICHEL LECLERC D'ALBI (1622) n'était âgé que de vingt-deux ans lorsqu'il vint faire jouer à Paris sa *Virginie romaine*, tragédie que l'âge connu de l'auteur fit recevoir assez favorablement du public. Le barreau l'occupait ensuite pendant trente ans. En 1674, il donna sa pièce d'*Iphigénie*, dont la chute fut d'autant plus complète, qu'elle paraissait six mois après celle de Racine, et qui n'est plus connue que par l'épigramme de ce grand poète :

Entre Leclerc et son ami Coras,
Deux grands auteurs rimaient de compagnie,

N'a pas longtemps s'ourdirent grands débats

Sur le propos de leur *Iphigénie*.

Coras lui dit : « La pièce est de mon cru. »

Leclerc répond : « Elle est mienne et non vôtre. »

Mais aussitôt que l'ouvrage a paru,

Plus n'ont voulu l'avoir fait l'un ni l'autre.

Dans l'intervalle de ces deux pièces, Leclerc essaya de traduire vers pour vers la *Jérusalem délivrée*, dont il donna les cinq premiers livres ; c'étaient cinq de trop, comme on a dit. Il mourut en 1691, laissant imparfait un ouvrage intitulé : *Conformité des poètes grecs, latins, italiens et français*, dans lequel il se proposait de montrer que tous les poètes ne sont que des traducteurs les uns des autres.

21. PRADON, natif de Rouen (1632), le type du ridicule dans la poésie dramatique, débuta par le brillant succès de *Pyrame et Thisbé*, qu'il dut aux envieux de Racine (1674). La pièce de *Tamerlan* ou la *Mort de Bajazet* n'obtint pas les mêmes applaudissements, quoiqu'elle valût un peu mieux que la première. En 1679, soutenu par une violente cabale, il opposa *Phèdre et Hippolyte*, dont la composition lui avait à peine coûté trois mois, à la *Phèdre* de Racine, qui y avait employé plusieurs années. Le triomphe passager de Pradon est, sans contredit, l'un des scandales les plus affligeants de notre histoire littéraire, car ce fut le triomphe du détestable sur l'excellent. La *Troade* et *Statira* furent toutefois médiocrement accueillies ; il n'en fut pas de même de *Régulus* qui, l'an 1688, eut vingt-sept représentations consécutives. Cette pièce n'est dépourvue ni d'intérêt ni d'art dans la conduite : la diction en est faible, sans doute, mais elle est assez pure, et quelquefois même elle a de la noblesse. Telles sont, avec *Scipion l'Africain*, les sept tragédies imprimées de Pradon. De son temps et depuis, il eut des panégyristes, et cependant il n'est point d'auteur tragique dont la lecture soit plus insipide. Pour le supporter, il faut s'être imposé, comme nous, l'obligation de le juger en conscience : si quelquefois il réveille l'attention fatiguée, ce n'est guère que par l'excès du mauvais goût et de la pla-

titude. Ses moments d'inspiration sont si rares et si peu soutenus par l'expression, qu'il serait difficile de découvrir chez lui un morceau irréprochable. Nous en exceptons *Régulus*, dans lequel il s'est vraiment surpassé.

L'abbé Sabatier avance qu'il avait surtout du talent pour la poésie légère, et néanmoins il est versificateur encore plus trivial dans ses poésies fugitives que dans ses pièces de théâtre.

Pradon, tombé maintenant si bas, se croyait placé si haut dans l'échelle littéraire, qu'il publia contre Boileau, le juste appréciateur de Racine, un écrit intitulé : le *Triomphe de Pradon* (1684), monument curieux de bas langage, de ridicule et de mauvaise foi. Il mourut en 1698.

§ 5. *Thomas Corneille, Catherine Bernard, Campistron, Lafosse, Longepierre et Duché.*

1. Thomas Corneille et son frère; ses débuts plus heureux que ceux de Pierre Corneille. — 2. Suite de sa carrière théâtrale. — 3. Sa collaboration au *Mercur galant* et ses autres ouvrages. — 4. Catherine Bernard; ses deux tragédies et autres ouvrages. — 5. Campistron; son théâtre; jugement sur cet auteur. — 6. Lafosse; son théâtre; mérite de son *Manlius*. — 7. Longepierre; ses divers ouvrages. — 8. Duché; ses différents écrits.

1. THOMAS CORNEILLE, dont le nom et les œuvres se trouvent ordinairement réunis aux œuvres et au nom de Pierre Corneille, son frère, a-t-il dû à son aîné sa réputation, ou a-t-il perdu à ce voisinage d'une gloire qui efface tout? Nous pencherions pour la dernière opinion. Thomas Corneille, en effet, n'était point un poète ordinaire. S'il n'a pas la force et la profondeur du génie de Pierre, il écrit avec plus de pureté et d'élégance, et souvent il est plus heureux dans le choix de ses sujets. En 1626, il débuta, à vingt et un ans, par les *Engagements du hasard*, dont le sujet et les situations sont pris dans deux pièces de Caldéron. Le *Feint astrologue*, imité du même auteur, fut joué en 1648, et en 1650 *Bertrand de Cigal*, dont le fond appartient à Francesco Roxas. Le sujet de l'*Amour à la mode* est pris dans une pièce d'Antonio de Solis (1653); celui du *Berger extravagant*

(1654), pastorale burlesque, dans un roman satirique de Sorel, qui porte le même titre. Les *Illustres ennemis* (1654) précédèrent le *Charme de la voix* (1655), imitation d'Augustin Moreto, qui n'obtint aucun succès. Le *Geôlier de soi-même*, ou *Jodelet prince* (1655), est le même sujet que Scarron avait traité, ou plutôt défiguré, sous le titre du *Gardien de soi-même*, toutes comédies, en cinq actes et en vers, qui offrent des intrigues espagnoles.

2. Jusque-là Thomas Corneille avait imité son frère ; mais s'il obtint plus de succès que Pierre dans ses débuts, il resta dans la suite bien loin derrière lui. Il fit jouer cinq tragédies dans l'espace de cinq ans : *Timocrate* (1656), *Bérénice* (1657), la *Mort de l'empereur Commode* (1658), *Darius* et *Stilicon* (1660). *Timocrate* eut un succès prodigieux ; on le joua sans interruption pendant six mois. Le sujet de *Bérénice*, très-différent de celui qu'ont traité Pierre Corneille et Racine, est tiré du roman de *Cyrus* (p. 248-51). *Commode* obtint également la vogue ; *Stilicon*, dont le caractère est bien soutenu, a joui longtemps des honneurs de la scène.

Après la comédie du *Galant doublé*, tirée d'une pièce espagnole (1660), Thomas Corneille fit représenter de suite six tragédies : *Camma* et *Pyrrhus* (1661), *Maximian*, *Persée* et *Démétrius* (1662), *Antiochus* (1666), *Laodice* (1668). Le *Baron d'Albikrac*, comédie bien intriguée, parut la même année que *Laodice*. La tragédie de la *Mort d'Annibal* (1669) fut suivie de la *Comtesse d'Orgueil*, comédie en cinq actes et en vers (1670) ; de *Théodat*, tragédie (1672) ; du *Festin de Pierre* (1673). Cette dernière pièce est la même que celle de Molière ; Thomas ne fit que la mettre en vers avec quelques additions et quelques retranchements, tels que la scène du pauvre. La tragédie d'*Ariane* (1672) fut composée, dit-on, en dix-sept jours. Elle soutint la concurrence avec le *Bajazet* de Racine, qu'on jouait à la même époque. On trouve dans cette pièce des beautés entraînantes de situation et de sentiment ; mais il n'y a qu'un rôle ; la versification est en général d'une faiblesse extrême, quoiqu'elle offre beau-

coup de vers heureux et naturels auxquels *tout l'art de Racine ne pourrait rien ajouter* (Voltaire). La *Mort d'Achille* (1673) fut jouée neuf fois. *D. César d'Avalos* (1674) est une comédie dont l'intrigue est espagnole et le sujet à peu près semblable à celui des *Ménechmes*. La tragi-comédie de *Circé* (1675) eut quarante-deux représentations. *L'Inconnu*, comédie dite *héroïque* (1675), obtint un prodigieux succès. Le *Comte d'Essex*, tragédie composée en quarante jours (1678), passe avec *l'Ariane* pour le chef-d'œuvre de Thomas Corneille. C'est un tableau touchant, mais qui manque de coloris, comme toutes les pièces de l'auteur. Ce vers fameux :

Le crime fait la honte, et non pas l'échafaud,

est imité de ce passage de Tertullien : *Martyrem facit causa, non pœna.*

L'opéra de *Psyché* (1678), mis en musique par Lulli, et celui de *Bellérophon*, ont été revendiqués par Fontenelle, neveu des deux Corneille. Le *Triomphe des Dames* (1676) n'est guère qu'un programme en prose, avec des divertissements en vers. Les *Dames vengées*, ou la *Dupe de soi-même* (1682), pièce à laquelle travailla Visé, présente la défense des femmes contre la satire de Boileau. Joignons à cette liste la *Pierre philosopale* (1681) et le *Baron des Frondrières* (1686). Enfin, Thomas Corneille travailla au *Comédien poète*, de Montfleury, et fit, avec Visé, la *Devineresse*, ou les *Faux Enchantements* (1672), avec Hauteroche, le *Deuil* (1682) et la *Dame invisible*, ou *l'Esprit follet* (1684), comédie imitée de Cal-déron.

Thomas Corneille connaissait l'art de conduire une pièce, d'amener les situations et de les varier ; mais le style, qui seul fait vivre les ouvrages, est trop souvent chez lui privé de force et d'harmonie. Il avait une facilité malheureuse. Voisenon rapporte que lorsque Pierre cherchait une rime, il levait une trappe et la demandait à Thomas qui la donnait aussitôt. On peut reprocher à Thomas d'avoir, un des premiers, altéré, par des intrigues

romanesques, la noble simplicité de la tragédie. Il n'a eu que trop d'imitateurs dans le XVIII^e et le XIX^e siècle, mais aucun d'eux n'a fait le *Comte d'Essex* ni le beau rôle d'*Ariane*.

3. Thomas Corneille succéda à son frère à l'Académie française (1685), et prit une part active, comme excellent grammairien, au dictionnaire de cette société. Il travailla longtemps, avec Visé, au *Mercur galant*. Il mourut aux Andelys en 1709.

Outre ses œuvres dramatiques, Thomas Corneille a laissé :

1^o Les *Métamorphoses d'Ovide*, traduites en vers ;

2^o Sept *Héroïdes* et sept *Elégies d'Ovide*, traduites en vers ;

3^o *Dictionnaire des Arts et des Sciences*, 2 vol. in-fol. ;

4^o *Dictionnaire universel, géographique et historique*, 3 vol. in-fol.

4. CATHERINE BERNARD, native de Rouen, parente des deux Corneille et de Fontenelle, donna deux tragédies, *Laodamie* et *Brutus*, dont on ne manqua pas d'attribuer les bons endroits à ce dernier. On lui fit surtout honneur de l'interrogatoire que Brutus fait subir à son fils, et que Voltaire n'a pas dédaigné d'imiter :

BRUTUS.

...N'achève pas : dans l'horreur qui m'accable,
Laisse encore douter à mon esprit confus
S'il me demeure un fils ou si je n'en ai plus.

TITUS.

Non, vous n'en avez point, etc.

Voici l'imitation :

. . . . Arrête, téméraire,
De deux fils que j'aimai le Ciel m'avait fait père.
J'ai perdu l'un ; que dis-je ? Ah ! malheureux Titus !
Parle, ai-je encore un fils ?

TITUS.

Non, vous n'en avez plus.

On a de Catherine Bernard plusieurs poésies fugitives, parmi lesquelles on remarque son placet à Louis XIV, pour lui demander les 200 écus qu'il lui faisait tous les

ans. Elle publia aussi trois romans, les *Malheurs de l'amour*, le *Comte d'Amboise* et *Inès de Cordoue*, qui sont oubliés et qui méritent de l'être. Mademoiselle Bernard mourut en 1712.

5. JEAN-GILBERT DE CAMPISTRON naquit à Toulouse (1656-1723). Venu jeune à Paris, et soutenu par les conseils de Racine, il débuta par la tragédie de *Virginie*, dont le succès fut assez brillant; *Arminius* réussit plus encore, et plus encore *Andronic*, qui, sous d'autres noms, offrait l'aventure romanesque de don Carlos et de Philippe II¹. *Alcibiade* ne le céda pas à ses devanciers. *Acis et Galathée*, opéra composé pour la cour d'Anet (celle du duc de Vendôme), y fut applaudi comme à la ville. Deux autres opéras de Campistron, *Achille* et *Alcide*, eurent un sort bien différent; le dernier donna lieu à cette épi-gramme :

A force de forger on devient forgeron ;
Il n'en est pas ainsi du pauvre Campistron ;
Au lieu d'avancer il recule :
Voyez *Hercule*.

Retourné au Théâtre-Français, Campistron n'y fut pas d'abord aussi heureux qu'auparavant : *Phocion* ne reçut qu'un froid accueil; on en fit un beaucoup trop vif à *Phraate*, à cause des allusions qu'il offrait. Cette tragédie s'est perdue comme celle d'*Aëtius* : *Adrien* fut peu suivi. Il n'en fut pas de même de *Tiridate*, histoire d'Ammon, fils de David, traitée sous des noms supposés. Il ne manquait à Campistron qu'un triomphe sur la scène comique; il l'obtint dans le *Jaloux désabusé*, pièce un peu froide, mais dont la conduite, les caractères et le style ne sont point sans mérite. On doit encore à Campistron la comédie de *l'Amante amant*, et la tragédie de *Pompeia*. Il s'occupait, sur la fin de sa vie, d'une tragédie de *Jubas* dont on a retenu ces deux vers :

Tu verras que Caton, loin de nous secourir,
Toujours fier, toujours dur, ne saura que mourir.

¹ Voy. mon *Histoire moderne*, t. 2, p. 10.

On a loué, dit La Harpe, la sagesse de ses plans ; ils sont raisonnables, il est vrai ; mais on n'a pas songé qu'ils sont aussi faiblement conçus qu'exécutés. Campistron n'avait de force d'aucune espèce, pas un caractère marqué, pas une situation frappante, pas une scène approfondie, pas un vers nerveux. Il cherche sans cesse à imiter Racine ; mais ce n'est qu'un apprenti qui a devant lui le tableau d'un maître, et qui, d'une main timide et indécise, crayonne des figures inanimées. La versification de cet auteur n'est que d'un degré au-dessus de Pradon ; elle n'est pas ridicule, mais en général ce n'est qu'une prose commune assez facilement rimée.

6. ANTOINE LAFOSSE (1653-1708) a donné quatre tragédies au théâtre : *Crésus*, *Thésée*, *Polyxène* et *Manlius*. Les trois premières retombent dans le défaut dont Corneille et Racine avaient purgé la scène : l'intrigue en est romanesque, compliquée, et semble même inextricable. Des vers d'un style assez noble n'ont pas suffi pour racheter cette imperfection. La quatrième pièce, *Manlius*, est restée au théâtre où elle obtient encore du succès ; on la regarde comme la meilleure des tragédies du second ordre. Le sujet, c'est la *Conjuration contre Venise* sous des noms romains : la fable en est simple et bien conçue, les caractères sont fortement dessinés, les situations pleines d'intérêt, et la hauteur des pensées, la chaleur, l'énergie soutiennent la versification. La *Venise sauvée* du poète anglais Otway lui a beaucoup servi. Voici l'extrait d'une des plus belles scènes.

Manlius, qui a fait entrer Servilius, son ami, dans la conjuration, vient d'apprendre par une lettre que cet ami l'a trahi, il lui communique la lettre :

MANLIUS.

Connais-tu bien la main de Rutile ?

SERVILIUS.

Oui.

MANLIUS.

Tiens, lis.

SERVILIUS.

« Vous avez méprisé ma juste défiance.

» Tout est su par l'endroit que j'avais soupçonné.

» C'est par un sénateur de notre intelligence
 » Qu'en ce même moment l'avis m'en est donné :
 » Fuyez chez les Véiens, où notre sort nous guide.
 » Mais pour flatter les maux où ce coup nous réduit,
 » Trop heureux, en partant, si la mort du perfide,
 » De son crime, par vous, lui dérobait le prix ! »

MANLIUS.

Qu'en dis-tu ?

SERVILIUS.

Frappe !

MANLIUS.

Quoi !.....

SERVILIUS.

Tu dois assez m'entendre ;
 Frappe, dis-je, ton bras ne saurait se méprendre.

MANLIUS.

Que dis-tu, malheureux ? où vas-tu t'égarer ?
 Sais-tu bien ce qu'ici tu m'oses déclarer !

SERVILIUS.

Oui, je sais que tu peux, par un coup légitime,
 Percer ce traître cœur que je t'offre en victime ;
 Que ma foi démentie a trahi ton dessein.....

MANLIUS.

Et je n'enfonce pas un poignard dans ton sein !
 Pourquoi faut-il encor que ma main trop timide
 Reconnaisse un ami dans les traits d'un perfide ?
 Quoi, toi ! tu me trahis ? l'ai-je bien entendu ?

SERVILIUS.

Il est vrai, Manlius ; peut-être je l'ai dû.

.

Nous ne donnons pas la suite, qui contient la justification incomplète de Servilius et les invectives de Manlius, qui termine en lui parlant des autres conjurés :

Quel sera contre moi l'éclat de leur colère ?
 Je leur ai garanti ta foi ferme et sincère ;
 J'ai ri de leurs soupçons, j'ai retenu leurs bras
 Qui t'allaient prévenir par ton juste trépas.
 A leur sage conseil que n'ai-je pu me rendre ?
 Ton sang valait alors qu'on le daignât répandre :
 Il aurait assuré l'effet de mon dessein ;
 Mais sans fruit maintenant il souillerait ma main ;
 Et trop vil à mes yeux pour laver ton offense,
 Je laisse à tes remords le soin de ma vengeance.

7. LONGEPIERRE (Hilaire-Bernard de Roqueleyne, baron de), né l'an 1659, à Dijon, publia très-jeune encore des *Traductions en vers français* d'Anacréon, de Sapho, de Théocrite, de Bion et de Moschus, traductions qui prouvaient plus d'amour pour les anciens que de talent pour en imiter les beautés. Traducteur de bucoliques, il voulut composer lui-même dans ce genre, et fit paraître un *Recueil d'idylles*, qui valent moins encore que ses imitations. De là il passa au genre dramatique, ce qui fit dire à J.-B. Rousseau :

Si le style bucolique
L'a dénigré,
Il veut, par le dramatique,
Être tiré
Du rang des auteurs abjects.
Vivent les Grecs !

Longepierre donna au théâtre *Médée*, *Sésostris* et *Electre*. *Médée* seule y est restée, malgré ses nombreux défauts, parce que le rôle principal est brillant ; elle est supérieure à celle de Corneille ; mais la *Médée* de Corneille n'était pas de son bon temps. *Sésostris* tomba dès la première représentation, comme le témoigne une épigramme de Racine :

Ce fameux conquérant, ce vaillant Sésostris,
Qui jadis en Egypte, au gré des destinées,
Véquit de si longues années,
N'a vécu qu'un jour à Paris.

Longepierre, dit Voltaire, imita les poètes grecs dans d'autres tragédies, en ne mêlant point l'amour à ses sujets sévères et terribles ; mais aussi il les imita dans la prolixité des lieux communs, dans le vide d'action et d'intrigue, et ne les égala point dans la beauté de l'élocution, qui fait le grand mérite des poètes.

8. DUCHÉ DE VANCY (1668-1704), valet de chambre de Louis XIV, fut l'élève de Pavillon et l'ami de Jean-Baptiste Rousseau, qui lui a adressé une de ses odes. Pour plaire au monarque, il consacra ses talents aux Dames de Saint-Cyr. Les *Histoires édifiantes*, les *Hymnes* et les

Cantiques, qu'il fit pour elles, sont tombés dans un oubli mérité. De ses trois tragédies saintes, *Absalon*, *Jonathas* et *Débora*, les deux dernières ne valent rien ; mais la première est un ouvrage de mérite. La marche des quatre premiers actes est bien entendue ; le trouble et le péril y croissent de scène en scène, et les principaux caractères, surtout celui de Tharès, sont bien tracés.

Duché ne se borna pas aux sujets sacrés : il en traita de profanes pour l'Opéra, où il donna les *Fêtes galantes*, les *Amours de Momus*, *Théagènes et Chariclée*, *Céphale et Procris*, *Scylla*, *Iphigénie en Tauride*. Ce dernier opéra est dans le grand goût, et quoique ce ne soit qu'un opéra, il retrace une grande idée de ce que les tragédies grecques avaient de meilleur.

§ 6. Perrin et Quinault.

1. Perrin, inventeur de l'opéra français. — 2. Quinault ; ses opéras. — 3. Jugement de Boileau sur cet auteur ; justification de ce jugement.

1. PIERRE PERRIN, plus connu sous le nom d'abbé Perrin, quoiqu'il ne tînt en rien à l'Eglise, mérite une place dans l'histoire littéraire comme inventeur d'un nouveau genre de littérature. Ce fut lui qui le premier imagina de donner des opéras français ; il en obtint le privilège en 1669, et le céda trois ans après à Lulli. On lui doit, en ce genre, *Ariane*, ou le *Mariage de Bacchus*, la *Mort d'Adonis* et *Pomone*, productions plates et rampantes, qui ne se recommandent que par leur nouveauté. Ses *Odes*, ses *Stances*, ses *Eglogues*, ses *Elégies*, et surtout sa *Traduction de l'Enéide* en vers héroïques, sont plus qu'au-dessous du médiocre. Boileau, dans une Lettre à Brossette, cite deux vers de cette traduction, qui commencent le second chant :

Conticûere omnes, intentique ora tenebant :
Chacun se tut alors, et l'esprit rappelé
Tenait la bouche close et le regard collé.

L'abbé Perrin mourut en 1680.

2. PHILIPPE QUINAULT naquit, l'an 1635, à Paris, d'un maître boulanger. Ce fut sous les auspices de Tristan l'Hermitte qu'il fit ses premiers pas dans la carrière dramatique, par la représentation des *Rivaux*, en 1653. Depuis cette époque jusqu'en 1666, il donna quinze autres pièces, comédies, tragédies ou tragi-comédies, dont deux seulement, la *Mère coquette* et l'*Astrate*, ont laissé quelque souvenir, l'une par son mérite, l'autre par la satire de Boileau.

Les opéras ou tragédies lyriques de Quinault sont également au nombre de seize, ce sont :

Les Fêtes de l'Amour et de Bacchus ; — Cadmus ; — Alceste ; — Thésée ; le Carnaval ; — Atys ; — Isis ; — Proserpine ; — le Triomphe de l'Amour ; — Persée ; — Phaéton ; — Amadis de Gaule ; — Roland ; — la Grotte ou l'Eglogue de Versailles ; — le Triomphe de la paix ; — Armide.

3. On sait que Boileau, qui dans son *Art poétique* n'a oublié ni le sonnet ni la ballade, n'a point parlé de l'opéra. Est-ce par dédain pour ce genre ? Mais il n'a rien dit non plus de la fable, en sorte que le silence du législateur n'est point une preuve sans réplique de son mépris pour la tragédie lyrique.

On sait, d'un autre côté, que dans ses satires Boileau n'a point ménagé Quinault :

Si je pense exprimer un auteur sans défaut,
La raison dit Virgile et la rime Quinault.
(*Sat. 2.*)

Les héros chez Quinault parlent bien autrement ;
Et jusqu'à *je vous hais*, tout s'y dit tendrement.
(*Sat. 3.*)

Quinault n'avait point encore à cette époque composé d'opéra ; le trait n'est donc décoché que contre ses premières pièces dramatiques ¹.

¹ Contre la tragi-comédie de *Stratonice* où Quinault, âgé de vingt et un ans, avait fait dire à sa princesse, secrètement éprise d'Antiochus :

Adieu : croyez toujours que ma haine est extrême,
Prince, et si *je vous hais*, haissez moi de même.

Mais quoi que Boileau, par la suite, ait pu dire, dans ses Lettres ou dans ses Préfaces, en faveur du mérite de Quinault, il ne l'a pas moins toujours flétri dans ses ouvrages. Tels sont ces vers si connus de la Satire 10^e, où, cette fois, il est bien question de l'opéra :

Mais qui peut l'assurer qu'invincible aux plaisirs,
Chez toi, dans une vie ouverte à la lieence,
Elle (ton épouse) conservera sa première innocence ?
Par toi-même bientôt conduite à l'Opéra,
De quel air penses-tu que ta sainte verra
D'un spectatcle enchanteur la pompe harmonieuse,
Ces danses, ees héros à voix luxurieuse ?
Entendra ces diseours sur l'amour seul roulants,
Ces doucereux Renauds, ees insensés Rolands ;
Saura d'eux qu'à l'amour, comme au seul Dieu suprême,
On doit immoler tout, jusqu'à la vertu même :
Qu'on ne saurait trop trop tôt se laisser enflammer ;
Qu'on n'a reçu du Ciel un cœur que pour aimer ;
Et tous ees lieux communs de morale lubrique,
Que Lulli réchauffa du son de sa musique ?

Ces vers nous serviront de guide.

On a vu (p. 386) que Lulli, surintendant de la musique du roi, avait obtenu, l'an 1672, le privilège de Perrin pour la représentation des opéras français. Il s'associa à Quinault, qui se chargeait d'en faire les paroles, comme lui d'en faire la musique. Cette association fut heureuse ; Lulli et Quinault obtinrent le plus grand succès. Était-il dû au musicien ou au poète ? Boileau, en flétrissant de son improbation ce genre bâtard, se déclare en faveur du premier : la postérité n'a pas été de son avis, la musique de Lulli est tout à fait oubliée, et l'on a conservé les paroles de Quinault.

Mais nous ne ferons point un crime au grand satirique de s'être trompé en ce point : il a pu étendre au talent de l'auteur le dégoût que lui inspiraient les idées et les sentiments reproduits sans cesse dans les opéras de Quinault. En effet, ils peignent tous des scènes d'amour, et cette passion y est représentée sous des couleurs fausses, exagérées, pernicieuses. Aussi, comme nous ne saurions séparer, dans nos appréciations, le bon du beau, nous ne

craignons pas de redire avec Boileau que ce ne sont que *des lieux communs de morale lubrique*. Après un tel jugement, nous ne ferons pas gloire à Quinault d'avoir trouvé le style le plus convenable pour ses sujets, et d'avoir écrit des vers pleins de facilité, de mollesse, de mélodie : plus il a su donner d'attraits à ses œuvres, moins il doit être absous aux yeux de la morale.

Quinault mourut en 1688, à l'âge de cinquante-trois ans.

CHAPITRE II.

POÉSIES DIVERSES.

§ 1^{er}. *Fables, Poésie pastorale et Contes. — La Fontaine, Segrain, les Deshoulières, La Monnoie, Sénécé et Vergier.*

1. La Fontaine ; détails sur sa vie. — 2. Son Élégie et son Ode pour Fouquet. — 3. Ses Fables ; jugement sur cet ouvrage. — 4. Philémon et Baucis, les Filles de Minée, Adonis et Psyché. — 5. Théâtre de La Fontaine. — 6. Ses Contes ; son repentir et sa mort. — 7. Segrain ; ses divers ouvrages. — 8. Segrain considéré comme traducteur de Virgile et comme poète pastoral. — 9. Madame Deshoulières ; ses différentes poésies. — 10. Jugements sur madame Deshoulières ; diverses citations. — 11. Antoinette Deshoulières, sa fille ; citation. — 12. La Monnoie ; ses diverses poésies. Epigrammes, Contes et Noël. — 13. Sénécé ; ses Contes et ses autres poésies. — 14. Vergier ; immoralité de ses Contes.

1. JEAN DE LA FONTAINE naquit le 8 juillet 1621, à Château-Thierry. La vie de cet homme célèbre est une de celles qui attirent le plus l'intérêt et la sympathie. Son enfance n'offre rien de remarquable. Elevé par des maîtres d'école de village, son instruction fut très-négligée. Distract, insouciant, paresseux, il entra, peut-être sans y songer, dans la congrégation de l'Oratoire, à l'âge de dix-neuf ans, et la quitta dix-huit mois après, sans y songer davantage. La vocation poétique, ordinairement précoce, ne se révéla dans La Fontaine qu'à cette époque : il entendit un jour réciter l'ode de Malherbe sur l'assassinat de Henri IV, et dès lors il semble qu'il se soit écrié avec le Corrège : *Et moi aussi je suis peintre !* Malherbe

devint sa lecture favorite et l'objet de son imitation ; mais son instinct et son goût l'avertirent bien vite que ce modèle, excellent à certains égards, n'était pas celui qu'il devait se proposer : *il pensa me gêner*, dit-il. Amyot, Montaigne, Rabelais, Marot, lui plurent davantage : il préféra même à Malherbe d'Urfé et Voiture, et il s'avoua le disciple de *Maître Vincent* (Voiture), comme celui de *Maître François* (Rabelais) et de *Maître Clément* (Marot). Par les conseils d'un ami, La Fontaine lut les anciens, particulièrement Térence, Horace, Virgile, Quintilien, et les admira. Pour mieux s'instruire à leur école, il ne dédaigna pas le travail servile, mais utile, de la traduction ; et celle de l'*Eunuque* de Térence, qu'il fit imprimer à Reims en 1654, est le premier ouvrage qu'il ait publié. Moins heureux à l'égard des écrivains grecs dont il ignorait toujours la langue, il ne put les lire que dans des traductions ; il goûta surtout Plutarque et Platon, auxquels il emprunta la plupart des maximes politiques et morales qu'il a semées dans ses fables.

A cette époque, la littérature italienne jouissait d'une grande réputation : La Fontaine la préférait à la nôtre, qui ne possédait encore presque aucun des chefs-d'œuvre dont elle s'est enrichie depuis. Il eut une prédilection particulière pour Machiavel, non sans doute comme écrivain politique, mais comme l'auteur ingénieux de *Belphégor* et de la *Mandragore* ; il n'en eut pas moins pour l'Arioste et Boccace qu'il a si souvent imités.

Cependant La Fontaine avait été forcé par son père de prendre une femme et la place de maître des eaux-et-forêts. Employé négligent, mari plus négligent encore, il quitta bientôt sa femme qu'il ne vint plus visiter que de loin en loin et pour vendre quelques pièces de terre, *mangeant son fonds avec son revenu*, comme il le dit lui-même dans son épitaphe. Quelques pièces de vers échappées, au milieu de ses tracasseries domestiques, à la muse insouciant et paresseux de La Fontaine, lors de l'exil de la duchesse de Bouillon à Château-Thierry, lui procurèrent, dans cette nièce de Mazarin, une société qui

convenait à ses goûts. Lorsqu'elle revint à Paris, elle y ramena avec elle le poète qui, sauf quelques courtes absences, y passa les trente-cinq dernières années de sa vie.

2. Fouquet y devint son Mécène ; et ce fut à la disgrâce du surintendant qu'il révéla à la fois son courage comme homme et son talent supérieur comme poète. Fouquet, jeté en prison, voyait sa fortune et sa vie menacées ; tous les hommes de lettres qu'il avait aidés de sa bourse et de son pouvoir, le méconnurent. La Fontaine, seul, dans des vers sublimes, fit parvenir au trône de Louis XIV une touchante prière en faveur du ministre malheureux. Tout le monde connaît cette belle *Élégie* qu'il fait soupirer aux Nymphes de Vaux, et dans laquelle le charme des beaux vers s'accroît encore par le souvenir d'une action généreuse ; on ne connaît pas aussi généralement une *Ode* plus courageuse encore, dont les vers sont moins nobles, mais plus hardis.

3. Cet acte courageux ferma pour toujours à La Fontaine la cour de Louis XIV ; mais il lui acquit des admirateurs, des amis (Henriette d'Angleterre, le grand Condé, le prince de Conti, le duc de Vendôme, le grand-prieur, le duc de Bourgogne), et fixa sa place comme poète. Une femme aimable et généreuse, madame de La Sablière, le mit à l'abri de tous embarras domestiques, en l'accueillant dans son hôtel ; et les vingt années qu'il y passa furent les plus heureuses, comme aussi les plus brillantes de sa vie. C'est chez elle qu'il composa la plupart de ses chefs-d'œuvre, entre autres ses *Fables*, dont les premiers livres parurent en 1668 ; les autres suivirent d'année en année.

Un mot ingénieux, mais faux, de la duchesse de Bouillon, a généralement trompé sur La Fontaine : en l'appelant *fablier*, elle semblait dire qu'il avait produit des fables, comme un arbre produit des fruits. Non, La Fontaine n'est point une machine à fables qui les produise par une vertu aveugle et spontanée : ce n'est pas le *bon* La Fontaine, comme on dit, c'est un profond penseur, un homme qui a beaucoup réfléchi sur son art, qui s'est

fait une solitude intérieure; écrivain admirable en qui l'on a loué surtout le naturel, mais en qui l'étude n'était ni moins féconde ni moins puissante, et en qui le génie fut surtout de savoir cacher l'art. Cette étude profonde de style se révèle partout dans *La Fontaine* à qui sait la sentir; elle se montre dans cette souplesse et cette variété avec lesquelles il prend, non-seulement dans chaque fable, mais dans chaque vers, le ton, l'harmonie, le mouvement qui conviennent à la pensée; dans cet art d'indiquer d'un mot les rapports secrets entre les objets les plus éloignés, de mêler à une idée riante une idée mélancolique, et un précepte de morale à une digression gracieuse; enfin dans le talent de rendre poétiquement des phénomènes scientifiques et des pensées philosophiques, auxquels jusque-là notre langue ne s'était point prêtée, les systèmes de Descartes et les réflexions sur la disgrâce de Fouquet.

4. A la suite des *Fables* se trouvent *Philémon et Baucis* et les *Filles de Minée*, délicieuses imitations d'Ovide dans lesquelles toutes les grâces de l'original sont reflétées avec une teinte de cette naïveté qui lui manque et que l'esprit ne remplace pas. Il faut citer encore *Adonis* et *Psyché*, poèmes qui parurent en 1669, et dont le dernier, mêlé de prose et de vers, offre, parmi des longueurs, beaucoup de détails gracieux.

5. La Fontaine a fait aussi, sans compter l'*Eunuque*, imitation de Térence, quatre comédies, dont une seule, le *Florentin*, est restée au théâtre; deux mauvais opéras; un assez grand nombre d'odes assez mauvaises; des élégies médiocres, sauf les *Nymphes de Vaux*; des ballades, des rondeaux, des triolets, vieux genre de poésie dont le style naïf lui plaisait comme celui de nos vieux auteurs; des épîtres, des madrigaux et même des épigrammes.

6. Nous voudrions passer sous silence les *Contes* de La Fontaine; car nous ne pouvons les nommer sans reprocher à leur auteur les tableaux licencieux qu'il y a tracés à plaisir. Nous sommes toujours étonnés qu'un homme dont la vie a été pure, qui a vécu au milieu de la société

la plus polie, d'une société dont le défaut était la prudence plutôt que la facilité de mœurs, ait pu rimer tant de narrations indécentes, et consacrer tant de jours à une œuvre qui n'était en rapport ni avec ses mœurs ni avec celles de ses amis.

Deux ans avant sa mort, La Fontaine, saisi par une maladie qui paraissait mortelle, demanda publiquement pardon du scandale dont ses poésies trop libres avaient été la source. Cependant il en revint, s'arma d'un cilice en expiation de ses fautes¹, composa la paraphrase du *Dies iræ*, passa deux ans encore chez M. d'Hervart², et mourut le 13 avril 1695, tandis qu'il s'occupait de mettre en vers les hymnes de l'église.

7. JEAN RENAUD, sieur DE SEGRAIS, né l'an 1624 à Caen, manifesta de bonne heure sa vocation pour la poésie pastorale. Il y débuta par le poëme d'*Athis*, ainsi nommé d'un passage de l'Orne, près de Caen. Segrais y personnifie les villages, les hameaux, les rivières des environs ; et renouvelant la fiction d'Amaryllis et de Galatée dans la première églogue de Virgile, il donne la vie, il prête des sentiments et un langage aux lieux muets et inanimés qui avaient été témoins des jeux de son enfance. Bientôt il prit un essor plus hardi par le roman de *Bérénice* et la tragédie d'*Hippolyte*. Retiré comme gentilhomme ordinaire de Mademoiselle, à Saint-Fargeau, Segrais y entreprit la traduction de l'*Enéide* en vers français, se délassant de ce travail sérieux par des compositions plus légères, églogues, stances, chansons, nouvelles, etc. Disgracié par sa protectrice pour s'être déclaré contre le mariage de la princesse avec Lauzun, il fut reçu chez madame de Lafayette, et ce fut là qu'il prit part, au moins par ses conseils, à la composition de *Zaïde* et de la *Princesse de Clèves* (1672). Il y passa quatre ans, et le reste de sa vie à Caen (1676-1701).

¹ Et l'auteur de *Joconde* est armé d'un cilice, dit Racine.

² M. d'Hervart sortait pour aller lui faire la proposition de venir chez lui ; il le rencontra dans la rue : *Venez loger chez moi*, lui dit-il. — *J'y allais*, répond La Fontaine. Jamais la confiance de l'amitié ne s'exprima d'une manière plus simple et plus touchante.

8. Comme traducteur de Virgile, Segrais n'est plus lisible. Comme poète pastoral, il a de bons endroits, sans toutefois mériter l'éclatant hommage que lui rend Boileau, lorsqu'après avoir invité tous les poètes à célébrer, suivant la nature de son talent, le nom immortel de Louis XIV, il s'écrie :

Que Segrais dans l'églogue en charme les forêts !

Les *Nouvelles françaises* de Segrais, tableau de la cour, sont écrites d'un style agréable et coulant, mais qui manque de nerf et d'originalité. Les conversations de Segrais ont été recueillies sous le nom de *Segraisiana* ou *Mélanges d'histoire et de littérature*.

9. DESHOULIÈRES (Antoinette Du Ligier de La Garde), née l'an 1634, à Paris, apprit, dans son enfance, le latin, l'italien et l'espagnol. Sa vie fut très-agitée, et après avoir passé plusieurs années dans les Pays-Bas, où son époux avait suivi le prince de Condé pendant les troubles de la Fronde, elle revint en France en 1658. C'était la mode des *portraits*. Le chevalier de Grammont la peignit sous le nom d'*Amaryllis*, nom pastoral qu'elle changea par la suite pour celui de *Célimène*. Elle-même fit le portrait de Linières. D'autres productions plus importantes, des idylles, des ballades, etc., la firent surnommer la *dixième muse*, la *Calliope française*. En 1677, lorsque Racine donna la *Phèdre*, madame Deshoulières eut le malheur de prendre parti pour celle de Pradon, et composa le sonnet qui commence par ce vers :

Dans un fauteuil doré, Phèdre, tremblant et blême,
Dit des vers où d'abord personne n'entend rien.

Boileau vengea son ami dans sa 10^e satire, en disant de madame Deshoulières :

. C'est une précieuse,
Reste de ces esprits jadis si renommés
Que d'un coup de son art Molière a diffamés.
De tous leurs sentiments cette noble héritière
Maintient encor ici leur seete façonnière.
C'est chez elle toujours que les fades auteurs

S'en vont se consoler du mépris des lecteurs.
 Elle y reçoit leur plainte, et sa docte demeure,
 Aux Perrins, aux Cotins, est ouverte à toute heure ;
 Là du faux bel-esprit se tiennent les bureaux ;
 Là tous les vers sont bons, pourvu qu'ils soient nouveaux.
 Au mauvais goût publie la belle y fait la guerre,
 Plaint Pradon opprimé des sifflets du parterre, etc.

On voit que si l'attaque eut du ridicule, la défense ne manqua pas d'injustice. C'est presque toujours l'affligeant tableau que présentent les querelles littéraires.

En 1680, madame Deshoulières fit représenter une tragédie de *Genséric*, dont la versification sans couleur et le plan vicieux firent donner à l'auteur, par allusion à sa plus belle idylle, le conseil de *retourner à ses moutons*. Racine l'a parodiée dans un sonnet :

La jeune Eudoxe est une bonne enfant,
 La vieille Eudoxe une grande diablesse, etc.

Madame Deshoulières ne fut pas plus heureuse dans sa tragédie de *Jule-Antoine*, de même que dans sa comédie des *Eaux de Bourbon*, et dans son opéra de *Zoroastre et Sémi-ramis*. Ses misérables rimes en *ailles* et en *eilles*, en *illes* et en *ouilles*, et les vers qu'elle composa pour sa chatte firent beaucoup plus de bruit. La cour et la ville s'en amusèrent. Ces diverses poésies couraient manuscrites dans le public. Ce ne fut qu'en 1687, sept ans avant sa mort, qu'elle livra ses œuvres à l'impression. Elle était depuis cinq ans atteinte d'un cancer qui, par douze ans de langueur, la conduisit au tombeau (1694).

10. Titon Du Tillet a placé madame Deshoulières dans son *Parnasse*, et Voltaire l'a fait entrer dans son *Temple du Goût*. J.-B. Rousseau l'a jugée, dans ses Lettres, avec trop d'humeur et de prévention :

Tout son mérite, dit-il, n'a jamais consisté que dans une facilité languissante, et dans une fadeur molle et puérile, propre à éblouir de petits esprits du dernier ordre, comme ceux qui composaient sa petite académie.

Il est plus juste de dire avec l'auteur du *Siècle de Louis XIV* :

De toutes les dames françaises qui ont cultivé la poésie, c'est celle qui a le plus réussi, puisque c'est celle dont on a retenu le plus de vers.

Ses *Idylles* sont les meilleures que nous ayons dans notre langue : la poésie en est douce et agréable. Ses *Eglogues* sont plus faibles que ses *Idylles*, et ses *Odes* sont inférieures à ses *Eglogues* ; plusieurs de ses *Élégies* pourraient servir de modèle. Ses *Epîtres*, ses *Chansons*, ses *Ballades*, ses *Madrigaux*, ses *Bouts-rimés*, ses *Rondeaux* ne justifient point le succès qu'ils obtinrent dans le siècle classique de notre littérature. Ses *Réflexions morales et chrétiennes* sont ce qu'elle a fait de meilleur, après ses *Idylles* ; on y trouve des vers qui sont devenus maximes. Ses *Paraphrases* des psaumes 12, 13 et 145 ne sont pas ce qu'elle a fait de moins bon. Il ne faut donc juger du talent de madame Deshoulières que par un petit nombre de poésies légères, qu'on pourrait réduire à cinquante pages, et dans cette limite c'est un talent très-remarquable. Nous avons déjà eu occasion de citer madame Deshoulières comme poète bucolique¹. Citons-la ici comme poète philosophique :

Homme, contre la mort quoi que l'art te promette,
Il ne sauroit te secourir.

Prépare-y ton cœur ; dis-toi : C'est une dette
Qu'en recevant le jour j'ai faite ;
Nous ne naissons que pour mourir.

Esclaves que rien ne rebute,
Vous qui, pour arriver au comble des honneurs,
Aux caprices des grands êtes toujours en butte ;
Vous de tous leurs défauts lâches adorateurs,
Savez-vous le succès de tant de sacrifices ?
Quand, par les grands emplois, on aura satisfait
À vos soins, à vos longs services,
Hélas ! pour vous qu'aura-t-on fait,
Que vous ouvrir des précipices ?

.

Lorsque la mort moissonne, à la fleur de son âge,
L'homme pleinement convaincu

¹ *Traité de Littérature*, t. 1^{er}, p. 335, et t. 2, p. 396.

Que la foiblesse est son partage,
 Et qui contre ses sens a mille fois vaincu,
 On ne doit point gémir du coup qui le délivre :
 Quelque jeune qu'on soit, quand on a su bien vivre,
 On a toujours assez vécu.

11. ANTOINETTE-THÉRÈSE DESHOULIÈRES, sa fille, fut élevée, pour ainsi dire, dans le commerce des muses ; mais elle n'héritait pas entièrement du talent de sa mère. Cependant son début poétique lui valut un triomphe que beaucoup d'auteurs ambitionnent en vain dans le cours de leur carrière. Elle remporta, l'an 1687, le prix de l'Académie française par une *Ode* sur ce sujet : *Le soin que le roi prend de l'éducation de la noblesse dans ses places et dans S. Cyr* ; triomphe d'autant plus honorable qu'elle avait Fontenelle et Duperrier pour concurrents. On a encore d'elle des *Épîtres*, des *Chansons*, des *Madrigaux*, la *Mort de Cochon*, chien du maréchal de Vivonne, tragédie burlesque, etc. Elle mourut en 1718, après vingt ans de souffrances pareilles à celles qu'avait éprouvées sa mère. Citons ici quelques strophes de l'ode couronnée .

.....
 Il (le roi) sait, quelque fierté que le trône demande,
 Qu'il faut à tout moment que sa bonté le rende
 Le père de tous ses sujets.

A peine a-t-il calmé les troubles de la terre,
 Que ce sage héros consulte avec la paix
 Les moyens d'effacer les horreurs de la guerre
 Par de mémorables bienfaits.
 Il dérobe les cœurs de sa jeune noblesse
 Aux funestes appas d'une indigne mollesse,
 Compagne d'un trop long repos.
 France, quels soins pour toi prend ton auguste maître !
 Ils s'en vont pour jamais dans ton sein faire croître
 Un nombre infini de héros.

.....
 Mais c'est peu pour Louis d'élever dans ces places
 Les fils de tant de vieux et fidèles guerriers,
 Qui, dans les champs de Mars, en marchant sur ses traces,
 Ont fait des moissons de lauriers.
 Pour leurs filles il montre autant de prévoyance
 Dans l'asile sacré qu'il donne à l'innocence
 Contre tout ce qui la détruit.

Et par les soins pieux d'une illustre personne ¹,
Que le sort outragea, que la vertu couronne,
Un si beau dessein fut conduit.

Dans un superbe enclos où la sagesse habite,
Où l'on suit des vertus le sentier épineux,
D'un âge plein d'erreurs mon faible sexe évite
Les égarements dangereux.

D'enfants infortunés cent familles chargées,
Du soin de les pourvoir se trouvent soulagées :
Quels secours contre un sort ingrat !
Par lui ce héros paie, en couronnant leurs peines,
Le sang dont leurs aïeux ont épuisé leurs veines
Pour la défense de l'Etat.

Ainsi dans les jardins l'on voit de jeunes plantes,
Qu'on ne peut conserver que par des soins divers,
Vivre et croître à l'abri des ardeurs violentes
Et de la rigueur des hivers :
Par une habile main sans cesse cultivées,
Et d'une eau vive et pure au besoin abreuvées,
Elles fleurissent dans leur temps ;
Tandis qu'à la merei des saisons orageuses,
Les autres, au milieu des campagnes pierreuses,
Se flétrissent dès leur printemps.

12. BERNARD DE LA MONNOIE, né l'an 1641, à Dijon, se fit connaître, en 1671, par une pièce de vers sur l'*Abolition du duel*, qui remporta le prix à l'Académie française. Quatre fois encore il mérita la palme sur les sujets suivants : *La Gloire des armes et des lettres sous Louis XIV*, *l'Education du dauphin*, *les Grandes choses faites par le roi en faveur de la religion*, et *la Gloire acquise par le roi en se condamnant dans sa propre cause*. Ces morceaux ont de la force et du mouvement ; mais les négligences et les inversions vicieuses y forment de trop fréquentes disparates. Le poète a mieux réussi dans ses *Epigrammes* et ses *Contes*, imités pour la plupart, et qui ne demandaient que ce qu'il avait surtout, le naturel et la vivacité. Ses *Noëls bourguignons* lui méritèrent quelques reproches de légèreté religieuse, et le *Menagiana* lui valut des tracasseries qui le suivirent jusqu'à la fin de sa carrière (1728).

13. ANTOINE BAUDERON DE SENECE, né l'an 1643, à

¹ Madame de Maintenon. Pour l'établissement de Saint-Cyr, voy. mon *Histoire de France des demoiselles*, t. 2.

Mâcon, attaché pendant dix ans à la reine Marie-Thérèse, et pendant trente à Madame d'Angoulême, a laissé des *Contes*, dont deux ont assez d'étendue pour être considérés comme de petits poèmes : l'un a pour titre la *Confiance perdue*, apologue oriental, et l'autre, *Camille*, aventure du moyen âge. Deux autres contes, l'*Art de filer le parfait amour* et le *Kaïmak*, sont, sans contredit, les deux meilleures pièces de Sénecé. Ils prouvent, dit Voltaire lui-même, qu'on peut très-bien conter d'une autre manière que La Fontaine. L'invention du premier est assez commune ; ce qui ne l'est pas dans ces sortes d'ouvrages, c'est de célébrer la vertu des femmes. Sénecé a donc le double mérite d'avoir choisi un genre nouveau, et d'avoir su plaire dans le conte sans blesser en rien les mœurs. Le *Kaïmak* est un conte oriental, et par conséquent un *conte bleu*, comme l'appelle l'auteur lui-même ; mais les détails en sont charmants, et le plus souvent très-poétiquement exprimés ; la versification, agréable et facile, est semée de traits fins et spirituels : la raison et la morale y sont assaisonnées d'un sel délicat et d'une aimable gaieté ; enfin c'est une bagatelle faite pour passer à la postérité.

Les autres poésies de Sénecé sont généralement faibles, et quelquefois semées de traits plus bizarres qu'originaux. Ce dernier défaut se fait surtout sentir dans ses *Satires* ; mais il faut distinguer les *Travaux d'Apollon*, poème satirique, dont la versification est estimable. Quant à ses *Epigrammes*, qui s'élèvent à plus de cinq cents, on en compte à peine cinquante de bonnes ; elles sont généralement trop longues, et le trait, qui veut être exprimé dans un tour vif et concis, s'émousse dans sa poésie diffuse et languissante. On doit encore à Sénecé un *Factum* contre les Mémoires du cardinal de Retz, qu'il s'efforce de faire regarder comme apocryphes. Sénecé mourut en 1737.

14. JACQUES VERGIER (1655-1720), natif de Lyon, fut un de ces auteurs qui ont sacrifié la morale à la triste gloire d'amuser, ou plutôt de corrompre. Bien qu'il ait eu la prétention de se tracer une route nouvelle, il ne fut

qu'un imitateur de La Fontaine ; il prit pour modèles ces contes licencieux que l'on voudrait retrancher des œuvres du grand fabuliste. Le style de Vergier est rempli de prosaïsmes, d'incorrections, de tournures vicieuses ; ajoutons qu'il porte si loin la licence, que, dès les premières pages, son livre inspire du dégoût. Il mourut assassiné, dit-on, par un mari jaloux, digne fin d'un auteur immoral.

§ 2. *Les Poètes épicuriens, ou Chapelle et Bachaumont, Hesnault, Chaulieu, La Fare et La Faye.*

1. Chapelle et Bachaumont ; leur voyage à Montpellier. — 2. Hesnault ; son Sonnet contre Colbert. — 3. Ses autres ouvrages ; citation. — 4. Chaulieu ; jugement sur cet auteur. — 5. La Fare ; qualité de ses poésies. — 6. La Faye ; caractère de sa poésie.

1. CHAPELLE Claude-Emmanuel (Luillier) naquit, l'an 1624, au village de La Chapelle, d'où lui vient son nom. La maison de son père, maître des comptes à Paris, était le rendez-vous de plusieurs savants, entre autres de Gassendi, qui, charmé de son esprit, lui donna des leçons de philosophie, auxquelles furent admis Molière et Bernier. Resté maître, en 1652, d'une fortune considérable, Chapelle se livra sans réserve à son amour pour le plaisir et l'indépendance. Il mourut en 1689. Sa vie voluptueuse et son peu de prétentions contribuèrent à la célébrité de ses petits ouvrages. Ses vers ont du naturel, de la facilité, de l'enjouement et de l'esprit : toutes ces qualités se trouvent au plus haut degré

Dans le récit de ce voyage,
Qui du plus charmant badinage
Fut la plus charmante leçon.

C'est ainsi que Voltaire parle de ce *Voyage à Montpellier*, que Chapelle fit et décrivit en commun avec BACHAUMONT¹. Voici comment il décrit la grotte de la Sainte-Baume :

« C'est un lieu qui est presque inaccessible, et que

¹ François-le-Coigneux de Bachaumont (1624-1702) figura dans la parti de la Fronde, qui lui dut même son nom. On ne sait pas au

l'on ne peut voir sans effroi : c'est un antre dans le milieu d'un rocher, escarpé de plus de quatre-vingts toises de haut, fait assurément par miracle ; car il est bien aisé de voir que les hommes

N'y peuvent avoir travaillé :
Et l'on croit avec apparence
Que les saints esprits ont taillé
Ce roc qu'avec tant de constance
La sainte a si longtemps mouillé
Des larmes de sa pénitence.
Mais si, d'une adresse admirable,
L'Ange a taillé ce roc divin ;
Le démon cauteleux et fin
En a fait l'aberd effroyable ;
Sachant bien que le pèlerin
Se donneroit cent fois au diable,
Et se damneroit en chemin.

Chapelle excellait surtout dans les rimes redoublées, dont Voltaire, dans son *Siècle de Louis XIV*, attribue l'invention à d'Assouci. Pour en trouver l'inventeur, il faut remonter jusqu'à François Habert, contemporain de Marot (p. 27).

2. JEAN HESNAULT, fils d'un boulanger de Paris, fut l'ami de Chapelle, et c'est dire assez qu'il puisa, dans cette liaison, avec les principes de Gassendi, la morale matérialiste d'Epicure. Après avoir tenté la fortune dans les Pays-Bas, en Angleterre, en Sicile, il revint en France, obtint un emploi de Fouquet, et le perdit à la disgrâce du surintendant. De là ce fameux sonnet contre Colbert, plein d'énergie beaucoup plus que de vérité :

Ministre avare et lâche, esclave malheureux,
Qui gémis sous le poids des affaires publiques,
Victime dévouée aux chagrins politiques,
Fantôme révérend sous un titre onéreux !
Vois combien des grandeurs le comble est dangereux !
Contemple de Fouquet les funestes reliques ;

juste la part qu'il eut dans la composition du Voyage à Montpellier. Nombre de bagatelles ingénieuses, échappées à son esprit facile et délicat, ont été insérées, sans nom d'auteur, dans les recueils du temps où il est impossible de les distinguer.

Et tandis qu'à perte en secret tu t'appliques,
Crains qu'on ne te prépare un destin plus affreux.

Il part plus d'un revers des mains de la Fortune ;
La chute comme à lui te peut être commune :
Nul ne tombe innocent d'où l'on te voit monté.

Cesse donc d'animer ton princee à son suppliee ;
Et près d'avoir besoin de toute sa bonté,
Ne le fais pas user de toute sa justice.

3. En 1670, Hesnault publia ses *OEuvres diverses*. On y trouve la *Consolation à Olympe*, dissertation en prose, digne d'un épicurien ; — l'imitation en vers de quelques chœurs de Sénèque le Tragique (2^e et 4^e acte de la *Troade*, 2^e acte de *Thyeste*) ; — des *Lettres à Iris*, à *Lucrèce* et à *Sapho*, d'une morale moins que sévère ; — le *Bail du cœur à Cloris*, pièce d'une grande licence ; — des Sonnets, entre autres celui de l'*Avorton* ; — une églogue sur la *Vie* ; — une élégie sur le combat de la *Raison contre les Passions*, etc. Dans cette dernière pièce, le poète se fait exhorter par la Raison à ne pas la confondre avec l'Opinion :

Fuis le phantôme vain qui porte mes couleurs,
La folle Opinion, reine des fantastiques,
Source de tant de biens et de maux chimériques.
C'est elle qui, de l'homme augmentant les besoins,
Multiplie avec eux ses travaux et ses soins,
Qui, lui faisant haïr le repos et la joie,
Aux avares soucis livre son âme en proie ;
Qui lui fait de la gloire ensanglanter l'autel,
Et courir à la mort pour se rendre immortel.
C'est elle qui corrompt les mœurs et les maximes,
Ravale des vertus et couronne des crimes,
Selon son intérêt règle ses sentiments,
Juge des actions par les événements,
Méprise un vertueux que le Ciel abandonne,
Révère un scélérat que le bonheur couronne,
Aux peuples inquiets vante les nouveautés,
Et leur fait un héros d'un chef de révoltés.

Certes ces vers sont bien tournés, et leur auteur ne méritait pas d'être confondu par Boileau (9^e satire) avec Bardin, Colletet, Pelletier. Il est malheureux qu'Hesnault

ait en général employé son talent dans des sujets contraires à la morale ou aux convenances.

4. GUILLAUME AMFRY DE CHAULIEU, né l'an 1639, à Fontenai, dans le Vexin normand, dut à l'amitié des Vendôme l'abbaye d'Aumale et plusieurs prieurés, qui lui valaient trente mille livres de rente. Cette fortune lui fit oublier son caractère d'ecclésiastique : il ne s'occupait plus que de ses plaisirs, et n'employa son talent qu'à les chanter. Il avait fixé son séjour au Temple, et là, dans une société d'épicuriens, où se trouvait souvent le grand-prieur de Vendôme, si l'on faisait, au milieu de la bonne chère, des vers faciles, on y respectait peu les lois de la décence et de la morale. Élève de Chapelle et de Bachaumont, Chaulieu s'y distinguait, parmi tous les autres, par le charme de son esprit et des faiblesses qui lui valurent le surnom d'*Anacréon du Temple*. Après avoir condamné Chaulieu sous le rapport moral, parlons-en sous le rapport littéraire. Voltaire, dans son *Temple du Goût*, le caractérise ainsi :

Je vis arriver en ce lieu
Le brillant abbé de Chaulieu.
Qui chantait en sortant de table :
Il osait caresser le dieu
D'un air familier, mais aimable ;
Sa vive imagination
Prodiguait dans sa douce ivresse
Des beautés sans correction.

Dans le même ouvrage, le dieu du goût avertit Chaulieu de ne pas se croire le premier des bons poètes, mais le premier des poètes négligés. On voit en effet, dans ses vers, les négligences d'un esprit paresseux, mais en même temps le bon goût d'un esprit délicat, qui ne tombe jamais dans cette affectation, premier défaut d'un siècle de décadence ; il a même des morceaux d'une poésie riche et brillante ; malheureusement, ce qui domine surtout dans ses écrits, c'est la morale épicurienne et le goût de la volupté. Son *Ode sur l'Inconstance* est la chanson du plaisir et de la gaieté. Sauf ses stances sur la solitude de

Fontenai, que nous avons citées ailleurs ¹, et quelques autres pièces, les poésies de Chaulieu ne peuvent se lire sans danger pour la jeunesse et sans indignation pour les gens sages. Son épicurisme est d'autant plus dangereux, qu'il a su le réduire en sentiment. Il n'est pas de moyen plus sûr pour s'attirer des lecteurs et se faire des prosélytes ; et cependant rien de plus révoltant aux yeux d'une raison, je ne dis pas austère, mais seulement éclairée, que ce penchant à faire consister tout le bonheur dans les plaisirs matériels.

5. Le marquis DE LA FARE, né l'an 1644, dans le Vivarais, joignait au mérite militaire l'imagination la plus enjouée, l'esprit le plus délicat et le caractère le plus aimable. Comme poète, il a associé son nom à celui d'un ami (Chaulieu) dont il partage en quelque sorte la célébrité. On a répété, d'après Voltaire, que le talent de La Fare ne s'était développé qu'à l'âge de soixante ans, et que ses vers étaient incorrects, qu'ils manquaient surtout de précision :

La Fare, avec plus de mollesse,
En baissant sa lyre d'un ton,
Chantait.
Quelques vers sans précision
Que le plaisir et la paresse
Dictaient sans l'aide d'Apollon.

Ce jugement, quoique rendu dans le *Temple du Goût*, pourrait bien ne pas avoir été approuvé par le dieu qui y préside. Les poésies légères de La Fare, si quelquefois elles manquent d'élégance, ont toujours la douceur, la facilité, l'abandon, qui sont l'essence de ce genre porté au degré de perfection dont il est susceptible. Voyez comme il parle de ses propres vers :

Présents de la seule nature,
Amusements de mon loisir,
Vers aisés par qui je m'assure
Moins de gloire que de plaisir,
Coulez, enfants de ma paresse ;
Mais si d'abord on vus caresse,

¹ Voy. mon *Traité de Littérature*, Poétique, p. 253.

Refusez-vous à ce bonheur ;
 Dites qu'échappés à ma veine,
 Par hasard, sans force et sans peine,
 Vous méritez peu cet honneur.

Presque toutes les poésies de La Fare portent ce caractère de douce insouciance et d'aimable gaieté. Il est négligé comme Chaulieu ; en un mot, il a quelques-uns des défauts, comme quelques-unes des qualités poétiques de son modèle. La Fare a fait aussi l'opéra de *Penthée*.

On a encore de lui des *Mémoires sur les principaux événements du règne de Louis XIV*. C'est plutôt l'œuvre d'un courtisan mécontent que d'un historien véridique : la satire et le fiel y abondent.

6. JEAN-FRANÇOIS LERIGET DE LA FAYE, l'un des hommes les plus aimables et les plus spirituels de son temps, naquit l'an 1674, à Vienne en Dauphiné. C'est de lui que Voltaire a dit :

Il a réuni le mérite
 Et d'Horace et de Pollion ;
 Tantôt protégeant Apollon
 Et tantôt marchant à sa suite.
 Il reçut deux présents des dieux,
 Les plus charmants qu'ils puissent faire :
 L'un était le talent de plaire,
 L'autre le secret d'être heureux.

Intime ami de La Motte, il ne partageait point cependant ses opinions littéraires. Il combattit même l'un de ses paradoxes favorisés dans une belle Ode *sur les avantages de la rime*, à laquelle La Motte fit le plus grand honneur qu'il crut pouvoir lui faire en la traduisant en prose. En voici une strophe :

De la contrainte rigoureuse
 Où l'esprit semble resserré,
 Il reçoit cette force heureuse
 Qui l'élève au plus haut degré.
 Telle, dans des canaux pressée,
 Avec plus de force élanée,
 L'onde s'élève dans les airs :
 Et la règle, qui semble austère,

N'est qu'un art plus certain de plaire,
Inséparable des beaux vers.

Outre cette ode, on n'a de La Faye qu'un petit nombre de productions, mais toutes pleines de naturel et de délicatesse. Il mourut en 1731.

§ 3. *Poésie lyrique.* — J.-B. Rousseau et La Motte-Houdar.

1. Jean-Baptiste Rousseau ; détails sur sa jeunesse. — 2. Ses ouvrages dramatiques. — 3. Exil et mort de Rousseau. — 4. Les deux époques de la vie et du talent de ce poète. — 5. Epigrammes, Epîtres et Allégories de Jean-Baptiste Rousseau. — 6. La Motte-Houdar ; ses opéras. — 7. Ses pièces du Théâtre Français. — 8. La Motte, poète lyrique. — 9. Rôle que joua La Motte dans la querelle des anciens et des modernes. — 10. La Motte, poète pastoral et fabuliste. — 11. La Motte finit par décrier la poésie ; qualités de sa prose. — 12. Autres écrits de La Motte.

1. JEAN-BAPTISTE ROUSSEAU naquit à Paris en 1670. Fils d'un artisan¹, il reçut néanmoins une bonne éducation. Lorsqu'il entra dans la carrière littéraire, le grand siècle finissait : Molière, La Fontaine, Racine n'étaient plus, et Boileau, chargé d'ans et d'infirmités, ne pouvait guère plus qu'animer du *geste ou de la voix* les jeunes athlètes qui se présentaient dans la lice. Mais déjà ses hautes leçons commençaient à perdre de leur autorité ; de nouvelles mœurs s'introduisaient, et, à leur suite, des idées nouvelles en littérature, comme dans tout le reste. Cependant un homme se présentait pour défendre les vieilles traditions, combattre les nouvelles doctrines et poser en quelque sorte la borne qui devait marquer le passage du XVII^e au XVIII^e siècle. Cet homme fut Jean-Baptiste Rousseau. Nourri d'excellentes études et formé à l'école du prince des satiriques modernes, ses premiers essais furent la satire du goût de son siècle et des écrivains de son temps. De là mille ennemis qui trouvèrent plus tard le jour de la vengeance.

2. Jean-Baptiste Rousseau donna, l'an 1674, sa première comédie, le *Café*, qui n'eut et ne méritait d'avoir aucun succès. Eloigné de la scène française par cet échec,

¹ C'était un cordonnier jouissant d'une honnête aisance.

il donna, deux ans après à l'Opéra, *Jason ou la Toison d'or*, et, l'année suivante, *Vénus et Adonis*, qui ne réussirent pas davantage. Il reparut alors au Théâtre-Français par la comédie du *Flatteur*, qui n'eut que dix représentations, médiocrement suivies. Moins heureux encore, quatre ans après, le *Capricieux* acheva de convaincre le public, mais non l'auteur, qu'une carrière où presque tous ses pas n'avaient été marqués que par des chutes, n'était pas celle où l'appelait son génie. Rousseau ne les attribua qu'aux cabales de ses ennemis.

3. Cependant il tourna son génie vers la poésie sacrée, et dès son début dans le genre lyrique, il se plaça à la tête de tous ses contemporains. Au moment où la voix publique le désignait pour recueillir dans la succession de Boileau mourant une place à l'Académie et une forte pension, on répandit dans le public des couplets remplis d'infâmes obscénités et d'injures atroces contre des hommes de lettres, des savants, des gens puissants, des militaires. La coterie philosophique accusa Rousseau d'avoir composé et fait distribuer les couplets ; il voulut se défendre contre cette inculpation, mais la calomnie fut la plus forte. Il quitta la France, fut flétri l'an 1712 par un arrêt infâmant, et mourut sur la terre étrangère (à Bruxelles), après trente ans d'exil (1741), protestant toujours de son innocence. Lefranc de Pompignan consacra à la mémoire de ce grand poète l'une des plus belles odes dont s'honore la poésie française ¹, et Piran fit pour lui cette épitaphe si connue :

Ci-git l'illustre et malheureux Rousseau.
Le Brabant fut sa tombe, et Paris son berceau.
Voici l'abrégé de sa vie,
Qui fut trop longue de moitié :
Il fut trente ans digne d'envie,
Et trente ans digne de pitié.

4. Il y a, en effet, dans la vie comme dans le talent de Jean-Baptiste Rousseau, deux époques distinctes, l'homme et le poète du siècle de Louis XIV, le poète du XVIII^e siècle.

¹ Voy. *Traité de Littérature*, Poétique.

cle et l'exilé : le premier s'inspirant des convictions religieuses qui animèrent tout ce siècle, et retenant la pureté de langage qui rehaussait si merveilleusement la beauté des pensées ; le second sentant se refroidir, sous un ciel étranger, le feu de ses premières inspirations, et perdant, avec la correction du langage, ces hautes pensées qui l'avaient fait poète. Les dernières poésies de Rousseau appartiennent déjà à l'esprit de licence, de faux goût et d'incorrection du XVIII^e siècle. Ses *Psaumes*, ses belles *Odes*, ses *Cantates*, qui ont paru en 1712, sont dignes du grand siècle. Nul n'a mieux connu et plus habilement employé les diverses mesures de notre langue poétique. Élégant et pur dans ses *Psaumes*, élevé dans ses *Odes*, simple et varié dans ses *Cantates*, il flatte toujours l'oreille par une cadence savante, par un rythme nombreux, par une harmonie soutenue ; mais on peut dire qu'il n'est vraiment sublime que quand son inspiration est exclusivement religieuse.

5. Ses autres poésies consistent en *Epigrammes*, *Epîtres* et *Allégories*. Aucun poète, si l'on en excepte Racine, n'a tourné l'épigramme avec plus de finesse et d'esprit, et n'en a fait sortir le trait satirique avec une plus piquante justesse ; mais le libertinage les dépare trop souvent, et nous osons croire qu'elles lui méritèrent ses infortunes. Quant à ses *Epîtres* et à ses *Allégories*, quoiqu'il ne soit pas impossible d'y retrouver de temps en temps les inspirations du poète et le talent même de l'écrivain, ce ne sont pour ainsi dire que les pâles étincelles d'un feu qui s'éteint, et rarement elles percent l'épaisse fumée qui les environne.

6. ANTOINE HOUDAR DE LA MOTTE, plus connu sous le nom de *La Motte-Houdar*, naquit en 1672, à Paris ; son père était chapelier. Elevé chez les Jésuites, après avoir passé deux mois à la Trappe pour se dérober au penchant qui l'entraînait vers le théâtre, il finit par y céder, et composa successivement pour l'Opéra l'*Europe galante*, *Issé*, *Amadis des Gaules*, *Marthésie* ou la *Reine des Amazones*, le *Triomphe des arts*, *Cantate*, *Omphale*, *Alcione*,

Sémélé, *Scanderbeg*, le *Ballet des âges*, le *Don des Fées*, le *Carnaval et la Folie*, la *Vénitienne* et *Narcisse*. De l'avis de tous les critiques, La Motte, dans l'opéra, prend place après Quinault. Sa versification est d'une douceur et d'une harmonie remarquable ; mais elle est loin de la facilité gracieuse et de la mélodie enchanteresse qui assurèrent à Quinault le premier rang. Le défaut habituel de La Motte, c'est la gêne des constructions ; le prosaïsme et la dureté s'y joignent encore trop souvent. Sa pensée ne paraît pas, comme dans tout auteur né poète, s'arranger d'elle-même dans la phrase métrique ; il a plutôt l'air d'avoir pensé en prose et traduit sa pensée en vers.

7. La Motte commença de bonne heure à travailler pour le Théâtre-Français : en commun avec Boindin, il composa d'abord la comédie des *Trois Gascons* et celle du *Port de mer* ; mais leur liaison ne dura pas longtemps, et depuis, Boindin calomnia lâchement son collaborateur. La Motte donna encore la *Matrone d'Ephèse*, le *Talisman*, *Richard Minutolo*, le *Calendrier des vieillards*, petites pièces d'un succès éphémère. Mais le *Magnifique*, comédie en deux actes, est resté au théâtre. L'*Amant difficile*, comédie en cinq actes, n'a pu s'y soutenir malgré l'intérêt de l'intrigue et la gaieté spirituelle du dialogue. La Motte eut plus de succès dans la tragédie ; il en composa quatre : les *Machabées*, *Romulus*, *OEdipe* et *Inès de Castro*. Cette dernière eut un succès comparable à celui du *Cid*, et elle le dut uniquement à la situation la plus pathétique qu'on ait encore imaginée au théâtre ; car la versification en est faible et dure, les sentiments n'y sont qu'effleurés, et la passion s'y exprime sans chaleur et sans force.

8. Ebloui par ses succès et sa facilité, La Motte voulut se faire aussi poète lyrique. Suivant dans ses fureurs un ordre didactique, il traçait d'abord le plan de ses odes ; tous ses écarts étaient prévus, et son *désordre* réglé à l'avance. Prodiguant partout les formules d'un enthousiasme factice, les invocations, les apostrophes, les surprises, il n'en reste pas moins froid et méthodique.

Quelques épithètes heureuses, quelques ingénieuses pensées, ne sauraient racheter le défaut absolu d'inspiration et de chaleur. Ces critiques ne frappent point sur ses *Odes anacréontiques* qui sont écrites avec autant de grâce que d'aisance. Du reste, nous devons dire que cette dernière espèce de composition n'était pour lui qu'un pur jeu d'esprit; ses mœurs furent toujours très-pures, et c'était pour faire de tout qu'il fit de l'Anacréon.

9. Cette manie de se croire propre à tout jeta La Motte dans la querelle des anciens et des modernes. Il en fut le dernier champion.

Perrault avait le premier levé contre l'antiquité l'étendard de la révolte, et, dans son zèle malencontreux, il s'était attaqué à Boileau. Voici à quelle occasion. Desmarest, l'auteur du *Clovis*, irrité de voir son poème qu'avait loué Chapelain, flétri par les justes critiques de Boileau, se proclama supérieur aux anciens, foula aux pieds Homère et Virgile, et, dans sa ridicule jaectance, se compara à Tamerlan, vainqueur de Bajazet. Il eut avoir créé l'épopée moderne et chrétienne dans son poème de Clovis, et formula la supériorité des modernes sur les anciens dans une dissertation intitulée : *la Comparaison de la langue et de la poésie française avec la grecque et la latine*. Pierre Perrault lança bientôt un autre manifeste dans lequel, à propos de l'*Alceste* de Quinault, il mettait l'opéra moderne bien au-dessus de la tragédie d'Euripide. Charles Perrault reprit et soutint rigoureusement la thèse de son frère. Il publia le *Parallèle des anciens et des modernes*. Boileau, dans la préface qu'il mit à la tête de son *Ode sur la prise de Namur*, releva les paradoxes des *Etranges dialogues* de Perrault. Entre Boileau et Perrault, la lutte ne fut pas longue. Fontenelle intervint dans la querelle. Dans sa *Digression sur les anciens et les modernes*, il pose une distinction essentielle, négligée par Perrault, celle des sciences et de la littérature. Cette guerre languissait quand elle fut reprise et ranimée par La Motte et madame Dacier; et cette fois, sinon les résultats, les rôles changèrent : l'esprit, la politesse, la mesure, furent pour l'adversaire

des anciens, et les emportements, la violence, le pédantisme, du côté de leur défenseur. La Motte publia un *Discours sur la poésie*, où se trouvaient de judicieuses réflexions ; malheureusement, il alla plus loin, et il entreprit de refaire l'*Iliade*. Il la réduisit en douze chants dans sa traduction pour la rendre plus intéressante, et faire disparaître les grands défauts qui, selon lui, la déparaient. La Motte ruina lui-même, par cette tentative malheureuse, le paradoxe qu'il avait soutenu d'une manière décevante dans le *Discours sur Homère*, qui précède sa traduction. Madame Dacier répondit à La Motte par son traité : *Des Causes de la corruption du goût*. La Motte répliqua par ses *Réflexions sur la critique*, qui firent beaucoup de bruit parmi les gens de lettres ; il en résulta plusieurs écrits pour et contre¹. La dispute s'échauffa tellement qu'on ne joua les auteurs sur plusieurs théâtres de Paris. Valincourt rapprocha enfin les partis ennemis ; il leur fit signer la paix. Au reste, il était plus facile à La Motte de défendre son discours que son poëme, dont on ne se ressouviendrait plus aujourd'hui sans l'épigramme de Jean-Baptiste Rousseau, qui en a fait justice et a vengé Homère :

Le traducteur qui rima l'*Iliade*,
De douze chants prétendit l'abrégé ;
Mais par son style aussi triste que fade,
De douze en sus il a su l'allonger.
Or, le lecteur qui se voit affliger
Le donne au diable, et dit, perdant haleine :
« Eh ! finissez, rimeur à la douzaine ;
» Vos abrégés sont longs au dernier point. »
Ami lecteur, vous voilà bien en peine ;
Rendons-les courts en ne les lisant point.

10. La Motte a été plus heureux dans l'églogue et dans la fable que dans le poëme soutenu : le style noble, élevé, ne convenait guère à son génie souple, varié, brillant, ingénieux, mais peu vigoureux et peu profond. On trouve

¹ Huet écrivit une lettre ; La Fontaine composa une épître contre l'ouvrage de Perrault, et Racine le tança vertement dans sa préface d'*Iphigénie*.

dans ses vingt *Eglogues* plus de naturel que dans celles de Fontenelle ; elles ont assez le ton du genre ; il y a de la délicatesse et des sentiments, mais pas assez d'imagination et de poésie. Quant à ses *Fables*, on les lit encore avec plaisir : presque toutes sont de son invention et d'une invention généralement très-heureuse ; mais le style en est souvent recherché, précieux, sans poésie et sans naturel.

11. Par une bizarrerie singulière, La Motte, si l'on en excepte quelques discours académiques et l'éloge funèbre de Louis XIV, n'écrivit en prose que pour faire valoir ou défendre ses vers ; et cependant, il finit par décrier la poésie. Sur la fin de sa carrière, il prétendit que tous les genres d'écrire, traités jusqu'alors en vers, et même la tragédie, pouvaient l'être heureusement en prose. Il soutint même que la poésie avait un vice essentiel qui devait la faire réprouver ou du moins priser fort peu par les gens sensés : c'était de gêner, par la mesure et par la rime, la pensée et la raison ; en sorte que celui qui écrivait en vers ne disait jamais tout ce qu'il pouvait ou devait dire. Pour prouver cette assertion, il mit en prose une scène de Racine ; il écrivit une ode en prose, une tragédie d'Œdipe en vers et une autre en prose, sujet déjà traité par Voltaire. La Faye fit une ode en vers pour défendre la poésie ; La Motte la mit en prose pour le combattre. Voltaire prit la plume pour défendre, non-seulement la poésie, mais encore la règle des trois unités que La Motte voulait proscrire ; et celui-ci lui répondit, comme de coutume, avec beaucoup de politesse, d'esprit et de raison.

En général, le style de La Motte en prose peut être présenté comme un modèle. Sa diction est constamment élégante et pure, pleine de douceur et d'harmonie ; il a un grand nombre de pensées neuves, de réflexions judicieuses, fines et instructives, exprimées d'une manière brillante ; son coloris est vif, son ton varié ; il discute avec clarté, méthode et bonne foi, mais avec trop de subtilité : il est facile de sentir quand il a tort, mais difficile de le

réfuter ; car il donne prise par ce qu'il omet de dire plutôt que par ce qu'il dit.

Aux ouvrages que nous avons cités, il faut joindre son intéressante *Correspondance* avec la duchesse du Maine, ainsi que des *Hymnes* et des *Cantates*, tirées de l'Écriture sainte, dont son génie anti-poétique a souvent défiguré la sublimité.

La Motte mourut en 1731, dans la cinquante-neuvième année de son âge. Il était aveugle et perclus depuis vingt ans.

2^e SUBDIVISION. — PROSE.

CHAPITRE PREMIER.

ROMANS, NOUVELLES, CONTES, ETC.

§ 1^{er}. *Mesdames de La Fayette, de Villedieu, d'Aulnoy et de Castelnau.*

1. Madame de La Fayette, créatrice du roman moderne ; *Zaïde* et la *Princesse de Clèves*. — 2. Madame de Villedieu ; ses différents ouvrages. — 3. Romans de la comtesse d'Aulnoy. — 4. Madame de Castelnau ; ses diverses productions.

1. MADAME DE LA FAYETTE, née l'an 1632, peut être regardée comme la créatrice du roman moderne. Dans les romans qui la précédèrent, si défigurés qu'ils fussent par les grands noms de l'antiquité et par les fadeurs d'une tendresse prétentieuse et fausse, il y avait bien un sentiment nouveau de pureté morale, qui, mieux saisi et mieux développé, devait faire le fond et l'intérêt naturel du roman. Ce fut le secret de madame de La Fayette ; c'est le mérite de *Zaïde* et surtout de la *Princesse de Clèves*. On y trouve des aventures raisonnables, écrites avec intérêt et élégance, des sentiments vrais, exprimés avec un tact délicat et naturel ; jamais la passion, combattue par le

devoir, n'a été peinte avec plus de réserve. On doit à peu près les mêmes éloges à la *Comtesse de Tende* et à la *Princesse de Montpensier*, romans beaucoup moins connus.

Il est bon de savoir que madame de La Fayette publia *Zaïde* et la *Princesse de Clèves* sous le nom de Segrays, qu'elle avait recueilli chez elle; et que ce fut pour mettre en tête du premier que le célèbre Huet fit son *Traité de l'origine des romans*. Madame de La Fayette mourut en 1693. Elle avait été l'amie constante du duc de La Rochefoucault.

2. Madame DE VILLEDIEU (1632-1683), malheureusement élevée par sa mère dans la lecture des romans, mena une existence conforme à cette funeste éducation. Mais, ce qui est une faible compensation, elle rendit à la littérature le service de faire passer, avec madame de La Fayette, le goût des interminables romans, mis à la mode par les Scudéri et les Calprenède. On a dit que, pour écrire ses compositions romanesques, *elle s'était servie d'une plume tirée des ailes de l'Amour*. La louange est bien forte; mais, une fois le genre admis, on ne saurait disconvenir que ses romans ne soient en général bien conduits; que les passions n'y soient peintes avec fidélité, avec intérêt, souvent même avec énergie; que le style n'en soit agréable, et que si ses pièces dramatiques sont très-faibles, ses poésies fugitives ont encore quelque mérite. Le *Favori*, *Nitétis* et *Manlius Torquatus* ne sont pas plus restés au théâtre que le *Carrousel du Dauphin*; mais les lecteurs de romans peuvent trouver quelque plaisir dans quelques-uns des siens, tels que les *Exilés de la cour d'Auguste*. A ces ouvrages, il faut ajouter des Lettres, des Fables, des Elégies, des Eglogues, des Madrigaux, etc.

Les poésies de madame de Villedieu sont faibles de coloris, de verve et d'inspiration, mais elles ont de la correction et de l'élégance. Sa prose, avec les défauts et les qualités de ses vers, ne manque pas d'abandon et de charme. Nous ne citerons qu'une seule ligne de cet auteur; on y reconnaît le genre auquel elle s'est livrée :

La tendresse a son heure aussi bien que la mort

3. La comtesse D'AULNOY composa de nombreux ouvrages, tels que les *Contes des fées*, l'*Histoire d'Hippolyte*, *comte de Douglas*, des *Mémoires d'Espagne*, une *Histoire de Jean de Bourbon, prince de Carency*, etc. De tous ces écrits, le seul qu'on lise encore est le roman d'*Hippolyte*. Il y a de l'imagination et de l'intérêt. Toutefois l'auteur est une de ces imitatrices de madame de La Fayette, fort inférieures à leur modèle pour l'art d'inventer et d'écrire. Ses autres productions sont un mélange monstrueux de faits historiques et de fictions romanesques, où tous les personnages parlent le langage d'une fade galanterie. Les ouvrages mêmes qu'elle donna comme purement historiques ne sont pas exempts de cet alliage. La comtesse d'Aulnoy mourut en 1705.

4. HENRIETTE-JULIE DE CASTELNAU, comtesse de Murat, morte à Paris en 1716, à l'âge de quarante-six ans, se fit un nom par ses désordres avant de s'en faire un par ses ouvrages. Exilée comme collaboratrice d'un libelle où toute la cour de Louis XIV était insultée, madame de Murat employa les loisirs de sa retraite à composer :

- 1^o Les *Mémoires* de sa vie; c'est moins une histoire qu'un roman;
- 2^o Les *Nouveaux contes des fées*;
- 3^o Le *Voyage de campagne*, ouvrage agréablement écrit;
- 4^o Un *Dialogue des morts*;
- 5^o L'*Histoire* (inachevée) *de la courtisane Rhodope*;
- 6^o L'*Histoire galante des habitants de Loches*, lieu de son exil qui y est désigné sous le nom de Ségovie. L'auteur prit l'idée de ce roman satirique dans le *Diable boiteux* qui venait de paraître.
- 7^o Les *Lutins du château de Kernosy*, roman ingénieux et rempli de grâce. C'est son meilleur ouvrage.
- 8^o Des *Histoires sublimes et allégoriques*.
- 9^o Des *Chansons* et autres *Poésies fugitives*, parmi lesquelles on remarque sa chanson sur l'*Hiver de 1709*, son couplet sur le *Plaisir*, etc.

Les romans de la comtesse de Murat se font remarquer par la pureté du goût, la sagesse des idées et l'honnêteté des tableaux; ses vers, en petit nombre, se distinguent par la facilité. C'est elle qui dictait les lettres énergiques de madame de Parabère au duc d'Orléans le *roué*.

§ 2. Charles Perrault, Galland et Hamilton.

1. Charles Perrault ; ses divers ouvrages, et entre autres ses Contes. — 2. Galland ; ses Mille et une Nuits. — 3. Hamilton ; ses Mémoires de Gramont et ses Contes.

1. CHARLES PERRAULT (1628-1703), écolier disputeur et bizarre, donna d'abord dans le burlesque pour tomber ensuite dans l'absurde. Son début littéraire eut pour titre : les *Murs de Troie* ou *Origine du burlesque*, en deux chants. Son *Portrait d'Iris* fut applaudi par le public, mais ridiculisé par Boileau ; d'autres poésies eurent le même sort. Enfin, en 1687, son poëme du *Siècle de Louis XIV*, où perçait encore plus le désir de rabaisser l'antiquité que le besoin d'exalter l'époque contemporaine, raviva la querelle commencée par Desmarest (410). Racine, qui n'avait vu dans cette pièce que l'exagération d'un poëte courtisan, complimenta l'auteur sur son génie paradoxal, ajoutant que personne n'était dupe de ce jeu d'esprit. Perrault, piqué de cette supposition, écrivit, pour ne laisser aucun doute sur ses opinions réelles, le *Parallèle des anciens et des modernes* en forme de dialogues. Le *Président*, l'*Abbé*, le *Chevalier*, voilà les trois interlocuteurs : le premier, défenseur des anciens, est un homme inepte qui n'a pas de réponse aux difficultés les plus simples ; l'abbé, c'est l'auteur lui-même ; quant au chevalier, c'est un bouffon qui n'ouvre la bouche que pour faire ressortir la supériorité du second personnage sur le premier. Pour montrer celle des modernes sur les anciens, Perrault s'avisa de choisir Chapelain, Scudéri, Saint-Amant, au lieu de Racine, Boileau, La Fontaine. Aussi le scandale fut grand, et la querelle dura entre Perrault et ceux qu'il pouvait le plus justement opposer à l'antiquité, jusqu'en 1694 où Despréaux et Perrault se réconcilièrent.

Ce fut par suite de cette querelle et de cette réconciliation que Perrault composa les *Eloges des hommes illustres du XVII^e siècle*, ouvrage recommandable par les recherches les plus exactes et l'impartialité la plus grande.

On doit encore à Perrault le poëme *sur la peinture*,

celui de *Saint-Paulin*, une *Épître à la Quintinie*. Il réussissait dans les détails descriptifs ; mais il composait avec une malheureuse négligence, et même il n'avait pas le sentiment de la poésie. Ses contes en vers de *Grisélidis*, de *Peau d'âne* et des *Souhaits ridicules* sont prolixement narrés. On n'en peut dire autant des *Contes des fées* qui ont bercé notre enfance : ils sont narrés avec beaucoup d'art et d'agrément ; seulement on leur reproche de ne pas renfermer une assez haute moralité. Que conclure, en effet, du *Petit Poucet*, de la *Belle au bois dormant* ? Sous ce rapport, ses successeurs ont fait mieux.

2. ANTOINE GALLAND (1646-1715), orientaliste et numismate célèbre, naquit en Picardie de parents pauvres. Le travail fit sa science, sa fortune et sa réputation. Il apprit l'arabe, le persan et le turc, trois langues qu'il se rendit familières par trois voyages dans le Levant, et de retour en France, il publia de nombreux ouvrages sur les médailles, sur les antiquités et sur les Orientaux. Mais ce qui contribua le plus à sa renommée, c'est sa traduction des contes arabes si connus sous le nom des *Mille et une Nuits*, en douze volumes in-12. Ces contes, bien que souvent puérils, ne cesseront jamais de plaire, parce que les hommes s'enflamment aisément pour le merveilleux, et que la brillante fécondité de l'imagination orientale y a semé en profusion des traits capables de flatter les esprits. Quant au style du traducteur, s'il est souvent incorrect, il est d'autre part plein de naturel et de simplicité, en sorte que, malgré ses défauts, il serait fort difficile d'en égaler le mérite.

Les contes des deux premiers volumes commençaient tous par ces mots : *Ma chère sœur, si vous ne dormez pas, faites-nous de ces beaux contes que vous savez*. Quelques jeunes gens, ennuyés de cette plate uniformité, allèrent, une nuit qu'il faisait très-grand froid, frapper à la porte de l'auteur qui courut en chemise à sa fenêtre. Après l'avoir fait morfondre quelque temps par diverses questions insignifiantes, ils terminèrent en lui disant : *Ah ! monsieur Galland, si vous ne dormez pas, faites-nous de*

ces beaux contes que vous savez si bien. Galland profita de la leçon, et supprima dans les volumes suivans le préambule insipide qui lui avait attiré la plaisanterie.

Galland a eu beaucoup de part au *Menagiana* ainsi qu'à la *Bibliothèque orientale* de d'Herbelot, et aux *Mémoires* de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres dont il était membre.

3. ANTOINE HAMILTON, issu de l'illustre famille écossaise de ce nom, naquit en Irlande en 1646. Après avoir fait ses études en France, il passa en Angleterre, à la cour de Charles II, où sa qualité de catholique l'exclut des emplois. Mais Jacques II lui donna plusieurs charges dignes de sa naissance et de ses sentiments orthodoxes; aussi le reconnaissant Halmiton le suivit-il, en 1688, à Saint-Germain, où Louis XIV avait reçu le monarque détrôné par l'usurpateur Guillaume. C'est là qu'il mourut en 1720, et qu'il composa tous ses ouvrages. Sa sœur avait épousé le chevalier de Gramont.

Les *Mémoires de Gramont* sont le plus agréable et le plus ingénieux de tous les livres frivoles : c'est l'ouvrage d'un esprit léger et fin, accoutumé, dans la corruption des cours, à ne connaître d'autre vice que le ridicule, à couvrir les plus mauvaises mœurs d'un vernis d'élégance, à rapporter tout au plaisir et à la gaieté. Il y a quelque chose du ton de Voiture, mais infiniment perfectionné. L'art de raconter les petites choses, de manière à les faire valoir beaucoup, y est dans toute sa perfection.

Les *Contes* d'Hamilton, le *Bélier*, *Fleur d'épine*, les *Quatre Facardins* et *Zénéide*, sont moins goûtés que les *Mémoires*, parce qu'ils renferment trop d'extravagances ; mais il faut savoir que l'auteur les composa par défi, pour prouver aux femmes de la cour, qui raffolaient alors des *Mille et une Nuits*, qu'il n'était pas très-difficile d'imaginer des aventures incroyables et absurdes. Le *Bélier* est le seul qui eût une autre origine : il fut fait pour donner une sorte de fondement fabuleux au nom de *Pontalie*, dont la comtesse de Gramont avait décoré le Moulineau, terrain que le comte tenait de la munificence

du roi. Le début du *Bélier* et celui des *Quatre Facardins* sont en vers et tous deux jolis.

L'*Épître au comte de Gramont*, mêlée de prose et de vers, est un petit chef-d'œuvre d'esprit et de gentillesse. En général, les vers d'Hamilton sont pleins de feu et de légèreté. On retrouve en partie ces qualités dans ses nombreuses poésies de société; mais trop de négligence les dépare, et d'ailleurs elles ont perdu pour nous le mérite de l'à-propos et des allusions.

CHAPITRE II.

HISTOIRE, MÉMOIRES, ANNALES, ETC.

§ 1^{er}. *Travaux relatifs à l'histoire ecclésiastique.*

1. Baluze; ses différents ouvrages. — 2. Mabillon: ses immenses compilations. — 3. Monfaucon: ses divers écrits. — 4. Dupin; sa Bibliothèque des auteurs ecclésiastiques. — 5. Longueval; son Histoire de l'Eglise gallicane. — 6. Tillemont; son Histoire des empereurs et ses Mémoires pour servir à l'Histoire ecclésiastique. — 7. Fleury; ses divers ouvrages, entre autres son Catéchisme historique, ses Mœurs des Israélites et des chrétiens, ses Devoirs des maîtres et des domestiques, et son Histoire ecclésiastique.

1. ETIENNE BALUZE, né l'an 1630 à Tulle, se porta par goût, dès sa jeunesse, à l'étude de l'histoire ecclésiastique. Attaché tour à tour à plusieurs prélats, il entra l'an 1667 chez Colbert en qualité de bibliothécaire, fonctions qu'il garda jusqu'en 1700. On avait érigé pour lui, en 1670, une chaire de droit canon au collège royal. Il travailla jusqu'à l'âge de quatre-vingt-huit ans. C'est un des hommes qui ont rendu le plus de services aux lettres, par son application continuelle à rechercher de tous côtés les manuscrits des bons auteurs, à les conférer avec les éditions et à les donner ensuite au public avec des notes pleines d'érudition. Il savait à fond l'histoire ecclésiastique et profane, le droit canon ancien et moderne; il avait lu les Pères, et il écrivait bien en latin. Le nombre de ses ouvrages est de quarante-cinq, dont quel-

ques-uns en plusieurs volumes. En voici les principaux :

1^o *Regum Francorum Capitularia*, avec les collections d'Ansegise et du diacre Benoît, les Formules de Marculfe, les Commentaires de Bignon, de Sirmond, et beaucoup d'autres pièces inédites ;

2^o *Epistolæ Innocentii III papæ* ;

3^o *Conciliorum nova collectio* ;

4^o Les *Vies des papes d'Avignon*, ouvrage qui lui valut une pension de Louis XIV et une place dans l'*Index* ;

5^o *Historia Tutelensis* (Histoire de Tulle) ;

6^o *S. Cypriani opera*, belle et savante édition que la mort ne lui permit pas d'achever ;

7^o *Miscellanea*, en 7 vol. in-8^o.

2. JEAN MABILLON, le plus savant peut-être de tous les Bénédictins, naquit près de Reims en 1632. Il n'est presque point de genre de littérature dans lequel il ne fit d'importantes découvertes. La liste de ses ouvrages, dont la plupart ont pour objet la religion ou l'histoire ecclésiastique, fera connaître les services qu'il leur a rendus, mieux que ne le pourraient faire les plus magnifiques éloges. Ce sont :

1^o Les *Actes des saints de l'ordre de Saint-Benoît*, etc., en 9 vol. in-fol. Les *Notes* et les *Dissertations* que Mabillon a jointes aux pièces de cette collection, jettent un grand jour sur une infinité de coutumes et de points historiques du moyen âge. Les *Préfaces* qu'il a mises en tête de chaque volume sont autant de chefs-d'œuvre de méthode, de clarté et d'érudition.

L'examen attentif des chartes, des diplômes et des autres pièces historiques renfermés dans les archives de la congrégation, l'obligation de les déchiffrer, de les analyser et de les comparer, inspirèrent à Mabillon l'idée d'un travail entièrement neuf, dont la publication forme une époque remarquable dans l'histoire littéraire, et qui suffirait seul pour assurer à son auteur une réputation immortelle. C'est le

2^o *Traité de Diplomatique*, etc., 2 vol. in-fol., livre à jamais précieux pour les savants ; et si la connaissance des manuscrits a fait quelques progrès depuis un siècle, c'est uniquement à cet ouvrage qu'on le doit.

3^o *Vetera analecta*, pièces recueillies dans les archives et les bibliothèques d'Allemagne, pour enrichir l'histoire de France et celle de l'Eglise. Mabillon fit la même chose en Italie, et publia le résultat de ses recherches sous le titre de *Musæum italicum*.

4^o *De la liturgie gallicane*, en trois livres. Dans le premier, Mabillon s'attache à prouver que l'étude de la liturgie est utile, particulièrement pour confirmer la perpétuité de la croyance de l'Eglise

catholique ; il donne ensuite les règles de la liturgie gallicane dès les temps les plus reculés, et la compare avec la liturgie mozarabe. Le second livre contient l'Ancien Lectionnaire du ^{vii}^e siècle que Mabillon avait découvert dans la célèbre abbaye de Luxeuil ; enfin le troisième contient les Missels gothique, francique et ancien gallican, avec un Traité de la récitation du bréviaire dans l'Eglise primitive.

5^o *Traité des études monastiques* (1691). Une question divisait alors les esprits : il s'agissait de savoir si les moines peuvent s'appliquer aux études. L'abbé de Rancé, le célèbre réformateur de la Trappe, soutenait la négative : Mabillon prouva par l'exemple et par l'autorité des Pères, par la pratique constante des plus anciens monastères, la nécessité et l'obligation des études pour les religieux. L'abbé de la Trappe répondit ; et le public s'aperçut que les deux illustres adversaires n'étaient pas éloignés du même sentiment, puisque l'un ne condamnait que les connaissances frivoles, et que l'autre ne conseillait que les études sérieuses.

6^o *Annales générales de l'ordre de Saint-Benoît*. La mort qui frappa Mabillon en 1707, ne lui permit point de terminer cet ouvrage qui fut continué par DD. Ruinart, Massuet et Martène.

On doit encore à Mabillon une *édition* des OEuvres de saint Bernard, une *Dissertation* sur l'auteur de l'Imitation et d'autres travaux réunis sous le titre d'*OEuvres posthumes*.

3. BERNARD MONTFAUCON (1655-1741), l'un des savants les plus distingués qu'ait produits la congrégation de Saint-Maur, se fit d'abord connaître comme éditeur des *OEuvres* de saint Athanase, des *Hexaples* d'Origène, des *OEuvres* de saint Jean Chrysostôme. Bientôt après il publia sur l'*Histoire de Judith* une lumineuse dissertation ; puis il fit pour les manuscrits grecs, sous le titre de *Palæographie*, ce que le P. Mabillon avait fait pour les manuscrits latins, sous le titre de *Diplomatique*. D'autres ouvrages plus importants suivirent ces publications, tels que l'*Antiquité expliquée et représentée en figures* (15 vol. in-fol.), et les *Monuments de la monarchie française* (5 vol. in-fol.). Pour le premier, l'auteur mit à contribution tous les cabinets de l'Europe : il en tira un nombre prodigieux de monuments qu'il fit graver et dont il donna des explications, la plupart satisfaisantes. Malgré les imperfections qu'il était presque impossible d'éviter dans ce travail immense, et qui suffirait à la gloire de Montfaucon, on ne peut nier qu'il n'ait contribué à répandre, surtout en France, le goût de l'ar

chéologie, et qu'on ne lui doive en partie les progrès de cette science. Les *Monuments de la monarchie française* ne sont que la première partie du plan immense qu'il avait conçu pour l'explication de nos antiquités nationales : elle contient l'histoire de nos rois, par les monuments, jusqu'à Henri IV. Il se proposait de traiter ensuite avec le même détail les mœurs et les usages de la vie civile, l'état militaire, etc. Si le style répondait au mérite de ces travaux, Montfaucon aurait parmi les écrivains la place qu'il mérite parmi les érudits ; mais sa diction est très-négligée et souvent barbare.

4. LOUIS-ELLIES DUPIN (1657-1717), docteur de Sorbonne et professeur de philosophie au collège royal, a été l'un des auteurs les plus féconds du XIX^e siècle. Quarante ouvrages différents, près de cent cinquante volumes, dont quelques-uns sont in-folio, tels sont les fruits des travaux de cet infatigable écrivain. Ils ont pour objet l'histoire sacrée et profane, politique et littéraire, la philosophie scolastique, la morale, la critique, la religion, le droit canon, la controverse, etc. Aussi ne trouve-t-on pas dans ses écrits ce caractère d'exactitude et de perfection que le temps seul peut donner aux productions de l'esprit ; mais on ne peut lui refuser de la netteté, de la méthode, une lecture immense, quelquefois une imagination vive, jointe à un style léger, mais souvent incorrect.

Sa *Bibliothèque des auteurs ecclésiastiques*, en 58 volumes in-8°, comprend tous les siècles de l'Eglise, le catalogue, le sommaire et la critique de leurs ouvrages. Deux autres *Bibliothèques*, l'une des auteurs séparés de la Communion romaine, et l'autre des historiens, sont écrites dans le même goût que la précédente. Un de ses ouvrages les plus estimés est l'*Histoire de l'Eglise, en abrégé, par demandes et par réponses, depuis le commencement du monde jusqu'à présent* (1712) ; il y est court, sans être obscur : rien de considérable n'y est omis.

5. JACQUES LONGUEVAL (1680-1735), Jésuite, s'est fait un nom parmi les historiens ecclésiastiques. On lui doit

les huit premiers volumes de l'*Histoire de l'Eglise gallicane*¹; ils finissent au schisme d'Anaclet (1138). Le P. Fontenay, son continuateur, tout en lui reconnaissant beaucoup de savoir et d'érudition, lui reproche des détails trop minutieux, inexacts et surtout peu dignes de la gravité historique. L'abbé Sabatier trouve, au contraire, que l'*Histoire de l'Eglise gallicane* est un chef-d'œuvre.

L'intérêt et l'utilité y fixent tour à tour l'esprit du lecteur, que l'historien sait captiver par un mélange de méthode, de clarté, de critique, d'élégance. Tous les objets y sont présentés sous un jour qui aide autant le jugement que la mémoire. On aime à y voir les événements racontés sans enthousiasme, et développés avec impartialité. Les discours préliminaires montrent surtout l'homme instruit et laborieux, dont l'érudition n'obscurcit point le discernement; l'écrivain aussi ingénieux que sage, qui sait animer les sujets les plus arides, et nous offrir les débris de l'antiquité, dégagés de la rouille du temps, et embellis par l'habileté de son pinceau; par-dessus tout, on est touché du ton de respect avec lequel sa plume en traite les différentes matières, sentiment qui prouve autant en faveur de la piété de l'auteur que de ses lumières.

6. SÉBASTIEN LE NAIN DE TILLEMONT (1637-1698), élève de Nicole, et l'un des plus savants écrivains de Port-Royal, après avoir coopéré à plusieurs écrits d'Hermant, de Du Fossé, d'Arnould, de Guibaud-Dubois, de Lambert, de Filleaux de La Chaise, publia, dans la cinquante-troisième année de son âge, son *Histoire des empereurs* et des autres princes qui régnèrent durant les six premiers siècles de l'Eglise. C'était la première fois qu'on hasardait en langue française une histoire véritablement critique, puisée dans les sources, composée de récits originaux et dégagée d'ornements étrangers. Cet ouvrage eut un grand succès. Ses *Mémoires* pour servir

¹ Le 9^e et le 10^e sont du P. Fontenay, qui les composa sur les manuscrits de Longueval; le 11^e et le 12^e, du P. Brumoy, et les 6 derniers, du P. Berthier.

à l'histoire ecclésiastique des six premiers siècles, reçurent le même accueil. C'est le plus grand et le plus savant travail que nous ayons sur ce sujet ; nul ne l'égale en étendue, en profondeur et en exactitude. Le style de Tillemont n'est pas fleuri ; mais la prétendue sécheresse qu'on a cru y remarquer n'est au fond qu'une précision sévère, bien préférable à l'emphase et à de vaines paroles.

7. CLAUDE FLEURY, prieur d'Argenteuil, sous-précepteur des enfants de France, membre de l'Académie française, naquit l'an 1640 à Paris. Malgré ses diverses fonctions, il sut, vivement épris de l'étude, trouver le temps de composer de nombreux et remarquables ouvrages :

1^o *L'Histoire du droit français*, livre court et précis, mais aussi clair que rempli d'érudition ;

2^o *Catéchisme historique*, le meilleur peut-être de tous les écrits de ce genre. C'est l'histoire de la religion depuis la création du monde jusqu'à la paix de l'Eglise sous Constantin, avec une instruction complète sur ce qui concerne la croyance chrétienne.

3^o Les *Mœurs des Israélites* et les *Mœurs des Chrétiens*, excellents traités qui ne sauraient être trop répandus. Le premier offre un tableau fidèle de la vie, de la conduite, des usages et du gouvernement des Hébreux ; le deuxième, écrit avec une candeur et une onction peu commune, est en même temps une introduction à l'Histoire ecclésiastique et une éloquente apologie de la religion.

4^o *Traité du choix et de la méthode des études*, où il décrit la marche convenable à chaque science. C'est en quelque sorte la clef de tous les ouvrages que l'abbé Fleury a donnés au public.

5^o Les *Devoirs des maîtres et des domestiques*, traité non moins utile que solide et instructif, où une philosophie chrétienne prescrit aux uns des règles de conduite conformes à l'ordre et à l'humanité, et donne aux autres des leçons propres à régler leur dépendance, et à rendre leur sort plus heureux. Ce livre se termine par un *Abrégé de*

l'Histoire sainte, regardé comme un chef-d'œuvre pour le choix des traits et la précision.

6° *L'Histoire ecclésiastique* en 20 vol. in-4°. C'est l'œuvre capitale de cet auteur, à qui tous les partis, d'un commun accord, donnèrent le surnom du *judicieux* Fleury. Cet ouvrage renferme une critique excellente. « On trouve dans l'auteur, dit l'abbé Desfontaines, un théologien sûr, un juge intègre et éclairé.... Les extraits qu'il donne des saints Pères sont ce qu'on admire le plus... Il est impossible d'analyser avec plus de précision. Les actes des martyrs sont la partie touchante de l'ouvrage... Le style est simple, quelquefois négligé, mais presque toujours pur, élégant, concis et dans le goût de l'Écriture sainte. L'onction y règne avec un esprit de candeur et de vérité qui gagne le lecteur. » Quant aux huit *Discours préliminaires*, s'ils sont irréprochables par le rapport du style, ils sont loin de l'être sous d'autres rapports, puisque la cour de Rome en a défendu la lecture. On regrette de trouver, dans un auteur si *judicieux*, tant de préventions et d'attaques contre les papes, et de voir qu'il ait méconnu les services qu'ils ont rendus à la société pendant toute la durée du moyen âge.

L'Histoire ecclésiastique a été misérablement continuée, en 16 vol., par le père Fabre de l'Oratoire. Les volumes de Fleury vont jusqu'au concile de Constance (1514); ceux de son indigne continuateur s'étendent jusqu'à la mort de Philippe II (1598).

Outre ces ouvrages, on doit encore à l'abbé Fleury :

Un *Discours sur les libertés de l'Eglise gallicane*, réimprimé l'an 1807, sur le manuscrit autographe, par M. Emery, supérieur de la congrégation de Saint-Sulpice; — un *Discours sur la prédication*; — un *Traité du Droit public en France*; — le *Soldat chrétien*; — un *Discours sur la Poésie*, et notamment celle des Hébreux, etc.

§ 2. *Lettres historiques et Mémoires.*

1. Lettres de Guy-Patin. — 2. Bussy-Rabutin; son *Histoire amoureuse des Gaules*, ses *Lettres* et ses *Mémoires*. — 3. Mademoiselle de Montpensier; ses *Mémoires* et ses divers

opuscules. — 4. Le P. d'Avrigny; ses Mémoires. — 5. Mémoires de Duguay-Trouin. — 6. Dangeau; son Journal de la cour.

1. GUY-PATIN (1601-1672), médecin célèbre, était satirique de la tête aux pieds. Son chapeau, son collet, son manteau, son pourpoint, ses chausses, ses bottines, tout cela, dit Vigneul-Marville, faisait nargue à la mode, et le procès à la vanité. Il avait dans le visage l'air de Cicéron, et dans l'esprit le caractère de Rabelais. On a de lui des *Lettres*, qui sont le portrait au naturel de leur auteur. On y trouve des particularités curieuses sur les savants, sur la Fronde, sur les démêlés des Jésuites et des Jansénistes; mais on regrette qu'elles contiennent tant d'anecdotes fausses et de médisances atroces.

2. BUSSY-RABUTIN (le comte de), né dans le Nivernais en 1618, d'abord militaire, connu à la Bastille, où sa conduite le fit enfermer, le vieux maréchal de Bassompierre; il dut sans doute à cette fréquentation l'idée d'écrire un jour des Mémoires, ainsi que le goût de ces airs fanfarons et caustiques qui lui firent tant de tort. Pendant les troubles de la Régence, il changea trois fois de parti, et se poussa ainsi dans les charges de l'armée. Revenu à la cour, il se mit à fabriquer cette chronique scandaleuse, connue sous le titre d'*Histoire amoureuse des Gaules*, qui, livrée à l'impression, souleva contre lui un cri universel. On l'envoya pendant un an à la Bastille, puis en exil, dans ses terres, où il ne resta pas moins de seize ans. De cette retraite, il ne cessait d'adresser au roi les plus basses comme les plus fausses protestations d'amour et de respect. Il reparut encore à Versailles, mais pour peu de temps, et mourut, en 1693, à Autun.

Bussy-Rabutin avait de la vivacité dans l'esprit, de la facilité dans le style; mais trop de penchant à cette satire qui n'épargne rien, plus de finesse que de justesse dans le raisonnement, et surtout un ton d'extravagante vanité qui dépare toutes ses bonnes qualités littéraires.

Ses *Lettres*, qu'il mettait bien au-dessus de celles de madame de Sévigné, sa cousine, offrent quelques traits agréables, mais beaucoup plus d'idées communes et in-

insipides. En général, il y règne un ton d'égoïsme et de satisfaction intérieure qui suffirait pour gâter les meilleures choses. Les petits vers galants ou moraux, dont elles sont semées, ne s'élèvent pas même jusqu'au médiocre.

Les *Mémoires* de Bussy renferment peu de faits vraiment curieux : sa vanité s'y met tout à fait à son aise, et l'on ne saurait prendre un grand intérêt aux récits interminables de ses prouesses galantes ou guerrières. Son *Histoire abrégée de Louis le Grand* n'est qu'un panégyrique outré. L'ouvrage dans lequel il prête moins à la critique, c'est l'*Instruction pour se conduire dans le monde*, instruction qu'il rédigea pour ses enfants, et où l'on voit un homme qui connaît le siècle, un esprit qui sait penser sagement, un philosophe qui apprécie à leur juste valeur les biens et les maux de la vie. La religion dirigeait alors sa plume, et, par cette raison, il n'en écrivait que mieux. La vanité, l'envie de briller, l'amour de soi-même, sont de mauvais guides pour le bonheur de nos jours et l'honneur de nos talents. Il rétracta, longtemps avant sa mort, les égarements de sa jeunesse, et surtout ces productions malignes et licencieuses, où *l'esprit se pare des vices du cœur*, comme disait le duc de Nivernois. L'*Histoire amoureuse des Gaules*, qui le firent surnommer le *Pétrone français*, et cette *Légende* scandaleuse, dont Boileau parle dans sa huitième Satire¹, excitèrent en lui des regrets qui le mettent au-dessus des auteurs coupables qui ont suivi la même carrière sans s'être repentis comme lui.

3. Mademoiselle DE MONTPENSIER (1627-1693), tante de Louis XIV, si connue sous le nom de *Mademoiselle*, après avoir figuré dans les troubles de la Fronde, et manqué d'épouser le célèbre duc de Lauzun, écrivit des *Mémoires* où l'on voit la femme plus occupée d'elle-même qu'une princesse témoin de grands événements. On y trouve en effet une foule de minuties : les faits importants y sont rapportés d'une manière incomplète, tandis que des intrigues subalternes, des détails fastidieux d'affaires

¹ J'irai par ma constance, aux affronts endurci,
Me mettre au rang des saints qu'a célébrés Bussi.

d'intérêt, de cérémonies d'étiquette, de fêtes, remplissent l'ouvrage et abusent le lecteur. Le style de ces *Mémoires* est peu correct, le récit souvent embarrassé et fatigant. Néanmoins il s'y rencontre des choses curieuses, et, parfois, le fil d'une intrigue conduit à la découverte d'une importante vérité.

A ces *Mémoires* sont joints divers opusculs de Mademoiselle :

1^o *La Relation de l'île imaginaire et l'Histoire de la princesse Paphlagonie*, bagatelles de circonstance, écrites avec plus de correction et de facilité que les *Mémoires* ;

2^o Dix-sept *Portraits* : ils ont les défauts naturels de ce genre de composition qui n'était, dans ce temps, qu'un amusement de société ;

3^o Des *Lettres* à madame de Motteville ; elles sont assez bien écrites.

4. Le P. D'AVRIGNY, Jésuite, relégué comme procureur au collège d'Alençon, à cause de sa santé délicate, y mourut obscur en 1719, laissant en manuscrit deux ouvrages qui lui valurent un rang distingué parmi les historiens du grand siècle. Le premier a pour titre : *Mémoires chronologiques et dogmatiques, pour servir à l'histoire ecclésiastique depuis 1600 jusqu'en 1716, avec des réflexions et des remarques critiques* ; le second est intitulé : *Mémoires pour servir à l'histoire universelle de l'Europe, depuis 1600 jusqu'en 1716*. Tous deux se recommandent par l'élégante précision du style, par l'exactitude des dates, par des anecdotes curieuses, par des remarques critiques et franches, par le développement des faits, non moins ingénieux que fidèle. Le P. d'Avrigny pèse les auteurs et leur témoignage ; il les redresse, il écarte le faux, discute le douteux, et choisit presque toujours le vrai. Enfin, il est le premier qui, sans écrire un corps d'histoire, ait néanmoins réuni les qualités les plus essentielles à un bon historien.

5. DUGUAY-THOUIN, né l'an 1673 à Saint-Malo, et qui d'armateur devint lieutenant-général des armées navales, a donné des *Mémoires* écrits du style d'un soldat, et propres à exciter l'émulation chez ses compatriotes. Ces *Mé-*

moires s'arrêtent à la mort de Louis XIV, auquel Duguay-Trouin survécut de vingt et un ans.

6. DANGEAU (Philippe de Courillon, marquis de), le protecteur de Boileau qui lui dédia la cinquième Satire *sur la noblesse*, et l'un des seigneurs qui jouissaient le plus de crédit à la cour de Louis XIV, a laissé des *Mémoires* manuscrits, commençant en 1684 et finissant en 1720, époque de sa mort. Ces Mémoires, malgré le mépris de Voltaire, qui les appelle l'ouvrage d'un valet de chambre, ont été mis à contribution par divers auteurs et par Voltaire lui-même, qui n'a pas dédaigné d'en donner un extrait sous ce titre : *Journal de la cour de Louis XIV, depuis 1684 jusqu'en 1715, avec des notes intéressantes* (de l'éditeur).



§ 3. Histoire proprement dite.

1. Varillas; ses divers ouvrages, entre autres l'Histoire de France. — 2. Pezron; son *Antiquité des temps et son Antiquité de la nation et de la langue des Celtes*. — 3. Daniel; ses divers ouvrages, et entre autres son Histoire de France. — 4. Boulainvilliers; ses différents écrits. — 5. Dubos; ses ouvrages historiques et autres. — 6. Saint-Réal; ses divers écrits sur l'histoire, et entre autres sa Conjuración contre Venise. — 7. Le P. d'Orléans; son Histoire des révolutions d'Angleterre. — 8. Rapin-Thoiras; son Histoire d'Angleterre. — 9. Vertot; ses Révolutions romaines, de Suède et de Portugal; son Histoire de Malte. — 10. Jugement particulier sur les Révolutions romaines. — 11. Catrou; ses principaux ouvrages. — 12. Cousin; ses divers écrits. — 13. Choisy; ses différents ouvrages. — 14. Buaier; sa Mythologie expliquée par l'histoire.

1. ANTOINE VARILLAS (1624-1696) jouit de son vivant, pendant quelques années, d'une grande réputation comme historien. Son *Histoire de France* (14 vol. in-4°) fut reçue d'abord en toute confiance : les narrations en sont agréables, la diction pure, et les divisions habiles ; mais bientôt on y reconnut de nombreuses infidélités, des faits altérés, d'autres entièrement controuvés, puisque les manuscrits dont l'auteur prétendait les avoir tirés, n'avaient jamais existé que dans sa tête. On trouve les mêmes qualités et les mêmes défauts dans son *Histoire des hérésies* (6 vol. in-4°). La *Politique de la maison d'Autriche* est le moins mauvais de ses ouvrages.

2. PAUL PEZRON (1639-1706), Bernardin, chronologiste

habile et philologue aussi savant que paradoxal, montra sa science et son goût du paradoxe dans les plus importants de ses ouvrages. Telle est l'*Antiquité des temps rétablie et défendue*, où l'auteur soutient, d'après l'autorité des Pères, la chronologie des Septante et compte 5872 ans entre la création du monde et l'ère chrétienne; telle est encore l'*Antiquité de la nation et de la langue des Celtes*, où Pezron cherche à prouver que les Gaulois ou Celtes descendent en ligne directe de Gomer, fils aîné de Japhet, système plus ingénieux que solide; et que la langue primitive de ce peuple était le celté, tel qu'on le parle encore dans la Basse-Bretagne et dans le pays de Galles, idée que les travaux modernes semblent avoir confirmée. On doit encore à Pezron :

1^o Un *Essai d'un commentaire littéral et historique sur les prophètes*. Cet essai ne roule que sur Osée, Joël, Amos, Abdias et trois chapitres de Jérémie.

2^o L'*Histoire évangélique confirmée par la judaïque et la romaine*; c'est une concordance des Evangiles avec un commentaire qui en lie les différentes parties.

3. GABRIEL DANIEL, natif de Rouen (1649), mourut historiographe de France en 1728. Sa vie fut laborieuse et marquée par un grand nombre d'écrits qu'on peut diviser en trois classes, philosophiques, théologiques et historiques. Dans la première, on distingue le *Voyage du monde de Descartes*, réfutation du système des tourbillons. On remarque dans la deuxième les *Entretiens de Cléandre et d'Eudoxe sur les Lettres provinciales*; on y voit clairement, qu'entraîné par l'esprit de parti, Pascal a souvent mis le ridicule à la place de la vérité; qu'il a plus souvent encore exagéré la tendance dangereuse de certains passages cités et qu'il en a même altéré le sens, soit en les traduisant d'une manière peu fidèle, soit en les isolant à dessein des discussions qui les précèdent ou qui les suivent. Mais ce qui établit à juste titre la célébrité du P. Daniel, c'est sa grande *Histoire de France*, si décriée par Voltaire, Mably, Longuerue, Millot, Boulainvilliers, Lenglet-Dufresnoy. A les entendre, il ne possède aucune

des qualités de l'historien : il est, suivant eux, partial, inexact, intolérant ; il omet les faits les plus intéressants relatifs aux usages, aux mœurs, aux lois, et pour la troisième race surtout, son Histoire n'est qu'un ennuyeux récit de sièges, de combats et d'actions guerrières ; enfin son style est sans force, sans élégance et sans correction. Ces reproches ne sont fondés qu'en très-petite partie : le P. Daniel narre avec justesse et netteté ; il est méthodique, simple, clair, plus exact et plus impartial, dit le président Hénault lui-même, qu'on ne le croit communément, et s'il n'a point donné à ses recherches ni assez d'étendue ni assez de profondeur, c'est qu'une entreprise aussi vaste était au-dessus des forces d'un seul homme. Le P. Daniel était Jésuite : *indè ira*.

On lui doit encore l'*Histoire de la milice française*, ouvrage original pour les recherches, et le meilleur qui existe sur ce sujet.

4. HENRI DE BOULAINVILLIERS (1678-1722), issu d'une ancienne maison picarde, fut le plus savant gentilhomme du royaume dans l'histoire et le plus capable d'écrire celle de France, s'il n'avait pas été systématique (Voltaire). Ses ouvrages, en assez grand nombre et la plupart restés en manuscrits, sont remplis de vues ingénieuses, de maximes hardies, et de paradoxes mêlés à d'utiles vérités. Les études qu'il avait faites sur la féodalité l'avaient tellement frappé, qu'il regardait ce gouvernement comme le *chef-d'œuvre de l'esprit humain*. Son amour pour l'ancienne noblesse le rend quelquefois injuste pour le clergé, pour les rois et pour son siècle qu'il traite partout avec humeur ; il va souvent jusqu'à justifier les révoltes des grands vassaux, et tel est son aveuglement qu'en parlant de la *liberté féodale*, il s'exprime quelquefois sur la royauté comme les démagogues. Montesquieu le juge ainsi :

Comme Boulainvilliers, dit-il dans son *Esprit des lois*, a écrit avec cette simplicité, cette franchise et cette ingénuité de l'ancienne noblesse dont il était sorti, tout le monde est capable de juger des belles choses qu'il dit,

et des erreurs dans lesquelles il tombe. Il avait plus d'esprit que de lumière, plus de lumière que de savoir ; mais ce savoir n'était point méprisable, parce que de notre histoire et de nos lois, il savait très-bien les grandes choses.

On connaît principalement de lui :

1^o *Histoire de l'ancien gouvernement de France avec quatorze lettres historiques sur les parlements ou Etats-Généraux*, ouvrage curieux et hardi ;

2^o *Etat de la France*,... extrait des mémoires dressés par les intendants du royaume par ordre de Louis XIV, avec des mémoires historiques sur l'ancien gouvernement de cette monarchie jusqu'à Hugues Capet ;

3^o *Mémoire pour la noblesse de France, contre les ducs et pairs ;*

4^o *Histoire de la pairie de France et du parlement de Paris*, avec des traités touchant la pairie d'Angleterre et les grands d'Espagne ;

5^o *Abrégé chronologique de l'histoire de France*, depuis Pharamond jusqu'à la mort d'Henri IV ;

6^o *La Vie de Mahomet avec des réflexions sur la religion mahométane et les coutumes des Musulmans*. Dans cet ouvrage, Boulainvilliers se montre plein d'admiration pour le prophète de la Mecque, et peu s'en faut qu'il n'ait, pour les lois du Koran, le même respect que pour celles de la féodalité. Du reste, cette histoire est écrite presque tout entière dans le style et avec l'emphase des Orientaux.

On a fait paraître, sous son nom, plusieurs brochures irrégulières, entre autres, le *Dîner du comte de Boulainvilliers*, dont il est prouvé qu'il n'est pas l'auteur. Il mourut en effet entre les bras du P. La Borde, prêtre de l'Oratoire, qui rendit un compte édifiant de ses derniers instants.

5. L'abbé DUBOS (1670-1742), natif de Beauvais, après avoir servi son pays dans plusieurs négociations secrètes, se retira de la carrière politique pour entrer dans celle de l'histoire et de la littérature. Son premier ouvrage fut l'*Histoire des quatre Gordiens prouvée et illustrée par des médailles* (1695) ; mais malgré tous les efforts de son érudition et de sa critique, l'opinion commune, qui n'admet que trois empereurs de ce nom, a prévalu. Pendant la guerre de la succession d'Espagne, il publia (1703), pour disposer la Hollande et l'Angleterre à la paix, un ouvrage intitulé : les *Intérêts de l'Angleterre mal entendus*

dans la guerre présente. Il y prédit la séparation des colonies anglaises, comme la suite nécessaire de la destruction de la puissance française dans l'Amérique septentrionale, du besoin qu'aurait l'Angleterre d'imposer des taxes sur ses colonies et du refus qu'elles feraient de se soumettre à ces taxes; toutes choses qui sont arrivées point pour point. En 1709, l'abbé Dubos donna son *Histoire de la ligue de Cambrai*, où l'auteur développe avec beaucoup de détails et pourtant de netteté, les motifs, les progrès et la dissolution rapide de cette fameuse alliance. C'est une œuvre profonde, politique, intéressante, enfin un modèle en ce genre. L'*Histoire critique de l'établissement de la monarchie française dans les Gaules* a pour objet de prouver que les Francs sont entrés dans ce pays, non pas en conquérants, mais à la prière de la nation qui les appelait pour la gouverner. Ce système, exposé avec beaucoup d'art, eut d'abord des partisans très-zélés; mais il fut ensuite réfuté victorieusement par Montesquieu (*Esprit des lois*, liv. 30). L'abbé Dubos fut plus heureux dans ses *Réflexions critiques sur la poésie, la peinture et la musique*. C'est un des ouvrages où la théorie des arts est expliquée avec le plus de justesse et de sagacité. « Tous les artistes, dit Voltaire, le lisent avec » fruit..... Ce qui en fait la bonté, c'est qu'il n'y a que » peu d'erreurs, et beaucoup de réflexions vraies, nou- » velles et profondes. Ce n'est pas un livre méthodique, » mais l'auteur pense et fait penser. Il ne savait pourtant » pas la musique; il n'avait jamais pu faire de vers et » n'avait pas un tableau; mais il avait beaucoup lu, vu, » entendu et réfléchi. » Voltaire devait peut-être cet hommage à l'abbé Dubos, qui le premier avait indiqué la *Henriade* comme un sujet intéressant de poème épique.

L'abbé Dubos mourut en 1742 secrétaire perpétuel de l'Académie française.

6. L'abbé DE SAINT-RÉAL ne fut notre compatriote que par le langage. Né, l'an 1639, à Chambéry, il y mourut en 1692, et pourtant il n'écrivit qu'en français. Il est le premier écrivain du XVII^e siècle qui sût donner à l'his-

toire l'intérêt dramatique dont elle est susceptible; mais il tomba dans l'écueil du genre, et ses compositions ont trop souvent une couleur romanesque.

L'abbé de Saint-Réal débuta par un *Traité sur l'usage de l'histoire*. Ce traité renferme sept discours, précédés d'une introduction dans laquelle l'auteur s'élève contre la méthode ordinaire d'étudier l'histoire, en chargeant sa mémoire de dates, de noms et d'événements. Il veut qu'on l'apprenne pour connaître les hommes, les causes morales des événements et les mobiles des actions. Il fit paraître ensuite *Don Carlos, nouvelle historique*; c'est un morceau très-bien écrit, mais plus digne d'un romancier que d'un historien. L'*Histoire de la conjuration des Espagnols contre la république de Venise* est encore un roman historique; c'est, pour le style, le chef-d'œuvre de Saint-Réal. Otway et Laplace en ont tiré leur *Venise sauvée*, et La Fosse, son *Manlius* (p. 383). La *Conjuration des Gracques* a moins d'éclat, mais autant d'intérêt; les *Entretiens sur l'histoire romaine* présentent des considérations neuves et souvent piquantes; le *Discours sur la valeur* est un chef-d'œuvre de raison et de goût. Tels sont, avec un *Traité de la Critique*, la *Vie de Jésus-Christ* et quelques autres écrits, les principaux ouvrages de Saint-Réal, qui, quoique étranger, contribua puissamment à perfectionner la langue française.

7. PIERRE JOSEPH DORLÉANS (1644-1698), Jésuite, natif de Bourges, se fit d'abord connaître par quelques *Biographies*, écrites d'un style agréable et semées de réflexions judicieuses. Il est le premier qui ait choisi dans l'histoire les révolutions pour son seul objet. L'idée était heureuse, et l'exécution y répondit. L'*Histoire des révolutions d'Angleterre* a conservé l'estime des critiques les plus délicats; celle des *Révolutions d'Espagne* n'eut pas le même succès; mais ce fut moins la faute de l'auteur que celle du sujet. On trouve dans ces deux ouvrages une narration vive et piquante, un style clair et abondant, l'art de discerner les objets vraiment dignes d'attention et celui de les présenter sous le point de vue le

plus frappant. Parmi ses *Biographies*, celle du P. Cotton est la plus intéressante, et quoique ses *Sermons* n'aient rien ajouté à sa réputation, ils méritent d'être distingués dans le nombre des ouvrages de ce genre. On doit encore au P. Dorléans l'*Histoire des deux conquérants tartares, Chunchi et Camhi*, remplie de particularités curieuses.

8. PAUL DE RAPIN-THOIRAS (1661-1725), neveu du célèbre Pellisson (p. 464), quitta la France après la révocation de l'édit de Nantes, et séjourna d'abord en Angleterre, puis en Hollande où il mourut. Il y écrivit l'*Histoire d'Angleterre*, depuis l'établissement des Romains dans la Grande-Bretagne jusqu'à la mort de l'infortuné Charles 1^{er} (8 volumes in-4^o). Le style de Rapin, quoique peu châtié, est clair et rapide : il présente les faits avec ordre, décrit bien les causes des événements, et cite avec soin ses autorités ; mais il montre partout la partialité la plus révoltante. Il semble n'avoir pris la plume que pour décrier la France et son gouvernement. On doit encore à Rapin-Thoiras une bonne *Dissertation sur les Whigs et les Tories*.

9. RENÉ AUBERT DE VERTOT (1655-1735), abbé, chercha, avec beaucoup de tact, dans les annales anciennes ou modernes, des sujets dramatiques, et qui, bornés et unis dans la variété de leur développement, eussent, avec la grandeur de l'histoire, l'intérêt du roman. Les *Révolutions romaines* sont justement estimées ; les *Révolutions de Portugal* et celles de *Suède* se font lire avec beaucoup d'intérêt. Narrateur élégant et habile, on désirerait en lui une connaissance plus profonde des mœurs et des institutions, ainsi que plus d'exactitude et de scrupule. Son *Histoire de Malte* passe encore, dans l'esprit de beaucoup de gens, pour être moins exacte ; et l'opinion vulgaire se fonde à cet égard sur une réponse de Vertot à quelqu'un qui lui remettait des Mémoires sur le siège de Malte ; il refusa les pièces en disant : *Mon siège est fait*. Mais cette réponse, comme le prouve M. de Bussy ¹, ne

¹ Voy. l'*Histoire des chevaliers de Malte*, refaite et continuée jusqu'à nos jours (chez Perisse frères).

fut faite que pour échapper aux importunités d'un grand nombre de familles qui voulaient faire figurer leurs ancêtres dans cette histoire.

10. Les *Révolutions romaines* sont l'œuvre capitale de l'abbé Vertot. Pour la composer, il prit la science telle qu'elle était alors ; il ne chercha point, comme on le fait de nos jours, à découvrir, à travers la couleur épique dont la poésie, les traditions, les historiens eux-mêmes, ont revêtu les annales de Rome, quelles furent ses véritables origines, son état social, son gouvernement et ses lois aux diverses époques. En outre l'histoire ne lui apparaissait que sous son aspect dramatique. Il écrivit les révolutions de Rome comme Corneille composait ses tragédies, et il prenait la chose si fort à cœur, qu'on le voyait fondre en larmes à l'Académie, en lisant le discours de Véturie à Coriolan. Ainsi, c'est surtout le talent du récit qu'il faut chercher dans son livre, et non la couleur des temps et des lieux. Les sentiments, les mœurs, les relations sociales, tout y prend un aspect moderne, comme dans une tragédie du Théâtre-Français. C'était ainsi qu'on représentait, à cette époque, soit l'antiquité, soit les contrées étrangères. De nos jours, l'imagination se plaît aux tableaux qui ont toutes les nuances locales, le costume original, la naïveté des sentiments et du langage. Il n'est pas besoin de dire que cette dernière méthode, employée sobrement, est de beaucoup préférable à l'autre.

11. FRANÇOIS CATROU (1659-1737), Jésuite distingué parmi tant d'autres, prêcha d'abord, pendant sept années, avec succès et réussit surtout dans les panégyriques. Une fatigue de mémoire lui fit abandonner la chaire. Le *Journal de Trévoux* qui parut en 1701, lui dut sa naissance et ses progrès. Il l'entreprit avec trois de ses confrères, le soutint environ douze ans, et s'y fit la réputation d'un bon critique. Ce travail périodique ne l'empêcha point de se livrer à la composition de plusieurs autres ouvrages dont les principaux sont :

1^o L'*Histoire générale du Mogol avec le règne d'Aureng-Zeb*,

rédigées sur les mémoires portugais manuscrits du vénitien Manouehi ;

2^o *L'Histoire du fanatisme dans la religion protestante, contenant l'histoire des Anabaptistes, du Davidisme et des Trembleurs* ; on y désirerait plus de rapidité dans la narration ;

3^o La *Traduction de Virgile*, effacée par celle de Desfontaines qui l'a été à son tour par d'autres ;

4^o *L'Histoire romaine* en 21 vol. in-4^o, accompagnée de notes historiques, géographiques et critiques, de gravures, de cartes, de médailles, etc. Cette histoire est la plus étendue que nous ayons : on applaudit dans le temps à la profondeur des recherches, à la solidité des réflexions, à l'art avec lequel les faits y sont enchaînés ; mais la critique y reprit un style puérilement pompeux, des ornements ambitieux, contraires à la sévérité de l'histoire, des expressions triviales, un néologisme outré, et des détails inutiles. L'auteur avait recherché l'éloquence et n'avait pas rencontré la précision. Les notes sont presque toutes du P. Rouillé. L'ouvrage, à tout prendre, ne mérite pas l'oubli dans lequel il est tombé, et Rollin en a tiré un grand parti.

12. LOUIS COUSIN (1627-1707), président à la cour des monnaies, est un des écrivains qui ont le plus ouvert les sources de l'histoire. On lui doit entre autres :

1^o *L'Histoire de Constantinople depuis le règne de Justin l'Ancien jusqu'à la fin de l'empire* (1462) : c'est une traduction des principaux auteurs de l'*Histoire Byzantine* ¹ ;

2^o *L'Histoire de l'Eglise*, traduction nette, élégante et fidèle, comme la précédente, de plusieurs écrivains ecclésiastiques (Eusèbe de Césarée, Soerate, Sozomène, Théodoret, Evagre ², etc.) ;

3^o *L'Histoire romaine écrite par Xiphilin, Zonare, Zozime*, traduction de ces trois auteurs ;

4^o *L'Histoire de l'empire d'Occident*, traduction d'Eginhard, de Thégan, de l'Astronome, de Nitard ³, etc.

Le président Cousin travailla pendant quatorze ans (1687-1701) au *Journal des Savants* qui tombait en discrédit, et qu'il rétablit dans sa première vogue, alors qu'il y consacra ses travaux.

13. TIMOLÉON DE CHOISY, né en 1644 à Paris, commença sa carrière par l'*Histoire de madame la comtesse de Barres*, récit fort peu édifiant de ses aventures ; mais il ne tarda pas à se convertir, et le premier signe qu'il en donna, ce furent quatre Dialogues sur l'*Immortalité de l'âme, la Providence, l'Existence de Dieu et la Religion*. Ils sont le résultat des conférences qu'il avait eues avec

¹ Voy. *Histoire de la Littérature grecque*, p. 419.

² Voy. *Hist. de la Littérature sacrée*, p. 188.

³ Voy. *Hist. de la Littérature française*, t. 1^{er}, p. 90, 102, 202, 111.

l'abbé Dangeau, son ami. Converti, il voulut convertir ses frères, fit partie de l'ambassade qu'on envoyait à cet effet au roi de Siam, et de retour en France, il publia le *Journal* de son voyage, relation qui se lit encore avec quelque plaisir, parce qu'elle est écrite d'un style facile, agréable, et pour ainsi dire de *causerie*, qui rend le lecteur présent à tout ce que l'auteur raconte. L'abbé de Choisy fit paraître ensuite les *Vies de David et de Salomon*, l'une et l'autre panégyrique de Louis XIV sous le nom des deux rois d'Israël; puis les *Vies de saint Louis, de Philippe VI, de Jean II, de Charles V et de Charles VI*, qui ne sont pas fort exactes, mais qui plaisent par le naturel, l'aisance et le mouvement du style. A ces histoires succédèrent la traduction de l'*Imitation de Jésus-Christ*, des *Histoires de morale et de piété*, la *Vie de madame de Miramion*, sa parente, et l'*Histoire de l'Eglise* (11 vol. in-12), qu'il avait, dit-on, entreprise à la sollicitation de Bossuet, pour les personnes peu instruites à qui celle de Fleury ne pourrait pas convenir¹. Le style de cet ouvrage est loin de répondre à la gravité du sujet, qui ne comporte ni les anecdotes galantes, ni les intrigues des cours ni mille autres frivolités, tout au plus bonnes pour des histoires profanes. On doit encore à l'abbé de Choisy des *Mémoires pour servir à l'histoire de Louis XIV*. On y trouve des choses vraies, quelques-unes fausses et beaucoup de hasardées; ils sont d'ailleurs écrits dans un style très-familier. L'abbé de Choisy mourut en 1724, âgé de quatre-vingts ans, doyen de l'Académie française.

14. ANTOINE BANIER, de Dalet, en Auvergne (1673-1741), poursuivit, presque toute sa vie, l'idée qu'il avait conçue, jeune encore, d'expliquer historiquement la Fable. Aussi, de tous les auteurs qui ont écrit sur la théologie païenne, il est celui qui paraît en avoir le mieux débrouillé le chaos. L'*Explication historique des Fables*, et la *Mythologie expliquée par l'histoire* sont deux ouvrages pleins d'érudi-

¹ Un homme d'esprit, comparant ces deux histoires, disait en jouant sur les mots « que la première était un ouvrage *fleuri*, et l'autre un ouvrage *choisi*. »

tion, de recherches et d'idées neuves, écrits d'ailleurs avec autant d'élégance et de netteté que ces sortes de dissertations en peuvent admettre. Ce travail le conduisit à traduire les Métamorphoses d'Ovide ; cette traduction est trop libre, trop inexacte ; mais les notes qui l'accompagnent sont si intéressantes, si profondes, qu'on la recherchera toujours pour cet accessoire.

CHAPITRE III.

LETTRES.

Nous avons déjà trouvé sur notre route, et nous trouverons encore, après ce chapitre, beaucoup de lettres parmi le bagage littéraire des auteurs. Ici nous ne nous occuperons que des écrivains épistolaires proprement dits, tels que mesdames de Sévigné, de Grignan, de Simiane et de Maintenon.

1. Madame de Sévigné ; détails sur sa vie. — 2. Ses Lettres sur Fouquet. — 3. Ses Lettres à sa fille. — 4. Réfutation de quelques accusations dont elles ont été l'objet. — 5. Mérite de ces Lettres. — 6. Lettres de madame de Grignan. — 7. Lettres de madame de Simiane. — 8. Lettres de madame de Maintenon.

1. MARIE DE RABUTIN-CHANTAL, marquise DE SÉVIGNÉ, naquit le 5 février 1627, au château de Bourbilly, près de Semur. Sainte-Frémiot de Chantal, fondatrice de l'ordre de la Visitation, était sa grand'mère. Orpheline de bonne heure, elle fut élevée par son oncle et tuteur, l'abbé de Coulanges, qu'elle a fait passer à la postérité sous le nom de *bien bon*. Les premières années de la jeune Chantal s'écoulèrent dans le joli village de Sucy (lettre du 22 juillet 1676), à quatre lieues de Paris, où son aïeul, le financier Coulanges, avait fait bâtir une superbe maison. Lorsqu'il en fut temps, Ménage et Chapelain lui ouvrirent les sources de la belle littérature ; et ses visites à la cour (lettre du 19 juin 1680) lui permirent d'allier à la culture de l'esprit les grâces de la société la plus polie. L'an 1644, elle épousa Henri de Sévigné, ma-

réchal de camp, issu de l'une des plus anciennes maisons de Bretagne. Cette union ne fut ni longue ni heureuse ; le marquis était brusque, inconsideré ; il aimait les dépenses et les aventures folles. En 1651, le chevalier d'Albret le tua en duel, à Paris, pendant qu'il délaissait sa femme, au fond de sa province, dans la terre des *Rochers*. Veuve dans la fleur de sa jeunesse, madame de Sévigné, mère d'un fils et d'une fille, ne reparut dans le monde qu'en 1654. Les triomphes de l'esprit, de la beauté, de la sagesse l'y attendaient également : elle devint le véritable ornement de l'Hôtel de Rambouillet.

Après la triste épreuve d'un mariage mal assorti, madame de Sévigné voulut rester veuve ; mais elle ressentit vivement les peines de l'amitié. Les malheurs si mérités du cardinal de Retz, parent de son mari, l'affligèrent beaucoup : elle jugeait ce prélat factieux et turbulent avec les illusions de famille et le sentiment de la reconnaissance. Bussy-Rabutin, son parent, dont elle tolérait l'égoïsme et les ridicules prétentions, se permit à son égard un odieux procédé. Irrité de ce qu'elle subordonnait à des formalités le prêt d'une somme de dix mille livres, dont il avait besoin pour faire la campagne de 1658 sous le maréchal de Turenne, il peignit, dans l'*Histoire amoureuse des Gaules* (t. 1^{er}, p. 220), avec la malignité la plus lâche, cette même femme dont il avait tracé les portraits les plus flatteurs. Cependant l'offensée fut assez généreuse pour pardonner, dès qu'elle vit l'offenseur tombé dans la disgrâce de Louis XIV.

2. Tandis que Fouquet était abandonné de tous ceux, hommes et femmes, qui, suivant l'expression de madame de Sévigné, avaient adoré le veau d'or, celle-ci, qui, dit-elle dans une lettre (28 août 1668), n'avait jamais rien voulu chercher ni trouver dans la bourse du surintendant, apprit sa chute avec un profond chagrin. Le procès de Fouquet suffit pour la faire apprécier. Elle en transmettait les débats au marquis de Pomponne, exilé dans sa terre. Quoiqu'elle craignît que son journal ne fût intercepté, elle ne déguisa ni son attachement pour leur

ami commun, ni son indignation contre ses persécuteurs. Elle tremblait si fort pour les jours de l'accusé, que, dans sa joie, elle appelle *admirable* l'arrêt qui le bannit du royaume et qui confisque ses biens (l. du jeudi au soir, janvier 1665). Par douze lettres touchantes, monument de fidélité envers l'amitié malheureuse, elle s'est placée entre La Fontaine et Pellisson.

3. Madame de Sévigné fut forcée, par les circonstances de vivre souvent éloignée de sa fille, madame de Grignan l'objet de sa plus vive tendresse ; pour tromper sa douleur, elle lui écrivait sans cesse. A partir du 6 février 1671, sa plume reproduit, à chaque page, dans dix volumes, toujours les mêmes épanchements sans fatiguer jamais, parce qu'elle sait les revêtir de tournures nouvelles, qui se réduisent pourtant au sens de ces trois lignes :

Lire vos lettres et vous écrire, c'est la première affaire de ma vie : tout fait place à ce commerce ; aimer comme je vous aime fait trouver frivoles toutes les autres amitiés (l. du 26 juin 1675).

Tout ce qui sort de sa plume a une teinte originale, et ses billets sur les moindres circonstances étaient lus de son temps avec une grande avidité. « Vos Lettres, lui » mande madame de Coulanges, font tout le bruit qu'elles » méritent..... Il est certain qu'elles sont délicieuses, et » vous êtes comme vos lettres (l. du 10 avril 1673). » Mais c'est dans la correspondance avec madame de Grignan que son talent brille de tout son charme ; c'est là qu'il se découvre dans sa véritable étendue, en prenant tout son essor : son cœur se plaît à répandre dans le cœur de sa fille tous les sentiments qui le remplissent. Aussi, lui dit-elle dans son style toujours plein d'images :

Je vous donne avec plaisir le dessus de tous les paniers, c'est-à-dire la fleur de mon esprit, de ma tête, de mes yeux, de ma plume, de mon écritoire, et le reste va comme il peut. Je me diverte autant à causer avec vous que je laboure avec les autres (l. du 1^{er} décembre 1675).

La franchise qu'elle met en parlant des bonnes qualités et des défauts de son fils, en joignant à son égard la censure aux éloges, nous paraît propre à confondre les

détracteurs qui s'obstinent à découvrir de l'artifice dans le tableau des affections de la plus tendre des mères. La dissimulation était si peu dans son caractère, que son intime amie, madame de La Fayette, lui reprochait de « laisser voir quelquefois dans son cœur ce que la prudence obligerait de cacher. » Depuis la mort de l'abbé de Coulanges, arrivée en 1687, la réunion vers laquelle les vœux de sa nièce se tournaient sans cesse, ne fut interrompue que par de courts intervalles. Son dernier voyage en Provence eut lieu en 1694. L'année suivante, elle vit *toutes les magnificences champêtres de la noce* (l. du 3 février 1695) du marquis de Grignan, son petit-fils, et la célébration, sans bruit, du mariage de cette charmante Pauline, sa petite-fille, dont *l'esprit déroba tout* (l. du 16 octobre 1689) et dont nous parlerons sous le nom de Simiane. La satisfaction qu'elle dut ressentir de ces deux mariages, ne fut pas sans mélange. A cette même époque, l'état de langueur de madame de Grignan lui causait de vives inquiétudes. Lorsqu'elle commençait à trouver, dans une guérison à peu près assurée, le prix de ses veilles, elle tomba malade elle-même en avril 1696 : dix jours après, elle n'était plus. Dans la force de l'âge, à quarante-sept ans, elle peignait en ces termes le temps et ses ravages :

Pour moi, je le vois courir avec horreur, et m'apporter, en passant, l'affreuse vieillesse, les incommodités et enfin la mort. Voilà de quelle couleur sont les réflexions d'une personne de mon âge : priez Dieu, ma fille, qu'il m'en fasse tirer la conclusion que le christianisme nous enseigne (l. du 8 janvier 1674).

Ses vœux furent exaucés : dès les premiers symptômes de sa dernière maladie, elle envisagea sa fin prochaine avec une fermeté puisée dans une conscience sans reproches, et dans les principes consolants qu'elle avait toujours professés.

4. Le premier titre de gloire de madame de Sévigné, c'est de faire les délices de toutes les générations, sans avoir voulu écrire une seule ligne pour l'immortalité ; elle était bien éloignée, sans doute, de prévoir que des

feuilles remplies à *course de plume* formeraient un des monuments les plus précieux de notre littérature. Donnons une idée des principaux jugements portés sur elle : ce sera le moyen de l'envisager sous ses divers aspects.

En remontant à la source du plaisir que donnent ses lettres, La Harpe la découvre avec raison bien moins dans les événements du grand siècle, que dans la manière de les narrer, que dans une imagination active et mobile qui s'attache aux objets, qui les peint avec charme, d'où naissent, en un mot, la vivacité des tours et le bonheur des expressions. Mais on s'étonne de lire, dans l'article qu'il lui consacre, le fait suivant : *madame de Sévigné a dit que Racine passera comme le café*. Ce rapprochement bizarre et ridicule n'existe dans aucune de ses lettres, et néanmoins, tous les jours, on s'en prévaut contre elle sur la foi des dictionnaires et des éditeurs. Voltaire trouva plaisant de la hasarder ; il accrédita cette injustice, il la rendit presque universelle :

Madame de Sévigné, dit-il, la première personne de son siècle pour le style épistolaire, et surtout pour conter des bagatelles avec grâce, croit toujours que Racine *n'ira pas loin*. Elle en jugeait comme du café, dont elle dit *qu'on se désabusera bientôt* (Siècle de Louis XIV, c. 32).

Sur la fin de sa carrière, non content de s'être permis ce rapprochement, il l'attribuait à madame de Sévigné elle-même dans les termes les plus formels :

Nous avons été, dit-il, indignés contre madame de Sévigné, qui écrivait si bien et qui jugeait si mal ; nous sommes révoltés de ce misérable esprit de parti, de cette aveugle prévention qui lui fait dire que *la mode d'aimer Racine passera comme la mode d'aimer le café*.

Rien n'annonce que madame de Sévigné soit entrée dans les cabales formées contre l'auteur de *Phèdre* ; mais il est évident que, subjuguée par les décisions des partisans exclusifs de Corneille, et fidèle à ses *vieilles admirations* pour le père du théâtre, elle parut une seule fois méconnaître les créations dramatiques de son jeune rival. Fermant les yeux sur les rôles admirables de Roxane et d'Acomat, elle ne craignit pas, au sujet de

Bajazet, d'écrire à sa fille : *Racine fait des comédies*¹ pour la Champmeslé ; ce n'est pas pour les siècles à venir (l. du 16 mars 1672). Telle est la phrase qui a jeté une si grande défaveur sur ses prédictions littéraires. Elle voit bien mieux, lorsqu'elle s'en rapporte à la sûreté de son coup d'œil ; elle disait d'abord : « *Bajazet* est beau ; j'y » trouve quelque embarras sur la fin ; mais il y a bien de » la passion (l. du 15 janvier 1672). » Quant au *café*, voici ce qu'elle en écrit quatre ans après à sa fille, sans songer à le mettre pour la durée en parallèle avec *Racine* : « Vous » voilà donc bien revenue du *café* ; mademoiselle de Meri » l'a aussi chassé ; après de telles disgrâces, peut-on » compter sur la fortune ? » (l. du 10 mai 1676).

Si l'on en excepte *Racine*, envers qui le torrent de l'opinion l'entraîna un moment dans une erreur presque générale, mais à qui dans la suite elle rendit plus de justice, il n'est pas d'homme de génie dont elle ait méconnu la supériorité, pas d'écrivain d'un ordre inférieur qu'elle ait trop élevé. Malgré son amour pour les grands coups d'épée qui se donnent dans les romans de La Calprenède, elle n'en trouve pas moins son style détestable. Elle aimait les sujets traités par le P. Maimbourg, et pourtant elle dit : « Il sent l'auteur qui a ramassé le délicat dans les ruelles (l. du 14, septembre 1675). » La célébrité dont Benserade jouissait à la cour, ne l'empêché pas de reconnaître que ses rondeaux sont fort mêlés, et qu'avec un crible il en demeurerait peu (l. du 4 novembre 1676).

5. Maintenant que nous avons vengé la mémoire de madame de Sévigné, que dirions-nous de son mérite épistolaire qu'on n'ait dit cent fois et que nous n'ayons dit nous-même dans un précédent ouvrage² ? Le Recueil de ses lettres a tout à la fois l'intérêt du conte, du roman, des mémoires et de l'histoire : c'est une peinture fidèle et piquante du grand siècle, de la cour de Louis XIV, de Versailles et de Saint-Cyr, de la ferveur religieuse et de la frivolité mondaine, des fêtes et des deuils de la

¹ On donnait alors ce nom à toutes les pièces de théâtre.

² Voy. *Traité de Littérature, Style et Composition*, p. 303-311.

royauté ; tableau d'autant plus précieux que l'auteur n'est pas entièrement sous le charme des pompes et des magnificences qu'il décrit ; qu'il assiste aux fêtes de Louis XIV plutôt qu'il ne s'y confond et ne s'en enivre. Madame de Sévigné a le regret du passé plus que l'admiration du présent ; ses sympathies sont pour le cardinal de Retz et pour Port-Royal. Son livre, qui n'a pas la prétention d'être un livre, offre un charme qui ne lasse jamais, et s'il n'a de modèle dans aucune langue, il restera probablement sans rival.

6. On a perdu presque toutes les lettres de madame DE GRIGNAN (1648-1705), hors celles qui se trouvent insérées parmi celles de sa mère. On n'y trouve ni son inspiration, ni sa grâce abandonnée ; c'est au contraire une composition soignée et réfléchie, dont le tour généralement spirituel, noble et précis, est souvent trop étudié.

7. Les lettres de la marquise DE SIMANE, sa fille (1674-1739), sont écrites avec beaucoup de précipitation : presque toujours elle s'y fait entendre à demi-mot. Moins heureusement inspirées que celles de son aïeule, moins sérieusement pensées que celles de sa mère, elles rappellent quelquefois les mouvements abandonnés des unes, et souvent la concision des autres, sans en avoir le tour étudié. Enfin *on y trouve un air de famille*.

8. On connaît l'histoire étonnante de madame DE MAINTENON, la veuve de Scarron et la femme de Louis XIV. Comme madame de Sévigné, elle est auteur parce qu'on a imprimé ses *Lettres* après sa mort. Les unes et les autres sont écrites avec beaucoup d'esprit, mais avec un esprit différent. Le cœur et l'imagination ont dicté celles de madame de Sévigné ; elles ont plus de gaieté, plus de liberté : celles de madame de Maintenon sont plus contraintes ; il semble qu'elle ait toujours prévu qu'elles seraient un jour publiques. Madame de Sévigné, en écrivant à sa fille, n'écrivait que pour sa fille : elle aime à raconter, elle multiplie les récits. Madame de Maintenon fait peu de narrations ; elle se contente d'indiquer une anecdote que connaît son correspondant ; mais brève,

claire et précise, elle se fait remarquer par des réflexions justes et profondes. A la suite de ces Lettres, on trouve *l'Esprit de l'institut des filles de Saint-Louis*, petit ouvrage vraiment admirable. Les dames de Saint-Cyr nous ont conservé quelques-uns de ses *Entretiens*. Ils donnent d'elle une idée juste ; on y voit à quel point elle était désabusée des grandeurs que d'abord elle avait ambitionnées : ils sont écrits avec ce ton de vérité qu'on ne saurait contrefaire.

CHAPITRE IV.

POÉSIE LATINE, ÉRUDITION, CRITIQUE, etc.

§ 1^{er}. *Poètes latins.*

1. Santeul ; ses poésies latines, et surtout ses Hymnes. — 2. Commire ; ses Odes, ses Hymnes, ses Idylles et ses Fables, etc. — 3. Rapin ; son poème des Jardins et ses autres ouvrages. — 4. Vanière ; son *Prædium rusticum*, etc. — 5. Du Cerceau ; ses Poésies latines. — 6. Ses poésies françaises et ses écrits en prose. — 7. Sanadon ; son *Nicanor Moriens*.

1. JEAN DE SANTEUL (1630-1697), élève du célèbre Cossart, fut peut-être notre poète latin le plus illustre. Dès sa jeunesse, il publia la *Bulle de savon*, l'une de ses compositions les plus ingénieuses. Devenu chanoine régulier de Saint-Victor, il accrut bientôt sa réputation par des ouvrages plus sérieux. Louis XIV, les événements qui signalèrent son règne, les grands hommes qui entouraient son trône, furent chantés tour à tour par le poète Victorin. Les arcs-de-triomphe, les édifices, les fontaines qui s'élevaient de toutes parts, furent ornés de ses vers. On y loua la noblesse ou l'agrément des pensées, l'élégance ou la richesse du style ; des poètes distingués, Corneille lui-même, se plurent à les faire passer dans notre langue. Mais c'est surtout par les *Hymnes* qu'il composa pour l'église de Paris et pour l'ordre de Cluni, que Santeul s'est fait un nom immortel.

Les vers qu'il fit pour le portrait d'Antoine Arnauld lui

suscitèrent quelques disgrâces : il se rétracta, mais à moitié ; rétractation équivoque qui donna lieu au *Santolius pœnitens* de Rollin et au *Linguarium* du P. Commire.

Santeul était un homme d'un caractère singulier. La Bruyère, qui l'avait connu particulièrement dans la maison de Condé, l'appelle à juste titre, *un enfant en cheveux gris*. Il avait tout l'emportement, toute la légèreté, toute l'inconséquence de cet âge. Partageant la vanité dont on accuse les poètes, le succès de ses Hymnes le transportait de joie. Il courait les églises pour les entendre chanter : il les déclamaît lui-même dans les carrefours, avec les contorsions et les gestes les plus bizarres, circonstance à laquelle fait allusion l'épigramme suivante de Boileau :

Quand j'aperçois sous ce portique
Ce moine au regard fanatique,
Lisant ses vers audacieux,
Faits pour les habitants des cieux,
Ouvrir une bouche effroyable,
S'agiter, se tordre les mains ;
Il me semble en lui voir le diable
Que Dieu force à louer les saints.

2. JEAN COMMIRE (1625-1702), Jésuite, est un poète latin qu'on peut placer, parmi les modernes, entre Santeul et La Rue. Son talent principal est d'enrichir les petits sujets ; dans les grands, il n'est guère qu'élégant et fleuri. Ce n'est pas qu'il manque d'invention ; mais ses *Odes*, ses *Hymnes* n'ont pas cette élévation, cet enthousiasme nécessaire à la poésie lyrique. Ses *Idylles* ont plus d'esprit et de délicatesse que de sentiment. Rien de plus achevé que sa méthamorphose de *Luscinus* en rossignol. Ses *Fables* n'ont ni l'élégante précision, ni le but moral de celles de Phèdre ; peut-être même sont-ce moins des fables que d'ingénieux parallèles ; mais les charmes du style couvrent si bien les défauts du sujet qu'on les lit toujours avec plaisir. Les images les plus riantes y sont répandues avec choix. C'est ainsi qu'il dit en parlant du papillon :

Florem putares nare per liquidum æthera :
On croit voir dans les airs voltiger une fleur.

Ses *Paraphrases des psaumes* et des *prophètes* ont trop de longueur et pas assez de majesté. Les autres poésies du P. Commire consistent dans des *Épigrammes* et des *Pièces héroïques*, à la louange de quelques illustres contemporains, où l'on aperçoit toujours l'âme honnête, l'homme d'esprit et le poète agréable.

3. RENÉ RAPIN, Jésuite et littérateur célèbre, enseigna pendant neuf ans les belles-lettres et publia depuis 1657 jusqu'en 1687, époque de sa mort, un grand nombre d'écrits tant en prose qu'en vers, et tant en latin qu'en français. C'étaient alternativement des livres de littérature et de piété ; ses productions littéraires sont en même temps religieuses, et l'homme de lettres se trouve dans le théologien.

Parmi les poésies latines de Rapin, il faut distinguer ses *Eclogæ sacræ*, quoiqu'elles aient beaucoup perdu de leur réputation, le *Poëme des jardins* (*Hortorum libri 4*), le plus justement renommé de ses ouvrages. La latinité en est pure, le style plein de grâce, et la composition ingénieuse. On doit y critiquer pourtant la profusion des détails mythologiques, qui lui impriment un caractère trop peu chrétien. Ainsi c'est une grande faute que d'avoir mêlé aux noms de tant de divinités païennes celui de Jésus-Christ, à propos du lis et de la fleur de la passion.

Parmi les autres œuvres de Rapin, nous citons ses *Comparaisons* d'Homère et de Virgile, de Démosthènes et de Cicéron, d'Aristote et de Platon ; ses *Réflexions sur l'éloquence*, son *Esprit du christianisme*, son *Importance du salut*, ses *Remarques sur la poésie*, ses *Instructions pour l'histoire*, tous ouvrages aussi distingués par la précision et la netteté du style, que par la sagacité des observations et la solidité des préceptes.

4. JACQUES VANIÈRE (1664-1739), Jésuite, né et élevé à la campagne, dut sans doute à cette circonstance le goût qui l'entraîna vers la poésie pastorale. Dans les premières

années de son professorat, il se fit connaître par un petit poème sur les étangs (*Stagna*) ; ceux qu'il publia sur le colombier (*Columbaria*), la vigne (*Vitis*) et le potager (*Olus*), ajoutèrent à sa réputation. Encouragé par le succès de ces opuscules, il conçut le projet de les refondre et de les réunir dans un seul ouvrage, qui contiendrait la description des travaux et de la vie des champs. C'est ce qu'il exécuta dans le *Prædium rusticum*, où le P. Vanière s'est approché de Virgile autant qu'un moderne peut en approcher en latin. Ce poème est divisé en seize livres. Dans le premier, l'auteur traite du choix et de l'achat de la ferme ; dans le deuxième, des qualités qu'il faut chercher dans ses serviteurs. Les deux suivants sont consacrés aux soins des troupeaux ; le cinquième et le sixième, aux arbres ; le septième et le huitième, aux travaux annuels de la campagne ; le neuvième contient le potager ; le dixième et le onzième, la vigne et l'art de faire le vin ; le douzième, la basse-cour ; le treizième, le colombier ; le quatorzième, les abeilles ; le quinzième, les étangs ; le seizième, la garenne et le parc. C'est moins un poème qu'une suite de petits poèmes charmants. On peut reprocher à l'auteur quelques fautes de goût, quelques épisodes déplacés ; mais la douceur et la grâce du style, le charme des descriptions en font toujours les délices des amateurs de la poésie latine.

On doit encore au P. Vanière un *Dictionnaire poétique* et des *Opuscules*, où l'on remarque neuf *Eglogues*, des *Hymnes*, etc.

5. JEAN-ANTOINE DU CERCEAU (1670-1730) entra chez les Jésuites en 1688. C'était une imagination toute poétique. Il publia d'abord des poèmes latins, *Papiliones*, *Gallinæ*, *Balthazar*, qui furent favorablement accueillis. En 1705, il donna, sous le titre de *Carmina varia*, le recueil de ses poésies latines, où l'on trouve une espèce de drame intitulé : *Filius prodigus*. On lui doit encore plusieurs pièces de collège : les *Incommodités de la grandeur*, l'*Ecole des pères*, *Esopé au collège*, les *Cousins*, le *Point d'honneur*, le *Riche imaginaire*, la *Défaite du solé-*

cisme, le *Philosophe à la mode*, *Euloge*, ou le *Danger des richesses*, tragi-comédie, et le *Destin du nouveau siècle*, intermède. Les *Incommodités de la grandeur* sont écrites avec beaucoup de gaieté, et l'on y trouve des situations plaisantes; mais l'abbé Sabattier a eu le tort de dire qu'elle a été imitée par plusieurs de nos poètes dramatiques; le sujet en est le même que celui du *Roi de Cocagne* de Legrand, qui avait paru quelques années auparavant.

6. Outre ces pièces, le P. Du Cerceau donna un *Recueil de poésies françaises*, consistant en épîtres, fables, contes, épigrammes (en partie imitées de Martial). Il avait adopté le genre marotique; mais il ne sut pas en éviter les écueils, et il est resté très-inférieur à son modèle. Son style est plus familier que naïf, plus trivial que simple, plus lâche qu'abondant. On peut citer, parmi les meilleures, sa petite pièce des *Pincettes*, et surtout son conte de la *Nouvelle Eve*.

Le P. Du Cerceau s'est également exercé dans la prose. Il a fait entre autres :

- 1^o Des *Réflexions sur la poésie française*;
- 2^o L'*Histoire de la dernière révolution de Perse*;
- 3^o La *Conjuration de Rienzi*, histoire qui se lit encore avec intérêt : la marche en est rapide et le style convenable au sujet;
- 4^o Une *Oraison funèbre du Dauphin*, père de Louis XV.

7. NOEL-ETIENNE SANADON, natif de Rouen (1676), l'un des Jésuites les plus distingués, devint, après avoir professé longtemps, précepteur du prince de Conti. On lui doit une traduction en prose d'Horace, bien supérieure à celle de Dacier (p. 451). Mais c'est surtout comme poète latin qu'il mérite d'être remarqué : de tous les modernes qui se sont exercés dans la langue de Virgile, aucun peut-être n'a mis dans ses vers plus d'abandon et de grâce, plus de délicatesse et d'harmonie; on y regrette seulement quelquefois une absence d'imagination. La pièce latine la plus importante du P. Sanadon est un poème héroïque, intitulé : *Nicanor moriens*. Sanadon mourut en 1733.

§ 2. *Erudits, commentateurs, traducteurs.*

1. Tannegui-Lefèvre. — 2. Dacier ; ses divers ouvrages. — 3. Madame Dacier ; ses ouvrages ; part qu'elle prit dans la querelle des anciens et des modernes. — 4. Jouvancy ; ses différents écrits. — 5. Claude Perrault ; sa traduction de Vitruve. — 6. D Herbelot ; sa Bibliothèque orientale. — 7. Louis de Sacy ; ses traductions et ses ouvrages originaux. — 8. De Tourreil ; sa traduction de Démosthènes.

1. TANNEGUI-LEFÈVRE (en latin *Tanaguillus Faber*), né l'an 1615 à Caen, professa les belles-lettres à Saumur, avec un éclat qui faisait affluer les écoliers à ses leçons. Personne ne possédait mieux que lui les auteurs grecs et latins ; personne ne s'est appliqué plus laborieusement à les commenter, à les éclaircir. Ses notes sur *Lucien*, *Longin*, *Eutrope*, *Justin*, *Anacréon*, *Lucrèce*, *Virgile*, *Horace*, *Térence*, *Phèdre*, sont d'un éditeur consommé dans l'étude et la langue de ces originaux. Il n'eut pas le même succès lorsqu'il voulut écrire en français ; ses différentes traductions, ainsi que ses *Vies des poètes grecs*, sont écrites d'un style pesant, incorrect et trop sec. Lefèvre mourut en 1717. On sait qu'il fut le père de madame Dacier.

2. ANDRÉ DACIER, natif de Castres (1651), suivit à Saumur les leçons de Tannegui-Lefèvre, dont il épousa la fille en 1683. Choisi par le duc de Montausier pour prendre place parmi les *interprètes-dauphins*, il se fit d'abord connaître avantageusement par une édition de *Pomponius Festus*, et secondé non moins qu'animé par sa femme, il donna successivement :

1^o Les *Œuvres d'Horace*, traduites en français. Cette traduction n'est guère estimable que par les notes qui l'accompagnent.

2^o *Réflexions morales de l'empereur Marc-Antonin*, avec des remarques et la vie de ce prince.

3^o La *Poétique d'Aristote*, traduite en vers français avec des remarques sur tout l'ouvrage. C'est le chef-d'œuvre de Dacier ; du moins sa traduction n'a-t-elle pas été surpassée par celle de l'abbé Batteux, et la préface qui roule sur la poésie en est surtout excellente.

4^o L'*Oedipe* et l'*Electre* de Sophocle, avec une traduction et des remarques dont l'objet est de confirmer, par des exemples, la justesse des principes et l'utilité des règles exposées dans la Poétique.

5^o Les *Œuvres de Platon*, c'est-à-dire quelques dialogues choisis avec la vie de Platon et l'exposition des principaux dogmes de sa philosophie.

6^o La *Vie de Pythagore, ses symboles, ses vers dorés* avec la *Vie d'Héroclès*, traduction.

7^o Le *Manuel d'Epictète* avec cinq *Traité de Simplicius*, traduction et remarques.

8^o Les *Vies des hommes illustres de Plutarque*, grand travail par lequel Dacier termina une carrière si laborieusement remplie.

Dacier mourut en 1722, membre de l'Académie française et de celle des Inscriptions.

3. ANNE LEFÈVRE-DACIER, sa femme, naquit comme lui en 1651. En 1672, elle vint à Paris, précédée d'une réputation qu'elle justifia bientôt par son édition de Callimaque. Mise au nombre des interprètes-dauphins, elle justifia ce choix par des travaux qui ne sont pas inférieurs à ceux de son mari ; ce sont :

1^o Des éditions, à l'usage du Dauphin, d'*Aurélius Victor*, de *Florus*, de *Dictys de Crète*, de *Darès le Phrygien*, d'*Eutrope* ;

2^o La traduction d'*Anacréon* et de *Sapho*, avec des remarques ; traduction dont Boileau disait qu'elle devait faire tomber la plume des mains à tous ceux qui tenteraient de traduire ces auteurs en vers ;

3^o La traduction de l'*Amphitryon*, de l'*Epidicus* et du *Rudens* de Plaute, avec un examen critique de ces pièces ;

4^o La traduction du *Plutus* et des *Nuées* d'Aristophane, également avec un examen critique. C'est la première traduction française qu'on ait entreprise de cet illustre comique.

5^o Les sept *Comédies de Térence*, traduction et remarques ;

6^o L'*Iliade* et l'*Odyssée* d'*Homère*, traduites en français avec des notes ;

7^o *Des causes de la corruption du goût*. Cet ouvrage est dirigé contre La Motte, qui, dans la préface de son *Abrégé en vers français de l'Iliade*, s'était permis de juger un peu sévèrement le prince des poètes. Le zèle de la bonne cause emporta madame Dacier au delà des bornes que le goût et la politesse prescrivent dans ces sortes de discussion, tandis que son adversaire lui répondit avec autant d'esprit que d'agrément. Quoi qu'il en soit, et malgré les mépris de Voltaire, cet ouvrage est rempli d'analyses exactes, de vues saines, de réflexions fines et de sages critiques.

Madame Dacier mourut deux ans avant son mari, membre de l'Académie des Ricovrati de Padoue.

4. JOSEPH JOUVANCY (1643-1719), l'un des plus célèbres Jésuites français, professa la rhétorique au collège de Louis le Grand avec une réputation que le temps n'a pas encore effacée. Profondément versé dans la connaissance des anciens, qu'il a souvent égalés par la précision et l'élégance de son style, il était à la fois orateur, poète, critique, historien, grammairien, avec une supériorité marquée dans tous les genres. On a de lui, entre autres ouvrages :

1^o *Novus apparatus græco-latinus, cum interpretatione gallicâ*, dont les lexicographes modernes ont fait plus d'usage qu'ils ne l'ont dit ;

2^o Des *Éditions* de Juvénal, de Perse, de Térence, d'Horace, de Martial et des *Métamorphoses*, purgées des passages indécents, et enrichies de notes courtes, mais excellentes pour l'intelligence du texte ;

3^o Des *Harangues* (orationes) dont les sujets sont peu intéressants, mais où la beauté du style fait oublier l'aridité de la matière ;

4^o *De ratione discendi et docendi* : livre, dit Rollin, écrit avec une pureté et une élégance, avec une solidité de jugement et de réflexion, avec un goût de piété qui ne laissent rien à désirer, sinon que l'ouvrage fût plus long et que les matières y fussent plus approfondies ; mais ce n'était pas le dessein de l'auteur.

5^o *Appendix de Diis et heroibus poeticis*, abrégé de mythologie qui continue d'être employé dans les collèges.

6^o La *Continuation de l'histoire de la Société de Jésus* (1591-1616), en latin, ouvrage qui fut l'objet des reproches les plus exagérés. Le P. Jouvancy l'écrivit à Rome ; mais s'il y cherche à affaiblir les impressions fâcheuses qui pesaient sur ses confrères, on reconnaît maintenant qu'il ne s'est point écarté des bornes que lui prescrivait ses devoirs d'historien et de Français.

5. CLAUDE PERRAULT (1613-1688), frère de Charles, (p. 416), après avoir cultivé la médecine avec succès, s'adonna tout à fait à l'architecture ; métamorphose que Boileau consacre dans les vers suivants de l'*Art poétique* :

Notre assassin renonce à son art inhumain ;
Et désormais la règle et l'équerre à la main,
Laisant de Galien la science suspecte,
De mauvais médecin devint bon architecte.

C'est à lui qu'on doit l'Observatoire et la fameuse Façade du Louvre; mais c'est comme excellent traducteur de *Vitruve* qu'il mérite une place dans cette histoire.

6. BARTHÉLEMY D'HERBELOT (1625-1695), célèbre orientaliste, doit son renom à sa *Bibliothèque orientale*, qui renferme le précis d'innombrables livres arabes, persans et turks. On peut y puiser des connaissances curieuses sur les mœurs, les usages et les cérémonies de plusieurs peuples. Ce fut Galland qui édita cette Bibliothèque avec une préface, où il expose l'utilité du travail.

7. LOUIS DE SACY (1654-1727) avocat littéraire, se fit connaître par la traduction des *Lettres* de Pline le Jeune et celle du *Panégryrique de Trajan*, qui toutes deux obtinrent un grand succès. Ami de madame de Lambert, il lui dédia son *Traité de l'Amitié*, ouvrage dans lequel il s'était proposé Cicéron pour modèle. La morale en est douce et pure; mais l'amitié n'y est pas peinte avec le même charme, la même sensibilité que dans le chapitre qui lui a été consacré par Montaigne (*Essais*, I, 27). Son *Traité de la Gloire*, pour lequel il profita du *de Gloriâ* d'Osorio, ne nous a pas dédommagés de la perte de celui que Cicéron avait composé sur le même sujet¹. On lui doit encore un recueil de *Mémoires*, *Factums* et *Harangues*, que les jeunes jurisconsultes peuvent encore lire avec fruit.

8. JACQUES DE TOURREIL (1656-1714), natif de Toulouse, se porta, comme presque tous les Méridionaux, vers l'art oratoire; mais souvent ils ne sont que déclamateurs quand ils se croient éloquents. Après avoir remporté deux prix d'éloquence (1681-3) à l'Académie française, il se mit à traduire Démosthènes dont il donna d'abord la première *Philippique*, les trois *Olynthiennes* et le *Discours sur la Paix*. C'était une paraphrase épuisée. « Le bourreau! s'écria Racine, il fera tant qu'il » donnera de l'esprit à Démosthènes. » — Tourreil n'est » pas un sot, disait Boileau, et cependant quel monstre » que son Démosthènes! Je dis monstre, parce qu'en effet

¹ Voy. *Hist. de la Littérature latine*, p. 200.

» c'est un monstre qu'un homme démesurément grand » et bouffi. » Cette traduction lui ouvrit toutefois les portes des deux Académies. Le reste de sa carrière fut occupé presque entièrement à la revoir, à l'augmenter ; mais, quoi qu'il fit, il resta toujours mauvais traducteur. Ce que son travail a de meilleur, ce sont ses remarques et ses préfaces : l'une d'elles offre un abrégé de toute l'histoire des Grecs, d'abord depuis leur origine jusqu'à la prise de Troie, puis entre cette catastrophe et la bataille de Marathon ; ensuite, durant les cent soixante-dix-sept années qui séparent la victoire de Miltiade de la mort d'Alexandre. C'était le tableau le plus animé qu'on eût encore tracé, dans une langue moderne, de ces traditions antiques et de ces révolutions mémorables. C'est une œuvre historique aussi remarquable que ses traductions le sont peu.

§ 3. *Lexicographes, grammairiens, critiques, journalistes.*

1. Furetière ; son Dictionnaire et ses autres écrits. — 2. Richelet ; ses Dictionnaires. — 3. Moréri ; son Dictionnaire. — 4. Lancelot ; ses travaux sur la Grammaire. — 5. Le Bossu ; son Traité du poème épique. — 6. Bouhours ; ses divers ouvrages, entre autres ses Entretiens d'Ariste et d'Eugène, et sa Manière de penser dans les ouvrages d'esprit. — 7. Barbier d'Aucourt ; ses Sentiments de Cléanthe, etc. — 8. Bernard Lami ; son Art de parler et ses Entretiens sur les sciences, etc. — 9. Les deux Leclerc. — 10. Massieu ; son Histoire de la poésie française. — 11. Hardouin ; ses idées singulières sur les ouvrages des anciens. — 12. Nicéron ; ses Mémoires critiques. — 13. Tournemine ; sa collaboration au Journal de Trévoux. — 14. De Sallo, fondateur du Journal des Savants.

1. ANTOINE FURETIÈRE (1620-1688), d'abord avocat, puis abbé de Chaligny, fut l'ami de Boileau, de Racine et de La Fontaine. Reçu membre de l'Académie française (1662), dans le temps qu'elle s'occupait de rédiger son dictionnaire, il entreprit d'en faire un pour son compte. Cette compagnie le bannit de son sein en 1685 : Furetière plaida contre elle, fit des *factums* et des libelles tant en prose qu'en vers ; mais il ne vit point la fin de son procès, et son *Dictionnaire universel* ne fut publié que deux ans après sa mort, en Hollande. Cet ouvrage, singulièrement augmenté depuis par Basnage et quelques autres savants,

jouit encore de quelque estime. Les autres ouvrages de Furetière sont :

1^o Le *Roman bourgeois* : les mœurs de la classe inférieure y sont peintes avec une vérité qui ne manque pas de plaisant ; mais on y trouve beaucoup d'allusions et de traits satiriques qui ne sont plus compris aujourd'hui ;

2^o Un recueil de *Poésies* où l'on distingue cinq satires, médiocrement versifiées, contre les marchands, les procureurs, les poètes, etc. ;

3^o Des *Fables morales et nouvelles*, dont les sujets sont tous de son invention, mais dont le style est sans grâce et sans force ;

4^o Une *Nouvelle allégorique* ou *Histoire des derniers troubles arrivés au royaume de l'Eloquence*, plaisanterie qui a perdu presque tout son sel ;

5^o Le *Voyage de Mercure*, satire en cinq livres et en vers ; c'est une censure des diverses conditions, et surtout du charlatanisme des gens de lettres et des savants ;

6^o Le *Furetiérana*, l'un des plus mauvais recueils de ce genre, et tout à fait indigne de paraître sous le nom d'un homme d'esprit.

La parodie du *Chapelain décoiffé*, imprimée dans les œuvres de Boileau, est presque toute de lui, et il eut quelque part à la comédie des *Plaideurs*.

2. PIERRE RICHELET (1631 - 1698), célèbre lexicographe, a laissé plusieurs ouvrages sur la langue française, dont il avait fait une étude particulière. Ce sont, entre autres :

1^o Le *Dictionnaire des rimes dans un nouvel ordre*. Le Fèvre, Tabourot, Paul Boyer, Frémont d'Ablancourt, avaient déjà publié des compilations de ce genre ; « tristes ouvrages, dit Voltaire, qui font voir combien il est peu de rimes nobles et riches dans notre poésie, et qui prouvent l'extrême difficulté de faire de bons vers dans notre langue. »

2^o La *Versification française* ou l'*Art de bien faire et tourner les vers*, art que l'auteur n'a point su mettre en pratique ; car tous ses vers sont plus que médiocres.

3^o Un *Dictionnaire français*, presque tout satirique, exemple plus dangereux qu'utile.

3. LOUIS MORÉRI (1643-1680) commença sa carrière par des publications frivoles. On ne s'attendait pas, dit Voltaire, que l'auteur du *Pays d'amour* entreprit dans sa jeunesse le premier *Dictionnaire* de faits qu'on eût encore vu. Ce grand travail lui coûta la vie. L'ouvrage réformé et très-augmenté porte encore son nom et n'est plus de

lui; c'est une ville nouvelle bâtie sur le plan ancien. Moréri publia cet ouvrage en 1673. Il ne formait alors qu'un volume in-fol.; il en forme dix aujourd'hui. On y voit aisément que des personnes de différents états, de différente religion, de différent parti, de différent génie, ont contribué à cette augmentation. C'est la tour de Babel : il y règne une confusion grotesque, par la diversité des langages et des esprits. Les mensonges, les erreurs, les contradictions y fourmillent. Quant au style du fondateur, il est un peu lourd et dépourvu d'agrément.

4. CLAUDE LANCELOT (1615-1695), habile grammairien, dont on connaît bien moins le nom que les écrits, la plupart anonymes ou pseudonymes, s'était particulièrement attaché dans sa jeunesse au fameux abbé de Saint-Cyran (Duverger d'Hauranne). Après la mort de son maître, il s'occupa d'exécuter le projet conçu par Saint-Cyran; c'était de réunir à l'enseignement des lettres et de la philosophie l'étude plus spéciale de la doctrine chrétienne. C'est d'après ce plan que se formèrent les écoles de Port-Royal, dont Lancelot fut le premier régent et Nicole le second. Leur collège, dirigé par Antoine Arnauld et de Saci, fut divisé en cinq classes, composées chacune de cinq étudiants au plus, afin que l'application du maître fût moins partagée et l'instruction plus assurée. C'est de ces écoles que sortirent les *Méthodes* si connues sous le nom de Port-Royal, et dont la plupart sont dues à Lancelot, entre autres la *Nouvelle méthode pour apprendre la langue grecque*, la *Nouvelle méthode pour apprendre la langue latine*, l'*Abrégé* de ces deux méthodes, le *Jardin des racines grecques*, dont les stances furent composées par de Saci, pendant ses promenades, la *Grammaire générale et raisonnée*, qui est encore aujourd'hui au premier rang comme elle est la première en date, de *Nouvelles méthodes pour apprendre la langue italienne*, la *langue espagnole*, etc.

5. RENÉ LE BOSSU (1621-1680), chanoine régulier de Sainte-Geneviève, après avoir professé les humanités en

différentes maisons, vécut et mourut dans la retraite. On a de lui :

1^o *Parallèle des principes de la physique d'Aristote et de celle de René Descartes*. — Il voulut, dit Voltaire, concilier ces deux philosophes ; il ne savait pas qu'il fallait les abandonner l'un et l'autre.

2^o *Traité du poëme épique*. L'auteur y établit qu'il est bon de choisir ses sujets avant ses personnages, et de disposer toutes les actions qui se passent dans le poëme, avant de savoir à qui on les attribuera ; suivant le P. Le Bossu, l'épopée est donc essentiellement allégorique. C'est à cette occasion que Voltaire dit : « Tout poëte épique qui suivra la règle de Le Bossu sera sûr de n'être jamais lu ; mais heureusement il est impossible de la suivre. » Boileau cependant, dans sa troisième réflexion sur Longin, proclame cet ouvrage « l'un des meilleurs livres de » poétique qui, du consentement de tous les habiles » gens, aient été faits en notre langue ; » mais il faut dire que le P. Le Bossu avait réfuté un pamphlet de Saint-Sorlin contre le satirique.

6. DOMINIQUE BOUHOURS, Jésuite en 1644, à l'âge de seize ans, professa d'abord les humanités et la rhétorique à Tours. C'était un homme poli, ne condamnant personne et cherchant à excuser tout le monde. La critique, qui l'occupa longtemps, lui fit plus d'ennemis que d'amis. On l'accusa d'être aussi recherché dans ses manières que dans ses écrits, et Ménage disait qu'il s'était érigé en précieux ridicule par la lecture trop assidue de Sarrasin et de Voiture. On ne peut cependant lui contester le mérite d'avoir utilement servi la langue et le goût. Madame de Sévigné disait de lui : L'esprit lui sort de tous côtés. C'était un écrivain exact, poli, correct, connaissant à fond la littérature, mais trop minutieux. L'abbé de La Chambre l'appelait *l'empereur des Muses* ; Voltaire, dans le Temple du Goût, supposant Pascal et Bourdaloue qui s'entretiennent du grand art de joindre l'éloquence au raisonnement, place derrière eux le P. Bouhours, marquant sur des tablettes toutes les fautes de langage et toutes les négligences qui leur échappent. Tous ses ou-

vrages offrent en effet ce mélange de qualités et de défauts. Il se fit d'abord connaître avantageusement par sa *Relation de la mort de Henri II, duc de Longueville*. Il donna, depuis, entre autres :

1° Les *Entretiens d'Ariste et d'Eugène*. Le clinquant du style, l'agrément et la variété des matières lui valurent autant d'éloges que de critiques.

2° La *Vérité de la religion chrétienne*, trad. de l'italien, du marquis de Pianessa.

3° *Doutes sur la langue française, proposés à messieurs de l'Académie, par un gentilhomme de province*. C'est un des meilleurs écrits de l'auteur, quoiqu'il ne soit pas exempt de puérilités.

4° L'*Histoire de Pierre d'Aubusson, grand-maître de Rhodes*.

5° Les *Vies de saint Ignace et de saint François-Xavier*.

6° La *Manière de bien penser dans les ouvrages d'esprit*. Andry de Boisregard publia, contre ce livre, les *Sentiments de Cléarque*, faible et médiocre imitation des *Sentiments de Cléanthe* de d'Aucour. La *Manière de bien penser* est restée l'un des meilleurs guides pour conduire les jeunes gens à une juste appréciation des auteurs anciens et modernes : « Il leur enseigne, dit Voltaire, à éviter l'enflure, l'obscurité, le recherché et le faux : s'il juge trop sévèrement en quelques endroits le Tasse et d'autres auteurs italiens, il les condamne souvent avec raison. » Son style est pur et agréable. Ce petit livre de la *Manière de bien penser* blessa les Italiens et devint une querelle de nation : on sentait que les opinions de Bouhours, appuyées de celles de Boileau, pouvaient tenir lieu de lois. Le marquis Orsi et quelques autres composèrent deux très-gros volumes pour justifier quelques vers du Tasse. »

7° Les *Pensées ingénieuses des anciens et des modernes*.

8° Les *Pensées ingénieuses des Pères de l'Eglise*.

Les autres ouvrages du P. Bouhours n'ont rien qui leur mérite une mention. Il mourut en 1702.

7. BARBIER D'AUCOUR, né l'an 1641 à Langres, de parents pauvres, se jeta, par amour-propre, dans le parti janséniste. Il vint au parlement, il fit d'abord contre les Jésuites une satire en vers, intitulée *l'Onguent pour la*

brûlure ; puis il composa ses *Sentiments de Cléanthe* sur les Entretiens d'Ariste et d'Eugène, ouvrage du P. Bouhours. « C'est, dit l'abbé d'Olivet, une critique ingénieuse, pleine d'enjouement, d'un goût sûr, quelquefois minutieuse, mais toujours vraie. » En sa qualité de janséniste, Barbier fit une *Réponse à la première lettre de Racine contre Port-Royal* (1666), et plusieurs années après, il attaqua de nouveau ce grand poète, dans une ignoble et plate satire, intitulée *Apollon vendeur de Mithridate*. Le barreau ne lui fut pas favorable ; la première fois qu'il plaida, il resta court au bout de quelques phrases, disgrâce à laquelle Boileau fit allusion dans ces vers du Lutrin :

Le nouveau Cicéron, tremblant, décoloré,
Cherche en vain son discours sur sa langue égaré.

Il renonça donc à la plaidoirie, mais non pas aux mémoires, et l'on a de lui deux *factums* fort estimés pour un pauvre domestique nommé Le Brun, faussement accusé d'avoir assassiné sa maîtresse. Barbier d'Aucour mourut en 1694.

8. BERNARD LAMI (1645-1705), après avoir fait sa rhétorique sous Mascaron, entra dans la congrégation de l'Oratoire, et devint à son tour professeur distingué de belles-lettres, de philosophie surtout. Dans ses études, il embrassa toutes les sciences, tous les arts ; et ses ouvrages, français et latins, toujours bien écrits, attestent la vaste étendue de ses connaissances ; mais ils ont le défaut de n'avoir pas été d'abord assez bien digérés.

Sa *Rhétorique* ou l'*Art de parler*, est un ouvrage remarquable par la clarté, la netteté et la politesse du style, par la justesse des vues, l'ordre philosophique qui y règne et la profondeur des pensées. On peut le mettre à côté de l'*Art de penser* de Nicole. C'est dire assez qu'il convient plutôt à l'homme fait qu'aux jeunes gens : le grammairien comme le poète, l'orateur comme le logicien, l'historien comme le philosophe, peuvent y puiser de quoi s'instruire.

Les *Entretiens sur les sciences et la manière d'étudier*

forment une composition estimable, dont la lecture serait très-utile aux jeunes gens, assez sages pour vouloir s'instruire avant de vouloir être écrivains.

Nous ne mentionnerons pas ici ses ouvrages de mathématiques, dont on a fait cas, ni ses productions de théologie qui se réduisent, pour la plupart, à des discussions polémiques; mais nous devons citer son grand travail *sur l'Arche d'alliance et sur le temple de Jérusalem*, œuvre ornée de très-belles planches, qui lui coûta trente années de soins. Lami, pour le composer, avait conféré avec les savants de tous les ordres, avec les artistes de tous les genres. Aussi le regarde-t-on comme l'ouvrage le plus complet, le plus curieux et le plus exact que nous ayons en ce genre.

9. JEAN LECLERC, célèbre critique, naquit à Genève en 1657; mais il était originaire de Beauvais, et c'est à ce titre qu'il mérite une place dans cette histoire. Les écrits de Courcelles, son grand-oncle, lui donnèrent du goût pour l'arminianisme, qu'il poussa jusqu'à ses dernières conséquences. Il mourut, en 1736, dans un état complet d'enfance. Le nombre de ses ouvrages est extraordinaire : il n'en avait jamais moins de cinq ou six sous presse en même temps, et de là viennent en partie toutes les inexactitudes qu'on lui reproche. Il était savant, quoique sa connaissance de la langue hébraïque fût moins profonde qu'il ne le prétendait; habile dans la critique, mais extrêmement répréhensible par sa hardiesse, naturellement ennemi de la contradiction, irascible, aigre et satirique dans la dispute, souvent plagiaire, inquisiteur général de la république des lettres, il retranchait, ajoutait à son gré dans les auteurs qu'il publiait ou dont il rendait compte. Tous ces défauts, joints à l'accusation de socinianisme, ôtent beaucoup à l'estime qu'on pourrait avoir pour l'auteur et pour ses ouvrages. Le meilleur, comme le plus connu, est son journal littéraire qui parut d'abord sous le titre de *Bibliothèque universelle*, puis sous celui de *Bibliothèque choisie*, enfin sous le nom de *Bibliothèque ancienne et moderne*, et qui forme en tout quatre-vingt-deux volumes. Il offre par intervalles des jugements sains et des analyses bien faites. Leclerc s'était proposé pour modèle la *République des lettres* de Bayle.

DANIEL LECLERC (1652-1728), frère aîné de Jean, est surtout célèbre comme médecin. Ses ouvrages de médecine ne sont pas de notre ressort ; mais l'*Histoire*, qu'il a composée de cet art, lui mérite une place parmi les gens de lettres les plus éclairés. La sagacité, l'érudition, la justesse de la critique, la solidité des réflexions, la netteté du style, en font une œuvre remarquable. L'auteur y discute avec clarté plusieurs points de l'histoire ancienne, aussi curieux qu'intéressants. C'est dans les premiers chapitres de ce livre que Voltaire, qui rarement a recours aux auteurs originaux, a puisé ce qu'il a dit de vrai sur Hermès, sur Zoroastre et sur les Egyptiens.

10. GUILLAUME MASSIEU (1665-1722), professeur de langue grecque au Collège royal, membre de l'Académie des Inscriptions, illustra cette chaire et cette société par son enseignement et par ses ouvrages. On lui doit :

1^o Des *Dissertations* intéressantes sur les boucliers votifs, sur les serments des anciens, sur les Grâces, etc. ;

2^o L'*Histoire de la poésie française* jusqu'à François 1^{er}. Elle est écrite d'une manière agréable ; mais elle abonde en assertions hasardées ou gratuites. Par exemple, il s'avise de dire que, dès le temps des premières croisades, les poètes français paraissaient sortir en foule de dessous terre aussi bien que les armées.

3^o Le *Poème latin du café*, écrit avec beaucoup d'élégance.

11. JEAN HARDOUIN (1646 - 1729), Jésuite, natif de Quimper, fut l'un des hommes les plus érudits, mais les plus singuliers qui se soient fait un nom dans les lettres. L'immensité de son érudition, jointe à un fond de bizarrerie, le précipita dans les plus absurdes chimères, et la grande connaissance de l'antiquité devint pour lui le principe des doutes les plus étranges. Avec cette obstination bretonne qui ne recule devant aucun obstacle, le P. Hardouin, aigri par quelques contradictions sur son *Edition de Pline le Naturaliste* (1685), en vint à soutenir, dans sa *Chronologie expliquée par les médailles*, que tous les ouvrages grecs et latins étaient, à l'exception de Ci-

céron, de Pline, des Géorgiques de Virgile, des Satires et des Épîtres d'Horace, des ouvrages composés par les moines du ^{xiii}^e siècle. Les Jésuites l'obligèrent à se rétracter (1708), ce qu'il fit sans changer d'opinion. Son livre intitulé *Athei detecti*, ne pouvait être non plus que le fruit d'une imagination blessée qui réalisait tous ses caprices ou tous ses fantômes, puisqu'il mettait au nombre des athées Malebranche, Arnauld, Nicole, Pascal et beaucoup d'autres. On peut être surpris d'après cela que nous lui devions plusieurs excellents ouvrages d'histoire et de critique ; tant il est vrai que le travers de l'esprit n'exclut pas toujours des lumières capables de produire quelquefois de bonnes choses. Le catalogue de ses ouvrages s'élève à cent deux, dont quatre-vingt-douze imprimés, et le reste en manuscrits.

12. JEAN-PIERRE NICÉRON (1685-1738), Barnabite, fut un compilateur laborieux à qui l'on doit, entre autres, un recueil en 43 vol., intitulé : *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres de la république des lettres, avec un catalogue raisonné de leurs ouvrages*. Le premier défaut de cette compilation, c'est l'inexactitude du titre par rapport à la plupart des écrivains qui s'y trouvent insérés ; le second, c'est le défaut de proportion entre les notices, dont l'étendue est souvent en raison inverse de leur importance ; le troisième enfin, c'est d'être écrite avec une inégalité de style rebutante pour le lecteur. Mais, malgré ces défauts, on doit convenir que l'ouvrage de Nicéron est un des plus utiles qu'on ait publiés en France sur l'histoire littéraire.

13. RENÉ-JOSEPH DE TOURNEMINE (1661-1739), Jésuite, s'illustra d'abord comme professeur. Il était versé dans la plupart des connaissances humaines. En 1701, on lui confia la direction des *Mémoires* ou du *Journal de Trévoux*, qu'il enrichit d'une foule d'analyses et de dissertations curieuses. Critique impartial, il combattit les idées systématiques des PP. Hardouin et Panel, il loua la *Mérope* de Voltaire. On lui doit encore d'excellentes *Réflexions sur*

l'athéisme, douze *Dissertations* fort savantes sur Ménochius, etc.

14. DENIS DE SALLO, né l'an 1626 à Paris, conseiller au parlement, fonda, l'an 1665, le premier journal littéraire, sous le nom de *Journal des Savants*. Il devait présenter, avec l'analyse des ouvrages nouveaux, l'indication des découvertes les plus importantes dans les sciences. Il s'associa pour ce travail plusieurs de ses amis, entre autres Bourzéis, Gomberville, Chapelain et l'abbé Gallois, qui lui succéda, dès l'année 1666, dans la direction du journal, et qui la garda jusqu'en 1675. L'abbé de La Roque la prit à son tour, et la transmit, en 1687, au président Cousin qui, seul, continua le journal jusqu'en 1701. A cette époque, la rédaction en fut confiée à huit hommes de lettres, agréés par le roi, et qui se réunissaient chez l'abbé Bignon. Depuis 1715, les conférences des auteurs se tinrent à l'hôtel du chancelier ; et le *Journal des Savants*, dont il paraissait un numéro par mois, se soutint sans interruption jusqu'en 1792, où il fut supprimé. Louis XVIII le rétablit en 1816 avec les conditions de 1715.

CHAPITRE V.

ÉLOQUENCE.

§ 1^{er}. *Eloquence judiciaire.*

1. Pellisson ; ses trois Mémoires pour Fouquet. — 2. Autres ouvrages de Pellisson. —
3. L'éloquence parlementaire n'eut point lieu de s'exercer sous Louis XIV.

1. Après Patru (p. 333), le barreau du xvii^e siècle peut citer un beau talent ; mais ce ne fut ni un jurisconsulte ni un magistrat qui donna des exemples de la véritable éloquence judiciaire. Cette gloire appartient à un financier, homme de lettres, Pellisson.

PAUL PELLISSON, natif de Béziers (1624), commença par être l'ami de mademoiselle de Scudéri, qui le fit, sous le nom d'*Acante* et d'*Herminius*, figurer dans ses romans. Devenu premier commis de Fouquet, il partagea courageusement la disgrâce du surintendant, et ce fut à la Bastille qu'il composa, pour son ancien patron les trois *Mémoires* qui ont surtout contribué à sa réputation.

On peut dire que dans ces *Mémoires* l'éloquence judiciaire fut devinée telle qu'elle doit être, c'est-à-dire simple, claire, touchante, naturelle. En descendant de ces sommités sans base, de cette grandeur fausse et empruntée où elle s'était tenue jusque-là, l'éloquence se trouva naturellement au rang et dans le ton qui lui convient. Rien ne montre mieux, que les *Mémoires* de Pellisson, que toute l'erreur des avocats était pour ainsi dire une erreur des yeux plus qu'une erreur de l'esprit. Quand l'éloquence du barreau ne se crut plus en spectacle au monde comme l'éloquence antique, quand elle ne se vit plus revêtue de la toge romaine et sur le Forum, elle atteignit le *quod decet*, le convenable, qui donne à chaque genre son prix et son caractère. Dans cet ouvrage de l'amitié courageuse et fidèle, dans cet appel du talent à la puissance en faveur de l'infortune, affranchi des formes exagérées, de la dignité factice que conservait et imposait l'usage du barreau, Pellisson se montra tour à tour habile, touchant, élevé; il eut la clarté, l'abandon, la chaleur et la mesure de la vraie éloquence.

2. Ces trois *Mémoires*, qui n'empêchèrent point la condamnation de Fouquet, sont les seuls ouvrages de ce genre qui soient sortis de la plume de Pellisson; mais on a de lui :

1^o *L'Histoire de l'Académie française*, que déparent trop de vétilles, peu de critique et de discernement dans la louange, de nombreuses inexactitudes, et une diction parfois triviale et incorrecte;

2^o Le *Panégirique* et l'*Histoire de Louis XIV*. Le *Panégirique*, qui fut prononcé en 1671, eut un grand succès. Dans l'*Histoire*, les faits sont groupés avec ordre et narrés avec agrément. Pellisson y traite avec soin la partie politique; mais il n'a pas toujours su donner du mouvement aux formes de son style; il n'a pas non plus suffisam-

ment observé la différence qui doit exister entre le genre de l'histoire et celui des simples mémoires.

On lui doit encore quelques *Traité religieux* et des *Lettres historiques*, écrits avec élégance et correction. Pellisson mourut en 1693.

3. Sous le règne de Louis XIV, il n'y eut aucune place pour l'éloquence parlementaire : les Etats-Généraux ne se réunirent pas, et les magistrats furent contraints de se renfermer dans leurs véritables attributions ; ils se bornèrent à rendre la justice, et les choses n'en allèrent que mieux.

§ 2. Eloquence sacrée.

ART. 1^{er}. — COMBÉFIS, GIROUST ET MASCARON.

1. Combéfis ; sa Bibliothèque des Pères à l'usage des prédicateurs. — 2. Giroust ; ses Sermons. — 3. Mascarón ; ses Sermons et ses Oraisons funèbres. — 4. Caractère de son éloquence.

1. FRANÇOIS COMBÉFIS (1605-1679), Dominicain, habile helléniste, entreprit de rétablir dans sa pureté primitive le texte des anciens Pères, travail auquel il consacra près de cinquante années. Moins versé dans la langue latine, les traductions qu'il en a données sont obscures et quelquefois inintelligibles. Quant à sa *Bibliothèque des Pères à l'usage des prédicateurs* (*Bibliotheca Patrum concionatoria*, 8 vol. in-fol.), le style n'en est ni poli ni correct, mais les ecclésiastiques peuvent y trouver des secours qu'il ne s'agit que de bien employer.

2. JACQUES GIROUST (1624-1689), Jésuite, se distingua dans la prédication. Sa manière était simple, son éloquence forte et naturelle, sa vie exemplaire et conforme à la manière dont il prêchait. Il possédait merveilleusement l'art de fixer ou de réveiller l'attention de son auditoire par des mouvements pathétiques qu'il savait ménager à propos. On remarque, dans les *Sermons* du P. Giroust, de nombreuses incorrections qui pouvaient être moins sensibles dans le débit, où la chaleur de l'action cache ou fait pardonner les négligences de la com-

position. Il n'écrivait pas toujours ses Sermons, au moins en entier ; mais quand il en avait bien médité les principales parties, il s'abandonnait à son sujet. Le P. Bretonneau, son confrère, les a publiés d'abord en trois volumes, auxquels il a joint deux volumes de *Sermons sur l'Avent*, sous ce titre : *Le Pécheur sans excuse*, suivant l'usage de ce temps où les prédicateurs cherchaient un sujet auquel ils s'attachaient et qu'ils traitaient à fond en plusieurs discours.

3. JULES MASCARON (1634-1703), évêque d'Agen et membre de l'Oratoire, naquit à Marseille. Il commença sa carrière de prédicateur dans les villes d'Angers et de Saumur, où ses succès furent tels, qu'il fallut dresser des échafauds dans les églises pour donner des places à tous ses auditeurs. Il parcourut ensuite les principales grandes villes, et vint enfin à Paris. Louis XIV voulut l'entendre ; il prêcha plusieurs fois devant la cour *l'Avent* ou le *Carême* ; il prononça aussi des *Oraisons funèbres*, notamment celle de la reine Henriette d'Angleterre, du duc de Beaufort et de Turenne.

4. Mascaron est la dernière image de cette éloquence fausse et guindée qui se perdait dans les citations et les images : « Alors, dit Massillon, qu'elle semblait disputer ou de bouffonnerie avec le théâtre, ou de sécheresse avec l'école, et que l'orateur croyait avoir rempli le ministère le plus sérieux de la religion quand il avait déshonoré la majesté de la parole sainte en y mêlant ou des termes barbares qu'on n'entendait pas, ou des plaisanteries qu'on n'aurait pas dû entendre. » Toutefois on entrevoit dans ses ouvrages l'aurore et les progrès du siècle de Louis XIV. Ainsi que Rotrou s'était inspiré de Corneille, Mascaron s'anima des éclairs échappés au génie de Bossuet, aux artifices quelquefois éloquents de Fléchier : de là vient qu'il y a un abîme entre son *Sermon sur Anne d'Autriche* et son *Oraison funèbre de Turenne*. Dans ses premiers Sermons, en effet, Mascaron est singulièrement entaché de mauvais goût. Il écrit à mademoiselle Scudéri qu'il compte faire usage de ses romans et les citer en compa-

gnie des Pères de l'Eglise. Il cite Lucain et Lucrèce ; il applique à l'état d'une âme qui ouvre ses yeux à la lumière, sans être encore bien délivrée de ses anciennes erreurs, ce vers de Virgile :

Quæsitæ cælo lucem ingemuitque repertâ;

citation ingénieuse, mais déplacée.

Ainsi Mascaron marque dans l'éloquence le passage du siècle de Louis XIII à celui de Louis XIV. Si l'on trouve chez lui des idées alambiquées, des hyperboles outrées, des rapprochements bizarres, un fatigant mélange de mysticité, de métaphysique et d'enflure, il s'est surpassé dans l'Oraison funèbre de Turenne, soit que le sujet eût exalté son génie, soit qu'il eût profité des progrès que faisait le bon goût, sous les auspices de Bossuet et de Fléchier. Il eut la gloire de lutter contre ce dernier, et même sans désavantage. Fléchier est plus pur, plus égal, plus touchant : Mascaron garde encore quelques traces de recherche et d'emphase, mais d'abord elles sont bien plus légères et moins fréquentes ; surtout elles sont couvertes par de grandes beautés, et il l'emporte sur Fléchier par la force, la rapidité des mouvements. Il faut ajouter, à la louange de Mascaron, que s'il a trop cité les anciens, il les connaît assez bien pour les imiter, et même les traduire quelquefois avec bonheur. Il a surtout profité de quelques passages de Cicéron et de Tacite. On peut en dire autant de Bossuet et de Fléchier, chez qui l'on remarque souvent avec plaisir des traces de l'étude de l'antiquité.

ART. II. — BOSSUET ET FLÉCHIER.

1. Bénigne Bossuet ; sa première Thèse, son Sermon improvisé à l'Hôtel de Rambouillet, sa Thèse de tentative. — 2. Sa Réfutation du catéchisme de Ferry, son Panégyrique de saint Paul. — 3. Dix ans de la vie de Bossuet ; première Oraison funèbre, son Exposition de la doctrine catholique, et ses Sermons. — 4. Mérite extraordinaire de ces Sermons. — 5. Oraisons funèbres de Bossuet. — 6. Mérite particulier de ces discours. — 7. Sermon pour la profession de madame de La Vallière. — 8. Bossuet, précepteur du grand Dauphin ; ouvrages composés pour l'éducation de ce prince. — 9. Le Discours sur l'histoire universelle. — 10. La Politique tirée de l'Ecriture sainte. — 11. La Connaissance de Dieu et de soi-même, Lettre au pape Innocent XI. — 12. Zèle de Bossuet pour la conversion des protestants. — 13. L'Aigle de Meaux ; ses Prières, son Catéchisme, ses Méditations sur

l'Evangile et ses Elévations sur les Mystères. — 14. Assemblée du clergé de 1682; ouvrages auxquels elle donna lieu. — 15. Le Traité de la communion sous les deux espèces, et l'Histoire des variations; mérite de ce dernier ouvrage. — 16. Commentaire sur l'Apocalypse. — 17. Correspondance de Bossuet avec Leibnitz. — 18. Querelle théologique de Bossuet et de Fénelon. — 19. Traité de Bossuet contre la comédie, et autres ouvrages; sa mort. — 20. Appréciation générale de Bossuet. — 21. Liste des ouvrages de Bossuet qui n'ont point été cités dans cet article. — 22. Fléchier; ses poésies latines et françaises, ses Sermons et ses Oraisons funèbres. — 23. Mérite de ces ouvrages. — 24. Autres ouvrages de Fléchier.

Parlons d'avance le langage de la postérité; Bossuet
est un Père de l'Eglise.

(LA BRUYÈRE.)

1. JACQUES-BÉNIGNE BOSSUET naquit, l'an 1627, à Dijon, d'une famille considérée dans la robe. Il y fit chez les Jésuites ses premières études, et puisa dans leurs leçons cette piété vive, mais éclairée, qui préserve la jeunesse de tant d'écarts. A quinze ans, ses parents l'envoyèrent à Paris, au collège de Navarre, où la langue grecque, la philosophie, les chefs-d'œuvre de l'antiquité, mais surtout l'Ecriture et les saintes lettres occupèrent tous ses moments. Dès l'année suivante, il soutint sa première Thèse avec tant d'éclat, qu'on voulut le voir à l'Hôtel de Rambouillet: il y vint et improvisa, après quelques instants de méditation, un Sermon qui excita l'admiration générale. A vingt et un ans (1648), après avoir été reçu dans la corporation de Navarre, il soutint une autre Thèse, dite *Thèse de tentative*, et dont le sujet était une comparaison de la gloire du monde, et de celle qui attend le juste après la vie. La paix de Westphalie allait se conclure; le jeune héros de Rocroi et de Nordlingue brillait à ce moment de tout l'éclat de la victoire. Tout au milieu du discours, entre dans la salle le grand Condé, entouré de nombreux compagnons de ses armes. L'orateur, sans s'interrompre, paya, au nom de la France, le tribut d'admiration et de louanges qui était dû au jeune vainqueur, et sut lui dire aussi, avec une sorte d'autorité anticipée, combien cette gloire était vaine et périssable. Quarante ans après, il répéta les mêmes vérités sur le cercueil de ce prince. Le grand Condé fut si touché de ce discours que dès lors il lui voua, pour toute sa vie, son estime et son amitié.

2. A vingt-cinq ans, Bossuet fut reçu prêtre et docteur. Nommé chanoine de Metz, tout entier aux devoirs de son ministère, il édifiait par sa vie comme il surprenait par son génie tout ce qui l'entourait. En 1655, il publia la *Réfutation du catéchisme de Paul Ferry*, ministre protestant fort estimé par son savoir et ses talents. C'était son premier ouvrage; il eut un succès extraordinaire. Bientôt après, une mission, conçue par saint Vincent de Paul pour convertir les protestants du diocèse, fut dirigée par Bossuet avec non moins de réussite. Attiré souvent à Paris pour les affaires de son chapitre, ses prédications avaient de plus en plus une vogue merveilleuse. Il fit un *Panégryque de saint Paul*, qui peut être mis au rang de ce qu'il a écrit de plus beau, et successivement il composa d'autres panégryques qui ne lui sont pas inférieurs.

3. C'est à cette époque, de 1659 à 1669, que Bossuet se plaça, par son génie, sa science et sa vertu, à la tête de l'Eglise et de la religion en France.

Dans cet intervalle, il prononça, l'an 1663, sa première *Oraison funèbre*, celle de Cornet, grand-maître de Navarre, qui n'est pas sans beauté, quoique le sujet ait par lui-même peu de grandeur. Trois ans après il remplit le même devoir pour Anne d'Autriche. Il convertit Dangeau (p. 429), qui nous a laissé l'historique de sa conversion, et le grand Turenne pour lequel il composa (1668) le livre célèbre de l'*Exposition de la doctrine catholique*, livre si simple, si sincère, si fort de savoir et de preuves, qui montre la religion aussi facile à croire qu'à pratiquer, et la dégage des absurdités qui lui ont été attribuées par ses ennemis. C'est aussi dans cet intervalle qu'il mêla le plus souvent sa voix grave aux enchantements de Versailles, et qu'il prononça ses *Sermons* comme un contraste sublime avec les fêtes et les réjouissances de la cour.

4. Bossuet n'écrivait pas généralement ses sermons. Quelques heures avant de monter en chaire, il méditait sur son texte, jetait sur le papier quelques paroles, quelques passages des Pères pour guider sa marche; quelquefois il

dictait rapidement de plus longs morceaux, puis il se livrait à l'inspiration du moment, à l'impression qu'il produisait sur ses auditeurs.

Là apparaissent les traits vigoureux, mais heurtés, et comme l'image encore rude de ces impétueuses saillies, de ces mouvements rapides, de ces hautes pensées qui étonnent et accablent l'esprit; là se voient ces figures hardies et animées qui remuent l'âme en parlant à l'imagination; là aussi, ce mélange de grandeur et de simplicité, je ne dirai pas négligée, mais rude et âpre; car ce puissant génie semble dédaigner les artifices de la parole auxquels nous attachons tant de prix. On dirait qu'il les juge indignes de la gravité de son saint ministère; peut-être bien aussi qu'assuré de la vigueur même et de l'effet de sa pensée, il voulait élever la simplicité du langage jusqu'à sa hauteur. Il conserve, avec la majesté des Ecritures dont il est nourri, et la teinte orientale de son imagination, un air fier et sauvage, une allure libre et ferme, une familiarité pleine de charme et d'énergie. Mais oublions quelques rares négligences, quelques fautes de langage faciles à corriger; laissons-nous entraîner à la rapidité, au mouvement, à la chaleur de la pensée, laissons notre imagination se pénétrer profondément de ces images vives et éclatantes qui viennent en foule la frapper, et demandons-nous si jamais l'éloquence déploya plus de force, de grandeur et de feu. Sa parole ardente, enflammée, pleine du souffle des prophètes, descend et agit sur l'auditoire avec une autorité irrésistible et un empire surnaturel; toutes les âmes sont saisies tour à tour de terreur et d'espérance, et tremblent, pleines d'une sainte horreur, sous les foudres de cette sublime pensée, qui semble elle-même agitée de respect et de crainte sous la grandeur des mystères et des vérités qu'elle annonce, et du Dieu qu'elle enseigne.

En contemplant ces ébauches précipitées et incertaines des Sermons de Bossuet, ces premiers jets d'une sublime pensée, on se demande pourquoi il les a laissés à cet état inachevé de production. Ce n'est pas qu'il dédaignât la

gloire, mais il ne l'apercevait point : un but plus élevé animait et sa pensée et son génie ; l'éloquence, à ses yeux, n'était qu'un moyen, et non une fin. A la religion seule se rapportaient tous ses efforts ; il eût craint de dérober à cette cause sacrée, pour le donner au vain soin de sa réputation, un temps qu'il croyait pouvoir mieux employer qu'à polir des discours : c'est là ce qui nous explique pourquoi il ne s'occupa jamais de publier ses Sermons. Il ne parla jamais que pour enseigner une vérité, comme il n'écrivit que pour combattre une erreur ; et c'est quelque chose de plus admirable que le génie, que cette conviction des vérités religieuses et morales qui place le devoir avant la gloire elle-même. Malgré cette abnégation littéraire, cette indifférence pour sa réputation, Bossuet n'a rien perdu aux yeux de la postérité. Ses Sermons formeront toujours une belle préparation aux Oraisons funèbres, qui les surpassent et ne les font point oublier.

5. Le mérite éminent de Bossuet le fit nommer, en 1669 et 1670, évêque de Condom ; deux mois après, il prononça l'*Oraison funèbre de la reine d'Angleterre*, et l'année suivante, celle de *Madame*, qui forment, avec celles d'*Anne d'Autriche*, de *Marie-Thérèse* (1683), de la *princesse Palatine*, Anne de Gonzague (1685), de *Le Tellier* (1686) et du *grand Condé* (1687), le premier et le plus glorieux titre de Bossuet à l'éloquence. Il ne rechercha point l'occasion de les prononcer ; mais pour honorer des trépas illustres, nulle solennité n'était aussi grande que les paroles de Bossuet.

6. On a souvent peint Bossuet au milieu d'une assemblée religieuse et attentive à ses paroles, instruisant les rois sur la tombe d'une reine aussi grande que ses malheurs (la reine d'Angleterre) ; tantôt étalant dans une seule mort (celle de Madame) la vanité des espérances et des prospérités humaines ; puis, sur le cercueil d'un héros (le grand Condé), appelant devant le tribunal de Dieu et les terreurs de l'éternité tous les âges et toutes les conditions, venant lui-même à la suite de tant de générations, et mêlant, pour la dernière fois, à ce deuil religieux les

accents d'une voix qui ne devait plus se faire entendre que pour l'enfance et le malheur. Ces magnifiques images, ces mouvements sublimes sont gravés dans tous les esprits. Ce sont là les morceaux et les Oraisons funèbres que l'on cite le plus souvent ; pourtant les autres ne sont pas indignes de lui.

Sans doute, elles offraient à l'éloquence un champ moins vaste, un cadre moins heureux ; mais, si elles n'admettaient pas le même éclat de figures, la même vivacité de couleurs, la même pompe de diction, elles étaient, par cela même, plus propres à recevoir cet intérêt doux et simple, qui s'attache à la peinture des vertus privées et chrétiennes, et à montrer la souplesse et la flexibilité du génie de Bossuet. Certes, c'est un tableau plein de charme et de grâce que celui dans lequel l'orateur retrace les vertus modestes et néanmoins royales d'Anne d'Autriche, de cette princesse qui, placée si près de la majesté d'un grand roi, et, pour ainsi dire, sous l'éclat d'une gloire devant laquelle tout disparaissait et s'effaçait, sut pourtant le soutenir par cette autorité secrète, ce respect profond que commandent les plus pures vertus dans une telle élévation. Il est pourtant impossible que le génie de Bossuet n'éclate pas tout entier, qu'il ne produise pas de ces fortes pensées qui saisissent l'imagination, et en un seul trait forment un tableau complet : soit que, dans l'Oraison de la princesse Palatine, il peigne les amusements sérieux de la cour, ses ambitions si ardentes couvertes par des plaisirs si frivoles, soit qu'il dise les troubles de la Fronde, les vaines pensées et les promesses trompeuses des politiques, trahissant dans ces profondes réflexions le philosophe non moins que l'historien ; soit qu'abattant déjà cette impiété, dont le bruit sourd avait aussi frappé les oreilles d'un autre grand homme, il enlève aux incrédules les misérables subterfuges sur lesquels ils fondent leurs doutes coupables, et ne leur laisse pas même le néant qu'ils espèrent.

L'Oraison funèbre de Letellier présente des passages non moins remarquables. Profond et attachant lorsqu'il

nous montre ce ministre exerçant les saintes et paisibles fonctions de la justice au milieu des orages civils, avec le courage de l'âme plus rare que la valeur, Bossuet est plein d'une religieuse tristesse lorsqu'il déplore les vains calculs des ambitieux, et montre le vide de cette seconde vie de réputation à laquelle ils aspirent et par laquelle ils veulent tromper leur néant. Il y a dans ces passages la profondeur de Tacite avec un art inconnu à Tacite, de donner aux réflexions du mouvement, des images à la pensée. Dans ces divers ouvrages, Bossuet n'est pas au-dessous de lui-même ; et si l'on doit admirer la grandeur du génie, qui se soutient à la hauteur des sujets les plus relevés, on ne doit pas moins le louer lorsque, par une merveilleuse fécondité, il anime et enrichit des sujets moins grands et moins heureux.

7. Après ces discours fameux, Bossuet ne fit plus entendre sa voix que dans quelques rares occasions. Il consentit à prêcher pour la profession de madame de La Vallière ; lui-même dit dans son sermon : « Je romps un » silence de tant d'années ; je fais entendre une voix que » les chaires ne connaissent plus. » Nous ne savons pour quoi ce sermon passe, auprès de quelques critiques, pour inférieur aux autres discours de Bossuet. On n'y trouve rien, il est vrai, qui soit personnel à madame de La Vallière, qui rappelle ni l'amour du roi pour elle ni ses faiblesses. Si c'est là ce qu'on regrette, c'est méconnaître et le génie de la chaire chrétienne et la sublime gravité de Bossuet. Dans cette Oraison funèbre (car c'est une espèce de mort sainte et volontaire qu'il célébrait), il peint avec la même force que partout ailleurs le néant et le vide des choses terrestres, et la puissante bienfaisance de la grâce qui ramène l'âme avec ardeur vers sa destination primitive, vers Dieu, loin duquel elle s'était égaré.

8. En 1670, Bossuet avait été nommé précepteur du Dauphin, et quelques années après, premier aumônier de la Dauphine. C'est sous sa direction que furent faites toutes les excellentes éditions *ad usum Delphini*, qui, aujourd'hui encore, sont recherchées des érudits. Ce fut

aussi pour l'éducation de ce prince qu'il composa le *Discours sur l'histoire universelle*, la *Politique tirée de l'Ecriture sainte*, le *Traité de la connaissance de Dieu et de soi-même*, etc. Arrêtons ici nos regards.

9. Dans le *Discours sur l'histoire universelle*, tout se rapporte à la religion et s'en inspire. Indépendamment de ce que l'ouvrage gagne sous le rapport du mouvement et de l'unité, par cette pensée première qui groupe autour d'un seul peuple et d'un seul événement les peuples et les événements divers, c'est encore une vue aussi neuve que profonde, qui fait de Dieu l'âme et le centre d'un ouvrage. Le reste du *Discours* n'est pas au-dessous de cette grande et première idée, et Bossuet s'y montre à la fois historien, législateur, philosophe, théologien, prophète.

10. Bossuet, qui avait fait de la crainte religieuse le fondement de tous ses *Discours*, l'autorité souveraine qu'il opposait à la majesté royale, qui, dans l'*Histoire universelle*, avait vu que c'est la Providence, et non les hommes, qui dispose du destin des empires, fit aussi de cette Providence et de cette autorité, de cette crainte, la base du gouvernement, la règle et le frein de la puissance absolue des monarques. C'est là le fonds de sa *Politique sacrée*, ouvrage dans lequel les paroles et les pensées de Bossuet se mêlent et se confondent si heureusement avec les pensées et les paroles de la Bible, qu'elles semblent ne former qu'un même tout ; et rien, selon nous, n'est plus propre à montrer la sublimité de Bossuet que de le voir ainsi, par une inspiration plus qu'humaine, se soutenir auprès de l'admirable simplicité de l'Evangile et de la majesté des Ecritures. Au reste, dans ce livre, Bossuet considère la politique de cette hauteur où il est accoutumé de contempler les choses et les hommes ; c'est au Ciel qu'il pose le fondement de ses principes. Justice et piété de la part des rois, obéissance et fidélité de la part des peuples, voilà toute sa politique. Il les place d'ailleurs également sous l'œil de ce Dieu qui tient en sa main le cœur de tous les hommes, et qui, dans les trésors de sa toute-puissance,

a des récompenses pour la faiblesse vertueuse, et des vengeances pour la grandeur coupable. Cela vaut un peu mieux que nos gouvernements constitutionnels, où les rois ne savent gouverner ni les peuples obéir.

11. La *Connaissance de Dieu et de soi-même* est, dans la philosophie, un monument plein de grandeur, où l'on retrouve, avec la profondeur de Bossuet, une variété, une étendue, une solidité de connaissances que l'on croyait impossible à tant d'éloquence. C'est là qu'éclate la supériorité de cette philosophie religieuse, qui, toujours éclairée par la conviction de l'immortalité et la noblesse primitive de notre être, découvre, dans l'examen de nos facultés, un principe plus élevé en même temps qu'il est plus vrai. L'âme au moins ne périt pas dans cette épreuve et cette décomposition d'elle-même : de cette analyse elle sort plus brillante et plus pure. Ainsi, le plus beau don du Ciel, l'esprit, est consacré à sa véritable destination ; il agrandit, il ennoblit l'homme à ses propres yeux, et, dans l'immatérialité de ses facultés, lui montre ses devoirs et son immortalité future.

Bossuet s'occupait des détails minutieux de l'éducation du Dauphin avec autant de soin que des considérations générales ; c'est ce que nous voyons dans une belle et curieuse *Lettre* qu'il écrivit au pape Innocent XI pour lui rendre, de cette éducation, un compte demandé par le pontife.

12. Ce n'était pas là la seule occupation de son infatigable génie. Son zèle pour la conversion des protestants n'était pas moins infatigable. Lorsqu'il fit imprimer son *Exposition de la doctrine catholique*, les ministres réformés, Noguier, Bastide et Brueys, s'empressèrent de réfuter un livre qui leur était si redoutable. Il répondit victorieusement aux deux premiers, et plus victorieusement encore au troisième, en le convertissant à la vraie foi. La conférence qu'il eut avec le ministre Claude (p. 504) valut encore au catholicisme mademoiselle de Duras et beaucoup d'autres personnes que l'esprit de secte n'aveu-glait point.

13. En 1681, lorsque l'éducation du Dauphin fut terminée, Bossuet obtint un évêché dont le nom sert souvent à le désigner, l'*Aigle de Meaux*. Dès lors il reprit la prédication pour les fidèles de son diocèse. Ses *Sermons* étaient des exhortations paternelles et familières ; jamais il ne les préparait ; il s'abandonnait à son inspiration, tantôt simple et touchante, tantôt puissante et sublime. Il s'occupa sans cesse d'instructions pastorales, de pieuses recommandations ; il composa des *Prières* et le *Catéchisme de Meaux*, si justement estimé, et dont le fameux *Catéchisme de l'empire français* n'est guère que la reproduction ; lui-même l'enseignait quelquefois aux petits enfants. Il traduisit en vers plusieurs *Psaumes* pour satisfaire à la piété de quelques religieuses ; ce fut aussi pour des religieuses que furent écrits deux de ces plus éloquents ouvrages, les *Méditations sur l'Evangile* et les *Elévations sur les mystères*.

14. Cependant le roi, qui depuis plusieurs années avait eu quelques démêlés avec le pape pour le droit de régale, et qui, par un édit de 1673, avait déclaré ce droit applicable à tout le royaume, voulut, en 1682, le faire approuver par le clergé de France. Il s'assembla ; Bossuet, qui en était l'âme, ouvrit la session par un *Sermon* qu'il prononça ; il prit pour sujet l'unité de l'Eglise, afin de montrer et de protester hautement que l'on ne songeait point à s'en écarter ; mais le discours se sent un peu de l'embarras où se trouvait Bossuet, à la fois si soumis aux deux puissances, et contraint de combattre l'une au nom de l'autre. Ce fut lui qui rédigea les quatre *Propositions* fameuses qui, depuis, sont demeurées une loi de l'Etat. Le pape les condamna. Bossuet entreprit de les défendre ; mais cette *Défense* n'a été publiée qu'après sa mort, et sans qu'il y eût mis la dernière main.

15. Mais sa plus grande affaire, c'était la conversion des protestants et la controverse avec leurs docteurs. En 1682, il publia le *Traité de la communion sous les deux espèces*, dans lequel il montre que, de tout temps, l'Eglise avait autorisé la communion sous une seule espèce, pra-

tique que les réformés regardaient à tort comme contraire à la vraie religion. Mais le plus grand ouvrage qu'il ait composé contre la Réforme, c'est l'*Histoire des variations*.

Deux grandes difficultés se présentaient pour cet ouvrage. Il fallait, d'une part, toute la solidité de sa raison, l'étendue de ses connaissances, la sûreté de son jugement, pour tracer avec précision et définir avec une rigoureuse justesse les questions si délicates et si faciles à confondre qu'avait soulevées la Réforme, comme pour porter, dans une matière aussi grave et aussi abstraite, cette vive lumière qui la montrât à tous les regards et à toutes les intelligences. D'une autre part, dans l'histoire, la grandeur des faits, le rang élevé des personnages, suffisent par eux-mêmes à l'intérêt. Ici, rien de pareil. C'est une matière obscure et pénible à démêler, et avec laquelle les esprits sont peu familiarisés. Pour dompter cette matière ingrate et rebelle, Bossuet plaça la théologie sous le jour de la politique, les éclairant, les expliquant l'une par l'autre, comme dans le *Discours sur l'histoire universelle*, il avait agrandi et animé la scène historique, en y introduisant le ressort puissant et les sublimes considérations de la religion. Cette partie dogmatique de l'ouvrage est pleine de vie et de mouvement. Là se meuvent, comme en un vivant tableau, les acteurs qui ont occupé et remué le xvi^e siècle : Luther, dur, opiniâtre, hardi, impétueux ; Mélanchthon, plus timide et plus modéré, tremblant sous le despotisme et devant le génie inflexible de son maître ; Mélanchthon, dont Bossuet se plaît à peindre l'âme tendre, les douces vertus et le talent digne d'une meilleure cause : Calvin, né avec moins de ce génie actif et audacieux qui entraîne les esprits et fait les révolutions, mais avec plus de cette souplesse, de cet art d'insinuation qui les étend et les fixe ; enfin toutes ces physionomies singulières, cette scène animée, ce drame si intéressant, sont peints avec des couleurs pleines d'éclat et de force. Les variations successives du protestantisme ne sont pas tracées avec moins de fidélité et de

verve. La dialectique serrée de Bossuet presse et accable de toute part la Réforme, et ne lui laisse, contre la force invincible de ses preuves, pour réponse que le scepticisme, pour retranchement que l'incrédulité.

16. Parmi la foule d'ouvrages composés par Bossuet contre la Réforme, il faut distinguer aussi *le Commentaire sur l'Apocalypse*, où quelques protestants voulaient trouver prédite la chute de l'autorité papale. Bossuet entreprit de montrer que la prophétie, outre son sens mystique relatif à la fin des temps, s'appliquait à la chute de l'empire romain. Cette explication est présentée d'une manière probable, et rien n'égale l'effet que produit l'imagination du sublime commentateur, maniant les symboles terribles de *l'Apocalypse*, montrant la destruction de Rome par les Barbares, le renouvellement des nations, leur corruption et leurs calamités.

17. Tous ces combats, et le génie qui les avait soutenus, avaient fait de Bossuet l'oracle de l'Eglise et le représentant du catholicisme. Aussi, lorsqu'en 1690 les Luthériens songèrent à se réunir à la communion romaine, ce fut à Bossuet qu'ils s'adressèrent par l'organe de Leibnitz. La négociation, comme on peut le penser, n'eut pas de suite ; mais elle fit naître une remarquable correspondance entre ces deux grands hommes ; correspondance dans laquelle tout l'avantage resta à Bossuet, pour le fond comme pour la forme de la discussion.

18. Un nouveau et dernier combat occupa toutes les forces de sa vieillesse.

La dévotion mystique et passionnée de madame Guyon, qui déjà en divers lieux avait inspiré quelques alarmes, séduisait alors la cour et la ville. Tous ceux qui composaient la société du duc de Beauvilliers, et surtout Fénelon, étaient subjugués par l'attrait de cette doctrine exaltée. Madame de Maintenon l'avait introduite à Saint-Cyr ; mais l'évêque de Chartres fit naître dans son esprit quelques scrupules ; elle désira que Bossuet, le cardinal de Noailles, alors évêque de Châlons, et Tronson, supérieur de Saint-Sulpice,

examinassent les livres et les opinions de madame Guyon. Fénelon se fit auprès d'eux, non point le défenseur, mais le modeste interprète du langage bizarre de madame Guyon ; il essaya de montrer, surtout à Bossuet, qu'au fond c'était la même doctrine qu'avaient professée les Mystiques approuvés par l'Eglise, saint François de Sales, sainte Thérèse. Après beaucoup de conférences, les trois commissaires rédigèrent trente-quatre articles qui contenaient une condamnation entière, mais indulgente, des livres de madame Guyon. Fénelon, après quelques difficultés, signa ces articles. Peu de temps après, il fut nommé archevêque de Cambrai. Rien encore n'avait troublé sa liaison avec Bossuet, qui voulut absolument sacrer celui qui se disait son respectueux disciple. De nouveaux écrits décidèrent l'autorité à arrêter madame Guyon, et Bossuet à réfuter le quiétisme d'une manière complète et directe. Fénelon se plaignit ; Bossuet s'offensa de ses ménagements ; les esprits s'aigrirent, et dès qu'eut cessé leur amitié, la différence de leur caractère éclata : Bossuet, droit, simple, inébranlable dans sa conviction, ne concevant ni les distinctions ni les nuances, emportant tout de haute lutte ; Fénelon, rempli de finesse et de douceur, aimant à plaire à chacun par bienveillance, entrant dans le sens d'autrui, modifiant involontairement ses paroles pour ne point heurter, nourrissant sur la politique des idées toutes différentes, éloquent par séduction plus que par puissance, d'une imagination douce, aimable et riante, plus spirituel enfin que Bossuet, comme celui-ci le disait souvent avec fierté. La lutte une fois engagée entre de tels hommes, forts de leur pureté et de leur conscience, devait être vive, et nulle part peut-être leur âme ne s'est montrée plus puissante. Pendant que Bossuet composait son livre contre les Mystiques, Fénelon se crut obligé de les soutenir, et publia ses *Maximes des saints*, où il s'efforçait de trouver, dans les écrits des auteurs que l'Eglise honore d'un culte public, les mêmes opinions qu'on avait reprochées à madame Guyon : alors le scandale éclata. Louis XIV exila Fénelon, disgracia ses amis, et déféra à Rome les *Maximes des*

saints, qui y furent condamnées : Fénelon se soumit humblement, et le quiétisme avec lui.

19. D'autres travaux occupèrent encore les dernières années de Bossuet. Il fit *contre la comédie* un Traité qu'il est curieux de comparer à celui que composa depuis Jean-Jacques Rousseau, d'après des motifs de morale purement humaine. Il provoqua, dans l'assemblée du clergé, en 1700, des règlements et des instructions sur la conduite des ecclésiastiques, qu'il voulait ramener à l'observation scrupuleuse de leurs sévères devoirs. Peu de temps après, il écrivit contre Richard Simon, contre Dupin et quelques autres auteurs. Enfin, il mourut en 1704, à l'âge de soixante-seize ans, regretté de tous, et laissant la réputation méritée du plus grand génie de l'Eglise moderne.

20. Bossuet ne fut pas aussi bien apprécié par ses compatriotes que par la postérité. Du temps de Louis XIV, on faisait encore des comparaisons de Bossuet à Fléchier et même Mascaron ; on mettait en parallèle leur talent. Aujourd'hui, tout le monde s'accorde à dire que, parmi les hommes éloquents, aucun ne le fut à la manière de Bossuet. Jamais l'éloquence ne fut plus dégagée de tout artifice, de tout calcul ; c'est une grande âme qui se montre tout à nu, qui entraîne tout avec elle. Les mots, l'art de les disposer, l'harmonie des sons, la noblesse ou le vulgaire des expressions, rien n'importe à Bossuet ; sa pensée est si forte que tout lui est bon pour l'exprimer. Il y a dans sa simplicité une sorte de rudesse qui semble braver le lecteur, et rejeter dédaigneusement tout ce qui plaît ou séduit. L'habitude des Livres Saints avait donné à son langage comme une autorité prophétique, et, après l'Ecriture qui a été inspirée par l'Esprit saint, il n'y a rien de si grand que Bossuet, qui a été inspiré par la simple et forte persuasion de son cœur, sans aucun mélange de motifs humains.

On a dit de Bossuet qu'il était inégal. Les critiques, qui cherchent dans le langage, non point la révélation de l'âme, mais des procédés imitables et des modèles plus ou

moins classiques, peuvent parler ainsi ; mais, quand on a pénétré dans l'intérieur de Bossuet, on le retrouve le même dans chaque mot sorti de sa bouche, dans chaque ouvrage sorti de sa plume. On a fait un choix dans ses œuvres, et l'on a depuis longtemps recommandé, par préférence, à l'admiration, les *Oraisons funèbres* et le *Discours sur l'histoire universelle*. Cette sorte de réprobation pour ses autres écrits est injuste ; elle empêche de connaître à fond l'homme lui-même, et de remonter ainsi à la source de son talent. Quand on a bien lu Bossuet, on ne connaît plus ces prédilections, et l'on ne voit plus dans ses écrits que la différence des sujets.

21. Outre les ouvrages que nous avons cités dans le cours de cet article, on a de Bossuet :

1^o *Discours prononcé à l'Académie française*, le jour de sa réception (8 juin 1671) ;

2^o *Règlement du séminaire des Filles de la propagation de la Foi, établies à Metz* ;

3^o *Lettre de M. l'évêque de Condom à M. Dubourdieu sur les protestants, et Conférence avec M. Claude sur la matière de l'Eglise* ;

4^o *Lettre pastorale aux nouveaux catholiques du diocèse de Meaux* ;

5^o *Défense de l'Histoire des variations contre la réponse de M. Basnage*, où Bossuet a principalement en vue de combattre la prise d'armes des protestants ;

6^o *Explication de quelques difficultés sur les prières de la messe* ; Bossuet y répond aux difficultés que les Calvinistes tiraient de certaines prières de la messe contre la transsubstantiation et la présence réelle ;

7^o *Prières ecclésiastiques pour aider le chrétien à bien entendre le service de sa paroisse* ;

8^o *Pièces et Mémoires touchant l'abbaye de Jouarre* ;

9^o *Statuts et ordonnances synodales pour le diocèse de Meaux* ;

10^o *Liber psalmorum, additis cantibus, eum notis*, avec une savante dissertation ;

11^o *Lettre sur l'adoration de la Croix* ;

12^o *Libri Salomonis*, avec des notes remarquables par leur clarté et leur précision ;

13^o *Lettres écrites par J.-B. Bossuet, etc.*, pour servir de réfutation aux écrits que les religionnaires ont répandus touchant la mort de Pellisson ;

14^o *Ordonnance et instruction pastorale sur les états d'oraison*, publiée lorsqu'on commençait à parler du quiétisme ;

15^o *Méditation sur la rémission des péchés*, etc. ;

16^o *Epistolæ quinque ecclesiæ præsulum*, etc. ;

17^o *Instruction sur les états d'oraison* où sont exposées les erreurs des faux mystiques, avec les actes de leur condamnation ;

18^o *Déclaration sur le livre intitulé : Explication des Maximes des saints* ;

19^o *Divers écrits ou mémoires sur le livre intitulé : Maximes des saints* ;

20^o *Réponse à quatre lettres de M. de Cambrai* ;

21^o *Relation sur le Quiétisme* ;

22^o *Trois traités sur le Mysticisme* ;

23^o *Remarques sur la Réponse de M. de Cambrai à la Relation sur le Quiétisme* ;

24^o *Réponse aux préjugés décisifs pour M. de Cambrai* ;

25^o *Les Passages éclaircis* sur le même sujet ;

26^o *Mandement pour la publication de la constitution du pape Innocent XII (1699), portant condamnation du livre intitulé : Explication des Maximes*, etc. ;

27^o *Relation d'actes et de délibérations* sur le même sujet ;

28^o *Ordonnance synodale pour la célébration des fêtes* ;

29^o *Statuts synodaux et ordonnances (1698)* ;

30^o *Instruction pastorale sur les promesses de l'Eglise* (contre le ministre Jurieu), vrai modèle d'une discussion éloquente ;

31^o *Seconde instruction pastorale* sur le même sujet : Bossuet y réfute le *Traité des préjugés faux et légitimes*, par lequel Jurieu avait répondu à la première. Après la soumission de Fénelon, Bossuet revint, par cet ouvrage, à la controverse contre les protestants.

32^o *Ordonnance et instruction contre la version du Nouveau Testament*, imprimée à Trévoux (par Richard Simon, accusé d'y favoriser les nouveautés et même le socinisme).

33^o *Explication de la prophétie d'Isaïe sur l'enfantement de la sainte Vierge* (1704). C'est ici le dernier ouvrage publié par Bossuet ; il l'acheva peu de temps avant sa mort.

Bossuet laissa un grand nombre de manuscrits qui furent publiés, pour la plupart, par son neveu Jacques-Bénigne Bossuet, évêque de Troyes. D'autres sont restés manuscrits :

34^o *Lettres à la R. mère et aux religieuses de Port-Royal*, touchant la signature du Formulaire (1664) ;

35^o *Avertissement sur le Nouveau Testament* du P. Quesnel ;

36^o *Justification des réflexions sur le Nouveau Testament* ;

37^o *Traité du libre arbitre et de la concupiscence* ;

38° *Défense de la doctrine de saint Augustin touchant la grâce efficace* ;

39° *Traité de l'amour de Dieu* ;

40° *Lettres spirituelles à une de ses pénitentes* (madame Cornuau) ;

41° *Abrégé de l'Histoire de France* : il finit au règne de Charles IX ;

42° *Opuscules de Bossuet* ;

43° *Notes sur la Genèse et les prophètes* ;

44° *Sur la ruine de Babylone* ;

45° *Défense de la tradition des saints Pères* ;

46° *Tradition défendue sur la matière de la communion sous une espèce* ;

47° *De la vraie tradition de la théologie mystique* ;

48° *Lettres de spiritualité* ;

49° *Lettre à un non-conformiste* ;

50° *Lettres sur plusieurs matières de controverse* ;

51° *Remarques sur la Bibliothèque des auteurs ecclésiastiques de M. Dupin* ;

52° *Logique* composée pour l'éducation du Dauphin,

53° *Traité concernant les lois et les coutumes particulières du royaume de France*, également composé pour cette éducation ;

54° *Poésies chrétiennes*.

22. ESPRIT FLÉCHIER, né l'an 1632 à Pernes, dans le diocèse de Carpentras, fut le contemporain de Bossuet et même son rival. A l'âge de seize ans, il entra dans la congrégation de la doctrine chrétienne, dont le P. Audiffret, son oncle, était général, et se livra, suivant l'Institut, aux fonctions de l'enseignement. Devenu prêtre séculier (1659), il se fit d'abord connaître par des poésies françaises et latines, entre autres sa description du brillant Carrousel, *Circus regius*, dont Louis XIV donna le spectacle en 1662. L'amitié du duc de Montausier lui procura la place de lecteur auprès du grand Dauphin. Les *Sermons* de Fléchier accrurent sa réputation, et ses *Oraisons funèbres* y mirent le comble. Il fut élevé successivement au siège épiscopal de Lavaur et de Nîmes ; par la douceur de sa morale, sa piété sincère et son inépuisable charité, il sut, au milieu des circonstances les plus difficiles, se concilier le respect et l'affection de tous ses administrés, catholiques et protestants. Il mourut, béni des pauvres comme des riches, en 1710, à l'âge de soixante-dix-huit ans.

23. Ce qui a fait la gloire de Fléchier, ce sont ses Oraisons funèbres. Il a prononcé celle de *Mademoiselle de Rambouillet*, duchesse de Montausier, celle du *duc de Montausier*, de la *dauphine de Bavière*, de *Marie-Thérèse*, de *Turenne*, etc.

24. Fléchier n'échappa point entièrement au mauvais goût qui infectait la chaire quand il parut. Bel-esprit, il court trop après les métaphores, plus occupé d'arrondir ses périodes que de toucher les âmes ; en lui le rhéteur ne disparaît jamais. Cependant, dans l'*Oraison funèbre de Turenne*, son chef-d'œuvre, et quelquefois dans celle de *Montausier*, il s'élève à l'éloquence. Sévèrement jugé par La Bruyère, et en ces derniers temps trop dédaigné, Fléchier n'est point sans génie : il a été utile à notre langue ; il l'a polie ; il lui a appris la délicatesse des mots, la variété des tours, et surtout le nombre : habile et ingénieux artisan de paroles dont l'étude serait singulièrement utile aujourd'hui qu'on défigure la langue, qu'on la force pour lui faire produire des effets avortés. Quant au parallèle de Bossuët et de Fléchier, ce serait mettre le rhéteur en face de l'orateur.

Les *Sermons* de Fléchier offrent un style pur, fleuri, noble, brillant même ; mais ils manquent de profondeur.

25. Outre ces ouvrages, on a de Fléchier :

1^o La *Vie du cardinal de Commendon*, écrite avec pureté et une grande délicatesse de style ;

2^o L'*Histoire de Théodose le Grand*, composée pour l'éducation du Dauphin. Elle est remarquable par la beauté du style et par l'exactitude des faits. L'auteur y relève les grandes qualités de Théodose, et n'y dissimule ni ses défauts ni ses fautes.

3^o Des *Panegyriques de saints*, écrits avec pureté, mais qui ne sont pas toujours exempts d'affectation.

4^o Des *Œuvres posthumes*, contenant ses harangues, compliments, discours, poésies latines, poésies françaises. Parmi ces dernières, on trouve quatre dialogues sur le *Quiétisme*. Le style des harangues et des compliments est élégant et soigné, attention qui n'abandonnait jamais Fléchier.

5^o *Mandement et lettre pastorale*, même mérite et même défaut.

6^o Enfin des *Lettres choisies sur divers sujets*, où l'on trouve des *Mémoires* et une *Relation des troubles des Cévennes*.

ART. III. — BOURDALOUE ET FÉNELON.

1. Bourdaloue prêche après Bossuet. — 2. Caractère de sa prédication. — 3. Œuvres complètes de Bourdaloue. — 4. Fénelon : son *Traité de l'éducation des filles* et celui du ministère des pasteurs. — 5. Fénelon, précepteur du duc de Bourgogne ; le *Télémaque* et autres ouvrages composés pour l'éducation de ce prince. — 6. Le *Cygne de Cambrai*, les *Maximes des saints* et les *Sermons* de Fénelon. — 7. Fin de la vie de Fénelon. — 8. Ses *Dialogues sur l'éloquence*, sa *Lettre à l'Académie française* et ses *Lettres à La Motte*. — 9. Appréciation du *Télémaque*. — 10. *Traité de l'existence de Dieu*, *Lettres religieuses* et autres ouvrages de Fénelon.

1. LOUIS BOURDALOUE, Jésuite, né l'an 1632, à Bourges, avait seize ans lorsqu'il entra dans la société dont il devait faire un jour l'un des plus beaux ornements. Après avoir d'abord prêché quelque temps en province, il fut appelé par ses supérieurs à Paris. C'était en 1669 ; Bossuet descendait de la chaire ; Bourdaloue y monta à une époque où la première jeunesse du roi était passée, où Louis XIV commençait à entourer son âme de pensées pieuses. C'était un homme énergique, s'appuyant sur un dogme inflexible et précis ; c'est un théologien qui discute et réfute. Bourdaloue venait bien après Bossuet. Plus tôt, il eût encore trouvé dans les esprits les doutes hardis, dans les cœurs les révoltes secrètes, qui, nés des agitations des siècles précédents, avaient eu besoin, pour être domptés et anéantis, de la parole foudroyante de Bossuet. Bourdaloue parut en un temps où la religion régnait dans les habitudes et dans les cœurs sans partage et sans contestation. Elle établissait la discipline chrétienne, présidait, sans effort et sans contrainte, à toute la vie de cour comme à la vie bourgeoise ; elle établissait entre le prince et les grands, entre les domestiques et les maîtres, une heureuse harmonie sous l'empire des mêmes croyances ; animait doucement tous les cœurs d'une vive et sincère piété, et abaissait tous les rangs dans la crainte et l'espérance d'un même avenir. Les maîtres ne sont pas seulement les surveillants de leurs domestiques, ils en doivent être encore les tuteurs spi-

rituels ; ils n'ont pas seulement l'autorité matérielle , ils ont charge d'âmes ; ils répondent de leurs consciences ; ils leur doivent non-seulement l'exemple des devoirs religieux , mais ils en doivent exiger d'eux l'accomplissement. Tout se lie dans cette société évangélique comme dans les Sermons de Bourdaloue : il n'est pas un devoir de la vie chrétienne , pas une vérité religieuse dont il ne fasse une obligation étroite aux maîtres encore plus qu'aux serviteurs ; aussi son recueil de Sermons pourrait-il être appelé un *Cours complet de religion*.

2. Bourdaloue prêcha l'*Avent* à la cour en 1670 , et le *Carême* en 1672 : il fut redemandé pour les Carêmes de 1674 , 1675 , 1680 , 1682 , et pour les Avents de 1684 , 1686 , 1689 et 1693. C'était une chose inouïe : le même prédicateur était rarement appelé trois fois à la Cour : Bourdaloue y parut dix fois , et fut toujours accueilli avec le même empressement. Louis XIV disait qu'*il aimait mieux entendre ses redites que les choses nouvelles d'un autre*.

3. Si Bourdaloue ne courbait pas , comme Bossuet , les têtes royales sous l'autorité de sa parole , il ne les enchaînait pas avec moins de force aux obligations de la loi chrétienne. Pour être plus calme , sa parole n'en était pas moins sévère. Il court , comme l'a dit madame de Sévigné , à bride abattue à travers les passions du roi , parlant à tort et à travers d'adultère. C'était la vieille liberté du prédicateur , celle que l'on trouve encore dans Mascaron , et que le génie de Bossuet retint , remplaçant les allusions directes par les grandes et générales idées de la mort , du néant et de la vanité des choses humaines. Sa pensée est une comme son raisonnement. Elle ne saisit pas d'abord , ne remue point. Mais si l'on entre plus profondément dans son plan , on sera surpris de cette force invincible qui lentement , et par degrés , vous enlace de nœuds si puissants : cette raison devient éloquente. Bourdaloue toutefois ne néglige pas les grands moyens capables d'ébranler et de toucher les esprits froids et superbes. Comme Bossuet , il parle avec mouvement de

la mort, il emploie les terreurs. Son Sermon du *Jugement dernier* est en ce genre un chef-d'œuvre. Dans une autre catégorie, la première partie de sa *Passion* peut être regardée comme un monument extraordinaire d'éloquence; la seconde est moins remarquable; mais elle est belle encore et victorieuse.

4. Les Œuvres complètes de Bourdaloue renferment :

Deux *Avents*, prêchés devant le roi; — un *Carême*; — des *Mystères*; — des *Fêtes des saints*, *vêtures*, *professions*, *oraisons funèbres*; — des *Dominicales*; — des *Exhortations* et *Instructions chrétiennes*; — une *Retraite spirituelle*; — des *Pensées*.

Bourdaloue mourut la même année que Bossuet (1704), admiré, comme lui, de son siècle, et regretté de tous ceux qui l'avaient entendu.

4. FÉNELON (FRANÇOIS DE SALIGNAC DE LA MOTHE) naquit le 6 août 1651, dans le Périgord, d'une famille illustre. Son père, homme éminemment vertueux, voulut faire lui-même son éducation, et, dès l'enfance, nourri de l'antiquité classique, élevé dans la solitude parmi les modèles de la Grèce, son goût noble et délicat, son imagination poétique et religieuse parut en même temps que son heureux génie. Entré dans les ordres, et ne pouvant céder à l'ardeur qui l'entraînait vers les missions lointaines, il se consacra, pendant dix ans, à l'instruction des *nouvelles Catholiques*; ce qui lui donna l'idée de son premier ouvrage, le traité de *l'Éducation des filles*, chef-d'œuvre de délicatesse et de raison. Déjà lié avec les ducs de Beauvilliers et de Chevreuse, Bossuet l'admit également dans sa familiarité. A l'exemple du grand prélat, il combattit les hérétiques dans le traité du *Ministère des Pasteurs*. Cet ouvrage déterminâ Louis XIV à lui confier une mission dans le Poitou, où sa vertu et sa parole persuasive ramenèrent beaucoup de protestants dans le sein de la véritable Eglise.

5. En 1689, il fut nommé précepteur du duc de Bourgogne, petit-fils de Louis XIV, et destiné au trône. C'est pour l'éducation de ce jeune prince que fut écrit le *Télémaque*.

On met ordinairement le *Télémaque* au nombre des ouvrages de politique. Sans doute, il y a dans ce livre beaucoup de conseils, beaucoup de maximes sur le gouvernement. Par sa destination il a dû, en même temps qu'il prémunissait le royal élève contre le danger des passions et de la flatterie, lui montrer aussi les écueils de la royauté et lui enseigner l'art de les éviter ou de les vaincre. Mais cet ouvrage ne nous paraît pas, comme on le répète encore chaque jour, avoir été composé surtout dans une intention continue de critique contre Louis XIV et dans une préoccupation politique. On sait d'ailleurs que le *Télémaque* n'était point destiné à voir le jour, et qu'il a dû la publicité à l'indiscrétion d'un valet copiste, après l'affaire du quiétisme (1699). Le ressentiment des nations étrangères, humiliées encore des victoires de Louis XIV, et cet esprit de dénigrement qui devait si vite remplacer les hommages prodigués au grand roi, se plurent à chercher et crurent voir dans le *Télémaque* des allusions qui n'étaient point dans la pensée de Fénelon.

Fénelon écrivit encore, pour cette éducation, ses *Dialogues des Morts*, des *Fables* en prose et l'*Examen de la conscience d'un roi*.

6. Les soins qu'il s'était donnés, comme précepteur du duc de Bourgogne, n'avaient pas été perdus : son élève, qu'il avait orné de tous les talents et de toutes les vertus, était devenu l'amour et l'espoir de la France entière. La récompense de l'illustre précepteur fut sa nomination à l'archevêché de Cambrai (1694). Il fut surnommé le *Cygne de Cambrai*, comme Bossuet avait été nommé l'aigle de Meaux.

La querelle théologique qui donna lieu aux *Maximes des saints* et à l'*Explication des maximes*, détermina aussi Fénelon à ne plus quitter son diocèse (1699). Là, son premier soin était d'instruire les clercs d'un séminaire qu'il avait fondé : comme Bossuet à Meaux, il faisait le catéchisme aux enfants. Il montait souvent dans la chaire de son église, et se livrant aux élans de son cœur et de sa foi, il répandait, sans préparation, les trésors de

son facile génie. Aussi n'a-t-on recueilli qu'un petit nombre de ses *Sermons* et de ses *Discours*. Dans quelques-uns il égale la sublimité de Bossuet ; il est moins vigoureux et moins pressant, mais plus vif, plus brillant, sans être moins pathétique. Son discours pour les *Missions étrangères*, et celui qu'il prononça dans la cathédrale de Lille pour le *Sacre de l'électeur de Cologne*, sont pleins d'une haute éloquence et de cette imagination biblique que seul, avec Bossuet, il a mêlées si heureusement à la pureté classique de ses souvenirs grecs et latins.

7. Les derniers jours de Fénelon furent affligés par le spectacle des malheurs que la France éprouva pendant la vieillesse de Louis XIV. Notre armée, humiliée par ses défaites, manquait de subsistance ; pendant l'hiver de 1709 Fénelon la nourrit de ses propres deniers et sacrifia ainsi la plus grande partie de sa fortune. La mort du duc de Bourgogne porta le dernier coup à celui qui l'avait élevé et qui avait formé son cœur avec tant de soin. Le saint prélat mourut le 7 janvier 1715, trois ans après son disciple chéri.

8. Quoique Fénelon ait beaucoup écrit, il ne parut jamais chercher la gloire d'auteur. Tous ses ouvrages furent inspirés par les devoirs de son état, par ses malheurs ou ceux de la patrie. Quoiqu'en lui l'auteur du *Télémaque* ait trop effacé l'orateur sacré, il avait beaucoup réfléchi sur l'art oratoire et sur l'éloquence de la chaire ; c'est ce qu'on voit dans ses trois *Dialogues sur l'éloquence*, à la manière de Platon, remplis de raisonnements empruntés à ce philosophe, et surtout écrits avec une grâce qui semble lui avoir été dérobée. Nul traité français de l'art oratoire ne renferme plus d'idées saines, ingénieuses et neuves, une impartialité plus sévère et plus hardie dans ses jugements. Le style en est simple, agréable, varié, éloquent à propos et mêlé de cet enjouement délicat dont les anciens savaient tempérer la sévérité didactique. Cette production appartient à la jeunesse de Fénelon, et l'on y sent partout ce goût exquis de simplicité, cet amour du beau simple qui fait le caractère inimitable de ses écrits.

La *Lettre à l'Académie française*, écrite vers la fin de sa vie, ne renferme que la même doctrine, appliquée avec plus d'étendue, ornée de développements nouveaux, énoncée partout avec cette autorité douce et persuasive d'un homme de génie vieillissant, qui discute peu, qui se souvient, qui juge. Sans s'écarter des traditions de pureté classique, qui sont l'heureux caractère de la littérature au *xvii^e* siècle, Fénelon ouvre à l'art des perspectives nouvelles. Sagement novateur, il voit dans l'art, non-seulement ce que l'art ancien et moderne a donné, mais encore ce qu'il peut donner ; il n'est pas une tentative littéraire, un besoin de notre langue que Fénelon n'ait indiqués ou prévus : regrets du vieux langage, réforme du génie un peu timide de la versification française, caractère plus philosophique de l'histoire, tout s'y trouve. Comme appendice à ces théories, on peut joindre quelques *Lettres à La Motte sur Homère et les Anciens*.

9. Le *Télémaque* est un heureux fruit de ces doctrines. C'est à la fois une composition antique et neuve. Epris des beautés d'Homère, Fénelon y cherche avant tout ces traits d'une vérité naïve et passionnée, qu'il appelle lui-même l'*aimable simplicité du monde naissant*. Aussi, ce sont les Grecs qu'il étudie, qu'il imite de préférence comme plus rapprochés de cette époque. Homère, Xénophon et Platon inspirèrent le *Télémaque*. Au barde ionien, il a pris le charme de ses fictions ; à la *Cyropédie*, l'idée du beau moral dans l'éducation d'un jeune prince, ces entretiens philosophiques, ces épreuves de courage, de patience, cette humanité dans la guerre, toutes ces idées bienfaisantes qu'il a semées dans son poëme ; au philosophe de Sunium, les théories sur le bonheur du peuple, le plan d'un état réglé comme une famille. Mais Fénelon, en corrigeant les fables d'Homère par la sagesse de Socrate et de ses deux disciples, en formant cet heureux mélange des plus riantes fictions, de la philosophie la plus pure, de la politique la plus humaine, balance, par le charme de cette réunion, la gloire de l'invention qu'il doit à chacun de ses modèles. Sans doute Fénelon a par-

tagé les défauts de ceux qu'il imitait, et si les combats du *Télémaque* ont la grandeur et le feu des combats de l'*Illiade*, Mentor parle quelquefois aussi longuement qu'un héros d'Homère, et quelquefois les détails d'une morale un peu commune rappellent les longs entretiens de la Cyropédie.

Quoique la belle antiquité paraisse avoir été moissonnée tout entière pour composer le *Télémaque*, il reste cependant à l'auteur quelque gloire d'invention. Rien n'est plus beau que l'ordonnance de ce poëme, et l'on ne trouve pas moins de grandeur dans l'idée générale que de goût et de dextérité dans la réunion et dans le contraste des épisodes. Les chastes et modestes amours d'Antiope, introduits à la fin de l'ouvrage, corrigent d'une manière sublime les emportements de Calypso, et l'intérêt de la passion se trouve deux fois reproduit sous l'image de la fureur et sous celle de la vertu. Mais comme le *Télémaque* est surtout un livre de morale à l'usage des princes, ce que l'auteur peint avec le plus de force, c'est l'ambition, cette maladie des rois, qui fait mourir les peuples : l'ambition grande et généreuse dans Sésostris, l'ambition imprudente dans Idoménée, l'ambition tyrannique et misérable dans Pygmalion, l'ambition barbare, hypocrite, impie, dans Adraste. Ce dernier caractère, supérieur au Mézence de Virgile, est tracé avec une vigueur d'imagination qu'aucune vérité historique ne saurait surpasser.

Plus développé, plus agissant que le *Télémaque* de l'*Odyssée*, le *Télémaque* de Fénelon réunit tout ce qui peut surprendre, attacher, instruire : dans l'âge des passions, il est sous la garde de la sagesse, qui le laisse souvent faillir, parce que les fautes font l'éducation des hommes : il a l'orgueil du trône, l'emportement de l'héroïsme et la candeur de la première jeunesse. Ce mélange de hauteur et de naïveté, de force et de soumission, forme peut-être le caractère le plus touchant et le plus aimable qu'ait inventé la muse épique.

De grands critiques ont souvent répété que le héros

d'un poëme ou d'une tragédie ne doit pas être parfait. Ils ont admiré dans l'Achille d'Homère, dans le Renaud du Tasse, l'intérêt des fautes et des passions; mais ils n'ont pas prévu l'intérêt plus neuf et plus moral que présenterait un caractère qui, mélangé d'abord de toutes les faiblesses humaines, paraîtrait s'en dégager insensiblement et se développerait en s'épurant. On blâme dans Grandisson, comme œuvre d'art, l'uniformité de la sagesse, la monotonie de la perfection. Le caractère de Télémaque offre le charme de la vertu et les vicissitudes de la faiblesse; il n'en a pas moins de mouvement, parce qu'il tend au parfait. Il s'anime et se perfectionne à la fois, et l'intérêt qu'on éprouve est agité comme la lutte des passions, doux comme le triomphe de la vertu.

Si maintenant l'on compare l'Enfer et l'Elysée de Fénelon avec les mêmes peintures tracées par Homère et par Virgile, on sent bientôt tout ce que l'auteur moderne a créé de neuf, ou plutôt ce qu'il a puisé dans les Mystères chrétiens¹ par un art admirable ou par un souvenir involontaire. La plus grande de ces beautés inconnues à l'antiquité, c'est l'invention de douleurs et de joies purement spirituelles, substituées à la peinture de maux ou de félicités physiques. C'est là que Fénelon est sublime, et saisit mieux que le Dante le secours si neuf et si grand du christianisme. Rien n'est plus terrible que les tortures morales qu'il place dans le cœur du coupable; et pour rendre ces inexprimables douleurs, son style acquiert un degré d'énergie qu'on n'attendrait pas de Fénelon, et qu'on ne retrouve dans aucun autre écrivain. Mais lorsqu'il en vient à la demeure des justes, alors on entend des sons que la voix humaine n'a jamais égalés; et quelque chose de céleste s'échappe de son âme, enivrée de la joie qu'elle décrit. Ces idées-là sont absolument étrangères au génie antique: c'est l'extase de la charité chrétienne; c'est une religion toute d'amour, interprétée par l'âme douce et tendre de Fénelon; c'est le *pur amour* donné

¹ Voy. mon Traité de Littérature, *Poétique*, p. 65.

pour récompense aux justes dans l'Elysée mythologique. Aussi, lorsque de nos jours un écrivain de génie a voulu dans les *Martyrs* retracer le paradis chrétien, il a dû sentir plus d'une fois qu'il était devancé par l'anachronisme de Fénelon, et malgré les efforts d'une riche imagination, malgré l'emploi plus facile et plus libre des idées chrétiennes, il a été obligé de se rejeter sur des images moins heureuses. L'Elysée de Fénelon est une des créations du génie moderne ; nulle part la langue française ne paraît plus flexible et plus mélodieuse.

Le style du *Télémaque* a éprouvé beaucoup de critiques, et Voltaire en a donné l'exemple avec goût. Il est certain que cette diction si naturelle, si doucement animée, quelquefois si énergique et si hardie, est entremêlée de détails faibles et languissants ; mais ils disparaissent dans le tissu fort et délicat du style. L'intérêt du poëme conduit le lecteur, et de grandes beautés le raniment et le transportent. Si l'on y trouve des mots répétés, des constructions négligées, on y trouve aussi, généralement, un choix de paroles simples, heureuses, expressives, une harmonie libre et variée, enfin une douce chaleur partout répandue comme l'âme et la vie du discours.

10. Après le *Télémaque*, son ouvrage le plus important par le sujet et l'étendue, c'est le *Traité de l'existence de Dieu*, entrepris pour ramener à la foi un prince, le duc d'Orléans, qui avait le malheur d'en être privé. On n'y trouve pas la profondeur et la logique de Clarke, mais les arguments des causes finales, plus favorables à l'imagination descriptive. Fénelon y répand des trésors d'élégance, il peint la nature, il en égale les richesses et les couleurs par l'éclat de son style ; souvent il laisse échapper cette abondance de sentiments tendres et passionnés, langage naturel de son cœur. Quelques endroits sont animés de cette logique lumineuse et pressante dont il donna plusieurs exemples dans ses débats avec Bossuet. Cette logique se retrouve, plus haute et plus dégagée d'ornements, dans ses *Lettres religieuses*, adressées au régent, modèle d'une discussion sincère et convaincante.

Enfin, comme le style, suivant l'expression d'un ancien, est la physionomie de l'âme, tous les ouvrages de Fénelon, marqués de cette précieuse empreinte, méritent d'être lus. Son style a toujours un caractère reconnaissable de simplicité, de grâce et de douceur, soit dans les élans passionnés, et le langage éloquent mystique de ses *Entretiens affectifs*, soit dans la gravité de ses *Directions pour la conscience d'un roi*, soit dans la prodigieuse fécondité, dans la subtilité, dans la noble élégance de sa théologie polémique. En un mot, ce style n'est pas celui d'un homme qui veut écrire, mais qui, possédé de la vérité, l'exprime comme il la sent du fond de son âme.

ART. IV. — LA COLOMBIÈRE, DE LA RUE ET CHEMINAIS.

1. La Colombière ; ses Sermons. — 2. De La Rue ; ses poésies latines et françaises. — 3. Ses Sermons. — 4. Ses Panégyriques et ses Oraisons funèbres : citations. — 5. Cheminais ; ses Sermons, son surnom de Racine de la chaire.

1. Claude de LA COLOMBIÈRE, Jésuite qui vécut dans la seconde moitié du XVII^e siècle (1644-1682), prêcha d'abord en France, puis en Angleterre devant Charles II, et revint mourir dans son pays avec la réputation d'un saint. Sans être placé parmi les prédicateurs du premier ordre, il ne mérite pas cette espèce d'oubli dans lequel il est tombé. Ses *Sermons* ont de la chaleur, de l'onction, et le style, si l'on en excepte quelques tournures et quelques expressions un peu vieilles, en est agréable et naturel. « Tout y respire, dit l'abbé Trublet, la piété la plus tendre, la plus vive ; je ne connais même aucun écrivain qui ait ce mérite dans un degré égal, et qui soit plus dévot sans petitesse. Le célèbre Patru, son ami, en parlait comme d'un des hommes qui, de son temps, pénétrait mieux les finesses de notre langue. » On a encore du père de La Colombière des *Harangues latines*, des *Lettres* et des *Retraites spirituelles*.

2. Charles DE LA RUE (1642-1725), Jésuite, se fit d'abord connaître par des poésies latines. Il ne professait encore que les humanités (1667) lorsqu'il publia sur les

conquêtes de Louis XIV un *poëme* que Corneille ne dédaigna pas de mettre en vers français. Sa verve poétique se développa davantage dans ses tragédies latines (*Lysimachus*, *Cyrus*) et dans sa tragédie française (*Sylla*), toutes trois honorées, comme ses premiers essais, des éloges du grand poëte. Ses liaisons avec le comédien Baron l'ont fait soupçonner d'avoir eu pour le théâtre un goût plus décidé que son état ne le permettait ; on était même persuadé, de son temps, que l'*Andrienne* devait beaucoup au P. de La Rue. Que cette anecdote soit vraie ou fausse, il est certain que la maturité de l'âge dirigea ses talents vers leur véritable objet. La carrière de la chaire lui offrit un champ où il se fit une grande et belle réputation dans la province, à Paris et à la cour ; réputation que ses *Sermons* imprimés justifient, quoiqu'ils aient perdu quantité de traits que l'imagination de l'auteur enfantait subitement dans la chaleur du débit.

3. Les *Sermons* du P. de La Rue forment un avent et un carême. A cause de son style négligé, tantôt familier et tantôt noble, il doit être plutôt cité comme orateur que comme écrivain. L'esprit d'observation, la force et tout à la fois la facilité brillent dans la plupart de ses discours ; mais son imagination l'entraîne souvent et le rend inégal. Malgré ses défauts, il a quelquefois approché de Bossuet. Il a moins d'art, plus d'éloquence naturelle, mais aussi moins d'éclat et surtout moins d'imagination dans le style que Fléchier. Né avec un esprit plus souple et une âme plus sensible que Bourdaloue, il se montre plus soutenu, et d'ordinaire plus éloquent que ce dernier dans le genre des éloges funèbres ; mais Bourdaloue le surpasse dans les discours de morale. On a vanté souvent son sermon des *Calamités publiques* ; il ne vaut pas, à notre avis, ceux du *Pécheur mourant* et du *Pécheur mort*.

4. Le P. de La Rue réussit mieux encore dans les *Panegyriques* et les *Oraisons funèbres*. Ce fut lui qui en 1711 fit l'éloge du grand Dauphin. Un an après, il rendit le même hommage au duc de Bourgogne, élève de Fénelon. On sait que, par une circonstance presque unique,

l'orateur avait à déplorer trois morts au lieu d'une : on sait que la jeune Adélaïde de Savoie, duchesse de Bourgogne, princesse pleine d'esprit et de grâce, était placée dans le même cercueil entre son époux et son fils. Le texte du discours, tiré de Jérémie¹, semblait être une prédiction de l'événement, et il exprimait le triste spectacle qu'on avait sous les yeux, du père, de la mère et de l'enfant, frappés et ensevelis tous trois ensemble ! La Rue fit couler des larmes abondantes, et il ne les dut pas seulement à la force terrible du sujet. Encore de nos jours, on ne peut lire sans attendrissement quelques-uns des morceaux de cet éloge funèbre, et la fin surtout.

Le P. de La Rue a traité deux autres sujets moins pathétiques sans doute, mais non moins intéressants : ce sont les éloges funèbres de deux grands hommes, le maréchal de *Luxembourg* et le maréchal de *Boufflers*. Ce dernier éloge passe pour son chef-d'œuvre. Au début, après avoir parlé des honneurs entassés sur la tête d'un seul homme :

Oublions, dit-il, ces titres vains qui ne servent plus qu'à orner la surface d'un tombeau ; ce n'est ni le marbre ni l'airain qui nous font révéler les grands. Ces monuments superbes ne font qu'attirer sur leurs cendres l'envie attachée autrefois à leurs personnes ; à moins que la vertu ne consacre leur mémoire et n'éternise, pour ainsi dire, cette fausse immortalité qu'on cherche inutilement dans des colonnes et des statues.

Enfin, prêt à commencer l'éloge de Boufflers et à célébrer en lui tout ce qui peut caractériser un grand homme, il s'arrête et demande pardon à son héros de respecter si peu le dégoût qu'il avait pour les louanges, et le soin qu'il se donnait de les fuir autant que de les mériter :

Vous avez goûté assez longtemps, lui dit-il, le plaisir de votre modestie ; laissez-nous rompre le silence que votre austérité nous imposait. Votre réputation n'est plus à vous ; c'est la seule et dernière vie qui vous reste encore parmi nous ; elle appartient à la re-

¹ Quare facitis malum grande contra animas vestras, ut intreat ex vobis vir, et mulier, et parvulus in medio Judæ (c. 44) ?

nommée ; c'est à elle d'exercer son empire sur votre nom pour le conserver aux siècles à venir avec encore plus d'autorité que la mort n'en prendra sur vos cendres pour les détruire. On a besoin de votre nom pour faire à nos descendants l'apologie de notre siècle ; ils douteront au moins de ses excès, quand ils sauront qu'il a produit en votre personne ce que nos pères avaient admiré dans les Duguesclin, les Bayard et les Dunois, pour la gloire des rois, le salut de la patrie et l'honneur de la vertu.

C'est bien là le ton d'un grand orateur.

On a encore du P. de La Rue les *Oraisons funèbres d'Henri de Bourbon*, père du grand Condé, de Bossuet et du maréchal de Noailles.

5. CHEMINAIS DE MONTAIGU, né l'an 1652, à Paris, n'avait que quinze ans lorsqu'il entra chez les Jésuites. Le Ciel l'avait doué de tous les talents qui servent à former l'orateur. A un esprit facile et pénétrant, à une imagination vive et brillante, il joignait une action noble, aisée, et surtout l'art d'émouvoir par une onction particulière, qui le fit appeler, avant Massillon, le *Racine de la chaire*, comme Bourdaloue en était appelé le *Corneille*. Ses *Sermons* ont été recueillis et publiés par le P. Bretonneau. On trouve dans l'un des volumes le *Projet d'une nouvelle manière de prêcher*, que Cheminais jugeait plus favorable à l'éloquence, et qu'il a suivie quelquefois avec succès ; c'est de bannir des sermons les divisions et les subdivisions. Nous avons combattu cette opinion dans un autre ouvrage ¹, et nous n'y reviendrons point ici. Cheminais mourut en 1689, épuisé par son zèle apostolique et par de longues souffrances : il avait à peine trente-huit ans.

ART. V. — MASSILLON, GAICHIÉS, BRETTEVILLE ET BRETONNEAU.

1. Massillon ; ses premiers Sermons, ses Panégyriques et ses premières Conférences. — 2. Jugement de Bourdaloue et de Baron sur Massillon. — 3. L'Avent de 1699. — 4. Les Oraisons funèbres de Massillon. — 5. Le Petit Carême. — 6. Première époque de Massillon. — 7. Sa seconde époque : appréciation de son Petit Carême. — 8. Fin de la vie de Massillon ; ses œuvres complètes. — 9. Gaichiés ; ses Maximes sur le ministère de la chaire. — 10. Bretteville ; ses Essais de sermons pour tous les jours de l'année, etc. — 11. Bretonneau, ses Sermons, ses Panégyriques, ses Discours sur les Mystères, etc.

1. JEAN-BAPTISTE MASSILLON, né l'an 1663 à Hières,

¹ Voy. *Traité de Littérature*, Rhétorique et Eloquence.

entra à dix-huit ans dans la congrégation de l'Oratoire. Quelques *Sermons*, qu'il fit à l'imitation du P. Lejeune, quelques *Panegyriques* où l'instruction est heureusement mêlée à l'éloge, commencèrent sa réputation. A l'âge de trente-trois ans, il vint à Paris, et s'y fit connaître d'abord par ses *Conférences* pour les élèves du séminaire de Saint-Magloire, dont il était directeur. Quoique leur ton, assez simple, diffère de celui de ses sermons, elles ne manquent point de vivacité, lorsqu'il peint les suites du désordre ou de l'ignorance des clercs. Elles sont aussi plus analogues au genre aimable de son éloquence que les *Conférences* plus sévères qu'il fit dans un âge avancé.

2. Massillon débuta à Paris par un *Carême* qu'il prêcha, l'an 1699, dans l'église de l'Oratoire. Bourdaloue se résigna de bonne grâce à la gloire de Massillon : *Oportet eum crescere, et me minui*, disait-il, comme le précurseur du Messie. Massillon ne suivait pas les traces des grands orateurs qui l'avaient précédé : à ce ton véhément et passionné chez les uns, froid et sévère chez les autres, il fit succéder une diction douce, paisible, persuasive, et qui ne s'animait, comme son accent, son regard et son geste, que quand l'intérêt devenait puissant. A cette époque, où les orateurs sacrés servaient encore de modèle aux déclamateurs de la scène, le fameux Baron alla l'entendre, et dit à l'un de ses camarades : *Mon ami, voilà un orateur; et nous, nous ne sommes que des comédiens*,

3. On désira entendre Massillon à Versailles. Nommé prédicateur à la cour pour l'*Avent* de 1699, il choisit, comme Fléchier avait fait en pareil cas, pour son premier sermon au jour de la Toussaint, devant une cour qui ne s'entretenait que de la gloire du roi : *Beati qui lugent*. Mais avec quel art, en employant le dialogue comme l'apostrophe, il met l'éloge dans une autre bouche que la leçon, par ce tour adroit ¹ :

Si le monde parlait ici à la place de Jésus-Christ : Heureux,

¹ Voy. ce morceau : *Traité de Littérature, Style et Composition*,

dirait le monde, heureux le prince qui n'a jamais combattu que pour combattre..... Mais, Sire, Jésus-Christ ne parle pas comme le monde !...

Ce fut après ce premier Avent que Louis XIV, en présence de toute la cour, lui dit ces mots caractéristiques si connus : *Mon père, j'ai entendu plusieurs grands orateurs, j'en ai été content ; pour vous, toutes les fois que je vous entends, je suis très-mécontent de moi-même.*

4. En 1704, année qui vit enlever à la fois Bossuet et Bourdaloue, Massillon prêcha un second Avent à la cour. En 1709, il prononça l'*Oraison funèbre du prince de Conti*, discours qui, fort applaudi dans la chaire, fut critiqué à l'impression : c'est, du reste, le seul qu'il ait rendu public. Peu de temps après, dans son sermon sur *l'Aumône*, prêché à Notre-Dame de Paris, le tableau qu'il fit de la disette de 1709 émut jusqu'aux larmes, et ouvrit toutes les bourses aux malheureux. Après la mort de Fléchier (1710), Massillon, resté le dernier des orateurs du grand siècle, prononça, dans la Sainte-Chapelle, l'*Oraison funèbre* du Dauphin. Il y rendit le même devoir à Louis XIV, en 1715. Prenant pour texte de l'*Oraison funèbre de Louis le Grand* ces paroles de Salomon : *Ecce magnus effectus sum*, il prononça d'abord lentement ces paroles, et se recueillit, puis ses yeux se fixèrent sur l'assemblée en deuil ; il promena ensuite ses regards autour de l'enceinte funèbre ; enfin, les ramenant sur le mausolée élevé au milieu du temple, après quelques mots de silence, il s'écria : *Dieu seul est grand, mes frères !* Il n'y a pas dans Bossuet lui-même de mot plus éloquent ; mais le reste du discours n'est pas digne de ce magnifique début.

5. Après vingt années de prédications, nommé par le régent à l'évêché de Clermont, en 1717, Massillon fut chargé de prêcher un Carême devant le jeune roi. Racine avait plus de cinquante ans lorsqu'il produisit *Athalie* ; Massillon en avait près de cinquante-cinq lorsqu'il composa son *Petit-Carême*¹, qui lui fit donner le nom de *Racine de la chaire*. C'est ici la seconde époque du talent de Massillon.

¹ On l'appelle ainsi, parce qu'il ne renferme que dix sermons. La

6. Dans la première époque, on retrouve la dernière et vraie tradition de la chaire chrétienne. Dans l'Avent de 1699, il y a des sermons d'un caractère lugubre, où le tableau effrayant de la mort du pécheur est à peine tempéré par celui de la mort du juste; ce sont les traditions de Bossuet, de Bourdaloue. On sait que dans le sermon *sur le petit nombre des élus*, tout l'auditoire de Saint-Eustache se leva épouvanté.

7. Dans la seconde époque, on sent les influences du XVIII^e siècle, et ici nous oserons contredire l'opinion générale.

Les gens du monde et tous les critiques citent le *Petit-Carême* comme un beau modèle de langage, sans songer que c'est le plus faible titre de gloire de l'orateur; à peine même si l'on y rencontre quelque trace de cette majestueuse éloquence de la chaire qui se développe dans les grands sermons. L'évêque n'est plus ici qu'un docte et élégant moraliste, qu'un écrivain pur et ingénieux; mais il n'est point un de ces apôtres envoyés aux nations pour faire retentir la parole sainte; l'Evangile disparaît de son langage, la piété et la foi ne l'animent pas de leurs inspirations; rien de grand ne se manifeste dans son discours; aucun mouvement oratoire ne vient saisir et enflammer l'auditeur; il y a même au fond de toute cette perfection de style je ne sais quoi de monotone qui fatigue l'esprit et produit l'ennui.

Mais il faut voir comment s'est établie la renommée du *Petit-Carême*. Ce qui, dans ce recueil, a plu aux philosophes du XVIII^e siècle, c'est précisément cette absence de l'esprit chrétien, de ce langage évangélique qui fait trembler les consciences; et cela suffisait bien pour qu'ils en fissent aussitôt un modèle d'éloquence; mais il ne fallait pas accueillir ce jugement sans en étudier les premiers motifs. On nous a dit, dans la rhétorique, que Voltaire ne travaillait jamais sans avoir le *Petit-Carême* ouvert sur son bureau; et il n'en fallait pas davantage

station de la cour avait été réduite à une simple dominicale, à cause du jeune âge du roi.

pour exciter l'admiration des écoliers. Nous ne savons trop pourtant ce qu'il y a de commun entre Massillon et Voltaire ; et quand Voltaire aurait ainsi voulu témoigner une grande admiration pour l'orateur chrétien, c'était peut-être une forte raison de soupçonner quelque pensée secrète , et de se défier d'un tel hommage. Après tout, ceci n'est vraiment qu'une moquerie , et il est surprenant que des hommes graves l'aient reçue comme un jugement sérieux, pour en faire ensuite la règle de leurs pensées. Mais on est aujourd'hui assez revenu de la soumission qu'on croyait devoir à l'autorité philosophique de Voltaire, pour oser voir dans le *Petit-Carême* ce qui s'y trouve en effet, et pas autre chose : un style agréable, et point d'éloquence ; des pensées ingénieuses, et point de mouvements sublimes ; des aperçus pleins de grâce, et point de méditations profondes ; une morale mondaine, et point d'inspirations chrétiennes.

C'est la foi, comme nous l'avons dit ailleurs ¹, qui est le principe de l'éloquence de la chaire. Partout où l'orateur paraît rempli de quelque pensée humaine, son éloquence s'affaiblit et disparaît entièrement. Il y a dans le *Petit-Carême* tout ce qui peut flatter le goût d'un auditoire académique ; il n'y a rien de ce qui peut émouvoir et entraîner une assemblée de chrétiens.

Mais aussi Massillon reparait dans ses grands *Sermons* avec toute la dignité d'un ministre de la parole de Dieu. Ici on retrouve l'orateur, qui cède avant tout au besoin de convaincre et de toucher les hommes, de répandre l'amour de la vérité , et de faire triompher l'Évangile ; et cette remarque est plus sensible encore dans ses dernières *Conférences ecclésiastiques* , qui se prononçaient en présence de tout le clergé de l'illustre évêque. Ici l'éloquence chrétienne reprenait naturellement son vrai caractère ; car les assemblées font les orateurs, nous a dit souvent Cicéron, et devant une multitude de prêtres chrétiens, l'orateur ne pouvait être animé que par des pensées de foi, et de là la supériorité de son éloquence.

¹ Voy. Traité de Littérature, *Rhétorique et Éloquence*, p. 187 et s.

8. Reçu l'an 1719 à l'Académie française, Massillon n'y fit que paraître. Il ne sortit de son diocèse que pour venir prononcer en 1721, à Saint-Denis, l'*Oraison funèbre de Madame, duchesse d'Orléans*. Il vécut encore 21 ans dans l'exercice rigoureux de ses devoirs épiscopaux, et mourut en 1742, comme il avait vécu, dans les plus grands sentiments de piété. Les *OEuvres* de Massillon comprennent :

1° Ses *Sermons*, au nombre de cent, savoir : le *Petit-Carême*, l'*Avent*, le *Carême*, les *Mystères*, les *Panégiriques* et les *Oraisons funèbres* ;

2° Les *Conférences ecclésiastiques*, *Mandements* et *Discours synodaux* ;

3° Les *Paraphrases de trente et un psaumes*, en forme de prières ;

4° *Discours inédit sur le danger des mauvaises lectures* ;

5° *Rituel du diocèse de Clermont*.

9. JEAN GAICHIÉS (1647-1723), prêtre de l'Oratoire, excellent théologien, joignait à cette science le talent du prédicateur et le goût de la bonne littérature. Il est de ces auteurs qui se sont fait une réputation durable par un seul ouvrage, les *Maximes sur le ministère de la chaire*, qu'il publia sous le voile de l'anonyme (1710). On l'attribua à Massillon, qui désavoua ce chef-d'œuvre en disant : *Je voudrais l'avoir fait*. Les *Maximes* annoncent un homme apostolique consommé dans l'exercice de l'art sur lequel il donne des préceptes. Quoiqu'elles paraissent toutes isolées l'une de l'autre, elles forment cependant un système ingénieux et bien ordonné dans toutes ses parties ; elles sont vives et concises, l'expression en est toujours juste, et le style toujours d'un goût exquis. Voltaire n'a pas dédaigné de s'en approprier plusieurs, entre autres celle-ci qui se trouve à l'article *Boileau*, dans le *Siècle de Louis XIV* :

Un principe proposé d'un ton sententieux fait impression, et on le retient. *Les sentences sont les proverbes des honnêtes gens, comme les proverbes sont les sentences du peuple.* (Ch. VII, Max. 10.)

10. L'abbé de BRETTEVILLE s'occupa, dans sa courte carrière (1650-1688), des jeunes ecclésiastiques qui se

destinaient à l'éloquence de la chaire. Il publia l'an 1685, en 3 vol. des *Essais de sermons pour tous les jours de carême*, qui contiennent six plans différents pour chaque jour, avec des passages extraits des Livres Saints. Un autre volume, consacré aux dimanches de l'année, ne contient qu'un seul plan pour chaque dimanche, et quelques sermons complets à la fin. On a encore de l'abbé de Breteville, l'*Éloquence de la chaire et du barreau*, selon les principes de la rhétorique sacrée et profane, divisée en cinq livres, qui traitent de l'invention, de la disposition, de l'élocution, des passions et de l'action ; c'est une espèce de rhétorique complète ; mais l'auteur instruit bien moins par les règles que par les exemples.

11. François BRETONNEAU (1660-1741), Jésuite, consacra plus de trente-quatre ans au ministère de la chaire. On a de lui quarante-quatre *Sermons*, treize *Panégryriques* et des *Discours sur les mystères*. Ils sont plus solides que brillants : on y trouve peu de défauts, mais aussi peu de grandes beautés ; le style en est simple, clair, correct, mais sans élévation. Le P. Bretonneau s'est rendu moins utile à l'éloquence de la chaire par ses propres sermons que par les éditions qu'il a données de ceux de Girault, de Bourdaloue, de Cheminai, de de La Rue, etc. Les préfaces de ces éditions sont instructives ; les analyses des discours sont exactes, claires, précises et très-propres à donner aux jeunes orateurs chrétiens l'idée d'un plan bien tracé et bien rempli par l'enchaînement des preuves.

ART. V. — PRÉDICATEURS PROTESTANTS : CLAUDE, BEAUSOBRE ET SAURIN.

1. Jean Claude ; ses Sermons. — 2. Sa controverse avec Bossuet. — 3. Beausobre ; ses Histoires, ses Sermons et ses Oraisons funèbres. — 4. Saurin, surnommé le Bossuet de la chaire protestante.

1. JEAN CLAUDE, ministre protestant, joua un grand rôle dans les disputes religieuses du ^{xvii}e siècle. Né l'an 1619, à Sauvetat dans l'Agenois, il ouvrit à Nîmes une école de théologie pour former les dissidents à l'art de la

prédication. En 1666, il fut attaché au consistoire de Charenton. Depuis cette époque jusqu'à la révocation de l'édit de Nantes (1685), ses controverses avec Bossuet, Nicole, Arnauld, le firent regarder comme le chef et l'âme de sa secte, en France. Il prêchait avec beaucoup de facilité, il avait une éloquence mâle, un raisonnement subtil ; son style était simple et peu fleuri.

2. En 1678, Bossuet et Claude, après avoir controversé devant mademoiselle de Duras qui voulait abjurer le calvinisme, composèrent chacun leur relation, où l'un et l'autre s'attribuaient la victoire ; mais, écrivait Bossuet : « Partout où M. Claude dira qu'il n'a pas avoué ce que je » lui fais avouer dans le récit de la conférence, je m'en- » gage, dans une seconde conférence, à tirer encore le » même aveu ; et partout où il dira qu'il n'est pas de- » meuré sans réponse, je le forcerai, sans autres arguments » que ceux qu'il a déjà ouïs, à des réponses si visible- » ment absurdes, que tout homme de bon sens avouera » qu'il valait encore mieux se taire que de s'en être » servi. » Claude n'osa point accepter ce glorieux défi. En 1685 il quitta la France et mourut à La Haye, deux ans après. Il serait trop long, même d'énumérer les ouvrages de Jean Claude. Bossuet, dans son *Histoire des variations*, les a parfaitement caractérisées, en disant de leur auteur : « M. Claude était le plus subtil de tous les » hommes à éluder les décisions de son Eglise, lorsqu'elles l'incommodaient. » C'est contre lui qu'Arnauld et Nicole composèrent l'excellent livre de la *Perpétuité de la foi touchant l'Eucharistie*.

3. ISAAC DE BEAUSOBRE, originaire du Limousin, naquit à Niort, en 1659, d'une ancienne et noble famille, alliée à celle de madame de Maintenon. Ministre protestant, il quitta la France en 1685, et mourut à Berlin en 1738. Son *Histoire du manichéisme* fait honneur à sa plume et à son érudition ; mais la complaisance avec laquelle il expose cette hérésie, les réflexions qu'il joint à ses récits, n'en font pas autant à son jugement ni à sa foi. L'*Histoire*

des Vaudois et l'*Histoire des Albigeois* offrent, avec les mêmes agréments, les mêmes défauts.

Dans les ouvrages de pure éloquence, Beausobre peut être regardé, après Saurin, comme le meilleur orateur de la secte protestante. Il a de l'imagination, de la justesse, un tour neuf et original dans les pensées, du pathétique dans les mouvements et du brillant dans l'élocution. Si, dans ses ouvrages historiques, il paraît se prêter à quelques idées du philosophisme, il énonce des maximes bien opposées dans ses *Sermons*, où la religion est présentée dans toute sa pureté, dès qu'il ne s'agit que de morale. Tel est le passage de son *Oraison funèbre* de Jean-George II, prince d'Anhalt-Dessau :

Un souverain n'est pas un homme ordinaire, ni le trône où il est élevé, la seule distinction qui le sépare de ses sujets. C'est un homme que la Providence met au-dessus des autres, mais qui doit s'y mettre lui-même par son mérite ; qui, chargé du plus grand et du plus difficile de tous les emplois, doit avoir ces qualités éminentes qui sont nécessaires pour régner sur les autres, pour soutenir le poids d'une grande autorité et d'une grande fortune, pour régler l'usage d'un pouvoir indépendant, et pour trouver dans sa propre vertu une loi sévère et impérieuse qui règle ses desirs et ses actions. C'est un homme libéral dans l'abondance, magnanime dans le danger, modeste dans les honneurs, tempérant au milieu du luxe et des plaisirs, grave sans être trop sévère, prudent sans artifice, humain sans faiblesse, d'une élévation tempérée par la douceur et l'honnêteté, juste, sage, vaillant, laborieux, actif, ennemi de l'impiété, protecteur de la religion, jaloux du maintien des mœurs ; et, pour tout dire en un mot, un homme qui, étant le premier ministre de Dieu, doit plus approcher que tous les autres hommes de ses perfections infinies, et, exerçant l'autorité, l'exercer comme lui.

4. JACQUES SAURIN, né l'an 1677 à Nîmes, acquit, dès l'âge de vingt-deux ans, la réputation de grand orateur. On l'a surnommé le *Bossuet de la chaire protestante*. Créé ministre de la noblesse à La Haye, il y prêcha pendant vingt-cinq ans avec un talent remarquable. On peut lui reprocher l'abus de l'érudition, la sécheresse et la forme trop didactique de ses discussions, le contraste bizarre de ses citations bibliques, puisées dans des versions barbares et surannées, avec son propre langage plus moderne et plus

épuré; souvent enfin une trop grande familiarité d'expressions. Mais quand il s'élève, c'est d'un vol d'aigle, et alors il suit de près celui de Meaux. Profondeur dans les pensées, force dans les raisonnements, habile enchaînement des parties, vigueur de pinceau, mouvements pathétiques, originalité de tours, traits qui saisissent l'imagination et remuent le cœur, simplicité majestueuse et imposante, comme celle des Livres Saints, tels sont les caractères de son éloquence. Plus occupé de la morale que du dogme, il écarta de ses Sermons la controverse, comme il a su généralement en bannir ces injustes et perpétuelles déclamations contre l'Église romaine et le clergé, qui défiguraient alors les discours de presque tous ses confrères.

Les *Sermons* de Saurin forment douze volumes. On lui doit encore des *Discours historiques, théologiques et moraux* sur les événements les plus mémorables de la Bible. Il mourut en 1730.

CHAPITRE VI.

RELIGION, MORALE, PHILOSOPHIE.

§ 1^{er}. *Religion, Théologie, Controverse, etc.*

1. Antoine Arnauld; son livre de la Fréquente communion. — 2. Affaire du Jansénisme. — 3. Combat d'Arnauld contre les Calvinistes. — 4. Querelles d'Arnauld avec Mallebranche et le P. Simon. — 5. Jugement sur Arnauld et sur Port Royal. — 6. Ouvrages d'Arnauld. — 7. Blaise Pascal; ses Lettres provinciales; jugement sur cet ouvrage. — 8. Changement opéré soudainement dans Pascal. — 9. Ses Pensées; idée de cet ouvrage. — 10. Style de Pascal. — 11. Jurieu; ses divers ouvrages. — 12. Albade; son *Traité de la religion chrétienne*, et son *Art de se connaître soi-même*; ses autres ouvrages.

1. ANTOINE ARNAULD, le vingtième fils de l'avocat qui plaida contre les Jésuites (p. 170), hérita de l'inimitié paternelle pour cet ordre célèbre. Après avoir pris sa licence en Sorbonne, avec un éclat qui frappa d'étonnement les

examineurs, il commença la guerre héréditaire par la publication du livre de la *Fréquente communion* (1643). « Le but de cet ouvrage était d'établir, par la tradition » et par l'autorité des Pères et des conciles, les dispositions que l'on doit apporter en approchant du sacrement de l'Eucharistie, et de combattre les absolutions » que l'on ne donne que trop souvent à des pécheurs » envieux dans le crime, sans les éprouver par une » sérieuse pénitence. » C'était une batterie dirigée contre les Jésuites qui croyaient, avec raison, que rien n'est plus propre à retenir ou ramener les âmes que la fréquente communion. La dispute s'engagea vivement de part et d'autre, et dura longtemps.

2. Les esprits ainsi animés, une question nouvelle et inattendue vint ajouter à l'ardeur des inimitiés. Un évêque d'Ypres, Jansénius, avait, sous le titre d'*Augustinus*, composé un lourd in-folio sur la Grâce. Ses opinions, longtemps obscures, avaient été répandues en France avec beaucoup d'ardeur, mais en même temps avec beaucoup de secret, par Jean Duverger de Hauranne, abbé de Saint-Cyran. L'ouvrage de Jansénius, imprimé après sa mort et quelque temps inconnu, avait enfin attiré l'attention et les censures des Jésuites, ces gardiens fidèles de la foi, qui traitèrent Jansénius de calviniste et d'hérétique. Arnould, moins persuadé que le livre de Jansénius ne contenait que la doctrine de saint Augustin, que charmé de rompre une lance contre les Jésuites, prit le parti de Jansénius, qui eut d'ailleurs contre lui quelques professeurs de théologie et quelques vieux docteurs de Sorbonne. Un de ces docteurs s'avisa de résumer en cinq propositions la doctrine de Jansénius, et ce fut sur ce terrain que s'engagea le combat.

Ces propositions étaient-elles dans Jansénius ? littéralement, elles n'y étaient pas. Pouvaient-elles sortir de sa doctrine ? Ici l'interprétation prenait la place de la lettre, et chacun pouvait, suivant ses préventions ou son intérêt, les voir ou ne les point voir, dans l'*Augustinus* ; mais bien réellement elles y étaient pour le sens, sinon

pour les mots¹, quoiqu'en dise Boileau², qui, entre les Jésuites et les Jansénistes, garda toujours une prudente neutralité. Non-seulement les cinq propositions y étaient, mais elles cachaient une haute et profonde question; les Jésuites ne se trompaient pas: il y avait dans Jansénius plus qu'une hérésie, dans les Jansénistes plus que des théologiens dans l'erreur; il y avait un schisme et une Église: ainsi du moins l'ont jugé de graves autorités³.

3. Arnould, en prenant le parti de Jansénius, s'attira ses premières disgrâces; il fut exclu de la Sorbonne. Retiré à Port-Royal, il n'en sortit qu'en 1668 à la paix ecclésiastique de Clément IX. Alors Arnould tourna contre les Calvinistes les armes dont il s'était servi contre ses premiers adversaires, et ce calme heureux produisit la *Perpétuité de la foi*, le *Renversement de la morale de Jésus-Christ par les Calvinistes*, et plusieurs autres ouvrages de controverse qui le firent redouter des Protestants. Mais la tranquillité ne fut pas longue: Arnould en revint à ses ennemis héréditaires qu'il attaqua plus vivement que jamais; de là nouvelle disgrâce. Cette fois il

¹ Le fond des cinq propositions condamnées est évidemment dans Jansénius (*Siècle de Louis XIV*, du Jansénisme).

² Je regarde la querelle que les Jésuites ont eue avec Arnould sur Jansénius, comme une vraie dispute de mots, où l'on ne se querelle que parce que l'on ne s'entend pas, et où l'on n'est hérétique de part ni d'autre (*Lettre à Brossette*).

³ Ces schismes qu'avaient commencés sous Louis XIV des hommes célèbres. L'Église fut travaillée par un schisme sourd, le Jansénisme, qui déchirait ses entrailles depuis cent cinquante ans (*Consid. sur le syst. phil. de M. de La Mennais*, 1834).

Une opposition systématique, et d'autant plus dangereuse, qu'elle se couvrait des apparences les plus respectables, se forma sous le ministère absolu du cardinal de Richelieu, qui n'eut pas le temps de l'étouffer dans sa naissance; elle se fortifia durant les désordres qui troublèrent l'administration de Mazarin, se maintint dans le temps où Louis XIV eut le plus de prospérité et de puissance, et ne parut céder, pendant le XVIII^e siècle, à l'ascendant de la philosophie moderne, que pour reparaitre à l'époque de la révolution de 1789, se joindre aux factions anarchiques les plus violentes, et influencer d'une manière funeste sur le sort de l'Église de France et de ses ministres (PETITOT, Notice sur *Port-Royal*).

quitta la France (1679) et se retira dans les Pays-Bas. C'est là qu'il composa l'*Apologie pour les Catholiques contre les faussetés du ministre Jurieu*, que Racine comparait pour la force et l'éloquence aux *Philippiques* de Démosthènes.

4. De cette querelle Arnauld passa à une autre; il attaqua sans ménagement le *Traité de la nature et de la grâce*, du P. Malebranche; son ami, dans ses *Réflexions philosophiques et théologiques*, pleines d'accusations odieuses. Ce débat, qui dura jusqu'à la mort d'Arnauld, ne l'empêcha point d'en entamer un autre avec le P. Simon, au sujet de la traduction des Livres Saints en langue vulgaire. Enfin, après une carrière si orageuse, Arnauld mourut à Bruxelles, en 1694, entre les bras du P. Quesnel, à l'âge de quatre-vingt-trois ans. Ses amis, les Jansénistes, ne l'appelèrent plus que le grand Arnauld.

5. Personne n'était né avec un esprit plus philosophique; mais sa philosophie fut corrompue par la faction qui l'entraîna. Cette faction illustre, qui voyait à sa tête les Arnauld, les Pascal, les Nicole; qui comptait dans ses rangs les personnages les plus distingués du royaume par l'éclat de la naissance et des talents; qui peut s'enorgueillir d'avoir eu pour partisans Racine et Boileau, plongea, durant soixante ans, dans des controverses toujours longues et souvent inutiles, un esprit fait pour éclairer les hommes. Né avec une grande éloquence, il ne savait pas en régler les mouvements. Les négligences de la diction, le ton pesant et dogmatique nuisent quelquefois à la force de sa logique, et dans les premières disputes qui le signalèrent, il eut besoin que Pascal fût valoir ses raisons par le charme de l'expression et par le piquant de la plaisanterie. Il n'eut pas, comme cet écrivain inimitable, l'art de se resserrer et d'être précis, sans cesser d'être éloquent.

6. On a de lui près de cent quarante volumes en différents formats, dont plusieurs ont été faits en société avec Pascal, Nicole, Lami, Lancelot, etc., et d'autres mis sous son nom par ses disciples. Ces écrits peuvent se diviser en cinq

classes : la première, composée des livres de belles-lettres et de philosophie, comprend :

1^o *Grammaire générale et raisonnée*, contenant les fondements de l'art de parler, par MM. de Port-Royal (Arnauld et Lancelot);

2^o *Eléments de géométrie*;

3^o *L'Art de penser*, avec Nicole, livre excellent qui fit révolution dans l'enseignement de la logique;

4^o *Réflexions sur l'éloquence des prédicateurs*;

5^o *Objections sur les Méditations de Descartes*;

6^o *Traité des vraies et des fausses idées*, contre Malebranche.

La 2^e classe comprend les ouvrages sur les matières de la grâce; la 3^e, les livres de controverse contre les Calvinistes, parmi lesquels on remarque un écrit contre le prince d'Orange, sous le titre de : *Le vrai portrait de Guillaume-Henri de Nassau, nouvel Absalon nouvel Hérode, nouveau Néron, nouveau Cromwell*; la 4^e, sa polémique contre les Jésuites; la 5^e enfin, tous ses traités sur l'Ecriture sainte. On peut y joindre neuf volumes de *Lettres* publiées après sa mort.

7. La Sorbonne et les Jésuites avaient attaqué vivement Arnauld et Port-Royal sur leurs opinions jansénistes : ses amis prirent la résolution de leur répondre, et le choix de celui qui devait défendre leur cause prouve leur discernement profond.

C'était Blaise PASCAL, né l'an 1623 à Clermont en Auvergne. Génie précoce, qui fût peut-être devenu l'homme le plus étonnant de son siècle, si une mort prématurée ne l'eût enlevé à la religion; il avait appris seul à onze ans les premières parties des mathématiques; à dix-sept, il était géomètre fameux; à trente, il abandonna les sciences pour se livrer à l'éloquence religieuse. Ses *Lettres provinciales*¹, dont tout le monde parle, et que peu de personnes connaissent, ce livre que Boileau mettait au-dessus des chefs-d'œuvre de l'antiquité, fut accueilli dans sa nouveauté (1656-7) avec cet intérêt et cette avidité que fait naître la perfection d'un style piquant et original, lorsqu'elle est jointe aux passions de l'esprit de parti.

¹ Titre impropre; elles parurent sous celui de : *Lettres de Louis de Montalte à un provincial de ses amis, et aux RR. PP. Jésuites, sur la morale et la politique de ces Pères*.

Les premières Lettres provinciales avaient pour objet de rappeler l'état de la question et de défendre Arnauld contre ses adversaires; elles eurent un grand succès; mais elles ne produisirent aucun effet favorable au client de Pascal. L'auteur, irrité de cette espèce de défaite, crut porter un coup mortel aux Jésuites, en dévoilant la morale de leurs casuistes, et en livrant injustement à la risée publique des discussions sur des points délicats de morale et de conduite, discussions qui n'étaient destinées qu'aux directeurs des consciences.

Il est difficile de donner une idée juste du style des Lettres provinciales. Une matière qui, au premier coup d'œil, paraît si aride, prend sous la plume de Pascal une couleur agréable; jamais le langage pédantesque de l'école ne se fait apercevoir parmi des plaisanteries intarissables. L'auteur présente à son lecteur, auquel il ne suppose aucune connaissance du sujet de la dispute, les objets dans un ordre, et sous un point de vue qui les lui fait concevoir aussitôt. Au milieu de ces discussions, on rencontre quelquefois des traits de la plus haute éloquence. Tel est ce passage sur la vérité, dans lequel Pascal, en se donnant le beau rôle, s'adresse à son adversaire. :

Vous croyez avoir la force et l'impunité, dit-il, mais je erois avoir la vérité et l'innocence. C'est une étrange et longue guerre que celle où la violence essaie d'opprimer la vérité. Tous les efforts de la violence ne peuvent affaiblir la vérité, et ne servent qu'à la relever davantage. Toutes les lumières ne peuvent rien pour arrêter la violence, et ne font que l'irriter encore plus; quand la force combat la force, la plus puissante détruit la moindre; quand on oppose les discours aux discours, ceux qui sont véritables et convaincants confondent et dissipent ceux qui n'ont que la vanité et le mensonge. Mais la violence et la vérité ne peuvent rien l'une sur l'autre. Qu'on ne prétende pas de là, néanmoins, que les choses soient égales; car il y a cette extrême différence que la violence n'a qu'un cours borné par l'ordre de Dieu, qui en conduit les effets à la gloire de la vérité qu'elle attaque, au lieu que la vérité subsiste éternellement et triomphe enfin de ses ennemis, parce qu'elle est éternelle et puissante comme Dieu même.

Ce style serré, noble, soutenu, devait étonner les lec-

teurs, lorsqu'ils ne connaissaient encore en prose éloquente que les lettres et les traités de Balzac.

Les Provinciales furent plusieurs fois réfutées, entre autres par le P. Daniel. On reprocha justement à Pascal d'avoir exhumé des écrits, la plupart obscurs et totalement inconnus; d'avoir attribué à une compagnie entière les opinions de quelques-uns de ses membres, de leur avoir prêté même des sentiments puisés dans des écrits qui ne leur appartenaient pas; mais, malheureusement, le talent inimitable de Pascal ne se retrouvait pas dans les réponses de ses antagonistes, et l'erreur sembla prévaloir un instant sur la vérité.

Les *Menteuses*, comme M. de Maistre appelle les Provinciales, sont, dans l'ordre des temps, le premier chef-d'œuvre de notre langue dont elles fixent, avec le *Menteur* de Corneille, la pleine maturité.

8. A partir de cet ouvrage, Pascal n'entra plus dans aucune dispute. Quoique à la fleur de l'âge, des travaux immenses, les efforts surnaturels d'une imagination ardente et surtout les suites d'un accident terrible (sa voiture faillit tomber du pont de Neuilly dans la Seine), avaient détruit sa santé et altéré son humeur. Dévoré d'une mélancolie profonde, il abandonna toute société, dépouilla tout esprit de secte, et, retiré dans une solitude, employa ses talents sublimes à la défense de la religion.

9. Pendant les quatre dernières années de sa vie, il s'occupa d'un ouvrage où il voulait démontrer jusqu'à l'évidence la vérité de la religion chrétienne. Son habitude était d'écrire toutes les pensées qui lui venaient sur l'objet de son travail; il les fondait ensuite dans un ensemble régulier. La mort l'ayant surpris avant qu'il les eût mises en ordre, il ne nous est resté qu'un petit nombre de *Pensées* que l'auteur regardait comme des matériaux informes et que publièrent les solitaires de Port-Royal. Le P. Bossut et d'autres éditeurs de ses œuvres ont cherché à développer le plan général du grand ouvrage que Pascal avait entrepris; mais il nous semble que ce plan

est indiqué d'une manière assez lumineuse dans une des Pensées :

A ceux, dit-il, qui ont de la répugnance pour la religion, il faut commencer par leur montrer qu'elle n'est point contraire à la raison ; ensuite qu'elle est vénérable, et en donner du respect ; après, la rendre aimable et faire souhaiter qu'elle soit vraie ; faire voir son antiquité et sa sainteté, par sa grandeur et son élévation ; et enfin, qu'elle est aimable, parce qu'elle promet le vrai bien.

Tel qu'il est, cet édifice que Pascal voulait élever à la religion, nous montre encore, dans ses ruines inachevées, toute la grandeur du dessein primitif et du génie qui le conçut. On voit qu'il en veut faire l'arche d'alliance entre la philosophie et la religion, entre la raison de l'homme et sa foi. Aussi c'est à Montaigne, c'est à son école raisonneuse et sceptique qu'il s'adresse surtout. Aux efforts qu'il fait pour les combattre, à la joie qu'il laisse éclater en montrant *la superbe raison si invinciblement froissée par ses propres armes, et cette révolte si sanglante de l'homme contre l'homme*, on voit qu'il a compris que là était tout le danger : aussi y porte-t-il toutes ses forces et toute son ardeur, il triomphe à opposer les lumières et les faiblesses de ce grand esprit : « Cette raison » si incertaine et si flottante ; forte, quand elle confond » les hérétiques, troublée et confuse quand elle ne veut » prendre conseil que d'elle-même, et forcée d'avouer » que sans la révélation la vie est un songe dont nous ne » nous éveillons qu'à la mort. »

10. Quant au style de Pascal dans ses Pensées, c'est celui de Montaigne, mais épuré. Il en a les expressions, les tours, le trait net et précis, les images vives et originales :

Les sens abusent la raison par de fausses apparences ; et cette même piperie qu'ils lui apportent, ils la reçoivent d'elle à leur tour : elle s'en revanche.

L'une des raisons principales qui éloignent le plus ceux qui entrent dans les connaissances du véritable chemin qu'ils doivent suivre, c'est l'imagination qu'on prend d'abord que les bonnes choses sont

inaccessibles, en leur donnant le nom de *grandes, hautes, élevées, sublimes*. Cela perd tout. Je voudrais les nommer *basses, communes, familières* ; ces noms-là leur conviennent mieux, je hais les mots d'enflure. Ces grands efforts de l'esprit où l'âme touche quelquefois, sont choses où elle ne se tient pas ; elle y saute seulement, mais pour retomber aussitôt.

La langue de Pascal n'est point, à proprement parler, la langue du siècle de Louis XIV ; elle a une origine, une physionomie différente. La langue de Louis XIV, perfectionnée, il est vrai, par le génie des grands écrivains que ce siècle vit naître, a été préparée par Malherbe et Balzac ; c'est d'eux qu'elle a pris sa marche régulière et élégante, son développement majestueux, son harmonie savante, ses délicates constructions. La langue de Pascal n'a point ces caractères : vive, concise, pittoresque, quelque peu saccadée, elle trahit, avec la vigueur et l'originalité du *xvii^e* siècle, ses formes indécises et heurtées. Élève de Montaigne, Pascal a fait La Bruyère. Ces tournures neuves et piquantes, ces expressions trouvées qui sont des images, la soudaineté du trait, la vivacité du tour, toutes les grâces et les artifices de la diction, Pascal, avant La Bruyère, en avait enrichi notre prose.

Ce grand homme mourut en 1662 : il n'avait que trente-neuf ans et deux mois.

11. PIERRE JURIEU (1637-1713), fils d'un ministre protestant et ministre lui-même, ne doit la célébrité dont il a joui, qu'au souvenir de ses querelles. Sa vie ne fut qu'un combat continuel, tantôt contre ses coreligionnaires, tantôt contre les catholiques. Souvent même il soutenait ces deux luttes à la fois. Ainsi, tandis qu'il attaquait Beauval, Basnage, Saurin, Bayle, Jacquelot, il prenait à partie Maimbourg, Arnauld, etc., et, s'enfonçant dans les disputes du quiétisme qui devaient rester étrangères à un homme si emporté, il s'établissait arbitre entre Bossuet et Fénelon, et sans égard ni pour leur noble caractère, ni pour leur génie, il insultait ces deux grands hommes avec une inconcevable audace. Ses nombreux ouvrages, qui furent presque tous d'indignes

libelles, sont depuis longtemps tombés dans l'oubli ; cependant on ne sera peut-être pas fâché d'en connaître quelques-uns, entre autres :

1^o *Préservatif contre le changement de religion*, réponse vulgaire à la sublime *Exposition de la foi catholique* par Bossuet ;

2^o *Histoire du calvinisme et du papisme mise en parallèle*, qu'il fit pour l'opposer à l'*Histoire du calvinisme* par Maimbourg ;

3^o *L'Esprit de M. Arnauld, tiré de sa conduite et de ses écrits*, etc. ; c'est une des plus violentes satires qui soient sorties de la plume de Jurieu : Arnauld laissa cet ouvrage sans réponse, ne jugeant pas à propos de se compromettre davantage avec un tel adversaire ;

4^o *L'Accomplissement des prophéties ou la Délivrance prochaine de l'Eglise*, l'une des productions les plus singulières qu'aient jamais enfantées le fanatisme et l'esprit de parti. Le pamphlétaire y soutient sérieusement que le papisme est l'empire de l'Antéchrist annoncé dans l'Apocalypse ; et il applique les autres prédictions, contenues dans ce livre, au rétablissement du protestantisme, qu'il fixe au commencement du XVIII^e siècle. Au lieu du protestantisme, nous avons eu le philosophisme qui vaut encore moins.

12. JACQUES ABBADIE, théologien protestant, naquit, en 1657, à Nay dans le Béarn, et mourut, en 1727, près de Londres. Son *Traité de la religion chrétienne* lui donne un rang distingué parmi les défenseurs de la religion, et son livre de l'*Art de se connaître soi-même* le place parmi les vrais philosophes et les bons littérateurs.

Dans le premier ouvrage, l'auteur a réuni toutes les controverses avec les incrédules. Il combat les athées dans la première partie, les déistes dans la seconde, et les Sociniens dans la troisième. On y trouve beaucoup de force dans le raisonnement, d'enchaînement dans les preuves, de méthode dans la composition : le style en est plein de chaleur et d'énergie. C'est en somme un excellent livre qui doit servir de modèle.

L'*Art de se connaître soi-même* n'est pas une œuvre moins remarquable. Les compilateurs du Dictionnaire encyclopédique l'ont copié presque tout entier, sans en citer une seule fois l'auteur.

Outre ces ouvrages, on a d'Abbadie :

1^o *La Vérité de la religion chrétienne réformée*, faible controverse contre les catholiques ;

2^o *Les Caractères du chrétien et du christianisme*, avec des réflexions sur les afflictions de l'Eglise ;

3^o *Le Triomphe de la Providence et de la religion*, ou l'*Ouverture des sept sceaux par le Fils de Dieu* ; on y trouve la première partie de l'Apocalypse clairement expliquée par ce qu'il y a de plus connu dans l'histoire, avec une nouvelle et très-sensible démonstration de la vérité de la religion chrétienne ;

4^o *Réflexions sur la présence réelle du corps de Jésus-Christ dans l'Eucharistie* ;

5^o *Sermons, Discours et Panégyriques*, prononcées en différentes occasions ;

6^o *Défense de la nation britannique*, où les droits de Dieu, de la nature et de la société sont établis au sujet de la révolution d'Angleterre, contre l'auteur de l'*Avis important aux réfugiés* (Bayle) ;

7^o Enfin l'*Histoire de la grande conspiration d'Angleterre, avec le détail des diverses entreprises contre le roi et la nation, qui ont précédé le dernier attentat* (Londres, 1696). Cet ouvrage fut composé par l'ordre du roi Guillaume, sur les pièces originales.

§ 2. Religion : Ouvrages de piété, de dogme.

1. De Saci. — 2. Thomassin. — 3. De Rancé. — 4. De La Salle.

1. LOUIS-ISAAC LE MAISTRE DE SACI¹, frère cadet du fameux avocat Le Maistre, fut, comme lui, attaché à Port-Royal. On lui doit une traduction de la *Bible* avec l'explication du sens littéral et du sens spirituel, le *Poème de saint Prosper sur la grâce*, traduit en vers français, et plusieurs autres ouvrages de religion. On lui a longtemps attribué l'*Histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament*, connue sous le nom de *Bible de Royaumont* ; mais on sait que ce livre est de Fontaine. Il est cependant présumable qu'il y eut quelque part, ainsi qu'aux *Instructions chrétiennes* de Singlin, et au *Jardin des racines grecques* de Lancelot (p. 457). Il mourut en 1694, à l'âge de soixante-dix ans.

2. LOUIS THOMASSIN (1619-1695), prêtre de l'Oratoire, suscita, par ses premiers ouvrages, *Dissertations sur les conciles* et *Mémoires sur la grâce*, quelque rumeur dans

¹ C'est l'anagramme d'*Isaac* ou *Isac*, l'un de ses noms de baptême : ainsi l'on doit écrire, *Saci* et non *Saey*.

le monde théologique. L'*Ancienne et nouvelle discipline de l'Eglise*, qu'il publia ensuite en 3 vol. in-fol., fut reçue au contraire avec un applaudissement général. Ce grand ouvrage fut suivi de ses *Dogmes théologiques* (3 vol. in-fol.), pour servir de suite à ceux du P. Petau. Le savant Jésuite avait traité les matières plus en historien qu'en théologien, au lieu que l'oratorien s'attache principalement au fond des mystères. Le premier volume traite du Verbe incarné; le second, de Dieu et de ses attributs; le troisième contient des Prolégomènes théologiques et le Traité de la Trinité. Le P. Thomassin se distrait de l'immense travail qu'exigeaient tant de savants ouvrages par des *Traités historiques et dogmatiques* sur divers points de morale et de discipline, sur la manière d'étudier et d'enseigner les lettres humaines, la poésie, l'histoire, la philosophie, la grammaire, les langues, etc.

3. ARMAND-JEAN LE BOUTHILIER DE RANCÉ, célèbre réformateur de la Trappe, naquit, en 1626, à Paris, d'une illustre famille originaire de Bretagne. A l'âge de quatorze ans, il publia sur Anacréon un Commentaire qui n'est pas sans mérite. Il vivait déjà dans le tourbillon du monde et des passions. Après avoir pris ses degrés en Sorbonne, il obtint la permission de prêcher, et, dès son début, il se plaça, par son éloquence vive et nerveuse, au premier rang des prédicateurs. Aussi avide d'étude que de plaisirs, il reçut les ordres sans changer de conduite, et sa vie se passait entre le travail et des dissipations coupables, lorsque la mort subite de la duchesse de Montbazon, son amie (1657), que suivit celle du duc d'Orléans, son protecteur, transforma tout à coup ses penchants, et dirigea ses talents vers des objets plus solides. Malgré l'austérité de sa vie, les écrits, qu'il composa dans sa retraite, ont la teinte d'un esprit poli par l'usage du monde, et cultivé par l'étude de la bonne littérature. Ses *Réflexions morales sur les Evangiles*, son *Abrégé des obligations chrétiennes*, ses *Lettres spirituelles*, respirent une éloquence vive, noble et touchante, qui prend sa source dans un cœur fortement pénétré des vérités qu'il

expose. Son *Traité de la sainteté et des devoirs de l'état monastique* est écrit avec beaucoup de chaleur. C'est une réponse à un *Traité* de Mabillon sur la même matière. On doit encore à l'abbé de Rancé une *Relation de la vie et de la mort de quelques moines de la Trappe*, où, d'un style simple et plein d'onction, il trace des tableaux propres à mettre les sentiments de la religion dans tout leur jour.

Les débats théologiques qui s'élevèrent entre Bossuet et Fénelon portèrent l'abbé de Rancé à rompre le silence, et lui attirèrent des vers piquants de la part du duc de Nevers, que Voltaire cite avec complaisance comme tout ce qui attaque la religion ou ses ministres. Nous devons dire à ceux qui l'ignorent, que toute la part que l'abbé de Rancé prit à ces démêlés se réduit à deux lettres très-courtes, adressées à l'évêque de Meaux et publiées contre le gré de leur auteur.

L'abbé de Rancé mourut en 1700, à l'âge de soixante-quinze ans, dont il en avait passé trente-sept dans toutes les austérités de sa Thébàïde.

4. JEAN-BAPTISTE DE LA SALLE, né l'an 1651 à Reims, fonda, l'an 1679, les Frères des écoles chrétiennes, précieuse institution que n'égaleront jamais ces écoles mutuelles et primaires, où le libéralisme dépose le triste germe de ses doctrines. L'Institut de La Salle, approuvé par le pape Benoît XIII, durera comme la religion elle-même, sur laquelle il s'appuie. Le pieux fondateur composa, pour l'instruction des enfants qui fréquentent les écoles chrétiennes, deux livres qui se réimpriment sans cesse : les *Devoirs du chrétien envers Dieu* et la *Civilité chrétienne*.

§ 3. Politique.

1. AmeLOT de La Houssaie : ses divers ouvrages. — 2. Duguet : ses différents écrits, entre autres son *Institution d'un prince*.

1. AMELOT DE LA HOUSSAIE (1634-1706) eut, pour la politique, une passion dominante; aussi tout ce qu'il a

composé se ressent du penchant naturel de son esprit. Sa Traduction de l'*Histoire du concile de Trente*, de Fra Paolo Sarpi, faite sur la version latine, peu fidèle, de Newton, a été éclipsée par celle du P. Courrayer, plus exacte et mieux écrite. Son *Histoire du gouvernement de Venise*, avec le supplément et l'examen de la liberté originnaire (traité traduit de l'italien Marc Velferus), est remplie de traits satiriques, mais cependant très-propre à faire connaître cette république. Amelot traduisit encore et commenta les *Annales* de Tacite, l'*Homme de cour* de l'espagnol Balthazar Gracian et le *Prince* de Machiavel. Ce dernier livre, où l'auteur enseigne une politique destructive de toute bonne foi, méritait plutôt d'être réfuté que d'être traduit; la morale des princes comme celle des particuliers ne saurait être vraiment respectable et solidement utile qu'autant qu'elle est fondée sur l'équité. Amelot a prétendu justifier Machiavel, en soutenant qu'il dit ce que les princes font, et non ce qu'ils doivent faire, et qu'ainsi son ouvrage est une critique de leur politique : opinion que Nicéron traite de paradoxe, et La Harpe, de rêverie.

On a encore d'Amelot des *Mémoires historiques, politiques, critiques et littéraires*, par ordre alphabétique : ces Mémoires sont remplis d'anecdotes dont la plupart sont fausses et les autres si communes, que ce n'était pas la peine d'en faire un livre particulier. On peut toutefois y remarquer ce qu'il dit sur la révolte des Gantois et sur différents traits de l'histoire bourguignonne.

Amelot se croyait le plus grand politique de l'Europe; cependant il ne sut jamais se tirer de la médiocrité, et il mourut dans la misère; c'est qu'il était politique par son esprit, et non par son caractère.

2. JACQUES-JOSEPH DUGUET, né l'an 1649 à Montbri-son, entra l'an 1667 dans la congrégation de l'Oratoire qu'il quitta dix-neuf ans après, parce qu'elle avait pros- crit simultanément le cartésianisme et le jansénisme. Il se tourna du côté de Port-Royal dont il embrassa la cause avec ardeur. Sa plume s'est également exercée sur la

controverse, sur la morale et sur les ouvrages de piété. Si l'on excepte les erreurs de secte, Duguet est constamment habile interprète des Ecritures, défenseur zélé de l'Eglise, moraliste éclairé, prédicateur sensible de la piété chrétienne et de ses devoirs. Ses *Traité de la Prière publique*, des *Devoirs d'un évêque*, des *Principes de la foi*, des *Caractères de la charité*, de l'*Ouvrage des six jours*, dont la préface est due à l'abbé d'Asfeld, le *Recueil de ses Lettres*, tous ces ouvrages annoncent un zèle sincère pour la religion ainsi qu'une grande facilité pour écrire, et plus d'onction qu'on n'en trouve ordinairement dans l'école de Port-Royal.

Un autre ouvrage qui fait encore honneur aux talents de Duguet, c'est son livre de l'*Institution d'un prince*. Si l'écrivain n'y est pas politique profond, les vues y sont du moins saines, les principes sagement discutés, les réflexions justes et lumineuses, la morale utile et irréprochable. En outre, le style en est pur, coulant, noble, élégant et précis. Marmontel et Thomas en ont pris et fondu quelques idées à leur manière, l'un dans son *Bélisaire*, l'autre dans l'*Eloge de M. le Dauphin*. L'abbé Duguet mourut en 1733.

§ 4. Morale.

1. Nicole; ses ouvrages en collaboration avec Arnauld. — 2. Double danger contre lequel les *Essais de morale* furent composés. — 3. Style de Nicole. — 4. La Bruyère; détails sur sa vie. — 5. Ses *Caractères*. — 6. Mérite de cet ouvrage. — 7. Autres ouvrages de La Bruyère. — 8. Madame de Lambert; ses divers ouvrages, entre autres ses *Avis à sa fille* et ses *Avis à son fils*.

1. PIERRE NICOLE, né l'an 1625 à Chartres, s'attacha de bonne heure au grand Arnauld, c'est-à-dire au parti du jansénisme et de Port-Royal, mais avec une modération que ne partageaient pas la plupart de ses confrères. Après avoir publié, soit seul, soit avec la collaboration d'Arnauld, plusieurs ouvrages, tels que le *Traité de la foi humaine*, la *Perpétuité de la Foi* et l'*Unité de l'Eglise*, il tourna sa vue et ses armes d'un autre côté.

2. La Réforme n'avait pas été en France le seul péril de

la foi ; l'attaque de Montaigne et de son école, peut-être moins hardie en apparence, moins opiniâtre que celle de Calvin, n'en était pas moins dangereuse. Le protestantisme, dans ses révoltes même, en appelle du pape à Jésus-Christ, des bulles à la Bible. En combattant la religion, il la reconnaît ; seulement il l'interprète, il la modifie ; ainsi ne va pas la philosophie. A l'autorité divine elle substitue la raison humaine, la morale à la religion ; elle s'appuie sur l'antiquité, et non sur les Ecritures ; elle ne relève, elle ne veut relever que d'elle même.

Port-Royal vit la portée de cette tendance philosophique ; il comprit qu'il fallait répondre à Montaigne, à Charron, comme à Calvin. Nicole fit les *Essais de morale* (25 vol. in-12). Ces erreurs, ces faiblesses de la raison, ces misères de l'esprit et de l'âme, que Montaigne et Charron ont peintes et analysées avec un doute et un sang-froid si désespérants, Nicole aussi les met sous les yeux ; mais en les montrant, il les plaint, et à côté du mal, il indique le remède. La religion lui donne le baume en même temps que le secret de ces maladies de l'âme que la philosophie apercevait sans pouvoir les guérir. La sagesse de la religion, plus pénétrante que l'indifférence ou l'orgueil du savoir humain, va jusqu'au fond de la plaie. Non contente d'humilier l'âme, elle l'éclaire en lui dévoilant ses infirmités, elle lui montre sa grandeur et sa force ; elle l'élève de la foi à l'espérance, de l'espérance à Dieu. Dieu, en effet, manque dans les livres qui ont conduit le xvi^e siècle. « Comme Montaigne, dit Pascal, a voulu chercher une morale fondée sur la raison sans les lumières de la foi, il prend ses principes dans cette supposition, et considère l'homme destitué de toute révélation. » Nicole, il est vrai, prosterne, humilie la raison humaine devant ses erreurs, il l'abat au pied de la croix ; mais il la relève par la prière, il la console par la foi. Les *Essais* de Nicole sont la réponse aux *Essais* de Montaigne.

3. Nicole, du reste, n'a pas les hautes qualités du style de Montaigne ; il ressemblerait plutôt à Charron. Même

régularité dans le plan, même soin et même justesse dans les divisions. Le style de Nicole, correct, soutenu, élégant, a peu de mouvement et d'élan; quelquefois même, languissant et décoloré, il n'attache que par la pureté des expressions, par l'heureuse propriété et la finesse du tour. Il a de Port-Royal la justesse et le bon goût; il n'a pas la verve et les vives saillies de Pascal; on y reconnaît l'homme qui, à un argument, ne trouvait de réponse qu'au bas de l'escalier¹. Mais ce style, s'il ne captive pas tout d'abord, s'il n'entraîne pas, il charme et séduit par le calme et l'onction de l'âme qui semblent passer dans les expressions et dans les pensées; et l'on conçoit que, dans ces longues retraites qui interrompaient les fêtes de la cour de Louis XIV, dans ces recueils de la piété qui succédaient aux plaisirs, dans ces intervalles où la voix de Bourdaloue et de Bossuet remplaçait les accents de Racine et de Molière, on conçoit que madame de Sévigné ait été ravie des douces et tranquilles lectures de Nicole². Les *Essais* sont en effet un livre de solitude et de graves méditations. L'élégance du style et la piété du siècle n'avaient pas, du reste, tout l'honneur de ce succès. Les *Essais* contenaient des allusions contemporaines adroitement cachées qui peuvent expliquer l'ardeur avec laquelle madame de Sévigné dévorait cet ouvrage.

Nicole mourut en 1695, à l'âge de soixante-dix ans.

4. JEAN DE LA BRUYÈRE naquit, l'an 1644, à Dourdan, en Normandie. Il nous reste peu de détails sur sa vie. On sait seulement qu'il fut trésorier de France à Caen, et chargé ensuite d'enseigner l'histoire au duc de Bourgogne; qu'il passa le reste de ses jours auprès de ce

¹ Nicole, simple, naïf et timide comme un enfant, se laissait facilement embarrasser dans la discussion: une objection qu'il n'avait pas prévue le déconcertait. Il disait en parlant de Tréville, son ami: « Il me bat dans la chambre; mais il n'est pas plus tôt au bas de l'escalier, que je l'ai confondu. »

² Devinez ce que je fais, écrit-elle à sa fille, je recommence ce Traité, et je voudrais bien en faire un bouillon et l'avaler (*Lettre* du 2 nov. 1671).

prince en qualité d'homme de lettres, avec une pension de mille écus ; qu'il fut reçu à l'Académie française le 16 juin 1693, et qu'il mourut d'apoplexie, à Versailles, le 10 mai 1696.

5. C'était un philosophe chrétien qui ne cherchait qu'à vivre tranquillement avec des amis et des livres, toujours disposé à une joie modeste, ingénieux à la faire naître, poli dans ses manières et sage dans ses discours, fuyant toute sorte d'ambition, même celle de montrer de l'esprit. Après avoir étudié longtemps et traduit en français les caractères de Théophraste ¹, il résolut de peindre son siècle, comme le moraliste grec avait peint le sien. Lorsqu'il eut composé le livre des *Caractères*, il le montra à Malezieux, qui lui dit : *Voilà de quoi vous attirer beaucoup de lecteurs et beaucoup d'ennemis*. Le livre parut en 1687 : il fut lu avec avidité, non-seulement parce qu'il était excellent, mais parce qu'on supposait à l'auteur des intentions qu'il n'avait pas ou plus qu'il n'en avait eu : on voulait absolument deviner quels personnages avaient servi de modèles à La Bruyère ; on plaça des noms au bas de ses *Caractères* et de ses portraits. Ainsi, la malignité contribua d'abord au succès du livre, autant peut-être que le mérite réel qu'on y trouvera toujours et qui le fera rechercher dans tous les temps.

6. La vérité des *Caractères* a été chaque jour mieux connue et sa manière plus appréciée. Cet ouvrage est, de tous les livres de morale, celui qui donne le mieux à la jeunesse une connaissance anticipée de ce monde, où les mêmes passions, les mêmes vices, les mêmes ridicules, malgré quelques changements passagers de costumes, de modes et de mœurs, donnent à la génération présente une grande ressemblance avec celles qui la précèdent ou celles qui la suivent. Jamais peintre ne sut mieux disposer ses couleurs que La Bruyère. Dans chacun de ses tableaux, le lecteur, ou plutôt le spectateur, est entraîné de surprise en surprise ; chacun des portraits qu'il retrace

¹ Voy *Hist. de la Littérature grecque*, p. 298.

est comme une petite scène qui a son exposition, son milieu et son dénouement, où l'intérêt croît pour ainsi dire à chaque phrase, où tout est disposé pour l'idée principale.

On lui a reproché d'avoir évité ce qu'il y a de plus difficile dans l'art d'écrire, les transitions. Il est vrai que l'on trouve peu chez lui les transitions de mots ; mais toujours les pensées se suivent et s'enchaînent, et si l'on songe à ces nuances innombrables sous lesquelles se cachent et se produisent tour à tour les diverses affections du cœur humain, on sera moins frappé de quelques pensées qui ne semblent pas appartenir à un même ordre moral ou intellectuel, qu'on admirera cet art si neuf et si juste, avec lequel La Bruyère saisit, classe et peint les faces diverses de l'homme. C'est peut-être d'ailleurs à ce soin trop attentif des transitions dans les ouvrages de morale qu'il faut attribuer le peu d'attrait que présentent les dissertations morales en forme. Il faut louer La Bruyère d'avoir su toujours tenir l'esprit éveillé par l'inattendu des réflexions, la vivacité du trait, le pittoresque de l'expression, l'originalité et la concision des tours. En un mot, les *Caractères* sont une œuvre d'art parfaite.

7. On a encore de La Bruyère des *Dialogues posthumes sur le quietisme* (1699), où l'auteur prend parti pour Bossuet contre Fénelon. On lui attribue un manuscrit in-4°, intitulé : *Caractères satyriques de la cour de Louis XIV.*

8. La marquise DE LAMBERT, née l'an 1647, à Paris, est l'une des femmes qui fit le plus d'honneur, par son esprit et ses ouvrages, au siècle de Louis XIV. Bachaumont, second mari de sa mère, se plut à cultiver les heureuses dispositions qu'elle annonçait dès son enfance, et dont elle fit preuve ensuite par la publication de divers ouvrages. Ce sont : les *Avis à son fils*, les *Avis d'une mère à sa fille*, un *Traité de l'amitié*, un *Traité de la vieillesse*, des *Réflexions sur les femmes*, sur le goût, sur la richesse, des *Discours* sur différents sujets, des *Portraits*, et la *Femme ermite*, nouvelle. Tous ces écrits sont

remarquables par la pureté du style et de la morale, par l'élévation des sentiments, par la finesse des observations et des idées, et, comme le dit Fontenelle, par le ton aimable de vertu qui y règne partout. Fénelon en faisait le plus grand cas, et il le témoigna dans quelques lettres qui nous sont restées. Voltaire dit de son *Traité de l'amitié*, qu'il fait voir qu'elle méritait d'avoir des amis. Elle mourut en 1733.

§ 5. — Philosophie.

1. Bernier; ses différents ouvrages. — 2. Huet; détails sur sa vie; ses divers écrits philosophiques et autres. — 3. François Lami; ses principaux ouvrages. — 4. Malebranche; ses Recherches de la vérité, et autres écrits. — 5. Bayle; détails sur sa vie. — 6. Son Dictionnaire historique et critique. — 7. Style de Bayle. — 8. Ses autres ouvrages. — 9. Buffier; son Cours des sciences et autres écrits. — 10. Fontenelle appartient aux littératures distinctes du XVII^e et du XVIII^e siècle. — 11. Fontenelle considéré comme poète. — 12. Fontenelle considéré comme prosateur et comme philosophe; sa Pluralité des mondes; son Histoire des oracles. — 13. Son Histoire de l'Académie des sciences. — 14. Jugement sur Fontenelle. — 15. Baltus; sa Réfutation de l'Histoire des oracles. — 16. Autres ouvrages du P. Baltus. — 17. Lutte ouverte du XVIII^e siècle contre le XVII^e.

1. FRANÇOIS BERNIER, philosophe et voyageur, gracieux d'esprit et de personne, fut lié particulièrement avec La Fontaine, Ninon de Lenclos, madame de La Sablière, Chappelle et Saint-Eyremont, qui l'appelle le *joli philosophe*. Jeune encore (1654), il passa en Syrie, de là en Egypte, et puis aux Indes, où il résida douze ans comme médecin de l'empereur Aureng-Zeb; de là vient qu'on le surnommait le *Mogol*. De retour en France, Bernier publia ses voyages et ses écrits philosophiques. Ceux-ci ne se lisent plus; ceux-là n'ont encore rien perdu de leur réputation primitive. En voici la liste :

1^o *Voyages de François Bernier, contenant la description des Etats du Grand-Mogol, de l'Indoustan, du royaume de Kachemire, etc.* Le style en est simple et intéressant.

2^o *Abrégé de la philosophie de Gassendi*; c'était, comme on sait, celle d'Epicure.

3^o *Mémoire sur le quiétisme des Indes.*

4^o *Traité du libre et du volontaire.*

Bernier contribua avec Boileau à la composition de cet

arrêt burlesque qui empêcha le grave président Lamoignon de faire rendre par le parlement de Paris un arrêt véritable qui eût été plus sérieusement burlesque : *Arrêt donné en la grand'chambre du Parnasse pour le maintien de la philosophie d'Aristote*. Bernier mourut en 1688.

2. PIERRE-DANIEL HUET, né l'an 1630, à Caen, adjoint en 1670 comme sous-précepteur à Bossuet dans l'éducation du grand Dauphin, membre de l'Académie française (1674), abbé d'Aunay, puis évêque d'Avranches (1692), fut l'un des hommes les plus savants du xvii^e siècle. Depuis son entrée dans l'état ecclésiastique (1676), il partageait ses jours entre la prière, les devoirs de ses charges et l'étude, passion qui, le prenant pour ainsi dire au berceau, le conduisit jusqu'à la fin de sa longue carrière (1721).

Huet a composé beaucoup d'ouvrages en grec, en latin, en français, tous écrits avec élégance et dont la plupart ont conservé une réputation distinguée. Ce sont :

1^o *De interpretatione libri duo*. C'est le premier ouvrage de Huet qui lui donna la forme du dialogue. On y remarque un goût sûr ; il est fort instructif et très-bien écrit. Le premier livre traite de la meilleure manière de traduire ; le second est un jugement sur les plus célèbres traducteurs anciens et modernes, français et étrangers, surtout de la Bible et des classiques grecs.

2^o *Lettre sur l'origine des romans*, placée à la tête de Zaïde (p. 414), et remplie de recherches curieuses, de remarques instructives, de décisions judicieuses en matière de goût.

3^o *Demonstratio evangelica*, ouvrage où l'on trouve plus d'érudition que de jugement, plus d'élégance que de vigueur. C'est à propos de ce livre que Racine témoignait ne pas approuver l'usage que le savant prélat avait fait de ses connaissances profanes en faveur de la religion. L'abbé Sabatier, le seul d'entre tous les critiques, en parle avec un enthousiasme qui n'admet aucune restriction : il dit même que cet ouvrage est devenu classique pour tous les théologiens de l'Europe.

4° *Censura philosophiæ Cartesianæ*, critique assez judicieuse, mais faible à l'excès, quand on la compare aux vastes conceptions, même les plus erronées, de Descartes.

5° *Quæstiones Alnetanæ de concordia rationis et fidei*, ouvrage très-médiocre pour le fond, et dans lequel l'auteur brille plus par l'érudition que par le raisonnement.

6° *De la situation du paradis terrestre*.

7° *Hueti carmina*, odes, églogues, etc. Ces petits poèmes, quoiqu'ils soient composés pour la plupart à un âge avancé, sont d'une latinité élégante et pure; les images en ont de la grâce; le style, de la verve et de la chaleur.

8° *Histoire du commerce et de la navigation des anciens*, où l'on trouve beaucoup de digressions curieuses et savantes.

9° Des *Mémoires sur sa vie*, fort agréables à lire, et qui font bien connaître leur auteur comme un érudit aimable dans un siècle où l'on avait un goût décidé pour l'érudition. Il est reconnu maintenant que la sienne était plus vaste que profonde.

10° *Traité philosophique de la faiblesse de l'esprit humain*; c'est à peu près la traduction de la première partie des *Quæstiones Alnetanæ*. On eut remarquer que Huet revenait, dans ce traité, sur ce qu'il avait avancé en plusieurs endroits de sa *Démonstration évangélique*. Aussi Voltaire n'a pas manqué d'insinuer que ce dernier ouvrage démentait le premier. Il est vrai qu'il y soutient des paradoxes, mais ces paradoxes n'ont rien qui puisse faire croire qu'il ait douté des vérités de la religion. Telle est la ruse ordinaire des incrédules: ils s'efforcent d'associer à leur suite tous les grands hommes, en jetant malignement des nuages sur la sincérité de leur foi. L'évêque d'Avranches n'a jamais rien avancé qui puisse favoriser cet odieux artifice. Il fut toujours aussi fidèle à ses devoirs que zélé pour la gloire de la religion, et mourut dans des sentiments dignes des ouvrages qu'il avait publiés pour la défendre.

On doit encore à Huet les *Origines de Caen*, livre bien fait, savant et utile; *Diane de Castro*, ou le *Faux Yncas*, roman qu'il composa à vingt-cinq ans; des *notes sur Manilius*, dans la collection *ad Usus Delphini*. Terminons en disant que ce fut lui qui traça le plan et dirigea l'exécution des commentaires *dauphins*.

3. FRANÇOIS LOUIS (1636-1711), Bénédictin, passa dans

son temps pour celui de tous ses confrères qui savait le mieux écrire en français. Son style, néanmoins, est parfois vague et diffus, et l'on y remarque de l'affectation. Un penchant bien décidé pour le paradoxe et la polémique le mit aux prises avec tout ce qu'il y avait alors de plus distingué dans l'Eglise et dans les sciences, comme l'abbé de Rancé, Jurieu, Bossuet, Malebranche, Nicole, Arnauld, Duguet, Sillery, Gilbert, etc.; disputes qui, pour avoir fait beaucoup de bruit à cette époque, n'en sont pas moins oubliées de nos jours. On lui doit un grand nombre d'ouvrages, entre autres les *Premiers Eléments des sciences*, où l'auteur développe avec beaucoup d'ordre et de clarté les idées de Descartes; la *Connaissance de soi-même*, qui le dispute à l'*Art de se connaître soi-même*, par Abbadie (p. 516); la *Réfutation du système de Spinoza*, que Bayle lui-même trouvait excellente, et l'*Incrédule ramené à la religion par la raison*, écrit encore estimé.

4. NICOLAS MALEBRANCHE, né l'an 1638 à Paris, entra dans la congrégation de l'Oratoire. Il s'y livra d'abord à l'étude de l'histoire ecclésiastique, des mathématiques et des langues orientales; mais le traité de Descartes, *sur l'homme*, étant tombé fortuitement entre ses mains, il l'étudia avec une incroyable persévérance, et après dix années de travail et de méditations, il fit paraître un ouvrage sur la métaphysique, intitulé *Recherche de la vérité*. Cet ouvrage, par l'originalité des opinions de l'auteur, par la force et l'élégance de son style, lui fit en peu de temps une très-grande réputation : la hardiesse de quelques-unes de ses propositions lui suscita aussi de nombreux antagonistes, parmi lesquels on distingue Arnauld et Bossuet; cette polémique fut vive et ne finit qu'avec sa vie (1715).

Dans toutes ses spéculations philosophiques, Malebranche se laissa entraîner à un spiritualisme exagéré et dominer par son imagination : ainsi il prétendait que nous voyons tout en Dieu et que la personne divine est

comme le siège et le lieu des idées; ce qui inspira ce vers à Faydit :

Lui qui voit tout en Dieu, n'y voit pas qu'il est fou.

Malebranche expliquait l'union de l'âme et du corps par les *causes occasionnelles* ou l'*assistance de Dieu*, qui, à l'occasion des volontés de l'âme, agissait sur le corps, de même qu'il communiquait à l'âme les impressions faites sur le corps; rôle bien peu convenable à la divinité.

Outre le livre de la *Recherche*, Malebranche a exposé son système dans ses *Conversations chrétiennes*, ses *Méditations métaphysiques*, ses *Entretiens sur la métaphysique et la religion*, etc. Tous ces ouvrages ont le même mérite de style, la même force de dialectique; l'auteur y fait preuve d'une imagination féconde et brillante, bien qu'il ait écrit de fort belles pages contre l'imagination, la *Folle de la maison*, comme il l'appelait.

5. PIERRE BAYLE naquit à Carlat, l'an 1647, d'un père calviniste. Le cours de philosophie qu'il fit à Toulouse, sous les Jésuites, l'ayant mis fortement en doute sur l'*orthodoxie* du protestantisme, il changea de religion. Sa secte et sa famille, à force de séductions, le ramenèrent à ses premières erreurs, après dix-sept mois de catholicité. L'an 1675, il obtint à Sedan la chaire de philosophie qu'il garda jusqu'en 1681; de là il passa à Rotterdam, où Jurieu, disgracié comme lui, professait la théologie. A l'occasion de la comète de l'an 1680, qui répandit un effroi presque universel, il publia des *Pensées diverses sur la comète*, ouvrage rempli de savoir et de digressions, où étaient agitées mille questions de métaphysique, de morale, de théologie, d'histoire et de politique. A cette première production succéda la *Critique générale de l'histoire du calvinisme de Maimbourg*, écrit dont le succès alluma contre son auteur la jalousie de Jurieu qui venait de traiter le même sujet sans aucune réussite. Cependant Bayle entreprit, sous le titre de *Nouvelles de la République des lettres*, un ouvrage périodique qui le mit en rapport de correspondance avec la reine Christine de

Suède. La haine de Jurieu s'en accrut, et l'*Avis aux réfugiés*, où Bayle ne ménage guère l'intolérance des protestants, fournit à son rival l'occasion d'éclater. Bayle fut privé de sa chaire publique (1693), et même on lui défendit l'enseignement particulier. Il en profita pour travailler à son fameux *Dictionnaire philosophique et critique*, le premier ouvrage auquel il ait mis son nom. Leclerc et Jacquelot, autres sectaires, se joignirent à Jurieu pour l'attaquer, et Bayle mourut, dans cette longue querelle, en 1706, à l'âge de cinquante-neuf ans.

6. Telle est l'histoire abrégée de cet homme célèbre qui, portant dans l'histoire profane et religieuse le flambeau de la critique, répandit sur le passé une lumière quelquefois éclatante, mais le plus souvent funeste. Si sa froide impartialité, son scepticisme pénétrant, son amère ironie, détruisirent quelques préjugés, quelques erreurs de détail, il atteignit aussi des vérités salutaires qui tombèrent pour ne plus se relever. Le *Dictionnaire historique et critique* est le programme du *Dictionnaire philosophique* et de l'*Encyclopédie* ; Bayle, c'est le Voltaire du XVII^e siècle. Même sûreté de goût, même finesse d'observation, même sagacité ingénieuse : comme Voltaire, Bayle n'attaque rien, ne détruit rien de front. Seulement un mot, un trait lui suffisent pour renverser une croyance, pour nier une tradition ; sa logique est dans la contradiction, ses preuves, dans la diversité des témoignages. Il n'impose pas ses opinions, il les présente avec adresse ; il n'affirme pas, il doute : plus dangereux peut-être que Voltaire ; car avec plus de science, il a plus ou paraît avoir plus de probité littéraire.

7. Le style de Bayle, naturel et clair, est souvent diffus, lâche, incorrect et familier jusqu'à la trivialité. On lui reproche avec raison des termes grossiers et obscènes : ce n'était pas, dit La Harpe, que ses mœurs ne fussent pures ; mais, accoutumé à vivre dans la retraite et avec ses livres, il oubliait ou ignorait les bienséances de la société. L'extrême vivacité de son esprit s'accommodait

peu, et il en convient, de la méthode et de l'ordre. Il aimait à promener son imagination sur tous les objets, sans trop se soucier de leur liaison : un titre quelconque lui suffisait pour le conduire à parler de tout. C'est de cette manière qu'il a composé son *Dictionnaire*, qu'il appelle lui-même *une compilation informe de passages cousus à la queue les uns des autres*.

Bayle se comparait lui-même au Jupiter *Assemblée-mages* d'Homère : « Mon talent, disait-il, est de former des doutes ; mais ce ne sont que des doutes. » Quelque inclination qu'il eût pour le scepticisme, on voit cependant, par ses écrits, qu'il n'était pas capable de tomber dans le doute absolu de Pyrrhon, et il en est si loin, à l'égard de l'existence de Dieu et de l'immatérialité du principe pensant, qu'il énonce une opinion affirmative : *Je ne crois pas qu'il soit possible qu'aucun corps, aucun assemblage de divers corps, aucun atome soit susceptible de la pensée*. Il parle contre l'athéisme dans les termes les plus forts :

Si l'on regarde les athées, dit-il, dans le jugement qu'ils forment de la divinité dont ils nient l'existence, on y voit un excès horrible d'aveuglement, une ignorance prodigieuse de la nature des choses, un esprit qui renverse toutes les lois du bon sens, et qui se fait une manière de raisonner, fausse et déréglée plus qu'on ne saurait le dire... Si l'on regarde les athées dans la disposition de leur cœur, on trouve que n'étant retenus ni par la crainte d'aucun châtement divin, ni animés par l'espérance d'aucune bénédiction céleste, ils doivent s'abandonner à tout ce qui flatte leurs passions.

8. Outre les ouvrages cités de Bayle, on a encore de lui :

La Cabale chimérique ; — *la Chimère de la cabale de Rotterdam* ; — *Avis au petit auteur des petits Livrets* ; — *Nouvel avis*, au même (Jurieu) ; — *Réponse aux questions d'un provincial* ; — *Entretiens de Maxime et de Thémiste*, ou *Réponse à M. Leclerc* ; — *Opuscules* ; — *Cours de philosophie*, en latin ; — *Lettres à sa famille et à ses amis* ; — *Discours historiques sur la vie de Gustave-Adolphe*.

9. CLAUDE BUFFIER, né, l'an 1661, en Pologne, d'une famille française, entra chez les Jésuites de Rouen en 1679, et mourut à Paris en 1737. Associé de bonne heure au *Journal de Trévoux*, il publia dans sa belle et longue

carrière un grand nombre d'ouvrages qui décèlent un écrivain habile, élégant, rempli d'esprit et d'érudition. Ce sont :

1° Un *Cours des sciences sur des principes nouveaux et simples pour former le langage, le cœur et l'esprit*, in-fol. Ce recueil, infiniment estimable, contient : une *Grammaire française sur un plan nouveau*, dont les grammairiens postérieurs ont beaucoup profité ; des *Traités philosophiques et pratiques de l'éloquence et de la poésie*, auxquels on peut reprocher trop de raisonnements métaphysiques ; un *Traité des premières vérités et de la source de nos jugements*, où l'auteur développe habilement des idées abstraites ; un *Traité de vérités de conséquence*, des *Eléments de métaphysique*, l'*Examen des préjugés vulgaires pour disposer l'esprit à juger sainement de tout* ; un *Traité de la société civile*, où l'on peut relever quelques maximes peu conformes à la sincérité chrétienne ; une *Exposition des vérités les plus sensibles de la véritable religion* ; un *Discours sur l'étude et la marche des sciences*, et sept *Dissertations* sur divers sujets. On trouve dans plusieurs articles de l'Encyclopédie des pages entières, littéralement empruntées au *Cours des sciences*, sans qu'il soit jamais cité.

2° La *Pratique de la mémoire artificielle pour apprendre et retenir la chronologie, l'histoire et la géographie*. Ainsi, pour fixer dans la mémoire les noms propres, l'ordre et la date des faits, le P. Buffier emploie la méthode des vers techniques, dont MM. de Port-Royal se servaient avec succès dans l'étude des langues anciennes. Voltaire a très-bien remarqué, dans son Siècle de Louis XIV, que l'auteur avait rappelé les vers (il ne dit pas la poésie) à leur première destination, en les faisant servir à imprimer dans la mémoire des hommes les événements dont on voulait garder le souvenir.

3° Quelques ouvrages historiques : *Introduction à l'histoire des maisons souveraines de l'Europe* ; — *Abrégé de l'histoire d'Espagne*, par demandes et par réponses ; — *Histoire de l'origine du royaume de Naples et de Sicile*.

4° Plusieurs traités de religion et de piété : *Variétés consolantes du christianisme* ; — *Exercices de piété* ; — *Sentiments chrétiens sur les principales vérités de la religion*, en prose, vers et gravures, etc.

10. FONTENELLE (BERNARD LE BOVIER DE) naquit à Rouen le 11 février 1657, et mourut à Paris, le 9 janvier 1757. C'est dans cet intervalle de cent ans que les plus grands écrivains dont s'honore la France, ont commencé ou terminé leur carrière; et parmi ces hommes illustres qui furent tous ou les amis, ou les ennemis, ou les rivaux de Fontenelle, qui tous le surpassèrent, soit par la force, soit par l'originalité, soit par l'élévation de leur génie, aucun n'a été plus remarqué de son vivant, ni plus célèbre après sa mort. Cet avantage, il ne le doit pas seulement, comme on le dit, à la variété de ses connaissances, à la finesse de son esprit, à la souplesse gracieuse d'un talent éminemment français; mais plus encore, selon nous, à ce qu'il tient aux littératures si distinctes du xvii^e et du xviii^e siècle, à l'une par les traditions de réserve et de décence, à l'autre par la corruption du goût et la naissance du philosophisme : tout cela se trouve dans Fontenelle.

11. Après des études très-brillantes chez les Jésuites de Rouen, Fontenelle se fit recevoir avocat, comme son père, plaida une cause qu'il perdit, et renonça au barreau pour les lettres. Plusieurs fois il concourut pour le prix de l'Académie française sans pouvoir le remporter. Le *Mercur*, alors rédigé par Thomas Corneille et Visé, ouvrit ses colonnes à plusieurs de ses pièces, entre autres l'*Amour noyé*, que les rédacteurs comblèrent d'éloges. Par une espèce de retour, Fontenelle aida Thomas Corneille dans la composition de deux opéras (*Bellérophon* et *Psyché*); il risqua ensuite au théâtre, sous le nom de Visé, une petite comédie en un acte, la *Comète*; et neveu du grand Corneille, se croyant appelé par droit de famille à lui succéder sur la scène tragique, il vint à Paris pour y faire jouer sa tragédie d'*Aspar*⁴. C'était l'époque (1680) où l'envie se servait du nom de Corneille pour déprécier Racine. Aussi Fontenelle, avec sa tragédie, devint le héros d'une cabale

⁴ Il paraît qu'elle avait pour sujet une conspiration contre l'empereur Léon, successeur de Marcien en 457.

qui le préconisait dans les journaux comme le remplaçant de son oncle. La chute complète d'Aspar changea ce triomphe en humiliation. Fontenelle jeta sa pièce au feu ; mais Racine offensé ne voulut pas qu'on oubliât Aspar, d'où date, disait-il, l'origine des sifflets :

Ces jours passés, chez un vieil histrion,
Un chroniqueur émut la question,
Quand dans Paris commença la méthode
De ces sifflets qui sont tant à la mode.
« Ce fut, dit l'un, aux pièces de Boyer. »
Gens pour Pradon voulurent parier.
« Non, dit l'acteur, je sais toute l'histoire
» Que par degrés je vais vous débrouiller :
» Boyer apprit au parterre à bâiller ;
» Quant à Pradon, si j'ai bonne mémoire,
» Pommes sur lui volèrent largement ;
» Mais quand sifflets prirent commencement,
» C'est (j'y jouais, j'en suis témoin fidèle),
» C'est à l'Aspar du sieur de Fontenelle. »

L'auteur d'Aspar essaya contre l'auteur d'Esther et d'Athalie, des épigrammes qui ne réussirent pas mieux que sa pièce ; mais il fut plus heureux contre Boileau qui venait de produire l'*Ode sur la prise de Namur*, et la *Satire sur la femme* :

Quand Despréaux fut sifflé pour son ode,
Ses partisans criaient dans tout Paris :
Pardon, messieurs, le pauvre s'est mépris,
Plus ne louera, ce n'est pas sa méthode.
Il va draper le sexe féminin,
A son grand nom vous verrez s'il déroge :
Il a paru, cet ouvrage malin ;
Pis ne vaudrait quand ce serait éloge.

Peu de temps après, survint la fameuse querelle des anciens et des modernes, sur laquelle Fontenelle prit fait et cause pour La Motte, son ami. Cette amitié le conduisit encore à donner *Idalie*, tragédie en prose, qui, comme ses six comédies, est restée au-dessous du médiocre. Son opéra de *Thétis et Pelée* eut longtemps de la réputation, et on a droit de s'en étonner ; ceux d'*Endymion* et de *Lavinie* ne réussirent point. Ses *Pastorales* furent accueil-

lies, dans leur nouveauté, avec un empressement qui a lieu de surprendre ; elles sont ingénieuses et spirituelles ; mais le prosaïsme des vers et l'afféterie des idées y blessent à la fois l'oreille et le goût. Il faut en excepter la charmante églogue d'*Ismène*, où il y a autant de naturel que de grâce. Si à cette pièce on ajoute l'*Apologue de l'Amour et de l'Honneur*, le *Sonnet de Daphné* et le *Portrait de Clarice*, on aura les seuls vers de Fontenelle qui méritent d'être sauvés de l'oubli.

12. Comme prosateur, il serait dangereux de prendre sa manière d'écrire pour modèle. La finesse et l'agrément trop recherché qui règnent dans sa prose, sont des amorces séduisantes, mais trompeuses, pour les jeunes esprits. Les *Lettres du chevalier d'Her****, que Fontenelle n'eut jamais le courage d'avouer ni de désavouer, ne sont qu'un fatras de fades galanteries. Les *Dialogues des Morts* eurent plus de vogue, et cela prouve le mauvais goût du temps ; il y a sans doute dans presque tous un grand nombre de pensées ingénieuses et fines, mais tout autant de subtiles et de paradoxales. Fontenelle y cherche plus à étonner par des interlocuteurs disparates, qu'à instruire par le développement des vrais caractères. Ce n'est pas ainsi qu'on écrit la morale ; l'étalage de l'esprit ne peut que l'affaiblir.

Les *Entretiens sur la Pluralité des Mondes* ont survécu à leur première réputation. « Ce livre, dit Voltaire, fut le » premier exemple de l'art délicat de répandre de la lumière et des grâces sur les sciences abstraites. » C'était, selon nous, un exemple dangereux : la parure de la véritable science, de la véritable philosophie, c'est l'ordre, la clarté, l'élégance sévère ; les pointes, les saillies, les gracieusetés ne doivent pas trouver place dans un livre de morale, de métaphysique, de science, même de science élémentaire. On néglige alors le principal pour l'accessoire.

L'*Histoire des Oracles*, titre trop fastueux pour une traduction abrégée du livre de Van Dahle, eut plus de retentissement encore que la *Pluralité des mondes*. Dans

l'original comme dans l'extrait, le but était de prouver que les oracles n'étaient point l'ouvrage des démons, et qu'ils n'avaient point cessé à la venue de Jésus-Christ. Il n'en fallait pas davantage pour s'attirer les applaudissements de ceux qu'on appelait alors les *esprits-forts*, et qui déjà formaient le parti précurseur du philosophisme. Le P. Baltus réfuta l'*Histoire des Oracles*, qui devint l'objet d'une assez longue polémique. Fontenelle n'y prit aucune part. En général le caractère de sa philosophie, c'est une réserve calculée, un scepticisme qui, pour être modeste, n'en est pas moins dangereux. Il avait coutume de dire que, s'il avait toutes les vérités dans sa main, il se garderait bien de l'ouvrir. Par principe et par caractère, il devait être éloigné d'attaquer ouvertement la religion de son pays, et il n'est pas démontré qu'il soit l'auteur d'un écrit anonyme et anti-religieux, intitulé la *Relation de l'île Bornéo*¹. Il répétait souvent que la religion chrétienne était la seule qui eût des preuves, et il en pratiquait publiquement tous les devoirs. Enfin dans la vie du grand Corneille, il a dit de l'Imitation de Jésus-Christ : *C'est le plus beau des livres sortis de la main des hommes, puisque l'Evangile n'en vient pas.*

13. Membre de l'Académie des Inscriptions, Fontenelle fut nommé, l'an 1699, secrétaire de l'Académie des sciences, place qu'il a remplie pendant quarante-deux ans avec un applaudissement universel. Si l'on veut avoir une exacte idée de son mérite, comme écrivain, il faut lire son *Histoire de l'Académie des sciences*, qui renferme deux Préfaces, les extraits des Mémoires des savants et leurs Eloges : c'est le moins connu et le plus beau de ses ouvrages. Dans aucun, il n'a montré un esprit plus vaste, plus lumineux, plus universel. Les vérités ensevelies dans les longueurs et dans les obscurités du langage mys-

¹ Cette relation parut d'abord dans les *Nouvelles de la République des lettres* par Bayle, qui sans doute en est l'auteur. Dans cet opuscule, *Mero* et *Enegu* désignent Rome et Genève. La Harpe (*Cours de Littérature*, t. 15, p. 365) a cru mal à propos que ces deux mots étaient le titre d'un autre opuscule différent de la relation.

térieux des sciences, deviennent, sous sa plume, brillantes de précision et de clarté. Voltaire a dit de lui à ce sujet :

L'ignorant l'entendit, le savant l'admira.

Les Eloges décèlent le plus rare talent. Il y semble, en quelque sorte, avoir épuisé toutes les formes, pour attirer la curiosité du vulgaire sur ces sages bienfaiteurs de la société ; il intéresse vivement à leurs nobles passions et au succès de leurs recherches : il n'est pas jusqu'à leur ignorance et à leur simplicité dans le commerce de la vie dont il ne sache tirer parti, et tel est son art, telle est sa mesure dans la peinture de leurs manières bizarres et de leurs innocents ridicules qu'il nous fait encore admirer, respecter même ceux dont il nous fait rire.

14. Tels sont les principaux ouvrages de Fontenelle. Voltaire l'inscrivit de son vivant, dans le catalogue des auteurs du grand siècle, et après sa mort il l'introduisit dans le Temple du Goût par les vers suivants :

C'était le discret Fontenelle
Qui, par les beaux-arts entouré,
Répandait sur eux à son gré
Une clarté vive et nouvelle.
D'une planète à tire-d'aile
En ce moment il revenait
Dans ces lieux où le Goût tenait ,
Le siège heureux de son empire ;
Avec Mairan il raisonnait ;
Avec Quinault il badinait ;
D'une main légère il prenait
Le compas, la plume et la lyre.

Il résulte de cet article que Fontenelle était un homme sans caractère et sans talent bien prononcé, ami timide du philosophisme, moitié bel-esprit, moitié savant, qui gâta presque toujours son style par des tons prétentieux, maniérés, qui dans les sciences n'a rien inventé, et dont la véritable vocation était d'être secrétaire perpétuel d'une académie. La Bruyère l'a peint sous le nom de Cydias dans ses *Caractères*, au chapitre *de la société et de la conversation*.

15. JEAN-FRANÇOIS BALTUS, né l'an 1667 à Metz, Jésuite en 1682, se fit d'abord connaître par sa *Réponse à l'Histoire des oracles*, de Fontenelle. Celui-ci, en renouvelant le système de Van Dahle, soutenait, contre l'opinion commune : 1° que les anciens oracles du paganisme n'avaient rien de surnaturel, et qu'ils étaient l'effet de l'artifice des prêtres païens ; 2° qu'ils avaient duré jusqu'à l'entière ruine du paganisme, sous les empereurs chrétiens. Baltus, au contraire, prouva qu'ils étaient au moins en partie l'ouvrage des démons, et qu'ils avaient été réduits au silence, lors de la mission de Jésus-Christ sur la terre. Après ce premier combat contre l'incrédulité naissante du XVIII^e siècle, Baltus démontra, dans sa *Défense des SS. PP. accusés de Platonisme*, que le prétendu platonisme des Pères n'a été introduit que pour traduire nos plus grands mystères en opinions d'un philosophe païen ¹.

16. On a encore du P. Baltus :

1° *Le Jugement des SS. PP. sur la morale des philosophes païens* ;

2° *La Religion chrétienne prouvée par l'accomplissement des prophéties*, matière où il a été surpassé par l'excellent livre de Lefranc, évêque du Puy ;

3° *Les Actes de saint Barlaam*, tirés d'un manuscrit grec, avec deux *Discours*, l'un de saint Basile, l'autre de saint Jean Chrysostôme ;

4° *Le Sentiment du P. Baltus sur le Traité de la faiblesse de l'esprit humain*, par Huet, évêque d'Avranches.

17. La lutte va s'engager plus vive que jamais dans le XVIII^e siècle, et tant que durera la Société des Jésuites, nous la verrons toujours combattre avec courage, et souvent avec talent, le philosophisme et ses funestes doctrines.

¹ Voy. mon *Histoire de la Littérature sacrée*, p. 179-80.



TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

PREMIÈRE PARTIE. — SEIZIÈME SIÈCLE.

INTRODUCTION.	Pag.	1
-----------------------	------	---

PREMIÈRE SECTION. — POÉSIE.

CHAP. I ^{er} . — De l'école de Marot à celle de Ronsard.	8
---	---

§ 1 ^{er} . — Coup d'œil sur l'influence littéraire du règne de François I ^{er}	<i>ib.</i>
§ 2. — Marot et Brodeau.	11
§ 3. — François I ^{er} et Marguerite de Navarre.	22
§ 4. — Maurice Scève, Mellin de Saint-Gelais et François Habert.	24
§ 5. — Des romans de chevalerie et de leur influence. — Les contes et les farces.	27
§ 6. — Travaux sur la langue ; philologie ; progrès du langage.	31

CHAP. II. — École de Ronsard.	37
---------------------------------------	----

§ 1 ^{er} . — De la réforme littéraire ; Sebillet et Joachim Du Bellay.	<i>ib.</i>
§ 2. — Ronsard et sa réforme.	39
§ 3. — La Pléiade poétique du xvi ^e siècle et quelques autres poètes contemporains.	57
§ 4. — Derniers disciples de Ronsard et leurs diverses sectes.	66

CHAP. III. — Commencement de l'école italienne. — Retour à l'école de Marot.	72
--	----

§ 1 ^{er} . — Ecole de Desportes, ou commencement de l'école italienne.	<i>ib.</i>
---	------------

§ 2. — Retour à l'école marotique.	Pag. 75
§ 3. — Mathurin Régnier et d'Aubigné.	77
CHAP. IV. — Réforme de Malherbe, ou transition du xvi ^e siècle au xvii ^e	85
CHAP. V. — Du théâtre pendant le xvi ^e siècle.	90
§ 1 ^{er} . — Cessation des Mystères.	<i>ib.</i>
§ 2. — Cessation des Moralités et des Sotties. — Ré- volution dans l'art dramatique.	91
§ 3. — Ecole de Jodelle.	92
§ 4. — Ecole italienne et école espagnole.	100
SECONDE SECTION. — PROSE.	
CHAP. I ^{er} . — Contes et romans.	108
§ 1 ^{er} . — Des contes.	<i>ib.</i>
§ 2. — Des romans de chevalerie.	110
§ 3. — Du roman de Rabelais et de ses imitateurs.	111
CHAP. II. — Mémoires, chroniques, histoire.	125
§ 1 ^{er} . — Mémoires, chroniques, histoire particulière.	<i>ib.</i>
§ 2. — Histoire universelle.	136
CHAP. III. — Philosophie, morale, politique.	141
CHAP. IV. — Éloquence sacrée.	155
§ 1 ^{er} . — Des Prédicateurs catholiques.	<i>ib.</i>
§ 2. — Des Prédicateurs réformés.	163
CHAP. V. — Éloquence du barreau et de la tri- bune.	167
§ 1 ^{er} . — Des Orateurs du barreau.	<i>ib.</i>
§ 2. — Des Jurisconsultes.	174
§ 3. — De l'Eloquence politique.	178
CHAP. VI. — La Satire Ménippée.	180
CHAP. VII. — Traductions, enseignement, philo- logie.	187
§ 1 ^{er} . — Des Traductions au xvi ^e siècle.	<i>ib.</i>
§ 2. — De l'Enseignement au xvi ^e siècle.	193
§ 3. — De la Philologie au xvi ^e siècle.	200

SECONDE PARTIE.—DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

INTRODUCTION. Pag. 209

§ 1^{er}. — Etat de la France au commencement du
xvii^e siècle. *ib.*

§ 2. — Hôtel de Rambouillet. 211

SECTION PREMIÈRE. — PREMIÈRE MOITIÉ DU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

CHAP. I^{er}. — École de l'Hôtel de Rambouillet. . . 216§ 1^{er}. — Balzac, Vaugelas, d'Ablancourt et Ménage. . . *ib.*

§ 2. — Voiture, Benserade, Sarrazin et Racan. . . 230

§ 3. — Des longs romans du xvii^e siècle. 244§ 4. — De quelques auteurs de poésies légères qui se
rattachent à l'Hôtel de Rambouillet. 252§ 5. — De quelques poètes épiques qui se rattachent
à l'Hôtel de Rambouillet. 258CHAP. II. — De quelques poètes qui ne se ratta-
chent point à l'Hôtel de Rambouillet. . . 275§ 1^{er}. — Théophile, Patru et Philippe Habert. . . *ib.*

§ 2. — Calages, Colardeau, maître Adam, etc. . . 282

CHAP. III. — Poésie dramatique. 288

§ 1^{er}. — De Richelieu et de son influence sur la poésie
dramatique. *ib.*

§ 2. — Mairat, Pierre Corneille et Rotrou. 291

§ 3. — Tristan l'Hermite, Duryer, Gilbert et Cyrano
de Bergerac. 306

CHAP. IV. — Philosophie et morale. 314

CHAP. V. — Érudition, mémoires, histoire, etc. . . 320

§ 1^{er}. — Erudits, bibliographes, critiques, compila-
teurs, etc. *ib.*

§ 2. — Memorialistes, historiens, etc. 327

CHAP. VI. — Éloquence. 332

§ 1^{er}. — Éloquence judiciaire et politique. *ib.*

§ 2. — Éloquence de la chaire. 335

SECTION SECONDE. — SECONDE MOITIÉ DU SIÈCLE DE LOUIS XIV.

1^{re} subdivision. — Vers.

INTRODUCTION. 340

CHAP. I ^{er} . — Poésie dramatique.	Pag. 349
§ 1 ^{er} . — Molière, Regnard et Baron.	<i>ib.</i>
§ 2. — Hauteroche, Boursault, Champmeslé, Brueys et Palaprat.	360
§ 3. — Montfleury, Visé, Dufresny, Dancourt et Lafont.	363
§ 4. — Racine, Boyer, Leclerc et Pradon.	367
§ 5. — Thomas Corneille, Catherine Bernard, Campistron, Lafosse, Longepierre et Duché.	378
§ 6. — Perrin et Quinault.	386
CHAP. II. — Poésies diverses.	389
§ 1 ^{er} . — Fables, Poésie pastorale et Contes. — La Fontaine, Segrais, les Deshoulières, La Monnoie, Senecey et Vergier.	<i>ib.</i>
§ 2. — Les Poètes épicuriens, ou Chapelle et Bachaumont, Hesnault, Chaulieu, La Fare et La Faye.	400
§ 3. — Poésie lyrique. — J.-B. Rousseau et La Motte-Houdar.	406
2 ^e subdivision. — Prose.	
CHAP. I ^{er} . — Romans, nouvelles, contes, etc.	413
§ 1 ^{er} . — Mesdames de La Fayette, de Villedieu, d'Aulnoy et de Castelnau.	<i>ib.</i>
§ 2. — Charles Perrault, Galland et Hamilton.	416
CHAP. II. — Histoire, mémoires, annales, etc.	419
§ 1 ^{er} . — Travaux relatifs à l'histoire ecclésiastique.	<i>ib.</i>
§ 2. — Lettres historiques et Mémoires.	425
§ 3. — Histoire proprement dite.	429
CHAP. III. — Lettres.	439
CHAP. IV. — Poésie latine, érudition, critique, etc.	446
§ 1 ^{er} . — Poètes latins.	<i>ib.</i>
§ 2. — Erudits, commentateurs, traducteurs.	451
§ 3. — Lexicographes, grammairiens, critiques, journalistes.	455
CHAP. V. — Éloquence.	464
§ 1 ^{er} . — Éloquence judiciaire.	<i>ib.</i>
§ 2. — Éloquence sacrée.	466
ART. I ^{er} . — Combefis, Giroust et Mascaron.	<i>ib.</i>

DES MATIÈRES.	545
ART. II. — Bossuet et Fléchier.	Pag. 468
ART. III. — Bourdaloue et Fénelon.	486
ART. IV. — La Colombière, de La Rue et Cheminai.	495
ART. V. — Massillon, Gaichiés, Bretteville et Bretonneau.	498
ART. VI. — Prédicateurs protestants : Claude, Beausobre et Saurin.	504
CHAP. VI. — Religion, morale, philosophie.	507
§ 1 ^{er} . — Religion, théologie, controverse, etc.	<i>ib.</i>
§ 2. — Religion ; ouvrages de piété, de dogme.	517
§ 3. — Politique.	519
§ 4. — Morale.	521
§ 5. — Philosophie.	526

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES AUTEURS CITÉS DANS CET OUVRAGE.

(Tout ce qui n'est pas nom d'auteur est imprimé en caractères italiques.)

A			
Abbadie.	Pag. 546	Bartas (du).	Pag. 66-70
Ablancourt (Perrot d').	227	Bassompierre (de).	327
Achéry (Luc d').	323	Bayle.	530
Adam (maître).	286-8	Beausobre.	505
Aleiat.	175	Béliard.	99
Amboise (d'), v. François et Michel.		Bellay (Joachim Du).	37.
Amelot, v. Houssaie.		— (Guillaume et Martin Du).	57-62
Amiot.	188-91	Belleau.	127
Angiez.	29	Bellerade.	63, 96
Arnauld (Antoine).	170.	Benserade.	231, 236
	507-511	Bergerac (Cyrano de).	370-13
Aubignac (d').	289	Bernard (Catherine).	381
Aubigné (d').	82-5, 136	Bernier.	526
Aucour (Barbier d').	459	Béroald, v. Verville.	
Audiguier, v. Vital.		Bertaut.	73
Aulnoy (madame d').	415	Bertrand.	99
Autelz (des).	123	Bèze (Théod. de).	166
Avrigny (d').	428	Bienvenu.	99
		Billard.	97
		Billaut, v. Adam.	
		Bodin (Jean).	153-5
		Boétie (de La).	149
		Boileau.	340-48
		Bois-Robert (de).	290
		Bongars.	320
		Borderie (La).	29
		Bossu (R. le).	457
		Bossuet.	468-81
		Boucher (Jean).	158
		Bouchet (Jean).	28, 129
		Bouchet (Du).	123
		Bouhours.	458
		Boulard.	Pag. 169
		Bounin.	96
		Boulainvilliers.	431
		Boulas.	169
		Bourdaloue.	486-8
		Bourdigné.	30
		Boursault.	361
		Boyer.	375
		Brantôme.	133
		Brébeuf.	273
		Breton.	99
		Bretonneau.	504
		Bretteville.	503
		Brisset (Roland).	99
		Brisson.	169
		Brodeau.	22
		Brueys.	361
		Brulart.	168
		Bruyère (La).	523
		Budée.	32, 174, 200
		Bufler.	532
		Bussy.	426
			C
		Calages (de).	282
		Calprenède (La).	249
		Calvin.	164-6
		Campistron.	382
		Camus (Pierre).	336
		Cange (Du).	326
		Carloix.	129
		Casaubon.	207
		Castelnau (madame de).	
			415
B			
Bachaumont.	400		
Baif (Antoine de).	61-2, 95		
— (Lazare de).	92		
Baltus.	39		
Baluze.	419		
Balzac.	215-25		
Banier.	438		
Barbier, v. Aucour.			
Baron.	360		

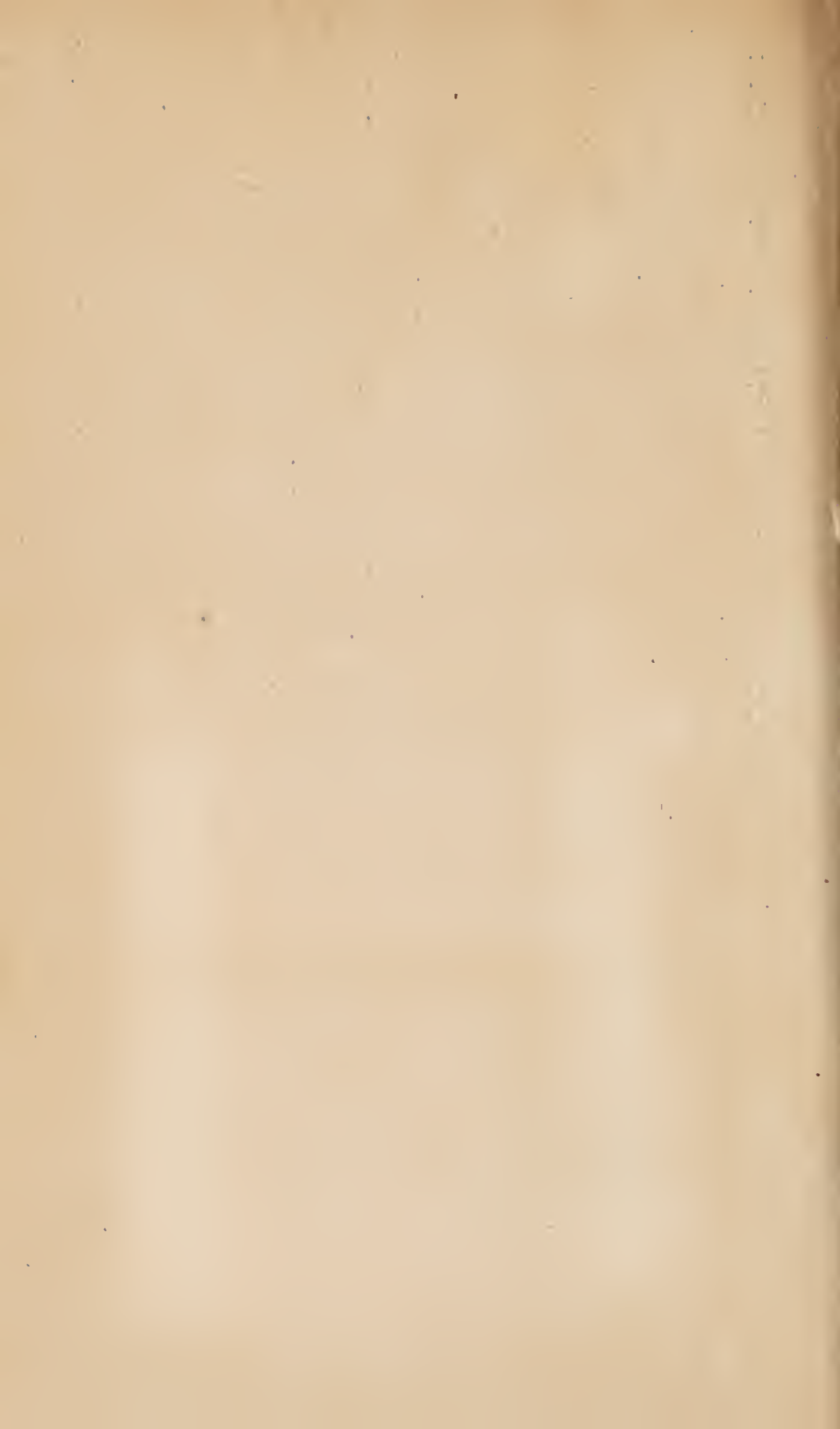
DES AUTEURS.

551

Tyron.	99	Vanière.	448	Vigénère.	191
		Varillas.	429	Villedieu (mad. de).	414
U		Vatable ou Watblé.	193	Villegagnon.	128
		Vaugelas.	225	Villeroy.	127
Urfé (d').	245	Vergier.	399	Vincent de Paul (Saint-).	
		Versoris.	169-70	Virey (de).	335
V		Vertot.	435	Visé.	363
		Verville (Béroald de).		Vital d'Audiguier.	192
Valladier.	155, 335		123	Voiture.	229-36
Valois (Adrien de).	322	Vicomercato.	198	Vorou.	103
— (Henri de).	ib.	Vigor.	156	<i>Voyages de Mandeville.</i>	

3

FIN DE LA TABLE DES AUTEURS.



Date Due

~~Nov~~ 15

~~15~~ 12

PRINTED IN U. S. A.



CAT. NO. 23233

TRENT UNIVERSITY



0 1164 0302038 5

PQ231 .L4

Lefranc, Emile

Histoire élémentaire et critique
de la littérature...

DATE

ISSUED TO

Lefranc, E.

005240

ACK 6212

